

Sexy comédie **A** ADULT ROMANCE

Louise
Valmont

Toi & moi

c'est compliqué !

Grand Prix PRIX DE LA
MEILLEURE AUTEURE *Meilleure*

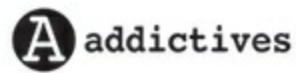


addictives

Louise Valmont

TOI ET MOI, C'EST COMPLIQUÉ

L'intégrale et Bonus



1. Un couple en danger

- Mia, on doit faire quelque chose pour Kim ! Elle est vraiment trop malheureuse, insiste Ivy.
- Oui, mais quoi ?

Je jette un regard vers Kim en équilibre précaire sur mon canapé : après avoir sangloté pendant deux heures, ma meilleure amie est maintenant assoupie, son verre encore crispé entre ses doigts. Son visage tendu à son arrivée est presque apaisé : effet réparateur d'une soirée avec ses amies de toujours.

Et de plusieurs verres de chardonnay...

– Il faudrait, tu vois, un truc inoubliable, un événement génial, unique qui réussirait à la réconcilier avec Alec... LE truc dont ils se souviendraient toute leur vie et qui ferait qu'ils ne voudraient plus jamais se quitter.

J'opine, tout en tentant de me redresser sur mon fauteuil. Mais j'ai du mal à imaginer qu'une quelconque solution miracle puisse exister pour reconstruire le couple de notre amie Kim. De toute façon, j'ai du mal à imaginer quoi que ce soit, parce que depuis un bon moment, grâce au vin blanc, mon cerveau est amputé de quatre-vingt-dix pour cent de ses facultés...

Devant moi, trois des quatre bouteilles apportées par Ivy et Kim pour l'apéro gisent sur la table basse. Vides. Mes amies sont arrivées vers dix-neuf heures. Il est vingt-deux heures. Et nous n'avons rien mangé.

– Un truc vraiment romantique comme on voit dans les films, continue Ivy sur sa lancée.
– Un tour de Manhattan à dos de chameau ? Une partie de pétanque géante dans la 5e avenue ? Un saut du haut de l'Empire State Building dans les bras d'Alec ? lancé-je de plus en plus réjouie par les folles idées qui me montent à la tête dans de joyeuses vapeurs d'alcool.

J'éclate de rire en me rendant compte que mes dix pour cent de neurones encore en fonction viennent de proposer un vol suspendu à une aile au-dessus de New York. Moi, à qui la simple évocation d'un engin s'élevant dans le ciel donne des sueurs froides.

Et voilà le résultat d'une grosse journée cumulée avec un abus de chardonnay, j'en perds mes phobies !

– Non, trop compliqué à organiser, me répond Ivy en secouant la tête.

Elle a l'air tellement sérieuse que je ris de plus belle.

– Mais, reprend-elle aussitôt en souriant, on pourrait tout simplement pirater le système

informatique de Times Square pour faire défiler sur tous les écrans « Kim + Alec = true love » !
– *Mais évidemment ! dis-je en applaudissant. Avec des photos de Kim et Alec en forme de cœur. Et le sol serait couvert de pétales de roses qui tomberaient du ciel...*

Imaginant déjà la foule de Time Square acclamant Alec à genoux devant Kim pour lui dire son amour, Ivy et moi sourions en observant tendrement notre amie affalée sur le canapé.

– *Oh ouais ! Et puis, on demande à Adèle de venir et de chanter pour eux Make You Feel My Love ?*
– *Ça va le faire ! assuré-je. Imagine un peu...*

Joignant le geste – vacillant –, à la parole – pâteuse –, je me mets debout. Puis rejetant mes cheveux en arrière, pieds serrés, mains croisées l'une sur l'autre au centre de ma poitrine, je commence à chanter d'une voix grave.

— *« When the rain is blowing in your face, And the whole world is on your case... »*

Hilare, Ivy se redresse, portable levé vers le ciel, yeux extatiques, et balance son buste en rythme sur les accents soul de la célèbre chanson.

— *« I could offer you a warm embrace... », continué-je avec ferveur.*

– *« To make you feel my love », reprenons-nous, Ivy et moi, avec des accents tragiques dans la voix.*

– *C'est extra comme idée, dit Ivy en se laissant soudain retomber sur le canapé, mais on a un vrai problème : on n'a pas le temps d'attendre qu'Adèle revienne de sa tournée en Europe ! Il y a urgence pour Kim.*

– *C'est pas faux.*

Car dès l'instant où j'ai vu Kim – que je n'avais pas revue depuis plusieurs semaines à cause de son boulot qui la fait se balader tout le long de la côte Est – elle m'a semblé au fond du trou : il y a donc clairement urgence à la sortir de là. Mais comment ?

À part lui dire que seul le temps effacera sa douleur ou que « un de perdu, dix de retrouvés »... Mais elle s'en fout des neuf autres, car visiblement, elle souffre énormément à cause du premier.

« Passe à autre chose », aurais-je dû lui dire. Mais devant son corps amaigri et ses yeux tristes, je n'ai pas eu le courage. Je l'ai juste serrée dans mes bras très fort en lui souhaitant la bienvenue chez moi.

– *Et si... commence Ivy.*

Je me retiens de pouffer. Les « et si » d'Ivy ont toujours été célèbres parmi nous. « Une porte ouverte sur le paranormal », dit Kim d'habitude, et la plaisanterie est devenue rituelle dès qu'Ivy prononce son fameux « et si... ».

Je cherche Kim du regard mais elle est à présent penchée à l'oblique, menton rabattu sur sa poitrine. Ses cheveux auburn tombent en rideau épais sur son visage. Je fais un effort pour me mettre debout et tenir droite quelques secondes avant de me déplacer d'un pas incertain vers mon amie. Je retire délicatement son verre d'entre ses doigts.

– Et si on leur organisait un petit voyage où ils pourraient se retrouver, se parler, se pardonner ? reprend Ivy.

– Vu ce que Kim a dit tout à l'heure d'Alec...

Comme si elle voulait participer à notre conversation, Kim marmonne dans son sommeil, semblant rire à son tour. Car depuis plus de dix ans qu'on se connaît toutes les trois, c'est pareil : après un « et si » d'Ivy, il y a généralement un plan foireux.

Dans le cas présent, complètement fantasmatique et irréalisable.

– Tu crois vraiment qu'elle a envie de se retrouver en tête-à-tête à Venise avec lui ?

– Mais non, je te parle d'un séjour chaleureux, entouré d'amis, pour les aider, les soutenir et les épauler, dit Ivy en faisant un ample mouvement de rassemblement avec ses mains.

– C'est ambitieux. Et généreux, ajouté-je.

Imaginant déjà son week-end de grande réconciliation, Ivy se met à sourire, les mains passées sous son crâne appuyé sur le canapé. Ses mèches dorées encadrent son joli visage concentré.

– Je suis sûre qu'ils pourraient dépasser leurs difficultés. L'amitié est le ciment du couple, affirme-t-elle d'un air convaincu.

– Ce n'est pas ce qu'on dit, remarqué-je dans un éclair de sobriété. Il paraît que quand un couple devient ami, c'est plutôt mal barré...

– Je te parle de l'amitié des autres pour un couple en difficulté, dit Ivy en mettant un énorme accent tonique sur « amitié ».

Je hoche la tête, un peu perplexe. Puis je finis mon verre sans un mot. À l'autre bout du canapé, Kim ouvre soudain un œil trouble dont l'opacité indique qu'elle n'a aucune idée de ce dont Ivy se préoccupe : son couple, celui que Kim forme avec Alec depuis quatre ans. Ce couple idéal dont Kim ne veut plus entendre parler depuis leur dernière soirée de Nouvel An il y a un mois et demi, qui s'est soldée par les valises d'Alec sur le palier et des vœux de bon vent pour l'éternité.

D'un geste incertain, Kim récupère son verre sur la table et le dirige vers sa bouche. Mais son bras retombe d'un coup et le verre roule à ses pieds.

Complètement bourrée. Comme Ivy et moi, mais Kim a un tour d'avance.

– Oh Kim, dit Ivy d'une voix attendrie.

Kim murmure un « quelle heure est-il ? » pâteux puis, sans attendre de réponse, son corps s'affaisse sur le côté. Ses paupières luttent encore un instant, tandis qu'elle bascule tout entière à

l'horizontale sur le canapé. Que penserait-elle du projet d'Ivy si elle entendait notre conversation ?

– Le parquet ne craint rien, dis-je tandis qu'Ivy s'empare d'un torchon pour essuyer le sol.

Je la regarde en souriant, admirative : Ivy est la fille la plus délicate, la plus attentionnée et la plus bienveillante du monde. C'est elle qui m'a appelée hier pour organiser cette soirée entre copines. Objectif : remonter le moral de notre amie fraîchement célibataire et complètement déprimée par la situation.

Entre mes dossiers de boulot à vérifier, mes boîtes-cadeaux en papier journal à fabriquer par dizaines pour samedi et mon sacro-saint cours de yoga, j'aurais bien décliné. Mais j'ai rarement l'occasion de voir Kim depuis qu'elle s'est installée à Philadelphie avec Alec, et surtout : ma meilleure amie va mal.

– J'ai un oncle en Floride, reprend Ivy en se rasseyant. Il pourrait nous prêter sa maison.

– Celui qui bossait à Hollywood ? Trop bien !

– Je suis sûre qu'il accepterait, opine Ivy. Je lui dirai qu'il y va de la survie d'un couple ! Et on pourrait y aller tous ensemble.

– Tous ?

– Kim, Alec, toi et moi évidemment, plus leurs amis, tous ceux qui voudraient venir quoi !

– Le rêve ! Kim et Alec à nouveau ensembles et nous en vacances avec eux, ça serait génial.

Je me rencogne dans mon fauteuil moelleux et avale une nouvelle gorgée de chardonnay. J'imagine déjà un long week-end paradisiaque, un épisode de Friends sous le soleil de Floride, tous en short, casquette et tongs et une grosse fête pour la réconciliation de nos amis.

Plutôt excitant comme perspective, mais horizon un peu confus pour l'objectif Kim/Mec !

– En Floride, il fait toujours beau et mon oncle a une piscine. Tu sais qu'Alec fait très bien les mojitos ?

Hochant la tête, je ferme les yeux. Pas désagréable de m'imaginer les pieds dans l'eau, la peau chauffée par le soleil, à peine dérangée par le bruit des glaçons tintant dans les verres...

– Alors, tu vois, en partant ce vendredi, on pourrait rester jusqu'au jeudi. Ça ferait un peu plus qu'un week-end mais ça leur donnerait plus de temps.

– Mmm.

Renversée sur mon fauteuil, je me laisse griser par le parfum des feuilles de menthe écrasées auquel se mêle l'acidité du citron... Puis, l'info parvient jusqu'à mon esprit parti flâner sous les palmiers de Floride.

Ce vendredi ?

- Tu veux dire, là tout de suite ?
- Ben, la Saint-Valentin c’est mercredi de la semaine prochaine non ?
- Je le sais bien, soufflé-je avec un sourire. Je n’ai pas une minute à moi d’ici là !
- On pourrait partir jeudi...

– Ivy, la coupé-je, on est... enfin je ne sais pas très bien quel jour on est... à cette heure-ci. Mais je sais qu’il faut absolument que j’ouvre la boutique ce week-end, sinon je suis morte ! Mon banquier va me flinguer si mon compte reste dans cet état.

État complètement désespéré, que, même avec deux boulots – l’agence la semaine et la boutique le week-end –, je n’arrive pas à améliorer.

- Mais c’est quand même la Saint-Valentin ! réplique Ivy comme si le monde devait s’arrêter de respirer pour une fichue fête des amoureux.
- C’est pas un jour férié ! dis-je en riant.

Quoique du point de vue de Kim allongée sur le canapé, la Saint-Valentin doive s’apparenter désormais à un jour de deuil national.

- Écoute, là maintenant j’ai du mal à... organiser mes idées mais... sur le principe tu es d’accord, hein ? demande Ivy.

– Sur le principe d’aider Kim, évidemment... dis-je avec fermeté. Je crois qu’elle n’a jamais été saoule de sa vie, ajouté-je après un silence en regardant notre amie.

Ivy acquiesce avec un regard triste. Car de nous trois, Kim a toujours été celle qui buvait peu et nous raccompagnait quand Ivy et moi avions abusé des cocktails en soirée.

- Elle a le cœur brisé. On ne peut vraiment pas la laisser comme ça, dit-elle en se servant un nouveau verre.

Je lui tends le mien. D’un air soucieux, elle verse la moitié du chardonnay à côté en remplissant nos verres. Elle ne semble pas s’en apercevoir.

- Alors c’est d’accord ? demande-t-elle en approchant son verre du mien.

Je hoche la tête. Le son des verres entrechoqués me sort un instant de ma torpeur : je viens de m’engager, mais à quoi exactement ? Je réfléchis dans la faible mesure de mes possibilités à cette heure-ci : le plan d’Ivy est idyllique, utopique et à l’état larvaire. Même sous l’effet de l’alcool, je sais qu’il a peu de chance de se concrétiser.

Ivy tente de se lever.

- Ça ne t’ennuie pas si je dors là ? demande-t-elle en se laissant retomber.

Et elle s’allonge à côté de Kim.

Ramassant un plaid, je le pose sur mes deux amies endormies. Puis, je réussis à rejoindre mon lit où je m'endors tout habillée, rêvant de tonneaux de mojitos se déversant dans une piscine, de doigts de pieds en éventail, de transats aux couleurs bariolées et de Kim embrassant Alec sous un tonnerre d'applaudissements.

Au matin, j'ai la tête saucissonnée dans un étau qui écrase à la fois mes tempes et l'arrière de mon crâne. Un coup d'œil sur mon portable m'indique qu'il est déjà horriblement tard : dix heures ! Debout dans le salon, je descends un litre d'eau au goulot et gobe deux aspirines. Sous mes yeux, plus rien de la soirée d'hier ne transparaît : table basse nickel, bouteilles disparues dans le bac à verre et coussins bien alignés sur le canapé. Je reconnais la patte d'Ivy.

Serviable et attentive, même avec la gueule de bois !

Je n'ai pas entendu partir mes amies, seul un petit mot sur la table me confirme que je n'ai pas rêvé leur présence :

Encore merci pour hier soir

J

On se parle vite, Kim + Ivy.

La signature d'Ivy me fait sourire : sur le i, un énorme point rond s'étale, dernier reliquat de notre adolescence. À l'époque, elle aurait aussi mis un cœur à côté ! L'écriture de Kim est plus ramassée, presque nerveuse. Ce matin, il me semble que même les lettres de son prénom sont douloureuses.

Après un coup de fil de confirmation au client dont je dois visiter l'appartement en fin de matinée, je quitte la maison au pas de course au moment exact où je devrais être au bureau : Charlie, mon patron, doit déjà m'attendre... Hélas, mes retards fréquents – pour ne pas dire réguliers – sont quasi légendaires et j'imagine ses yeux levés au ciel quand je vais arriver. Mais nous savons tous les deux que je ne rechigne jamais à rester plus tard le soir ou à venir le samedi si nécessaire pour me rattraper.

Je cours vers le bus : sous le bras, mes dossiers, dans mon sac, mon ordinateur, mon prototype d'emballage cadeau fait maison et ma tenue de yoga.

Et merde mon tapis !

Je repars à petites foulées dans l'autre sens. Chaque pas que je fais déclenche un roulement de grosse caisse dans mon crâne. Une fois l'aller-retour effectué, je m'assieds dans le bus vers Williamsburg et je respire calmement, essayant à chaque expiration de faire disparaître la tension en moi.

En plus de la douleur physique au-dessus de mes sourcils, je ressens une sorte de gêne, comme un souvenir inconfortable.

– Résidu persistant de cuite ? m'interroge Charlie en m'observant avec un sourire quand je pousse la porte de l'agence.

– Mmm, grommelé-je. Un coucher un peu tardif et... un très bon chardonnay.

– Le vin blanc, c'est ce qu'il y a de pire !

Son ton docte me fait sourire. Depuis que je le connais, j'ai toujours l'impression qu'il veut m'expliquer les choses de la vie. Comme si vraiment je n'y connaissais rien. Aussi, en plus jeune, en homme et en chauve, il me fait penser à ma grand-mère.

D'ailleurs, il faut absolument que j'appelle Grandma aujourd'hui : l'autre jour, elle m'a paru fatiguée.

– Tu rêves ? me demande Charlie en me tendant un cappuccino king size.

Je secoue la tête, je le remercie puis je déguste mon breuvage en silence. Charlie a un autre point commun avec ma grand-mère : son côté nourricier à toute heure du jour. Mais c'est grâce à lui que je gagne ma vie depuis un an. Charlie Pritchard est fondateur et propriétaire de l'agence Pritchard Estates. Je l'ai rencontré le jour où j'ai songé à vendre la maison héritée de mes parents, propriété de la famille dans la rue principale de Redhooks depuis plus d'un demi-siècle. Charlie a beau être un professionnel de l'immobilier, diplômé de l'université et détenteur des deux licences obligatoires, Real Estate et Broker, il m'a tout de suite dissuadé de vendre.

Je me souviens de ma surprise. « Vous êtes un très mauvais agent », lui ai-je dit. Mon sentiment exact oscillait entre irritation et soulagement. « Mais excellent manager et de bon conseil », a-t-il répliqué. Et il avait besoin d'une assistante. La sienne venait de déménager dans le Missouri.

Et me voilà !

Interrompant les souvenirs de mes conditions d'embauché, mon téléphone se met à vibrer. Le nom de mon correspondant apparaît : je me tétanise presque en fixant le mobile qui fait des soubresauts dans ma main.

— Ah Mister Palmborg, I presume ! se moque Charlie.

C'est une blague récurrente entre Charlie et moi. Charlie est fan de James Bond, je suis plutôt Avengers et superhéros. Mais on se comprend. Et nous savons tous deux que Mr Palmborg est l'homme qui menace régulièrement de ruiner ma vie en me retirant mes cartes de crédit. Soit la

dégradation suprême, pire que d'arracher en place publique à un officier les boutons dorés de sa veste d'uniforme.

Et même bien pire, parce que je ne pourrais plus jamais me racheter une veste si Mr Palmborg met ses menaces à exécution.

– Mmm, dis-je, je devais le rappeler hier. Charlie me regarde d'un air de reproche.

– Je n'ai pas eu le temps ! Il y a eu la pré-visite de l'appartement à Vinegar Hill, puis le dossier à remplir pour la visite de tout à l'heure, les documents à rassembler pour la location...

– Tu devrais vraiment suivre une formation en gestion du temps.

– Mais je n'ai pas le temps !

– C'est bien ce que je disais ! sourit Charlie.

Non seulement Charlie porte le prénom du patron de la série Drôles de dames que ma grand-mère regarde en rediffusion d'un air attendri, mais en plus il est aussi protecteur et paternaliste que le héros de la série des années soixante-dix. Ainsi, c'est lui qui m'a poussée à présenter l'examen de pré-licence, « on sait jamais, si tu veux faire carrière dans l'immobilier » et c'est lui qui se porte garant des heures obligatoires dont j'ai besoin pour valider ce premier cursus permettant de devenir agent immobilier.

– Tu sais ce que je crois, dit Charlie en m'entraînant vers le bureau, ce Palmborg est amoureux de toi.

Quelque chose en moi se ferme, genre herse d'un château du Moyen Âge.

Respire Mia !

– Palmborg est juste celui qui sait que la faillite de Lehman Brothers n'est rien à côté du gouffre financier sur lequel titube mon compte en banque, bougonné-je.

– Ah, justement, j'ai peut-être une bonne nouvelle.

Charlie fait défiler des images sur un des iPad du bureau.

– Regarde ça, rentré hier.

Je fixe l'écran : une maison aux volets vert anis dont les arrondis dessinent un feston tout autour du rez-de-chaussée, des palmiers et un magnifique flamboyant aux fleurs rouges. Je fais défiler les images.

– Wao. On dirait la maison de Hemingway.

– Elle appartient à l'assureur qui nous a acheté la grande villa à Brooklyn Heights le mois dernier. On l'a en mandat.

– De vente ?

Je fronce les sourcils et regarde plus attentivement. Clairement la maison n'est pas à New York

ni aux environs. Anticipant mes questions, Charlie m'explique.

– C'est en Floride.

Un frémissement me parcourt : le mot Floride résonne en moi, assorti d'une impression désagréable de brouillard et de quelque chose dont je devrais me souvenir et qui irrite le bout de ma langue. Je réfléchis. Peu à peu, quelques détails de notre soirée d'hier refont surface : Ivy, notre euphorie et... son plan de week-end !

– Oh non, c'est pas vrai ! dis-je à voix haute.

Parce que ça y est, je me souviens de tout : la menthe, les mojitos, la piscine de l'oncle, le séjour de réconciliation forcée... Et à l'heure qu'il est, Ivy doit déjà être en train de tout organiser. Il faut absolument que je lui redise, et en urgence, que ce n'est pas une bonne idée et qu'on doit imaginer autre chose !

Mais au fait, est-ce que je lui ai dit que ce n'était sans doute pas l'idée la plus adaptée ?

Le regard intrigué de Charlie est posé sur moi, attendant une explication.

– Excuse-moi, dis-je avec un sourire, je t'ai coupé...

– Bon. Si on fait l'affaire, reprend-il, on sera obligé de s'associer à un confrère sur place. Mais, même en partageant la comm, ça devrait valoir le coup !

Je hoche la tête, pour ne pas montrer à Charlie que je pense à autre chose : je revois très bien le visage d'Ivy en train de me demander si je suis d'accord...

C'est donc préoccupée que je monte dans le métro, mes dossiers sous le bras pour rejoindre l'appartement dont je dois faire la visite ce matin. Je songe à envoyer un SMS à Ivy mais je ferais mieux de lui parler directement. Histoire d'être sûre. Et qu'on trouve vite un autre moyen d'aider Kim.

Sa ligne est occupée. J'essaierai plus tard mais j'ai un peu l'esprit ailleurs en serrant la main du propriétaire. Pourtant, je reste très professionnelle, questions, mesures, photos et remplissage des quatre pages de la fiche de renseignements... Quand le rendez-vous se termine, je rappelle Ivy : à nouveau impossible de la joindre.

Ma pause déjeuner va être entièrement consacrée à un Français avec qui j'ai rendez-vous et qui se débarrasse d'un stock de roses en mini-perles faites à l'ancienne. Le genre de truc vintage qui peut faire un carton ici. Le hic : il habite au fin fond de Brooklyn, à la limite du Queens, et ça va me prendre une bonne heure pour y aller. Le hic numéro deux : il est d'accord pour tout me laisser et n'être réglé qu'après les ventes, mais moyennant un dépôt de cent cinquante dollars non négociable. À raison de la moitié des recettes pour moi, je devrais malgré tout être bénéficiaire sur ce coup ! Et ces fleurs vont apporter à moindres frais une impression de nouveauté à la clientèle, tout en me permettant de déstocker ce qui s'entasse dans l'arrière-boutique. Et si ça

marche, je pourrai peut-être ouvrir à nouveau plus souvent que des week-ends occasionnels ?

Du calme... Chaque chose en son temps.

Je me focalise sur ce que j'ai à faire en prévision de ce gros week-end et, tout en avalant un sandwich, j'optimise chaque minute du trajet en postant des photos sur l'Instagram de la boutique avec rappel de l'ouverture de ce week-end.

« Dernier week-end avant la Saint-Valentin, achetez malin ! »

Slogan ringard mais je ne trouve pas mieux en cet instant. En même temps, cela reflète mon état d'esprit : les affaires sont les affaires, et je dois faire du chiffre.

Sinon Palmborg me décapite.

Les fleurs du Français sont encore plus belles que sur les photos de son annonce : je fourre tous les modèles dans mon grand sac Ikea et repars délestée de cent cinquante dollars.

Les ventes ont intérêt à être importantes. Donc le service au client au top. Du coup, durant le trajet retour (encore une heure, mais ça devrait le faire pour mon rendez-vous suivant) j'envoie un message à Nuola.

[Peux-tu m'aider pour tenir la boutique ce we ? Rémunération en nature

J

]

C'est-à-dire réduction sur son loyer du mois prochain. Nuola est ma colocataire depuis un an. Je la connais depuis quatre, nous étions dans la même fac en histoire de l'art. Quand j'ai eu un besoin urgent de trouver des sources de revenu complémentaires, elle cherchait une chambre. Voilà comment nous en sommes venues à habiter ensemble sans jamais nous croiser, faute d'avoir les mêmes horaires. Aussi, notre mode de communication est écrit : SMS et mots sur le frigo.

[Oh oui ! J'ai toujours aimé jouer à la marchande]

J'ai déjà eu l'occasion de voir Nuola à l'œuvre avec la caisse : un vrai bazar. Heureusement que je serai là. Dans ma tête, j'organise déjà la journée : Nuola aux ventes, moi au conseil spécifique, Nuola aux emballages cadeaux, moi aux encaissements. Ça devrait le faire : Mr Palmborg sera satisfait par des chiffres positifs. Et moi un peu moins obnubilée par l'état de mon compte bancaire.

On va y arriver !

Le front appuyé contre la vitre, je me sens presque rassérénée. Le spectacle des rues qui défilent contribue à cet état d'esprit paisible. J'aime ma ville, son caractère hétéroclite fait d'une juxtaposition de pavillons résidentiels, de friches industrielles, de casses de voitures et de blocs bruns de logements sociaux. Mais quels que soient les quartiers où le bus passe, les décors pour la Saint-Valentin commencent à fleurir. Je n'ai jamais été fan du tapage commercial fait autour de cette fête, mais à présent, j'en ai particulièrement besoin pour renflouer ma trésorerie... Et puis au fond, j'aime bien voir tous ces amoureux sourire en achetant leur cadeau.

À présent, le mot qui pourrait décrire mon état d'esprit est « déterminé ».

Je rédige les premiers mots de ma newsletter spéciale :

« Une Saint-Valentin incroyable ! Déclarez votre amour avec les cadeaux rares et uniques de la boutique, Andrews & Fils, curiosités. »

Andrews : le nom de mon grand-père paternel, fondateur de la brocante familiale, une chiffonnerie à l'origine.

& Fils : Paul Andrews, mon père, fils unique.

Curiosités : la signature de ma mère, Martha, dont la thèse portait sur les cabinets de curiosités en France au XVIII^e siècle.

Je n'ai jamais voulu changer le nom de la boutique, même à l'époque de mes grands projets de concept store éthique. Parfois je regrette de m'être embarquée là-dedans : emprunts colossaux, travaux pharaoniques, repositionnement stratégique... Et maintenant quand j'angoisse de ne pas arriver à m'en sortir, insomnies titanesques !

Avec ces pensées, un peu de contrariété apparaît : je n'étais pas seule dans le bateau...

Changement de sujet, vite !

L'après-midi passe à toute vitesse sans que j'aie une seconde libre. En fin de journée, j'arrive en courant à mon cours de yoga, ma parenthèse détente trihebdomadaire. Dès que je m'allonge sur mon tapis parmi les autres élèves, je me sens bien. Les yeux clos, j'inspire la plus belle énergie, comme le recommande Daljeet, la prof de yoga, et j'expire tout ce qui m'encombre l'esprit. Puis je ne pense plus à rien et pendant toute la séance, je vis l'instant présent à fond.

Quand le cours se termine, j'ai l'impression d'avoir passé une heure et demie sur un tapis volant !

En arrivant à la maison, je rappelle une nouvelle fois Ivy pour bien mettre au clair ma position sur cette histoire de Floride. Je veux bien tout faire pour aider notre amie commune mais je ne suis pas certaine qu'on l'aide vraiment en la mettant face à Alec. Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus adapté ni confortable pour elle. Donc plan foireux confirmé.

Et moi, les plans foireux, j'ai déjà donné...

Il faut absolument que j'en parle à Ivy avant qu'elle ne s'emballe.

– Ah Mia, c'est génial que tu appelles maintenant, me dit Ivy sans me laisser le temps d'en placer une. Tout est OK pour ce dont on a parlé.

– Ivy, je ne pense pas que...

– J'ai eu mon oncle ce matin, m'interrompt-elle joyeusement, et il est d'accord avec nous, il pense que c'est une super idée et que ça ne peut que marcher...

Aucun doute, c'est bien l'oncle d'Ivy : enflammé, optimiste et rempli de bonne volonté ! Mais ce « nous » me fait craindre la suite...

– Il nous prête sa maison dès jeudi !

– Après-demain ?

– Oui ! crie Ivy euphorique, figure-toi que je me suis organisée avec mon boulot et que j'ai pris mes billets, j'ai aussi eu Neil et Anish, tu sais les potes d'Alec, ils peuvent venir.

Une sourde angoisse commence à faire des bulles dans mon ventre.

– Ivy, murmuré-je d'une voix inaudible.

– Et Kim, eh ben, elle est ravie.

– Ravie, tu es sûre ? demandé-je étonnée en me souvenant des paroles de Kim hier, qui m'a semblé plus proche de vouloir assassiner Alec que de passer quelques jours avec lui.

– Oui, oui... t'inquiète pas. Elle doit justement être pour la journée à West Palm Beach le vendredi donc ça lui fera pas trop loin. Donc toi, tu peux arriver quand ?

– Mais Ivy, j'ouvre la boutique tout le week-end, je ne peux pas venir... dis-je avec douceur.

– Ce n'est pas possible, on ne peut pas annuler, plus maintenant ! Et puis, tu m'as promis.

– Écoute Ivy, hier on avait bu ! Donc, on était très optimiste, pas du tout réaliste et on a déliré sur un plan Floride-palmiers-mojitos hyper attirant mais pas forcément top pour Kim. On doit respecter ses choix, je crois que ce n'est pas correct de la pousser comme ça dans les bras d'Alec.

Au bout du fil, Ivy reste silencieuse.

– Il faut y réfléchir calmement, voir si c'est une bonne idée, reprends-je. Et puis, moi, les jours qui viennent, j'ai vraiment plein de boulot...

– Tu ne peux pas essayer de t'arranger ? insiste-t-elle en ignorant totalement mes précédents arguments.

– Écoute, comme toi, je veux aider Kim alors je comprends que tu sois déçue. Mais là, ce n'est pas... raisonnable.

Je choisis mes mots, parce que je connais Ivy : elle veut bien faire. Et puis au fond je me sens un peu fautive : j'aurais dû dire non bien plus fermement dès hier.

Putain de chardonnay.

– De toute façon, il faut que je demande à mon patron, dis-je incapable de trouver un meilleur argument.

– Oh, fais-le s'il te plaît. Je suis sûre qu'il sera d'accord si tu lui expliques la situation de Kim.

Et le plan bancal qui va avec ? Certainement pas !

De plus, je m'en garderai bien car Charlie est tout à fait le genre de type à adhérer à ce genre de plan. Et à insister pour que j'y aille...

– Je vais essayer...

– Oh, ça serait tellement sympa pour Kim, elle a besoin de nous.

Alors là je me sens carrément coupable à l'idée de laisser tomber mon amie. Car elle, elle a été là quand je pleurais toutes les larmes de mon corps à cause de la trahison de Nicholas. En pensant au chagrin de Kim aujourd'hui, mon cœur se serre.

– Elle se sent si seule, poursuit Ivy impitoyable pour me labourer le cœur à coups de remords.

– Bon, je vais voir ce que je peux faire, dis-je en imaginant ses yeux de chien battu.

Mais je sais déjà que je vais être déchirée entre ma conception de l'amitié et les impératifs de ma vie. Soit la loyauté, la fidélité et l'affection contre les trucs bassement matériels qui impliquent que je me démène et bosse comme une dingue pour faire rentrer de l'argent.

Ivy interrompt mes réflexions.

– Ça serait vraiment cool, dit Ivy dont le moral semble être remonté en flèche à l'idée que tout peut s'arranger.

Honnêtement l'optimisme d'Ivy et son approche de tout problème en termes de verre à moitié plein restent un mystère pour moi !

– Et puis comme ça, on pourra fêter ton anniversaire tous ensemble, ajoute-t-elle.

Je ne peux empêcher mon cœur de se pincer légèrement.

– Et si, cette année, on passait sans cocher la case « anniversaire » sur le calendrier ? plaisanté-je en pensant à toutes les fois où Ivy et Kim ont débarqué chez moi avec gâteaux, bougies et plan de sortie nocturne jusqu'à une heure avancée.

– Tu rigoles, 25 ans, c'est important, affirme Ivy.

Perso, j'en ferais plutôt un non-événement.

Je suis adepte du non-anniversaire du lapin d'Alice au pays des merveilles, mais aussi du non-Noël, du non-Pâques et de la non-Saint-Valentin si cette dernière fête n'avait pas quelque chance de remplir mon tiroir-caisse. En réalité, je déteste toutes les dates anniversaires, symboliques, rituelles et commémoratives à portée familiale.

Mais je ne peux pas le dire en ces termes à Ivy : ce serait casser sa bonne humeur et son enthousiasme généreux. Et ce serait cruel.

– Ce n'est pas ça qui est important, dis-je au bout d'un moment. C'est Kim.

Puis je raccroche en promettant d'essayer de me libérer. Mais en réalité, au moment où Ivy dit « bisous, tiens-moi au courant », je me sens pieds et poings liés, complètement tiraillée dans deux directions opposées : mes amies ou Mr Palmborg.

Mon cœur me dit clairement de quel côté aller, mais la Floride ne me paraît toujours pas le meilleur plan. Il faut trouver autre chose. Vite.

Mais quoi ?

2. Aller simple

À mon réveil, le soleil inonde ma chambre. Je m'étire presque joyeusement. Ces rayons éclatants me paraissent le signe que tout peut en effet s'arranger.

Non, je ne vais pas avoir à choisir entre amitié et boulot ras la gueule... Oui, on va trouver une solution, même si je ne sais pas du tout laquelle. Repousser le projet à plus tard, trouver une autre formule, transformer l'idée de séjour en Floride en un truc plus réalisable et à New York ? Juste entre filles, en laissant Kim et Alec se retrouver si et quand ils en ont envie ?

Je vérifie l'heure sur mon portable. Encore cinq minutes, j'ai le temps de regarder mes e-mails. Au passage je vais envoyer un message à ma grand-mère pour lui dire que je ne l'oublie pas et l'appellerai dès le gros week-end terminé. Les pastilles bleues des mails s'affichent les unes après les autres. D'un regard distrait, je survole les noms des expéditeurs : l'immobilier du mois, voyage de rêve, pub, spam, Nicholas, mutuelle pas chère...

Nicholas ?

La surprise me fait me redresser d'un coup. Est-ce bien le Nicholas avec lequel je suis sortie pendant deux ans et demi ? Et qui m'a...

Mes doigts tremblent en appuyant sur le mail pour l'ouvrir.

De : Niclachlos@gmail.com

À : miaandrews@me.com Objet : te revoir

Chère Mia,

J'espère que tu vas bien. Je serai à New York ce week-end et j'ai besoin de te voir. À très vite donc, Nic

Te revoir ? Non mais je rêve ?

Je commence à taper « va te faire foutre ». Mais je m'arrête. J'efface, je tape « sale con », je supprime puis je tente de me ressaisir.

Une chose est sûre : c'est bien lui. C'est bien le malotru sans scrupule (et je retiens les injures qui

se bousculent dans ma gorge) qui m'a quittée du jour au lendemain sans laisser d'adresse il y a un peu plus d'un an.

Je relis les phrases du mail : aucune excuse, j'imagine que ce serait trop demander ? Mais aucune explication, aucune gêne ? Juste « hello je suis là, et j'ai besoin de te voir » ? Et puis quoi encore ?

J'en ai le souffle coupé.

Nicholas, c'est mon premier amour. Enfin le premier vrai amour. Passé le petit copain du collège avec lequel j'ai testé le baiser avec la langue. Puis celui du lycée avec lequel j'ai perdu ma virginité sans que cela me laisse un grand souvenir. Bref, Nicholas est celui dont je suis tombée amoureuse et avec qui je voulais tout partager : ma vie, mon avenir, mes projets de famille et d'entreprise. Mon toit et mon porte-monnaie.

À l'époque, je croyais à « ce qui est à toi est à moi ».

Je supprime le mail d'un pouce rageur. J'enfonce ma tête dans l'oreiller. Des deux poings, j'écrase mon crâne pour l'empêcher de revenir sur cette lamentable histoire : Nicholas est la personne à laquelle j'en ai le plus voulu au monde. Et à qui j'en veux encore, visiblement.

Moi qui aspire à une attitude peace and love de chaque instant c'est un vrai challenge...

J'essaie de ne plus penser à ce mail, mais, malgré moi, je tourne les mots dans tous les sens pour essayer de deviner ce que Nicholas me veut après un an.

Mais je m'en fous ! Je ne veux plus rien savoir de ce type.

D'un geste furieux, je rejette ma couette sur le côté et fonce sous la douche. L'eau bouillante sur ma tête ne réussit pas à enlever mon sentiment de colère, ma frustration et quelque chose qui ressemble fort à de la détestation. Je me savonne longuement, essayant de comprendre ce qui m'arrive. Quand Nicholas est parti, la veille de Noël, – suprême délicatesse vu qu'il connaissait la mélancolie qui me mine ces jours-là –, j'ai été dévastée. Avec le départ de Nicholas, ma vie s'effondrait sur tous les plans.

Amoureux : c'était mon premier amour et donc ma première rupture.

Professionnel : c'était la fin de notre projet commun. Nous avions prévu d'ouvrir la boutique après avoir engagé de gros travaux et acheté un stock conséquent rapporté du monde entier par Nicholas.

Financier : nous n'avions partagé aucun frais, j'avais tout payé, les travaux, les voyages, la vie courante, parce que j'avais l'argent grâce au petit héritage de mes parents perçu à ma majorité,

Nicholas n'avait rien et je l'aimais, ce qui justifiait à mes yeux une confiance aveugle.

Humain : ma capacité à faire confiance à autrui a été anéantie et le genre humain, plus particulièrement masculin, a perdu un paquet de points dans mon estime.

Après un ultime rinçage bouillant puis glacé, je sors de la douche. Enroulée dans une serviette, je m'observe dans le miroir : boucles blondes en vrac, visage ovale, traits doux. Mais bouche amère et yeux verts en colère.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

À voix haute, je fais les questions et réponses en faisant tourner sur lui-même le pendentif en forme de cœur suspendu à mon cou.

Cette histoire est finie, mal finie, mais bel et bien terminée. Mais alors qu'est-ce que je ressens ? Ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la haine, trop liée à l'amour, c'est du mépris, de la frustration, de la déception, peut-être de la soif de vengeance.

En tout cas, il est clair que cela n'est ni l'indifférence ni le détachement auquel je pensais être arrivée à coups de yoga et de méditation... Je crois même que je suis très très furieuse. Et ça, c'est doublement contrariant parce que je pensais vraiment être passée à autre chose.

Je m'habille tout en continuant à réfléchir. Nicholas veut me voir... Mais le problème est : comment réagirais-je face à lui ? Il est clair que ça va être difficile de rester posée, genre « je gère » alors que toute mon âme aspire à l'étrangler après l'avoir au préalable bourré de coups de pied et copieusement insulté.

Eh bien, c'est simple alors, je ne réponds pas, je fais l'autruche.

Mais il est bien capable de venir sonner ici, chez moi !

Et si...

Je souris en pensant à Ivy et m'inspire de son enthousiasme. « Et si » ce mail était le signe que j'attendais inconsciemment en me réveillant tout à l'heure ? LA solution à mon dilemme, la plume légère qui fait pencher la balance de l'autre côté de la décision ? Je n'irais pas jusqu'à dire « merci Nicholas », mais à présent tout est clair dans mon esprit : je pars en Floride. Dès que possible.

Et pour la boutique, l'agence, tout ce qui me retient ici, je vais me débrouiller.

Cette décision me procure immédiatement un grand soulagement : un truc se dénoue dans ma gorge et je peux avaler mon thé sans craindre de m'étouffer. Au vu de ce qui se passe dans ma tête, il paraît évident que je ne suis pas capable d'affronter Nicholas sans réflexion. Et après tout, quelques jours de recul face à plus d'un an de disparition, c'est peu non ?

Et le plus important de toute façon, ce sont mes amies. Le mail de Nicholas n'est que le coup de pouce dont j'avais besoin : Kim est ma priorité. Je vais tout faire pour l'aider, je vais être là pour

elle, et je vais me réjouir si le plan marche.

Et si jamais ça foire, eh bien... je serai là pour la soutenir

Quand j'appelle Ivy, elle est très excitée.

– Oh je suis si contente, ça va être un super séjour qui va les aider à réparer leur couple.

Après avoir raccroché, je commence à réserver mon billet.

L'oncle de Kim habite à une heure de Tampa, près de Sarasota. Non loin de là où vit ma grand-mère, ce qui me permettra de lui rendre visite. Au moment de payer, un éclair de lucidité me pousse à regarder mon relevé de compte : trois cents dollars... Moins les cent cinquante des roses, tout juste de quoi payer l'aller. Pas de panique. J'achèterai le retour quand les recettes de la Saint-Valentin seront enregistrées à la banque, soit vraisemblablement en début de semaine.

Et puis, au fond de moi, ma petite voix me susurre qu'il serait plus prudent de ne pas m'engager sur la date de retour tant que Nicholas est à New York.

Même si je n'ai aucun moyen de savoir quand il sera reparti, mais je fais confiance à mon intuition.

Ou à un signe quelconque...

Puis je cours vers le bus pour ne pas être en retard à mes rendez-vous du matin.

Sur le trajet, j'envoie un message à Nuola.

[Coucou. Pourrais-tu me rendre

un méga service ? Assurer l'ouverture

de la boutique seule les deux jours ?

Dis-moi dès que possible, ce serait génial

si tu pouvais. À +]

En fin de matinée, je réussis à voir Charlie entre deux rendez-vous.

– Je peux te parler ?

Il me regarde avancer en se reculant dans son fauteuil. Je ne me sens pas à l'aise.

– Est-ce que je peux m'absenter quelques jours ? lui demandé-je.

S'il me dit non, je suis mal : mon billet est non échangeable et non remboursable. Mais il se contente de me fixer.

– J'aurais besoin de partir... demain, dis-je consciente d'avoir fait les choses à l'envers.

Genre la charrette avant les bras. Les bœufs dans la charrette et moi qui cours devant...

Il lève vers moi un regard que je ne sais pas interpréter. J'ai l'impression d'y voir passer une ombre de contrariété.

– Ça a l'air bien urgent, remarque-t-il en tapotant son clavier d'ordinateur.

Son air bizarre me donne des remords : est-ce que mon absence le met dans l'embarras ?

– En fait, je dois aller à Tampa pour essayer d'aider ma meilleure amie à recoller les morceaux de son couple. Si c'est possible.

Charlie hausse un sourcil. Puis il repousse son clavier sous l'écran.

– Oh, sourit Charlie, je ne t'imaginais pas motivée par un tel enjeu.

– C'est vraiment important pour mon amie. Mais comme je serai en Floride, ajouté-je, je pourrai aller voir la maison qu'on a rentrée, faire des photos et peut-être la faire visiter ?

– Oh parfait, opine Charlie. L'utile se joint à l'agréable !

À son ton de voix, je suis bien incapable de distinguer ce qu'il range sous la catégorie utile : maison, visite, photo, ou enjeu peut-être ?

– Tampa, tu dis ? reprend-il en fixant son écran d'un air amusé. En fait, la maison est à côté, à Wales Park très exactement.

Je pouffe silencieusement devant l'arrivée inopinée de ce nouveau clin d'œil du destin.

– Génial, je la fais visiter quand tu veux, même le week-end ou la nuit ! dis-je heureuse de pouvoir me rattraper en lui rendant service.

Et je ne peux m'empêcher de rêvasser sur le joli bénéf qui tomberait dans mon porte-monnaie si on arrivait à la vendre.

– J'ai l'impression que tu ne m'écoutes pas, relève Charlie avec un air pincé.

La lueur amusée de son regard me rassure : il n'est pas froissé. Mais il est vrai que je souris béatement depuis tout à l'heure en pensant à cette conjonction particulièrement favorable. « Tout est signe, à condition de savoir les lire », dirait ma grand-mère !

Mais franchement du côté festival des coïncidences qui tombent bien, ça se pose là !

La maison de l'oncle d'Ivy est à côté de la maison de ma grand-mère qui est elle-même non loin de celle que mon patron cherche à vendre. Question : où dois-je aller ce week-end ?

– Ce serait un peu long à t'expliquer, m'excusé-je. Il y a des hasards si heureux que même dans un film on n'y croirait pas.

– Tu connais l'adage : la réalité dépasse la fiction. Et moi qui suis plus âgé que toi, je peux te le dire : je l'ai constaté à de nombreuses reprises dans ma vie.

Les yeux noisette de Charlie se mettent à briller de malice, tandis qu'il frotte son crâne lisse avec tendresse.

– Alors tu ne seras pas là pour la Saint-Valentin, ajoute-t-il d'un air rêveur.

– Ben non... dis-je, malgré tout un peu gênée.

– Dans le monde de l'immobilier, continue-t-il, chaque année autour du 14 février on constate une recrudescence de coups de cœur qui se transforment en achats immédiats : pieds à terre, appartements ou maisons offerts en gage d'amour.

– Vu le prix au mètre carré, les amoureux qui font des cadeaux comme ça sont milliardaires...

– Même les milliardaires ont un cœur, assure Charlie en posant la main sur sa poitrine dans un geste théâtral.

– Personnellement je n'ai jamais eu l'occasion d'en croiser pour vérifier.

– Attends le 14, c'est le jour où ils sortent en bandes.

– Comme les loups-garous.

Charlie éclate de rire en guise de réponse.

– Bon, alors si tu n'es pas là, j'irai sans doute dîner avec cette femme que j'ai rencontrée sur Match.com.

– Oh, toujours à la recherche du grand amour ?

– J'y crois, me dit Charlie d'un ton faussement dépité.

– Attends, il faut que tu me racontes ! Elle est comment ? Tu l'as déjà rencontrée ? Elle te plaît ? Tu crois que...

– Oh là là, stop ! Tu sais que j'ai du mal à trouver *the one and only* !

À mon tour de sourire : à 42 ans, Charlie en est à son deuxième divorce. La première, c'était une erreur de jeunesse. « La deuxième, nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur les vacances. Alors le plus simple c'était de les passer séparément, non ? », m'a dit Charlie la première fois où il s'est confié sur sa vie privée. Il souriait mais je sais depuis que c'est compliqué pour lui : il n'aime pas vivre seul.

– Mais Mia, tout de même, quoi de plus triste que de tout faire en solo ? Regarde au resto, c'est terrible : personne pour prendre la côte de bœuf où c'est marqué « pour deux », personne pour te féliciter pour le choix du vin, personne pour te retenir de prendre un dessert... ou le partager avec toi !

– Ouais mais tu peux prendre la banquette à tous les coups, commander la frisée aux lardons qui te

fout des bouts verts plein les dents et même envoyer tes SMS à table !

– Le bonheur selon Mia ? s’amuse Charlie.

Exemple typique de nos conversations... Un message d’Ivy interrompt notre joute affectueuse.

[Adresse de la maison : 45 Spring Hill.

Lakewood Ranch. À l’aéroport, taxi ou Uber

(environ 50 \$) ou bus direction Sarasota.

Environ 2h30. Arrêt Lakewood Ranch – école primaire.

Lotissement avec maisons blanches sur la droite.

4e maison en entrant au fond de l’allée

J

J

]

Je reconnais son souci du détail. Puis je souris aux multiples smileys qui donnent une idée de son excitation.

– Je suis en rendez-vous à l’extérieur tout l’après-midi. Bon voyage alors, me dit Charlie en m’embrassant. Et tous mes doigts croisés et mes vœux de succès pour le couple de ton amie !

Quant à moi, je reste au bureau et fais tout ce que je peux pour que mon absence ne pénalise pas l’activité de l’agence : je remplis des dossiers, je réponds aux mails qui se sont accumulés, j’anticipe les demandes de documents de copro et je passe des appels tout en cochant dans le fichier des annonces celles qui pourraient intéresser Charlie.

En début d’après-midi, je reçois un SMS de Nuola.

[Tu peux compter sur moi

pour ouvrir Andrews & sons

curiosités ce we]

[Tu me sauves la vie !!!

Merci+++ . Mais, ventes et caisse,
ça ira ?]

[T'inquiète, au pire je taperai
les encaissements le soir !]

Mon petit côté rigoriste et comptable frémit un quart de seconde...

[
J

Je t'adore ! Encore mille mercis.]

Mes réticences sont vite balayées quand je pense aux multiples qualités de Nuola : elle connaît parfaitement la boutique, elle a un petit côté artiste farfelu et de bon conseil qui fait un malheur auprès de la clientèle. Mais surtout, elle a un bagout d'enfer et elle pourrait vendre un congélateur à un pingouin au beau milieu d'une tempête de neige sur la banquise !

Et ça, c'est un atout majeur pour Andrews & sons curiosités au moment de la recrudescence des achats coup de cœur !

Certes, elle est aussi complètement fâchée avec les chiffres...

Ce qui va me faire bien transpirer en faisant la caisse à mon retour...

Mais chaque chose en son temps, dit une petite voix au fond de moi en répétant tu ne peux pas être partout à la fois. Tu ne peux pas tout contrôler.

Autrement dit : lâche prise !

3. Destination Floride

L'avion est à neuf heures mais j'aurais voulu y être en avance. Hélas, incapacité à mettre la main sur mon maillot de bain préféré, difficulté à choisir le bon volume de bagage et réponse urgente à un locataire à propos d'une fuite dans sa salle de bains ont pour résultat que je pars... un peu juste.

Pas en retard, mais pas loin. Donc stressée. Il faut dire qu'il y a tellement longtemps que je n'ai pas pris de vacances, qu'il me semble que les dernières remontent à la préhistoire : et c'est un peu comme si je ne savais plus du tout comment je suis censée faire.

De plus, si je suis honnête, je dois reconnaître que je ressens un stress certain à l'idée de monter dans un avion. Alors pour aller plus vite je réserve un Uber, maudissant déjà mon retard qui va me délester d'au moins trente-cinq dollars. Et mince, aucun Uberpool disponible.

Arghh. C'est le premier signe hostile à mon départ !

Mais de toute façon, il est trop tard pour en tenir compte. J'appuie sur la petite auto qui s'agite sur l'écran de mon téléphone : chauffeur, Brian, véhicule, Lexus noire. J'enfile mon imper. Au moment où je pose la main sur la porte, une enveloppe rouge attire mon regard dans la boîte aux lettres. Elle a dû être déposée à l'aube car hier soir, la boîte était vide.

Rouge !

Sans doute une carte de Saint-Valentin. Et certainement pour Nuola car personne parmi mes amis ne m'adresserait un tel outrage.

Mais je suis intriguée.

Comme la voiture n'est pas arrivée, je me saisis du courrier pour le déposer en évidence sur la table du salon. Sur l'enveloppe, je lis : Mia Andrews, en majuscules. Ce qui m'exaspère aussitôt. Et me fait hurler intérieurement car mon prénom est entouré de petits cœurs.

Non mais je rêve. C'est une blague ? Qui ose me... ?

Au moment où je me pose la question, je crois déjà savoir qui est l'auteur de cet affront. Je me sens blêmir de colère. Je déchire l'enveloppe pour l'ouvrir. C'est une carte de Saint-Valentin : rouge moiré avec un énorme cœur au centre qui projette des mini-cœurs irisés, le tout entouré de cupidons joufflus munis d'arcs et de flèches en plume. C'est la plus kitch que j'aie jamais vue, et sans doute la plus laide de tout l'État.

La stupeur me laisse bouche bée.

Je retourne la carte. Au dos s'étale en lettres et volutes un je t'aime pré-imprimé mais j'ai beau regarder en détail la chose, aucun mot manuscrit, aucune signature. Une carte anonyme ?

Un truc que seuls utilisent les délateurs et les traîtres...

Ainsi c'est signé : la seule personne qui pourrait mettre un truc pareil dans ma boîte aux lettres est quelqu'un qui a failli à ses promesses, qui a soudain un besoin urgent de moi, qui essaie de me prendre par les sentiments... Et qui se fourre le doigt dans l'œil !

Nicholas.

La colère me fait serrer les doigts sur la carte pour la réduire en poussière.

À ce moment-là, mon téléphone vibre dans ma poche et une voiture klaxonne dans la rue. Je reste médusée, entre colère et inquiétude. Puis je reprends mes esprits et je fourre la carte dans ma poche d'imper. Je ramasse mon sac d'une main et de l'autre j'ouvre la porte.

C'est parti : direction Tampa !

Je respire plusieurs fois, faisant revenir le calme en moi. Je me concentre sur l'essentiel : je vais retrouver mes amies. Seule Kim requiert mon entière attention, me répété-je comme un mantra.

La réapparition de Nicholas n'est qu'une perturbation, comme un petit nuage noir. Je tente la visualisation et repousse le nuage vers le lointain jusqu'à complète disparition.

Exit Nicholas.

D'habitude je me débrouille pour avoir l'air très occupée pour ne pas que le chauffeur me parle, mais ce matin j'écoute Brian bavarder de tout et de rien en le relançant de temps à autre. Bercée par le moteur de sa Lexus noire, je suis du regard les panneaux JFK qui, plantés au bord de l'autoroute, sont les signes évidents de la distance que je suis en train de prendre avec New York.

Un sniff d'huile essentielle et deux cachets de Stressout plus tard – médecine homéopathique magique contre les angoisses de toute nature –, je boucle ma ceinture, bien calée au fond de mon siège dans l'avion à destination de Tampa. Puis, desserrant mes doigts crispés sur les accoudoirs, je tente d'imaginer mon corps alangui et détendu posé sur un transat, face à l'océan bleuté, un mojito glacé à la main...

– Nous avons un peu de retard, dit une voix rassurante dont l'intonation indique le professionnalisme.

Sans le voir, je devine le sourire rassurant et calme de l'hôtesse. Pourvu que son calme soit contagieux...

– Sans doute le rattraperons-nous en vol, ajoute-t-elle.

Parfait. Évitant de penser au trajet, je focalise volontairement mes pensées sur l'arrivée : je devrais être à quatorze heures au plus tard chez l'oncle d'Ivy.

L'avion s'ébranle doucement, commence à rouler vers la piste puis ralentit avant de s'immobiliser. Je respire profondément en observant les autres appareils en rang d'oignons prêts à décoller, puis je fixe un point devant moi, très loin, avant de fermer les yeux.

Un signal sonore mélodieux résonne alors.

– Un incident technique sans gravité nous contraint à retourner à notre point de stationnement pour une vérification du système de ventilation en cabine.

Je respire à fond.

– Nous devrions pouvoir décoller très rapidement ensuite.

Bon, juste un contretemps.

Mais pour moi, deuxième session de visualisation positive avant le décollage.

Une douce musique se diffuse dans l'avion tandis que nous roulons vers notre point de départ. Une heure plus tard, il apparaît que l'échelle de gravité du commandant de bord diffère de celle des équipes techniques et voilà notre avion cloué au sol à cause d'un incident de ventilateur. Tous les passagers sont invités à sortir de l'appareil pour se présenter au comptoir de la compagnie afin d'être enregistrés sur un autre vol.

Il va sans dire que tout sera mis en œuvre pour avoir le plaisir de nous accueillir à nouveau sur Delta Airlines...

Mais, depuis quelques minutes, un voyant rouge s'est allumé dans mon crâne signalant un mauvais pressentiment. La perspective de devoir me conditionner une deuxième fois pour le décollage me fait serrer les dents. Alors respiration profonde, chakras ouverts et état d'esprit serein : je m'efforce de gérer la contrariété.

Ce n'est tout de même pas un incident technique qui va me perturber.

Ça, c'est ce que je me répète en boucle depuis un bon moment.

Parce que maintenant, écrasée dans la file d'attente devant le guichet de Delta Airlines, après avoir été baladée d'un point à un autre par des hôtesses débordées, je commence à trembler intérieurement tout en répétant « tout va bien Mia » entre mes dents et en jouant des coudes pour atteindre le comptoir. Je respire lentement et je m'efforce de maîtriser mon impatience avant que mon tour arrive.

Pas la peine de s'étriper, non ?

Mais je me sens tendue. Ce qui se confirme au moment où j'arrive enfin à poser mon coude sur le comptoir et que l'hôtesse me dit avec un sourire rempli de compassion :

– Hélas, le vol de remplacement est complet.

Mon souffle se raccourcit, j'ai presque du mal à respirer. Des larmes me montent aux yeux. Et tous mes chakras patiemment ouverts pour se préparer à ce voyage se ratatinent en mode panique. Je me mets à gémir malgré moi :

– Oh non... mais comment c'est possible ? Si j'avais tout à l'heure une place dans le vol annulé, je devrais avoir une place dans l'autre, non ?

Le visage de l'hôtesse reste souriant, mais son discours paraît bloqué sur le bouton refus.

– Hélas, c'est complet, répète-t-elle.

– Excusez-moi d'insister mais ça a été très compliqué pour moi de me décider à partir et je dois absolument être en Floride aujourd'hui.

– J'entends bien, mais malheureusement c'est impossible. Nous faisons notre maximum pour...

– Mais je...

Mon cœur bat comme un dingue, mon ventre est serré, et je sens monter une désagréable sensation d'angoisse retenue jusqu'alors. Je porte lentement la main à mon pendentif et le fais tourner sur sa chaîne. Le ronronnement familier de la boucle qui coulisse sur les maillons me fait revenir au calme. Tout va bien.

Mais je dois partir.

– Tenter de satisfaire les passagers... continue l'hôtesse comme si elle récitait un argumentaire.

– Mais, justement, je ne suis pas du tout satisfaite ! m'écrié-je dépitée.

Sentant gronder l'impatience des autres voyageurs dans la file, je cherche comment retenir l'attention de l'hôtesse qui, par les coups d'œil polis qu'elle lance derrière moi, semble me dire « circulez, il n'y a plus de place... »

– Je voudrais voir le directeur, asséné-je comme un joueur de poker sa dernière carte.

Ça, c'est un truc appris très jeune de ma grand-mère et -normalement –, ça marche toujours, à condition de le demander avec assurance, fermeté et courtoisie.

– Eh bien, le temps que la direction de Delta Airlines nous rejoigne, pourriez-vous avoir l'amabilité de me trouver une place sur un autre vol, en business de préférence, mademoiselle ? Merci, dit une voix masculine sur ma droite.

Ma bouche se fige de surprise : quel culot ! L'hôtesse tourne son visage souriant vers l'homme qui vient d'intervenir.

– Tous nos vols vers Tampa sont complets, monsieur, je suis vraiment désolée.

Mes doigts pianotent devant l’hôtesse.

– Même en première ? insiste la voix mélodieuse de l’homme.

Je me racle bruyamment la gorge pour rappeler à l’hôtesse que sa première interlocutrice, c’est moi et pas ce type qui use de sa voix de velours comme passe-droit.

– Malheureusement je n’ai rien, il y a un congrès de gynécologues à Tampa ce week-end, je suis désolée...

– Pas autant que moi, murmuré-je d’une voix étranglée.

– À moins que, peut-être... Je vérifie immédiatement, monsieur. On ne sait jamais.

Quoi ? Mais avec moi, elle avait l’air de tout savoir ! Et principalement qu’il n’y avait plus aucune place. Et là tout d’un coup, elle propose de vérifier ? Mais c’est injuste ça ! C’est du favoritisme. De la discrimination !

Révoltée, je me mets à bouillir de l’intérieur : un vrai volcan !

– S’il vous plaît...

Mais, sourde à mes lamentations, l’hôtesse se met à tapoter sur son clavier sans plus faire attention à moi. Alors, là, c’est la goutte d’eau qui fait déborder la lave. Que dis-je, un tsunami qui dézingue des remparts de self-control et de retenue en charriant des relents de colère et des fumées de frustration.

– Non, mais... attendez un peu avant de vous occuper de ce monsieur ! Vous devez me trouver une solution d’abord, j’étais là avant, suffoqué-je presque.

Tout juste si je n’ai pas la voix de la fille possédée par Satan dans L’Exorciste.

Je jette au passage un regard mauvais au malotru qui vient de détourner à son seul usage l’hôtesse que j’avais mis plus d’une heure à atteindre. Sans y penser, je note néanmoins le nez droit, le menton fier, les cheveux bouclés rabattus en arrière sur le crâne du malotru.

Un profil de médaille, modèle empereur romain canon.

– Vous avez un problème ? me demande l’homme certainement vexé que j’ai démasqué son petit manège : voix suave et tentative de séduction du personnel au sol pour obtenir tout ce qu’il veut dans le ciel.

Et ailleurs.

– Et vous, tout va bien ? Pas trop gêné ? soupiré-je en me tournant vers lui, bien décidée à lui claquer le bec.

En raccourci : je vais me le faire...

– Ça ne vous dérange pas trop que je finisse avant que vous n'exposiez vos petits problèmes perso de business ou de première ? ironisé-je, à présent hors de moi.

D'un mouvement très lent, le type pivote à son tour jusqu'à me faire face.

Ohhhh ! ? !

Une barbe mal rasée comme je les aime, des yeux bleu pâle assortis à sa chemise, un sourire mutin orné d'un grain de beauté hyper sexy... Et des lèvres à donner des envies de luxure même à une bonne sœur quasi aveugle. Souffle coupé. Je ne réussis même pas à détourner le regard.

– Le système central me le confirme, il y a eu une annulation et il reste une place en éco ! dit alors joyeusement l'hôtesse. Vous allez pouvoir partir.

Partir : le mot magique !

Il rompt le sort de ma contemplation hébétée. Je me secoue et j'agite la main devant l'écran de l'hôtesse.

– Formidable, bloquez-la au nom de Mia Andrews, ANDREWS, épelé-je. Moi, en éco, ça me va très bien.

Ça, c'est une aimable pique pour mon voisin... Chacun pour soi, et moi, je n'ai pas besoin d'une suite de luxe en avion.

Je tends mon passeport à l'hôtesse. Elle écarquille les yeux, semblant demander l'aval du type.

Complètement victime du charme du type en question.

Alors, pleine de sollicitude pour la gent féminine soumise à tant de séduction, je lui dis gentiment :

– Vous voyez, avec un peu de bonne volonté et de courtoisie, on y arrive.

Connivence entre femmes face à la tentative de domination masculine venue de ma droite.

Mais comme elle reste sans réaction, je tapote de l'index le haut de son écran pour lui rappeler que j'attends qu'elle m'enregistre. Le regard de l'homme est à présent posé sur moi.

Diablement insistant, voire déstabilisant.

J'en perds tous mes moyens. Dont le peu qui me restait de patience, de politesse et de contrôle...

– Et maintenant, on accélère ! dis-je à l'hôtesse plus sèchement que je ne voudrais. Après, vous pourrez passer au suivant.

Sous-entendu : à l'homme qui me dévisage. Fût-il le plus beau gosse de l'aéroport.

– C'est incroyable, dit alors le beau gosse, et c'est vous qui parlez de courtoisie ?

L'hôtesse le fixe avec des yeux béats.

– Oh oh, dis-je en rabattant d'un geste sec l'écran de l'hôtesse vers mon côté pour lui rappeler le sens des priorités.

– Vous pourriez tout aussi bien me donner cette place et mettre MON nom sur ce vol, suggère alors l'homme d'une voix douce et mélodieuse en tendant lui aussi son passeport.

Sourire aux lèvres, il met le paquet pour avoir la place.

La place... MA place ?

– Oh, du calme, lui dis-je, ce n'est pas parce que vous...

... vous êtes le plus beau gosse qu'il m'ait été donné de voir ces derniers temps.

– Moi quoi ? Parce que je ne m'énerve pas, je ne fais pas l'hystérique ? susurre-t-il l'air mauvais.

Je lève les yeux au ciel en signe de dédain.

– Complètement macho en plus, dis-je en souriant à l'hôtesse en jouant à fond la carte solidarité féminine. Cette place est la mienne, merci de m'enregistrer mademoiselle.

Et je jette un regard victorieux sur mon voisin de comptoir : hors de question que je réponde autrement que par le mépris à ses attaques verbales.

Oh la vache ! Je n'aurais jamais dû le regarder à nouveau. Il est véritablement divin !

Accoudé au comptoir, frottant son menton avec la main, il sourit en me regardant. Pour ne pas perdre le nord, ni la face, je m'efforce de rester impassible en le détaillant de la tête aux pieds, notant nos différences.

Il voyage en première, je prendrais un strapontin si ça existait, il aime l'opulence et le luxe : gilet en cachemire moelleux, jean de marque et chaussures italiennes alors que je suis plutôt pour la frugalité et la no-conso...

Je remarque alors le sac de voyage en cuir posé à ses pieds. Il porte des initiales : NR. Je lève les yeux vers lui à nouveau. À nouveau un frisson étrange me parcourt.

Waooo...

Tout en m'efforçant de le regarder d'un air neutre, je pense à ce que Kim et Ivy diraient d'un mec pareil : une bombe, un chef-d'œuvre, un massacre, un appel au sexe, un péché d'envie ?

C'est clair, il est tout ça à la fois...

– Je dois partir pour Tampa aujourd'hui, c'est très important, expliqué-je en me ressaisissant.

Mais qu'est-ce qui me prend de me justifier devant lui ? Je ne vais pas lui raconter ma vie !

En plus ma voix me semble moins affirmée, comme si mon assurance avait fondu sous le choc.

Esthétique bien sûr.

À son tour, il m'observe : son regard passe sur mon visage, glisse sur mon cou, puis s'attarde sur mes seins, mon ventre, mes hanches. Au passage, toutes mes courbes s'affolent, effervescence sensuelle à bord.

Ohhh, mollo.

Pour marquer ma résistance, de tous les pores de ma peau, j'envoie alors des ondes de dédain et d'indifférence. Mais honnêtement, ce n'est pas facile quand vous avez Apollon en chair et en os à quinze centimètres de vous. En plus, quand de l'apollon émane un parfum absolument craquant, entre citron et herbes sauvages froissées... Ce type sent la savane, le vent dans les feuilles, les arbres qui bruissent, le feulement des lions...

Reprends-toi Mia.

Par des respirations adéquates, je calme mon ventre qui palpite dans tous les sens... mais je ne peux m'empêcher de continuer à lui jeter de brefs coups d'œil.

Mon Dieu, quelle plastique de rêve ce type a...

– Il se trouve que moi aussi, je dois absolument être à Tampa aujourd'hui, réplique l'apollon après m'avoir observée un bon moment.

Heureusement, il ne peut rien percevoir de mes divagations intérieures.

Malgré mes yeux irrésistiblement attirés vers lui, je refuse de le regarder encore une fois. Parce que je viens de comprendre que le NR sur son sac signifie Non Retour : passé ce point, si vous regardez trop le propriétaire de ce sac, vous tombez sous le charme et il sera impossible de faire machine arrière.

Voilà ce que je me dis pour me rassurer. Et expliquer mon état troublé par la simple vue de ce magnifique voyageur. Mais je dois absolument reprendre le contrôle de la situation.

– Et alors ? lancé-je à l'homme, consciente de ma mauvaise foi.

– Pardon ? souffle l'homme qui, lui aussi, n'a clairement pas l'intention de céder.

– Excusez-moi... tente de s'interposer l'hôtesse.

– Une minute, lui intimé-je le plus aimablement possible. D'abord, vous êtes gynéco ? demandé-je

ensuite à mon challenger d'un ton volontairement sarcastique.

Si j'avais un gynéco comme ça, j'aurais des idées déplacées en offrant mon intimité à ses regards...

Il soupire ostensiblement en secouant la tête.

– Non ? Eh bien voilà. Vous n'avez donc aucune urgence à être à Tampa, moi oui, donc, je prends ce vol, et vous prendrez le suivant.

Argument totalement spécieux qui le fait souffler de plus belle.

– Écoutez, gémit presque l'hôtesse.

Je la fusille du regard : attends que je règle son compte à ce type. Je travaille pour toi et pour les générations de femmes à venir.

– C'est un peu facile... se rebelle-t-il alors. Alors comme ça maintenant, vous seriez prioritaire... OK vous étiez là avant moi, mais comme vous en appelez à l'arbitrage de la direction...

– J'y crois pas !

Oh la mauvaise foi !

– S'il vous plaît, je dois absolument... dit la voix de l'hôtesse que j'entends à peine, tant le sang bat dans mes oreilles d'irritation à ne pas trouver une raison objective qui réussirait à clouer le bec de ce joli mais irritant garçon.

– Et la galanterie alors, vous en faites quoi ?

– Super ! On joue la féministe émancipée, mais on veut des faveurs sous prétexte qu'on est une femme, certes ravissante...

Quoi ?

Venant d'un aussi beau gosse, le compliment est flatteur. Je rosis comme un bouquet de pivoines. Et pour ne pas lui montrer qu'il a fait mouche, je lève les yeux au ciel.

– Et on est la première à appeler un homme à la rescousse quand on panique, reprend-il avec un sourire en coin qui serait absolument craquant en toute autre circonstance.

Panique ?

– Mais je ne vous ai rien demandé ! m'étranglé-je presque.

– « Appelez-moi monsieur le directeur », se moque-t-il en contrefaisant ma voix. Pour info, le PDG de Delta est une femme.

En plus il se fout de moi. Je dois mettre fin à cette discussion immédiatement. Monter dans un avion, décoller et en finir avec ce voyage qui n'a déjà que trop duré.

– Oui, oui évidemment... Mais qui vous a dit que je paniquais ? Je suis très zen, dis-je de mon ton le plus serein.

Ignorer, rester calme.

Son regard se pose sur mes doigts qui font tourner mon pendentif sur sa chaîne.

– C’est clair, il suffit de vous regarder pour avoir un exemple de zénitude incarnée, ironise-t-il à présent.

Laisser glisser. Lâcher prise absolument.

Ses yeux pâles me fixent avec insistance, provoquant en moi des réactions étranges où se mêlent rejet et, contre toute attente, une pointe d’attirance. Désireuse de reprendre le dessus, je lâche mon pendentif et bombe le torse.

– Eh bien, ravie de vous avoir donné matière à réflexion et bon voyage monsieur, dis-je en lui tournant carrément le dos pour m’adresser à l’hôtesse.

L’air catastrophé de cette dernière devrait m’alarmer, mais je lui demande en exagérant mon air détaché des choses de ce monde :

– Vous avez pu m’enregistrer ?

– Je suis désolée. L’enregistrement est clos.

– Très bien. À quelle porte dois-je me présenter ?

– L’embarquement du vol DL 20523 à destination de Tampa est terminé.

Mon corps se raidit d’un coup.

– Je ne comprends pas... tenté-je en observant les mains de mon voisin se contracter sur le rebord du comptoir.

Comme dans un rêve, j’ai le temps de remarquer sa peau veloutée, ses doigts longs qui m’évoquent des mains de pianiste et ses ongles parfaitement manucures.

Pas d’alliance.

L’hôtesse reprend alors :

– La dernière place sur ce vol a été attribuée à un autre passager par un de mes collègues, pendant que vous et monsieur... discutiez...

L’hôtesse a retrouvé son ton monocorde de haut-parleur. Son regard plane sur l’homme avant de revenir vers moi, avec un air qui me semble maintenant réprobateur.

– Eh bien bravo ! dit mon voisin avec un rire nerveux, grâce à vous, on a perdu de précieuses

minutes.

– On ? Mais si vous n'aviez pas...

– Il ne manquait plus que ça ! me coupe-t-il. C'est toujours la faute des autres, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout. Je ne vous permets pas de me jauger, m'énervé-je en bafouillant... enfin je veux dire, de me juger.

Un sourire étrange passe sur ses lèvres. Son regard fait rapidement le tour de ma personne.

– Eh bien je me permets juste de juger – silence très long et regard très appuyé sur mes contours...

– que sans votre petit scandale, nous n'en serions pas là, dit-il d'une voix maintenant suave.

Malgré moi, ce regard et ce « nous » me déstabilisent... ce qui me met en colère. Je n'ai rien à faire avec ce type et voilà qu'un simple « nous » accompagné de battements de cils déclenche frissons et égarements...

Ça suffit Contrairement aux insinuations de ce type, je suis sereine. Impassible. Et maître de moi.

– C'est votre point de vue. J'en ai un autre.

– Vous m'excuserez si je n'en débats pas maintenant, il faut que je trouve un vol, me dit-il en ramassant son sac.

Quand il se baisse, mes yeux restent scotchés sur la bande de chair, halée à la perfection, qui apparaît entre sa chemise et son jean.

– Belle journée, lui dis-je d'un ton volontairement aimable. Il se retourne en fronçant les sourcils.

– Elle n'aurait pu mieux commencer !

Sans que j'aie le temps de comprendre s'il s'agit de sarcasme ou d'un excès d'affabilité, il s'éloigne vers le guichet d'une autre compagnie. Malgré moi, je suis des yeux sa silhouette parfaite, longue et féline, ses hanches souples, son dos large. Je soupire.

– Et dans l'après-midi, il ne vous resterait pas une petite place ? demandé-je à l'hôtesse en me souvenant de ma toute première réaction au plan « séjour en Floride » d'Ivy : refuser.

Les « et si » d'Ivy sont une porte ouverte sur le paranormal... Bien dit, Kim. Je suis en train d'entrer dans la quatrième dimension : celle de toutes les contrariétés.

Puis, avec un sourire humble visant à me faire pardonner de l'hôtesse, je repousse tout au fond de moi le pressentiment que cette dispute avec un inconnu n'est que le premier incident d'une longue suite de perturbations émotionnelles à venir...

Finalement, je réussis à obtenir une place, moyennant beaucoup de patience et d'insistance. Peut-être que la leçon de ce contretemps est : pas la peine de lutter ni de s'énerver quand les choses ne se font pas comme on veut. En général, j'essaie de voir les choses sous cet angle : « si ça veut pas, ça veut pas », comme le dit ma grand-mère mais dans un aéroport, pour moi, c'est autre chose...

Et si j'avais un peu (juste un peu...) surréagi ?

Après avoir envoyé un message à Ivy pour la prévenir de mon arrivée plus tardive, j'avale un nouveau Stressout.

Et mince c'est le dernier !

Je me dirige donc vers la boutique de presse. Surprise ! Mon beau voyageur y est aussi, en pleine conversation avec une longue brune en talons hauts. De loin, je l'observe discrètement : à nouveau il sort le grand jeu de la séduction, bien qu'il n'ait pas grand-chose à faire vu son physique de rêve... Et hop la brune tombe dans le piège : elle agite ses cheveux en riant et en renversant la tête en arrière.

Ça m'irrite un peu...

Soudain, il m'aperçoit : un léger sourire se dessine sur ses lèvres. Craquant. Surtout quand je remarque que, dès qu'il sourit, son grain de beauté remonte sur sa joue, comme un petit point hypnotique...

Mais, imperturbable (enfin extérieurement car à l'intérieur, il se passe de curieux remous), j'avance dans les rayons à la recherche d'une boîte de Stressout. Son regard me suit : cela me trouble et je m'efforce de ne pas rosir. S'il continue à me regarder comme ça, il va me falloir une perfusion de Stressout... À un moment, je me penche pour attraper Yoga magazine. Quand je me relève, l'homme a disparu. Je le cherche du regard malgré moi : évanoui. La brune aussi.

Si Kim et Ivy me voyaient, elles se moqueraient bien de moi. Et je leur répondrais que je suis juste curieuse de savoir ce que ce type me voulait.

Flagrant délit de mauvaise foi.

Je paye mon magazine. En attendant ma monnaie, je vérifie l'heure sur mon téléphone puis une nouvelle fois sur ma carte d'embarquement. Encore deux heures mais pas question que je sois en retard. Je me retourne pour rejoindre ma porte d'embarquement, comptant bien me planter pile devant.

Mais, lorsque je me retourne, je tombe nez à nez avec le beau voyageur. Entreprendre magazine à la main, un sourire maintenant amusé sur les lèvres. Dans un film, j'aurais déjà renversé mon porte-monnaie qui se serait ouvert, toutes mes pièces auraient roulé par terre. Et nous nous serions retrouvés tous les deux à quatre pattes, les yeux dans les yeux... Mais là rien ne se passe, nous nous

fixons un court instant, je me sens carrément rougir, et merde, lui sourit plus largement -complètement désarmant un tel charme ! –, alors je m'éloigne le plus dignement possible, vraiment surprise par ce que je ressens. Mon sentiment exact est « déconcerté ».

– Donnez-moi *Le Guide des meilleurs lieux pour sortir en Floride* s'il vous plaît, entends-je derrière moi.

Je soupire. Pas la peine de me retourner, la voix mélodieuse est reconnaissable. Alors le beau voyageur part faire la fête sous le soleil, cocktails, boîtes sur la plage et yacht vers les Keys... Pas mon univers.

Et même tout ce qui me fait hérissier le poil ! C'est marrant j'aurais plutôt vu ce genre de type à Miami dans un palace de South Beach. Pas à Tampa.

Enfin, ça ne me regarde pas.

Mais, le dicton « jamais deux sans trois » se vérifiant, je le retrouve debout, appuyé nonchalamment au bar du snack dans lequel j'entre pour prendre un sandwich au passage.

On va finir par croire que je le cherche ! Heureusement il ne m'a pas vue, tout occupé à pianoter sur son téléphone.

Mais il lève les yeux et regarde tout à coup dans ma direction. Sur son visage apparaît à nouveau ce sourire à tomber. Il me semble en plus qu'il esquisse un mouvement pour aller vers moi.

Je continue à avancer les yeux rivés sur lui.

BaDaBadada... lui, moi, un homme, une femme... BaDaBadada...

Incapable de comprendre ce qui m'arrive et incapable de mettre un autre mot que « aimantée » sur le phénomène qui me pousse vers cet homme, je ralentis mes pas. Nos yeux sont comme reliés par un fil imaginaire.

Et j' imagine ce qui pourrait se passer entre nos corps...

Un bruit de roulettes et un pardon retentissent derrière moi. Je sursaute : la brune de tout à l'heure me dépasse, sa valise cabine derrière elle. Elle rejoint l'homme d'un pas rapide. Il lui sourit et tire galamment le tabouret pour qu'elle puisse s'asseoir.

Mon cœur se pince d'un coup.

Ramené direct à la raison.

Mais qu'est-ce que tu croyais ? me dit ma petite voix intérieure, prompte à intervenir et à me rappeler que les coups de foudre ça n'existe qu'au cinéma... Il est clair que cet homme regardait et attendait la femme derrière moi.

J'essaie vainement de reprendre mes esprits et rejoins le comptoir tout en les observant à la dérobée. La brune pose sa valise à côté du sac de cuir NR : leurs bagages portent tous deux l'étiquette rouge et or, « Premium ».

Vraiment pas mon univers, me répété-je en entendant l'homme commander un Perrier et une coupe de Champagne pour madame.

Malgré le brouhaha j'entends le rire de la brune. Je respire à fond pour envoyer balader mon agacement.

– Un sandwich végétarien à emporter, s'il vous plaît, commandé-je au barman avec un sourire crispé.

Quand je passe à côté de l'homme pour rejoindre la sortie, son regard se pose sur moi, rempli d'une bonne dose de moquerie. Mais j'y vois aussi une douceur presque affectueuse qui me surprend.

– Bon voyage, dit-il d'une voix chaude sans animosité.

Puis il retourne à sa conversation avec la brune sans plus faire attention à moi et je m'éloigne, perplexe.

Au moment où je m'endors dans l'avion, le visage du bel inconnu apparaît dans mon rêve. C'est étrange que je pense à lui, peut-être parce que c'est le premier homme qui me trouble depuis longtemps ?

Je ne le reverrais jamais mais je sais deux ou trois choses de lui : il n'est pas gynéco, il aime faire la fête et il a une voix sacrement sexy.

Bonus 1.

La rencontre à travers les yeux de Neil : *Tout peut arriver*

– Ce quartier était infesté de dealers, dit le chauffeur quand nous traversons Jamaica en direction de l’aéroport. Beaucoup de mes copains ont commencé dès l’école primaire.

Mon regard passe sur les bâtiments de brique brune, les parkings aux allures de décharges et les boutiques encore fermées. Mon cœur se pince en pensant à ce qui se cache derrière ces murs : des vies abîmées et des familles désagrégées par la drogue.

– Mes frères et moi n’y avons jamais touché, reprend le chauffeur. Si ma mère nous avait vus fumer, ne serait-ce qu’une cigarette en chocolat, elle nous aurait tués !

Je ris avec lui, en pensant soudain à ma mère. Puis nous parlons de New York, des quartiers qui se transforment. Quand je lui explique qu’une partie de mon métier consiste à aider de jeunes entrepreneurs, le chauffeur me confie qu’il réfléchit à un système de livraison à domicile de kits gastronomiques végétariens. Je le fais parler de son projet, qu’il me présente avec enthousiasme.

– Si vous avez besoin d’un conseil, n’hésitez pas à venir me voir, dis-je en lui tendant ma carte.

Il me remercie avec chaleur, et son sourire réjouit dans le rétroviseur me fait plaisir.

Puis, un silence s’installe dans la voiture. Levé depuis 5 heures pour une visioconférence de travail avec l’Europe, je ferme les yeux un moment. Une fois la voiture arrêtée devant le hall des départs, le chauffeur me tend mon sac.

– Bon week-end !

– Plus que ça, presque une semaine ! Et je compte bien en profiter pour ne pas penser une seconde au travail ! souris-je en lui serrant la main.

Une interruption de plusieurs jours, très rare dans mon emploi du temps habituel.

Un peu plus tard, confortablement installé dans le cocon cosy des premières classes, je somnole en pensant à ce séjour impromptu en Floride.

Je suis en vacances mais j’ai un objectif d’importance.

Quand Ivy, la copine de Kim, m’a appelé avant-hier, j’ai été un peu surpris, mais dès qu’elle a évoqué son plan de week-end au soleil pour tenter de réconcilier Alec et Kim, j’ai tout de suite dit oui.

Alec est effondré depuis sa séparation avec Kim. Ses meilleurs amis, Anish et moi, avons beau l'appeler, le faire parler, le sortir, bref essayer de lui changer les idées, rien n'y fait. Il nous a même dit l'autre jour qu'il songeait à tout plaquer, son boulot, Philadelphie qui lui rappelle trop sa vie avec Kim, sa famille, ses amis...

À ce jour, vu le niveau au plus bas du couple Kim-Alec, le projet Floride possède un énorme potentiel de croissance. Et je vais tout faire pour atteindre l'objectif.

Mais honnêtement cela me paraît bien plus complexe que ce que je fais tous les jours au bureau : je sais gérer de front plusieurs projets audacieux, ambitieux et parfois utopiques, je peux suivre, aider, soutenir et accompagner de jeunes entrepreneurs vers la réussite. Je suis un expert du conseil, de la relativisation, de la remotivation, de la stratégie à court et moyen terme, du soutien en toutes circonstances, de la prise de risque.

Mais ici, il s'agit de sentiment, d'amour et des composantes complexes d'un couple.

Pas forcément le top de ma sphère de compétences...

Mais je crois au pouvoir sans limite de l'amitié indéfectible et solidaire.

Alors Tampa, me voilà !

Enfin, pas tout de suite si j'en crois ce qu'explique le chef de cabine aux passagers : notre appareil est cloué au sol par un problème technique de ventilation...

Bien, il suffit de trouver un autre avion !

Pas si simple que cela... Car une foule incroyable se presse devant les guichets de Delta Airlines avec le même objectif que moi : partir en Floride ce matin.

Or ces volontés communes semblent se heurter à un problème classique : inflation de la demande du consommateur et réponse non adaptée à cette soudaine croissance. D'où désordre évident, organisation vacillante et personnel débordé s'efforçant de maintenir un niveau d'équilibre peu concluant...

Pour occuper mon temps d'attente devant le guichet de la compagnie où quatre hôtesses essaient de satisfaire plus de trois cents passagers, je regarde autour de moi : des voyageurs de tous âges et tous horizons, des familles, des hommes d'affaires, des ados, des couples...

Non loin de moi, des cheveux blonds épais attirent mon regard : ils ont cet éclat cendré des champs de blé en fin d'été. Ils appartiennent à une femme qui me paraît particulièrement impatiente : régulièrement elle tend le cou en se haussant sur la pointe des pieds pour regarder combien de mètres la séparent encore de l'hôtesse. C'est plutôt en minutes qu'il faudrait pouvoir mesurer car ça fait presque une heure que nous piétons. Partout, des signes de nervosité commencent à agiter les visages et les corps et notamment la fille blonde, qui souffle et consulte son portable à intervalles de

plus en plus rapprochés.

Je souris : il est clair qu'elle s'efforce de rester calme.

Et vu ses soupirs audibles, ça ne fonctionne pas tout à fait !

Ceci dit, moi-même je commence à m'impatiser : pourquoi est-ce si long et si mal organisé ?

Quand la file d'attente avance, je me retrouve juste à côté de la fille aux cheveux d'or. Quand un bon moment plus tard, elle pose enfin son coude sur le comptoir, je note la teinte incroyablement laiteuse de sa peau, comme si elle était illuminée de l'intérieur. Et machinalement, je me dis qu'en Floride, elle va devoir se protéger des coups de soleil.

En attendant que mon tour arrive, j'envoie un message à Ivy pour la prévenir que mon vol a été annulé et que j'arriverais un peu plus tard, un autre à Anish et Alec qui sont déjà à Miami puis enfin un à Stephen.

[Hello, mon vol est retardé. Mais je te retrouve comme convenu à 14 heures. À +]

Pas la peine d'inquiéter mon frère avec les aléas de mon voyage, l'essentiel est que l'on puisse se retrouver comme convenu tout à l'heure. « J'ai pu avoir mon après-midi », m'a-t-il expliqué hier au téléphone. À son souffle court, je percevais son excitation et sa joie, teintées d'un peu de nervosité, alors j'ai aussitôt répondu que j'étais très content et moi aussi impatient.

Au moment où je renfonce mon iPhone dans ma poche de jean, j'entends l'hôtesse dire :

– Le vol de remplacement est complet.

Comme tous les voyageurs autour de moi, je tends l'oreille. Devant moi, face à l'hôtesse souriante, la blonde accuse le coup : ses épaules se serrent et elle gémit presque.

– Oh non... mais comment c'est possible ?

Elle a l'air catastrophé. De mon côté, je suis évidemment contrarié par le contretemps, mais je ne m'inquiète pas vraiment.

Privilège des classes affaires où tout semble toujours facilité et les difficultés aplanies par un service aux petits oignons...

Mais l'attitude de la blonde m'intrigue : elle secoue la tête plusieurs fois, puis elle fixe l'hôtesse sans un mot, avant d'essayer d'argumenter. J'écoute malgré moi sa conversation : elle s'étonne, elle ne comprend pas, elle essaie de maîtriser la situation en la restreignant à un phénomène mathématique, elle cherche une logique à un incident désagréable...

Puis tout à coup, elle confie que ça a été difficile pour elle de se décider à partir et qu'elle doit absolument être en Floride aujourd'hui.

J'imagine un fiancé qui l'attend, ou du boulot...

– Hélas c'est impossible. Nous faisons notre maximum pour... dit l'hôtesse d'une voix neutre.

La blonde vacille presque au mot « impossible ».

– Mais je... tente-t-elle.

Avec la foule qui se bouscule derrière nous, je suis maintenant presque collé à elle. Je peux sentir son parfum : une senteur fleurie assez discrète qui évoque une roseraie paisible et ensoleillée.

Mais la fille semble vraiment chagrinée, et l'air égaré, elle triture le pendentif qu'elle porte autour du cou. Sa peau diaphane rougit là où la chaîne frotte. Son dépit est perceptible et me met un peu mal à l'aise.

L'hôtesse continue, imperturbable, tout en surveillant du coin de l'œil la file d'attente qui grossit et gronde d'impatience. Quand son regard professionnel se pose sur moi, je lui souris, indiquant que j'attends patiemment mon tour.

Et que je suis confiant.

– ...Satisfaire tous les passagers, continue l'hôtesse.

– Mais je ne suis pas du tout satisfaite, lui répond la blonde d'une voix étranglée.

Et ça se voit !

Car maintenant, de tout son être transpire la contrariété qu'elle essaie de maîtriser : un de ses pieds bat la mesure sur le sol, tandis que sa main serre et desserre son pendentif. Il me semble sentir son corps se contracter.

– Je voudrais voir le directeur, dit-elle après un court silence.

Je manque d'éclater de rire : c'est le truc censé marcher à tous les coups... mais je doute de son efficacité ici dans ce hall d'aéroport bondé à la veille d'un long week-end de Saint-Valentin. Elle lève le menton d'un air fier et sans y réfléchir plus que ça, je note son profil élégant.

Un message de Stephen interrompt mon observation.

[OK, mais je dois rentrer impérativement pour 17 heures.]

Je regarde l'heure : 10 heures 30 ?

Il faut que je trouve un vol vite fait !

Vu l'heure qui tourne et les 3 heures de vol nécessaires pour rejoindre Tampa, je n'ai plus de temps à perdre. Alors, d'autorité, je pose mon bras sur le comptoir. L'hôtesse tourne son regard vers

moi, je lui souris.

– Eh bien, le temps que la direction de Delta Airlines nous rejoigne, pourriez-vous avoir l’amabilité de me trouver une place sur un autre vol, en business de préférence, Mademoiselle ? Merci, dis-je d’une voix posée.

Hyper calme, mais je ne compte passer le reste de la matinée à attendre devant un comptoir.

Je ne suis pas spécialement attaché aux avantages du luxe ni encore moins du genre à parler du prix que j’ai payé pour ce vol, mais Delta aurait quand même pu prévoir un guichet spécial pour les classes affaire ! Je me retiens de rouspéter car l’hôtesse n’y est pour rien.

Et puis maintenant qu’elle s’occupe de moi, ce n’est plus qu’une question de minutes.

Pas la peine de s’énervé pour ça !

Sans me tourner vers ma voisine de comptoir, je sens sa stupeur et comme elle me regarde, j’ai l’impression de recevoir une pluie de flèches empoisonnées. Mais je l’ignore, chaque chose en son temps, et je suis tout entier concentré sur l’hôtesse.

– Tous nos vols vers Tampa sont complets, Monsieur, je suis vraiment désolée.

Je n’en crois pas mes oreilles. Tout en réfléchissant à toute vitesse aux solutions possibles, je remarque la main de la blonde qui pianote sur le comptoir, une main fine, un poignet gracile et un énervement évident. Comparable à celui que je sens monter en moi.

– Même en première ? m’exclamé-je, surpris, en revenant sur le visage gêné de l’hôtesse.

La blonde se racle la gorge. Cherche-t-elle à intervenir ?

– Malheureusement je n’ai rien, il y a un congrès de gynécologues à Tampa ce week-end, je suis désolée...

C’est le genre de moment où je regrette sincèrement de n’avoir pas fait médecine.

Mais crispé, je fixe l’hôtesse : tout en moi lui intime de faire quelque chose pour trouver une solution. Et vite !

– À moins que... Je vérifie immédiatement, Monsieur. On ne sait jamais.

Je hoche la tête, soulagé.

La chance va me sourire.

Mais pas la blonde qui semble vraiment offusquée que l’hôtesse cherche à résoudre le problème. Je lui jette un rapide coup d’œil, me permettant d’apercevoir des pommettes hautes, un port de tête

altier et des boucles de cheveux en cascade.

Plutôt jolie !

Le visage sombre, elle semble attendre de moi une explication, mais je ne vais pas me justifier ni lui raconter ma vie : si je voyage toujours en première ou en business, c'est exactement pour que ce genre d'incident ne se produise pas.

Enfin en théorie. Parce que ce matin, c'est raté !

Sans m'arrêter à cette contrariété de transport, je reste focalisé sur le visage de l'hôtesse pour suivre seconde par seconde l'avancée du règlement du problème.

– S'il vous plaît, intervient la blonde d'une voix sourde.

Dans son ton, dans la façon qu'elle a de s'accrocher au guichet, son agacement est palpable mais étonnamment, je perçois aussi autre chose : une agitation, une sorte de détresse ?

En d'autres circonstances, je me tournerais vers elle, je lui sourirais et je discuterais tranquillement, mais là, je n'ai vraiment pas le loisir de m'intéresser à autre chose que l'urgence : je dois être en Floride aujourd'hui.

Aussi je continue à suivre chaque mouvement de l'hôtesse, mon regard passant de ses sourcils froncés à ses doigts sur le clavier. Sans doute décontenancée par le fait que l'hôtesse ne lève pas les yeux vers elle, la blonde à côté de moi s'agite, passant d'un pied sur l'autre et tapotant les doigts avec impatience.

Elle va partir en vrille...

– Vous devez me trouver une solution d'abord, j'étais là avant, dit-elle alors d'une voix furieuse.

Elle semble carrément suffoquer de colère. Mais ce n'est pas le moment de s'énerver.

La priorité à ce stade, c'est d'avoir un vol de remplacement. Et on pourra peut-être alors tous en profiter, ai-je envie de lui dire.

Gardant mes réflexions pour moi, je reste concentré sur l'hôtesse. Mais je sens la blonde bouillir en me dévisageant.

– Vous avez un problème ? ne puis-je me retenir de demander au bout d'un moment, un peu excédé par son insistance.

– Et vous, tout va bien ? Pas trop gêné ? soupire-t-elle avant de me servir un couplet ironique sur la question des business ou des premières.

Je me tourne lentement vers elle, bien décidé à lui expliquer posément les choses. Et à la rembarrer poliment avant qu'elle n'essaie de me faire la complainte de la classe éco opprimée face à

la domination subversive des classes d'affaire...

Oh la vache ? ! ? Mais c'est un canon ! De la subversion en barre...

Elle est jeune, environ 25 ans et belle à couper le souffle... De face, son visage est plus harmonieux encore que son profil ne le laissait imaginer : de grands yeux verts cernés de longs cils dorés lui font un regard irisé, un nez droit rempli de caractère, la bouche la plus pulpeuse dont on puisse rêver, et des boucles blondes mousseuses qui donnent envie de les froisser entre ses doigts.

Un visage d'ange sexy, à faire se damner un paquet de saints-hommes !

Ce que confirme son corps de rêve : des courbes harmonieuses, une poitrine fière, des hanches sublimes et des jambes longues et fines.

Je reste sans voix. Fasciné, je l'observe, émerveillé et intrigué par ce qui émane de cette femme : assurance, fierté, colère, mais aussi fragilité et douceur... Et ce mélange me trouble profondément.

Je ne peux pas la quitter des yeux. Elle non plus.

J'en oublierais l'hôtesse, la Floride et tous ceux qui m'y attendent.

– Il reste une place en éco, vous allez pouvoir partir, dit la voix de l'hôtesse en rompant soudainement le charme.

Je reste un peu hébété. Plus rapide, l'ange blond se secoue.

– Formidable, bloquez-la au nom de Mia Andrews, ANDREWS, épelle-t-elle en tendant son passeport, me coiffant au poteau par sa réactivité. Et moi, en éco ça me va !

Mia Andrews, répété-je silencieusement, un joli nom pour une très belle femme, mais une vraie tigresse en action !

Je sens l'hôtesse chercher mon regard, mais je continue à observer avec attention la fille qui tente maintenant le tout pour le tout pour avoir la place en insistant sur la bonne volonté et la courtoisie nécessaires au règlement de toute affaire délicate.

Il y a chez cette femme quelque chose qui m'agace et me bouleverse à la fois. Qu'a-t-elle donc de si particulier ? Je reste songeur tandis que l'hôtesse ne fait pas un geste, attendant sans doute mon approbation, ce qui excite à nouveau la colère de la fille.

– Et maintenant, on accélère ! dit la fille à l'hôtesse d'un ton tranchant. Après, vous pourrez passer au suivant.

Ce qui doit être moi...

À ces mots, je sors de ma torpeur contemplative.

– Et c’est vous qui parlez de courtoisie ? dis-je.

Je me sens à présent profondément irrité. La fille semble hésiter un instant sur la réponse à donner puis elle se tourne vers l’hôtesse, comme si elle cherchait en elle un secours.

Solidarité féminine ?

Et soudain, je comprends ce qui me perturbe chez elle : elle est belle, elle a du caractère, elle sait ce qu’elle veut mais sous ses airs arrogants, elle paraît étonnamment fragile.

Je mesure encore mieux ce paradoxe, quand d’un geste brusque, un peu excessif, comme si elle ne contrôlait pas sa force, elle rabat l’écran de l’hôtesse dans sa direction en rappelant avec un « oh oh » rageur qu’elle existe.

De ce côté-ci pas de souci à se faire, son existence est indéniable et remarquable !

– Vous pourriez tout aussi bien me donner cette place et mettre MON nom sur ce vol, suggéré-je alors en tendant moi aussi mon passeport à l’hôtesse qui semble ne plus savoir où donner de la tête.

Je lui décoche un long sourire volontairement charmeur, car dans cet étrange combat face à une charmante mais irritante inconnue, toutes les stratégies sont désormais permises. Mais cela révolte ma blonde concurrente qui se redresse de colère.

– ... Ce n’est pas parce que vous... rugit-elle.

Que je quoi ?

Je la regarde, complètement ébahi par ce que je sens monter en moi, pareil à un courant irrésistible.

Je meurs soudainement d’envie de la prendre dans mes bras et d’embrasser sa ravissante bouche en colère...

Comme dans un rêve, j’ai l’impression que nous sommes seuls, elle et moi, dans cet aéroport et que le temps se cristallise sur cet instant où elle pourrait se blottir dans mes bras.

Mais qu’est-ce qui me prend ? me raisonné-je aussitôt en apercevant son regard hostile me toiser, une lueur de défi dans les pupilles.

– Moi quoi ? Parce que je ne m’énerve pas, je ne fais pas l’hystérique ? rétorqué-je en réponse à son regard crâne.

Elle lève les yeux au ciel, ce qui est un signal plutôt agressif mais, qui à ce moment précis, ne fait qu’attiser mon envie de la provoquer.

De voir ce qu’elle a dans le ventre. Et jusqu’où elle peut aller.

Ça, c'est mon côté challenger, appris au berceau, entretenu dans l'aura de mon grand frère, cultivé à l'Université et utilisé sur les terrains de foot américain : j'aime la compétition.

Et j'aime gagner...

Aussi, accoudé au comptoir, j'observe ses joues légèrement rosies de colère, sa bouche couleur de fraise, son décolleté plongeant dans une sobre chemise blanche aux manches relevées, ses seins arrogants que je devine sous le tissu, ses jambes galbées et j'imagine son ventre tendre, à peine bombé.

– Complètement macho en plus, dit-elle en souriant à l'hôtesse.

C'est clair ! Et ce serait pire si elle savait à quoi je pense en ce moment même : elle serait horrifiée par le caractère très primaire de mes pensées !

Amusé, je lui souris sans cesser de la fixer. Mais sans se laisser déstabiliser par l'insistance de mon regard, elle me rend la pareille en me détaillant de la tête aux pieds.

Oups !

J'en rougirais presque ! J'ai l'impression d'être examiné sous toutes les coutures, soupesé, évalué, mais surtout caressé et déshabillé par son regard vert.

Pour la première fois de ma vie, je suis en train de vivre une expérience d'homme-objet ! Et je ne sais qu'en penser ...

Elle termine son examen par mon sac, posé à mes pieds.

– Je dois partir pour Tampa aujourd'hui, c'est très important, confie-t-elle après un silence.

Sa voix me paraît moins assurée, comme si elle était fatiguée de se battre.

Est-elle troublée elle aussi ? Ressent-elle comme moi cette étrange alchimie de curiosité, attirance, rivalité et fébrilité ? Incapable de rassembler mes esprits, je ne peux m'empêcher de la contempler à nouveau : malgré une tenue neutre et asexuée – imper, chemise et jean–, elle incarne la féminité dans toute son opulence. Mais surtout, il se dégage d'elle une telle sensualité que j'en suis vraiment chamboulé.

– Il se trouve que moi aussi, je dois absolument être à Tampa aujourd'hui, répliqué-je en me ressaisissant.

Et en arrêtant de fantasmer.

Son regard redescend sur mon sac. Elle hoche la tête comme si elle comprenait quelque chose qui lui avait échappé jusque-là.

– Et alors ? demande-t-elle ensuite.

– Pardon ?

Elle se fout de moi ? Mais je ne vais pas me laisser faire.

– Une minute, dit-elle à l'intention de l'hôtesse qui tente de s'interposer.

Puis elle s'adresse à nouveau à moi.

– Mais d'abord, vous êtes gynéco ?

Toujours pas...

Comme je secoue la tête, un peu à court d'argument, elle reprend l'avantage.

– Non ? Eh bien voilà. Vous n'avez donc aucune urgence à être à Tampa, moi oui, donc, je prends ce vol, et vous prendrez le suivant.

Sa mauvaise foi me fait sursauter. Surpris par ce revirement alors que je commençais à la trouver presque charmante, je soupire ostensiblement.

Autant contre sa duplicité que contre mon envie de l'embrasser à chaque fois que je regarde sa bouche...

L'hôtesse répète :

– S'il vous plaît, écoutez, je dois absolument...

Mais la blonde et moi sommes en plein débat. Et comme je lui fais remarquer que ses arguments sont spécieux et totalement paradoxaux, elle me lance d'un air arrogant.

– Et la galanterie alors, vous en faites quoi ?

Je rêve ? Elle joue l'émancipée, mais elle veut des faveurs parce qu'elle est une femme ?

Et comme j'ai bien senti sa fibre féministe, je me régale de lui répondre, l'air de rien, en savourant d'avance sa réaction :

– Et on est la première à appeler un homme à la rescousse quand on panique ?

La stupéfaction déforme presque son adorable visage. Surtout quand elle se défend de m'avoir demandé quoi que ce soit. Je reste impassible, malgré une forte envie d'éclater de rire.

– Mais qui vous a dit que je paniquais ? Je suis très zen, affirme-t-elle.

Son ton est serein mais, pour une raison que j'ignore, elle est sur le point de rendre les armes. Elle

agrippe à nouveau le bijou pendu à son cou : il s'agit d'un cœur.

Tiens, une sentimentale ? me dis-je en plaisantant à voix haute à propos de son évidente zénitude.

Coupant court brusquement, elle me tourne le dos pour s'adresser à l'hôtesse.

Est-ce que je l'ai vexée ?

Tandis que je me demande si je dois m'excuser, les derniers mots de leur échange parviennent à mes oreilles.

– L'embarquement du vol DL 20523 à destination de Tampa est terminé.

Comment ça, l'avion est parti ?

Sur le visage contrit de l'hôtesse, je lis quasiment le récit de ce qui s'est passé : pendant que nous nous chamaillions, la blonde et moi, la place a été donnée à un autre passager...

Mes phalanges se serrent de dépit et pour ne pas écraser mon poing sur le comptoir, j'agrippe le rebord.

Des images se bousculent dans ma tête : le visage de Stephen, son habitude de vérifier l'heure compulsivement, sa crainte de tout bouleversement d'emploi du temps, sa déception et peut-être son angoisse. Je vois aussi les visages d'Alec, Kim, Anish et Ivy qui m'attendent.

Et je suis furieux de m'être laissé embarquer dans une joute stérile avec cette fille, sous prétexte qu'elle est ravissante, sexy et qu'elle titille mon orgueil.

Et ma libido !

– Eh bien bravo ! dis-je avec un rire nerveux avant d'ajouter avec une criante mauvaise foi, grâce à vous, on a perdu de précieuses minutes.

Elle semble estomaquée par mon aplomb mais ce qui aurait pu m'amuser il y a dix minutes ne m'amuse plus. Et je suis même très énervé.

– On, mais si vous... réplique-t-elle.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder ma colère. Et ma frustration...

– C'est toujours la faute des autres, n'est-ce pas ? la coupé-je en pensant que, en réalité, c'est aussi de ma faute.

– Mais pas du tout. Je ne vous permets pas de me jauger, bafouille-t-elle ...enfin je veux dire, de me juger.

Son malaise évident fait retomber mon accès de colère d'un coup : je ne peux pas lui en vouloir,

enfin pas plus qu'à moi. On a été deux dans ce superbe loupé.

Et il ne me reste plus qu'à me trouver vite fait une place sur un autre vol. Ou un jet disponible dans l'heure.

– Eh bien je me permets juste de juger, que sans votre petit scandale, nous n'en serions pas là, dis-je plus doucement.

C'est-à-dire, elle, désemparée sous ses airs assurés, et moi, obligé de remuer ciel et terre pour trouver un moyen d'être à Tampa au plus vite. Mais je n'en serais pas là non plus à me demander pourquoi je suis troublé par une fille aussi exaspérante.

Carrément horripilante quand elle me lance avec un sourire adorable.

– Belle journée !

Ce à quoi je lui réponds avec amabilité avant de m'éloigner.

– Elle n'aurait pu mieux commencer !

Mais avec un tel commencement, tout peut arriver.

4. Point commun

Jamais trois sans quatre ?

Le dicton est en train de se vérifier car une fois dans le hall d'arrivée de Tampa j'aperçois encore une fois l'inconnu. Appuyé au guichet des locations de voiture, il semble très affairé. Quant à moi, je me dirige vers le guichet des bus : j'ai déjà pris un Uber ce matin, je ne vais pas me rajouter des frais supplémentaires avec un taxi.

Mais visiblement, ce n'est pas mon jour...

Car pour une raison improbable et que je ne cherche pas à comprendre, tous les départs de bus vers Sarasota sont retardés.

– Mais ce n'est pas possible ! dis-je d'une voix furieuse dont j'entends les ondes rebondir à plusieurs mètres alentour.

Tous les visages se tournent vers moi.

– Le prochain ne part que dans deux heures, me confirme l'employé.

Pourquoi ai-je l'impression désagréable d'être dans Un jour sans fin avec une même scène qui se répète indéfiniment ?

Avec pour conséquence une aussi forte contrariété que la première fois.

D'habitude on apprend de ses difficultés, mais moi en matière de transport aérien je suis assez obtuse et, même revenue sur la terre ferme, je suis très énervée par ce nouveau contretemps.

Mes doigts tapotent sur le comptoir.

– Un problème ? me demande une voix mélodieuse que je reconnais aussitôt.

Je me retourne. L'homme se tient devant moi, son sac estampillé NR à la main. Sans y réfléchir, je note que la femme brune n'est pas avec lui.

Hors sujet ! me corrigé-je aussitôt.

– Je vous ai entendue de loin, dit-il sans sourire. Ça n'a pas l'air d'aller comme vous voulez.

Je n'arrive pas à interpréter son ton : bienveillance, sarcasme ou compassion pour une hystérique ?

Mais vu mon humeur, ce n'est pas le moment de me faire la leçon...

Il regarde sa montre, une élégante Oméga au bracelet de cuir un peu tanné.

– On m'attendait à Tampa en début d'après-midi, mais maintenant c'est trop tard, dit-il. Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

La voix de cet homme est incroyablement langoureuse. On dirait une caresse sur la peau. Je suis sous le charme. Je reste muette.

Même si, – et justement parce que –, la proposition est tentante.

– Je vais vers Sarasota, précise-t-il.

Encore plus tentante.

Je hoche la tête sans pour autant me prononcer. Quelque chose me retient d'accepter : de la contrariété mêlée à un autre sentiment que je ne sais pas définir. Mais un point est certain : l'incident de tout à l'heure me reste en travers de la gorge. Comme je ne réponds toujours pas, son regard reste posé sur moi, impossible d'y lire quoi que ce soit. À part peut-être un soupçon d'impatience. Ou d'exaspération retenue, au moment où il ajoute :

– Mais je suis vraiment pressé d'arriver, alors cette fois, il faudrait se décider un peu plus vite.

Sous-entendu : plus que tout à l'heure à New York.

– Mais à qui la faute si on n'a pas eu la place ? murmuré-je entre mes dents.

Il ne relève pas et continue à me dévisager de ses yeux couleur de ciel.

– Et vous, vous aviez une urgence ici, si je me souviens bien ?

Son ton semble soudain sarcastique. Ça me met en colère. Pour qui se prend-il ?

– Je vais me débrouiller, merci. D'ailleurs j'ai déjà acheté mon ticket, mens-je.

– Je vois, dit-il l'air ironique. Alors, puisque vous n'avez pas besoin de moi, je vous laisse. Bon séjour en Floride.

Et il tourne les talons et s'éloigne d'un pas rapide. Malgré moi, mes yeux sont attirés par ses fesses, que je devine musclées sous son jean.

Sacrée plastique, mais sacré frimeur.

Et pourquoi donc aurais-je besoin de lui ?

Ensuite, assise sur un banc de la gare routière, je prévois Ivy de mon heure approximative

d'arrivée. Heureusement, Kim n'arrive que demain matin, elle a un dîner de boulot ce soir. Puis, lunettes de soleil sur le nez, je ferme les yeux. J'essaie de comprendre ce qu'il m'est arrivé, cette bousculade d'émotions et de colères mal gérées depuis mon départ de la maison ce matin. Il est clair que la réapparition de Nicholas y joue un rôle.

Mais un détail – et je pèse mes mots – me questionne particulièrement : mon trouble devant le beau voyageur, malgré nos différends. Assorti de la conscience que ce trouble atteint des sphères que je pensais éteintes en moi, notamment celles de l'attirance et de la sensualité...

Je mets ça sur le compte de mon passé récent et de mon mode de vie désormais ascétique et célibataire. Il faut dire que depuis que s'est terminée mon histoire avec Nicholas, je n'ai pas regardé un seul homme. Non parce que j'étais obsédée par mon ex en tant qu'homme idéal, mais justement, parce que je pense qu'il n'y a pas d'homme idéal. Et que je ne veux plus me pourrir la vie avec des promesses d'amour et d'avenir qui ne mènent à rien. Je ne crois plus au prince charmant, ni ne veux rien attendre de lui. Dans la vie, on ne peut compter que sur soi-même. Et je ne compte que sur moi.

Mais grâce à cet inconnu, je dois reconnaître que je me suis trompée sur un point : j'ai eu un vrai coup de chaud... donc mes sens ne sont pas totalement en hibernation.

C'est normal : on est en Floride non ?

Quand j'arrive devant le 45 Spring Hill, il est vingt-deux heures trente. Je viens de faire le plus lent trajet en bus de toute ma vie, avec arrêt tous les kilomètres et au moins trois fois le tour de Tampa avant de prendre la route de Sarasota.

OK, j'exagère mais je suis épuisée. Et bien contente d'arriver enfin.

Je n'ai qu'une envie : me poser sur un canapé, si possible sur la terrasse, avec pourquoi pas un mojito... Et écouter Ivy me raconter tout ce qu'elle a prévu pour le séjour : après une journée riche en calamités, même ses idées les plus loufoques me paraîtront raisonnables.

Je sonne. J'entends des pas approcher. Le rire d'Ivy se fait entendre. Puis elle ouvre la porte, me tend les bras puis me fait entrer après un baiser sonore sur mes deux joues.

Incroyable comme Ivy a le don de vous faire vous sentir bien accueillie.

– Ça va ? Pas trop énervée par ce voyage ? Ma copine me connaît bien...

– Tu parles ! Épuisée, transpirante et prête à boycotter à tout jamais Delta Airlines... Mais vraiment heureuse d'être là avec toi, souris-je.

J'avance lentement en regardant autour de moi.

– Comme c'est beau, dis-je, impressionnée.

On dirait l'intérieur d'une maison coloniale refaite à la sauce Art déco, tableaux de maître et objets de collection. Depuis l'entrée, on pénètre de plain-pied dans une grande pièce qui semble tout de bois : parquet chaleureux couleur miel, charpente cathédrale et murs recouverts de bois peint dans des demi-teintes élégantes. Sur deux côtés, de larges baies vitrées ouvrent sur une longue piscine éclairée de bleu. Il y a aussi un escalier qui monte vers l'étage et une cheminée imposante. Face à elle une table basse couverte de livres de déco et trois moelleux canapés disposés autour.

Dans l'un des canapés, dos à l'entrée, un homme est installé, pieds nus bronzés appuyés sur le rebord de la table : cheveux bouclés en arrière, chemise bleu pâle, longue main de pianiste passée négligemment sur la nuque.

Une impression de déjà-vu...

Je m'immobilise. Il tourne son visage vers moi : un éclair de surprise passe dans ses yeux, puis une lueur amusée. C'est l'inconnu de l'aéroport !

Quoi ? Lui ici ? C'est quoi, ce délire ? Qu'on ne me dise pas que c'est « jamais quatre sans cinq ! »

Mon sac à bout de bras, je reste figée, hébétée autant de fatigue que d'incompréhension. Sans compter mon cœur qui se met à battre un peu plus vite et mes mains soudain moites... L'homme se lève, contourne le canapé et avance dans ma direction.

J'ai l'impression d'être dans le brouillard. Mon cerveau n'arrive pas à faire le lien entre ce type à l'aéroport et sa présence dans le salon de la maison de l'oncle d'Ivy. Tout défile à rebours dans ma tête : le retard, notre dispute au guichet, ma grosse colère, ses sarcasmes. Mais tout ce que je réussis à comprendre est que l'inconnu de l'aéroport se dresse devant moi, un sourire ravageur aux lèvres.

– Eh bien, quel long voyage pour arriver ici n'est-ce pas ? dit-il.

– Ne lui en parle pas, intervient Ivy me sauvant ainsi d'une repartie impulsive. Elle vient de se taper une journée d'horreur.

De toute façon je suis incapable de dire un mot. L'homme est maintenant tout près de moi.

– Un vrai cauchemar, finis-je par répondre.

Je sens son parfum, à présent teinté d'un soupçon de crème solaire. Il a dû avoir le temps de profiter de la piscine...

– Vous ne vous connaissez pas, je crois ? dit Ivy.

Cherchant à reprendre le contrôle de la situation, je ne lui laisse pas le temps de faire les présentations.

– Mia, dis-je. Une amie d’Ivy et de Kim.

Je lui tends la main, comme pour le faire reculer. Cet homme a un potentiel dangereux.

– Je connais déjà votre prénom, répond-il. Moi c’est Neil Robertson et je suis un ami d’enfance d’Alec.

Évidemment ! Comment n’y ai-je pas pensé tout de suite ?

Qui voulais-tu que ce soit ? me dit ma petite voix intérieure. Un beau voyageur égaré par une nuit d’hiver ? Je dois être très fatiguée parce que, depuis que je l’ai vu en face de moi, plus aucune connexion logique ne se fait dans mon cerveau.

Sans me demander mon avis, il me déleste de mon sac et le pose sur le côté.

– Après une journée de catastrophes, vous devez avoir envie de vous poser un peu, sourit-il.

C’est clair. Et la dernière en date, me retrouver face au type avec lequel je me suis engueulée, me donne assez envie de prendre mes jambes à mon cou. Et la perspective de partager ce séjour avec lui ne m’enchant guère. Surtout avec ces incompressibles battements de cœur qui menacent de faire exploser ma cage thoracique à chaque fois que mon regard dévie vers lui !

Je le savais, dès sa conception, le plan d’Ivy portait en germe une dimension incontrôlable et calamiteuse.

– Tu veux boire quelque chose ? me demande alors mon amie, toujours aux petits soins.

Je secoue la tête et reste silencieuse en regardant du coin de l’œil Neil, maintenant assis sur l’autre canapé.

– En fait, c’est marrant, mais vous auriez pu vous croiser, fait alors remarquer Ivy. Je me demande même si vous n’auriez pas dû prendre le même vol, celui qui a été annulé.

Hyper marrant...

Je lève les yeux vers Neil, qui me sourit d’un air ironique.

Je réfléchis vite fait : plaisanter avec Ivy de cette rencontre impromptue, – ce qui m’obligerait peut-être à m’excuser, non ce serait un comble –, ou faire comme si ça n’avait pas existé ? Honnêtement, je penche pour passer le truc sous silence : pas la peine de donner l’occasion à ce type de me lancer à nouveau des piques et des attaques en forme de scuds. Parce que, hélas, je sens que nous allons avoir un long week-end pour le faire.

Donc je reste sur mes gardes. Neil interrompt ma réflexion.

– En réalité, sans le savoir, nous étions dans la même galère. Il a décidé de garder cet épisode, peu glorieux, secret.

Et je lui en suis reconnaissante.

Mais il faudrait me passer sur le corps pour que je le lui dise.

– C’est vraiment génial que tout le monde puisse venir, dit Ivy enthousiaste. Kim sera là vers onze heures demain matin.

– Parfait, Alec arrivera avec Anish de Miami en fin de matinée, précise Neil.

– On sera au complet pour le déjeuner alors ! se réjouit Ivy avant de bâiller plusieurs fois.

Je remarque alors ses yeux rétrécis de fatigue.

– Ça ne vous ennue pas si je vais me coucher ? demande-telle visiblement confuse. Oh Mia, je ne t’ai pas fait visiter.

– On verra ça demain, ne t’inquiète pas, réponds-je en souriant. Dis-moi juste où je dors !

– Toutes les chambres sont à l’étage, la tienne c’est la porte rose, à droite au fond du couloir. Et si je ne suis pas levée, il y a tout ce qu’il faut pour le petit déj’ dans la cuisine. Même des graines de chia pour toi Mia, rit-elle.

Touchée par sa délicatesse, je pouffe. Mon amie pense vraiment à tout. Mais j’ai vu le regard dédaigneux de Neil quand Ivy a dit « graines de chia ». Je soupire : pas le genre à apprécier ce genre d’alimentation à mon avis, mais en quoi ça me regarde au fond...

Je commence à me lever, décidée à suivre Ivy. Mais celle-ci m’arrête.

– Oh, mais non, restez encore un peu à discuter tous les deux, je me sens déjà assez gênée de m’éclipser comme ça. Mais, tu sais comment je suis, Mia... j’ai déjà pris mes somnifères.

– Je comprends, dis-je malgré tout un peu perturbée par la situation : me voilà obligée de rester à faire des mondanités, au moins quelques minutes, le temps qu’Ivy s’endorme comme une masse.

Car depuis des années, Ivy prend des somnifères qui, à mon avis, assommeraient un bœuf et tout un troupeau de vaches. Mais elle ne peut s’en passer. « J’ai des problèmes de sommeil depuis toute petite », nous a-t-elle confié un jour. Kim dit que c’est dû à sa relation fusionnelle avec sa mère, je crois surtout que sous ses airs paisibles, Ivy est une grande stressée.

Mais là dans l’immédiat, elle embrasse Neil sur la joue avant d’en faire de même sur la mienne.

– Bonne nuit, dit-elle.

Je la suis des yeux dans l’escalier.

Un silence s'installe. Les pieds nus de Neil reposent à nouveau sur le bord de la table basse. Soignés, ongles nets et carrés. Bien proportionnés, comme le reste de sa personne.

Bon, restons sérieux.

Je veux bien faire plaisir à Ivy, mais je n'ai pas grand-chose à dire à Neil. Lui non plus visiblement, car il se contente de m'observer comme si j'étais une curiosité zoologique.

Un peu mal à l'aise sous ce regard insistant, je proteste en chuchotant pour qu'Ivy n'entende pas.

– Vous auriez tout de même pu me dire où vous alliez !

Il ouvre de grands yeux étonnés, puis se met à rire.

– Mais je vous l'ai dit : vers Sarasota ! Je vous ai même proposé de vous emmener.

– Oui, mais, enfin, vous jouez sur les mots, je veux dire ici, chez Ivy.

C'est fou comme ce type a le don de me mettre les nerfs en pelote. Et vu son ton railleur, c'est réciproque.

– Je n'ai pas l'impression que nous en étions à ce stade d'intimité dans notre... conversation. D'ailleurs mes petits « problèmes perso » semblaient plus vous irriter que vous intéresser.

Je soupire en me souvenant de mes propos limite acerbes sur ses problèmes... que, me connaissant, j'aurais tout aussi bien pu qualifier de « problèmes de riches ». Ce qui n'aurait pas arrangé nos relations. Finalement, je suis plutôt restée modérée...

– Vous voyez très bien ce que je veux dire, reprends-je en retenant mal le sourire qui me vient aux lèvres en pensant à ce à quoi il a échappé.

Mais on dirait qu'il devine mon sourire. Car, sa patience et son calme semblent disparaître d'un coup. Il doit croire que je me moque de lui. Se redressant sur le canapé, il jette presque sèchement :

– Non, pas vraiment. Expliquez-moi, je vous en prie.

Tiens ? Susceptible en plus ?

– Eh bien, vous auriez simplement pu me dire que vous étiez vous aussi invité par Ivy pour...

Je m'arrête net en réalisant le ridicule de ce que je suis en train de dire.

– C'est évident, j'aurais dû me présenter, continue-t-il sur un ton qui me semble maintenant plus moqueur que vexé.

Je fais une petite moue, entre acquiescement et trêve des hostilités. Parce que je reconnais que, sur ce coup-là, mon argument peut paraître de mauvaise foi... Mais il reprend, comme décidé à me

montrer qu'il compte bien avoir raison sur ce point.

– Écoutez, je vous le promets : la prochaine fois que ça m'arrive, je dirai « bonjour, je suis Neil Robertson, je pars à Tampa rejoindre Ivy pour participer à un séjour organisé pour mon ami Alec ».

Il éclate de rire.

– Entre nous, j'espère que ça ne m'arrivera pas prochainement, parce que c'était vraiment pénible.

À mon tour d'être vexée... Parce que pénible, c'est moi qu'il traite de pénible ?

Je bombe le torse, dos contracté. Ma main agrippe mon pendentif, comme pour y trouver de l'énergie pour reprendre le combat. C'est dommage car je commençais à me dire qu'il n'était pas si antipathique que ça. Et que j'appréciais le fait qu'il me promette quelque chose, même si c'était sous forme de blague... Son regard s'immobilise sur mes doigts qui jouent avec mon bijou sur sa chaîne.

– Je parlais du vol annulé et du contretemps bien sûr, précise-t-il en souriant soudain. Parce que nous sommes là pour la même raison, aider Kim et Alec, n'est-ce pas ?

Un bon point pour lui.

Je me détends un peu, je cesse de tripoter mon pendentif et j'opine, consciente que je dois moi aussi faire un pas vers la paix. Et sachant que sur le fond, il a raison.

– Oui, nous avons au moins cet objectif en commun, assuré-je en essayant de formuler la chose de la façon la plus neutre possible.

Ni agressive, ni familière.

Mais le « au moins » ne lui échappe pas.

Vraiment son sourire est extraordinaire : on a envie de tout oublier devant un spectacle pareil... D'ailleurs je reste bouche bée. Mais me ressaisissant, je me mets debout.

– Il est temps d'aller me coucher. Il se lève à son tour.

– Je vais monter votre sac.

Goujat à l'aéroport, mais galant homme à la ville !

J'ai pour habitude de me débrouiller toute seule. Mais, plus rapide que moi, il attrape la poignée de mon bagage et gravit l'escalier.

– Je passe devant vous !

Il connaît les usages de la galanterie : un homme se doit de passer devant une femme dans les escaliers pour ne pas avoir la tête dans ses jupons...

Ce qui me laisse toute liberté pour suivre ses fesses ! Cette vision s'avère carrément plaisante et comme je l'avais imaginé un peu plus tôt dans la journée, ce mec a des fesses divinement sexy, avec des muscles qui se tendent à chaque marche.

Soudain, interrompant mes divagations, il s'immobilise et se retourne vers moi, main sur la rampe. Surprise par cette volte-face qui me met face à son entrejambe, je remonte volontairement mon regard vers son visage.

Faut vraiment que je me reprenne...

– Puisqu'on est amené à passer quelques jours ensemble, on pourrait se tutoyer non ? demande-t-il d'une voix suave.

– Ça me va, dis-je d'un ton neutre en priant pour que ne s'agitent pas dans mes yeux des éclats de lubricité...

Mais, rien ne doit se deviner de mes rêveries sur ses superbes fessiers, car il continue, d'un ton presque aussi détaché que le mien.

– La chambre à la porte rose est juste à côté de celle où Ivy m'a installé.

– Tu as la bleue alors ? plaisanté-je surprise de le tutoyer aussi rapidement. Normal puisque tu es un garçon.

Bravo ! Complètement puéril comme blague.

Pour toute réponse, il rit et reprend son ascension délictueuse. Sur le palier, je reprends mes esprits. Une fois devant ma porte, il reste poliment sur le côté en poussant le battant vers l'intérieur.

– Merci pour mon sac, dis-je, parce qu'il le tient toujours au bout de son bras.

Et que j'aimerais bien qu'il me le rende.

– Ah oui pardon, sourit-il avec un naturel désarmant.

Il me tend mon bagage. Mes doigts effleurent sa main quand je le saisis : un frisson remonte tout le long de mon bras, comme une décharge.

Ouh lààà.

Bêtement, je l'observe, cherchant à lire sur son visage, comme s'il avait pu ressentir la même chose. Il semble lui aussi surpris. Puis il sourit en me regardant droit dans les yeux et retire sa main comme si de rien n'était. Alors, la raison me revient.

– Bonne nuit, dis-je pour mettre fin à cet étrange moment où, face à face devant ma porte ouverte, nos regards restent rivés l'un à l'autre.

– Oui, bonsoir, dit-il en posant ses deux mains autour de mes épaules.

Embarrassée par mon sac et déconcertée par son geste, je me raidis d'un bloc. Mais il dépose tranquillement un baiser sur chacune de mes joues. Ses lèvres tièdes sur ma peau déclenchent des ondes et des infimes tremblements dans tout mon corps, comme une vague sensuelle inattendue. Troublée, je chancelle presque.

Woooo, c'est quoi ça ?

Heureusement, il semble ne s'apercevoir de rien et se dirige vers sa chambre. Son eau de toilette boisée se répand dans son sillage, continuant à exciter mon imagination.

Ce type porte un parfum destiné à faire des ravages...

Une fois en pyjama dans mon lit, démaquillée et dents lavées, je réfléchis : entre les complications du voyage et la surprise à l'arrivée, le séjour organisé par Ivy commence sous de bien étranges ondes...

5. Retrouvailles

Je me réveille tôt, pleine d'une énergie débordante. Le soleil baigne ma chambre dont la fenêtre ouvre sur le jardin. J'enfile ma tenue de yoga, short et débardeur moulant et me glisse sans bruit au rez-de-chaussée. La maison semble endormie. Pour ne pas réveiller Ivy et encore moins Neil, je sors dans le jardin. Un grand parc que je n'ai pas remarqué hier dans la nuit s'étend autour de la maison. En marchant dans ses allées, je découvre un petit jardin japonais de sable et de cailloux blancs, un coin ombragé sous de magnifiques flamboyants avec une fontaine rococo au centre puis un fabuleux potager. Celui-ci jouxte la haie qui borde la propriété.

La vue de ces plantations de salades, carottes et haricots bien alignés me fait aussitôt penser à ma grand-mère : je l'appellerai un peu plus tard. Je suis heureuse de lui faire la surprise de ma présence non préméditée en Floride. Nous nous parlons régulièrement au téléphone, mais depuis qu'elle est revenue vivre ici, je ne la vois plus aussi souvent qu'avant.

Elle me manque.

Un muret de galets entoure le potager : je pose ma main sur la matière solide, tiède du soleil qui commence à la réchauffer.

Grandma est comme ces galets : solide, ronde. Indestructible. C'est elle qui m'a élevée à la mort de mes parents : j'avais 5 ans quand ils se sont tués. Quittant aussitôt sa Floride natale, ma grand-mère paternelle est revenue à New York : vivant seule et sans attache depuis la mort de mon grand-père que je n'ai jamais connu, elle a choisi, m'a-t-elle expliqué ensuite, de ne pas me perturber davantage en bousculant mon cadre de vie, déjà sérieusement endommagé par la disparition précoce de mes parents.

Elle a alors repris les rênes de la maison de Redhooks, de la boutique et de mon éducation. Je ne me souviens pas de tout, mais très bien de sa présence, puissante et douce à la fois. Rassurante. Quand j'ai eu 20 ans, nous avons décidé ensemble de fermer la boutique, qui commençait à péricliter. Entre mes cours, ma vie d'étudiante et mes petits jobs, je n'avais plus trop le temps pour aider Grandma à s'en occuper. Elle a alors décidé de revenir non loin d'ici, dans sa maison où nous venions pour les vacances d'été.

Alors, depuis que je suis adulte, la Floride pour moi c'est à chaque fois une bouffée d'enfance, de tendresse et de mélancolie. Ce séjour chez Ivy aura peut-être un parfum différent : celui de l'amitié et de l'amour retrouvé pour Kim et Alec ?

Le chant d'un oiseau interrompt mes pensées. Je me dirige vers l'entrée de la propriété. Je reconnais l'allée par laquelle je suis arrivée hier avec les immenses palmiers qui cernent le portail blanc. En marchant sur la route intérieure du lotissement, j'observe les autres maisons, de même

facture que celle de l'oncle d'Ivy. Comme il est encore tôt, tout est silencieux, à peine entend-on le bruit de la circulation dans le lointain.

Parvenue à un petit carrefour, j'aperçois des silhouettes devant l'une des maisons. Un homme en short et baskets discute avec deux hommes plus âgés, l'un d'eux est en pyjama, l'autre en tenue de golf. Ils paraissent en grande conversation et j'entends même des éclats de rire. Quelque chose dans l'allure de l'homme en short retient mon attention : jambes musclées et dorées, taille élancée et cheveux ramenés en arrière. Canon !

Neil Robertson ! ? !

Surprise, je m'arrête. Il est déjà debout ? Je croyais être la première...

Et alors ? Il n'y a pas de compétition pour savoir qui se lève le plus aux aurores, si ?

À sa tenue, je comprends qu'il est allé courir.

Très bien... Mais sans savoir pourquoi, cette vision matinale me contrarie légèrement.

Et si c'était justement parce que cet homme provoque en moi quelques frissons ?

Bon, ça suffit, les élucubrations et les analyses psychologiques de bon matin. Il n'y a qu'un fait objectif et incontestable : même à distance, il est vraiment beau gosse.

Et en short : carrément sexy...

Tandis que je me hâte vers la maison pour l'éviter, je reconnais sans problème les deux sentiments opposés qui s'agitent en moi : agacement et plaisir.

Une fois de retour dans le jardin, je m'installe sur un petit terre-plein près du jardin japonais pour faire mon yoga. Pratiquer au grand air va me ressourcer et me permettre de faire disparaître tensions et déséquilibres. Tant physiques qu'émotionnels.

Une demi-heure plus tard, pour clore ma séance, je respire longuement, debout sur une jambe, l'autre repliée sur ma cuisse, en position dite de l'arbre, mains sur la tête. Quand je rouvre les yeux, un chat noir est posté en face de moi et me fixe.

– Salut, lui dis-je, toi aussi tu profites de ce moment de calme ?

Ses yeux verts se rétrécissent en fente et il incline la tête comme pour acquiescer.

– Tu habites ici ?

Pour toute réponse, le chat s'éloigne. En le regardant s'enfuir vers la maison, il me semble apercevoir une silhouette floue se diriger vers la terrasse. Ivy serait-elle déjà levée ? Je souris et retourne moi aussi vers le bâtiment. Corps assoupli, mental au repos, je me sens bien, apaisée, prête

à entamer une belle journée.

La maison est toujours aussi silencieuse. En fait Ivy doit encore dormir. Mais alors qui était-ce sur la terrasse ? Neil, revenu de son jogging ? Est-ce qu'il m'a vue faire mon yoga ?

Et quand bien même, ça lui montrera que je suis une fille zen et équilibrée !

Je fais chauffer de l'eau pour ma tisane de gingembre puis, tout en fredonnant, j'écrase une banane avec des flocons d'avoine, un peu de graines de chia et un yaourt de brebis. J'arrose ma mixture d'huile de noisette et de lait de soja. Puis, ouvrant grand la baie vitrée de la terrasse, je pose le tout sur un plateau et m'attable, prête à attaquer mon petit déjeuner. Tout ça m'a mise en appétit.

Tout ça ? Oui : mon yoga, ma promenade matinale et le beau gosse en short...

Souriant à ces pensées, je m'apprête à enfourner une grosse cuillère de mon mélange fruité survitaminé. Or, des pas se rapprochent et, sans crier gare, le beau gosse en short pénètre dans la cuisine par la baie vitrée.

Oh ?

Aussi désappointé que moi, Neil s'immobilise, les mains sur les hanches pour reprendre son souffle. Ma cuillerée reste en suspens. Son regard se pose sur la mixture beige dans ma cuillère. Il plisse les lèvres, l'air dégoûté.

- Bien dormi ? demande-t-il poliment.
- Très bien merci, dis-je, troublée. Et toi ?

Sa voix est toujours aussi mélodieuse mais j'y devine un soupçon d'irritation. Peut-être qu'il n'y a pas que moi qui aurais préféré être tranquille.

Il se dirige vers la machine à café et après m'en avoir proposé un, que je décline, il tend le bras pour attraper le lait sur la table. Mais il le repose avec une moue d'horreur quand il voit que c'est du soja. Je souris. Ça confirme ce que j'avais senti hier : allergique aux graines et aux produits végétaux.

Le genre à penser que chercher à avoir une vie saine est un concept marketing.

- Il y a du lait animal au frigo, lui dis-je en insistant sur le « animal ».

Il secoue la tête d'un air entendu à la limite de la consternation.

- Tu es végétarienne ?
- Et fière de l’être, réponds-je du tac au tac en souriant.

Je ne vais pas avoir honte de ne pas me délecter de substances animales nocives pour mon organisme et pour la survie de la planète !

Il recule d’un pas et s’assied, une fesse posée sur le rebord du meuble. Sa position me laisse tout loisir d’observer ses jambes nues, muscles solides, dorés et encore recouverts d’une sueur légère qui fait comme de la rosée. Son tee-shirt humide colle à son ventre dont je devine les abdos tendus. Pectoraux visibles et épaules carrées indiquent une pratique sportive régulière.

- Je vois, dit-il, interrompant ainsi mon analyse contemplative de sa musculature.

D’une grimace dédaigneuse, il indique le contenu de mon bol qui ressemble en effet à une bouillie épaisse agrémentée de nombreux grumeaux. Puis son regard se pose sur mon visage. Un léger sourire apparaît sur ses lèvres, aussitôt son grain de beauté remonte sur sa joue. Soutenant son regard, je termine ma bouillie sans me hâter.

- Tu devrais goûter, lui dis-je. C’est très bon.

Un éclair passe dans ses yeux dont le bleu prend soudain un ton acier.

- J’adorerais, murmure-t-il en me dévisageant avant de balayer le haut de ma silhouette d’un regard nonchalant.

Pourquoi ai-je l’impression qu’il parle d’autre chose ?

Sans doute parce que mon ventre se met à papillonner et mes joues à brûler. Pour ne pas lui montrer mon trouble, je me lève et me détourne pour déposer mon bol vide dans l’évier. Quand je lui fais face à nouveau, le bas de son visage est masqué par son mug mais son regard est posé sur moi. Il avale son breuvage lentement.

- Je suis plutôt café, ajoute-t-il en reposant son mug à côté de lui. D’ailleurs je vais en reprendre un.

Et il se lève pour aller vers la machine à café. Ses cheveux crantés brillent dans la lumière matinale. Le dos de son tee-shirt colle à son dos, ne cachant rien de sa musculature dorsale.

Aussi réussie que celle du devant.

La porte venant du salon s’ouvre à cet instant : Ivy. Cheveux rassemblés en chignon sur le dessus de sa tête, le regard encore embrumé de sommeil, mais rouge à lèvres impeccablement posé assorti aux pois roses de son combishort. Un grand sourire aux lèvres, elle semble ravie de nous trouver ici.

- Ah déjà réveillés, vous êtes bien matinaux tous les deux !

Je suis soulagée de voir arriver Ivy. Il règne dans cette cuisine une atmosphère étrange dont beaucoup de tension... très animale !

Tout en écoutant Neil bavarder avec Ivy, je continue à l'observer discrètement. Il s'est resservi de café puis, attablé face à nous, il questionne Ivy sur la maison, son oncle qu'il ne connaît pas davantage que moi, ses relations avec lui, le voisinage, la vie de la région... Je ne sais pas s'il est curieux ou juste très poli. Mais je note que quand il parle des voisins il a déjà l'air de les connaître mieux qu'Ivy.

Son portable vibre.

– Dix heures et demie, Anish et Alec seront là dans une heure. Je monte me doucher !

Après avoir rangé son mug dans le lave-vaisselle, il disparaît, me laissant seule avec Ivy. Je m'efforce de ne pas le suivre des yeux et écoute Ivy parler de l'organisation pratique : courses à faire, répartition des chambres. Soudain, un petit coup de klaxon se fait entendre au dehors.

– C'est Kim !

En effet c'est notre amie. Nous sortons pour l'accueillir. Son visage tendu s'éclaire dès qu'elle nous voit. Mais, quand je l'embrasse, heureuse de la retrouver, à nouveau son corps amaigri me serre le cœur ; mais nous sommes là et nous allons l'aider à se refaire une santé, aussi bien physique que morale.

– Pas trop fatiguée par la route ? demandons-nous Ivy et moi en chœur.

– J'avais hâte d'arriver, répond-elle joyeusement en sortant son bagage du coffre de sa voiture. Je suis si contente d'être avec vous et de pouvoir oublier quelques jours le boulot et tout le reste.

Tout le reste ? À quoi pense-t-elle exactement ? Soudain sa gaîté me semble un peu surjouée : est-elle stressée à l'idée de revoir Alec ? Se demande-t-elle comment leurs retrouvailles vont se passer ? J'avoue qu'elle n'est pas la seule à se poser la question.

Ivy, elle, ne semble pas du tout inquiète et passant son bras sous celui de Kim, elle l'entraîne vers la maison.

– Allez viens, je te montre ta chambre ! Et après on s'installe au bord de la piscine ! annonce Ivy.

Une fois en haut de l'escalier, la chambre de Kim est à l'opposé de la mienne, dans l'autre aile du bâtiment. Cette maison est vraiment plus spacieuse que je l'imaginais. Pendant que Kim installe ses affaires, j'en profite pour passer un short et une blouse fleurie à la place de ma tenue de yoga. Puis, nous nous installons toutes les trois sur la terrasse, dans la partie ombragée près de la maison.

Kim se met à raconter sa journée d'hier à West Palm Beach, son dîner de travail, sa semaine épuisante : son job consiste à former les équipes de vente d'une nouvelle marque très chic et très chère de maillots de bain. Avec plusieurs boutiques implantées sur la côte Est, elle passe son temps

d'une ville à une autre.

Je lui souris, heureuse, paisible. Ce qui me frappe avec Kim et Ivy, c'est que c'est toujours comme si nous nous étions quittées la veille : depuis notre première rencontre au collège, il y a entre nous une complicité et une proximité immédiates.

Qui se passe souvent de mots pour nous comprendre.

Mais aujourd'hui, en entendant Kim répéter plusieurs fois qu'elle est vraiment ravie de se retrouver ici pour un long week-end avec nous, je commence à avoir peur de ce que je comprends : il y a un malentendu...

– Ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas fait un petit séjour toutes les trois ? insiste Kim en enlevant ses chaussures pour se mettre à l'aise. Merci Ivy, parce que tu sais, c'est vraiment ce dont j'avais besoin.

Je jette un regard inquiet à Ivy, qui fait une petite moue pour m'assurer « tout va bien ». Kim garde les yeux mi-clos.

– Oui, un truc sans prise de tête, juste entre filles, où pour une fois, je ne penserai pas une seule seconde à Alec.

Oh non, Ivy !!!

Je roule des yeux dans sa direction, en essayant d'être discrète. Je prie pour me tromper. C'est impossible ; elle n'a pas pu faire ça ? Elle n'a pas pu ne pas prévenir Kim que Alec était partie intégrante, voire fondamentale du séjour ?

Voilà pourquoi Kim était ravie de venir ! Elle ignorait que c'était un affreux guet-apens !

Ivy hausse les épaules avec une petite grimace coupable. En temps normal, je l'adore mais là, j'ai envie de lui tordre le cou.

Je le savais. Je le savais que ce serait foireux. Et comment on va faire maintenant ? Comment prévenir diplomatiquement Kim que... Oh non !!! Si ça se trouve, Alec n'est pas au courant non plus ?

Kim a rouvert les yeux et nous observe, mi-amusée, mi-sévère. Mais elle se fige soudain, le regard braqué sur la maison. Je tourne moi aussi la tête : Neil vient de sortir par l'une des baies vitrées et se dirige tranquillement vers nous.

Malgré moi, malgré la stupéfaction de Kim, malgré sa réaction probablement incontrôlable d'ici quelques minutes, je ne peux m'empêcher de remarquer que Neil est superbe. Cheveux mouillés en arrière, jean délavé, chemise en lin bleu pâle et pieds nus. Son téléphone à l'oreille.

– Mais qu’est-ce que Neil fait là ? gronde Kim en se redressant d’un bond.

Son visage se décompose quand elle comprend à vitesse grand V que la présence de Neil implique vraisemblablement la présence d’Alec.

– C’est que... Attends, on va t’expliquer, bégaye Ivy en se collant à moi.

Ben tiens oui, on peut peut-être arriver à lui expliquer calmement les rouages obscurs du plan le plus foireux du siècle !

Mais au moment où j’essaie de trouver des mots plus adaptés, j’entends Neil dire à son interlocuteur : « après le portail, tu roules une minute et tu y es ». Effarée, je comprends qu’il parle à Anish ou à Alec. Autrement dit : ils arrivent !

Alors c’est foutu pour temporiser.

Comme dans un rêve au ralenti, Neil se tient maintenant devant nous. Lui aussi voit le visage furieux de Kim : l’incompréhension passe dans ses yeux, il se tourne vers moi, attendant une explication que je n’ai pas davantage que lui, mais il n’y a plus le temps.

Car devant nous, de l’autre côté de la terrasse qui borde la piscine, une Ferrari rouge décapotable arrive en rugissant, avant de klaxonner comme une fanfare un jour de bal des pompiers. Je ne bouge pas.

La fête tourne au cauchemar.

Deux hommes sont dans la voiture : l’un, que je ne connais pas, est certainement Anish, l’autre est Alec et il est impossible de ne pas le reconnaître.

Le moteur de la voiture qui vrombit une dernière fois avant de s’éteindre couvre à peine le cri de fureur de Kim, dressée les poings serrés face aux nouveaux arrivants qui commencent à longer le bassin pour nous rejoindre.

– Dites-moi que je rêve, dit-elle écumante de colère.

– Kim, tente de plaider Ivy.

Mais notre amie la fait taire d’un geste de la main avant de se pétrifier, tétanisée, le regard fixe. Ça me fait mal de la voir comme ça. Les deux hommes approchent, Alec a l’air groggy. Vu ses yeux ensommeillés, il a dû dormir pendant le trajet. L’autre marche à son côté, sourire victorieux aux lèvres, lunettes de soleil sur le nez. Il porte une chemise hawaïenne aux couleurs gaies qui me semblent criardes dans l’atmosphère dramatique du moment.

Neil avance à grands pas vers ses amis, sans doute pour les prévenir. Mais Alec aperçoit Kim : ses yeux s’écarchissent et son visage se tend comme un masque. Il s’immobilise.

Donc j'avais vu juste : il n'était pas plus au courant que Kim.

De mieux en mieux !

Furieuse, je maudis Ivy et ses plans foireux, plus que foireux. Et je me maudis au passage de n'avoir pas imaginé une seconde qu'elle ait pu ne pas prévenir les principaux intéressés des détails fumeux de son plan.

– Salut tout le monde, lance gaiement Anish qui n'a pas l'air de remarquer l'ambiance tendue ni ce qui se passe autour de lui.

Silence total. Ivy essaie de jouer le jeu de la parfaite hôtesse.

– Vous avez fait bonne route ?

– Alec oui, il a dormi tout le trajet, plaisante Anish.

Mais le prénom « Alec » agit comme un détonateur qui secoue Kim de sa torpeur. Elle se tourne lentement vers moi.

– Putain, ne me dites pas que vous étiez au courant de ce plan !

Hélas, et même à son origine.

Soutenant son regard noir, j'ai l'impression d'être seule, à poil et face à un char d'assaut...

– Écoute, avec Ivy, on...

Je cherche Ivy pour qu'elle s'explique mais elle évite mon regard, me poussant presque à regretter de ne pas me désolidariser illico. Il va falloir que j'aie une petite explication avec elle. Un peu plus tard.

Parce que pour le moment...

– Alors c'est vous qui avez eu cette idée formidable ! Et qui nous avez fait venir ici sans rien avouer de vos manœuvres à la con. Mais c'est dégueulasse !

Acquiesçant à ses propos, Alec, Anish et Neil nous fusillent du regard.

– Mais toi, tu étais au courant quand même ? demande Neil à Alec.

– Non, répond celui-ci d'une voix blanche. Merci les mecs.

– Désolé, je pensais que tu savais, dit Neil l'air sincère.

Mais aussitôt, il me lance un regard furieux et plein de reproches.

Non mais, j'y suis pour rien. Enfin pas pour tout !

– C’est complètement irresponsable, tranche Neil en me fixant.

Hélas je suis un peu d’accord avec lui. Je me force à ne pas baisser les yeux et à assumer. Pourtant, je voudrais bien pouvoir rétablir la vérité, ne serait-ce que pour mon orgueil qui en prend un sacré coup en ce moment : je viens de me faire traiter d’irresponsable...

Elle est où l’ambiance chaleureuse et amicale ?

– C’est vrai, intervient alors Anish, c’est délirant comme truc, comment veux-tu qu’on devine que...

– Que c’était un piège ! marmonne Alec.

– Mais qui en premier a...

– C’est vrai, laquelle de vous deux a osé ? rugit Kim. Ivy se tapit derrière moi.

Bonjour la solidarité !

– Moi, on m’appelle pour me demander de venir, on me parle d’un séjour pour faire la fête, et on me dit que tout est organisé, j’y crois ! sourit Anish.

Alors celui-là, il commence vraiment à m’énervé.

– Et tu ne te poses jamais de questions ? lancé-je. On dit « fête » et tu fonces.

Le visage de Neil se crispe. Il me toise.

– Pourquoi ? Tu t’en es posé toi ? Tu ne t’es pas demandé comment Kim et Alec allaient réagir ?

– Ben il aurait d’abord fallu que je...

Mais je m’interromps. Parce qu’à ce stade, soit je lâche Ivy – et ce n’est pas l’envie qui m’en manque... – en disant la vérité, soit je reste solidaire parce que c’est mon amie.

– Mais tu étais au courant. Et pas eux, c’est là que ça coince. En effet, c’est même là que ça crisse et que ça casse.

– Pas de tous les détails mais sur le principe oui, admetts-je en comprenant tout à coup l’effet que ça doit faire à un chien quand on lui met le nez dans son caca.

Je me penche en arrière pour siffler à l’oreille d’Ivy.

– Ivy, raconte comment l’idée t’est venue et pourquoi il y a des blancs dans ton plan, dis-je entre mes dents serrées.

Ce serait bien le moment qu’elle s’explique et que j’arrête de me prendre toute la mitraille du front à sa place.

– Putain, tu aurais pu me dire que tu ne comptais pas les prévenir ni l’un ni l’autre ? murmuré-je à son oreille.

- Mais elle ne serait jamais venue !
- Entre nous, elle aurait eu bien raison.

Et moi non plus, je ne serais jamais venue.

– On s’en fout en fait de qui ou de quoi, reprend alors Kim qui ne disait rien depuis un moment. Moi je croyais que vous étiez mes amies. Que vous vouliez m’aider.

Sa voix est glaciale, à peu près égale aux moyennes saisonnières de la Sibérie. Et ses yeux... si l’expression « un regard qui tue » n’était pas une métaphore, nous serions déjà mortes et enterrées.

- Mais justement, murmure Ivy rouge de confusion.
- En fait vous m’avez menti, vous avez monté ce truc pour tenter de me faire changer d’avis, vous m’avez fait croire que... et le pire : vous l’avez invité lui !

Et elle lance un regard hargneux vers Alec. Mais ce qui me bouleverse, c’est la douleur que je vois dans ce même regard.

Celui-ci recule, blessé. Mais Neil est aussitôt à côté de lui et Anish se place de l’autre côté. Deux gardes du corps, solidaires et puissants, tandis que du côté des filles c’est la débandade.

Ça tire même dans tous les coins.

- J’avais confiance en vous et vous me trahissez. En fait vous êtes du côté d’Alec, c’est ça ? Vous pensez que j’ai tort ?
- Mais c’est pas du tout comme ça que ça s’est passé, gémit Ivy. Mia voulait que...
- Ivy a imaginé que... la coupé-je.

Le regard ironique de Neil me stoppe net dans mon élan : il me semble l’entendre d’ici répéter ses sarcasmes : « toujours la faute des autres hein » ? Comme à l’aéroport... Alors je reformule :

- Ivy et moi on avait pensé que... Ivy me jette un regard reconnaissant.
- Mais vous me mettez devant le fait accompli et je dois dire, OK super, merci les filles ? dit Kim en secouant la tête. Qu’est-ce que vous attendiez ?

Elle pointe un doigt accusateur vers les hommes regroupés.

- Regardez-les, eux, comme toujours, ils sont venus pour boire et faire la fête !
- Oh hé, nous on est venu parce qu’on nous a dit que c’était important pour Alec et toi, répond Anish.
- Important ? Mais qui a dit que c’était important ? demande Alec en regardant rapidement en direction de Kim.

Tous les visages se tournent vers Ivy. Elle se laisse tomber sur un fauteuil et prend son crâne entre ses mains. Je devine qu’elle pleure.

Pauvre Ivy, victime de son plan foireux...

Même si je suis en colère contre elle, la voir comme ça me fait de la peine.

- Bon, peu importe qui est responsable ou pas, de toute façon moi je repars, dit Kim.
- Non ! hurle Ivy, s’il te plaît...

Kim hausse les épaules.

- Moi aussi, je m’en vais, dit Alec, je ne peux pas rester ici.
- Ouais on y va, renchérit Anish, je n’ai rien à faire ici non plus.
- C’est un peu facile de se barrer quand les problèmes arrivent, dit alors Kim faisant une volte-face défensive inattendue. C’est bien les mecs ça ! Incapables d’affronter la difficulté !
- Tiens, la ligue des féministes extraordinaires est de retour.
- Tu sais ce qu’elle te dit la ligue ?
- Oui c’est ça, on comprend rien, d’ailleurs on s’en va, ça vaut mieux.
- Mais oui, barrez-vous...

Et ainsi de suite... jusqu’à ce que tout le monde hurle en chœur sans plus s’écouter. On se croirait dans une pièce de théâtre. Je recule d’un pas, cherchant à comprendre comment on en est arrivé là : une bande d’amis en train de se disputer... Ivy sanglote. Kim est livide. Alec, Anish et Neil sur le point de repartir.

Alors prenant mon courage à deux mains, je monte sur le muret qui borde la piscine et je crie :

- Je vous en prie, essayons de rester zen !

Un court silence suit. Puis les hurlements repartent de plus belle. Rajoutant une couche d’humiliation à l’échec de ma tentative de paix, Neil lève les yeux au ciel avec un soupir lourd de mépris.

Super !

6. Meilleures amies

– Tout se passe bien ?

La voix sèche qui vient de poser cette question provient d'une petite femme maigre, auréolée de cheveux gris et vêtue d'un ample jogging blanc : elle serre contre elle un chat noir qui semble être celui avec lequel j'ai fait connaissance tout à l'heure. Son apparition sur le bord de la piscine interrompt notre dispute géante.

– Oh, bonjour Gillian, dit Ivy l'air un peu gênée, avant d'ajouter à notre intention : Gillian est la gardienne de la maison de mon oncle.

La nouvelle arrivante nous toise les uns après les autres. Comme elle fait un pas vers notre petit groupe, nous la saluons à notre tour. Ivy recule.

Elle a peur de cette femme ?

Gillian lance des regards fureteurs de tous côtés comme pour vérifier que tout est en état.

– M. Ashner tient beaucoup au calme de cette maison. Il a dû vous le dire.

James Ashner, l'oncle d'Ivy dont le travail d'assistant auprès de stars à Hollywood nous faisait rêver quand nous étions plus jeunes.

– Bien sûr, dit Ivy d'une voix étrange comme si elle était enrhumée.

– Justement nous étions en train d'en discuter, intervient Neil en s'avancant vers Gillian.

Son aplomb me fait sourire malgré moi. Gillian l'observe en portant la main au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil.

– On vous entendait de loin, insiste-t-elle en fixant Ivy qui maintenant baisse les yeux.

– Les voix portent particulièrement au bord d'une piscine, sourit Neil.

Sa façon de contrer les insinuations de cette Gillian m'amuse.

– Vous allez être nombreux ? interroge Gillian qui me semble décidément bien curieuse.

– On est tous là, dit Ivy avant de contourner ostensiblement Gillian pour rentrer dans la maison.

Tous en effet, même ceux auxquels certains ne s'attendaient pas... Ce qui nous ramène à l'objet de la dispute.

Tous les regards suivent la retraite d'Ivy, dont plusieurs sont réprobateurs. Le mien compris. Mais

si je suis furieuse qu'elle n'ait rien dit à Kim et Alec, je sais qu'elle avait de bonnes raisons de ne pas le faire.

Car maintenant, dressés à trois mètres l'un de l'autre, Kim et Alec se tiennent raides, silencieux, le visage hostile et s'ignorent ostensiblement. Il est clair qu'aucun des deux ne serait venu, sachant que l'autre serait là.

Mais maintenant nous voici tous les six dans une situation inconfortable.

Soudain, sans dire un mot, Kim remet ses chaussures et, d'un pas sonore, rentre à son tour dans la maison. Pourvu qu'elle n'aille pas coller une baffe à Ivy.

- C'est un petit paradis ici, reprend Neil qui, lui, semble avoir décidé de meubler la conversation.
- Et il y a tout pour se sentir bien ici, ajoute Anish venant à la rescousse de son ami.

La gardienne cesse enfin de jeter des regards suspicieux autour d'elle et dépose son chat à terre. Il fait un petit tour avant de revenir se poster à ses pieds.

- La maison est vraiment très belle, continue Neil. Fonctionnelle et confortable.

Je vais finir par croire qu'il bosse pour une agence immobilière !

- M. Ashner et M. Lowis aiment l'art : il n'y a que des objets de collection dans la maison.
- Oui, tout est de très bon goût.
- Et ça coûte très cher, confie Gillian en se penchant vers Neil.
- Je n'en doute pas, répond Neil l'air très concerné.
- Vous savez que la maison va être photographiée pour un reportage dans un magazine de déco français ?
- Incroyable, s'extasient carrément Neil et Anish.

Ils n'en font pas un peu trop quand même ?

Les mains dans les poches, Alec fixe la piscine d'un air absent. Je voudrais bien retourner dans la maison à mon tour, mais Gillian est maintenant au beau milieu de la terrasse et bloque le passage en écartant les bras pour indiquer les qualités de la maison et du jardin.

Elle le fait exprès ou quoi ?

- La grande chambre, la bleue, celle des propriétaires est la plus belle : elle a même servi pour le tournage d'un film, dit-elle avec fierté.
- Oh alors je vais faire particulièrement attention, parce que je suis installé dans leur chambre, confie-t-il avec un clin d'œil. Et en tout cas, c'est un plaisir de vous rencontrer.

Neil et Anish entourent alors Gillian et, d'un mouvement enveloppant, la raccompagnent vers l'autre bout de la piscine : direction la sortie.

Flatteurs mais efficaces.

– Bon, dit Neil en revenant vers Alec, puisqu'on est au calme, pourquoi ne pas essayer de réfléchir collectivement à comment passer un moment agréable tous ensemble ?

Son « collectivement » sonne un peu faux ou boy-scout, je ne sais pas. Mais ça m'énerve. Parce que j'ai un peu l'impression qu'après avoir fait son numéro d'invité idéal auprès de Gillian, il joue à présent l'ambassadeur de la paix et du vivre-ensemble...

Après un soupir bruyant, Alec hausse les épaules. Puis, toujours les mains dans les poches, il se dirige vers le jardin. Anish fait une petite moue de sympathie à destination de Neil et rejoint Alec.

Ça s'appelle faire un flop !

Étonnamment, Neil paraît dépité. Mais je ne dis rien, même si je me sens un peu vengée par l'échec de sa tentative de réconciliation. Je me contente de l'observer avec un léger sourire. Il suit ses potes du regard puis semble se rendre compte que Kim et Ivy étant parties, nous sommes seuls sur la terrasse.

Chacun son tour, pourrais-je dire si j'étais amère mais, par pure bonté d'âme... je choisis une version moins offensive.

– Bien essayé, dis-je en essayant de gommer au maximum le ton railleur de mon compliment.

– Mmm, dit-il en frottant son menton. Je crois que j'ai besoin d'un café après tout ça.

Je le suis dans la cuisine, dans l'idée d'aller ensuite retrouver mes amies. Comme la maison semble silencieuse, je me rassure : elles ne sont pas en train de s'étriper. Ou alors j'arrive trop tard !

– Tu en veux un ?

Je secoue la tête pour marquer le fait que je ne me dope pas à la caféine.

– Non, désolée, les addictions, café, cigarette, lignes de coke, c'est pas mon truc, plaisanté-je.

Comme il est tourné vers la machine à café, je ne vois pas sa réaction. Mais ses omoplates se crispent sous la chemise. Il marque un temps, que rythme le tintement de la cuillère dans son mug puis il se retourne très lentement. Un sourire ravageur sur les lèvres.

– Ah oui bien sûr, tu préférerais sans doute une bonne décoction de jus de bouleau avec séance de rééquilibrage des chakras ?

Je sursaute, un peu vexée. Puis je souris, étonnée qu'il connaisse l'existence de la décoction de jus de bouleau, plutôt réservée aux initiés... Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

– Et pourquoi pas ? répliqué-je.

Il sourit. Ses yeux bleus deviennent tout à coup très brillants, presque argentés, d'une couleur de banquise presque irréelle. Mais ce qui les rend encore plus fascinants, c'est la lueur de défi qui les fait pétiller.

Ah oui ?

Alors debout de l'autre côté de la cuisine, je me positionne face à lui, pieds légèrement écartés, yeux mi-clos et sourire intérieur. Coudes repliés, j'élève mes mains de chaque côté de mon corps, index contre pouce, et les autres doigts en ouverture vers le ciel. Puis tout en surveillant Neil par la fente de mes paupières, je me mets à chanter du fond de la gorge.

– OHMMMMMMMM.

Mon grondement guttural résonne dans toute la cuisine.

Et toc !

Il semble soufflé. Ce qui me fait sourire intérieurement encore plus fort. Je continue mes « Ohmmm » avec assurance sans le quitter des yeux.

Au bout d'un moment, il sourit et dépose tranquillement son mug. Puis il passe la main dans ses cheveux et se met à marcher dans ma direction, l'air de penser à autre chose. Quand il arrive juste devant moi, je sens le souffle me manquer : mon chant glorieux se met à trembler... Immobile, il incline légèrement la tête pour me regarder, et fronce les sourcils, comme préoccupé par une question importante. Mon « Ohm » faiblit, prend une autre tonalité avant de se transformer en murmure.

– Mmmmmm...

Son parfum se répand autour de moi comme une enveloppe, comme des bras qui me tiendraient prisonnière. Son visage est à dix centimètres du mien. Fascinée, je ne peux pas bouger d'un millimètre.

Je suis victime d'une tentative d'envoûtement : il ne peut pas y avoir d'autre explication.

– Ohm, ça veut dire paix non ? dit-il.

Sa voix chaude est complètement addictive.

– Oui, réussis-je à répondre.

Ses deux mains se posent sur mes épaules avant de remonter vers ma nuque. Il attire doucement mon visage vers lui. Un frisson incroyable remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'en haut de mon crâne. Pile sur mon septième chakra, celui qui est le plus haut niveau de conscience d'un être humain...

– Et si on faisait la paix ? murmure-t-il contre mes lèvres.

– Euh, oui... pourquoi pas...

Sa bouche chaude est près de la mienne, son souffle se mêle au mien, je sens mon menton se lever, ma tête se renverser. Une vague d'impatience me saisit, mon ventre se tend et tout mon corps frémit. Mon visage maintenant serré entre ses mains, il approche ses lèvres à un millimètre des miennes. Je vacille, presque haletante, surprise car je comprends alors que, depuis de trop longues secondes, je meurs d'envie d'embrasser Neil Robertson.

Oui.

Ses lèvres se posent enfin sur les miennes, libérant la tension qui montait en moi. Une sensation de soulagement immédiat se répand dans mon corps quand nos bouches s'unissent doucement, se découvrent, se goûtent. Nos parfums se mélangent. Sa langue cherche la mienne, je la lui donne puis à mon tour je happe ses lèvres. Une sensation que je croyais éteinte se réveille en moi : un désir violent et irréprensible qui plaque mon corps contre le sien. Alors sans chercher à comprendre, tandis qu'il continue à m'embrasser, je m'abandonne totalement au plaisir de cet instant. Je suis complètement sous l'emprise de ce baiser au léger goût de café. Et j'en redemande...

– Est-ce que quelqu'un pourrait bouger cette putain de caisse de devant la mienne pour que je puisse m'en aller ? crie une voix à l'extérieur, interrompant ce baiser inattendu et délicieux.

Je reconnais la voix de Kim. Je me dégage des bras de Neil, j'ai le temps de l'apercevoir remettre ses cheveux en arrière avec un sourire très sensuel révélant le séducteur qui est en lui. Puis je cours au bout de la terrasse en tirant sur les pans de ma blouse pour la remettre en place.

Il faudra que je m'interroge sur pourquoi j'ai embrassé cet homme qui est à peu près tout ce que je n'aime pas chez un homme : arrogant, sûr de lui, friqué, séducteur à mort.

Mais, pour le moment, je dois me concentrer sur le moment présent et un problème bien plus grave se présente : Kim, debout à côté de sa voiture, appuie sans discontinuer sur le klaxon. Je vois tout de suite ses bagages sur le siège passager.

Elle me regarde d'un air réprobateur.

Oups ?

Est-ce qu'elle m'a vue embrasser Neil ? Si oui, elle risque de penser que je ne me préoccupe pas beaucoup d'elle et que je continue à la trahir avec un des copains de son ex.

Repoussant mes inquiétudes à plus tard, je me reprends.

– Kim, tu ne vas pas partir maintenant ?

– Dès que ce machin rouge ne se trouvera plus sur mon chemin...

Et elle brandit ses clés de voiture en guise de menace. Comme elle ne me regarde pas avec des

yeux plus noirs que tout à l'heure, je suppose qu'elle ne m'a pas vue avec Neil.

C'est déjà ça de moins à gérer.

Le temps de ces réflexions intérieures, Ivy nous a rejointes, vite suivie d'Anish et Alec. Je sens le parfum de Neil bien avant qu'il ne passe à côté de moi pour rejoindre ses copains.

– Il y a un magnifique dix-huit trous près de Green Swamp. On y va ? On achètera tout le matos au club house, propose-t-il immédiatement à Anish et Alec.

Neil est l'homme des solutions.

Et cette fois ça marche. Je ne sais pas bien si ça m'impressionne ou si ça m'agace, mais les deux autres acceptent sans discuter, l'air soulagé de pouvoir s'éclipser de ce qui ressemble à un terrain miné en bord de piscine. Anish s'installe au volant de son bolide. Quand Alec monte à son tour, Kim le suit des yeux : Alec tourne la tête dans sa direction, il me semble que leurs regards se croisent un très bref instant ou ai-je rêvé ? Avant que la Ferrari ne s'ébranle dans son concert de pétarades prétentieuses, Neil me lance, quant à lui, un regard qui me fait vibrer des pieds à la tête.

– Tu as froid ? me demande Ivy avec sollicitude.

Je secoue la tête. Mais un coup d'œil vers Kim me ramène vite à l'essentiel : notre amie. En train de monter dans sa voiture. Je retiens sa portière avant qu'elle ne la claque.

– Écoute Kim, d'accord, on a merdé grave.

Et là j'assume sans problème le plan d'Ivy et ma participation, fut-elle passive, à son élaboration.

Sans un mot, Kim regarde droit devant elle.

– Excuse-nous de ne pas t'avoir tout dit. Mais on voulait vraiment que toi et Alec veniez. On espérait pouvoir vous aider.

Le visage de Kim se ferme complètement et sa main droite commence à enclencher la première.

– Arrête, crie Ivy.

Bravant la fureur de Kim, Ivy se plante devant la voiture, les deux mains posées sur le capot.

– Reste, dit-elle, je t'en prie. Tu es notre amie, on veut pas que tu sois malheureuse et on voulait vraiment t'aider.

Kim éteint son moteur. Elle soupire.

– Parfois je me passerais bien de votre aide, ronchonne-t-elle.

– Mais qu'est-ce que tu ferais sans nous ? chuchote Ivy avec une petite moue.

Kim sourit faiblement. Ivy et moi nous jetons un regard complice, nous venons de marquer un point en faisant sourire Kim, même de travers.

– Kim, reprend Ivy, puisque maintenant nous sommes là toutes les trois, tu pourrais rester avec nous. Profiter du beau temps, de la piscine. C'est quand même bête d'être ici et de ne pas se dorer au soleil, non ?

Kim ne bouge pas.

– Et si... continue Ivy.

Malgré la tension du moment, j'éclate de rire. Kim se tourne vers moi, d'abord surprise, puis elle regarde Ivy et, à son tour, se met à rire.

– Oh non Ivy ! Plus de « et si... »

– Et si tu restais un peu, insiste Ivy avec sérieux. On déjeune, on se fait un après-midi copine-piscine, on passe un moment super toutes les trois, et puis ce soir tu vois ce que tu veux faire.

Au regard plein d'espoir d'Ivy, je sais qu'elle va tout tenter pour que Kim revienne sur sa décision d'ici ce soir. Mais, connaissant le caractère têtu de notre amie, rien ne me paraît moins sûr.

– C'est tout vu, dit Kim en sortant de sa voiture. Je reste un peu avec vous mais je repars en fin de journée. J'ai une amie à Daytona Beach. Hors de question de séjourner ici avec Alec.

Victoire ! Au moins pour quelques heures...

– Alors, on a tout l'après-midi, la rassure Ivy, le golf de Green Swamp est à plus de quatre-vingts kilomètres.

Nous marchons vers la maison.

– Attendez, dit Kim en attrapant le bras d'Ivy et le mien. Il y a tout de même un truc dont je voudrais être certaine avant de rester. Je ne veux pas parler d'Alec. C'est clair ?

Ivy marmonne un « oui mais... » et je regarde par terre, en hochant la tête.

– C'est fini, un point c'est tout, donc pas la peine de revenir là-dessus et de chercher à me faire changer d'avis tout l'après-midi.

Kim nous connaît, elle nous sait capables de remettre sur le tapis un même sujet qui nous tient à cœur jusqu'à épuisement de nos contradicteurs. Alors, d'un air morne mais soumis, Ivy et moi acquiesçons et promettons de parler de tout sauf d'Alec.

C'est quand même mal barré pour une réconciliation...

– Comme on est bien ! dit Ivy.

En effet. Je suis allongée sur un transat entre mes deux amies. Devant nous, les palmiers se détachent sur le ciel azur, le clapot de l'eau distille une délicate mélodie et les oiseaux gazouillent dans les arbustes. Le paradis...

– Ce que c'est bon le soleil ! On se sent revivre, renchéris-je.

Ça fait longtemps que je n'ai vécu un moment comme celui-là, je ne fais que bosser depuis des mois. Mais c'est étrange comme il me semble aujourd'hui, et pour la première fois depuis longtemps, sentir le plaisir de l'instant avec intensité, comme si tout mon être était en état d'éveil.

Ah oui et éveillé par quoi ? me susurre ma petite voix de censeur intérieur.

Ça va, ce n'est pas un baiser qui a changé ma vision du monde !

OK, Neil t'a embrassée et tu l'as embrassé aussi, me sermonné-je, c'était une expérience agréable, et il faut savoir être ouvert à toute sorte d'expériences nouvelles, mais on ne va pas en faire tout un plat. La seule chose essentielle à présent c'est ce qui se passe en ce moment : Kim est restée et elle semble apaisée. En outre, je suis avec mes meilleures amies au bord d'une piscine dans une maison de rêve. J'en profite. Et je ne pense à rien d'autre.

Seule digression autorisée : une pensée pour la boutique et Nuola à qui j'envoie un message.

[J'espère que tout se passe bien. Merci encore pour ton aide au pied levé.]

Ivy revient de la cuisine avec d'énormes verres remplis de jus aux couleurs ensoleillées.

– Smoothies maison, explique-t-elle. Mais Kim, tu préfères peut-être un café ?

Le mot « café » me renvoie en boomerang à ce qui vient de se passer dans la cuisine : le baiser de Neil. Je ferme les yeux.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi en ce moment ? Pourquoi est-ce que je réagis comme ça depuis deux jours ? Je me mets en colère, je me laisse dépasser par mes émotions, je ne gère rien du tout et je finis par embrasser un mec qui est tout l'inverse de ce qui me plaît.

Ce n'est pas du tout moi, ça !

Donc il faut que je l'admette. Et que je travaille là-dessus. Je suis perturbée et je surréagis à des

événements qui, d'ordinaire, ne m'auraient pas dérangée. Je ne sais pas vraiment pourquoi... la fatigue, le stress, l'approche de mon anniversaire ?

Ou alors... ?

Je rouvre un œil. Ivy est en train d'envoyer un SMS avec un air concentré et Kim sirote son smoothie, son regard vide errant au-dessus de la piscine. La voir comme ça me fait mal. Et son chagrin va encore se raviver avec la Saint-Valentin.

Chaque année depuis qu'elle a rencontré Alec, Kim fête ce jour avec lui, couvrant sa vie et son appartement de cœurs rouges et autres manifestations de leur amour. Alors, je suis triste pour elle, pour elle et Alec, pour leur couple qui échoue. Car pour moi, Kim et Alec, c'est le couple idéal. Complice, uni, solidaire. Ils sont devenus adultes ensemble. Ils ont commencé leur vie main dans la main : premier appart, premier boulot, premières galères, premiers projets.

C'était le couple parfait. Et ça me serre le cœur de devoir en parler au passé.

Une question d'Ivy me tire de mes sombres rêveries.

– On se fait un test ?

Le truc que nous partageons depuis toujours : les tests débiles qui nous font rire. Ivy sort alors de son sac une pile de magazines. Kim et moi sourions : depuis l'âge de 14 ans, Ivy ne se déplace pas sans une pile de Elle, Glamour, Vogue, Harperbazar, Red, etc. Elle a toujours voulu être journaliste dans un magazine féminin, et elle travaille aujourd'hui chez Féminines, où elle est « assistante à tout faire », dit-elle généralement avec un sourire gêné. Il faut bien commencer par quelque chose, non ? Pour le moment, elle secoue en l'air un magazine dont la couverture annonce en lettres capitales : Les dix qualités d'un mec idéal.

Kim fronce un peu les sourcils mais accepte avec une bonne humeur que je sens un peu forcée. Ivy sort un stylo de son sac et en profite pour répondre à un message sur son portable.

– Quelle correspondance soutenue, dis-je avec un clin d'œil. Sans me répondre, Ivy lit à haute voix la première question.

– Il est : A sympa. B sexy. C mystérieux. D charismatique.

– A, dit Kim sans hésiter.

Ivy choisit la réponse B tandis que j'hésite entre C et D.

Va savoir pourquoi ça me fait à nouveau pensera...

– Il vous emmène : A à une fête avec des copains. B en voyage de rêve. C dans un ashram. D chez ses parents.

– Dites, vous les connaissiez les copains d'Al...

Le regard noir de Kim interrompt ma question avant que je prononce le prénom interdit.

– Ils sont pas mal mais un peu frimeurs non ? Anish avec sa Ferrari et Neil... continué-je.

Je ne sais pas quoi lui reprocher au fond : qu'est-ce qui m'énerve chez lui ?

– Moi, je ne trouve pas, dit Ivy, ils sont plutôt sympas.

– Arrête, ils se la racontent non-stop, soupiré-je.

Kim sourit : elle sait combien je déteste les gens prétentieux.

– Anish est banquier d'affaires, dit Ivy.

– Et il vient d'acheter un quatre cents mètres carrés d'enfer avec vue sur Central Park, rajoute Kim.

– Je vois, un défenseur du capital. Et Neil, il fait quoi pour gagner sa dure vie en ce bas monde ? demandé-je d'un ton volontairement ironique.

Faudrait pas qu'on croit que ça m'intéresse.

Kim me jette un regard par en dessous.

– Il a très bien vendu la boîte qu'il avait créée en deuxième année de fac.

– Réponse C pour moi, dis-je à Ivy changeant volontairement de sujet pour marquer mon désaccord. Le mec qui me propose d'aller dans un ashram, je l'épouse tout de suite ! ajouté-je.

– Chiche, lance Kim en riant. B pour moi.

– Moi, c'est A, sourit Ivy.

Je pouffe. Quand Ivy a une idée en tête, elle n'en démord pas. Et son idée, c'est ce séjour.

– Il est : A artiste free-lance. B Homme d'affaires. C Retraité. D rentier, continue-t-elle.

Kim choisit le A, Ivy le B. je prends le D par provocation.

– Une boîte de quoi ? dis-je, l'air de rien.

– Informatique, répond Ivy en répondant à un nouveau message d'un air préoccupé. Un système d'accès unique aux données personnelles sur Internet.

– Et ça rapporte ce genre de truc ?

– Mais tu vis sur une autre planète ? Reviens parmi nous ! s'amuse Kim.

– Je suis détachée de l'aspect matériel de ce monde, plaisanté-je en pensant à Mr Palmborg qui justement, lui, y est très attaché.

Puis je reviens au sujet qui, malgré moi, m'intrigue.

– Alors depuis, Neil glande ?

– Depuis, il a créé Pllab, un des premiers incubateurs de start-up, me précise Ivy, et toutes les

sociétés qu'il dirige sont classées par le magazine Fortune dans le top vingt des entreprises où il fait bon travailler.

– Mais dis donc, il t'intéresse drôlement, observe Kim.

– Pas du tout, réponds-je un peu trop agressivement.

Je rosis en pensant à la saveur café de sa bouche.

– Moi, je les trouve plutôt mignons et sympas, intervient Ivy, et assez sexy !

Je hausse les épaules.

Mais je confirme : très sexy.

– Moi, ils ne me font ni chaud ni froid, dit Kim, nous rappelant ainsi que son cœur est blessé.

Et qu'il est resté bloqué sur un seul homme : Alec.

Notre conversation est interrompue par le téléphone d'Ivy qui se met à sonner. Elle se lève pour répondre et s'éloigne de nous. Kim se tourne vers moi avec un sourire complice.

– Tu crois ce que je crois ? Ivy a quelqu'un...

Celle-ci revient vers nous. Elle se rassied en évitant notre regard moqueur et plonge son nez dans les pages du magazine avec la ferme intention de nous faire poursuivre le test. Mais Kim et moi l'interrogeons en riant.

– C'est ton amoureux ? Vous ne pouvez pas vous quitter on dirait... sourit Kim.

– Ouais, c'est de qui tous ces SMS que tu reçois ? renchéris-je sur le même ton.

Ivy rougit et tente de se cacher derrière le magazine.

– Ce n'est pas ce que vous croyez. C'est juste...

– Allez, te justifie pas, c'est beau l'amour, dit Kim.

Mais la note triste de sa voix ne nous échappe pas. Ivy et moi lui sourions avec affection. Puis, à nouveau le téléphone d'Ivy retentit.

– Dis donc, c'est fusionnel à ce point-là.

– Il faudra couper le cordon à un moment...

Ivy ne répond pas mais envoie un SMS qui me semble long comme le bras.

– Vous savez ce que ça me rappelle ? dit Kim en se renfonçant dans son transat.

Mon cœur se pince à l'idée qu'elle se mette à raconter un souvenir de sa vie d'avant, celle avec Alec. Elle étire ses bras derrière sa tête.

– Tu te souviens quand tu venais à la maison ou qu’on allait chez Mia après l’école, et que ta mère téléphonait si tu ne l’avais pas appelée à l’heure prévue ?

Ivy rougit de plus belle. De nous trois, Ivy avait le record du contrôle parental avec handicaps. Ma grand-mère me laissait pas mal de latitude, et les parents de Kim travaillaient tous les deux. Mais Ivy, fille unique d’une mère célibataire, devait rendre des comptes à cette dernière, qui semblait croire que la prunelle de ses yeux risquait à chaque minute d’être victime d’une attaque d’alien ou d’une épidémie de peste. À l’époque nous prenions ça pour du flicage, j’ai compris depuis que c’était de l’inquiétude.

– Comment va ta mère ? demandé-je à Ivy pour la sortir de son embarras.

– Un peu stressée en ce moment, admet-elle.

– En ce moment... relève Kim amusée. Il faut que je te pose une question, Ivy. Est-ce que tu as toujours cette incroyable trousse à pharmacie pleine à craquer que ta mère te donnait systématiquement avec cette immense liste de médicaments ?

Je ne peux m’empêcher de rire au souvenir de ces trois pages manuscrites recensant tous les cas improbables de maladies rares, symptômes et médicaments et posologies adaptées. Ivy soupire en ressortant son téléphone.

– Oui, c’est devenu une habitude, je l’ai toujours avec moi. Mais maintenant, en plus j’ai mon téléphone.

Et elle nous montre la rubrique santé de son iPhone, remplie avec soin : poids, taille, rythme cardiaque, vaccins, antécédents familiaux, numéros d’urgence.

– Vive la technologie, rit Kim.

– Ça rassure ma mère, reconnaît Ivy en hochant la tête.

Ensuite nous discutons de tout et beaucoup de rien, des films qu’Ivy a vus au ciné, des séries que nous préférons, de savoir si nous ferons de la chirurgie esthétique un jour, des meilleures crèmes solaires, des régimes, des maillots de bain de la marque de Kim. Bref nous passons un bon moment entre filles : féminin, futile et solidaire ! Au bout d’un moment, ce bavardage nous épuise et nous finissons par somnoler toutes les trois sur nos transats.

Un petit vent frais me réveille. Les pages de magazines d’Ivy volettent avec des bruits de claquement de doigt et un volet bat plusieurs fois au loin.

Kim ouvre un œil ensommeillé, Ivy est déjà debout en train de ramasser ses magazines qui maintenant s’envolent carrément et risquent de tomber à l’eau.

– On gèle ! dis-je en me rhabillant.

Le soleil a disparu et le bleu du ciel a laissé la place à un gris couleur d’ardoise. Loin à l’horizon des nuages plus foncés se déplacent à grande vitesse.

Un peu abruties par notre après-midi au soleil, nous ramassons lentement nos affaires. Soudain, Gillian surgit devant nous avec son chat posé sur l'épaule. Soulevés par les bourrasques, ses cheveux se dressent autour de sa tête.

Elle ressemble vraiment à une sorcière. Faut dire qu'elle a un don pour apparaître comme par magie.

Elle avance vers nous en criant qu'il faut faire vite.

– Il faut tout rentrer, il va pleuvoir.

Quand Gillian passe près d'Ivy, cette dernière s'écarte d'un pas puis se met à éternuer plusieurs fois.

– J'espère qu'Ivy a ce qu'il faut contre les coups de froid dans sa trousse à pharmacie, glissé-je à l'oreille de Kim.

Gillian commence à enlever les matelas et les coussins des transats. Nous restons bras ballants, surprises de la voir s'activer ainsi. Le ciel est sombre d'accord mais faudrait pas non plus exagérer ! Je lève les yeux : les nuages noirs sont à présent au-dessus de nous.

Aïe...

Gillian roule les transats vers le local de la piscine.

– Vous pensez qu'ils vont s'envoler ? dis-je moqueuse parce que les transats, en teck et en métal, pèsent une tonne chacun.

– Ce que je vois là-bas ressemble à un ciel de cyclone, me tance Gillian en montrant l'horizon mais sans cesser de ranger le mobilier.

– Ce n'est plus la saison des cyclones, si ? demande Ivy.

En effet, on est en février et la saison est finie. Je m'en souviens parce que ma grand-mère me faisait répéter les consignes quand nous venions en été. « La pire saison, disait-elle, celle des moustiques et des cyclones ».

Gillian me semble un peu alarmiste... À présent, elle s'attaque à la table de jardin qu'elle tire vers le local. Incrédules, nous la regardons s'activer. Puis, je me secoue et propose mon aide.

– Je m'occupe de ça, dit-elle en levant un regard méfiant vers le ciel.

Elle se met ensuite à remiser les énormes pots de fleurs qui bordent la piscine.

Ce n'est quand même pas une menace de tremblement de terre !

– Bientôt elle va nous faire clouer des matelas devant les portes et les fenêtres, chuchoté-je à Kim et Ivy.

– Rentrez vos affaires et mettez-vous à l’abri, ordonne presque Gillian. Ça va tomber d’ici peu.

Je m’apprête à ronchonner contre cette démonstration d’autorité mais de grosses gouttes commencent à s’écraser sur la surface de la piscine. Puis le ciel noircit encore davantage, les arbres s’agitent sous le vent et la pluie se met à tomber.

Nous avons juste le temps de bondir dans la maison, suivies par Gillian et son chat qui se dirigent vers la cuisine pour refermer la baie vitrée avant de ressortir par la porte de devant.

– Je vais fermer les volets chez moi, dit-elle en se hâtant sous la pluie.

– Elle n’est pas un peu catastrophiste ? demande Kim.

– En tout cas, elle vient de battre le record du monde de rangement de mobilier d’extérieur, plaisanté-je.

Mais Kim ne m’écoute plus. Sourcils froncés, elle observe la pluie. Honnêtement, je ne devrais pas dire la pluie mais les tombereaux de flotte qui se déversent du ciel, comme si quelqu’un vidait plusieurs baignoires juste au-dessus de nous. La surface de la piscine semble criblée d’impacts de balles explosives et la terrasse en teck est couverte d’une couche d’eau de cinq centimètres. On ne voit plus les palmiers du fond du jardin ni le ciel, et par la cheminée on entend le vent mugir en longues plaintes sinistres.

Plusieurs minutes passent ainsi, je suis fascinée par la violence de l’averse.

– Waa, quel orage, murmuré-je.

– Ça va s’arrêter aussi vite que c’est venu, tente Ivy.

Mais dix minutes plus tard, il pleut toujours autant, voire plus. Nerveuse, Kim regarde son portable puis, d’un air décidé, elle enfle sa veste.

– Bon, il est tard, je dois y aller. Ivy et moi sursautons.

– Non mais, tu as vu ce qui tombe ?

Toutes trois le nez collé à la vitre, nous essayons de voir au-delà des vingt-cinq mètres de la piscine. Kim soupire et regarde une nouvelle fois l’heure sur son portable.

– Il est dix-sept heures trente, précise-t-elle.

– Peut-être, mais on ne voit rien. On dirait que la nuit est tombée.

– C’est hyper dangereux de rouler là-dessous.

– Je dois partir maintenant, insiste Kim, butée.

– Attends au moins que ça s’arrête, suggérons-nous Ivy et moi à tour de rôle.

Elle tire-bouchonne le coin de sa veste comme une enfant en fixant la pluie d’un air effondré. Sa main tremble quand elle vérifie à nouveau l’heure. Je comprends qu’elle a peur qu’Alec revienne avant qu’elle ait pu partir.

Fuir.

– Ça va s’arrêter et après tu pourras y aller sans problème.

Elle nous jette un regard perdu qui me fait mal. Puis elle hoche la tête en surveillant le ciel.

– D’accord, mais dès que ça tombe moins, j’y vais.

Je lui souris, rassurée, mais au fond très inquiète, car je comprends qu’elle est prête à affronter tous les dangers pour quitter au plus vite cette maison. Le pire des dangers pour elle étant de se trouver face à Alec.

7. Dangers

Une heure et demie plus tard, la pluie n'a pas cessé, elle tombe même encore plus dru. Le ciel est couleur d'encre, avec des éclairs peu rassurants dans le lointain. La piscine est devenue à débordements multiples et des ravines se sont formées dans l'allée en contrebas de la terrasse. Nous avons fermé les fenêtres, mais l'eau s'engouffre de temps à autre via la cheminée et le conduit de la hotte de la cuisine. Ivy enfonce deux serpillières dans le conduit et je place une grosse bassine dans le foyer de la cheminée : cela semble suffire pour le moment. Un peu hébétée, Kim nous regarde faire. Des grincements étranges se font entendre du côté du toit, entrecoupés de claquements de portes et de longues plaintes du vent à l'étage.

– On se croirait dans la maison de la famille Addams, dis-je pour essayer de détendre Kim.

Depuis un moment, le regard de celle-ci passe en boucle de son téléphone au rideau de pluie devant les baies vitrées du salon.

Kim ne doit pas repartir dans cette tempête.

– Écoute, dit Ivy, on dirait que ça ne va pas s'arrêter tout de suite. Ce ne serait vraiment pas raisonnable de prendre la route.

– D'ailleurs si ça se trouve, tu ne pourras même pas faire dix mètres sur l'allée, dis-je en regardant en direction de la voiture de Kim.

Celle-ci, garée sous la pluie battante, semble flotter sur un lit de boue. J'espère que les garçons n'ont pas eu de problème et ont pu se mettre à l'abri.

Comme une réponse à mes interrogations, des phares se mettent alors à clignoter le long de l'allée. La voiture rouge couverte de boue apparaît. Elle cahote et semble racler le chemin devenu un torrent de terre et d'herbes.

– Oh ! dit Ivy. Les voilà.

Tout de suite, nous nous tournons vers Kim : elle ne bouge pas, mais ses doigts se contractent sur la poignée de son sac à main dont elle vient de se ressaisir.

– Kim, attends au moins qu'ils nous disent si les routes sont praticables, dit Ivy en posant la main sur son bras.

Trois silhouettes sortent de la voiture et se mettent à courir vers la maison. Ivy entrouvre la baie vitrée du salon et les trois hommes s'engouffrent dans la pièce, accompagnés d'une mare d'eau.

– Quel enfer ! dit Anish en posant un gros sac rempli de victuailles à ses pieds.

Juste derrière lui, Alec, qui ruisselle des pieds à la tête, enlève ses baskets transformées en éponges en l'espace d'une traversée de terrasse. Il jette un regard rapide dans le salon et paraît rassuré d'y voir Kim.

Je me fais peut-être des idées mais ce qui ressemble à de l'inquiétude mal dissimulée me bouleverse. Et me rassure à la fois : alors, il tient encore à elle ? Tout n'est peut-être pas perdu.

Alors arrive Neil qui sourit en rabattant en arrière ses cheveux dégoulinants. L'eau qui s'accroche en gouttes dans ses sourcils et ses cils lui font un regard perlé : ses yeux bleus ont pris une couleur délavée hypnotique. Malgré moi, mon regard descend sur son torse complètement dévoilé par sa chemise trempée. Le moindre de ses volumes est détaillé, révélant un ventre plat et des abdos de compétition.

Une vraie statue grecque...

Il sourit quand il voit que je l'observe.

Oups ! Prise en flagrant délit de reluquage !

L'air innocente, je détache mon regard de cette vision herculéenne, pour me concentrer sur ce qu'il sort de ses poches de pantalon : un tire-bouchon et un paquet de bougies. Puis, du sac qu'il a posé à ses pieds, il sort deux magnums de vin.

– Pessac-Léognan 2009, annonce-t-il fièrement en posant les bouteilles sur la table basse. Je ne m'attendais pas à trouver un tel millésime ici.

Il regarde les trombes d'eau derrière la baie vitrée.

– Et encore moins à un temps pareil, sourit-il.

– J'ai cru qu'on n'arriverait jamais, dit alors Anish. Deux heures pour faire soixante kilomètres, c'est dingue !

Je jette un regard vers Kim : bras croisés, elle joue l'indifférente. Mais son front plissé montre qu'elle est soucieuse. Est-ce qu'elle pense elle aussi aux trois cents kilomètres qu'elle a à faire pour rejoindre Daytona Beach ?

– Heureusement que ta nouvelle voiture a quatre roues motrices. Sinon, on serait allé dans le fossé au moins dix fois ! dit Neil à Anish.

Le visage de Kim semble se défaire davantage. Comme Ivy et moi, elle sait que sa Ford n'a ni la puissance ni la tenue de route d'une Ferrari : elle ne va jamais réussir à avancer sous ce déluge. La mine sombre, Kim recule à l'autre bout de la pièce. Il me semble la voir trembler.

– Que diriez-vous d'un bon feu de cheminée ? demande Neil qui est déjà en train de retirer la bassine légèrement remplie d'eau pour installer les bûches dans le foyer.

Est-ce juste le hasard ou il a vu comme moi Kim frissonner ?

En le voyant disposer une couche de petit bois avant de dresser les gros morceaux en pyramide tout autour, je souris.

Il a vraiment dû être scout.

Je me rapproche de Kim. Ivy nous rejoint.

– Tu as entendu ? Tu ne peux pas repartir sous cette pluie. Reste au moins dîner, on verra après.

Avec un regard étrange vers la pluie qui continue à dégringoler dehors, Kim hoche la tête. Elle semble perdue. Incapable de se décider. Un bruit de bouchon que l'on ouvre nous fait tourner la tête.

– Mesdemoiselles ! dit Anish en servant le vin dans d'immenses verres vénitiens. À vos amours !

Oh la gaffe ! Il le fait exprès ou quoi ?

Je le fusille du regard, en surveillant Kim du coin de l'œil, mais elle ne semble pas avoir entendu.

– À des temps meilleurs et ensoleillés pour tous, dit Neil en levant son verre.

Il boit une gorgée, puis se dirige vers l'escalier.

– Je change de chemise et on se met aux fourneaux. Aucune fille dans la cuisine ce soir, c'est clair ?

– Vraiment ? demande Ivy surprise.

Personnellement ça m'arrange, car si Ivy avait commencé à tout préparer, je l'aurais certainement aidée. Et l'idée de ne rien faire me semble tout à coup très séduisante.

– Non négociable, répond Neil en se tournant vers nous.

– Chic, on va se mettre les pieds sous la table, murmure Ivy formulant ainsi à voix haute mes pensées.

Kim hausse les épaules, mais je sais qu'elle est sensible à ce genre de proposition : elle déteste cuisiner.

Mais, pour le moment, toute mon attention est concentrée sur l'escalier où Neil, tout en montant les marches deux à deux, est en train de retirer sa chemise. Je ne peux m'empêcher de le regarder. Son dos se révèle être une véritable planche anatomique de muscles et de chair bronzée. Ivy me donne un petit coup de coude.

– Il était quarterback dans son équipe à la fac avec un score de 90.9 la dernière année si on lui applique la méthode chiffrée de la NFL

Je pouffe. Ivy, depuis sa prime enfance avec jupette et couettes, est une véritable professionnelle du football américain doublée d'une fan des Giants de NY : depuis lors, la National Football League et les formules mathématiques de l'évaluation des joueurs n'ont aucun secret pour elle.

Mais cet entraînement explique le dos athlétique de Neil.

Sans compter ses cuisses et ses fesses...

La gorge sèche, je bois une gorgée pour me donner une contenance.

– C'est Joe Montana quoi !

– En bien plus sexy, non ? chuchote-t-elle à mon oreille.

Kim nous regarde, intriguée par nos messes basses. Nous l'entraînons vers un canapé où elle accepte de s'asseoir uniquement parce que les garçons ne sont pas dans le salon. Après quelques verres, un peu de musique et nos papilles mises en appétit par les fumets délicieux qui s'échappent de la cuisine, l'atmosphère se détend. Kim évite délibérément de regarder du côté d'Alec mais elle semble accepter de se trouver à quelques mètres de lui.

À un moment, la tête de Neil émerge de la cuisine.

– C'est prêt dans deux minutes. Mettez-vous à table. Oh, si l'une de vous peut allumer les bougies ?

Dans des bougeoirs type Renaissance italienne sont plantées les bougies que Neil a sorties de ses poches tout à l'heure : de toutes les couleurs, assorties aux mets que lui et Anish disposent à présent au centre de la table.

– Il y a des allumettes sur la console derrière le canapé, me dit-il. Dans le vide-poches.

J'ouvre alors un pot orné d'un couvercle en cuivre : à l'intérieur une boîte d'allumettes, un paquet de cigarettes entamé et... une boîte de préservatifs.

Oups ! Pardon.

Je referme le vide-poches l'air de rien et tends les allumettes à Neil qui me remercie d'un sourire qui me semble coquin.

Attention, je me fais des idées...

Le dîner est délicieux et enfin détendu. Le Pessac-Léognan doit jouer, mais je dois reconnaître que Neil et Anish font beaucoup pour détendre tout le monde. Placé entre Kim et Ivy, Neil fait longuement parler Kim de son travail, puis Ivy de ce qu'elle aime dans la presse féminine. Anish intervient : il est allé voir les défilés lors de son dernier voyage à Londres, et Kim s'amuse de ses descriptions des mannequins sur le podium. Est-ce qu'il a vu cette petite Lucie, la Française que tout le monde

s'arrache ? La marque pour laquelle bosse Kim en ferait bien son égérie et elle explique que sa big boss cherche à négocier une exclusivité avec l'agence de cette top model.

Je me tourne vers Alec, resté silencieux jusqu'alors. Comme moi, il est peu porté sur la mode et les tendances : c'est un littéraire et nous partageons des goûts communs pour les romans anglais et l'économie sociale. J'apprends avec plaisir qu'il vient de monter avec des potes des ateliers d'écriture pour des personnes en réinsertion, je lui parle alors de ces cours de yoga solidaire, avec des séances à un dollar dispensés dans des squats ou dans des lieux publics. Comme il semble enfin détendu, je retrouve l'Alec que je connais et apprécie depuis qu'il est entré dans la vie de Kim : généreux, ouvert à tout et non-conformiste.

Étonnamment, la soirée s'avère plutôt agréable, malgré la pluie qui tombe sans discontinuer et les rafales de vent qui secouent la maison. Seul bémol dans ce premier moment de détente pour notre petit groupe : Alec et Kim ne s'adressent toujours pas la parole et refusent ostensiblement de se regarder.

Bref, bilan mitigé pour ce premier dîner de notre petit groupe.

Et parmi les surprises de ce dîner, il faut noter :

Un : Neil est très bon cuisinier.

Un bis : comment a-t-il appris à cuisiner comme ça ?

Deux : à chaque fois qu'il me regarde, j'ai l'impression que je vais me mettre à ronronner.

Trois : il m'a regardée pendant tout le dîner.

Au secours !

Au moment où nous nous installons le ventre plein devant la cheminée, une fenêtre s'ouvre sous l'effet d'un courant d'air. Une forme noire et hurlante s'engouffre par les battants ouverts. Nous nous levons tous d'un bond. Kim s'accroche à mon bras. Anish se précipite pour refermer la fenêtre et Ivy se met à éternuer plusieurs fois.

Mince, elle a vraiment pris froid alors !

Mais il se trouve que la chose noire qui a sauté dans la maison est le chat de Gillian et que, paniqué par le déluge au dehors et nous qui lui courons après, il bondit dans tous les sens. Chaque saut menace de casser l'un des précieux objets de l'oncle d'Ivy, aussi nous nous élançons tous derrière le chat dans un numéro de rattrapage et d'évitements de catastrophes assez burlesque. Seule Ivy semble tétanisée, sans doute par la peur de voir la maison de son oncle transformée en ruines.

Soudain, il y a au dehors un craquement sinistre, suivi d'une zébrure dans le ciel. Un courant d'air venu de la cheminée souffle subitement toutes les bougies et même le feu semble s'éteindre.

Le noir total se fait dans la pièce. L'électricité vient de sauter. Surprise, je pousse un cri en tendant la main dans l'ombre.

Une autre main la saisit, une main solide, chaude, enveloppante, qui serre la mienne très fort. J'entends un souffle près de moi et je reconnais le parfum boisé : Neil. De mes doigts recroquevillés, une onde étrange part alors et se propage dans mon corps, à la fois rassuré et troublé par la pression de sa main autour de la mienne.

Mais la porte d'entrée s'ouvre d'un coup et Gillian fait son entrée, armée d'une lampe torche.

Faudrait penser à lui demander de sonner !

Car à chaque fois, elle nous fiche une trouille bleue. Ce qui semble bien être sa véritable intention : nous terroriser et nous couper de toute envie de rester ici plus longtemps.

– Il vaudrait mieux bien fermer tous les volets et ne pas quitter la maison, dit-elle en rallumant les bougies une à une. J'ai entendu les infos avant la coupure, ils conseillent de ne se déplacer qu'en cas d'urgence.

– Mais justement j'ai une urgence, je dois partir ce soir, dit alors Kim qui a à nouveau son sac à la main.

Avec tout ce désordre, électrique et émotionnel, j'avais un peu négligé son aspiration à fuir.

– Mais tu as entendu ce que Gillian a dit ?

Je cherche celle-ci du regard pour qu'elle confirme : mais, son chat dans les bras, la gardienne hausse les épaules et se dirige vers la sortie.

– C'est bien trop dangereux, répétons-nous Ivy et moi pour raisonner Kim.

Neil se joint alors à nous.

– Attends demain matin, la pluie aura sans doute cessé et il fera jour, dit-il.

Je lui lance un regard reconnaissant. Il me sourit.

– Oui, dors ici ce soir, reprend Ivy.

Le menton baissé, Kim semble réfléchir. Puis elle se redresse et dit aux garçons d'un ton sans appel.

– Vous pouvez nous laisser un moment ?

Je crains le pire. Mais elle se plante face à nous devant la baie vitrée.

– OK, je veux bien ne repartir que demain matin.

- Ouf, murmure Ivy.
- Mais à deux conditions : je dors avec vous, et Alec ne dort pas dans la maison.

Ça se complique.

- Mais où veux-tu qu’il aille ? Dehors, il pleut des cordes.
- Je ne dors pas sous le même toit que lui, c’est ça ou je pars, dit-elle en serrant son sac sur sa poitrine comme un bouclier.
- Ohhh, attends, dis-je.

Je fais une grimace de compassion à Ivy, puis prenant mon courage à deux mains, je me dirige vers la cuisine où se sont réfugiés les garçons. Je leur expose le marché : l’un ou l’autre de l’ex-couple dans la maison, mais pas les deux. Alec hoche la tête d’un air résigné. Je m’en veux d’être la messagère de cette mauvaise nouvelle et encore plus de lui faire de la peine. Car maintenant, il a l’air carrément désespéré.

- Je m’en vais, dit-il, prêt à se jeter dehors sous la pluie battante.

Mais il ne peut pas davantage partir que Kim avec ce temps. D’ailleurs Anish le retient par le bras.

- Attends... murmuré-je en me creusant la cervelle pour essayer de trouver une alternative.
- J’ai une idée, intervient alors Neil : et si tu dormais chez Gillian ?

Là je pouffe malgré moi. Impossible, vu ce qu’on connaît de la gardienne et de son amabilité ! Mais impossible ne fait pas partie du vocabulaire de Neil car dix minutes plus tard le voilà de retour, essoufflé, le sac de voyage de Kim à la main.

- Tout est arrangé. Alec va dormir dans le canapé du salon de Gillian et j’ai pris dans sa voiture les affaires de Kim pour qu’elle ait sa brosse à dents !

Alors là il m’épate. Carrément.

Et il m’impressionne quand il me fait un large sourire.

Même pas prétentieux.

- Mais comment il a fait pour convaincre cette Gillian ? répété-je à mes amies.

Un silence me répond. J’observe mes amies à la lueur de mon portable. Bouche ouverte, Kim dort

profondément, recroquevillée en fœtus dans le grand lit que nous partageons. Il faut dire que, sur sa demande, Ivy lui a donné un demi-somnifère. Et cette dernière, qui a aussi pris le sien, dort, droite comme une planche sur le petit lit d'appoint.

Bonne nuit les copines !

Malgré cette longue journée, je n'ai pas envie de dormir. J'envoie un message à Nuola.

[Donne-moi des news de ce premier jour.]

Pas de réponse, elle doit s'être endormie. De mon côté, j'en suis incapable, la tempête me semble gronder de plus en plus fort au dehors et j'ai l'impression que le vent et la pluie vont à tout moment s'engouffrer par la fenêtre ou le toit. Alors je repense à tout ce qu'il s'est passé aujourd'hui : émotions, événements, surprises, disputes, désordres en tous genres et même la météo qui se déchaîne.

Une drôle de journée et de drôles de réactions...

Mais demain tout sera fini : l'orage aura cessé, Kim repartira, j'irai voir Grandma, je ferai un saut à Wales Park pour voir la maison puis je rentrerai à New York. Avec un peu de chance j'y serai pour la fermeture de la boutique. Et avec un peu plus de chance, Nicholas aura quitté New York.

Je soupire puis je me mets à replier mes affaires dans mon sac de voyage. Je me sens triste car finalement nous n'aurons rien pu faire pour Kim qui, visiblement, ne veut vraiment plus d'Alec.

Mais ce qui est terrible, c'est qu'elle souffre à cause de lui.

Et d'Alec, mes pensées font un petit pas de côté pour aller vers son ami Neil...

Qu'est-ce qui m'a pris de l'embrasser ? J'aurais pu résister tout de même, ne pas me laisser dominer par mes pulsions ! D'accord, il est superbe, attirant et tout et tout, mais ce n'est pas une raison ! D'ailleurs la raison m'a un peu échappé dans cette affaire... Ça se confirme depuis l'incident de l'aéroport : je suis à côté de mes pompes. Et je dois au plus vite redevenir maître de mes émotions. Car ce qui se confirme noir sur blanc est que cet homme est dangereux : il possède une force de séduction incroyable. À laquelle je suis sensible malgré toutes mes réserves...

Conclusion : attention Mia !

Une heure plus tard, je ne réussis toujours pas à m'endormir. Je me glisse hors de la chambre à la lumière de mon portable : peut-être qu'une petite infusion relaxante me ferait du bien ? Parvenue au rez-de-chaussée, comme mon portable commence à manquer de batterie, je rallume plusieurs bougies. Est-ce que cette coupure risque de durer encore longtemps ?

– Tiens, tu ne dors pas ? dit une voix juste derrière moi. Je sursaute et me retourne brusquement.

– Neil ?

Debout face à moi, il passe plusieurs fois la main dans ses cheveux un peu ébouriffés : il ne devait pas s'attendre à rencontrer quelqu'un à cette heure-ci. Il paraît même avoir renfilé son jean à la hâte, car sa ceinture n'est pas bouclée et il est nu-pieds. Mais moi, j'aurais dû y penser. Vu ce qui se passe depuis hier avec lui, il devait y avoir un « jamais cinq sans six ! ».

Quoique là j'en perds mes facultés de calcul : en est-on à cinq, six ou dix rencontres aussi inattendues que déstabilisantes ? Je ne sais plus. Je crois que je vais d'ailleurs perdre toutes mes facultés les unes après les autres s'il continue à me dévisager comme ça. Il se met à sourire étrangement. Sans le quitter des yeux, je tire sur ma chemise dans tous les sens, car comme une idiote, imaginant que tout le monde dormait, je suis sortie de ma chambre comme j'étais, à savoir en tenue de nuit.

Confortable, mais pas très présentable.

Heureusement qu'il fait sombre !

– Je n'arrivais pas à dormir, bégayé-je presque.

Malgré moi, je tremble, troublée par ce que je ressens : une extrême attirance. Or l'homme qui s'approche à présent de moi avec un sourire gourmand, est clairement l'homme le plus sexy et le plus désirable que j'aie jamais rencontré.

Celui qui bat les records du torride et fait naître en moi des envies inavouables.

Je sens la sueur rouler le long de mon dos rien qu'à le regarder marcher. À chaque pas, son jean tombe légèrement sur ses hanches avec une nonchalance troublante et sa chemise laisse apercevoir sa peau.

Ne pas me jeter sur lui. Ne pas me jeter sur lui.

Il ralentit comme s'il voulait me laisser le temps de prendre bien conscience de la situation.

Au demeurant assez claire...

Vu son regard qui me déshabille à distance, ses intentions sont nettement... sexuelles. Compte tenu du dérèglement sensuel et de l'état de trouble que ça provoque en moi, je suis extrêmement sensible aux signaux qu'il émet.

– Quelle chance que nous soyons tous deux insomniaques, dit Neil de sa voix renversante.

Il se tient à présent devant moi. Malgré nos vêtements, je peux sentir l'aura de chaleur en provenance de son corps. Mais il y a aussi son parfum enivrant et son souffle sur mon visage. Vingt-cinq maigres centimètres nous séparent encore.

Je pourrais me dégager, faire comme si je n'étais pas attirée par lui, renier tous les signes de désir

qui font la java en moi et remonter dignement dans ma chambre.

Mais pourquoi je ferais ça ? Pourquoi je priverais mon corps de ce qu'il demande ? Pourquoi me contraindrais-je alors que je ne fais de mal à personne, à part moi si je m'enfuis ? Est-ce que j'ai peur de mon propre désir ? Si j'en ai peur, il me domine, si je l'accepte, je le contrôle.

Donc...

Nous sommes seuls, toute la maisonnée dort, et demain je serai loin. Après-demain, j'aurai tout oublié. Et lui aussi sans doute. Et si...

Il avance encore. Nos corps se frôlent et s'attirent comme deux aimants. Ses yeux qui me dévorent secouent en moi des instincts que je pensais oubliés, éteints, contrôlés. Mais je ne contrôle plus rien. Je hoche la tête en signe d'acquiescement. Il pose alors ses mains sur ma taille et me tire doucement vers lui.

Je ne résiste pas. Au contraire, mon ventre se tend déraisonnablement vers le sien.

Quand sa bouche se pose sur la mienne, je crois défaillir. Et mes lèvres s'entrouvrent pour accueillir les siennes et répondre à son baiser.

Sa bouche est chaude avec un goût de vanille relevée d'épices. Ses mains agrippées à mes hanches me plaquent vers lui. Son bassin me pousse contre le dossier du canapé. Je passe mes mains sous sa chemise ouverte, cherchant sa peau sous le tissu. Elle est comme je l'imaginais : tiède, ferme et souple à la fois. Je me laisse aller à notre deuxième baiser. Long, intense, gourmand, divin, remplissant les promesses de cette première fois où nos lèvres se sont découvertes... C'était il y a à peine quelques heures et j'ai l'impression que c'était il y a trop longtemps.

Tout au plaisir d'y regoûter à présent, je voudrais que nos bouches ne se quittent jamais tant ce baiser est fabuleux. Cette fois, j'espère que rien ne va nous interrompre. Car jamais je n'ai connu une telle sensation de volupté, ni autant de douceur et de violence à la fois. J'embrasse Neil avec fougue, cherchant à percer le secret de ce qui me perturbe tant chez cet homme et déclenche en moi des pulsions quasi animales.

Je souris en l'embrassant.

– Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? demande-t-il en détachant légèrement ses lèvres des miennes.

Son souffle qui murmure si près de mes lèvres me donne envie de happer les siennes à nouveau sans lui répondre.

– Une prise de conscience, dis-je.

Il lève un sourcil tout en laissant glisser ses lèvres sur ma joue.

– Tu peux développer ? demande-t-il.

Je ne me vois pas lui raconter que je suis en train de redécouvrir la sensation de désir. Que je pensais contrôler toute sensation et pulsion en moi, mais que depuis hier une partie de mes certitudes vole en éclat. Je ne contrôle pas tout, je me laisse déborder et, en ce moment même, je suis totalement submergée par mes sens.

Le pire : j'aime ça !

Alors non, ce n'est vraiment pas le genre de truc à dire à un mec que je connais à peine et qui produit un effet absolument dévastateur sur la maîtrise de mon moi le plus intime...

Qui est prêt à faire des folies...

Comme pour me souffler des arguments de réponse favorable, sa bouche tiède descend vers mon oreille, puis embrasse délicatement mon cou avant de plonger vers ma clavicule. Puis ses baisers repoussent ma chemise tout en dénudant mon épaule.

Comment veux-tu que je soutienne une conversation raisonnable face à un torrent de baisers comme ça ?

Je frémis de la tête aux pieds et je m'agrippe à ses hanches.

– Je prends conscience de mon corps, dis-je sobrement pour avoir l'air de reprendre le dessus.
– Et quel corps ! dit-il en dégageant une de mes épaules de la main.

Son compliment me donne un coup de chaud supplémentaire. Puis sa paume court sur l'arrondi de ma chair nue, semblant enflammer chaque millimètre carré. Je ne pensais pas que l'épaule était une zone érogène... Heureusement que le canapé est derrière moi car je pourrais m'effondrer sous le choc de sa caresse. Et de son regard qui brille de désir.

Du bout du doigt, il souligne le col de ma chemise qui bâille, à peine retenue par les boutons. Son index se promène sans se hâter vers le premier bouton. Je retiens mon souffle. Au passage, sa main effleure mon sein qui se dresse aussitôt sous le tissu. Un sourire étire les lèvres de Neil quand il aperçoit ce sursaut involontaire et que j'aurais préféré imperceptible. Je glisse mes mains dans son dos puis je remonte jusqu'à son torse solide. D'un geste presque autoritaire, je dégage ses épaules et repousse sa chemise en arrière.

Je ne me reconnais pas...

Torse nu, il sourit, comme amusé par mon initiative.

Mais lui retarde le moment de déboutonner ma chemise et choisit plutôt de se consacrer à ma poitrine frémissante. Sa main se met alors à envelopper, cerner mon sein droit de plus en plus tendu, puis ses doigts attrapent la pointe, l'agacent, la pincent, l'excitent. Je respire lentement, bruyamment,

ma poitrine tendue vers ses caresses. Sa bouche embrasse mon menton renversé, puis fait le tour de ma bouche avant d'épouser la mienne presque violemment, enfonçant sa langue entre mes lèvres.

Tandis qu'il m'embrasse, son autre main quitte ma taille qu'il retenait jusqu'alors avec fermeté pour se saisir de mon sein gauche, et le soumettre au même traitement que l'autre. Je m'entends gémir.

Un bref instant, je me souviens que nous sommes dans le salon, que quelqu'un pourrait nous surprendre, mais au fond qui ? Ivy et Kim dorment assommées par les somnifères. Et puis, je crois que maintenant que j'ai commencé, je veux juste me laisser faire, me laisser aller à l'élan incroyablement sensuel qui me pousse dans les bras de cet homme.

Neil se recule légèrement pour me regarder : ses yeux brillent d'une lueur étrange, comme si leur couleur bleue était diluée dans un bain de désir. Je n'ai pas le temps de regretter qu'il ait cessé son baiser, car sans baisser le regard, il défait les boutons de ma chemise un à un avec une lenteur délicieuse.

Mais très éprouvante pour ma tension et mon thermomètre intérieur qui atteint les cinquante degrés sur l'échelle de l'excitation.

Il ouvre ensuite complètement ma chemise et la fait glisser sur mes épaules. Ses mains se saisissent de mes bras dénudés comme s'il voulait me regarder bien en face. Son coup d'œil appréciateur achève de me déstabiliser. Mais soutenant son regard, je pose mes mains sur ses fesses et plaque mon corps contre le sien.

Il m'embrasse à nouveau, mais très vite il quitte mes lèvres, me laissant un peu frustrée par ce rapide baiser. Sa bouche court le long de mon cou avant de venir se poser entre mes seins, juste dans le petit creux du milieu. Le baiser qu'il y pose, presque trop respectueux, irradie pourtant toute ma poitrine d'un désir fulgurant. Je me cambre, incapable de réprimer mon envie de sentir à nouveau ses lèvres sur ma peau. Il semble entendre ma demande silencieuse et dirige alors sa bouche vers mes seins. De l'épaule à la base du cou, en passant par le plexus solaire, il me couvre de baisers avant de se mettre à sucer tour à tour la pointe de chacun de mes mamelons qui se dressent durs et avides, cherchant ses lèvres et appelant d'autres caresses.

À chaque fois qu'il effleure, happe et mordille ma chair, une onde chaude court dans mon ventre et enflamme la zone de mon sexe. Je commence à y sentir une moiteur révélatrice. J'ai très envie de lui. Je l'attire vers moi par la ceinture de son jean et essaie de le déshabiller.

Comme s'il devinait mes pensées, Neil murmure.

– J'ai très envie de toi moi aussi, mais j'ai aussi très envie de prendre le temps de te découvrir.

Il recule pour mieux me regarder. Le feu de la cheminée envoie des éclats de lumière dans la pièce. Quand il s'éloigne de moi, je ressens comme un manque, comme si ma peau le réclamait. Et je ne peux m'empêcher de remarquer qu'une puissante bosse se distingue sous son jean au niveau de la

braguette.

Oh làà, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Cet homme va me rendre folle... de son corps !

Soudain, j'aperçois son regard posé sur mon entrejambe. Il semble stupéfait puis amusé. Je baisse les yeux et je me rends compte alors que je porte mon boxer rouge en coton, avec des bordures de fourrure blanche autour des cuisses et un gros bouton noir devant.

Genre grosse couche-culotte hyper sexy. Hyper féminin. Et hyper ado attardée.

C'est le cadeau de Kim et Ivy pour Noël dernier, puisque chaque année, nous rivalisons dans les cadeaux les plus improbables et ringards. Celui-là avait été choisi parce que je dis toujours que je déteste Noël.

La vision de mon boxer de teen-ager a pour effet de me faire dégringoler de mon petit nuage. Et je me sens tout à coup très gamine, du genre qui a voulu jouer à « j'assume mon corps et ma sexualité », mais qui n'assure rien du tout. Et qui comprend tout à coup qu'elle est complètement inexpérimentée, – à peine trois mecs dans ma vie dont le premier qui n'a jamais véritablement abouti – face au plus beau gosse de ma vie, et qui a certainement l'habitude de femmes un peu plus féminines et sexy qu'une fille en culotte de Mère Noël.

La honte !

Je baisse les yeux et serre mes cuisses l'une contre l'autre. Il éclate de rire et relève mon menton du bout des doigts.

– Tu sais ce que j'apprécie chez toi ? Ce petit côté imprévisible que tu cherches à cacher...

S'il savait à quel point il est proche de la vérité ! Quand j'ai décidé de participer au plan d'Ivy, rien de tout ce qui est arrivé depuis hier n'était prévisible. Et il était même carrément improbable que je me retrouve à deux doigts de faire l'amour avec un inconnu rencontré hier...

Mais j'oublie toutes mes réserves quand il m'emporte dans le baiser le plus langoureux de ma vie. Ses mains empoignent ma nuque tandis que je saisis ses hanches pour l'attirer solidement à moi. Son bassin se colle contre le mien et mon ventre le presse en retour avec de petites ondulations. Si j'en crois ce que je sens, ma culotte de Noël ne l'a pas fait débander.

Bien au contraire.

Oubliant toutes réticences – et bienséance... –, mon corps tout entier lui répond en s'arc-boutant dans sa direction. Le désir me fait haleter et mes chairs bruissent d'impatience. Surtout quand il chuchote d'une voix grave.

– La braise sous la glace...

Avec un sourire affreusement mutin, il fait rouler ma culotte sur mes hanches. Je l'aide d'un coup de reins qui ne lui échappe pas. Il sourit encore davantage. Puis ses deux mains me soulèvent et déposent mes fesses sur le rebord du canapé. Tout en continuant de m'embrasser, il glisse une main vers mon bas-ventre. Ses doigts caressent d'abord le haut de mes cuisses, puis se glissent entre mes jambes. Quand il atteint mon intimité, je me colle contre lui en gémissant. Ses doigts caressent et excitent. Mes chairs les plus secrètes se livrent et s'épanouissent. Très vite mon clitoris se gonfle sous ses effleurements.

Je me laisse aller, je renverse la nuque, souffle court, paupières closes. Il embrasse mon cou et accentue la pression de ses doigts. Mon ventre se tend et les muscles de mes fesses se contractent. Sentant mon excitation croître il insiste sur les zones les plus sensibles, mais mon sexe tout entier crépite à présent. Malgré moi, j'écarte les cuisses, oubliant toute décence, abandonnée à l'ivresse de ce que je sens. Jamais je n'ai senti un tel plaisir, une telle effervescence, une telle envie de crier encore et de m'offrir tout entière.

Après un moment, Neil se détache légèrement de moi pour me caresser plus librement et, comme je m'en aperçois en rouvrant à demi les paupières, aussi pour me regarder. Cela me trouble un peu au début, d'être observée en pleine montée de plaisir.

En plus, je suis nue comme un ver devant lui. Et en train de me tortiller de plaisir.

Mais ça ne me gêne pas. Il me dévore des yeux et c'est étonnamment agréable : jamais je ne me suis sentie aussi belle ni aussi désirable que cette nuit. Son regard attentif suit chacune de mes réactions, même les plus imperceptibles et ses doigts adaptent leur progression à mes plus infimes soupirs et oscillations. Mais j'aperçois aussi dans ses yeux l'éclat brutal d'un violent désir, visiblement accentué par la vue de mon plaisir. Alors une vague chaude s'éveille au creux de mon ventre, irradie, embrase, puis brûle, ondoie et reflue, avant de venir enfiévrer mon sexe en le secouant de petites contractions rapides et impétueuses.

C'est la première fois que je jouis ainsi sous les doigts d'un homme qui me regarde.

Je reste un peu hébétée, encore secouée de violents ressacs de jouissance. Mais il ne me laisse aucun répit. Il m'embrasse à nouveau : son baiser ravive immédiatement le feu de mon sexe. Loin d'avoir été calmé par l'orgasme, mon désir semble à présent démultiplié. Et on dirait que celui de Neil aussi car il murmure en plaquant son bassin contre mon sexe nu. Le tissu de son jean irrite presque ma chair impatiente.

— J'ai très envie de toi.

— Moi aussi, dis-je soudain un peu intimidée.

Vais-je être à la hauteur de cet homme ? Vais-je savoir satisfaire son désir ? Je me sens tout à coup bien inexpérimentée.

Je n'ai pas le temps de m'interroger davantage car d'un geste rapide, il déboutonne son jean et extrait son sexe de son caleçon. Ensuite, sans me quitter des yeux, il tend la main sur le côté vers la

console. Dans la pénombre éclairée par les bougies et le feu qui rougeoit, il tâtonne pour atteindre le vide-poches.

Alors, lui aussi, il avait vu la boîte de préservatifs ? Donc ce n'était pas innocent quand il m'a envoyé chercher les allumettes ? Ça alors !

Du bout des dents, il déchire l'emballage et enfile la protection sur son membre dressé. J'ai ainsi le temps de constater que toutes ses proportions, même les plus intimes sont parfaites. Complètement sous le charme, je laisse dériver mon regard sur la perfection qui se tient devant moi en personne : épaules solides, pectoraux denses, entrelacs d'abdos sur un ventre délicieusement plat et une délicate toison brune qui naît sous son nombril avant de descendre en boucles plus fournies sur son pubis. Et là, émergeant comme un mât dans la tempête, un sexe puissant et tendu à l'horizontale.

Troublant...

- Tu es sûre ? murmure-t-il d'une voix étranglée de désir.
- Viens, murmuré-je en le tirant vers moi de mes deux mains posées sur ses hanches.

Il pose alors le bout de son sexe sur le mien puis se met à me caresser avec sa verge de haut en bas, j'en reste languissante, plus il continue, plus il me semble que mon sexe s'ouvre jusqu'à ce qu'il s'y enfonce d'un mouvement de reins qui me fait gémir.

- Ça va ? demande-t-il.
- Oh oui, murmuré-je en m'accrochant cette fois à ses épaules.

Debout entre mes jambes, il entame alors un mouvement de va-et-vient qui me fait serrer les dents pour ne pas réveiller toute la maison. À chaque fois qu'il entre en moi, je me sens comblée, à chaque fois qu'il se retire, je me sens vide et me déporte vers lui pour ne pas en être séparée. Je n'ai jamais eu aussi envie d'un homme et de faire l'amour avec lui. Je me laisse emporter par la force de mon désir. Complètement soumis aux sensations qui le traversent, mon corps semble avoir une vie autonome, dont le seul but en cet instant serait la recherche du plaisir.

Soudain, Neil accélère la cadence, ses yeux brillent, presque hagards, étincelants, sauvages. Mains sur ses épaules, j'accroche mes jambes autour de sa taille et noue mes pieds derrière lui pour qu'il puisse mieux me pénétrer. Sa puissance me soulève, me fait vibrer, sauter, cambrer, onduler sur sa verge tendue. Je pourrais hurler de plaisir.

- Comme c'est bon, souffle-t-il comme en écho.

Sa respiration se raccourcit, ses yeux se ferment à demi, ses mains étreignent mes hanches et me retiennent prisonnières tout autant qu'elles me soutiennent. Accélérant la cadence, il grogne, je gémis, nous soupirons, nos mains se cherchent, nos corps se fondent l'un dans l'autre, il s'enfonce encore plus profond en moi et je l'accueille. Je le retiens et je l'enserme.

- Je crois que je vais jouir, chuchoté-je au bout d'un moment dont je ne saurais mesurer la durée.

Il rouvre grand les yeux et m'observe, un sourire étrange sur les lèvres. Ses yeux jettent des éclairs, sa bouche est un appel à l'oubli de toute raison, je sens que je pourrais me perdre dans le plaisir, mais son grain de beauté dessine un repère sur sa joue. Au moment où je vais basculer dans la jouissance, j'y accroche mon regard, parce que je suis sur le point de ne plus rien pouvoir contrôler. Mes amarres, ma raison, ma conscience lâchent inexorablement, mais les mains de Neil me tiennent fermement tandis que son sexe m'entraîne vers l'orgasme. Lui semble être comme moi à la limite de l'explosion dans un état d'excitation intense et de plaisir ascendant.

– Oh, murmuré-je un peu inquiète par la violence de la déferlante que je sens monter en moi.

Il sourit avec tendresse, comme s'il voulait me rassurer.

A-t-il deviné combien je me sentais démunie face à tant de plaisir ?

Il m'embrasse langoureusement. Alors je me laisse aller... Ça commence par un fourmillement, puis des palpitations, un flamboiement dans mon sexe, je fixe les yeux de Neil devenus si bleus, ses mains me serrent, je m'agrippe à lui, son membre durcit en moi, encore plus ardent et profond, puis un tourbillon de chaleur se propage, s'empare de mon ventre, de mes jambes et de mes reins avant d'exploser en une cascade frémissante d'ondes et secousses quasi telluriques dans tout mon corps.

Presque aussitôt, alors que je continue à vibrer de plaisir, Neil jouit lui aussi : son corps se tend, son membre me semble grossir encore sous l'effet des contractions persistantes de mon vagin. Il pousse un grognement quasi bestial en se cambrant d'un coup. Ses doigts qui serrent violemment mes hanches ne se détendent que lorsqu'il râle dans un long soupir de contentement.

Ensuite, il s'appuie contre moi. Et nous nous laissons glisser vers l'assise du canapé. La tête sur son épaule, je me serre contre lui, il passe un bras autour de moi et embrasse mes cheveux. bercée par le bruit de la pluie au dehors, je fixe le feu dans la cheminée. Je me sens paisible. Est-ce qu'il a ressenti autant de plaisir que moi ? Impossible de le questionner genre « alors, chéri, c'était bien ? » Un air repu flotte sur son visage, mais quelque chose me laisse penser que c'est moins inédit pour lui que pour moi. Mais au fond peu importe : c'était un très bon moment.

Il faut juste savoir profiter des bons moments quand ils se présentent, n'est-ce pas ?

Allongée contre Neil dans la pénombre, j'écoute son souffle revenir à la normale et j'entends son cœur battre contre ma poitrine.

8. État d'alerte

La lumière qui revient subitement me réveille alors que nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre. Toutes les lumières se rallument dans le salon. Surprise, je redresse la tête. Neil s'étire et bâille tandis que je me dégage de ses bras avec douceur. Sa main semble me chercher un instant puis il tourne sur le côté avec un soupir. Debout devant le canapé où il reste allongé, je l'observe : avec ses cheveux emmêlés, il a l'air d'un magnifique faune alangui. Un bruit à l'étage me fait sursauter : je ramasse précipitamment ma chemise, embarrassée qu'on nous surprenne ici.

Moi à moitié nue et lui débraillé.

Je boutonne ma chemise en hâte puis, immobile, j'écoute : le bruit a cessé. Sans doute était-ce une rafale de vent ou la pluie sur la toiture. Rapidement, je fais le tour de la pièce pour éteindre les lumières. Neil murmure dans son sommeil. Je pose un plaid sur son corps puis je me dirige à pas de loup vers l'étage. Au passage, je récupère mon portable posé sur la console. Dans l'escalier, un dernier regard vers la silhouette endormie sur le canapé me fait réaliser que je n'ai pas rêvé : je viens de faire l'amour avec Neil.

Je ne sais plus où j'en suis... ni quoi penser de ce qui vient de se passer entre nous. Pour le moment, je ne suis pas capable de réfléchir, tout ce que je sais, c'est que je viens de vivre un moment incroyable sur le plan physique, deux orgasmes de dingue coup sur coup, ma chair encore toute palpitante...

En me glissant dans ma chambre, je jette un regard vers Kim et Ivy : sagement allongées, elles dorment encore profondément. Dès que je me retrouve sous la couette, mes paupières se ferment et une douce lassitude m'envahit.

Ça fait longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi !

J'entends une douche couler dans la salle de bains, j'ouvre un œil : Ivy et Kim sont déjà levées. Je jette un regard par la fenêtre : la pluie a cessé, mais un vent très fort semble s'être levé, confirmant les prédictions cycloniques de Gillian. Je tente de consulter la météo sur mon portable, mais aucune connexion à Internet ce matin.

Avant de descendre prendre mon petit déjeuner, je me brosse les cheveux devant le miroir : de jolis cernes bleutés sous mes yeux, mais des traits détendus. Étonnée, je fixe mon visage : il me

semble changé. Apaisé et satisfait.

J'espère que mes copines, qui me connaissent bien, ne vont pas pouvoir lire direct sur mon front : « je me sens trop bien, j'ai baisé toute la nuit comme une bête ! »

Mais je me demande surtout comment va se comporter Neil ce matin : personnellement, je ne sais pas du tout quelle attitude adopter.

Je vais faire ça au feeling.

En descendant l'escalier, je me compose un visage neutre, toutes émotions perturbatrices sous contrôle. Mais, malgré tout, j'ai un peu l'impression d'avoir la tête à l'envers. Autour de la table de la cuisine, je vois tout de suite qu'y sont installés Ivy, Anish et... Neil. Quand je passe la porte, il lève les yeux vers moi, mais, un peu gênée par Ivy qui me dévisage, je le regarde à peine. J'ai quand même le temps d'apercevoir un léger sourire sur ses lèvres quand il m'aperçoit. Je note aussi qu'il est plus beau que jamais : regard bleu un peu cerné par sa courte nuit et barbe mal rasée. Mais je suis absolument incapable de deviner ce qu'il pense.

– Bien dormi ? me demande mon amie. Tu as l'air sur un petit nuage !

Si elle savait !

– Très bien ! assuré-je en me tournant vers le placard où sont rangés les mugs.

Mais complètement chamboulée avec cœur qui bat à la vitesse de la lumière. Le nez dans les mugs, j'essaie de me calmer : je n'ai pas envie qu'elle me voie rosir. Ni encore moins Neil.

– Vous avez des nouvelles pour la météo ? demandé-je pour changer de sujet.

– Anish essaie de faire refonctionner la radio car on n'a plus Internet, me répond Ivy. Ça ne s'arrange pas dehors...

À travers la baie vitrée protectrice, nous observons tous les quatre le ciel gris plombé. Devant nous, la piscine est dévastée, couverte de feuilles et de branches d'arbustes arrachées. Plus loin, les arbres se courbent dans le vent, certains dangereusement ployés, et les palmiers de l'entrée du parc ressemblent à des chevelures déchaînées qui se balancent dans le vent.

Je m'assieds à côté d'Ivy avec mon mug rempli de tisane. Comme Kim n'est pas là, j'en déduis qu'elle doit être en train de se doucher. Je remarque alors qu'Anish est en effet en train de trifouiller avec un tournevis dans un transistor éventré devant lui. Neil est à côté de lui soit... en face de moi. Un peu troublée, je choisis de le regarder dans les yeux. Je dois affronter la situation et maîtriser mes réactions, et aussi cesser de me demander à chaque instant ce qu'il pense parce que, sinon, je vais me sentir entre deux chaises à chaque fois que je vais le croiser... Alors, comme s'il voulait me rassurer, Neil me sourit, un sourire neutre, amical, charmant.

Sans aucune allusion à ce qu'il s'est passé entre nous cette nuit.

Je me sens soulagée. Je n'aurais pas aimé qu'il fasse étalage de notre dernière rencontre.

Nous voilà donc revenus à la normale : des amis d'amis, une relation banale, affolement des sens terminé.

Mais si on m'avait dit...

Je souris en pensant à l'expression de Kim, « une porte ouverte sur le paranormal », cette fois le « et si » d'Ivy a ouvert une véritable brèche en moi !

Mais je suis rassurée en voyant l'attitude sans équivoque de Neil. Notre folle nuit ne porte donc pas plus à conséquences pour lui que pour moi. Quelque part, ça me tranquillise, personne n'a besoin de connaître notre aventure nocturne qui restera à l'état de parenthèse sensuelle et agréable. Mais...

Au fin fond de moi, là où je suis seule face à moi-même, un petit pincement se fait.

Alors, ce n'était pas si exceptionnel que ça pour lui ?

Parce que moi, vraiment j'en suis encore assez remuée pour me sentir toute chose en le regardant. Aussi, je prends le parti de ne pas le regarder. Je redeviens moi-même, la Mia qui sait gérer ses émotions.

Un SMS fait vibrer mon téléphone dans ma poche et je sursaute en voyant le nom de l'expéditeur : Nuola ?

Oups ! Avec la nuit qui vient de se passer, j'en aurais presque oublié ma vie à New York et la boutique.

Je me lève et me détourne face à la baie vitrée pour lire le SMS de Nuola.

[Salut. Tvb ici. Jack Lavie

devrait passer dans la journée

avec des copains à lui.]

Jack Lavie ? L'acteur aux cinq Oscars et qui cartonne au box-office ? Célèbre pour ses rôles de déjanté mais aussi pour ses frasques et pétages de plomb à la moindre contrariété ?

Mes doigts se crispent sur mon téléphone quand je tape :

[Celui qui a massacré le bar du Carlton

à Cannes l'année dernière parce qu'ils

n’avaient pas son année préférée de Champagne ?]

[Yes, c’est top non !]

[Formidable]

L’avantage du SMS est qu’elle ne peut pas entendre le grincement de mes dents.

[Je l’ai vu à la galerie,

il cherchait un cadeau pour sa copine.

Comme rien ne lui plaisait, je lui ai dit de passer à la boutique.]

Aïe aïe aïe.

[C’est une excellente idée : bravo !]

[

J

]

Mais je croise les doigts très fort pour que Jack Lavie trouve son bonheur chez Andrews & Son Curiosités. D’une part, sa visite et celle de ses copains pourraient nous procurer de belles et importantes ventes, donc satisfaire toutes les attentes de Mr Palmborg et les miennes... D’autre part, je préférerais que Jack Lavie ne soit pas contrarié... car le passage par ma boutique d’un des plus grands caractériels du cinéma n’est pas du tout rassurant.

[Montre-lui les fleurs en perle :

tu peux lui dire que c'est hyper

tendance à Paris !]

[Évidemment. Mais te stresse pas :

je sais qu'il va trouver chez nous

le truc dément, incroyable et rare

qu'il cherche.]

Même à distance, Nuola devine assez bien ce qui me turlupine...

[Yessss.]

[Tiens-moi au courant.]

[

J

]

[Et appelle-moi si tu as le moindre problème]

[Il n'y en aura pas !]

En même temps, qu'est-ce que je pourrais faire à de milliers de kilomètres de distance ? À part m'angoisser à défaut de pouvoir me téléporter ? Alors, plus vraisemblablement je dois vraiment apprendre à lâcher prise. En n'ayant aucun doute sur Nuola et sa capacité à gérer toute situation, mais aussi en faisant confiance à... Jack Lavie. Car si du côté de Nuola, aussi farfelue soit-elle, je sais que je peux dormir sur mes deux oreilles, du côté de Jack Lavie, je me sens un peu moins sereine.

La présence du type le plus irritable de Hollywood chez Andrews & Sons Curiosités aurait de

quoi rendre nerveux un moine zen yogi dopé au Stressout.

La main qui se pose sur mon épaule me fait sursauter. Neil se tient à présent debout à côté de moi et me sourit.

– Tout va bien ? Tu as l’air toute tendue.

Sa paume masse gentiment le haut de mon dos. Sa sollicitude me touche, sa gentillesse m’étonne et sa main sur moi réveille un vent de frissons et perturbations intérieures...

– Oh, des histoires de boulot, dis-je de façon évasive tout en jetant un regard inquiet vers Ivy.

Heureusement, celle-ci, à présent penchée avec Anish sur la radio, semble ne rien avoir remarqué de mon aparté avec Neil. Mais des bruits dans le salon nous font tourner la tête : d’un pas décidé, Kim passe la porte de la cuisine.

– Hello, ça va ? lui demande Ivy sans tout à fait lever le nez de la radio en cours de réparation.

Ça n’a pas l’air...

Le visage de Kim est complètement fermé, son front crispé et ses yeux habituellement noisette sont presque noirs. Surtout quand elle nous fixe Neil et moi d’un air mauvais.

Oups !

Je me sens mal. Je vacille presque tout en soutenant son regard. Est-ce qu’elle a aperçu la main de Neil sur mon épaule ? Je jette un coup d’œil vers ce dernier. Mains dans les poches, il sourit, l’air détaché. Mais son regard attentif est posé sur Kim : lui aussi semble avoir aperçu la colère de mon amie. Pense-t-il à la même chose que moi : est-ce qu’elle nous a vus cette nuit ?

Mon sang fait un triple tour, à la vitesse de mes pensées qui s’affolent. Mais la voix joyeuse d’Ivy retentit :

– Ça y est, ça marche !

Le son nasillard de la vieille radio se fait alors entendre.

Et maintenant, notre flash météo urgent : risque de cyclone sur la Floride !

Anish repose son tournevis tandis qu’Ivy monte le son. Neil fait un pas en avant et Kim se rencogne contre le chambranle de la porte, bras croisés.

Depuis hier la Floride est en état d’alerte.

Kim reste impassible.

Trois États sont déjà en vigilance maximale ; l'aéroport international de Miami est fermé, certaines autoroutes sont coupées et toutes les zones inondables vont être évacuées par mesure de précaution.

Il me semble voir une crispation passer rapidement sur le visage de Kim.

Les autorités conseillent de rester à l'abri, de ne pas circuler pour éviter de créer des embouteillages et ne pas encombrer les routes réservées aux interventions des équipes de secours.

– Ce n'est pas un cyclone qui va me retenir, marmonne Kim.

Suit un jingle au bruit de crécelle particulièrement irritant. Et comme pour confirmer les dires du flash météo, de longs gémissements de vent se font entendre au dehors, lourds de menaces.

– Putain, c'est la merde, dit Ivy dans un chapelet de gros mots inhabituel chez elle.

Ce vocabulaire montre à quel point elle est tracassée. D'ailleurs elle se met aussitôt à envoyer des SMS sur son téléphone. J'imagine qu'elle est déjà en train de prévenir sa mère, ou... mais cette fois, je n'ose pas sourire à Kim pour en plaisanter. D'ailleurs, mon amie semble maintenant carrément furieuse, et encore plus quand elle s'aperçoit que je la cherche du regard.

On dirait franchement qu'elle m'en veut. Mais, la météo, Kim, j'y suis pour rien !

Ceci dit, elle n'est pas la seule mécontente. La pièce entière vibre de contrariétés. Anish, plutôt avenant jusqu'alors, se renfroge et soupire lourdement en prenant son crâne entre ses mains.

– Tu parles d'un séjour de détente : coincé dans une maison sans pouvoir sortir !

Neil n'a pas l'air plus réjoui : il se met lui aussi à tapoter sur son portable en pinçant les lèvres.

Et moi ? Moi je me dis que finalement on serait tous mieux loin d'ici. En tout cas, de mon côté, j'ai mieux à faire maintenant, et puis ce petit séjour n'a plus beaucoup de raison d'être, si Kim persiste à vouloir partir.

Anish semble se reprendre et se lève, l'air réjoui.

– Bon, il nous reste du vin et maintenant qu'on a la radio, on a de la musique, on va pouvoir faire la fête !

– Oui, tout va s'arranger, confirme Ivy avec son optimisme habituel. On pourra certainement à nouveau se déplacer d'ici quelques heures.

Son regard soudain inquiet fait le tour de la pièce.

– Kim ?

Après un bruit sourd sur le sol que j'ai du mal à identifier, la porte de l'entrée claque. J'ai un

mauvais pressentiment. Inquiète, je me précipite dans le salon et je rouvre la porte. Avancé d'un pas décidé, Kim se dirige vers sa voiture en traînant sa valise à roulettes qui cahote sur le sol défoncé par la pluie.

Quoi ? Elle est en train de partir ?

– Kim, crié-je, attends deux minutes tout de même.

Elle continue d'avancer sans même se tourner vers moi.

– Mais qu'est-ce qui te prend ? ajouté-je.

À ces mots, elle se retourne et me lance un regard étrange. Puis elle se hâte à nouveau sous la pluie. Sans comprendre, je la suis des yeux.

– Attends, hurlé-je de loin en la voyant monter dans sa Ford.

Elle ne lève pas les yeux vers moi. Est-ce qu'elle m'a entendue ? Le vent souffle si fort qu'il en est assourdissant. Alors j'agite la main dans sa direction. Elle ne réagit pas davantage.

Oh ?

À vingt mètres de moi, la voiture de Kim démarre et commence à avancer. Ses roues patinent dans la boue en envoyant une giclée de terre autour d'elle.

La voiture accélère en se dirigeant dans ma direction. Supposant que c'est pour éviter de patiner à nouveau, je souris à Kim, un peu mal à l'aise.

Un bruit râpeux m'indique qu'elle enclenche la seconde sans ménagement. Elle me fait ensuite des appels de phare. J'avance vers elle.

Mais, dans un hurlement de klaxon, elle passe en trombe devant moi.

Sans s'arrêter ? ! ?

– Kim, appelé-je interdite.

Elle ne ralentit pas et file vers le portail au bout de l'allée. Ah non alors, elle ne va pas partir comme ça, sans qu'on n'ait le temps de se parler ! Et sur un malentendu en plus. Alors, je me mets à courir derrière la voiture en criant.

Elle ne freine pas, elle ne ralentit pas et même elle accélère.

Alors ça !

Ça, c'est tout ce que je ne supporte pas, cette impression qu'elle me fuit et qu'elle évite la

discussion. Ça me met très mal à l'aise et, au fond, ça me fait me sentir coupable sans savoir réellement de quoi. Est-ce qu'après une nuit de réflexion, elle m'en veut d'avoir laissé Ivy organiser ce séjour qui tourne à la catastrophe ?

Bien décidée à la rattraper pour comprendre ce qui se passe, je cours, focalisée sur les feux arrière de la voiture, attendant le moment où ils vont devenir rouges, signe que Kim va enfin s'arrêter. Sur le côté de mon champ de vision, deux silhouettes sortent de la maison de la gardienne, sans doute Gillian et Alec alertés par les coups de klaxon. Sans tourner la tête, je distingue les bras levés d'Alec et j'entends ses appels se mêler aux miens.

– Kim ! Arrête-toi.

Je dois rejoindre la voiture de Kim avant le portail. Car dès qu'elle sera sur la route goudronnée, elle filera et je ne pourrai plus la rattraper. Soudain, une rafale de vent me déporte sur le côté, me faisant presque tomber. Mes cheveux couvrent un instant mes yeux, je titube dans le vent, je lutte pour garder mon équilibre puis je reprends ma course. Kim, elle, est presque parvenue devant le portail ouvert.

Le jour s'assombrit d'un coup. Surprise, je lève les yeux vers le ciel où des nuages bruns se déplacent à une vitesse effrayante. Avec un grondement sourd, une bourrasque plie tous les arbres à l'horizon. L'un des énormes palmiers qui encadrent le portail se met à pencher à l'oblique au-dessus de l'allée. Hébétée, à bout de souffle, je le vois basculer complètement. Alors, presque au ralenti, il tombe sur le capot de la Ford.

– KIM, attention !

Le pare-brise éclate dans un crissement aigu. En fait c'est moi qui crie sans pouvoir m'arrêter.

– KIM !

Au même instant, dans une simultanéité terrifiante, un second palmier s'abat. Son tronc s'écrase cette fois sur le toit de la voiture. Je mets toutes mes forces dans les derniers mètres qui me séparent de la Ford à présent stoppée dans sa course, immobile et fumante, fauchée par la tempête. Des larmes brouillent ma vue, la peur me donne envie de vomir. En approchant, je ne vois qu'une chose : la tête de Kim basculée vers l'avant. Son immobilité me glace le sang.

Quand j'atteins enfin la voiture, ses cheveux masquent son visage, du sang ruisselle sur ses mains, encore crispées sur le volant.

– Kim ? Tu m'entends ? !

9. Une question de vibration

- Kim, tu m'entends ?

La tête de mon amie repose sur le volant, sans réaction.

Oh mon Dieu !!!

Une nuit zebree d'eclairs bleuâtres semble être tombée en plein jour. La pluie battante tambourine sur la carrosserie, le vent hurle dans les arbres, des branches entières s'abattent autour de moi en fouettant le sol. Une odeur huileuse de surchauffe s'engouffre dans mes narines dès que je m'approche de la voiture défoncée, immobile et fumante. Depuis que j'ai vu les palmiers s'écrouler sur la Ford de Kim, un nœud de terreur me tord le ventre. Haletante, j'attrape la poignée de la portière du côté du conducteur. J'appuie de toutes mes forces mais impossible de l'ouvrir.

Et merde !

- Kim ? appelle-je, je vais t'aider, fais-moi un signe, s'il te plaît !

Toujours aucun mouvement dans son corps affaissé. La peur monte d'un cran supplémentaire.

Pas ça, pitié !

Tremblante, je fouille mes poches à la recherche de mon portable : rien. Je regarde vers la maison, qui semble avoir disparu derrière le rideau de pluie. Où sont les autres ? Ont-ils vu ce qui s'est passé ? Pourquoi n'arrivent-ils pas ? En observant le corps inerte de Kim, il me semble voir son dos bouger légèrement puis plus rien. Mon cœur bat à tout rompre.

Est-ce ce que j'ai rêvé ?

Galvanisée, je m'arc-boute complètement sur la poignée : aucun effet. Le mécanisme d'ouverture des portes semble gripper.

Prise d'un éclair de lucidité, je bondis de l'autre côté de la voiture et je me fraye un chemin entre les branches de l'arbre écrasé : la porte côté passager ne s'ouvre pas davantage. Avec le choc, quelque chose a dû se bloquer dans le système de fermeture automatique.

Non, non, non !

Un peu hagarde, je retourne de l'autre côté. Kim ne bouge toujours pas.

Est-elle... ?

Je n'ose même pas formuler le mot qui me terrifie.

Pitie, faites qu'elle ne soit qu'évanouie.

Le vent continue à mugir dans mes oreilles, effrayant. Tremblante et incapable d'agir autrement que de secouer la portière sans succès, je fixe la Ford fauchée par les troncs, le pare-brise explose, le toit defonce. Le palmier abattu sur le capot barre toute possibilité d'atteindre Kim par là et l'autre fait grincer le métal du toit en menaçant d'écraser complètement l'habitacle. Comment la sortir de là ? Je me sens totalement impuissante.

Une bourrasque me fait vaciller et soudain, avec un gémissement quasi-humain, un nouveau palmier s'abat à une dizaine de mètres de la voiture. Je sursaute, effrayée.

- Mets-toi sur le côté, je vais essayer avec ça, dit une voix à côté de moi.

- Neil ?

Pas le temps de réaliser, mais aussitôt je me sens rassurée.

Il glisse un énorme pied de biche dans le haut de la porte puis, forçant de tout son poids, il réussit à élargir l'espace entre la carrosserie et la portière, qui accepte enfin de s'ouvrir. Bousculant alors Neil, je me penche sur Kim et pose une main sur son épaule.

Mon amie gémit doucement, puis elle secoue lentement la tête et tourne son visage vers nous. Hébétée, sonnée, mais apparemment indemne.

Et vivante.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle d'une voix très faible.

Elle frotte son visage entre ses mains puis soupire lourdement.

Elle parle, elle est cohérente, et elle remue sans problème le haut de son corps.

Je respire, soulagée. Encore plus quand je constate que les traces de sang que j'avais aperçues ne sont que de petites griffures sur ses doigts.

J'ai eu tellement peur !

- Est-ce que tu as mal quelque part ? demande-je en surveillant avec inquiétude le moindre de ses gestes et réactions.

- Je ne crois pas, murmure Kim.

Elle redresse lentement son dos vers l'arrière du siège puis pose son crâne sur l'appui-tête.

- Ah oui, murmure-t-elle, je n'ai pas eu le temps de freiner...

- Tu as du réseau pour appeler les secours ? demande-je à Neil, déjà penché sur Kim pour defaire

sa ceinture de securite.

- Mon portable est reste dans la maison, s'excuse-t-il d'un ton penaud.

Et merde... Comme le mien.

En quelques minutes, le ciel se couvre d'énormes nuages au ventre rougeoyant, qui foncent sur nous à une vitesse effarante. Après une salve de coups de tonnerre, la pluie cesse d'un coup, comme si la tempête retenait son souffle avant de se déchaîner à nouveau. Un seul regard nous suffit pour nous concerter, Neil et moi : il faut faire vite.

- Tu crois que tu peux te lever ? demande-je à mon amie.

Elle me jette un regard vitreux, puis secoue lentement mains, bras, épaules, nuque, cuisses. Je lui tends la main pour l'aider à se relever, impatiente, me retenant à peine de la bousculer.

Un craquement sinistre se fait entendre sur le toit : ployant sous le poids du tronc, le métal risque de s'enfoncer d'un moment à l'autre.

- Vite, Kim, supplie-je en l'aidant à mouvoir ses jambes vers l'extérieur de la voiture.

- Oui, sourit-elle courageusement en posant ses pieds sur le sol.

- On y va, me dit Neil.

J'acquiesce, sans quitter le visage de Kim des yeux. Neil l'attrape par une aisselle et moi par l'autre. Quand nous la soulevons, elle me paraît légère et sans vie. Son sourire ressemble à un rictus.

- Doucement, lui dit Neil quand elle se retrouve en position verticale.

Derrière nous, quelqu'un arrive en courant.

Enfin ! J'ai l'impression qu'il s'est passé des heures depuis l'accident, mais en voyant arriver Alec au pas de course et derrière lui les silhouettes d'Anish, Ivy et Gillian, je comprends qu'à peine quelques minutes se sont écoulées depuis l'accident.

- Est-ce qu'elle va bien ? crie Alec essoufflé.

Je lui fais signe que oui car toute notre attention est maintenant concentrée sur Kim : debout, un curieux sourire sur ses lèvres.

Complètement ahurie.

Je la soutiens par le bras. Elle semble vouloir se dégager et fait un pas. Neil tend la main pour l'aider. Elle sourit d'un air absent. Puis elle regarde autour d'elle et aperçoit Alec qui nous a rejoints. Alors ses yeux balaient le ciel, ses jambes vacillent et elle s'effondre sur elle-même. Alec la rattrape dans ses bras juste avant qu'elle ne tombe. D'un geste rapide, Neil étale le manteau de Kim à terre pour qu'Alec puisse y déposer le corps de mon amie, à présent mou comme une poupée de chiffon.

Oh mon Dieu, pourvu qu'elle n'ait pas d'hémorragie ou de traumatisme interne !

Je regrette de l'avoir obligée à bouger aussi vite quand un crissement de toile se fait entendre du côté de la voiture. Le toit descend de trente bons centimètres, à peine retenu par le sommet de l'appui-tête. À la fois soulagée et terrorisée, je tremble comme une feuille.

Ensuite tout va très vite.

- Il faut l'allonger sur le côté, dit une voix inconnue, je suis médecin. Je suis venu dès que j'ai entendu le bruit de l'accident.

À genoux près du corps inconscient de mon amie, l'homme écoute sa respiration.

Immobile et tendue d'inquiétude, je retiens la mienne. Alec est lui aussi agenouillé près du corps de Kim, Neil et Anish l'entourent de part et d'autre comme deux solides protecteurs. En face de nous, Gillian tord ses mains en fixant le corps étendu au sol. Blanche et immobile à côté de moi, Ivy semble pétrifiée.

Le médecin tâte la gorge de Kim en regardant sa montre, il fait la même chose avec son poignet, il soulève délicatement une de ses paupières. Il teste ses réflexes un par un. Je surveille chacun de ses gestes jusqu'à ce qu'il donne son diagnostic.

- Aucune plaie apparente, absence de contusion, tension et auscultation normale, pouls régulier et réflexes parfaits, ça devrait aller. Elle a fait un petit malaise, ce qui est très fréquent après un choc. Je vais lui donner des antidouleurs, dit-il en sortant une boîte de médicaments de sa sacoche.

Ouf.

Un frisson court dans mon dos. Neil se rapproche de moi et pose une main sur mon épaule.

- Ça va ? Tu tiens le coup ?

Je hoche la tête, incapable de dire un mot. Il frotte gentiment le haut de mes épaules pour me reconforter. Je me laisse faire, à la fois réchauffée et rassurée par le contact de sa main.

Kim rouvre un œil mais elle paraît ne pas nous voir. Son regard se promène autour d'elle, un peu absent, un peu amorphe puis, tout à coup, son sourire s'efface, ses yeux se remplissent de larmes et elle se met à sangloter.

Bouleversée, je m'apprête à me jeter près d'elle pour la consoler, mais mon regard surprend le geste d'Alec qui avance timidement la main vers Kim. Sans la quitter des yeux, il effleure sa joue, puis avec une délicatesse infinie, repousse les cheveux collés sur son front. Des larmes roulent de ses yeux sans qu'il les retienne. Ma gorge se serre d'émotion. Kim tourne la tête vers lui et se met à pleurer de plus belle. Je suis complètement retournée. Ivy aussi, qui me cherche des yeux, les joues couvertes de larmes.

- C'est normal, explique le medecin, c'est le contrecoup.

C'est seulement a cet instant que je reconnais l'homme qui s'occupe de mon amie : c'est l'un des deux voisins aperçus hier, avec qui Neil discutait.

- Pauvre Kim, murmure Ivy en s'agrippant a mon coude.

Secouée de larmes, Kim tremble maintenant de la tête aux pieds. Agenouille près d'elle, Alec retire son pull et le pose doucement sur elle. La tendresse de ses attentions m'emeut terriblement.

- Vous êtes sûr qu'elle va bien ? demande Ivy d'une voix faible.

- J'ai eu si peur, j'ai cru que... balbutie Kim à présent hoquetante.

- C'est fini maintenant, la rassure le medecin.

Il pose une main sur son front. Puis il se tourne vers nous.

- Elle est en état de choc, je vais lui donner un léger sédatif.

Kim jette un regard inquiet vers la voiture.

- Non, non... je ne pourrais pas... je dois...

Conduire, partir ? Son obsession malgré ce qui vient de se passer me fend le cœur.

Alors elle a failli mourir écrasée et elle ne pense encore qu'à s'en aller ? Loin d'Alec ?

Des larmes me montent aux yeux : frayeur rétrospective, tension post-traumatisme, tristesse, soulagement, tout se mélange.

- Pour le moment, dit doucement le medecin à Kim, vous allez rentrer bien au chaud et vous reposer.

- Tu devrais te mettre à l'abri toi aussi, murmure Neil en se penchant légèrement vers moi.

La pluie a repris. De fines gouttes ruissellent sur son visage quand il me sourit avec tendresse.

- Il lui faut du repos, dit ensuite le medecin à Alec. Entourez-la et rassurez-la, elle a eu très peur.

- Moi aussi, murmure Alec, exprimant ce que nous ressentons tous en cet instant.

Sous la surveillance du medecin, Kim s'assied doucement. Au moment de se redresser, elle repousse la main d'Alec qui veut l'aider. Il reste figé, la main encore tendue, embarrasé, inquiet, malheureux. Ivy et moi nous précipitons alors pour relever notre amie. Une fois debout, elle se laisse aller sur nous et nous titubons presque en tentant d'avancer. Aussitôt, Neil et Anish se glissent près de nous et, passant leurs bras solides sous les aisselles de Kim, la soutiennent pour rejoindre la maison.

Gillian se hâte devant eux. Fermant la marche, Ivy et moi encadrons Alec. Quand nous passons chacune un bras sous celui d'Alec, il sourit piteusement. La gorge nouée, nous avançons, tous trois

incapables de dire un mot, encore secoues et hebetes.

Tout en marchant, je tente de m'interroger sur ce que j'ai ressenti : cette impression de securite soudaine quand Neil a ete a mes cotes avec son pied-de-biche et mon immense soulagement quand nous avons reussi a liberer Kim.

Mais je suis bien incapable d'analyser quoi que ce soit. Je suis videe.

Une fois Kim installée dans sa chambre, les garçons s'eclipsent. Ivy propose de rester aupres d'elle.

- Toi, tu vas te changer, me dit-elle, tu es trempee.

Debout pres du lit, je souris devant ses tendances maternelles revenues, signe qu'elle s'est un peu remise de ses emotions. Gillian arrive alors avec des mugs remplis de the chaud : sa gentillesse me touche et je la remercie chaleureusement de s'occuper de nous. Elle hoche la tête, l'air gene.

Ivy eternue plusieurs fois.

- C'est toi qui as pris froid, chuchote-je pour ne pas reveiller Kim.

Nous buvons nos thes sans quitter notre amie des yeux : elle dort, l'air apaise. Avant d'aller sous la douche, je descends les tasses vides a la cuisine. Au moment ou je vais remonter vers l'etage, Neil apparait en haut de l'escalier. Il a enfiler un tee-shirt et un jean sec.

Je lui souris, etonnee de me sentir rassuree par sa simple presence.

- Heureusement que tu es la, dis-je pour le remercier.

Il leve un sourcil, visiblement surpris par ma formulation. Je me corrige aussitot :

- Je veux dire <<< etais la >>>.

Et je tends la main dans le vague vers le portail, la voiture, Alec, Kim...

Il semble chercher a comprendre ce que je veux dire exactement puis il opine, ce qui doit vouloir dire <<< je t'en prie >>>. Il ajoute d'une voix chaleureuse :

- Et toi ? Comment te sens-tu ?

- Bien. Merci de m'avoir aidee pour la portiere.

Mais je l'observe de biais. C'est tout de même très etrange cette sollicitude... Et ça me fait me sentir très bizarre, entre destabilisation, surprise et irritation. Il est clair que je suis tourneboulee par l'accident de mon amie.

Mais au fond du fond, un petit rien m'enerve, inconfortable comme un caillou dans une chaussure, et ce petit rien c'est que je trouve assez agreable qu'il se preoccupe de savoir comment je vais après tout ça.

Quand il me sourit, ses yeux sont plus fonces, presque lapis-lazuli, avec des eclats dores.

- C'est toujours plus facile quand on est deux et qu'on allie ses forces... murmure-t-il de sa voix de velours.

- Ahhh oui deux, balbutie-je en essayant de cacher le sourire idiot qui me vient aux levres.

Je ne suis pas dans mon etat normal.

Sinon pourquoi mes mains trembleraient, pourquoi mes jambes flageoleraient et mon coeur ferait des soubresauts ?

C'est peut-etre a cause de ce regard troublant et de cette intonation voluptueuse ? insinue ma petite voix, dite en general de la raison, mais qui chez moi, a une tendance irritante a l'exageration.

Mia, reprends-toi, me dis-je en m'eloignant prudemment de Neil, a present parvenu au bas des marches.

Mais celui-ci pose la main sur mon epaule. J'ai l'impression de vibrer des pieds a la tête.

- A plus tard, dit sa voix grave.

Des qu'il sort de la piece, je me force a respirer lentement, avec de longues inspirations ventrales. Je me sens vraiment bizarre. C'est certainement a cause des tensions et des energies contrariees qui regnent dans cette maison depuis hier : les disputes, la tempete, l'accident.

Bref, ce n'est qu'une question d'atmosphere et d'ondes particulieres : tout vibre etrangement dans cette maison.

Il n'y a pas que moi.

10. Tempete tropicale

Le calme est revenu dans la villa et dans ma tête. A travers la baie vitree, je scrute le dehors : la pluie s'est remise a tomber, faisant grisonner le paysage, mais elle me semble moins dense et le ciel plus clair. Les arbres eux-memes paraissent moins courbes sous le vent.

Ou est-ce un effet de mon imagination ?

A l'etage, Kim dort profondement grace au medicament donne par le voisin et Ivy est remontee dans sa chambre pour telephoner. J'envoie un SMS a Grandma pour savoir si tout va bien chez elle. Malgre un reseau instable et quasi inexistant, les messages continuent a passer : une question d'ondes particulieres sans doute !

[La maison est solide. Stop. Aucun risque ni degat.
Stop. Viens quand tu veux. Stop. Kisses+++]

Message caracteristique de ma grand-mere qui lutte a sa facon contre l'extinction du telegramme, disparition qu'elle attribue au developpement expansionniste du SMS. <<< C'etait tellement plus raffine, ces stops, ça faisait comme des soupirs dans une partition de Bach. >>>

Ma grand-mere est une melomane avertie et une farouche adversaire du portable. J'ai reussi a lui en offrir un qu'elle accepte d'allumer, <<< pour me faire plaisir >>>. Et en pensant a tout ce qu'elle a fait pour me faire plaisir depuis vingt ans, j'ai beaucoup de reconnaissance et de tendresse pour elle.

Tout en lui repondant que je vais essayer de venir cet apres-midi - si la meteo le permet -, j'observe par la baie vitree ce qui se passe pres du portail : avec l'aide de voisins, Neil, Anish et Alec deplacent les deux palmiers abattus puis ils soulevent la voiture de Kim pour la déposer sur le bas-cote. Le vehicule semble dans un etat pitoyable.

Un petit frisson me parcourt quand je me refais le film de ce qui aurait pu arriver : le pire...

Mais, maintenant, le vent semble etre tombe : le beau temps va certainement revenir.

Ce n'est pas du tout ce que nous annonce Gillian au moment ou nous nous retrouvons tous - excepte Kim qui dort -, dans le salon.

- N'allez pas croire que c'est en train de s'arranger, lance-t-elle en guise d'introduction.

Comme a son habitude, elle est entree sans prevenir et se dresse maintenant face a nous, telle un oracle, son chat sur l'epaule. Je recule instinctivement, aussitot suivie d'Ivy qui s'adosse a la porte de la cuisine. Neil me suit des yeux en souriant.

Je lui souris en retour, flattee et troublee par son attention.

Gillian nous devisage les uns après les autres.

- Si elle avait une moustache, j'aurais vraiment l'impression d'etre devant Hercule Poirot au moment ou il va demasquer l'assassin des dix petits negres... murmure-je a Ivy pour la faire sourire.

Elle pouffe, ce qui a pour effet de declencher les explications de Gillian.

- Il y a un avis de tempete pour les prochaines trente-six heures, dit alors cette derniere. Rien n'est confirme.

Il faut reconnaitre a Gillian un certain sens du suspense...

- Mais il faut s'attendre au pire, assene-t-elle en conclusion.

Et de la chute dramatique.

Ivy tressaille. Toutes nos tetes se tournent vers le dehors : le ciel est anthracite avec de vilains reflets jaunatres, mais il ne pleut plus et tout semble calme.

Anticipant nos remarques, Gillian ajoute en fixant nos mines perplexes.

- C'est evidemment très rare en cette saison. A cette heure-ci, personne ne peut dire si les vents vont veritablement s'intensifier ou si l'ouragan va se deporter vers l'ocean.

- Les vents ? mais il n'y a plus un pet de... intervient Anish.

Comme pour donner raison a Gillian, une rafale soudaine fait ployer tous les arbres autour de la maison. Et une fenetre claque a l'etage.

- Incroyable, elle a des pouvoirs magiques ! susurre-je pour detendre l'ambiance qui commence a se plomber sous l'effet de l'annonce.

Neil, qui a du m'entendre, tourne la tête et me fait un clin d'oeil. Je me sens rosir et je fais un effort pour ne pas lui sourire beatement. Je note malgre tout qu'a chaque fois qu'il me regarde, la temperature monte dans la piece.

Il n'y a evidemment aucune relation de cause a effet, si ?

Mais revenons a la meteo : si Gillian a raison, ce moment de calme est l'oeil du cyclone. Donc d'ici peu, ça va reprendre de plus belle et en version augmentee.

Apres nous avoir tances du regard, Gillian continue avec une voix lugubre.

- Sur ordre du gouverneur, la region est bouclee jusqu'a nouvel ordre. Mesure de precaution.

Nos yeux sont rives sur elle.

- Tous les aeroports de Floride sont fermes, aucun avion n'est autorise a decoller et plusieurs liaisons routieres sont coupees, poursuit-elle. On craint une montee des eaux.

- A l'epoque, Noe a tenu a peu pres le même discours a ses animaux pour les convaincre de monter dans son bateau... glisse-je a Ivy qui secoue la tête, comme pour me dire que c'est serieux.

- Mais, tente Alec, on est a l'Ouest, et habituellement les trajectoires des ouragans sont plutot sur la cote Est.

- Nous sommes dans un cas inhabituel, repete Gillian, normalement, il n'y a pas de cyclone en fevrier.

Normalement ?

Depuis deux jours, je n'arrive pas du tout a determiner ce qui est normal ou pas. Tout ce qui aurait du etre est chamboule. Tout ce qui n'aurait jamais du arriver arrive. Alors un avis de tempete...

Constatant que nous restons muets, Gillian ajoute un label officiel a ses propos.

- Le president des Etats-Unis a dit qu'il pourrait s'agir d'une tempete <<< serieuse >>>, et il a appele tous les habitants de Floride a une extreme vigilance.

Meme si ce que raconte Gillian est alarmant, je n'arrive ni a realiser ni vraiment a me concentrer sur le probleme. Il faut dire qu'en echo a la tempete annoncee, je suis moi-meme en etat d'alerte : remue-menage interieur inhabituel.

Vigilance maximale.

- Mais ici, on craint quelque chose ? demande Ivy d'une voix apeuree.

Son visage est tendu. Pour ma part, je n'arrive pas vraiment a m'inquieter. J'ai eu tellement peur tout a l'heure pour Kim, que mon stock de trouille semble epuise pour le mois.

- Pluie et vents violents, mais heureusement, la maison n'est pas en zone d'evacuation. Si l'ouragan se confirme, il faudra imperativement rester dans les habitations et les abris.

- Mais pour le moment, il est preferable de ne pas sortir ? reformule Anish.

- Oui. Et d'eviter de circuler.

- Donc on ne peut quitter la region ni en avion ni en voiture ? demande Alec a son tour.

- Non, on ne peut pas, assene Gillian.

Ce non definitif fait tomber le jeton de la realite en moi.

Cette accumulation ne peut etre completement hasardeuse. Est-ce qu'il y a une lecon a en tirer ? Mais laquelle ? Se resigner ? Decider de devenir le Haroun Tazieff des ouragans ? Et si c'etait simplement une facon de me rappeler qu'il faut savoir se contenter de l'instant present ?

Car pour le moment, nous n'avons qu'un effet d'annonce et aucune certitude ! En resume, je suis en train de me faire des noeuds dans le ventre pour un phenomene inhabituel dont même les meteorologues les plus chevronnes ignorent l'issue.

Je secoue la tête pour repousser mes craintes. Je dois prendre de la distance. Je dois me limiter a ce qui se passe ici et maintenant : l'instant present.

Et l'instant present, ce sont les yeux de Neil poses sur moi.

OHHH ? Mais j'adore l'instant present !

Je lui souris, il me repond avec un clin d'oeil.

Ma foi, bloques par la tempete... ça peut ouvrir des horizons, non ?

STOP, recentrons-nous.

- On est coincees ici, mais jusqu'a quand ? demande alors Ivy d'une voix etranglee.
- Ca peut durer une semaine, peut-etre dix jours, dit Gillian.

J'ai l'impression de la voir ricaner. Je vais finir par croire qu'elle est ravie de jouer sa Cassandra.

- Ah non, mais ce n'est pas possible, ça ! crie Ivy.

Cette fois, la voix de mon amie est catastrophée. Surprise, je me tourne vers elle pour essayer de comprendre : c'est elle qui a tout fait pour qu'on vienne ici, qu'on y passe plusieurs jours, dont la Saint-Valentin, et maintenant, c'est elle la plus aneantie parce qu'on est coincees la ? Est-ce que la tentative de depart de Kim l'a fait changer d'avis ? Ou est-ce qu'il y a autre chose ?

Mettant fin a mes interrogations, un éclair déchire soudain le ciel, des craquements se font entendre dans le haut de la maison et les lumieres s'eteignent subitement. Le salon s'assombrit comme si la nuit etait tombee en plein milieu de journee. Ivy pousse un cri. Malgre moi, je cherche Neil du regard et suis agreablement surprise de voir qu'il semble lui aussi chercher le mien. Est-ce qu'il pense comme moi a... ? Impossible de l'affirmer mais il me semble que dans la demi-penombre, ses yeux brillent davantage, comme illumines d'eclats sensuels.

Gillian sort en hate pour revenir peu après avec des bougies, des lampes torches et des lampes a petrole datant au moins de la guerre de Secession.

- Il faut fermer les volets et prevoir de quoi barricader toutes les ouvertures.

Je remarque alors qu'elle s'adresse presque exclusivement a Neil, comme s'il etait le chef de troupe.

- Elle sent en lui le leader ou elle est sous le charme ? demande-je en me penchant vers Ivy.

Cette dernière secoue la tête, crispée sur son téléphone. Avec une nervosité évidente, mon amie tente de passer des appels, qui ne semblent pas vouloir aboutir.

Qui cherche-t-elle à joindre avec tant d'insistance ? Son amoureux ?

Je souris en moi-même : la dépendance, même amoureuse, ce n'est pas bon pour la santé. Alors en plus de l'opération sauvetage du couple de Kim, ma mission au cours de ce petit séjour - force, vu la météo - va être d'aider Ivy à garder toute son autonomie par rapport à cet amoureux mystère. Et qui sait, peut-être essayer d'en savoir un peu plus sur ce correspondant ?

Mais en la voyant rager contre son téléphone, je vérifie tout de même sur le mien : plus du tout de réseau.

De mieux en mieux...

Je peux dès maintenant rajouter à la liste de mes objectifs pour ce séjour : gérer l'accumulation de contrariétés...

- Écoute, dis-je à Ivy pour essayer de la détendre autant que pour me persuader moi-même que tout va bien, Gillian a parlé de <<< possibilité >>> d'aggravation sous trente-six heures. Je suis sûre qu'elle exagère.

Sans me répondre, Ivy jette un regard vers Gillian : celle-ci agite sous le nez des garçons une liste imprimée de consignes en cas de tempête.

- Il est impératif de... lit-elle d'une voix professorale. Un, démonter et débrancher les antennes de télévision. Deux, régler la radio sur la chaîne d'info du gouvernement.

- Il n'y a pas de télévision dans la maison, lui fait remarquer Anish. Et je n'arrive plus à rallumer la radio.

Gillian grommelle quelques mots inintelligibles avant de continuer.

- Trois, protéger les baies vitrées et fermer solidement toutes les issues. Quatre, vérifier les équipements et outils susceptibles d'être utilisés après le cyclone : hache, scie, clous, marteaux, baches, contreplaques, bidons en plastique de type jerrycan, serpillières, seaux... et eau de javel. Cinq, placer en un endroit central et connu de tous la trousse de premier secours : pansements, alcool, nettoyant, coton hydrophile, compresses, sparadrap...

Au bout d'un moment, après de nouvelles recommandations, Gillian regagne sa maison avec Alec qui se propose de l'aider, sans doute une façon de la remercier de son hospitalité. Anish se charge de la préparation de la caisse à outils, et Ivy, semblant abandonner sa recherche de réseau, de la trousse de santé. Neil a disparu.

Préoccupée par cette incroyable prévision d'ouragan en plein mois d'hiver, je monte lentement l'escalier avec l'intention de voir comment va Kim et de fermer les fenêtres des chambres.

- J'ai commence a rentrer les bacs a fleurs, me dit Neil quand j'arrive a l'etage.

Il y a en effet de gros bacs remplis d'hibiscus sur le balcon de bois exterieur qui fait le tour de l'etage. Mais, en regardant Neil me sourire, je me demande si c'est bien l'effet du hasard que l'on tombe l'un sur l'autre aussi souvent.

Ceci dit, quand on est enfermes dans une maison, c'est un peu normal de se croiser, non ?

- Ah, tu etais la, je me demandais... dis-je.

Non mais ça ne va pas ? Je ne me demandais rien du tout !

- Tu me cherchais ? demande-t-il innocemment.

- Non mais... bien vu pour les pots de fleurs ! dis-je d'un air degage.

Du fond du couloir, Neil avance lentement dans ma direction. Incapable de le quitter des yeux, je me sermonne.

Bouge, vite.

Je me precipite vers l'issue de secours la plus proche : n'importe quelle porte qui me permette de quitter ce couloir sans risquer de le croiser de trop pres.

Je ne me sens pas très fiable sur ce coup-la.

- J'ai deja ferme les volets dans les pieces du fond, dit sa voix melodieuse.

La main sur la poignee de la porte, je hoche la tête, surveillant du coin de l'oeil son corps qui va passer a cote du mien d'ici une demi-seconde. Et a son passage, j'ai l'impression que tout en moi bascule, cheveux, epaules, raison...

Une fois le cyclone, - pardon -, Neil passe, j'entre doucement dans la chambre de Kim : elle dort, l'air tranquille. J'ecoute son souffle un moment puis je remonte la couette sur elle. Comment va-t-elle reagir quand on va lui annoncer qu'on est bloques ici ?

Je tire le volet. Sur la coursi ve, j'apercois Neil en train de tirer un enorme pot vers l'interieur. Levant le regard vers moi, il me sourit.

Je me sens toute chose.

Je rabats brusquement le volet puis la fenetre. Puis, le front sur la vitre fraiche, je tente d'analyser ce qui se passe depuis ce matin avec cet homme, ces echanges de regards brulants.

Est-ce que je suis attiree par lui uniquement parce qu'il s'interesse a moi ? Autrement dit, est-ce parce qu'il me regarde que, par reaction quasi mecanique, mes regards le cherchent aussi ? Un peu comme les femmes enceintes qui ne voient que des femmes enceintes partout, parce que leurs pensees

- conscientes et inconscientes -, sont focalisees sur ça ?

Bref, soit je fais une fixette... soit... Mais soit quoi ?

Le mot pour definir mon etat d'esprit a cet instant est : deconcertee.

Je ressors dans le couloir pour aller fermer la chambre d'a cote : Neil y est deja. Je m'immobilise sur le seuil.

Rien de plus normal : il ferme les volets et toi aussi, me dis-je pour essayer de calmer tout ce qui commence a s'affoler en moi.

- Il me reste deux pots a rentrer, dit-il, mais il y a encore le grenier.

Quand il tend le bras vers une porte sombre, sa main me frole. Malgre moi, je tressaille. Il se contente de sourire très innocemment.

- Commence, je te rejoins.

Une vague de palpitations incontrôlables se declenche dans ma poitrine...

Un peu agacee d'etre si reactive - et en priant pour que mon trouble ne clignote pas comme un gyrophare sur mon front -, je grimpe un escalier etroit.

En haut des marches, la piece, assez basse de plafond sur ses cotes, couvre toute la surface de l'etage. Elle est encombrée d'un bric-a-brac digne de la reserve de ma boutique. Une armoire, deux commodes style Jefferson, des chandeliers, des miroirs et... un lit a baldaquin dont la moustiquaire blanche flotte comme une robe soulevee par la brise. Je fixe le mouvement du tissu, gracieux, hallucinogene, presque irreel, m'attendant a voir surgir un fantome.

- Il doit y avoir une fenetre ouverte, dit Neil emergeant alors de l'escalier.

Ce n'est pas un fantome mais une incarnation bien reelle de fantasme...

Malgre la chaleur dans le grenier - nous sommes juste sous la charpente et sans clim -, je frissonne en le regardant.

Et voila, ça recommence !

Il me lance un regard gourmand qui pourrait me faire totalement perdre la tête.

Cherchant a reprendre le controle de ce que je ressens - un melange irritant de trouble, attirance, apprehension et fascination -, je lui tourne le dos et me dirige vers les fenetres.

Ce mec doit posseder un truc particulier qui agit sur mes pheromones.

- Comment savais-tu qu'il y avait un grenier ? lui demande-je, histoire de faire la conversation.

Et parce que le silence me semble un peu trop chargé.

- La forme du toit, dit-il, soudain tout près de moi.

Je sursaute. Puis je le suis des yeux malgré moi. Il attrape un parapluie à manche de corne, le retourne pour accrocher le fermoir d'une des fenêtres de toit. Il tire puis verrouille l'abattant avec le manche du parapluie.

Sacre sens pratique.

Mais nouvelle épreuve pour tester ma résistance ! Car quand il s'est mis sur la pointe des pieds pour atteindre la toiture, une bande de peau bronzée est apparue entre tee-shirt et jean : ce morceau de chair hypnotisant a instantanément ravivé quelques souvenirs charnels récents.

Je ne bouge plus.

- Écoute, me dit-il tout en continuant à fermer les issues, ça a bizarrement commencé entre nous, mais on pourrait...

On ? Ouiiii ? Quoi ? me retiens-je de murmurer.

Me sentant dériver, je me compose aussitôt un air détaché modèle breveté <<< reine d'Angleterre morte de faim, mais qui ne va pas se jeter sur les petits fours >>>.

- Repartir de zéro, continue-t-il.

- Zéro ? répète-je.

Le grenier vibre à présent d'ondes étranges tandis qu'il règne dans la pièce un demi-jour mystérieux. Je respire lentement tout en suivant des yeux son corps qui se déplace de fenêtre en fenêtre.

Pourvu que je ne bave pas...

- Puisqu'on est coincés ici ensemble, sans savoir combien de temps.

Ici ? Il veut dire dans le grenier ?

Je hoche la tête, hébété, essayant malgré tout de comprendre la raison de mon trouble : curiosité, désir, redécouverte de ma propre sensualité, déséquilibre de chakras ou élan naturel vers un autre être ? Mais peut-être faut-il simplement que je me laisse aller ? Sans chercher d'explications, juste pour vivre cette réalité, aussi troublante soit-elle ?

Neil se rapproche de moi à pas lents, un air de défi sur les lèvres. Nos yeux sont rivés l'un à l'autre. Malgré moi, je fais un pas vers lui. Cela semble l'amuser. Il sourit, mon corps tremble, son

parfum m'enveloppe, ma nuque se renverse, ses mains avancent vers mes épaules, ma bouche s'entrouvre...

- Il faudrait aller faire des réserves, dit alors une voix sèche en provenance de l'escalier.

Oh nonnnn !? Gillian ?

Le corps de Neil se détache brutalement du mien. Nos yeux se quittent, nos lèvres se referment. Une bouffée de frustration me parcourt de haut en bas. Quand il s'écarte de moi, les doigts de Neil effleurent mon poignet.

Gillian se dresse face à nous dans le grenier. Comme elle en a l'habitude : sans s'être annoncée.

C'est vraiment une vilaine habitude !

Je soupire lourdement et Neil m'adresse un clin d'œil.

Gillian balaie du regard les volets clos, opine en signe d'assentiment pour le travail effectué puis se tourne vers Neil, comme si je n'existais pas. Une marée de colère s'agite en moi. Je foudroie Gillian du regard en l'entendant ne parler qu'à Neil.

- Je vous ai fait une liste : eau minérale, riz, pâtes, légumes secs, biscuits, sucre, café, pour six personnes et au moins pour sept jours.
- Un kit de survie glucidique, ronchonne-je.
- Et il faut aussi prévoir des sacs de sable. On les distribue en ville, ajoute-t-elle comme si elle ne m'avait pas entendue.

Cette façon de ne s'adresser qu'à la gent masculine m'exaspère, aussi, je fonce sur elle d'un pas volontaire.

- Je me charge de tout, lui dis-je en arrachant presque la liste de ses mains.

Parfois je ne maîtrise pas complètement mon impulsivité...

Un nouveau point à travailler plus tard.

La liste à la main, je me demande soudain comment je vais transporter des sacs de sable, mais chaque chose en son temps...

Gillian me lance un regard stupefait, mais bien moins que celui de Neil.

Ce qui n'est pas pour me déplaire.

Surtout quand il semble ensuite amuser, voire un peu admiratif.

Bon, là je me fais des films, car il fait bien trop sombre pour deviner ce qui se passe dans sa tête.

Et il faudrait déjà que je sois capable de savoir ce qui se passe dans la mienne, me dit ma petite voix qui, Dieu merci, s'était un peu tue ces derniers temps.

Après un conciliabule au rez-de-chaussée, les garçons décident finalement - et unilatéralement -, d'y aller à pied tous les trois. Je rouspète un peu contre la récupération masculine de mon initiative.

- On va en reconnaissance sur le terrain, me dit Neil avec un sourire adorable.
- C'est un truc de mec, souligne Anish en gonflant ses pectoraux.
- Mouais, souffle-je, ça veut dire quoi cette organisation, les femmes au foyer et les hommes aux tâches extérieures ?
- C'est peut-être mieux que tu sois là si Kim se réveille, dit Alec.

Son regard douloureux me fait dire oui tout de suite.

Mais quand même...

Ivy, qui a remarqué ma mine chiffonnée, me prend affectueusement par l'épaule. L'une contre l'autre, nous regardons les trois hommes franchir la porte.

- On ne va quand même pas les empêcher d'aller se coltiner les courses sous la flotte si ça les amuse ! me dit Ivy.
- Il est clair que ça flatte la partie reptilienne de leur cerveau, réplique-je, encore un peu froissée d'avoir été mise hors-jeu.
- Reflexe archaïque : le mâle part querir de quoi nourrir sa femelle, rencherit Ivy.
- Mmm, c'est pour ça qu'à un moment il n'y a plus eu de mammoths sur cette terre.
- Ah ouais ?
- Oui, et c'est aussi pour ça que certaines femmes particulièrement indépendantes ont décidé de devenir végétariennes : pour ne plus être à la merci des hommes !
- Cinq mille ans d'histoire revue et corrigée par Mia, se moque Ivy.

Les trois silhouettes disparaissent derrière le portail.

Une tisane à la main, je m'installe sur un des canapés en observant l'intérieur de la jolie villa, hier accueillante et transformée aujourd'hui en bunker. Je suis seule au rez-de-chaussée : Kim dort et Ivy est remontée passer un coup de fil. Un peu lasse, je bascule la tête sur le dossier et ferme les yeux.

Y aurait-il ici un microclimat particulier ?

En tout cas, il se passe vraiment de drôles de trucs dans cette maison : disputes, attirances, secousses nerveuses, incidents électriques, plus fatras émotionnel divers et varié...

Mais en fait, tous ces desordres sont une simple question de physique. Descente du barometre + montée du thermometre + pression atmospherique + tension accumulee + karma des uns et des autres = tempete et reactions incontrolables.

Reaction de fusion ? ironise ma petite voix.

J'ignore ce sarcasme quant a la sagesse de mes reflexions.

Mon attitude et mon attirance irrationnelle vers Neil ne sont que le resultat d'une conjonction de vibrations et d'energies subtiles perturbees par les ondes exterieures.

Bref, une pure affaire de magnetisme dans un contexte climatique particulier.

11. Orages et tensions

Des pas me tirent de ma somnolence. Je me redresse legerement.

- Quelle heure est-il ? demande Kim d'une voix pateuse.

Inquiete de voir son pas hesitant, craignant qu'elle s'effondre, je me releve precipitamment pour l'aider. Et des que je suis pres d'elle, je la prends dans mes bras.

- Oh Kim, dis-je incapable de trouver les mots pour lui dire ma frayeur, mon soulagement et mon affection.

Sans un mot, elle pose le front sur mon epaule. Elle me semble si fragile que des larmes me montent aux yeux. Je la fais avancer avec precaution vers le canape. Je l'aide a s'asseoir, je dispose les coussins en cocon autour d'elle, je deplie un plaid sur ses jambes puis je cours a la cuisine lui chercher un verre d'eau.

- Tu preferes un jus de fruit ? Tu veux que je te fasse un the ? Tu veux manger quelque chose ?

Elle secoue la tête d'un air un peu absent.

Assise a cote d'elle, je ne peux m'empecher de la devisager : aucune trace de blessure, les traits encore un peu bouffis par le sommeil chimique, et les yeux cernes de mauve.

Je suis soulagee, mais je continue a m'inquieter : se souvient-elle de ce qui s'est passe ?

- Comment te sens-tu ? Tu as mal quelque part ? Tu veux que j'appelle le medecin ? demande-je en glissant un coussin sous sa nuque.

- Pas au mieux de ma forme, dit mon amie qui semble avoir retrouve un peu de serenite depuis ce matin. Mais ça va... Je crois que j'ai eu de la chance, et specialement que vous ayez pu me sortir de la voiture aussi vite, ajoute-t-elle comme si elle repondait a mes interrogations.

Sa fureur parait retombee. Mais je continue a la scruter.

- Mais ne t'inquiete pas comme ça, je vais bien... sourit-elle en tapotant ma main.

- J'ai eu si peur pour toi, murmure-je la gorge serree.

Elle hoche la tête en silence.

- Il se passe quoi ici ? dit-elle ensuite en indiquant les volets fermes et le matos de Gillian sur la table.

- On se prepare au passage d'un ouragan. Enfin, on anticipe, dis-je pour attenuer l'aspect

dramatique de mes propos.

Car comment lui annoncer le nouveau rebondissement - on est maintenant coincés ici - dans le plan devenu catastrophe ?

- Ah.

Elle fixe le jour qui filtre à travers les persiennes d'un oeil morne.

Est-ce qu'elle a compris qu'elle n'allait pas pouvoir repartir ?

- Et puis, ta voiture est HS.

Silence. Elle observe maintenant ses mains puis se met à les frotter l'une dans l'autre.

- Je me suis conduite comme une imbécile, dit-elle au bout d'un moment.

Je me tais, attendant de voir où elle veut en venir.

- J'étais tellement furieuse que je savais plus ce que je faisais, murmure-t-elle.

- Mais pourquoi ? ne puis-je m'empêcher de demander. Qu'est-ce qui s'est passé pendant la nuit pour que tu...

Je m'interromps, bien consciente de ce qui s'est passé pendant la nuit : j'ai couché avec Neil ici-même, sur ce canapé.

- Tu m'as vue avec... lui ? dis-je assez embarrassée.

- Évidemment, tu as passé la soirée à discuter avec lui !

Oups.

Mais il me semble plutôt que c'est elle qui a discuté avec Neil, non ?

- Et puis cette nuit, à un moment, j'ai ouvert un oeil et tu n'étais pas dans la chambre.

Aie.

Alors elle est au courant. Eh oui, j'étais avec Neil, c'est un fait, mais ce n'est pas un drame ! Alors pourquoi je n'assume pas ?

Parce que j'ai clamé haut et fort et sur tous les toits que perdre la raison à cause d'un mec, c'était fini pour moi, dit ma petite voix.

Et qu'en l'espace d'une nuit, je viens de renier un an de grands principes. Et que j'étais prête à replonger il n'y a même pas une heure.

Et puis comment expliquer a Kim que j'ai couche avec le mec que j'ai critique pas plus tard qu'hier devant elle ?

Moi-meme je ne comprends pas comment j'en suis arrivee la, alors !

- Je ne sais pas ce qui m'a pris ce matin, continue Kim comme si elle formulait mes pensees.

Je fronce les sourcils, ce qui semble la mettre encore plus mal a l'aise.

- Je suis idiote, j'ai vraiment cru que... begaye-t-elle.

Est-ce qu'elle est... jalouse ? Je ne comprends plus rien.

- Enfin tu vois, j'ai pense que, toi et Alec...

- Quoi ??? m'exclame-je terriblement soulagee.

Elle fait une moue honteuse.

Elle a vraiment imagine que moi et Alec, on... Alec, son mec pour la vie ?

Je reste silencieuse, reflechissant au fait que ma meilleure amie me croit capable d'une trahison aussi ignoble.

Bonjour la confiance !

C'est quand même un peu vexant. Je ne lui en veux pas parce que je sais qu'elle souffre et ne sait pas ou elle en est, mais ce soupcon, aussi improbable et injustifie soit-il, me blesse.

- Excuse-moi, dit Kim en se tournant vers moi. C'est horrible de ma part d'avoir pu imaginer ça. Je me sens tellement mal.

Elle me devisage avec un regard angoisse.

- Ne t'inquiete pas pour ça, dis-je en passant un bras autour de son epaule. Ca n'a aucune importance, et en plus, c'est deja oublie !

- Je suis desolee, reprend-elle. En plus c'est toi, avec Ivy, qui avez organise ce sejour pour moi... et Alec. C'est vraiment nul de ma part, tu me pardonnes ?

- Je ne sais même pas de quoi tu parles, la rassure-je.

Elle sourit piteusement. Alors, je comprends deux choses : un, elle est complètement a cote de ses pompes. Deux, il suffit de lui dire ce qui s'est passe avec Neil cette nuit pour qu'on en rigole ensemble.

- Si tu savais... commence-je.

Mais je m'arrete aussitot.

Quel interet a lui raconter que, pendant qu'elle cauchemardait dans son lit, j'etais en train de passer un des meilleurs moments de ma vie sexuelle avec le copain de son ex ? Est-ce que ça n'est pas un peu futile ?

Elle me lance un regard triste qui me bouleverse. Je serre son epaule un peu plus fort et pose ma tête contre la sienne.

- Combien Ivy et moi sommes inquietes pour toi, continue-je en corrigeant la fin de ma phrase.

Je ne mens pas, mais j'ai modifie mon intention de depart, dis-je a l'intention de ma petite voix deja prete a souligner mon changement de cap. Et puis au fond, ce moment est prive, sexuel et passe. Et je vis dans l'instant present...

- Je suis perdue, Mia. Excuse-moi.

- Arrete de t'excuser. C'est normal que tu ne saches plus ou tu en es...

- Oui, mais j'etais hors de moi, je me suis fait un film, j'ai vraiment delire.

- C'est peut-etre un effet secondaire des somniferes d'Ivy : ça fait planer ? plaisante-je pour la faire sourire.

- Tu parles, c'etait *Very bad trip*, soupire Kim.

Je hoche la tête.

- Qu'est-ce qu'on peut faire ?

- Je ne sais pas, soupire-t-elle. Tout est vraiment en bordel dans ma tête depuis que c'est fini avec Alec.

- Tu es sure que le mieux est de vous separer ?

- Mais oui ! Je ne peux pas passer ma vie avec un type qui drague tout ce qui bouge des qu'il a un coup dans le nez !

- Tu n'exageres pas un peu ?

- Tu le connais toi aussi ! Il boit, il est ivre en deux minutes et après, il fait du charme a tout le monde. Alors evidemment, les filles craquent et il continue.

Peut-etre qu'il n'est pas très sur de lui et que ça le rassure ?

Mais je la laisse parler.

- Au Nouvel An, il y a eu cette fille qui le collait, j'avais l'impression qu'il ne s'en rendait pas du tout compte. Il etait gentil avec elle, comme avec tout le monde, il la faisait rire, c'etait insupportable, mais il etait detendu, heureux. Puis elle a commence a vraiment le draguer, et il riait, et continuait a boire, ça m'a mise en colere. A un moment, j'ai même cru qu'elle allait l'embrasser. Alors je n'ai pas supporte. Je suis partie. Et j'ai mis Alec dehors quand il est rentre.

- Je n'aurais pas supporte non plus, dis-je solidaire.

- Je ne suis pas capable de vivre ça toute ma vie.

- Mais tu es malheureuse, dis-je au bout d'un moment.

- Je ne veux plus jamais le voir, mais en même temps, je crois que je ne peux pas vivre sans lui. Si

tu savais comme il me manque. Je suis complètement paumee...

Comment l'aider ? Mon regard se pose sur les magazines d'Ivy a present empiles sur la table basse. <<< Le mec ideal >>> titre une des couvertures ou trone le torse nonchalamment denude d'un ephebe aux abdos d'acier.

Mes pensees font un petit detour rapide vers le ventre de Neil. Je les rapatrie illico vers la situation presente : Kim assise a cote de moi.

- OK. On fait les plus et les moins d'Alec, propose-je.

Les plus et les moins : ces questionnaires maison faits systematiquement a chaque grande decision de notre vie, Kim, Ivy et moi : les plus et les moins de l'animal domestique que nous n'avions pas, du prof de dessin barbu dont nous etions toutes les trois amoureuses, des vertus du tampon par rapport a la serviette, de notre futur job et des qualites essentielles d'un patron.

On devrait passer pros s'il existait un championnat de tests du pour et du contre.

- D'accord, commence-t-elle, il est etourdi, touche a tout, distrait, bordelique.
- Ouvert et spontane.
- Fauche, sourit Kim, sensible, genereux.
- Passionne, engage.
- Infidele, instable.
- Cultive.
- Fetard.

Et ainsi de suite, jusqu'a ce qu'elle se taise, les yeux dans le vague.

- Je ne sais toujours pas, dit Kim avec un sourire, mais merci.

Je souris a mon tour. Depuis nos 13 ans et notre premier coup de coeur, nous avons toujours fait les plus et les moins de nos amours respectifs. Un quart de seconde, j'envisage de lister ceux de Neil, mais je me retiens.

Je ne me souviens pas de ceux de Nicholas. Mais aujourd'hui, j'y ajouterais <<< pas fiable et opportuniste >>>.

Ivy et Kim m'avaient mise en garde : toutes deux m'avaient dit, <<< il a l'air super, mais tu ne vas pas un peu vite en l'invitant chez toi ? >>> Car a peine deux mois après etre sorti avec lui, il etait installe a plein temps et a grands frais chez moi. Nourri, loge, blanchi. Ma grand-mere avait quitte New York, la maison etait grande, j'avais plein de projets et beaucoup d'innocence.

Interrompant mes souvenirs, le bruit d'une porte que l'on referme resonance a l'etage.

- C'est qui ? Ivy ? demande Kim alarmee.

- Ca fait au moins deux heures qu'elle est montée téléphoner. Elle a du finir par avoir du réseau !
- Et les autres, ils sont où ?
- Partis chercher de quoi nous permettre de survivre, plaisante-je.
- Oui je te rappelle très vite, dit la voix d'Ivy du haut de l'escalier.
- Si c'est pas de l'amour ça, se moque Kim, manifestant un petit regain de bonne humeur.

Ah l'amour...

Mais je me tais. A chaque fois que je pense à Nicholas, c'est pareil : je deviens un peu amère. Et encore plus depuis ce fichu mail. Mais j'espère que sans réponse de ma part, il va m'oublier.

Et en tous les cas, moi, je fais tout pour.

- Dès que je peux, oui, c'est ça, dit Ivy en raccrochant.
- J'espère que ce n'est pas sa mère au bout du fil, souffle Kim, il faudrait que M^{me} Weiss comprenne qu'Ivy n'a plus 15 ans.
- Mère poule c'est pour la vie, affirme-je sans aucun argument valable pour étayer ma théorie.
- Qu'est-ce qui est pour la vie ? intervient alors Ivy en arrivant au bas des marches.
- L'amitié, assure-je en duo avec Kim.

Parvenue au rez-de-chaussée, Ivy colle son nez sur la baie vitrée.

- Il pleut un peu moins, on dirait ?

Son optimisme est toujours aussi fascinant : des trombes d'eau dégringolent au-dehors !

Elle se tourne vers moi, m'interrogeant du regard avec des oeillades peu discrètes en direction de Kim.

- Je suis au courant pour l'ouragan, lui dit Kim. Et je vais vous dire une chose : je vous aime beaucoup, mais dès que cette fichue tempête est passée, je m'en vais.

Je me sens rassurée : au moins elle ne compte pas s'enfuir en plein cyclone.

Elle feuillette maintenant un des magazines.

- Tu sais, me dit-elle alors très sérieusement, dans les plus et les moins d'Alec, j'ai oublié <<< bête de sexe >>>.

Et elle éclate de rire.

Va savoir pourquoi je pense immédiatement à Neil.

Comme par magie, la porte de la maison s'ouvre. Gillian ? Non, les trois hommes encombrés de

sacs et de packs d'eau. Ils laissent tomber leur chargement et s'ebrouent sur le seuil, passablement trempes. Impossible de ne pas avoir le regard scotché sur Neil, dont chaque millimetre carre de chair est revele par son tee-shirt colle sur sa peau. Irresistible et sexy a souhait...

Il gagne haut la main le concours du maillot mouille !

Je me ressaisis. Avec un regard rapide vers les garçons, Kim se leve.

- Je suis crevee, je vais m'allonger un peu.

Elle disparaît vers l'etage. Le visage ferme, Alec se dirige vers la cuisine avec une partie des sacs.

Aie...

- Tout va bien ici ? demande Neil en retirant ses baskets.

Des que j'entends sa voix grave et melodieuse, je me sens bizarre. Discretement, j'essuie mes mains moites sur ma robe.

- Parfait, repond Ivy tandis que je reste immobile, sans plus savoir que faire de mes bras ou de mes jambes.

Mais ce n'est pas possible d'etre empotee comme ça a 25 ans !

Le telephone d'Ivy retentit. Son visage se contracte quand elle décroche.

- Je t'avais dit que je te rappellerais. Attends, je monte, ça capte vraiment mal en bas.

Et elle grimpe quatre a quatre les escaliers. D'un mouvement lent, Neil ramasse deux packs d'eau et marche vers la cuisine. Subjuguee, je le suis des yeux. On dirait un felin qui se dirige tranquillement vers le point d'eau, criniere au vent et empreintes moites sur le sol brulant...

Honnetement, ça n'est pas juste marcher ça : c'est risquer de declencher une emeute !

Mais, tout en le regardant, je comprends que je suis en train de perdre un nouveau pan de controle sur moi-meme et qu'il faut vite que je prenne du recul.

En l'occurrence : que je monte planquer mes fremissements avant qu'ils ne me denoncent.

Aussi, des qu'il a le dos tourne, je fuis. Arrivee sur le palier, je respire a fond, a nouveau mal a l'aise a l'idee d'etre gouvernee par mes pulsions. Ou sont passes ma serenite, ma distance, mon detachement travaille avec application depuis plus d'un an maintenant ?

Alors il suffit d'un très bel homme, d'une voix de velours, d'une demarche feline et d'une pauvre tempete pour me mettre sens dessus dessous ?

Contrariee par mon manque evident de recul, je fais tourner mon pendentif sur sa chaine, comme si le bruit familier du frottement allait m'aider a resoudre mon bazar interieur.

Mais d'autres questions se posent, tout aussi troublantes : est-ce que je suis vraiment en manque a ce point ? Et si j'etais en realite victime d'un desequilibre de mes energies, en particulier sexuelles, qui me pousserait a devorer des yeux (et plus si affinites) le beau Neil ?

Comme il fait sombre sur le palier - l'electricite n'est toujours pas revenue -, je tends la main vers le mur pour me guider. Sans entendre le detail de ses paroles, j'entends la voix d'Ivy dans sa chambre. Soudain, des AH AH AAH suivis d'une sorte de bourrasque retentissent : Ivy eternue.

Surprise, je sursaute et je bouscule la console qui orne le large palier. Le gros vase ventru pose en son centre s'ebranle, danse sur son pied puis s'ecrase sur le tapis avec un bruit sourd.

Pourvu qu'il ne soit pas casse !

Je me precipite a genoux.

Il n'est pas casse, il est en miettes.

- Oh la boulette, murmure-je en me souvenant des mots de Gillian : <<< uniquement des objets de collection dans cette maison. >>>

Je n'ai pas vraiment repere a quoi ressemblait ce vase avant sa transformation en puzzle dix mille pieces, mais même avec de la super glue, il va me falloir un peu de temps... Il faudra vraisemblablement que j'en rachete un identique et ce n'est pas ça qui va arranger l'etat de mes finances. Mais on verra ça plus tard.

Dans l'immediat, je rassemble les morceaux. Par bonheur, la lumière revient a ce moment-la, ce qui me permet de recuperer plusieurs eclats eparpilles au sol.

En sourdine, j'entends Ivy eternuer a nouveau puis se moucher et les garcons en bas se feliciter du retour de l'electricite. Alors, sans reflechir, je fourre tous les morceaux dans le dernier tiroir de la console.

- Hummm, entends-je alors.

Putain, c'est pas vrai. Ne me dites pas que... Mais avant même de relever la tête, je sais deja qui est la : Neil.

L'air stupide, je reste a quatre pattes, une main encore posee sur la poignee du tiroir.

Depuis quand est-il la ? Est-ce qu'il m'a vue planquer les morceaux ? Mais pourquoi faut-il toujours que je sois surprise par ce mec, et en plus dans des moments ou je ne suis pas du tout en position de force ?

En train de piquer une crise a l'aéroport, quand je me goinfre de graines de chia, ou en culotte de Mere Noel ?

La vache, s'il y a un scenariste pour ecrire le destin de chacun, il faudrait lui suggerer que je vais finir par etre complètement ridicule et peu credible dans mon role de fille sereine et equilibree !

En plus, je suis blonde, alors j'entends d'ici les quolibets !

Avec un soupir de malfaiteur pris la main dans le sac, je finis par le regarder.

Une epaule appuyee contre le mur, le corps legerement penche, il me fixe. J'oublie aussitot toute recrimination contre les situations de cette vie en general et de cet instant en particulier. Il a retire son tee-shirt trempe et porte a present une chemise de lin bleu pale. Ses mains sont glissees dans ses poches de jean et mes yeux effleurent malgre moi cette zone a fort potentiel erotique.

Son attitude m'evoque a nouveau celle d'un fauve. Cette fois a l'affut.

- J'ai l'impression que tu m'evites, dit-il.

Je cherche une reponse en le devisageant avec assurance comme si je n'etais pas en mauvaise posture. Il sourit d'un air detache. Soudain, sans que j'aie le temps de repondre, il se retrouve accroupi a mes cotes, la main tendue vers moi pour m'aider a me relever.

Je me redresse avec dignite, en essayant de rester a distance raisonnable. Ce qui n'est pas facile, vu que Neil ne lache pas ma main. Au contraire, il la serre délicatement dans la sienne et m'attire a lui.

- Reprenons notre echange la ou nous avons ete interrompus, murmure-t-il d'une voix envoutante.

Je sens son souffle sur mon visage. Je reflechis du mieux que je peux a mes options de reponse : A, volontiers. B avec joie. C d'accord. D oh ouiiiiii.

Une vague de desir s'engouffre en moi. Comprenant que je ne peux pas lutter, je ferme les yeux. Ses levres effleurent alors les miennes en murmurant.

- On en etait precisement la, non ?

Ses mains se posent sur mes hanches. Quand il me plaque contre son bassin, le frisson deliciaux qui descend le long de ma colonne vertebrale ne lui echappe pas. Il sourit. Les yeux dans les yeux, nous vacillons de desir, nos levres se froient, se cherchent, souffles courts, avides. Impatients.

Et si quelqu'un montait ?

Peu m'importe a cet instant... Je tends davantage mon visage et tout mon corps se presse sur le sien. Sa bouche m'attire comme un fruit juteux et irresistible. Mes mains courent sur ses bras et ses epaules avant de rejoindre sa nuque. Mes doigts fouillant ses cheveux, j'agrippe son cou. Nos levres

se joignent, se goutent, se redécouvrent et s'unissent dans un baiser capiteux et troublant. Etourdie, j'oublie totalement le reste du monde en retrouvant le goût vanille de sa bouche.

Au moment où il me soulève entre ses bras et m'emporte dans l'escalier vers le grenier, je me dis que, finalement, retenir ses pulsions c'est très très mauvais pour la tension.

Blottie contre le torse de Neil, je me laisse complètement aller. Dans le grenier, il repousse la porte du bout du pied et, d'une main, tourne la clef dans la serrure.

- Cette fois, personne ne nous déranger.

Je ne peux empêcher la sueur de dégouliner dans mon dos : enfermée ici avec un homme hautement désirable, il y a de quoi avoir des vapeurs.

Il fait quelques pas, le temps de s'acclimater à la pénombre, puis il se dirige vers le fond de la pièce. D'un mouvement très doux, il me dépose sur le haut lit à baldaquin. Venu d'un des vasistas, un rayon de lumière éclaire ce coin du grenier. Comme un halo juste sur nous.

Debout face à moi, chemise entrouverte, Neil m'observe. Un sourire gourmand étire ses lèvres. Je commence à me relever sur un coude.

- Ne bouge pas.

Sa voix est affectueuse, mais je l'entends comme un ordre. Je repose mon crâne, un peu troublée de m'y soumettre avec plaisir.

Où est passé mon moi indépendant ?

J'y réfléchirai plus tard, car pour le moment son regard qui passe sur moi lentement, s'arrêtant sur chaque partie, chaque volume, chaque creux, m'empêche totalement de penser. Malgré ma robe, je me sens complètement nue, caressée, embrassée. Je me retiens de me tortiller, mais des picotements apparaissent partout où ses yeux se posent.

Il entreprend alors de retirer mes chaussures : je porte aujourd'hui des baboules à talon dont j'ai tout de suite aimé la double bride. Aujourd'hui, ces deux boucles sur chaque pied se révèlent exaspérantes. Jamais elles ne m'ont semblé si longues à ôter. Neil défait la première boucle, ses doigts se glissent vers ma cheville, l'attrapent par en dessous avant de remonter doucement sur l'arrière de mon mollet.

Il revient vers la première chaussure dont il retire la deuxième bride. Il écarte lentement le cuir puis soulevant délicatement mon talon, fait glisser le soulier.

J'ai l'impression d'être Cendrillon devant le Prince charmant.

Neil se penche pour embrasser le dessus de mon pied. Ses lèvres chaudes me font l'effet d'un

rayon de soleil sur ma peau et mes orteils s'ecartent presque en éventail. Il entreprend alors de les embrasser l'un après l'autre, et tandis qu'il caresse mon pied avec ses lèvres, je soupire de contentement.

Mon pied est une zone erogene dont j'ignorais l'existence. Cambree sous ses baisers, la plante de mon pied se revele a son tour une zone incroyablement excitable. Le desir commence a irradier violemment en moi.

Evidemment, Neil soumet mon autre pied au même traitement. Incline, il me jette de temps a autre de petits regards amuses, comme s'il voulait mesurer l'effet de ses caresses sur mes extremités.

Delicieux et inedit sont les seuls qualificatifs qui me viennent a l'esprit.

Ses mains remontent ensuite de chaque cote de mes mollets pour atteindre mes genoux, que je serre sous ma robe. Il en fait le tour avec ses paumes puis redescend, revient, remonte, s'arrete sur l'ourlet de ma robe. Effleurant le tissu, il survole mes cuisses jusqu'a mes hanches. Je retiens mon souffle.

Sans me quitter des yeux, il se concentre alors sur ma robe. En coton leger, elle s'ouvre sur le devant par une serie de boutons qui démarre du milieu de mes cuisses jusqu'au decollete. C'est exactement la voie que Neil a decide d'ouvrir.

A chaque bouton defait, ses yeux brillent, presque sauvages quand il met a nu une nouvelle parcelle de peau. Quand il arrive au niveau de ma culotte, je me cambre malgre moi. En apercevant la dentelle ajouree, il sourit.

- Decidement, les dessous rouge te vont très bien.

Je rougis presque autant que ma culotte en pensant a celle de Mere Noel que je portais la premiere fois ; mais pas le temps de s'appesantir, ses doigts qui effleurent mon entrejambe me font tout oublier du passe. Je m'enfonce avec delice dans le moment present.

Il devoile ensuite mon nombril et le haut de mon ventre. Ma robe ne tient plus que par le bouton entre mes seins et, sous son regard aiguise, je bombe la poitrine. Quand il ouvre complètement ma robe, je respire avec difficulte. Offerte a ses regards, ma peau me semble electrique.

Comme pour verifier ma reactivite, il passe ses mains au-dessus de mes seins, sans les toucher. La simple chaleur de ses paumes survolant ma chair me fait soupirer. Mais il n'en a pas fini avec ma robe. Il degage mes epaules l'une après l'autre, il en apprecie l'arrondi, les creux, avant de faire glisser mon vetement le long de mes bras pour l'oter complètement. Les yeux rives a son visage, j'ondule pour l'aider.

Moi qui n'ai jamais ete très a l'aise avec ma nudite, j'aime a present qu'il me deshabilie.

Et je voudrais etre deja nue entre ses bras.

Il joue avec les bretelles de mon soutien-gorge, avant de les faire tomber pour glisser ses doigts sous la dentelle et agacer immédiatement la pointe de mes seins. Je gemis en fermant les yeux. D'un geste habile, il défait l'agrafe dans mon dos et retire le tissu qui entravait mes seins : ils s'épanouissent, remplis de tension et de désir.

- Quelle merveille, chuchote-t-il en admirant mon corps dénudé.

Cet homme a vraiment des pouvoirs étonnants sur mon corps qui frémit, vibre et me semble se transformer en bloc de désir à chaque fois qu'il me regarde. Quand sa bouche se met à embrasser mon buste, je me cambre, agrippée à ses cheveux. Mes pointes de seins dardent, avides de rencontrer ses lèvres. Il fait courir sa bouche tout autour, évitant presque de saisir la pointe impatiente, je m'agite, je gemis, je quémande, il finit par les agacer à petits coups de langue avant de les mordiller jusqu'à me faire serrer les dents.

Puis sa bouche se dirige vers mon ventre, effleure mon nombril et se pose sur mon pubis. À travers la dentelle, il embrasse mon sexe. Je retiens mon souffle.

Se redressant lentement, il m'observe, sourit, et se met à rouler ma culotte sur mes hanches pour la faire glisser le long de mes jambes.

Il se recule pour me regarder.

- Tu es très belle, dit-il en contemplant mon corps comme si j'étais un tableau.

Je ne me suis jamais sentie aussi admirée, ni aussi désirable.

Dresse devant moi avec ses cheveux aureoles de lumière, Neil a des allures de matador.

Je le contemple lentement et du regard, je caresse son corps. Je commence par son visage, ses yeux brillants de désir, sa bouche aux lèvres pulpeuses, son grain de beauté si sexy, son cou où le sang palpite, son torse ferme et ses pectoraux tendus, ses bras et ses mains impatientes, ses hanches solides. La ceinture de son pantalon, le tissu de son jean tendu sur son entrejambe, ses cuisses que je sens contractées, prêtes à bondir.

Un fauve à l'arrêt.

Mon regard se pose à nouveau sous sa ceinture où la bosse que je distingue dessine la forme de son sexe. Je vois Neil frémir sous mon regard.

Et ce frémissement me donne envie de le faire languir à mon tour.

Sans le quitter des yeux, j'écarte légèrement les cuisses. En réponse, ses lèvres s'entrouvrent et ses yeux se rétrécissent. Alors je soulève une jambe dans sa direction et je pose le bout de mon pied sur son ventre tendu. Son visage marque un instant de surprise, puis se détend quand je commence à promener mes orteils sur sa peau. Je caresse le nombril, le ventre, les pectoraux puis d'un mouvement

enveloppant, je repousse sa chemise ouverte sur une epaule. Sa carrure d'athlete se dévoile, mon pied degage son autre epaule. Amuse, il aide ma tentative de deshabillage pedestre en roulant ses epaules en arriere. La chemise tombe : son torse de statue apparait, encore plus somptueux que dans mon souvenir. Sa peau veloutee luit et le clair-obscur de la piece souligne chaque volume dans sa perfection.

Quand mon pied descend vers son pantalon, je surveille son visage ; il respire plus vite, plus court et ses machoires tressaillent. Je pose mon pied bien a plat sur son membre et je commence a le masser a travers le tissu. Ses hanches basculent legerement vers l'avant et j' imagine ses fesses contractees pour mieux recevoir mes caresses.

Il ferme les yeux. Je continue quelques instants, jusqu'a la limite du supportable pour son jean. Alors je me mets prestement a genoux devant lui. Il semble surpris par la rapidite de mon deplacement, mais ses yeux remplis de desir montrent a quel point il est impatient lui aussi. J'embrasse son ventre, puis je defais les boutons de son pantalon. D'un mouvement de reins, il accompagne mes mains qui font glisser son jean. Son sexe en partie libere tend violemment son calecon. Je le fais descendre a son tour. Neil soupire plusieurs fois.

Son membre se dresse devant moi, vigoureux et ardent. Je le caresse, je le decouvre, je le serre entre mes doigts. Neil rale doucement a chaque caresse. Puis mes pressions se transforment en mouvement de va-et-vient qui lui arrache des soupirs. Contre ma paume, sa peau est tiede, fremissante et son membre durcit de plus en plus.

Je sens que je pourrais le faire jouir entre mes doigts.

Mais Neil m'arrete en posant la main sur la mienne. Sans me quitter des yeux, il me repousse en arriere. Quand mon dos se pose sur le matelas, il attrape chacune de mes jambes et me tire a lui, en se positionnant entre mes cuisses. La hauteur du matelas lui permet d'avoir a peine a me soulever par les hanches pour que nos sexes se trouvent face a face.

L'impatience me fait haleter.

Quand il pose son sexe sur le mien, il sourit en sentant l'ondee qui s'y cache. Mais il se recule : je sursaute, frustree, impatiente. Ses doigts se glissent la ou la pointe de son sexe etait il y a une seconde et commencent a caresser mon intimite. Je me cambre davantage, il se met a agacer mes chairs. Je me sens palpiter, il semble apprecier et accentue ses caresses. Soudain, delaisant mon clitoris enflamme, il enfonce ses doigts en moi. Je me tords de plaisir en gemissant. Tout en maintenant mes cuisses ouvertes avec les siennes, il prend le controle de mes chairs, qui lui repondent par de petites contractions annonciatrices.

Sentant que mon plaisir croit, il revient sur mon clitoris qu'il excite alors sans repit. Je halete, je crie presque, je cherche ses doigts qui embrasent a present tout mon sexe, je brule de plaisir. Mes chairs se tendent, mon ventre se contracte, mes fesses se soulevent. Avec un regard presque brutal, il accelere ses caresses, ses yeux brillent. Il sait que je vais jouir.

- Encore, murmure-je.

Il m'obeit.

Mes reins se cambrent quand l'onde de plaisir se declenche et irradie mon sexe palpitant de spasmes delicieux et incompressibles. Paupieres baissees, je me laisse aller a la jouissance, mais je sens le regard de Neil sur moi. Et cela magnifie longtemps mon plaisir.

Quand mon corps se detend, il se penche sur moi pour m'embrasser délicatement. Ma bouche se tend, mes levres le happent, le devorent, et des deux mains je saisis sa nuque pour le gouter complètement. Il semble aimer cette soudaine voracite et repond a mon baiser en enfonceant profondement sa langue dans ma bouche.

Annoncant la fusion de nos corps.

- J'ai envie de toi, murmure-t-il.

- Viens, dis-je.

Il se baisse pour ramasser son jean, je l'observe amusee quand il sort de son pantalon un preservatif.

- Tu te promenes toujours avec ça dans tes poches ?

- Quand une très belle femme est dans les parages, oui, plaisante-t-il. Et la tout de suite, je me felicite d'avoir pris le paquet dans le salon.

- Oh, tu l'as vole ?

- Emprunte, dit-il en enfilant la protection sur son membre tendu. Mais si tu veux je vais le remettre en place tout de suite.

- Oh non, dis-je en l'attirant a moi par les hanches.

Il sourit voracement cette fois. Et sans preambule, d'un coup de reins, il entre son membre en moi. Son bassin cogne contre le mien.

- Oh, souffle-je.

Il me regarde, une lueur d'inquietude dans les yeux.

- Tout va bien, souris-je, c'est juste divinement bon.

Rassure, il commence a aller et venir entre mes jambes. Des la premiere minute, je me sens complètement emportee. J'agrippe ses epaules et, ventre tendu, je bascule mes reins vers lui. Je me retiens de crier. Je serre ses hanches avec mes mains, je laboure le bas de son dos avec mes ongles, il s'enfonce encore, il rale, je me cabre, je me tends, il accelere, puissant, sans pitie. Un fourmillement presque familier commence a irradier mon bassin, mon ventre et mon sexe.

- Je vais jouir, murmure-je, surprise que ça vienne si vite.

Je suis presque decue, j'aurais voulu jouir avec lui.

Il sourit mystérieusement et continue sa cadence délicieuse.

Comme je le sentais, le plaisir s'engouffre alors et se repand dans tout mon corps. Mon sexe tremble, palpite et explose dans l'orgasme. Ma respiration est presque coupée tant le plaisir est vif. Mais Neil ne me laisse pas reprendre mon souffle. Basculant mes jambes vers mes épaules, il glisse un oreiller sous mes fesses.

- C'est... merveilleux, balbutie-je étonnée de découvrir aussitôt une multitude de sensations inédites.

Pour toute réponse il m'embrasse : son baiser est un bouquet de sensations plus voluptueuses que jamais. Grâce à cette position, Neil a toute latitude pour entrer plus loin en moi. Son sexe me semble même plus épais, plus vigoureux et plus délicieux encore. J'ondule sous son corps, je me laisse aller à son rythme puissant, à mes sensations, à ses assauts puis ses replis, à ses mains qui me cherchent et m'entraînent et au plaisir qui remonte en flèche. Quand il me regarde, ses yeux sont noyés de désir et ses pupilles élargies lui donnent un regard flou et exalte.

- C'est bon, râle-t-il.

Soudain un éclair apparaît par la lucarne du toit. Ses doigts se crispent sur mes hanches, ses fesses se contractent sous mes doigts, nos ventres se tendent, mon sexe commence à s'embraser de nouveau, le sien se gorge de plaisir puis, dans un même spasme, nous nous arc-boutons. Je plaque mes lèvres sur sa bouche pour ne pas hurler quand l'orgasme se déchaine.

L'un contre l'autre, épuises de plaisir, nos corps continuent à vibrer longtemps. Puis, il se laisse glisser sur le côté pour me prendre dans ses bras. Je me laisse aller à la douceur de cet instant. Le visage enfoui dans son épaule, je souris en pensant au cyclone qui menace au dehors et à la tempête sensuelle que je viens de vivre dans un accord parfait de la nature et de mon corps.

Mon ouragan se prénomme Neil.

12. Nouveaux arrivants

Vivre l'instant present, ça a du bon.

Je m'etire, baille, puis referme les yeux. La pluie continue a tomber au-dehors. Le moteur d'une voiture puis des portieres qui claquent interrompent le rythme regulier des gouttes sur la toiture. Je tends l'oreille, puis je me redresse sur un coude. Il se passe quelque chose ? A moitie endormi, Neil m'embrasse sur la tempe, sa bouche cherche mes levres, ses mains mon corps. Aussitot, malgre trois orgasmes successifs, je sens se reveiller en moi un regain de sensualite.

Mais il me semble percevoir des ondes etranges, en provenance du rez-de-chaussee.

Je me detache des bras de Neil : quand je me releve, il attrape mon poignet, le regard etincelant de desir.

Clairement pret a me sauter dessus. Et reciproquement.

Sans lacher ma main, il m'attire a lui, je me penche sur son visage, il sourit, nos levres se rejoignent pour un long baiser. En vain, il essaie de me faire basculer sur le lit, mais je resiste. Je l'embrasse a nouveau en riant puis je recule en caressant son visage du bout des doigts. Je serais bien restee... mais mon intuition me dit qu'on a besoin de moi. Je me hate dans l'escalier, en verifiant que ma robe est correctement reboutonnee.

Pas lundi avec mardi. Ou la robe coinsee dans l'elastique de ma culotte !

Mon impression se confirme quand j'entends la voix d'Ivy, nerveuse et aigue, celle qu'elle prenait quand sa mere et elle venaient de se disputer.

Quand j'arrive dans le salon, mon amie se tient raide pres de la baie vitree et me lance un coup d'oeil qui ressemble a un appel au secours.

Houston, on a un probleme...

Debout devant la porte d'entree encore ouverte, une brune aux cheveux courts et un homme a la chevelure gominee sont en train d'entasser un stock de valises digne de stars en deplacement.

Alison et Max Mayden ?

J'ouvre de grands yeux : Ivy les a invites ? Les deux plus insupportables frere et soeur du XXI^e siecle ? Des le lycee ou nous avons eu la malchance de l'avoir dans notre classe en terminale, Alison a ete elue Miss pretentieuse de l'Etat de New York et son frere, ex aequo avec un accessit dans la categorie condescendance. Je n'ai jamais eu d'atomes crochus avec Alison, mais je sais qu'Ivy est

restée plus ou moins en contact : le hasard a fait qu'elles se sont retrouvées sur le même campus en Californie et j'imagine que leur exil étudiant loin de New York les a rapprochées.

Mais j'ignorais qu'elles étaient copines à ce point !

- Alison et Max arrivent d'Orlando, m'explique Ivy avec force froncages de sourcils. Ils ont été surpris par le mauvais temps, ça a contrarié leurs plans, et ils ont eu l'idée de venir se réfugier ici.

Donc ce n'était pas prévu...

D'ailleurs Ivy nous en aurait parlé, non ? Enfin ça, c'est pas tout à fait sûr si l'on considère son silence sur certains points majeurs de son plan...

Mais peu importe, pour le moment ce qui m'intrigue c'est son air vraiment confus et l'attitude paradoxalement très à l'aise des deux nouveaux arrivants.

Alison secoue la tête pour remettre sa chevelure bouclée en place puis dépose son imperméable sur la console.

Elle imagine sans doute qu'un domestique va surgir et ranger son manteau ?

- Impossible de trouver un hôtel dans ce trou, soupire-t-elle.

Elle contourne le canapé d'un pas chaloupe.

- Oh Anish mon chou, quel plaisir de te trouver là.

Ils se connaissent ?

Anish se lève pour l'embrasser puis Alison se laisse tomber dans les coussins. Lunettes teintées sur les yeux, Max la rejoint et s'assied en face d'Anish.

- Mais comment tu as su qu'on était là ? ne puis-je m'empêcher de demander à Alison.

Elle lève les yeux au ciel avant d'observer ses ongles d'un air las.

- Facebook, souffle-t-elle. On a vu qu'Ivy était en Floride. Mais comme elle ne répondait jamais au téléphone, sa mère nous a donné l'adresse de la maison.

J'en reste scotchée, *ils ont appelé la mère d'Ivy ?* Il me semble voir cette dernière se crispier. Et je remarque qu'elle évite de regarder dans la direction des Mayden.

- On n'a eu aucun réseau toute la matinée, dis-je pour défendre Ivy.

- Ah oui ? Nous on a eu aucun problème, sourit Alison.

Pas de doute, c'est bien l'Alison que je connaissais : peste et fière de l'être.

- A part les trombes d'eau sur la route et toutes ces deviations interminables, intervient Max en se renversant en arriere.

Il baisse ses lunettes au bout de son nez pour me regarder.

Je reve ou il me fait le coup du charmeur ?

- Enfin, lache-t-il en ecartant ses deux bras sur le dossier du canape, au moins, nous voila au sec.
- Ca va durer longtemps cette tempete ? demande Alison l'air chagrine.
- Dix jours, peut-etre plus, assure-je avec un sourire.

Ivy me lance un regard surpris puis reconnaissant en comprenant ma strategie.

- Ah non certainement pas ! J'ai des rendez-vous a LA, moi, dit Max effondre. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

Je secoue la tête, effaree par l'egocentrisme de ce type. Je ne l'avais croise qu'une fois a une fete chez Alison, mais il est clair que ça m'aurait suffi.

- Ben, que tu es comme tout le monde et que tu dois attendre que le gouverneur de Floride rouvre les aeroport.
- J'ai une vie moi ! continue-t-il comme pour lui-meme.

Et nous non, bien sur, mais je me retiens de repondre en voyant Ivy toute pale. Ceci dit, je comprends l'embarras de mon amie : a sa place, moi non plus je ne saurais pas comment les mettre dehors.

- Ce reperage en Floride aura ete une catastrophe tout du long, continue Max, que de temps perdu !
- Et maintenant, nous voila coincees au cul du monde, dit Alison en balayant la piece d'un oeil meprisant.

Non mais quel culot ! Elle pourrait plutot remercier Ivy de les accueillir !

Max consulte son telephone.

- Je ne vois pas comment je vais pouvoir deplacer mes rendez-vous... Vous avez du wifi ici ?

Ivy secoue la tête, l'air embarrasse.

- Allons bon, souffle-t-il en la regardant de haut comme si elle en etait responsable.
- Vous avez de la chance, hier on n'avait même pas d'electricite. Ni d'eau potable, exagere-je a nouveau.
- Mais vraiment, qu'est-ce qui vous a pris de venir ici pendant une tempete ? demande Alison.

Elle se fout de nous ou... ?

- On s'entraîne pour *Survivor*, réplique-je avec un sourire hypocrite.

Ivy pouffe, retrouvant pour la première fois depuis tout à l'heure un peu de sa gaieté naturelle à l'évocation de cette émission que nous regardions ados. Alison me toise d'un soupir. Anish lève le nez de son ordinateur portable pour intervenir.

- Ivy a organisé ce séjour pour Kim et Alec. Pour qu'ils essaient de se réconcilier.

- Ah, dit Alison d'un ton indifférent. Ils sont là aussi, alors ?

J'en reste bouche bée.

- Non évidemment, on fait des incantations trois fois par jour et on plante des aiguilles dans des poupées en pensant très fort à eux, ronchonne-je.

Des pas dans l'escalier font diversion : nus pieds, Neil descend les marches, l'air paisible. Plus beau et sensuel que jamais. Mon cœur se met à gambader dans ma poitrine, complètement guilleret et réjoui. *Un vrai bambi !* Je le suis des yeux beatement et ça ne s'arrange pas quand Neil me sourit, car là, je meurs carrément d'envie de l'embrasser...

Mais Alison se met debout en l'apercevant : un sourire s'épanouit sur son visage.

- Oh Neil, tu es là toi aussi ?

Je sursaute malgré moi. Mais ils se connaissent tous ? Il hoche la tête et avance vers elle. Elle l'embrasse, ce qui me crispe un peu.

- Qu'est-ce que tu fais dans cette maison ? demande-t-elle alors qu'on lui a expliqué il y a deux minutes pourquoi on était réunis.

Elle ne lui laisse pas le temps de répondre.

- Nous, on vit un cauchemar depuis deux jours. Orlando bourré de monde, un hôtel épouvantable, des gens incompetents, une circulation impossible, une voiture inconfortable et toute cette pluie !

Neil semble amuser.

- Et encore vous avez évité les hordes d'alligators déchaînés qui envahissent les routes à cause des inondations !

- Mmm, dit-elle en se retournant d'un pas ondulant vers le canapé.

Je rêve ou elle accentue son déhanché ?

- Bref, et pour arriver jusqu'ici, un enfer ! Je suis à bout.

- On est tous un peu sous tension avec ce temps.

Il me sourit.

- Mais maintenant, ça va beaucoup mieux... minauda Alison avec un regard langoureux sur Neil.

Qu'est-ce qu'elle nous fait la ?

- Ah Neil salut, dit alors Max en levant à peine le nez de son téléphone. C'est vraiment très ennuyeux, mes mails ne passent pas et j'attends la réponse de mon producteur sur un projet hyper important.

Sans se lever pour autant, il tend une main molle à Neil avant de replonger dans son courrier.

- Il y a du réseau en ville, près de la mairie, lui indique aimablement Neil.

- Je n'ai pas le temps, là, pour le moment, bougonne Max.

- Il fait chaud non ? dit ensuite Alison en éventant son décolleté comme si elle étouffait. Et, moi la chaleur humide, je ne supporte pas.

Neil se rapproche pour me glisser à l'oreille :

- En fait, on est ici pour compatir aux problèmes majeurs d'Alison et de Max.

- Et moi qui pensais qu'on était là pour Kim et Alec, chuchote-je en retour.

Neil effleure ma main en souriant.

- Je meurs de faim. T'aurais pas un truc à nous offrir, Ivy ? demande Max.

Mordant sa lèvre inférieure, Ivy paraît gênée. Est-ce qu'elle se sent coupable de ne pas leur avoir proposé quelque chose à leur arrivée ? C'est vrai que cet oubli n'est pas son style, mais tout de même !

- On pourrait faire des sandwiches au tofu, réponds-je à la place d'Ivy en me déplaçant devant elle comme un bouclier.

Alison me regarde avec une moue dédaigneuse, mais je surveille plutôt la réaction de Neil. Il ne se crispe pas au mot <<< tofu >>> : au contraire il me fait un clin d'œil.

- C'est vraiment des lourds, ces deux-là. T'en fais pas, glisse-je à Ivy.

Elle sourit tristement. Passant mon bras sous le sien, je l'entraîne vers la cuisine où nous sortons le nécessaire pour les sandwiches.

Un peu plus tard, les Mayden sont installés dans le salon comme s'ils étaient chez eux, sans aucune gêne à arriver dans une maison où ils n'étaient ni invités ni bienvenus.

Enfin au moins pour moi et Ivy, car Neil et Anish n'ont pas l'air plus hostiles que ça à leur présence.

Au contraire, et ça m'agace un peu...

Anish bavarde de tout et de rien tout en demontant le poste de radio pour tenter de le faire refonctionner, et Neil est très accueillant avec les Mayden : avenant, curieux, attentif, sans toutefois se départir d'un peu d'humour.

Et de quelques regards dans ma direction.

Assise a cote d'Ivy, je reste silencieuse. Alison parle avec Neil de restos et de boites ou ils ont visiblement leurs habitudes. Anish leve les yeux de la radio pour donner son avis sur les chefs etoiles du moment. Ensuite ils enchainent sur les derniers *rooftops* a la mode puis les golfs a faire aaaaaabsolument sans parler de cette fete formidaaaaable du premier de l'an ou ils se sont tellement aaaaaamuses.

Je serre les poings a chaque nouveau Aaaa d'Alison...

Mais je l'observe malgre moi : penchee vers Neil, elle pose la main sur sa cuisse pour attraper son cafe sur la table, elle rit en secouant sa poitrine sous son nez, puis elle chuchote a son oreille en s'appuyant sur son epaule. Et lui continue a etre souriant, sympathique et charmant.

Je ne suis pas objective, mais cette demonstration tactile m'exaspere.

Serais-tu jalouse ? dit ma petite voix.

Pas du tout, je cherche a comprendre quel est le degre d'intimite de leur relation : copains de soiree, relations mondaines, amis de longue date ou... ?

Quand Alec nous rejoint, il semble surpris de la presence d'Alison et Max, mais il ne fait aucun commentaire. En le voyant mordre son sandwich d'un air morne, je me demande tout a coup comment va reagir Kim.

Deja que la journee a plutot mal commence pour elle...

Soudain, Max s'esclaffe bruyamment en examinant un des magazines d'Ivy.

- C'est vraiment debile ces trucs-la. Vous n'avez pas le dernier *Dissent* ou je sais pas moi, au moins *Harper's magazine* ?

Dissent, la revue intello que personne ne lit ? Meme sa facon de prononcer les deux S de *Dissent* a des relents arrogants !

Neil leve un sourcil etonne, Ivy a cote de moi se contracte, epaules serrees. Je me contiens a grand-peine.

- J'ai le *Wall Street Journal*, si tu veux, propose Anish d'un ton qui me parait ironique.

Max fait non de la main et continue a survoler le magazine feminin.

- Mais vraiment, comment peut-on aimer ce genre de lecture ? reprend-il. Enfin, si on peut appeler ça de la lecture...

Je hausse les épaules, je ne compte même pas discuter avec ce type.

Mais s'il cherche à mettre Ivy mal à l'aise, c'est réussi.

- Avouez, c'est complètement stupide, on n'apprend rien là-dedans !

Ivy baisse le nez.

- Et ces tests ridicules... continue-t-il

Ivy rougit jusqu'aux oreilles. Là il touche un point sensible. Et il blesse carrément mon amie.

Donc sus à l'ennemi.

- Tu as déjà entendu parler des recherches sur les styles d'apprentissages et les intelligences multiples ? intervient-je. Alors, la première, c'est l'intelligence linguistique, soit la capacité de jongler avec les mots. Ça donne des gens qui aiment lire, écrire et raconter des histoires. Il se trouve qu'ils ont généralement de grandes facilités et beaucoup de plaisir pour les jeux de vocabulaire, genre Scrabble, les QCM et les jeux-questionnaires.

Ivy relève légèrement le menton.

- Oui, dit Neil, la société a plutôt tendance à valoriser l'intelligence logico-mathématique, il suffit de regarder le système éducatif traditionnel. Ou le jugement hatif qu'on porte sur les activités qui ne parlent pas à notre type d'intelligence.

Je pouffe : c'est joliment dit et ça remet Max en place, tout en restant habilement courtois. Mais en ce qui me concerne, je soupçonne Max d'être un cas d'étude rare ne comportant aucun type d'intelligence. Aussi, je souris à Neil, à la fois pour le remercier de son soutien et agréablement surprise qu'il connaisse les théories du psychologue et pédagogue Howard Gardner.

- Mouais, mais des horoscopes, des courriers du cœur et des conseils à la con pour faire rêver les lectrices... On peut pas vraiment appeler ça de l'information, conclut Max en reposant le magazine.

- Quand j'étais à la fac, dit tranquillement Alec, j'ai eu un prof qui avait étudié sur les cinq dernières décennies le contenu, la fréquence et le format des horoscopes dans tout type de presse en les reliant aux événements économiques, culturels et politiques d'une époque. Le résultat était surprenant et c'est devenu un modèle d'analyse sociologique très pertinent.

Alec est un nouvel allié pour la défense du magazine féminin en général.

Et d'Ivy en particulier.

Je lui souris pour le remercier.

- Et puis, tu dois certainement le savoir, mais Harvard a ouvert un labo d'analyse textuelle et linguistique des courriers dits <<< du coeur >>> depuis 2012, ajoute Alec en terminant tranquillement son sandwich.

- Oui, bien sur, marmonne Max.

Alec, Neil et moi, nous nous lancons un regard complice.

Et victorieux !

Max se tait, surpris par cette montée collective au créneau. Quant à Alison, elle est restée silencieuse durant toute la discussion, mais son regard va maintenant de son frère au vernis de ses orteils en passant par Neil sur lequel elle s'attarde.

Un peu plus que de raison.

Sans que nous l'ayons entendue arriver, Kim s'assied alors près de moi, de l'autre côté d'Ivy. Son visage est lisse et impassible, mais j'ai eu le temps d'apercevoir son regard se poser sur Alec. Et pour la première fois depuis hier, il m'a semblé y voir un peu de chaleur. Elle salue Alison et Max, et sans s'arrêter à leur présence imprévue, elle se saisit d'un magazine.

- Pour moi, dit-elle, ces revues sont un outil de travail.

Tiens, elle a suivi la conversation depuis quelque temps alors ?

Je souris, heureuse de la voir se joindre à notre pool de défense.

- Chaque semaine, je les analyse pour voir où, comment, en quelle proportion, dans quel type d'article, les produits de ma marque sont représentés, continue Kim. Ça me permet d'évaluer la lisibilité de l'entreprise, en termes d'identité et de relation-client et de savoir dans quelle mesure nous devons adapter nos processus de ventes en boutique.

- *Benchmarking*, études de marché et analyses de résultats, ces magazines sont très souvent cités comme sources majeures d'info des qu'on s'intéresse à la gestion de la qualité, ajoute Anish.

- Et puis, c'est quand même *Elle* qui le premier a milité pour le droit des femmes, assène-je en baroud de fin.

Avec un soupir, Max se replonge dans ses mails, comme si toute cette discussion était bien au-dessous de ses préoccupations. Ivy nous sourit, elle semble avoir repris des couleurs. Alison s'étire en tendant ses pieds nus au-dessus de la table basse.

- J'irais bien m'allonger un peu, dit-elle en regardant Neil d'un air innocent.

Mais un peu trop suggestif à mon goût.

- Tu t'es bien reposée, toi ? demande alors Ivy à Kim, ignorant ostensiblement Alison qui, de façon détournée, tente de lui demander où est sa chambre.

Mais Ivy applique avec talent ce precepte utile dans les relations humaines pour ne pas se faire bouffer gratuitement : <<< attends qu'on te demande. >>>

Bien joue Ivy !

- J'ai du dormir des heures... Vous avez fait quoi vous ? repond Kim.
- J'ai reussi a passer quelques coups de fil, dit Ivy. Et toi Mia ?
- Hmm, j'ai ferme les volets et... j'ai fait une sieste.

Coquine.

OK, je mens, j'en ai pleinement conscience, surtout quand Neil leve un sourcil moqueur en me regardant.

Mais je ne peux tout de même pas dire a mes amies que j'ai deroge a mes principes de vie, *no mec, no perte de controle*. Comment avouer sans rentrer sous terre que je me suis laisse emporter et ai ete surprise par mon propre corps !

Anish se leve et observe par la fenetre : la pluie a cesse, le vent semble souffler moins fort. Neil le rejoint.

- On va aller en ville, disent-ils a Alec. Tu viens avec nous ?

Alec decline : a son regard pose sur Kim, il est clair qu'il voudrait essayer de rester non loin d'elle. Peut-etre vont-ils arriver a s'adresser la parole ? Quant a moi, je m'efforce de ne pas suivre Neil des yeux quand il sort de la maison. Peu après, un moteur démarre.

- Ils partent en voiture ?
- La route est praticable jusqu'au centre-ville. Il parait qu'on peut trouver un peu plus loin vers Sarasota un garagiste Ford, me repond Alec. Et une resistance pour la radio.

A nouveau, il essaie de capter le regard de Kim, mais celle-ci est deja debout.

- Je vais aller dormir encore un peu, le medoc de ce matin m'a assommee.

Alec la suit des yeux, l'air decu. Puis il se met debout et, a son tour, sort de la maison, pretextant qu'il a un truc a faire pour Gillian. Max ricane comme pour lui-meme et Alison, la tête renversee sur le dossier du canape, soupire. Soudain Ivy s'agite a cote de moi. Son portable vibre, elle s'eloigne pour repondre.

- Oui, attends deux secondes... chuchote-t-elle a son interlocuteur.

Elle me fait un petit signe en montant vers l'etage pour poursuivre sa conversation.

Oups, me voila seule avec les deux Mayden !

Mais j'ai a faire moi aussi, et puisque la route est praticable, je vais aller voir Grandma.

Sauvee !

La route est praticable, mais couverte de terre spongieuse a de nombreux endroits. Les bas-cotes sont de veritables marecages. Apres une demi-heure de marche dans ce terrain accidenté, je finis par faire du stop. Une aimable vieille dame en short rose et tee-shirt Mickey me depose non loin de chez ma grand-mere.

Comme a chaque fois que j'arrive ici, le plaisir de revenir dans la maison ou j'ai passe toutes mes vacances d'ete est immense. Mais depuis quelques annees, il s'accompagne d'une pointe de melancolie - comme a chaque fois que je pense a mon enfance -, qui est aujourd'hui coloree d'un peu d'inquietude : comment vais-je trouver Grandma ?

La derniere fois que je l'ai vue, c'etait un week-end il y a presque un an, avec les billets recus pour mon anniversaire. Sa discretion et sa bienveillance m'avaient emue.

Comme toujours.

Elle m'avait offert pour mes 24 ans ce dont j'avais le plus besoin depuis le depart de Nicholas : un aller-retour pour le reconfort, des bons petits plats, une tonne d'affection et surtout, aucun jugement.

Tout en avançant sur le chemin vers la maison, je m'impregne des parfums, des couleurs et des sons chers a mes souvenirs. Mon regard passe sur la masse dense des flamboyants qui commencent a se preparer pour leur floraison d'ete, les palmiers echeveles, les fougères massées dans les coins d'ombre, et tout autour de la maison basse, les fleurs que Grandma cultive avec passion : hibiscus, moustaches de chats dont le nom me faisait rire enfant, marguerites africaines qui sentaient bon le voyage et oiseaux de paradis... Chaque ete, Grandma m'apprenait les noms des nouvelles fleurs que nous allions partir chercher. Commencait alors une expedition de plusieurs centaines de kilometres pour echanger, negocier des graines ou des plants inedits de vivaces tropicales...

Ma grand-mere etait la reine du troc, inoculant en moi le gout du commerce solidaire.

Et improbable.

En passant a cote du potager, j'observe avec tristesse que ses plantations bien alignees ont ete massacrees par l'orage. Mais plus j'approche du batiment, plus je suis rassuree : la maison n'a en effet pas l'air d'avoir souffert.

<<< Solide >>> a ecrit ma grand-mere sur son SMS, reprenant ainsi la devise familiale : <<< solide comme ton arriere-arriere-arriere-grand-mere qui a traverse l'Atlantique pour batir cette maison. >>> Je n'ai pas tous les details de la vie de mes ancetres mais j'en ai retenu l'essentiel : je descends d'une lignee de fortes femmes.

Quand j'entre dans la maison, un parfum de cire et de gâteau tout juste sorti du four s'engouffre dans mes narines. J'inspire à fond.

Sequence nostalgie immediate.

- Ah te voilà, comme tu es belle ! dit ma grand-mère en sortant de la cuisine.

Je jette un regard rapide sur ma tenue : baskets (j'ai retiré mes baboules avant de me mettre en route) et ma robe vintage, dont le boutonnage régulier me donne quelques frissons rétrospectifs rien qu'en repensant à Neil la déboutonnant.

Stop.

Je me reconcentre sur mon allure. Ça va, je suis présentable. Car ma grand-mère, c'est l'élégance incarnée : grande, toujours en ballerines, chignon années cinquante, et tenues ajustées à sa silhouette désormais légèrement arrondie. Plus jeune, elle avait des airs d'Audrey Hepburn. J'étais toujours très fière quand on l'arrêtait dans la rue : <<< vous êtes bien... >>> Elle souriait mystérieusement et disait : <<< Katherine Andrews, ravie de vous rencontrer >>>, en tendant une main chaleureuse.

Aujourd'hui elle me serre dans ses bras et je me sens fondre de tendresse. Le nez dans son cou, je reconnais l'eau de toilette citronnée un peu masculine qu'elle porte depuis toujours.

- Comment es-tu venue ? Quand es-tu arrivée ? Ou es-tu installée ? Oh, avec Kim et Ivy ? Comment vont-elles ? Et ton travail ? Et Redhooks, la maison, le quartier, tout va bien ? Ah, tu as ouvert la boutique pour la Saint-Valentin...

Sous son flot de questions auquel je réponds aussi précisément que je peux, je sens son affection mais aussi un peu d'inquiétude : est-ce que je vais bien ?

Car ma grand-mère sait que ma vie, ces derniers temps, n'a pas été facile, et elle aurait voulu, comme elle l'a fait durant toute mon enfance, pouvoir l'adoucir.

- Tout va bien pour moi, la rassure-je. Je me sens presque insouciant !
- Et c'est tout ? me demande-t-elle en m'observant avec attention.
- OK, réfléchis-je. Je suis aussi... perplexe, dubitative quant à la réussite de notre plan pour Kim mais très heureuse d'être avec mes amies.

Et un peu emoustillée par Neil... mais ça, je ne le dis pas à Grandma.

- Oh, d'humeur résolue alors ! plaisante-t-elle.

Je lui souris, attendrie. Depuis toujours, ce genre d'échange est rituel entre nous. Imagine à l'origine par Grandma pour enrichir mon vocabulaire, notre <<< jeu des sentiments >>> est vite devenu un moment de complicité.

Mais je la soupconne surtout d'avoir cherché à me donner des clés pour ne pas rester enfermée dans la douleur du deuil de mes parents. Grâce à ce jeu, <<< que ressens-tu en trois adjectifs ? >>>, elle a su faire sortir de moi toutes les émotions retenues : tristesse, incompréhension, peur, mais aussi colère et rébellion. Ainsi, à force de mettre le mot juste sur mes émotions, j'ai pu m'autoriser à les vivre.

Assise dans le grand fauteuil du salon, je l'observe tandis qu'elle coupe le gâteau qu'elle a préparé pour ma venue : un key lime pie, sa spécialité, ma pâtisserie préférée. En voyant ses mains ridées et tachées de brun, je ne peux m'empêcher de penser qu'un jour elle ne sera plus là. J'ai beau savoir que c'est dans l'ordre des choses, cela me fait très peur. Aussi je l'observe encore plus attentivement : même si elle est toujours aussi dynamique, son visage me semble aujourd'hui plus creux, ses yeux plus enfoncés, sa peau plus diaphane. Même son corps me paraît plus fragile que la dernière fois.

J'avale ma salive pour faire passer la petite boule d'angoisse qui est apparue avec la pensée de sa disparition.

- Mais toi comment vas-tu ? lui demande-je.
- Comme une dame de 87 ans. En pleine forme.

Elle n'en dit pas plus et je ne l'interroge pas davantage. Ma grand-mère ne parle jamais d'elle et ne se plaint jamais.

- Alors, comment il est ?
- Le gâteau ? Excellent !
- Non, ce beau garçon qui te donne aussi bonne mine...

Je manque de m'étouffer avec ma bouchée. Rosissante, j'avale trois gorgées de citronnade sous son regard amusé.

- Je ne...

Mais je ne peux pas lui mentir. Ni lui raconter mes émois et aventures sexuelles récentes. Alors je change de sujet tout en pensant malgré moi à Neil.

Donc ce garçon me va bien au teint ? Ou c'est juste le fait d'avoir refait fonctionner une partie de mon anatomie et retrouve des sensations laissées en jachère ces derniers temps ?

- Nicholas a refait surface, dis-je plus sérieusement. Il veut me voir. <<< Faire la paix, repartir sur de nouvelles bases, on oublie tout >>>, tu vois le genre...
- Ah, se contente de dire Grandma.
- En fait j'ai plutôt envie de l'étrangler, avoue-je.
- Je t'aurais volontiers aidée si j'avais été à New York.

Je pouffe. Mais je baisse les yeux. À l'époque, sans que je m'épanche là-dessus, Grandma avait deviné que je m'étais fourvoyée, que je m'étais endettée, et que je devais, des lors que Nicholas avait

disparu, assumer seule ce que nous avons projete ensemble.

Alors peut-etre que si elle etait restee a New York après ma majorite, ma vie n'aurait pas pris ce tour-la...

Mais c'etait sans doute ce que je devais vivre a ce moment-la. Une histoire de karma quoi !

Mais Nicholas = putain de bad karma !!!

- J'ai reflechi, me dit alors ma grand-mere en se reculant dans son fauteuil. Je vis bien et je n'ai besoin de rien.

Je me raidis un peu sur mon siege.

- J'ai un peu d'economies a la banque et je crois que cela te serait plus utile qu'a moi.

J'ouvre la bouche pour protester.

- Tu n'as pas voix au chapitre sur ce sujet. C'est decide.

Et je suis bien placee pour savoir que quand Grandma prononce ces trois mots, on est mal barre pour la faire changer d'avis. Je me souviens encore d'elle face aux pelleteuses qui venaient pour faire passer un collecteur communal d'eaux usees au bout de son jardin : <<< Non, c'est decide >>>, avait-elle dit au conducteur de travaux puis au maire.

Et la voirie avait finalement creuse hors de la propriete familiale, sous la route nationale, pour faire passer ses tuyaux.

- Merci, lui dis-je simplement en l'embrassant.

Mais je me sens mal, un peu coupable. J'ai l'impression d'avoir dilapide ce qui me venait de mes parents, de n'avoir pas su garder ce qu'ils m'avaient transmis.

Une soudaine nostalgie me serre le coeur. Que serais-je devenue s'ils etaient restes en vie ? Serais-je cette Mia batailleuse et obstinee que je ne comprends pas toujours ? Ou comme Kim, genereuse et solidaire grace a sa famille nombreuse et equilibree, ou comme Ivy l'optimiste a toute epreuve qui galere avec sa mere, ou Alison qui se prend pour le nombril du monde ? Ou encore Gillian qui a l'air bien mecontente de sa vie ?

Qui voudrais-je etre au fond ?

- Tu reves ? me demande ma grand-mere, soudain penchee sur moi.

Elle observe ma main machinalement resserree autour de mon pendentif.

- Est-ce que je t'ai dit, me dit-elle d'une voix enjouee, que j'ai ouvert un blog et un Instagram pour

notre association Troc en stock ?

Je pouffe sans retenue : Grandma refuse d'utiliser un portable, mais n'a visiblement rien contre les reseaux sociaux !

- Non, tu ne m'as pas dit.

- Je voulais te faire la surprise, sourit-elle. Je ne peux pas te montrer aujourd'hui car je n'ai pas Internet avec la tempete. Mais tu regarderas... J'ai fait ça avec mon voisin.

- Bob ? Celui qui marche en zigzag avec un trepied et boit douze bieres par jour ? demande-je surprise.

- Non, Tommy, son petit-fils. Un as. Il m'a tout explique... Il n'y a que Snapchat qui m'echappe, je crois que j'ai passe l'age.

- Mais lui, il a quel age ?

- 12 ans je crois... Mais je l'ai paye... Je lui ai donne des jeux pour sa Sega.

Mais il n'etait même pas ne quand cette console de jeux a disparu du marche !

Amusee et admirative, j'ecoute ensuite ma grand-mere m'expliquer qu'elle echange des graines de plantes rares contre des jeux retro qu'elle fait venir du monde entier. Grandma est desormais une pro du retrogaming !

- Et on a plus de quinze mille abones. Tommy dit que c'est bien, dit-elle.

- Tu parles, c'est royal !

L'Instagram de la boutique plafonne a deux mille abones et je rame pour en avoir de nouveaux...

- Oh, j'ai hate que tu me donnes ton avis, dit-elle tout excitee.

- Je crois que je suis moins tendance que toi.

- Tu es trop modeste, affirme-t-elle. Parle-moi de la boutique.

Je la fais rire avec les anecdotes de clients, la liste des achats rates qui croupissent dans ma reserve, les defiles qu'on organise avec Nuola pour vendre les tenues vintage, l'histoire de ce chapeau en plumes d'autruches qu'on a envoye a Hollywood pour un tournage. Et le gouter de Noel qu'on a fait pour les S.D.F. du quartier.

- Bravo, me dit-elle, je suis fiere de toi. Tu es une vraie Andrews !

- Pure souche, dis-je en me levant pour rapporter le plateau a la cuisine.

Quand je reviens dans le salon, Grandma est debout devant la fenetre. Je regarde l'heure sur mon portable. L'apres-midi a file sans que je m'en apercoive, rempli de souvenirs, de rires et de vie.

- Je vais te mettre le reste du gateau dans une boite pour que tu l'emportes, dit Grandma, toujours nourriciere.

Puis elle me raccompagne jusqu'a la porte.

- Fais attention pour rentrer, dit-elle en indiquant le ciel qui s'obscurcit a nouveau. Tu as un parapluie ?
- Tu sais bien que je suis imprevoyante, solide et aventureuse ! dis-je, fidele a notre jeu traditionnel.
- Tu oublies vulnérable, me dit ma grand-mère en grimacant devant le ciel noir.

J'eclate de rire puis je la serre longuement dans mes bras avant de la quitter.

Sur l'allée, je me retourne plusieurs fois pour lui crier <<< merci ! >>> Debout sur le seuil de sa maison, elle agite la main dans ma direction. En me hatant le long du chemin, je me sens un peu coupable de ne pas rester davantage avec elle. Je me promets de retourner la voir très vite. Mais il y a Kim, Alec, Ivy.

Et un certain Neil qui te met du rose aux joues peut-être ? susurre ma petite voix qu'on n'a pas sonnée...

13. De vrais amis

Une fois parvenue sur la route, la météo fait un rappel brutal de ses menaces avec une averse subite et particulièrement intense. Et comme je l'ai dit à Grandma, je n'ai pas de parapluie.

Un conducteur obligeant m'avance sur le chemin du retour vers la maison de l'oncle d'Ivy. Quand un peu plus tard, la voiture me dépose à un carrefour, la pluie a cessé, mais le vent s'est remis à souffler et des nuages se déplacent comme de gros volatiles noirs dans le ciel.

Est-ce que le cyclone va se déclencher là, tout de suite ?

Un peu inquiète de me trouver dehors, je hâte le pas. Mais la pluie trouble le paysage, je ne reconnais pas le chemin par lequel je suis arrivée et suis très vite incapable de voir si je suis dans la bonne direction. À un moment, je reviens sur mes pas, cherchant la grande route qui ramène vers Tampa en passant par Lakewood Ranch. Tandis que je scrute le paysage, le jour s'obscurcit soudainement, un coup de tonnerre retentit et la pluie se met à retomber à verse. Je cherche un abri autour de moi : pas une maison, pas une âme qui vive, seuls des palmiers agités se dressent sur le ciel noir.

Et le pompon, je suis complètement perdue.

Alors sans comprendre pourquoi, je me mets à pleurer.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Peut-être que la combinaison de pluie, frayeur pour Kim que j'ai cru morte et souvenirs d'enfance ne me réussit pas ?

Couvrant ma tête avec mes bras serres, je cours tout en sanglotant, mais sans cesser de regarder autour de moi à la recherche d'une solution à court terme pour me protéger.

Mon salut vient d'une poubelle dont le sac plastique vide vole comme un étendard au vent. D'un geste rapide, j'arrache le sac, je l'ouvre en deux, puis je l'enfile comme une cape de pluie sur ma tête. Le plastique couvre à peu près mes épaules, mais ma robe dépasse. Alors je la roule et la coince en dessous. Je me retrouve ainsi jambes nues, fouettée par la pluie et avançant le dos courbe face à la bourrasque.

Vive la Floride ! Trois cent trente-cinq jours de soleil par an et il faut que je sois la l'un des trente autres !

Ca prouve ma motivation ! me dis-je pour me redonner du courage.

Finalement je repere un panneau indicateur et poursuis ma route. Apres un virage, un bruit de moteur au loin annonce une voiture derriere moi, j'essaie de sortir du bas-cote pour lui faire signe de s'arreter, mais je m'enfonce jusqu'aux chevilles et reste embourbee dans une flaque, un bras en l'air.

Genre statue de la Liberte plantee dans la gadoue...

Tous feux allumes, un vehicule noir apparait dans le virage. Puis, foncant et accelerant, il passe devant moi : sous chacune de ses roues, une gerbe de boue. Et en moins d'une seconde, je suis arrosee des genoux a la tête, la partie situee sous mes rotules etant deja detrempee par l'eau boueuse.

- Chauffard ! crie-je avec moult signes de deshonneur au bout de mon index leve.

Les feux arriere de la voiture s'illuminent de rouge quand elle ralentit plusieurs dizaines de metres après m'avoir depassee. Redressee sous ma cape, je continue a invectiver ce conducteur desobligeant. La voiture se met a reculer dans une plainte crissante de marche arriere.

Il trouve que je ne suis pas assez arrosee comme ça ?

- Vous revenez finir le travail ? hurle-je en balancant sur le 4 x 4 noir tout ce qui me tombe sous la main a cet instant.

Mottes de terre, d'herbes, racines, canettes vides...

En même temps, j'essaie de degager mes baskets du borbier dans lequel je suis prise, parce que si ça se trouve, je vais avoir besoin de courir vite. Quelques images de films d'horreur ou une pauvre fille sous la pluie se retrouve aux mains d'une brute assoiffée de sang me reviennent en tête...

Mais, d'un bond, je me degage et me dresse sur la partie goudronnee de la route, prete au combat. Une fois les pieds au sec - relativement -, je me campe face au 4 x 4 qui n'est plus qu'a quelques metres de moi : une motte de terre dans chaque main, je serre les poings.

Face a la tonne et demie de ce vehicule tout en chromes et equipements dernier cri, je me sens un peu David contre Goliath.

Combat inegal, mais pas perdu d'avance, me dis-je pour me rassurer quand la porte du cote du passager s'ouvre. J'avale ma salive. Une main, un bras, puis une tête apparaissent.

Ca alors !

- Neil ?

Et flute.

Parce que franchement... de quoi ai-je l'air ? Trempee, les chaussures transformees en magma marron et revetue d'un sac-poubelle vert pomme...

Putain y a quand même mieux pour revoir l'homme avec lequel on a vécu des moments hyper beaux et sensuels.

- Mia ? demande-t-il, stupefait.

Evidemment, il eclate de rire en me reconnaissant.

Même s'il y a certainement de quoi rire, je me vexe un peu.

- Non mais, ça ne va pas bien de rouler comme ça sur la route ?

Il fait une petite grimace ou je lis clairement : et ou aurais-je du rouler si ce n'est sur la voie réservée à cet effet ?

- Oh, ça va, je veux dire aussi vite et en envoyant autant de boue ? C'est vrai quoi, tu t'entraînes pour le prochain rallye de Pikes Peak !!! grommele-je.

Il sourit en s'excusant. Puis son regard descend sur ma tenue, mes jambes couvertes de boue et mes mains remplies de terre. La lueur moqueuse que je distingue me fait relativiser aussitôt : j'ai l'air, moi, de participer au Mud Festival, ce truc fangeux où on s'amuse à se rouler dans la boue pendant plusieurs jours.

- Allez, monte, dit-il.

- Certainement pas, dis-je en renfonçant les mains sous mon sac-poubelle avec autant de dignité qu'un sac-poubelle le permette.

- Mais, tu ne vas pas rentrer à pied, tu es complètement trempée.

- À qui la faute ? dis-je consciente de ma mauvaise foi.

- Il y a encore au moins quinze kilomètres avant d'arriver, dit-il avec un sourire adorable.

- Je peux marcher, réplique-je en regardant l'horizon au loin.

Il jette un œil sur mes baskets spongieuses. Puis il observe mon visage.

- Tu es sûre que ça va ?

Soudain je me rends compte que je ne dois pas être belle à voir : traces de boue et de pluie, coulées de mascara, et yeux rougis d'avoir pleuré.

Et merde !

C'est bien ma chance ! Je verse des larmes au maximum quatre fois par an depuis l'âge de cinq ans, et même à la mort de mes parents il paraît que je suis restée sèche comme un roc. Ce n'est pas de l'insensibilité ni une imperméabilité au chagrin, mais une sorte de caractéristique défensive que j'ai développée avec le temps.

Mais il semble qu'il faille que j'arrive à 25 ans pour vivre ça : outre le fait que j'ai épuisé le quart

de mon quota annuel de pleurs alors qu'on est a peine en fevrier, l'homme le plus seduisant que j'aie jamais rencontre fixe avec insistance mes yeux rouges et gonfles...

Je frotte mon visage en oubliant que mes mains sont couvertes de boue. Neil se mord les levres pour ne pas eclater de rire.

- C'est pire ? lui demande-je avec un sourire piteux.

- Ben, un peu...

Il se penche vers la boite a gant puis me tend un paquet de mouchoirs.

- Allez, viens.

Je maugree encore un peu, *pour la forme*, puis je monte dans la voiture.

- Je vais tout salir, dis-je un peu mal a l'aise en regardant l'interieur luxueux de la voiture.

- Il parait que la boue c'est bon pour la peau, alors c'est peut-etre pareil sur le cuir, s'amuse-t-il en suivant mon regard sur le tableau de bord en peau grainee et la moquette moelleuse.

Enclenchant une vitesse, Neil demarre dans un bruit cotonneux. J'enleve mes baskets, je retire mon sac-poubelle et le roule en boule a mes pieds. Quand son regard se pose sur mes cuisses nues, je tire ma robe vers mes genoux. Il sourit en fixant la route devant lui.

- Il y a un plaid sur la banquette arriere si tu as froid.

J'opine et attrape la couverture : moelleuse a mourir, cachemire douze fils, made in Ecosse, longues franges tressees en bordure.

C'est presque un peu *too much*... Mais la douceur et la chaleur me font du bien, au corps et a l'ame.

- Si tu as soif, il y a de l'eau derriere toi.

Un regard vers le coffre me permet de verifier qu'il y a en effet plusieurs packs d'eau avec nous dans la voiture.

- Ca va merci, j'ai eu ma dose, dis-je en observant le paysage detrempe.

Il pouffe doucement. Sans me tourner vers lui, je sens son regard me surveiller a plusieurs reprises. Est-ce qu'il veut juste s'assurer que je vais bien ? C'est plutot gentil, mais je n'arrive pas a voir les choses uniquement sous cet angle. Car cette attention soutenue provoque en moi des reactions aussi douces que paradoxales : d'une part, je me sens protegee comme s'il voulait veiller sur moi - et en etant tout a fait honnete, ce n'est pas desagreable -, mais, d'autre part, je me sens un peu envahie, comme s'il cherchait a tout prix a savoir ce que je pense et ressens.

Et je n'ai pas l'habitude !

Aussi, je reste bras croisés, en regardant droit devant moi et en essayant de démêler ressentis et impressions.

- Je suis content, dit-il au bout d'un moment, j'ai pu trouver un groupe électrogène pour la maison. Un dimanche, c'était pas évident d'en trouver, et en plus tous ceux qui n'en avaient pas se sont rués dessus depuis l'avis de tempête.

- Tu parles, quoi de plus excitant qu'un bon petit groupe électrogène par les temps qui courent ! plaisante-je.

Il me fixe, intrigue, sans visiblement arriver à déterminer si je me moque de lui ou pas. Et ça m'amuse un peu de le laisser dans le doute. Aussi, je m'efforce de rester impassible, sans un sourire qui pourrait me trahir.

- J'ai aussi trouvé des lampes à batteries rechargeables, un stère de bois bien sec et... continue-t-il.

- Et le satellite tu y as pensé ?

Il se tourne vers moi, sourcil levé.

- Ben oui quoi, on n'a plus Internet depuis hier ! souris-je. Et côté téléphone, seuls les SMS sont garantis !

Il prend un air désolé.

- Oh mince, ça, je n'ai pas cherché, mais l'idée est excellente. Et j'y retournerai si ça te fait plaisir.

Je fais une moue indifférente avant de cacher mon trouble du côté de la vitre.

Car me voilà prise à mon propre jeu... Je le titille un peu, je crois mener le jeu, mais il me fait une blague à son tour, et je rougis comme une ado de 15 ans...

Donc... il ferait quelque chose pour me faire plaisir ?

- En revanche, j'ai pris trois caisses de champagne, reprend-il sans avoir l'air de remarquer que je suis en train de défaillir comme une princesse débutante que l'on viendrait d'inviter à son premier bal.

- J'espère qu'on aura quelque chose à fêter, dis-je sérieusement.

Intrigue, il tourne vers moi son regard bleu profond.

- Pour Kim et Alec je veux dire, balbutie-je. Parce que, pour le moment, c'est pas gagné !

Et c'est vraiment difficile de croire à un dénouement heureux alors que Kim refuse tout contact avec Alec... Réfléchissant à son tour, il hoche la tête.

- C'est vrai. Mais rien n'est jamais joué d'avance. Et il faut prendre en compte une composante essentielle à la réussite de tout projet : nous sommes plusieurs à vouloir le faire aller dans le même

sens.

- Mais il faudrait que Kim et Alec le veuillent aussi, murmure-je.

Car si j'ai cru voir qu'Alec pourrait être favorable, je suis incapable de dire ce que veut véritablement mon amie. Un long silence s'installe dans la voiture. Neil pense-t-il comme moi à l'avenir du couple de nos amis ? Sait-il ce que veut Alec ?

Il reprend d'un ton plus léger.

- Voyons les choses du bon côté. On est avec nos amis et en vacances, sourit-il. Et en plus on rencontre des gens nouveaux.

A qui pense-t-il exactement ?

- On passe du bon temps, quoi ! dis-je en me retenant d'espérer qu'il parle de moi.

- Dit comme ça, ça fait un peu glandeur, je dirais plutôt qu'on tente, malgré certaines difficultés, de profiter des bons moments de la vie.

- Philosophe et modéré donc, reformule-je en essayant de me caler sur son mode positif.

Il semble satisfait de ma réponse et acquiesce. A nouveau un silence s'installe, mais cette fois, teinté de connivence.

La tête tranquillement posée sur le dossier, j'observe ses longues mains sur le volant, puis son profil, sa bouche, son nez droit. Quand il se tourne vers moi en souriant, je ne fuis pas son regard.

- Il pleut moins fort, ça va s'arrêter on dirait... dit-il en indiquant les essuie-glaces qui fonctionnent au ralenti.

- Mmm, dis-je malgré un petit doute vu la couleur brunâtre de l'horizon sur notre droite.

Puis je me retiens d'éclater de rire quand un éclair déchire le ciel, aussitôt suivi de nouvelles trombes d'eau.

Comme Ivy, Neil est vraiment un optimiste. Et pour la première fois de ma vie récente - c'est-à-dire depuis deux jours -, je me rends compte que cet état d'esprit me fait du bien. Je lui souris gentiment.

- Oui en effet, ça devrait s'arranger. Quand cette averse sera finie, confirme-je avec douceur.

Il hausse les épaules.

- Ou après la suivante, s'amuse-t-il.

- Mais où est passé Anish ? Tu l'as échangé contre des rations de survie ? demande-je en me souvenant soudain qu'ils étaient partis ensemble tout à l'heure.

- J'ai bien tenté le coup pour avoir du rab en sac de sable, mais le type n'a jamais voulu. En fait, m'explique Neil, Alec nous a rejoints avec la voiture d'Anish et ils sont rentrés avant. J'avais

quelqu'un a voir dans le coin, c'est pour ça que je suis passe par cette route et que j'ai eu la chance de... t'arroser au passage, plaisante-t-il en me surveillant du coin de l'oeil.

Mais il n'a rien a craindre : je me suis detendue depuis tout a l'heure.

- Tu connais des gens dans la region ?
- Mon frere. Il travaille par ici.

Amusant cette coincidence...

Mais elle ne m'etonne plus. Depuis deux jours, il y a conjonction inedite de planetes et de hasards heureux. Alors, une coincidence de plus ou de moins...

Je tourne la tête vers lui, prete a le questionner sur ce frere, mais j'apercois sa machoire contractee et son visage legerement tendu : il n'a pas envie d'en parler ?

- Et toi, que faisais-tu a pied sous cette pluie ? dit-il, confirmant mon impression qu'il prefere changer de sujet.
- Je cherchais a rentrer chez l'oncle d'Ivy. Je croyais connaitre un peu la region, mais avec la pluie...
- Tu es deja venue ?
- Ma grand-mere n'habite pas très loin. Je viens d'aller la voir.
- Donc nous avons tous les deux de la famille par ici, conclut-il.
- Oui, dis-je sans donner plus de details.

Et nous n'avons visiblement pas plus envie l'un que l'autre d'en parler maintenant. Un silence s'installe entre nous. Neil est-il, comme moi, perdu dans ses souvenirs de famille ?

- Tiens Wales Park ! dis-je en apercevant un panneau sur la droite.
- Il y a quelque chose de special a Wales Park ? demande-t-il d'un ton redevenu leger comme s'il etait heureux de cette diversion.
- Une maison que je dois visiter.
- Tu vas habiter ici ?
- Non, c'est une maison que je voudrais bien vendre.

Il me jette un regard surpris.

- A New York, je travaille pour une agence immobiliere, explique-je, et comme je suis sur place, je vais pouvoir la faire visiter.
- Ah, dit-il. Tu n'es pas vraiment en vacances alors ?
- Eh non ! J'ai besoin de gagner ma vie, reponds-je du tac au tac.

Il faut vraiment que j'arrete de surreagir a chacune de ses phrases !

- Moi aussi. Mais pour ces quelques jours, je veux juste ne pas y penser et etre complètement

disponible pour mes potes. On ne se voit déjà pas souvent. Et toi, avec Kim, vous vous voyez régulièrement ?

- Pas vraiment. Elle habite Philadelphie et elle est souvent en déplacement.

- Tu la connais depuis longtemps ?

- Depuis le collège. Et toi, Alec ?

- Pareil, sourit-il, mais c'est quand on a commencé le foot américain tous les trois, Alec, Anish et moi qu'on est vraiment devenus amis.

- Ah oui, la National Football League, soupire-je en pensant à sa musculature d'athlète.

Il me lance un regard interrogatif.

- Ivy est fan, dis-je sans insister.

Il fait mine de comprendre de quoi je parle

- Et Ivy, tu la connais aussi depuis le collège ? reprend-il.

- Non, on s'est rencontrées au lycée.

Et, pour ma part, j'ai bien envie de lui demander depuis quand il connaît Alison, mais je ne voudrais pas qu'il me croie jalouse.

D'ailleurs, il est temps de mettre un terme à toutes ces questions sur ma personne.

- Mais tu comptes faire quoi pour aider Alec ?

- Tout, dit-il en me regardant avec étonnement comme si la question ne se posait pas, Alec est mon meilleur ami !

Devant son sourire généreux et la simplicité de sa réponse, je me tais. Moi aussi, je voudrais tout faire pour Kim, même si je ne sais pas très bien par où commencer, à part être avec elle pour qu'elle retrouve un peu goût à la vie et, si possible, à la vie avec Alec. Mais ça, elle seule peut en décider.

- Notre situation n'est pas facile, dis-je après un temps de réflexion.

Il me sourit avec un air étrange. Il me semble apercevoir une petite lueur sensuelle dans son regard amuse.

Oups ! Est-ce qu'il s' imagine que je parle de nous ?

- Comment doit-on se positionner ? corrige-je, je suis l'amie de Kim, est-ce que je dois choisir mon camp et être contre Alec ?

Il hoche la tête, comme si j'avais encore beaucoup à apprendre. Et étonnamment, moi qui suis plutôt susceptible, cela ne me dérange pas : j'ai même envie de savoir comment il envisage les choses.

- Ce n'est pas un match, dit-il d'un ton sérieux, il n'y aura ni gagnant ni perdant. Notre rôle en tant qu'amis, c'est sans doute d'essayer de les aider à retourner une situation bloquée en un équilibre favorable.

Fixant son visage concentré, je le laisse parler.

- Aujourd'hui, ce que je vois, c'est que mon pote Alec est malheureux, il ne sait plus où il en est, poursuit-il. Il souffre et il a besoin de nous.

- C'est pareil pour Kim, elle est perdue. Je me demande même si elle sait vraiment ce qu'elle veut, ajoute-je, étonnée de me confier si facilement à Neil.

Il me jette un regard compréhensif.

- C'est difficile de savoir ce que l'on veut. Parfois on sait mieux ce qu'on ne veut pas.

- C'est une façon d'aborder les choses. Alors qu'est-ce que tu ne veux pas toi ? me demande-t-il en se tournant vers moi avec un sourire craquant.

Je réfléchis tout en fixant le paysage devant moi.

- Je ne veux pas être dépendante, je ne veux pas que l'on m'impose des choix, je ne veux pas me sentir coincée.

Bref, l'inverse de ce qui m'arrive depuis plus d'un an grâce à la fin de mon aventure ratée avec Nicholas.

- Mmm, une femme libre et sans contrainte à ce que je vois !

C'est de famille, souris-je intérieurement en pensant à ma grand-mère.

- Et toi, qu'est-ce que tu ne veux pas ?

- Je crois que je sais davantage ce que je désire.

Il me lance un regard qui me paraît voluptueux, mais comme il détourne aussitôt le regard en engageant la voiture sur un carrefour, je me demande si je ne suis pas en train de fantasmer.

- Parce qu'au fond, poursuit-il en faisant tourner avec souplesse le véhicule autour du plot central, je crois que toute expérience apporte quelque chose. Quand j'étais jeune, des situations que je pensais ne pas vouloir ont tourné en réussite.

- Et inversement ?

- Ça a pu arriver aussi, dit-il après un instant de réflexion.

Je reconnais alors l'entrée du lotissement sur notre droite. Le bruit du clignotant agit comme un tic-tac d'horloge : notre tête-à-tête va bientôt se terminer.

- Regarde nous par exemple : à l'aéroport, la pire chose qu'on aurait pu nous annoncer aurait été de

devoir cohabiter plusieurs jours, et maintenant on est là tous les deux à discuter comme deux vieux copains, rit-il.

- Ce n'est pas faux, opine-je.

Mais... copains ?

Et qu'est-ce que j'aurais voulu qu'il dise : bons coups, partenaires, sex friends, amants, couple ?

Nous passons le portail près duquel repose toujours la voiture de Kim, immobilisée, l'air mal en point. Je remarque alors que quelqu'un a tendu un film plastique noir sur le pare-brise cassé pour protéger l'intérieur. Alec ?

Cela me serre le cœur : ils sont séparés, elle ne veut plus le voir, ils sont malheureux, ils ne s'adressent plus la parole depuis presque deux mois, mais il pense encore à l'aider et à protéger sa voiture ?

Alors il y a peut-être un espoir ?

Neil éteint le moteur. Songeuse, je ramasse mes affaires déposées sur le sol. Puis, derrière le pare-brise ruisselant, je fixe la maison en pensant à Kim et Alec à l'intérieur.

- Mais tu crois vraiment qu'on va réussir à les aider ? murmure-je en faisant tourner mon pendentif sur lui-même.

- On est là pour ça, non ? dit-il d'une voix douce.

Sentant qu'il me regarde, je tourne mon visage vers lui. Il tend la main pour repousser une mèche qui tombe sur mon front.

Son sourire confiant me rassure.

- Allez, viens, on nous attend.

Nous ?

14. Cache-cache

- Ah te voila, me dit Ivy quand je pousse la porte.

Elle semble soulagée de me voir revenir : est-ce qu'elle s'est inquiétée ? Venant à ma rencontre, elle fixe mes cheveux encore mouillés, ma robe froissée par l'humidité et mes jambes couvertes de boue, puis elle aperçoit Neil qui me suit, un paquet dans chaque bras.

- Je l'ai rencontré en rentrant, dis-je pour justifier notre arrivée commune bien qu'Ivy ne me pose aucune question.

Tandis que Neil court vers la voiture pour rapporter le reste de ses achats, je retire mes baskets boueuses près de la porte tout en resumant pour Ivy ma visite chez ma grand-mère. Puis nous nous dirigeons vers le salon.

Sur les canapés, l'ambiance semble aussi crispée qu'avant mon départ, comme si la scène avait été figée sur pause. Max marmonne en tapant sur son portable avec de gros soupirs, Alison met du vernis orange sur ses ongles de main. Une bière à la main, Anish et Alec discutent devant la baie vitrée en fixant la pluie qui continue à s'écraser sur la terrasse. Derrière eux, à travers les persiennes toujours baissées, la piscine a une couleur verdâtre peu engageante.

Comme je ne la vois pas dans le salon, je suppose que Kim doit encore être en train de dormir.

- Voilà de quoi régler d'éventuelles nouvelles coupures d'électricité, dit Neil en déposant dans l'entrée son groupe électrogène.

Quand Alison reconnaît la voix de Neil, elle lève les yeux vers lui, sourire aux lèvres.

La vue de Neil lui fait clairement l'effet de l'arrivée du Père Noël.

- Tu es vraiment un mec formidable, lui dit-elle en se levant.

Et en un temps record pour se déplacer, elle se trouve tout à côté de lui. Je la regarde, surprise.

Et un peu excédée.

Les garçons aident Neil à décharger le champagne et une fois tous les cartons et paquets dans la maison, un peu de gaieté et de légèreté semblent revenir, en particulier sur le visage d'Ivy.

Même si elle continue à jeter à la dérobée de petits regards vers Max. Il faut dire que, renversée en arrière sur le canapé, ce dernier ne bouge pas d'un millimètre et observe les autres s'activer avec un air supérieur. La grossièreté de son attitude me fait bondir, mais je ne dis rien, par égard pour Ivy,

qui semble déjà assez mal à l'aise avec le comportement de ces invités sans gêne.

Quand je redescends après être allée me changer, je rejoins Ivy dans la cuisine. Elle a mis de l'eau à chauffer et me tend gentiment une tisane dans un énorme mug marqué <<< Zen >>>. Sa prévenance me fait chaud au cœur, à l'image de la tasse bouillante que je serre maintenant entre mes doigts.

- Comment ça s'est passé ici ? lui demande-je.
- J'ai un peu bosse dans ma chambre et quand je suis redescendue...

Du menton, elle indique les Mayden sur le canapé.

- Ils ont pris racine dans les coussins, dis-je pour la faire rire.
- Oh non, pitié ! sourit-elle.

En observant de loin Max et Alison qui monopolisent le salon de leur encombrante présence, je me dis que ce genre de personnes serait bien mieux ailleurs. Mais bon, il pleut à verse, on est de nature accueillante, sociable, et on est chez l'oncle d'Ivy, donc je n'ai pas mon mot à dire.

- Et Kim ?
- Elle a dormi.

Alison entre alors dans la cuisine, de son pas traînant, avec moult balancements de hanches.

- C'est vraiment insupportable d'être enfermés ici sans aucune distraction, souffle-t-elle en lorgnant le contenu de ma tasse avec dégoût. Est-ce que le temps ne pourrait pas s'arranger tout de même ?

L'absurdité de sa demande me laisse bouche bée. Je m'apprete à lui conseiller de déposer une plainte auprès de la météo nationale, mais Ivy lui sourit gentiment, semblant chercher une solution.

- On pourrait... tente Ivy en regardant dehors.

Mais il n'y a aucune possibilité de ce côté-là, la pluie et le vent empêchent de mettre un pied dehors sans s'engluer dans la boue.

J'en sais quelque chose !

Nous revenons vers le salon où, malgré moi, je cherche Neil du regard : penchés sur l'énorme carton qui contient le générateur, Alec, Anish et lui sont en train de lire la notice. Max leur jette de petits coups d'œil courroucés, comme si leurs voix le dérangent.

Alison se laisse tomber dans le canapé en soupirant.

- Qu'est-ce qu'on s'ennuie !

Elle m'horripile. Et même si ce n'est pas du tout charitable ni accueillant ni serein, je commence à

rever de la foutre dehors. Avec ses cliques.

Et des claques !

Mais Ivy, dont la generosite merite le Nobel du bon accueil, avance vers les canapes annexes par les Mayden. Je reste a distance.

A cause des mauvaises vibrations emanant de cette partie du salon !

- On pourrait jouer a quelque chose ? propose Ivy en souriant.

Levant le nez de la notice, Alec lui fait un gentil sourire. Alison hausse les epaules et Max repete plusieurs fois d'une voix dedaigneuse :

- Jouer ?

Je fais un pas pour me rapprocher d'Ivy que je sens se fragiliser a chaque nouvelle intonation desagreable de Max.

- Il doit bien y avoir un Monopoly ou des jeux de societe ici, continue-t-elle pourtant avec courage.

Mais sa voix me parait moins enjouee.

- Et après, on joue a la marelle ? ironise Alison avec un clin d'oeil complice a son frere.

Gonfle a l'helium par le soutien de sa soeur, celui-ci reprend :

- T'aurais pas un projet un peu moins... pueril a nous proposer ?

Son mepris en insistant sur le P de pueril n'echappe a personne. Ivy rougit comme une enorme framboise avant de baisser le menton vers sa poitrine. Mon sang s'echauffe d'un coup.

Mais qu'est-ce qu'il a ce type ? Pourquoi il maltraite mon amie comme ça ?

- Et toi, ça te ferait mal d'etre un peu moins p... commence-je en hesitant sur le meilleur terme a lui balancer dans la figure.

Penible. Pretentieux et Puant ???

Avec un signe de tête apaisant dans ma direction, Neil prend le relais.

- Ivy, c'est absolument genial comme idee ! affirme-t-il en se relevant. Il y plusieurs endroits hyper tendance a New York et même a Miami qui organisent des soirees *Play dates*, j'adore !

J'ai deja entendu parler de ces nouveaux bars a jeux ou l'on trouve des alternatives a la simple

sortie en boîte : des soirées entre copains dans des lieux raffinés avec DJ, musique soul, détente et rencontres cool autour de jeux de société traditionnels.

Mais je ne m'attendais pas à ce que Neil connaisse.

- Figurez-vous que j'ai massacré tout le monde à l'hippo-glouton lors de la dernière soirée du Flannagh's, dit Anish en se mettant debout à son tour.

Quoi ? Le lieu le plus select de New York ?

La simple mention de ce club très fermé fait baver des centaines de gens, dont à présent Max qui fixe Anish avec envie.

- Mais à la fin, j'ai perdu à plate couture ! Donc une petite revanche sera excellente pour restaurer mon ego ! ajoute Anish en se dirigeant vers Ivy.

Mon opinion est en train de changer : ce type a plus de finesse que je ne le pensais.

En même temps, puisque c'est un des meilleurs amis de Neil... Il ne peut pas être un bourrin, n'est-ce pas ?

- Tu crois qu'on peut trouver des jeux dans la maison ? demande Anish à Ivy. Si tu veux, je m'occupe de la musique.

Ivy retrouve instantanément des couleurs. Max se renforce dans le canapé en ayant l'air de répondre à un message urgent.

Il doit être vert de jalousie et de vexation.

- Alors moi, je fais des cocktails, dit Alec en se relevant à son tour, pour se mettre en jambes !

Après un sourire complice, Ivy et moi nous dirigeons vers la grande armoire de l'entrée. Mais nous nous arrêtons en même temps.

- Toi c'est ton oncle, mais moi, ça me gêne d'ouvrir ses placards, dis-je à Ivy.

Et en moi-même, je souris en pensant au vide-poches avec sa boîte de préservatifs... Qui sait quelles surprises on pourrait trouver ailleurs ?

- Pareil. Mon oncle m'a bien dit de faire comme chez moi, mais je me sens un peu indiscret, confirme Ivy.

- On a qu'à jouer à autre chose, dit Kim qui nous rejoint alors.

- Eh ! Si on se faisait une partie de cache-cache ?

- Dans toute la maison ? Génial ! s'exclame Ivy qui a retrouvé sa bonne humeur et son enthousiasme.

Alison secoue la tête pour marquer sa désapprobation. Et Max daigne nous regarder pour lancer :

- Ce jeu ou tout le monde va se cacher pendant qu'il y en a un qui compte jusqu'à cent ?
- Ça te pose un problème ? lui demande-t-elle avec un sourire mielleux. Oh, tu ne sais peut-être pas compter jusqu'à cent ?

Il hausse les épaules tandis qu'Ivy et Kim pouffent.

- On pourrait faire des variantes, dit Anish en mettant précautionneusement en marche la platine vintage de l'oncle d'Ivy.
- Ou jouer en équipe, intervient Neil.
- Avec une récompense si on gagne ? susurre Alison à présent debout à côté de Neil.

C'est moi ou elle le couvre de baisers rien qu'avec les yeux ?

- Des majorations, des bonus et un système de pondération selon le temps de recherche, préconise Anish.
- On pourrait même imaginer de faire un championnat avec plusieurs parties, dit Alec de la cuisine.
- Ouais, un tournoi sur plusieurs jours puisqu'on est coincés ici pour un temps indéfini, dit Kim.

Je sursaute, étonnée qu'elle accepte le délai imposé par la météo - en même temps, elle n'a pas trop le choix - mais surtout stupéfaite qu'elle ait renchéri sur la proposition d'Alec. En outre, il n'y a aucune moquerie ni animosité dans sa voix.

- Il faudra bien délimiter le secteur autorisé, reprend Alec après un silence.
- Mais s'il fait beau, on pourra étendre la partie au jardin, lui répond à nouveau Kim.
- Et proposer de jouer aux voisins ?
- Mais il nous faudra un arbitre en cas de litiges.

La surprise et la joie me laissent bouche bée. Je ne vois pas Alec, reste dans la cuisine, mais je fixe le visage à présent animé de Kim : est-elle consciente que nous nous sommes tus et qu'elle est en train de dialoguer tranquillement avec Alec ? Ou est-ce juste qu'elle est à fond dans l'organisation du jeu et s'est laissée griser par l'excitation ? Le regard de Neil croise le mien à cet instant. Pense-t-il comme moi à notre conversation de tout à l'heure et à cette part essentielle pour mener à bien un projet : la volonté commune ?

Qui, dans le cas présent, est en train d'entraîner les volontés individuelles.

Enfin, pas celle de Max...

- Ne comptez pas sur moi, avec ce temps de merde j'ai pris un retard de dingue sur ce que j'avais à faire : il faut que je travaille ! annonce-t-il.

Il ne manque que le <<< moi >>>, mais nous l'entendons tous distinctement.

- Pauvre cheri, ironise-je a voix basse.

D'un regard, Kim me fait signe de cesser mes sarcasmes en m'indiquant Ivy. En effet, des que Max ouvre la bouche, on dirait que notre amie se sent visée et se tétanise. Inquiete, je passe un bras autour de son épaule.

- Ivy, ce type est un insatisfait chronique : ne te sens pas mal a chaque fois qu'il critique quelque chose.

Elle pose sa tête contre la mienne avec un maigre sourire qui me fait de la peine.

A ce moment-la, *Let's dance* de David Bowie retentit. Kim se fige. Alec renverse un des cocktails qu'il était en train de préparer.

Oups ?

C'est *leur* chanson, celle sur laquelle ils ont pris toutes leurs premières grandes décisions de couple : premier baiser, premier appart, première présentation aux parents...

Première réconciliation ?

Je croise les doigts. En observant Kim, complètement raide et Alec qui essuie frénétiquement la table, j'ai un bon gros doute sur la pertinence de ce choix musical dans le contexte actuel... Mais quand, presque malgré elle, Kim se met à chercher Alec du regard, et qu'il lui sourit timidement en retour, je respire.

<<< Bien joué Anish >>>, fais-je comprendre au DJ du jour en l'applaudissant en silence. Il me sourit en levant discrètement un pouce en signe de victoire. Ivy me fait un petit clin d'oeil au moment où nous apercevons toutes les deux le regard embué de Kim et celui d'Alec, à peine moins humide.

Même s'ils détournent très vite les yeux l'un de l'autre, je sais que nous venons d'avancer d'un grand pas vers l'objectif.

C'est le moment que choisit Alison pour se mettre à danser. Entamant un mouvement suggestif du bassin, elle balance sur place puis ondule devant les garçons et en particulier devant Neil, qui lui sourit.

Quoi ? Il ne peut pas apprécier ce combo de danse du ventre et de Moonwalk façon Michael Jackson ? OK, je sais, je ne suis pas objective, mais tout de même !

Elle lui tend la main pour qu'il danse avec elle, il s'exécute, ce qui m'agace encore un peu plus.

Soudain, j'ai l'impression désagréable de retourner quinze ans en arrière à ces soirées où je regardais les filles plus âgées danser avec les garçons que je convoitais.

Non mais ça ne va pas ? Je ne vais pas me faire le vieux complexe du homard à l'aube de mes

25 ans !

Tournant les talons, je vais alors me chercher un verre parmi ceux qu'Alec vient de déposer sur la console. Kim me rejoint, elle en prend un tout en suivant des yeux Alison qui se tremousse.

Oui, je sais, je suis subjective !

Après un regard complice, nous descendons nos verres d'un même mouvement rapide, comme deux cow-boys au comptoir du saloon avant d'aller mettre le feu à la ville...

- On y va ? me dit Kim.

Je hoche la tête. Dans un tempo parfait, nous nous lançons tranquillement dans un numéro improvisé de danse en duo devant lequel Shakira, Prince et Benjamin Millepied applaudiraient.

Dieu - mais surtout tous les DJ et les physios des boîtes des années 2010 -, sait combien nous avons écume les pistes de danse, Kim et moi...

Tres vite, sans plus faire attention à Alison, ni à personne autour de nous, les yeux mi-clos, nous nous laissons emporter par la musique.

Quand après un long moment, je rouvre les yeux pour atterrir sur la planète Floride, le regard bleu de Neil est posé sur moi, carrément approbateur. Son corps solide suit lui aussi la musique, mais dans un balancement plus lent, mystérieux et vraiment hypnotique. Sans le quitter des yeux, je lui souris et avance vers lui en continuant à danser.

Ce qui ne semble pas plaire à Alison, qui s'interpose entre nos corps tout en secouant sa chevelure bouclée sous le nez de Neil.

Imperturbable, je tourne sur moi-même, et la laissant à son opération séduction, je vais me resservir un cocktail. Un verre à la main, j'observe ensuite Ivy et Anish en train de regarder les vieux vinyles de l'oncle d'Ivy, Max qui a mis ses écouteurs et est affalé sur le canapé, et Alec, adossé à la porte de la cuisine, qui ne quitte pas Kim des yeux.

À part les tremoussements d'Alison, tout ce qui se passe ici me semble plutôt bon signe.

Grâce à David Bowie, l'ambiance est presque légère. Quant à moi, je me sens paisible et plutôt joyeuse, surtout quand mon regard croise à nouveau celui de Neil : j'y lis une complicité nouvelle tandis que je laisse éclore en moi d'agréables petits frissons sensuels.

Quand la chanson s'arrête, Alison s'approche de moi. Se saisissant d'un verre, elle observe à son tour le salon.

- Eh bien ! L'atmosphère se réchauffe enfin !

Je ne sais pas trop comment interpréter sa remarque. Peut-être qu'au fond elle n'est pas si à l'aise

d'être arrivée sans être invitée ? En face de nous, Neil a rejoint Anish et Ivy près des vinyles. Hochant la tête d'un air entendu, Alison suit mon regard.

- Ceci dit, tu mets Neil dans une pièce et la glace fond ! A chaque fois c'est pareil !

Je bois une gorgée fraîche pour me donner une contenance. Ou veut-elle en venir ?

C'est étrange, mais je ne la sens pas vibrer de bienveillance...

- Il a l'embarras du choix et, en général, il ne se prive pas de profiter de ses... avantages et obtenir ce qu'il veut !

- Ah oui ? dis-je l'air indifférent.

Mais je bouillonne à l'intérieur. Parce qu'on est dans le parfait cliché de la rivalité entre filles, version coup bas et crepage de chignon. Dans deux minutes elle va me dire que d'ailleurs, elle, avec Neil, c'est différent.

- Moi, je le connais depuis longtemps...

Bingo !

- Autant de charme concentré en un seul mec, c'en est presque indécent ! Je l'ai vu faire avec Gillian. Il lui parle deux minutes et hop, elle n'en a que pour lui !

Pas complètement faux comme analyse, mais je refuse d'entrer dans ce débat avec elle.

- Je n'ai pas fait attention, persiste-je sur la même ligne neutre.

- Vraiment ? dit Alison en se tournant vers moi pour me devisager. Il a pourtant l'air de te faire un certain effet toi aussi !

Je la fixe avec mon sourire le plus *peace and love* et mes yeux paisibles, genre vache sacrée intouchable au milieu d'une route indienne.

- Tu sais, moi, je suis là pour Kim et Alec, alors le reste...

Alison me toise avec condescendance.

- Ah, je vois le genre... ascète et détachée des choses matérielles et physiques ?

Je hoche la tête tranquillement, alors que je meurs d'envie de me jeter sur elle et de lui arracher les yeux, les cheveux, la langue et ses putains d'ongles au vernis impeccable...

Ouh là... c'est pas un peu gore, ça ? Zen Mia...

Quand elle se penche vers moi, son parfum au jasmin envahit d'un coup mes narines, écoeurant.

- Mefie-toi, susurre-t-elle alors a mon oreille, chastete rime souvent avec grosse frustree...

J'en ai le souffle coupe : *Et messe basse avec connasse ? Et mechancete avec va crever !*

Tout en souriant a mes muettes grossieretes, je reflechis a la rime parfaite pour degommer definitivement Alison. Par reflexe, ma main cherche mon pendentif et le fait tourner sur la chaine, produisant son petit ronflement familier.

- Tiens ! dit alors Alison en observant mon geste, tu portes un coeur autour du cou, comme c'est romantique...

Je lui souris de plus en plus aimablement, mais une ogive nucleaire vient de se glisser sur sa rampe de lancement et mugit entre mes deux oreilles, prete a reduire Alison Mayden en un petit tas de particules.

Venue de l'autre cote de la piece, la voix de Neil evite de justesse la desagregation totale d'Alison en plein milieu du salon.

- Bon, on le fait ce cache-cache ?

Je me secoue pour revenir a la raison, mais mes doigts restent accroches a mon pendentif. Le regard chaleureux de Neil se pose sur ma main serree. Puis il me sourit : a-t-il compris que j'etais au bord de l'explosion ?

Sans savoir ce a quoi elle a echappe, Alison s'eloigne de moi pour se planter au milieu de la piece.

- Je commence, dit-elle en se cachant les yeux avec les mains, c'est moi qui compte.

Tiens, je croyais qu'elle meprisait ce jeu pueril ?

- Et gare a ceux que je trouve !

Elle souleve une paume de main pour regarder du cote de Neil. Il lui sourit, ce qui ravive mon irritation. Un peu troublee, je me rends compte que je n'ai aucune idee de ce qu'est exactement leur relation. Jusqu'a quel point se connaissent-ils ? Est-ce qu'il l'apprecie autant qu'elle a l'air de l'apprecier ?

Mais en tous les cas, je devine qui elle compte chercher en priorite !

- Bon, je rappelle les regles, dit Anish qui se revele un organisateur ne. Perimetre de recherche : toute la maison. Temps de recherche : illimite jusqu'a ce qu'un des joueurs soit decouvert par le chercheur.

- Un deux trois... compte Alison.

Tout le monde s'agite. Sauf Max, qui reste dans son canape, comme un enfant boudeur. Ivy se

dirige a pas de loup vers le cellier, Anish disparaît en direction de l'établi, Kim est déjà dans les marches et Alec se glisse dans la cuisine. Neil reste immobile. Un doigt sur les lèvres, il fait un signe à Max pour lui intimer le silence.

Il serait bien capable de rencarder sa soeur celui-la !

Sans un bruit, j'ôte mes chaussures pour ne pas faire grincer l'escalier en montant. Neil me lance un regard craquant qui me fait tout oublier des allusions d'Alison.

Et quand bien même il serait le pire des séducteurs barde de tous ses avantages, que m'importe ?

L'important, c'est de ne faire de mal à personne, et surtout pas à moi.

Mais, me dit ma petite voix qui a des accents d'avocat du diable, Alison, elle mériterait qu'on lui en colle une, non ?

Laisse tomber.

- Dix, onze, douze... continue cette dernière lentement.

Sur le palier, je réfléchis rapidement à la meilleure cachette : la salle de bains, le dressing dans le couloir, le grenier ? Un petit frisson me parcourt les reins rien qu'à l'évocation de ce lieu. Mais un parfum boise flotte derrière moi, et, sans surprise, je me retourne. Sourire aux lèvres. Neil se tient devant moi : il me tend la main.

- Viens...

Malgré toutes mes revendications d'indépendance, j'adore quand cet homme me demande de venir avec lui. Le plus surprenant est que je le suis sans hésiter.

Mais je ne l'avouerais pour rien au monde !

Il me fait entrer dans une pièce qui communique avec sa chambre : le cabinet de travail de James Ashner. Du rez-de-chaussée nous parvient le décompte régulier d'Alison.

Debout devant la porte que retient galamment Neil, je reste immobile. Comme partout dans la maison, les volets sont tirés, mais une douce lumière baigne ce grand bureau. Une atmosphère à la fois intime et studieuse se dégage de cet endroit, amplifiée par une douce odeur de cire mélangée au parfum de Neil.

Sur les murs, des kilomètres de livres aux couleurs sombres remplissent les rayonnages. Quel que soit l'endroit où se pose le regard, couleurs et matières apaisantes invitent à la rêverie et à l'abandon. Le plafond est rouge sombre assorti aux rideaux de fin velours qui encadrent les fenêtres et au sofa moelleux devant l'une d'elles. Seule concession à l'inconfort, un petit bureau d'écolier au centre, qui me semble presque timide.

- C'est beau, dis-je admirative.

Debout derriere moi, Neil m'attire contre son torse et murmure :

- Je suis tombe amoureux de cette piece.

Je hoche la tête lentement, troublee par ses mains sur mon corps. Et aussi par le mot <<< amoureux >>>, qui, dans cette atmosphere, prend une etrange resonance.

- Je trouve qu'elle te va bien, ajoute-t-il.

Je souris sans bien comprendre ce qu'il veut dire. Puis je me laisse aller aux sensations que je retrouve entre ses bras : confiance, total abandon et desir... Il embrasse délicatement ma nuque. Ses levres tiedes sur mon cou me font presque gemir.

- Quatre-vingt-dix-neuf, cent ! hurle Alison d'une voix a laquelle l'excitation donne des accents de commentateur sportif.

Neil plaque son corps contre le mien.

- Il faut se cacher, chuchote-t-il en me poussant vers un des rideaux.

Avec delice, je laisse son corps me guider. Titubant presque, nous nous engouffrons derriere le tissu, qui se referme autour de nous comme une douce enveloppe. Maintenant face a lui dans la penombre, je le regarde, incapable de resister plus longtemps a ses yeux etincelants, a sa bouche gourmande, a ses levres qui cherchent les miennes. Des deux mains, je le saisis par la nuque tandis qu'il s'agrippe a mes hanches pour me plaquer contre lui. Nos bouches se reunissent dans un baiser flamboyant. Des que ses mains trouvent ma peau en remontant ma robe sur mes hanches, le desir se repand dans mon corps.

A partir de cet instant, je ne reponds plus de rien.

Des pas retentissent dans le couloir, des bruits de portes, ouvertes, fermees, des grincements de meubles, le rire d'Alison... Je ne bouge pas, ma bouche epousant celle de Neil. Puis j'entends la lourde porte du bureau s'ouvrir lentement. Des pas legers, un gloussement etouffe, une odeur de jasmin.

Oh, non, on ne va pas etre interrompus a chaque fois ! Je vais finir par avoir un arret cardiaque de frustration !

- Neil, chuchote Alison, je sais que tu es la.

Et une crise aigue d'agacement...

Les mains de Neil se detachent lentement de mes hanches, ma robe retombe chastement sur mes cuisses, nos levres se separent. Il me tient a present par les epaules et me regarde : dans ses yeux, du

desir, un peu de contrariete et beaucoup de complicité.

- Je sens ton eau de toilette, reprend Alison, tu mets toujours la même, n'est-ce pas ?

Mon ego a un violent soubresaut de déplaisir.

Haussant les épaules, Neil fait mine de rouler des yeux effarés : son air moqueur m'amuse, j'y vois une marque de connivence qui rassérène mon ego malmené. Ancrant son regard bleu dans le mien, il pose ensuite son index sur mes lèvres tandis que sa bouche dessine un <<< chut >>> muet. Je lui souris.

J'ai tellement envie de l'embrasser...

Mais les pas d'Alison se rapprochent de notre cachette.

- Je te vois...

Quand Alison ouvre brusquement les pans de velours de l'autre fenêtre, mon cœur bat à cent à l'heure. J'imagine sa tête si elle me découvre dans les bras de Neil, et j'entends d'ici ses moqueries.

Mais je ne me laisserai pas faire.

- Il y a quelqu'un avec toi ? demande-t-elle soudain comme si elle était équipée d'un sonar détectant ma présence.

Je ne la vois pas, mais je sais qu'elle est à peine à un mètre de nous. Je m'apprete à lui répondre, mais Neil pose sa main sur ma bouche pour me faire taire. Il ferme les paupières comme pour dire <<< je dois y aller >>>. La main d'Alison tatonne dans les plis du tissu. D'un mouvement rapide, Neil me repousse complètement contre le mur et tend son corps comme une armure devant la main d'Alison.

Elle soupire lourdement en palpant sa musculature à travers le rideau.

- Oh, murmure-t-elle d'une voix étrangement aigue.

Attrapant prestement la main d'Alison, Neil sort alors de notre cachette. Je lui en sais gré d'avoir ainsi arrêté l'exploration d'Alison, mais je déteste qu'il garde sa main serrée dans la sienne. Car je peux désormais les observer par le côté du rideau qui s'est légèrement ouvert quand Neil est sorti.

- Avec qui étais-tu ? lui demande Alison d'un air suspicieux.

- Personne, répond Neil en riant.

Personne, c'est moi, ça ?

Mon sentiment en cet instant oscille entre reconnaissance, - il me protège d'une confrontation désagréable avec une harpie nommée Alison - et vexation profonde - alors je ne suis rien, personne,

juste une fille qu'on abandonne derriere un rideau ?

Comment dois-je le prendre ? N'est-il en effet qu'un seducteur patente, sautant sur toute occasion nouvelle ? Est-ce qu'il ne cherche qu'a passer un bon moment et prefere rester discret ?

Et moi, qu'est-ce que je cherche au fait ? Ai-je vraiment envie que tout le monde soit au courant que je me tape le beau Neil depuis deux jours ? Que mes amies tombent des nues en apprenant que je leur fais des cachotteries ?

Incapable de trancher, j'observe Alison et Neil comme si la reponse a mes interrogations pouvait venir de leur attitude.

Il continue a retenir sa main. Elle jette des regards courrouces vers le rideau, aussi je remercie le ciel - et sans doute plutot le decorateur - d'avoir laisse le tissu casser lourdement sur le sol, de sorte que mes pieds soient invisibles.

Soudain, Neil saisit Alison par les deux poignets et l'attire vers lui. Elle lui fait face et le devore des yeux.

Je sens mon souffle se raccourcir.

Ohhh ?

Mais il se met a rire.

Ouf...

- Bravo tu as gagne ! Allons prevenir les autres maintenant, dit-il.

Elle cherche a se rapprocher de lui, mais il s'ecarte. Ensuite, il la prend par l'epaule et la pousse vers la porte.

Quand la porte se referme, j'ai l'impression d'etre dans une mauvaise piece de boulevard. Dans le role de la maitresse d'un homme marie dont la femme débarque a l'improviste. Et qu'elle se retrouve seule planquee dans la penderie. Et j'imagine exactement ce qu'elle ressent : humiliation et mega frustration.

Sexuelle.

Mais pas que...

15. Ciel sans nuages

- Ou etais-tu cachee Mia ? me demandent Ivy et Kim quand je redescends quelques minutes plus tard, une fois que le brouhaha du rez-de-chaussee m'indique que tous les joueurs ont reapparu.
- Si je le dis, je ne pourrai plus me resservir de ma cachette.
- Elle doit etre vraiment très bonne, dit Alison avec un air mauvais.

Chacun cherche ensuite a savoir ou etaient les autres et, petit a petit, une atmosphere bon enfant s'installe, avec rires et fausses revelations sur les meilleures planques de la maison. Debout sur les marches de l'escalier, je reste quelques instants en retrait, pour essayer de remettre mes pensees et mes sensations dans leur etat normal.

Comme pour m'y aider, Neil me fait un clin d'oeil, je lui souris en retour, presque sereine. Il y a entre nous une attirance physique incompressible et quasi surnaturelle mais, a present, je l'accepte. Je ne repousse plus les frissons qui me parcourent des qu'il me regarde. Et sans plus me poser de questions, je caresse du regard son corps de reve, et ne peux m'empecher de me dire que je serais bien allee un peu plus loin tout a l'heure...

Un beau gosse c'est sur, une bombe, c'est confirme, un tombeur, peut-etre - et alors ? -, mais un gentleman oui !

Parce que finalement je suis assez contente qu'il n'ait pas fait etat de notre... intimite. Qu'Alison n'aurait pas manque de reveler au grand jour.

Et ça, je n'y suis pas du tout prete. Mais c'est un autre sujet.

Le rire d'Alison me tire de mes reveries. La tête basculee sur le dossier du canape, elle s'etire en regardant Neil.

- C'est vraiment un jeu très excitant... je suis epuisee. Et je meurs de faim, pas vous ?

Kim leve les yeux au ciel en même temps que moi.

Heureusement les garcons ont rapporte des pizzas ce matin. Assis sur les canapes pour un diner sur le pouce, nous leur faisons honneur ainsi qu'au champagne rapporte par Neil. La bouche pleine, Max rale en consultant son telephone.

- Il n'y a toujours pas de reseau...

Personne ne lui a jamais dit que c'etait impoli de tripoter son telephone a table ?

Sans nous concerter, aucun d'entre nous ne fait de commentaire. Pourtant nous sommes tous

d'accord et victimes de ce phenomene etrange : seuls les SMS acceptent de passer, tout le reste, appels et reseau Internet semblent avoir disparu dans la quatrieme dimension.

Un vrai no com's land !

Mais, ce soir, la meteo retient toute notre attention.

- Je n'entends plus la pluie
- Les nuages sont moins bas, non ?
- On ne voit rien, mais ça me semble plus clair la-bas au fond, pres des arbres.
- Ah oui, on voit l'horizon !

Alec et Anish remontent alors les volets du salon : par les grandes baies vitrees, nous guettons tous le ciel, a la recherche de signes celestes d'amelioration.

- Ca s'arrange, murmure Ivy.

Je hoche la tête, saluant a nouveau son optimisme. Du menton, elle m'indique discretement Kim et Alec, assis non loin l'un de l'autre, tetes tournees vers l'exterieur.

Quel que soit le temps, ceci est la premiere etape vers la reconciliation : ils peuvent rester dans la même piece, a moins de deux metres l'un de l'autre, et regarder dans la même direction.

Alors je souris a Ivy, qui me fait une petite moue qui veut dire <<< on tient le bon bout ! >>>

- Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande alors Alison en lançant des regards insistants vers Neil.

Installes cote a cote, Neil, Anish et Alec ne repondent pas plus que nous a Alison. Penches sur un des magazines d'Ivy, ils se sont lances dans les pages de mots fleches : sourcils fronces, ils se rembarrent et plaisantent, raturant ce que l'autre vient d'ecrire avant de s'arracher le crayon des mains en riant. Leur naturel et leur bonne humeur apportent un agreable parfum de legerete dans le salon.

Seul bemol a cette ambiance detendue plutot communicative : Alison - *OK, je ne suis vraiment pas objective... et maintenant, c'est scientifiquement prouve !* - et Max qui continue a faire la gueule. Mais petit espoir a l'horizon : si le temps s'ameliore, ils vont pouvoir repartir ?

Alison soupire et, d'une main molle, fait negligemment glisser un par un les magazines restes sur la table.

- Oh, <<< Le portrait de l'homme /la femme ideal(e) >>> : tout un programme ! ricane-t-elle en soulevant la couverture du *Elle* du bout des doigts. On n'a qu'a lire ça, ça fera passer le temps.

Mais elle repose le magazine.

- C'est trop tarte, souffle-t-elle.

- Eh bien fais-nous donc ton portrait de l'homme idéal ! propose alors Anish en levant le nez de sa grille de mots fleches. Ou d'une femme, si tu preferes !

Decidement, ce garcon me surprend.

Le regard d'Alison s'arrete longuement sur Neil.

Message reçu.

- Riche, beau, intelligent, sexy, finit-elle par dire après avoir aussi detaille Anish sous toutes les coutures.

Sa voix me parait aguicheuse, tout comme ses levres qu'elle gonfle et mordille lentement.

- Mmm, intervient Alec, un peu comme moi quoi...

Après un moment de stupeur, Kim eclate de rire.

Alec lui lance alors un regard rempli d'interrogation. J'y distingue aussi un peu d'espoir. Hochant la tête, Kim lui sourit. Le visage d'Alec s'eclaire d'un coup. L'emotion que je lis sur ses traits me bouleverse.

Je crois que c'est ça, l'amour.

Ivy me jette un regard complice. Son plan est clairement sur la bonne voie.

- OK, et si... propose-t-elle alors, on disait chacun deux qualites qu'on trouve essentielles dans la vie ?

- Juste deux ? demande Neil. Attendez, ce type de synthese en deux mots necessite une tournee de champagne supplementaire !

Je pense aussitot a Grandma et a notre jeu des trois emotions.

Accompagne d'Alec, il se dirige vers le cellier d'ou il rapporte trois bouteilles.

- On va peut-etre en manquer finalement, dit-il avec un sourire dans ma direction.

Je note avec plaisir l'allusion a notre conversation dans la voiture.

- Je commence, dit Alison. Le sex-appeal et l'ambition.

- L'intelligence et l'assurance, complete aussitot Max.

- L'ouverture d'esprit et la creativite, dit Alec.

- La remise en question et la sincerite, reflechit Kim.

- La confiance et la generosite, murmure Ivy.

- La fraicheur et le fair-play, dit Anish sans hesiter.

- La volonte et la droiture, dis-je après un silence.

- La curiosite et la loyauté, dit Neil.
- L'implication et la spontanéité, rajoute Anish.
- Tu triches, tu en es a quatre ! Alors je rajoute l'intuition et le dynamisme, rit Neil.
- OK, moi je rajoute la raison, le talent et l'honnêteté.
- Et pourquoi pas la paresse et la gourmandise ?
- Non mais ça devient n'importe quoi !
- Je t'assure que cela peut être aussi des qualités.

Ensuite tout defile en vrac : le recul, la désinvolture, la fidélité, le panache, la solidarité, l'elegance, l'enthousiasme, la capacité d'adaptation, le sens du défi, l'esprit d'équipe, la modestie, l'humour...

Un air pince aux lèvres, Max reste imperturbable : pour lui on devrait ajouter <<< dédain >>> et <<< supériorité >>>. Mais le bilan de ce petit questionnaire improvisé est qu'Alec et Kim se détendent, semblent souvent d'accord et rient de concert. Tout en les observant, je m'aperçois que, au milieu des rires et des blagues, nous nous accordons tous sur les mêmes qualités, comme si notre amitié reposait sur un terrain de valeurs communes. Et ce qui me fait plaisir, c'est que j'adhère à tout ce qui a été dit.

En particulier par Neil, relève la voix de ma conscience.

- Et la vigilance, intervient Gillian, qui, comme toujours, fait une entrée remarquable par sa soudaineté.

La concernant, je rajouterais volontiers sur la liste des qualités <<< surprise >>> et <<< don d'apparition >>>. Ivy se raidit à la vue de Gillian : il faut dire qu'avec son chat sur l'épaule, elle cultive son look de sorcière !

- J'ai une bonne nouvelle... La tempête dévie vers l'est, dit Gillian après un silence calculé.
- Alors elle ne vient pas sur nous ? reformule Ivy, soulagée.
- Non. La région reste en surveillance maximale, mais si tout va bien l'aéroport de Tampa devrait rouvrir demain.
- Alors, on va pouvoir partir ? demande Kim.

Alec lui jette un regard qui me paraît triste, mais surtout déçu.

- Les conditions de circulation devraient revenir à la normale d'ici peu.

Donc... dès qu'elle le pourra, Kim va s'en aller ?

Je me sens aussi dépitée que soulagée par l'annonce de notre probable et prochaine libération. Il y a quelques minutes à peine la réconciliation de Kim et d'Alec semblait en bonne voie.

Le regard soucieux d'Ivy sur Kim montre que je n'étais pas la seule à y croire.

Finalement, notre enfermement avait du bon.

Et quand je vois Neil se lever pour ouvrir la baie vitree, je mesure a leur juste valeur les avantages secondaires dus au fait d'etre coincés ici ensemble. Alors oui, je suis heureuse que le cyclone se deporté loin de nous, mais en suivant les autres sur la terrasse pour observer le ciel, je ne peux me departir d'une pointe de regret que notre <<< reclusion >>> n'ait pas dure un peu plus longtemps...

Dehors, le sol de la terrasse est encore detrempe, le bassin couvert de feuilles et les pelouses du jardin jonchees de branchages cassés. Les magnifiques fleurs des arbustes qui bordaient la maison a notre arrivee gisent a terre. J'hesite entre sideration et desolation. La fraicheur de la nuit combinee au triste spectacle de ce si beau lieu massacre par les pluies me fait trembler.

- Tu verras, avec le soleil demain matin, ça ira déjà mieux. Et on s'y mettra tous ! dit Neil.

Alors, il a compris ce que je ressentais ? Est-ce que je suis si transparente ?

- Tu as froid, murmure-t-il en enlevant son pull-over pour le poser sur mes épaules.

Puis, d'un geste naturel, il frotte mon dos pour le rechauffer. Peu habituee a ce que l'on me chouchoute, je me laisse faire, tout en songeant que ce geste, en apparence purement amical, cache un potentiel voluptueux insoupconne et fort agreable.

Car dans le regard de Neil, sous la bienveillance et l'attention genereuses brillent des éclats de desir qui ne m'echappent pas.

Avec un sourire d'excuses, il rejoint ensuite Gillian, qui, armee d'une lampe de poche, a enrole Anish et Neil pour verifier l'etat exterieur de la maison.

Je les suis des yeux tandis qu'ils se reculent pour observer la toiture vers laquelle Gillian braque son faisceau lumineux. Aveuglee par la lumiere, je me sens tout a coup fragile comme un papillon de nuit. Depuis l'accident de la voiture de Kim ce matin, j'ai l'impression que la journee a ete intense et nous a fait passer par toutes les emotions possibles : peur, larmes, rires, surprise, nostalgie et même volute.

Enfin moi surtout.

Je reprends rapidement mes esprits en entendant la voix d'Alison.

- Dis donc, j'espere qu'ils ont des jardiniers ici, en tout cas il va y avoir du boulot dans la region.

Son pragmatisme m'etonne, mais mon attention est entierement concentree sur Kim, debout au bout de la piscine, fixant la surface de l'eau d'un air absent.

A quoi pense mon amie ?

Inquiete, je m'apprete a la rejoindre, mais Alec est plus rapide et se tient a present aupres d'elle. Je reste immobile. A ma grande surprise, elle ne tente pas de s'enfuir et hoche la tête en silence tandis qu'il semble lui expliquer quelque chose.

Comme moi, Ivy suit la scene de loin et nos regards se croisent quand Kim et Alec s'eloignent l'un de l'autre. Mais je n'ai pas le temps de m'interroger davantage car Alison est maintenant plantee devant moi.

- C'est le pull de Neil, non ?
- Et ? dis-je, un peu lasse de ses enfantillages.
- Je me disais bien que ce n'etait pas tes couleurs, dit-elle en tournant les talons.

Surprise, je la regarde s'eloigner. La petite vibration d'un SMS dans ma poche me fait sursauter. Oups, avec cette journee de dingue j'ai completement oublie de penser a la boutique et a Nuola.

[Super journee, ventes au top, mortel !]

[Pas trop crevee ?]

Je regarde l'heure : vingt-deux heures. J'ai des remords de l'avoir completement zappee.

[Epuisee :-(mais on a cartonne :-)]

Je n'ose pas lui demander des nouvelles de la caisse ou du livre de recettes : je verrai ça en rentrant.

[Pas de problemes avec les clients ?]

[Que des amours !]
[Jack Lavie est passe.]

[TVB ?]

[Il a completement flashe sur
une des statuettes en os du Mexique.]

[Et ?]

[Il va revenir avec sa copine,
il veut que ça lui plaise.]

OK, j'ai compris, c'est mort.

[Il a vu les roses ?]

[:-) il en a pris pour sa mere
et pour son ex-femme.]

[Bravo !! Genial ! Elles ont plu en general ?]

[J'en ai vendu un paquet !
Mais Jack, je lui ai fait une remise :
45 la rose au lieu de 50.]

[Oups. C'etait 5 la rose...]

Et deja je faisais une belle culbute sur investissement...

[Excuse-moi, je m'embrouille
tjrs dans les 0. C'est parti sans probleme
a 50.]

[Dingue !]

[Tu m'en veux ?]

[Tu parles, tu es la meilleure
vendeuse de New York !!!]

[Et pour la statuette, Jack est OK a 7 000.]

[Whatttt ?]

[Trop bien, non ?]

[Fabuleux !]

Elle est a sept cents, mais je ne vais pas discuter le prix par texto ce soir. Mais une chose est sure a present : Nuola a vraiment un probleme avec les chiffres. Ce qui pour cette fois va bien arranger mon compte en banque !

[Bon je file, j'ai une soiree
a la galerie. Bisous]

[Merci ++++ Bonne soiree,
amuse-toi bien :-)]

Je regarde autour de moi avec l'impression de planer. Les roses que Nuola a vendues vont me permettre de rassurer M^r Palmborg. Et si vraiment Jack Lavie achete la statuette rapportee du Mexique il y a plus de vingt-cinq ans et qui prend la poussiere depuis au moins vingt, ça va me permettre de rembourser plusieurs traites d'un coup ! C'est peut-etre le debut de la fin de mes soucis et ça me rend complètement euphorique.

Sourire aux levres, je rejoins Kim a l'autre bout de la piscine. Son regard passe rapidement sur le

pull bleu enroule autour de mes épaules. Elle sourit en m'annonçant :

- J'ai réfléchi depuis notre conversation de ce matin. Et Alec est venu me parler.
- J'ai vu ça, dis-je du ton le plus neutre possible.

Ivy qui nous a rejointes, hoche la tête.

- Je suis d'accord, dit Kim.

Nous ouvrons de grands yeux, incapables de savoir de quoi elle parle.

- Je vais écouter ce qu'il a à me dire. Et après on verra.

Ivy et moi en avons presque les larmes aux yeux.

- C'est la troisième excellente nouvelle de la soirée ! chuchote-je émue.

Mais c'est clairement la plus importante en matière de priorité et d'amitié.

- Ah ouais et c'était quoi la deuxième ? me demandent Ivy et Kim en chœur.

Je leur explique en riant l'histoire des roses, et le bénéfice substantiel qui en découle. Grâce à une erreur de zéro !

Et en moi-même, je ne peux m'empêcher de penser à la phrase de Neil au grenier : <<< repartons de zéro. >>>

Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que le zéro va devenir mon numéro fétiche !

- Et toi qui dis toujours que Nuola est fâchée avec les chiffres !

Fronts contre fronts, Kim, Ivy et moi nous serrons un long moment dans les bras avant de rentrer vers la maison en riant. Alison regarde notre joie subite avec surprise, mais ne dit rien.

- La maison va bien, annoncent les garçons en rentrant à l'intérieur à leur tour.
- Tu t'es réchauffée ? me demande Neil en se laissant tomber à côté de moi, ou tu veux que je fasse un feu ?

Alison lève le regard vers nous. Il me semble voir un petit rictus ironique sur son visage.

- Quelle bonne idée, un feu de cheminée, c'est si chaleureux, dit-elle.

Avec un sourire, Neil commence à entasser le bois en pyramide. Cinq minutes plus tard, un magnifique brasier éclaire la pièce.

- Il fait presque trop chaud, dit Alison en retirant son gilet.

Elle jette un regard insistant sur le pull de Neil, toujours enroule sur mes épaules. Je ne peux m'empêcher de plonger mon nez dans la matière moelleuse ; le parfum de Neil m'enveloppe aussitôt comme des bras bienveillants. Un petit frisson coquin accompagne ces effluves boisés.

- Quelle journée ! dit alors Ivy en s'asseyant près de moi.

Oui, une journée bien mal commencée, mais qui semble se terminer positivement : météo en amélioration, atmosphère en cours de détente - en faisant abstraction de la présence lourdingue des Mayden -, Kim et Alec acceptant de se parler, Nuola qui a fait des merveilles à la boutique et... Neil qui me lance des regards extrêmement troublants.

Et suggestifs me semble-t-il...

Tout en fixant les flammes de la cheminée, j'étire mes jambes et mes pieds nus devant moi en pensant à la suite éventuelle de cette journée : une nuit sensuelle, Neil et moi ? Je continuerais volontiers ce que nous avons entamé derrière le rideau et si j'en crois la façon dont Neil me caresse du regard, lui aussi.

- Vivement demain qu'on puisse sortir d'ici et aller en ville, dit Alison.

- On pourra profiter tranquillement de la piscine, suggère Ivy.

- Avec plaisir, dit Kim, l'air apaisé. Et puis se balader un peu ?

- J'ai vu qu'il y avait un vide-greniers organisé ces jours-ci : il y a souvent des trésors dans ces trucs-là, des objets de déco, des livres anciens, des vases, intervient Neil.

Le mot <<< grenier >>>, évocateur de moments délicieux, me fait chaud au cœur, mais celui de <<< vase >>> m'intrigue. Est-ce que Neil m'a vue cacher dans le tiroir les miettes de celui que j'ai cassé ? Comme il me sourit, je ne sais que penser. D'autant plus qu'il se met alors à parler de ces jardins potagers participatifs mis en place par la mairie dans la banlieue de Tampa, qu'il irait bien visiter un de ces jours.

Je l'écoute, surprise qu'il soit curieux de ce type de projets, mais je n'ai pas le temps de lui poser des questions car Anish se penche vers moi.

- Neil m'a dit que tu bossais dans l'immobilier ?

M'interrogeant sur ce que Neil a bien pu lui dire d'autre sur moi, j'acquiesce.

- J'aime bien cette région, j'achèterais bien une maison ici, un petit truc de week-end...

Une cabane de jardin ? souris-je en moi-même.

- Tu devrais pouvoir trouver, dis-je en songeant même à la possibilité de lui montrer la maison du client de Pritchard Estates.

- En plus, la Floride est facilement accessible de New York, intervient Alec en déposant devant nous un plateau rempli de cocktails qu'il assure digestifs en riant.

- Tres facilement en effet, s'il n'y a aucun probleme avec le systeme de ventilation, ni congres de gyneco, ni tempete ! confirme-je.

Neil me fait un clin d'oeil complice. Son sourire est vraiment une merveille : on en oublierait les autres, la pluie, le vent, le froid et on se laisserait emporter vers des sommets de bonheur immediat.

Enfin, moi...

Ensuite, la tête basculee sur le dossier et les doigts de pieds en éventail, je me laisse gagner par la douceur du moment, bercee par les conversations et les craquements du bois dans la cheminee. Malgré des sujets qui en d'autres temps et lieux qu'ici pourraient me faire bondir, mon agressivite naturelle est au repos : elle semble avoir tout naturellement laisse la place a une beatitude inattendue.

Effet Floride et mojitos !

Envahie par une agreable satisfaction, une pensee dont je n'ai pas trop l'habitude me vient a l'esprit : la vie est belle. Et je me sens bien.

Mon portable vibre dans ma poche. Deja amusee a l'idee de lire un nouveau message de Nuola - Jack Lavie veut les trois statuettes pour soixante-dix mille dollars ? - je regarde l'ecran de mon portable en souriant.

[Salut. Quand est-ce qu'on peut se voir ?
Tu pourrais au moins me repondre. Nicholas]

La colere me fait crisser des dents. J'en lache mon telephone qui tombe sur le sol. Kim et Ivy me fixent, etonnees. Neil ramasse mon portable et me le tend sous le regard insistant d'Alison.

Elle ne va pas s'y mettre, celle-la ! Je suis deja assez énervee comme ça !

Car en l'espace de quelques secondes, tout mon bien-etre vient d'en prendre un coup. Retour a la case colere et stress. Je me leve avec calme, remercie Neil d'un sourire et m'eloigne pour reflechir a ce que je vais repondre a ce SMS.

Debout devant la baie vitree j'essaie de ne pas montrer a quel point j'ai envie de hurler de rage. Ce type disparaît sans prevenir et maintenant, il me fait des reproches parce que je ne lui reponds pas ? On croit rêver. Je vais le rappeler et lui dire... Mais quoi ? <<< Jamais ? Lache-moi ! Fous-moi la paix et le camp. Paie tes dettes et après on verra ! >>>

De toute facon, on n'a a nouveau plus de reseau. *Et ça tombe bien !*

Je respire a fond, plusieurs fois, en fixant la surface calme de la piscine. J'avais deja compris que j'en voulais encore a Nicholas, mais maintenant, je lui en veux encore plus d'avoir, avec ce foutu message, interrompu le moment de plenitude precedent.

Nicholas appartient au passe, et il va y rester.

Et je ne compte pas laisser ce mauvais souvenir gacher le present. J'efface le message. Puis je retourne me rasseoir pres de la cheminee, bien decidee a ignorer tout ça.

Je me concentre sur les flammes comme pour une session de meditation. Autour de moi, je percois sans les regarder l'existence des autres : Alec et Anish en train de plaisanter sur leurs grilles de mots fleches, Alison qui rit dans la cuisine, Kim et Ivy perdues dans leurs pensees, Max tapant sur son telephone...

Seul manque Neil, mais je me force a ne pas le chercher du regard.

- Quelqu'un veut une tisane avec moi ? propose-je en me levant.

- Non merci, repondent-ils d'une seule voix.

Amusee, je souris toute seule a cette unanimite anti-tisane. Mes pieds nus sur le parquet du salon ne font aucun bruit. D'une main legere, je pousse la porte entrebaillee de la cuisine.

Appuyees contre le mur, deux silhouettes face a face sont plaquees l'une contre l'autre, leurs bouches soudees dans un baiser voluptueux. Litteralement statufiee, je n'arrive ni a tourner les talons ni a dire un mot. Hebetee, je ne peux que fixer les ongles vernis orange qui agrippent la nuque, les epaules solides, la chemise bleu pale.

Neil.

En train d'embrasser Alison.

Une tonne de deception s'abat sur mes epaules et pourrait me faire m'effondrer. Mais la colere me fait tenir droite et je serre les poings malgre moi. Prete a aller secouer et tirer Neil par l'epaule pour le regarder bien en face. Et lui dire tout le mal que je pense de lui, de son attitude minable, de sa perversite a embrasser Alison a l'endroit même ou nous nous sommes embrasses la premiere fois. Alors il n'est que cela : un seducteur gouverne par ses pulsions et profitant sans vergogne de toute situation favorable a la satisfaction de ses desirs ?

Je suis ecoeuree. Mais au disenchantement s'ajoute la tristesse et des larmes me montent aux yeux. En cherchant a reculer, je bute contre la porte qui cogne dans le mur avec un bruit mat.

Ils interrompent brusquement leur etreinte. Je recule d'un pas. Levant le visage, Alison lance un regard de defi dans ma direction tandis que Neil se retourne.

Avant de bondir hors de la cuisine, j'ai le temps d'apercevoir l'eclat bleu dur de ses yeux fouillant l'espace. Ils me paraissent soudain d'une etrange couleur delavee, comme ce reflet bleute des icebergs que l'on voit dans les documentaires sur le pole Nord. A cet instant je comprends que Neil est semblable a ces blocs de glace : une petite partie lumineuse a la surface, mais une enorme masse d'inconnu au-dessous.

Bouleversee et amere, je referme la porte derriere moi.

Je ne sais rien de lui, a part qu'il s'est bien foutu de moi. Et que je ne me ferai plus avoir.

- Je vais me coucher, lance-je a la cantonade en montant les escaliers, bonne nuit tout le monde !

Mais je sais deja que je vais avoir beaucoup de mal a trouver le sommeil.

16. Demain ou jamais

Minable, opportuniste, grossier, enfoiré !

Une liste sans fin de qualificatifs se bouscule dans ma bouche et je me force à ne pas les hurler l'un après l'autre en montant l'escalier d'un pas faussement tranquille. Je sens les regards interrogatifs de Kim et Ivy posés sur moi, aussi je leur adresse un sourire complètement hypocrite en précisant :

– Je vais dormir comme un bébé !

Tu parles !

J'ai plutôt envie de piquer une crise de nerfs et de me rouler par terre... Comment Neil a-t-il pu se moquer de moi à ce point ? Et surtout comment ai-je pu être assez stupide pour me laisser avoir ?

Ce n'est pas la première fois, me rappelle ma petite voix sans avoir besoin de mentionner le prénom de Nicholas.

– Ce n'est pas pareil, protesté-je à haute voix une fois la porte de ma chambre refermée.

Nicholas m'a trompée et Neil m'a... laissée m'illusionner.

Parce que oui, je me suis fait des idées : j'ai cru qu'un aussi beau gosse était libre et n'avait personne dans sa vie. D'ailleurs, le sujet n'était même pas à l'ordre du jour d'une relation purement physique comme la nôtre, si tant est qu'on puisse appeler ça une relation. Mais j'aurais pu me poser des questions...

Par exemple me demander si Alison était vraiment arrivée ici par hasard, grâce à des infos prétendument glanées sur Facebook ? Est-ce que ce n'est pas tout simplement par Neil – ou Anish – que les Mayden ont su à quel endroit trouver refuge contre les aléas de la tempête ?

On peut aussi imaginer plus machiavélique : si ça se trouve, tout ceci n'était qu'un plan pour qu'Alison, qui n'était pas invitée, retrouve Neil ici.

STOP, je suis en train de devenir parano.

Ça ne me regarde pas. Et je n'ai pas le quart de la moitié des données.

Tout ce que je sais, c'est que Neil et Alison se connaissent, qu'ils fréquentent les mêmes fêtes et les mêmes lieux à New York, qu'elle reconnaît son parfum au premier reniflement, qu'elle a passé la journée à le chercher (dans tous les sens du terme)...

Et qu'ils étaient en train de s'embrasser dans la cuisine.

Et ce n'était clairement pas un baiser entre vieux copains !

Furieuse, j'arrache presque ma robe avant de me jeter à plat ventre sur le lit. Puis, le nez dans l'oreiller, je rumine ma colère et ma vexation. De ces deux sentiments, je ne sais lequel me fait monter les larmes aux yeux, mais cette réaction m'énerve encore davantage. Ah non, je ne vais pas pleurer encore une fois aujourd'hui !

Et en plus à cause d'un mec ? Certainement pas !

D'un mouvement volontaire, je me redresse et je m'adosse au mur. Puis, les bras croisés autour du coussin que je serre contre ma poitrine, je m'efforce de faire le point : mon amour-propre et mon orgueil viennent de se prendre une sacrée raclée. Et je me sens ridicule d'être blessée par une situation aussi stéréotypée que banale : le coup du beau gosse irrésistible qui séduit les filles les unes après les autres... À qui le tour ? Moi, je suis tombée dans le panneau la tête la première.

Il ne s'agit même pas de fidélité. Vu la soudaineté et la brièveté de notre relation, on ne s'est rien promis. Mais deux filles en même temps, ça ne se fait pas, même si on ne fait que coucher ensemble. C'est une question de bienséance et de respect !

Conclusion : Neil est un enfoiré !

Mais j'avoue que je ne m'y attendais pas ! Hélas les pires escrocs sont ceux qui n'ont pas la tête de l'emploi et l'arnaque au sexe ne fait visiblement pas exception.

Donc, quoi qu'il fabrique avec Alison, et depuis quand, et pourquoi et comment, peu importe, je ne peux que constater que Neil n'est pas réglo. Ni élégant. De deux choses l'une, soit il manque totalement de courage et est incapable d'être honnête avec les femmes, donc c'est un pauvre mec. Soit il sait très bien ce qu'il fait, et c'est un égocentrique qui ne pense qu'à satisfaire ses désirs dans l'instant, donc c'est un mâle gouverné par ses pulsions.

Et dans les deux cas, j'ai commis une grave erreur d'appréciation : il n'est pas digne d'intérêt.

Mais le mot pulsion me ramène à l'essence même de notre relation : une attirance irrépressible et inexpliquée. Un truc qui ne se raisonne pas, qui ne s'analyse pas, bref un truc qui se convoite dans la vitrine, qui s'achète sur un coup de folie et qui se dévore avec appétit.

Et ça s'arrête là.

Comme j'ai testé – et par deux fois qui sont dans le « top dix » des moments les plus intenses de ma vie sexuelle –, on peut voir les choses autrement : Neil est un très bon coup dont je peux m'enorgueillir. Ça n'efface pas complètement la blessure d'amour-propre, mais ça fait du bien à mon ego de répéter : je me suis tapé Neil Robertson.

Un très beau trophée si j'étais adepte de tableau de chasse !

De plus, moi qui étais en hibernation sexuelle, j'ai à nouveau expérimenté avec succès la bonne marche de mes cinq sens. Ainsi, en couchant deux fois seulement avec le plus beau gosse de la maisonnée, j'ai eu cinq orgasmes incroyables, une tonne de battements de cœur et une multitude de sensations physiques inédites.

Et un quintal de jalousie, susurre mon avocat du diable interne.

Je lève les yeux au ciel. Je ne suis pas jalouse, mais Neil aurait au moins pu attendre que je sois partie pour sauter sur Alison ! C'est presque une question de protocole ! Et je suis certaine que dans le manuel de savoir-vivre de M^{me} de Rothschild, c'est LA chose à ne pas faire, le truc qui révèle le goujat qui sommeille en lui.

Mais je ne vais pas rester comme une idiote à me lamenter. Je me lève d'un bond et, pour m'occuper les mains et l'esprit, je commence à rassembler mes affaires éparpillées sur les fauteuils. En rangeant mon sac, je retrouve à l'intérieur la boîte remplie de key lime pie de Grandma. Alors, accoudée à la fenêtre ouverte, j'engloutis le restant du gâteau en observant le ciel rempli d'étoiles. De longues respirations, l'air frais et cinq cents grammes de douceur sucrée contribuent à me remettre les idées en place.

Demain, le beau temps va revenir et... les avions repartir. Pour moi qui suis une flippée de tout ce qui vole, cela ne peut être qu'un signe : le ciel se dégage pour que je puisse rentrer à New York.

Ce n'est pas plus compliqué que ça, je m'en vais et basta !

Je ne vais pas rester ici à regarder Alison faire les yeux doux à Neil.

J'extrais de mon sac de voyage l'iPad du boulot que j'ai emporté pour la visite de la maison de Wales Park.

Miracle, une mini barre de réseau s'affiche ! Deuxième signe encourageant et décisif : *il faut que je file !*

Sur le site de la compagnie Delta Airlines, je lis la confirmation des informations annoncées ce soir par Gillian : le trafic reviendra à la normale d'ici quarante-huit heures, encore des perturbations à prévoir mardi, etc.

Je regarde les prix : quatre cent cinquante dollars le retour ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Impossible ! Je ne vais pas donner l'équivalent de la recette du week-end d'Andrews & Sons Curiosités à une compagnie qui a réussi à transformer mon voyage aller en quatorze heures de calvaire !

Et qui t'a permis de rencontrer un beau voyageur ultra sexy ? murmure ma petite voix que je vais finir par étrangler.

L'épisode Neil est clos.

Je pianote sur un comparateur : peut-être qu'en passant par l'Alaska avec un stop à Saint-Pierre-et-Miquelon ? Mais rien, le plus petit prix est à quatre cents dollars avec deux escales de vingt heures chacune. Je continue mes recherches tout en maudissant les compagnies aériennes une par une, au rythme de mes recherches infructueuses.

Soudain, des pas se font entendre sur le palier, assortis de chuchotements et de rires. Mes doigts s'immobilisent au-dessus de l'écran, je reconnais le rire d'Alison, un rire de gorge, un « caquètement de poule exhibant ses fesses devant le coq de la basse-cour » dirait ma grand-mère, bref un rire aguicheur qui m'insupporte. Je l'entends ensuite glousser, puis rire à nouveau plus doucement. Je retiens mon souffle.

Elle est avec Neil ? ne puis-je m'empêcher de me demander, aussitôt agacée de penser à lui. Eh bien, ils sont vite passés à la vitesse supérieure : direct dans sa chambre !

Mais ça a été pareil entre nous, non ? Très vite...

Sur la tablette, l'icône Facebook me fait de l'œil, comme une tentation... Je pourrais aller voir sur leurs profils si je trouve la réponse à mes interrogations. Mais ai-je vraiment besoin de réponse ? La meilleure preuve, je l'entends, c'est Alison qui roucoule sur le palier. Et j'imagine très bien la main de Neil autour de sa taille, puis prenant sa main pour l'entraîner...

Non, je n'imagine rien. Ça suffit. Je me concentre sur ma recherche. La seule chose que je dois comparer, ce sont les tarifs des billets d'avion. Je tape dans l'encart de recherche de Miniprixdevols.com.

« Départ : Tampa, Destination : New York. Date : ASAP. »

Le petit avion qui mouline au milieu de l'écran pendant que le logiciel effectue sa recherche forme un point de concentration au centre de l'écran qui évite que mon esprit ne s'égaré vers le couloir. En attendant que les résultats s'affichent, je fais un rapide retour sur la journée qui vient de se terminer : pas plus tard qu'il y a deux heures, nous pensions encore être coincés ici. Puis Gillian nous a annoncé que la tempête était évitée. Et depuis...

Que vais-je dire à mes amies ? Je fixe le petit avion qui volette comme s'il pouvait m'apporter une solution. Ivy va être déçue, mais on a déjà beaucoup avancé : Kim accepte de parler à Alec. Alors maintenant qu'on a réussi à mettre la réconciliation Kim/Alec sur la bonne voie, je peux m'éclipser. Et rien ne nous empêche de continuer notre assistance couple en déroute à New York.

Voilà exactement ce que je dirai à mes amies dès demain matin et je suis sûre qu'elles comprendront. Elles savent qu'entre la boutique et l'agence, j'ai à faire à New York et que me

libérer ces quelques jours était une prouesse dans mon emploi du temps. Mais j'étais heureuse d'être là avec elles et je me promets de le leur dire.

En me réinstallant confortablement sur mon lit avec ma tablette, je tends l'oreille : le silence est revenu dans le couloir.

Tendant la main vers la boîte qui a contenu le gâteau de Grandma, je ramasse les miettes du bout de l'index.

Oui, je sais, on dit que l'envie de sucre est une façon de calmer la frustration, merci ! dis-je à ma petite voix avant qu'elle ne me balance ses petites remarques.

Après avoir laissé la boîte impeccablement vide, je retourne à l'écran, maintenant couvert de vols, de noms de compagnies plus inconnues les unes que les autres, de fenêtres pop-up qui surgissent partout et de pubs en bannière qui défilent. Un vrai capharnaüm aérien...

Je fais « trier par prix du plus bas au plus élevé » : comment ça quatre cent quatre-vingts dollars est le plus petit prix ???

Je m'insurge, ouvre un autre onglet et un autre comparateur. Et là c'est pire. Je cherche un autre site et je tape les éléments que je commence à connaître par cœur :

« TPA -NYC- à partir de demain. »

Encore plus cher ? Mais il faut vraiment que je parte ! Je finis par repérer un vol à trois cent soixante-dix dollars, ça va une nouvelle fois faire dégringoler le niveau de mon compte en banque et contrarier M^r Palmborg, mais il faut bien que je rentre chez moi après tout !

Du couloir, un grincement de porte me fait lever les yeux de ma tablette. Des pas qui s'efforcent de rester discrets avancent dans le couloir : ils s'arrêtent juste devant ma chambre. Je me fige, doigts saisis sur l'écran, les yeux rivés sur la poignée.

Posant la tablette avec précaution, je laisse glisser mes jambes hors du lit, je me mets debout et, sur la pointe des pieds, je marche vers la porte. Je ne compte pas ouvrir. D'autant plus que je suis en sous-vêtements.

Mais ça commence à bien faire toute cette agitation dans ce couloir !

Sans faire de bruit, je m'agenouille et pose mon œil contre le trou de la serrure.

Neil ?

En caleçon, il se tient dans le couloir, juste en face de ma porte.

Oh mon Dieu !

Quelle merveille de la nature que ces longues jambes solides, ces abdos découpés à la perfection, ce torse victorieux et ce visage d'ange aux boucles aux reflets de châtaigne...

Mais je me ressaisis : je ne me laisserai pas berner une nouvelle fois par cette vision aussi troublante qu'enchanteresse. Aussi, je recule, sous l'effet de bonnes résolutions et d'un vieux reste de colère qui n'a pas mis longtemps à se réchauffer...

Pourtant, aussitôt debout, je me remets à genoux, en position d'observation : pas question de louper ça !

J'ai bien le droit de le mater par le trou de la serrure : après l'affront de ce soir, c'est presque des dommages et intérêts !

Alors, l'œil collé sous la poignée de la porte, j'assume pleinement mon statut de voyeuse.

Et puis d'abord, que fait-il à se balader à demi à poil dans le couloir ? Frottant son menton, il avance de quelques pas, puis revient en arrière, semblant hésiter à entrer dans sa chambre.

Ou dans la mienne ? se met à fantasmer mon cerveau. Qui aussitôt se remplit d'un bataillon de petits cupidons excités lui envoyant des baisers à travers le trou de la serrure... Et fantasmant collectivement sur son caleçon.

Attention, je dérape !

Je continue à fixer son corps. Et malgré ce que j'ai vu dans la cuisine tout à l'heure, mon cœur se met à batifoler dans ma poitrine. Alors Neil est là pour me voir ? Il va taper à ma porte et... ? Je suis déjà prête à le laisser entrer. À me jeter dans ses bras. Et laisser arriver ce qui doit arriver entre nous.

C'est mon destin... et le destin est devant ma porte !

Mais au moment où je vais me relever pour lui ouvrir, une porte s'entrebâille de l'autre côté du couloir.

Mon œil me semble aspiré par le trou de la serrure pour ressortir dans le couloir.

Oh non !

De l'autre côté du palier, vêtue d'une courte nuisette violette, Alison ébouriffe ses cheveux en souriant. J'en reste figée, souffle court. Je ne vois pas le visage de Neil à présent tourné vers elle. Main sur la hanche, adossée au chambranle de la porte, elle chuchote, lèvres en cœur :

– Tu me cherchais ?

Vexée, je me mets debout d'un bond. Je ne veux pas en voir plus. Et si je cherchais une confirmation, la voilà !

Claire, nette et en nuisette !

Je recule vers mon lit où je m'engouffre sous la couette. Je ramasse la tablette et, d'un index rageur, je fais défiler les pages ouvertes des comparateurs de vols. Sur un site inconnu, je tape à nouveau « TPA, NYC », mes doigts s'activent, je tape, je clique dans tous les sens à la recherche du meilleur prix.

Du couloir, le rire d'Alison me parvient.

Je pianote de plus en plus vite et de tous mes doigts énervés. J'y mettrais les orteils si ça pouvait accélérer mon départ. Maintenant, je m'en fous du prix. Je veux juste partir.

– Qu'est-ce que tu attends ? demande Alison.

La voix grave de Neil chuchote une réponse que je n'entends pas.

– C'est comme tu le sens, répond-elle d'une voix suave qui m'irrite particulièrement.

Attrapant mes écouteurs, je les enfonce dans mes oreilles et je mets la musique à fond. Je fixe l'écran où tout s'embrouille sous mes yeux. Le rythme de la musique se mélange aux battements violents dans ma poitrine. Soudain, je lis : trois cent vingt dollars.

Banco, j'y vais !

Non échangeable et non remboursable évidemment, mais peu importe. Je sélectionne, je coche, je clique, rien avant mardi à dix-neuf heures, pas plus tôt, et merde, mais ce sera parfait, comme ça, j'aurai le temps de voir encore un peu Kim et Ivy, je valide.

Un seul passager : oui.

Adulte : oui.

Bagage en soute : non.

Vol effectué par Aeros Jet : eh bien je m'en fous du moment qu'il parte et me ramène chez moi.

Je rentre mes données de passeport et mon numéro de carte bancaire. Et hop. Je valide ma réservation. Une notification de mail s'affiche aussitôt en haut à droite de mon écran. Je lis le début.

De : Booking@Aerosjet.com

À : miaandrews@me.com

Objet : confirmation de votre réservation KIE7W4

Chère Madame Mia Andrews

Vous voilà prête pour votre voyage ! Cet e-mail contient les détails de votre e-réservation et votre ticket électronique en PJ.

Et voilà une bonne chose de faite !

Satisfaite, je referme ma tablette et pose la tête sur l'oreiller, la musique toujours dans les oreilles. Je ferme les yeux. Je me sens soulagée. Je vais repartir sans pour autant passer pour une lâcheuse auprès de Kim et Ivy. J'ai plus d'une journée pour être encore avec elles, mais aussi pour aller voir ma grand-mère et faire un saut à la maison de Wales Park.

Mais la pilule Alison/Neil me reste en travers de la gorge...

Malgré moi, les images de cet instant où je les ai surpris dans la cuisine défilent en gros plan et en désordre dans ma tête.

Les yeux mi-clos, je me force à respirer calmement : je me concentre sur le mouvement de mon ventre, je visualise le chemin de l'air quand il passe dans mon corps, puis sur la sensation de paix qui se diffuse à chaque inspiration profonde.

Au bout d'un long moment, je reprends ma tablette pour envoyer un message à Charlie.

[Coucou, je rentre mardi soir. Si tu veux que je fasse visiter la maison, c'est demain ou jamais :-). Bizz.]

Comme il est tard, je n'attends pas de réponse avant demain matin. Puis, écouteurs toujours dans les oreilles, je règle la musique sur une playlist de bruitages antistress genre bord de mer avec mouettes et j'éteins la lumière. Il me reste trente-six heures à passer dans cette maison.

Plus que Jack Bauer en a jamais eu !

Ma mission : profiter à fond de Kim et Ivy. Éviter au maximum Neil.

Mission acceptée !

17. Égarements

Je me réveille en sursaut, un écouteur coincé dans une narine et l'autre écrasé sous ma joue, ce qui me fait une énorme trace en forme de cratère picoté de rouge, comme je le découvre dans le miroir de la salle de bains.

Magnifique, de quoi se sentir au top !

J'ouvre grand la fenêtre : un soleil radieux éclaire le jardin, l'herbe encore détrempée de la pelouse brille sous les rayons matinaux et la piscine jonchée de branchages semble un miroir sans tain. Mais le ciel uniformément bleu annonce une belle journée.

Après m'être habillée, je me dirige d'un pas tranquille vers la cuisine où j'entends les voix de Kim et Ivy. Enfin, d'apparence tranquille, car je serre les fesses et croise les doigts en priant pour que ni Alison ni Neil ne soient déjà levés.

Loupé !

On dirait même qu'ils se sont donné le mot pour me regarder arriver car ils sont tous les deux là, assis à côté de Max qui, pour la première fois, me paraît le moins irritant du trio.

Car désormais dans mon esprit, Alison, Max et Neil sont intimement liés.

– Bonjour, lancé-je en fonçant vers la bouilloire et le stock de tisane apaisante.

Parce que je me rends compte que, malgré les chants de mouettes qui ont bercé ma nuit, malgré la demi-heure de méditation que je viens de faire dans ma chambre, je suis encore très en colère.

Et la simple vue d'Alison ravive mon agacement : un peignoir de soie négligemment noué sur sa nuisette violette, elle rejette sa chevelure en arrière en me regardant.

Elle cherche à m'exaspérer ?

À côté d'elle, Max, lunettes de soleil sur le nez, est comme d'habitude vissé à son téléphone. En revanche j'évite absolument de croiser le regard de Neil : ce n'est pas utile.

– T'as quoi sur la joue ? demande alors Alison en souriant. On dirait un suçon !

Mes dents se serrent, mes ongles se transforment en griffes, et je m'imagine très bien lui sauter à la gorge en lui demandant ce que ça peut lui foutre.

– En effet, réponds-je en la fixant droit dans les yeux. Quelle nuit torride !

Kim et Ivy ouvrent de grands yeux puis se détendent quand je leur fais un clin d'œil. Je ne jette même pas un regard vers Neil dont j'aperçois pourtant le visage surpris.

Et je me remplis un grand bol de tisane avant de m'asseoir entre Kim et Ivy. Je remarque alors qu'Alec et Anish ne sont pas dans la cuisine.

– Les garçons sont partis en ville chercher une résistance pour la radio, dit Ivy comme si elle avait entendu ma question muette.

Tiens ? Et Neil n'est pas allé avec eux ?

D'habitude ces trois-là ne se quittent pas... Est-ce qu'il a préféré rester avec Alison ?

Malgré moi, mes yeux dérivent vers Neil un quart de seconde, assez pour tomber sur son regard bleu banquise et me souvenir que ce type est un iceberg pire que celui qui a coulé le Titanic : dix pour cent de surface charmante et quatre-vingt-dix pour cent de capacités d'anéantissement.

Donc, je ne le regarde pas, je fais comme s'il n'existait pas dans cette cuisine ni ailleurs. Et j'agis comme si j'étais la Mia d'il y a trois jours, avant ma rencontre avec Neil devant un comptoir d'aéroport : complètement zen.

Le portable d'Ivy émet un petit son caractéristique d'arrivée de SMS : elle tape rapidement une réponse avant de remettre son portable dans sa poche. Mais deux secondes plus tard, un nouveau bip signale un autre message. Son visage se crispe rapidement, puis elle écrit à nouveau, cette fois un peu plus longuement. Et nerveusement.

– Excusez-moi, dit-elle avec un sourire en reposant son téléphone sur la table.

Puis elle se ressert de thé. Mais cette fois son portable se met à vibrer. D'un geste brusque, elle rejette l'appel en appuyant sur réponse automatique. Sans le vouloir, j'aperçois « Mam » s'afficher sur l'écran.

Mais je ne suis pas la seule. Max aussi.

– Eh ben Ivy on raccroche au nez de sa chère maman ? Elle va s'inquiéter... susurre-t-il.

Je le regarde, un peu interloquée. Quand on connaît les rapports compliqués d'Ivy avec sa mère, on évite ce genre de remarque devant tout le monde. Kim et moi en plaisantons avec Ivy, mais en veillant toujours à ne pas la blesser.

Ivy hausse les épaules avec un sourire avant de ranger son portable dans sa poche puis, comme elle tend le bras pour attraper la bouteille de lait, elle renverse la bouteille de jus de fruit, heureusement presque vide. Il me semble voir sa main trembler.

Est-elle mal à l'aise ? Est-ce qu'elle aussi a envie d'en coller une à Max ?

J'essaie de capter son regard mais elle est déjà debout pour attraper de quoi éponger le jus de fruit.

Kim se lève pour prendre une nouvelle bouteille de jus de fruit dans le réfrigérateur. Quand elle se rassied et croque avec appétit dans un pancake, je remarque son visage détendu et son air enfin reposé.

Sur ce point, le séjour est une réussite.

– Je pensais aller faire quelques courses ce matin, dit alors Kim. J'ai des envies de shopping et j'aimerais bien trouver un cadeau pour ton oncle, pour le remercier. En arrivant j'ai vu un centre commercial à côté d'ici.

Elle a bien dit envie ?

Il y a une très bonne nouvelle dans ce mot, c'est que son moral est remonté ! Je vois Ivy sourire en même temps que moi. Car l'autre soir chez moi, Kim n'avait plus aucune envie de rien.

– Bonne idée, mais pour mon oncle, ne te sens pas obligée, il est ravi qu'on soit là, dit Ivy en consultant à nouveau son portable qui vient de biper.

– Et moi, ravie d'être ici, dit Kim en souriant.

Bien qu'allant de pair avec la réapparition du mot « envie » dans le vocabulaire de Kim, cette affirmation me surprend : est-ce juste de la politesse ? Ou a-t-elle vraiment changé d'état d'esprit depuis hier ?

Dans ce cas, c'est volte-face à cent quatre-vingts degrés ! Et tant mieux.

« Le bon air de la Floride ! » dirait Grandma.

– Si tu vas faire des courses, je viens avec toi, dis-je alors à Kim.

Kim et Ivy me regardent amusées : mes copines savent que le shopping, ce n'est pas trop ma tasse de thé, et les grands centres commerciaux encore moins. De plus je leur ai souvent parlé de l'ampleur de mon naufrage financier...

– Ben, tu ne vas pas y aller toute seule ! dis-je avant qu'elles ne me fassent une remarque.

Et aussi parce que je sens le regard de Neil posé sur moi.

– Super. Ivy, tu viens aussi ? demande alors Kim en ramassant les mugs restés sur la table.

– Je ne peux pas, répond Ivy avec embarras, je dois bosser ce matin. J'ai un truc urgent à rendre. Allez-y toutes les deux.

Je suis un peu déçue qu'Ivy ne vienne pas, mais je comprends : moi aussi je dois bosser alors que je suis censée être off quelques jours !

Neil se lève et se dirige vers la machine à expresso. Je me force à arrimer mon regard au fond de mon bol, mais je ne peux m'empêcher d'apercevoir Alison le couvrir ses yeux.

– Quelqu'un veut un café ? demande-t-il de sa voix mélodieuse.

Étrange... j'ai l'impression qu'il s'adresse à moi !

Aussi, je lève le visage une demi-seconde, assez pour voir ses yeux bleus chercher les miens. Je replonge dans ma tisane pour me calmer : *je suis en train de me faire des idées.*

– Moi, je veux bien, dit Alison d'une voix douce. Je l'aime court, brûlant, fort et très serré, s'il te plaît.

À la façon dont elle prononce ces mots, on dirait qu'elle parle d'autre chose...

Il opine et pose un café fumant devant Alison qui le remercie avec chaleur.

– Un autre ? Ivy, Kim, Mia ?

– Non merci pour moi. Je ne bois jamais de café, marmonné-je, le nez dans mon bol, tandis que Kim lui tend sa tasse.

Il a vraiment la mémoire courte ! Mais au fond ça ne m'étonne pas vu son attitude ce matin qui ne semble faire aucun cas de ce qui s'est passé hier soir.

Ni souvenir ni gêne... un vrai pro de l'instant présent !

Un peu agacée de revenir encore une fois sur cette histoire, je repose mon bol un peu plus brusquement que prévu.

Car si les œillades et propositions de café de Neil sont une façon d'essayer de faire ami-ami, eh bien, il peut toujours courir !

La seule chose que je pourrais accepter de lui ce serait des excuses, et encore : ce serait accorder bien trop d'importance à ce qui s'est passé entre nous.

On a baisé c'est un fait, mais ça ne crée aucune obligation de courtoisie entre nous. Et il ne s'est pas privé hier soir pour me le signifier de visu.

J'ai bien compris le message, merci.

J'avale ma tisane d'un coup : elle me brûle la gorge et a un violent goût amer qui me surprend. Pour ne pas prolonger cette situation inconfortable, je me lève pour ranger mon bol dans le lave-vaisselle avec la ferme intention de quitter la cuisine au plus vite.

Mais Neil est resté debout, campé devant l'unique porte de sortie, face à la grande table de cuisine, bloquant le passage de son corps imposant. Ses yeux sont fixés sur moi, un sourire charmeur

sur les lèvres. Je ne peux m'empêcher de remarquer ses pieds nus dans des baskets mal lacées, le short en toile beige qui tombe sur ses hanches et le tee-shirt « PLLab » délavé, un look décontracté que complètent sa barbe naissante et ses cheveux en désordre.

Hyper sexy

Mais je me rends compte soudain qu'il se tient debout là où j'étais très exactement hier soir. Et je suis moi-même à peu près à l'endroit où il était en train d'embrasser Alison.

Je secoue la tête pour chasser tout ça : c'est du passé. Et je vis dans le présent.

Alison repousse alors sa chaise pour se mettre debout. Elle s'étire presque langoureusement.

– Je vais me doucher, dit elle en ondulant des hanches vers la porte.

OK, pas la peine d'en rajouter.

Avec un sourire, Neil s'efface pour la laisser passer. Elle le frôle en riant avec son peignoir entrouvert. Il la suit des yeux.

Je ne sais pas pourquoi la scène de la douche dans *Psychose* me vient à l'esprit. Particulièrement le moment où l'héroïne hitchcockienne est assassinée à coups de couteau...

Un peu gore, mais ça soulage !

Dans le sillage de sa sœur, Max se lève aussi, abandonnant leurs tasses vides sur la table. Je m'apprête à le rappeler pour lui expliquer ce que sa mère a dû omettre de leur apprendre, mais je soupire, soudain lasse.

Ai-je vraiment envie de me battre contre la grossièreté de ce type dès le petit déjeuner ?

La réponse est non. Je n'ai pas de temps à perdre ni d'énergie à consacrer à des prises de tête inutiles. Alors je me charge d'empiler les bols restés sur la table.

Ça vaut pour Max. Et pour Neil.

Je veux juste profiter de mes amies à fond. Aussi, je me tourne vers Kim et Ivy.

– Il y a un bus pour aller au centre commercial ? demandé-je.

– Oups, c'est vrai que je n'ai plus de voiture ! rit Kim.

Elle va décidément, beaucoup mieux et ça, c'est la seule chose qui doit m'importer. Son rire franc est contagieux. Amusée, je souris à Ivy qui comme moi a remarqué la métamorphose de notre amie.

– Prenez la mienne, dit alors Neil.

Tiens, il n'a pas suivi Alison ? Je me force à ne pas le dévisager en me répétant :

Ne pas réagir, ne pas réagir...

– Oh, c'est adorable ! lui dit Kim.

Il fouille dans ses poches et pose ses clés sur la table.

– Les papiers sont dans la voiture, à côté des mouchoirs dans la boîte à gants.

Je manque de faire tomber la pile de bols en les mettant dans le lave-vaisselle. Fait-il allusion à notre rencontre d'hier sur la route ? Que cherche-t-il ? À me vexer ou à essayer de renouer le dialogue avec moi ?

Mais peut-être est-ce bien plus simple que tout cela : il est juste serviable, précis et pragmatique.

Et encore une fois, je suis en train de m'illusionner en lui cherchant des excuses ou des motivations qu'il n'a pas. Une petite pointe de déception me serre pourtant le cœur. Mais je me secoue en finissant de ranger le petit déjeuner. Puis, passant mon bras sous celui de Kim, je sors de la cuisine sans jeter un regard à Neil qui se range sur le côté pour nous laisser sortir.

– On y va ?

– Tu es bien pressée d'aller faire chauffer ta carte de crédit, rit Kim.

Dans la voiture, Kim prend d'autorité le volant : a-t-elle senti que j'étais dans un état un peu étrange ce matin ? Musique à fond, elle fredonne en mettant la voiture en marche. Quand nous passons à côté du portail, elle me fait un clin d'œil.

– La solution pour sauver ma voiture, c'est peut-être d'enlever le toit pour en faire une vraie décapotable !

Je pouffe, vraiment heureuse de constater que sa bonne humeur est revenue. Décidément, ce matin Kim est une nouvelle femme ! Et avec le soleil revenu, notre séjour ici prend lui aussi une tonalité nouvelle.

En fixant la carcasse déposée sur le bas-côté, je hoche la tête, assez satisfaite de m'éloigner ce matin de la maison et de ses habitants. Pourtant, le nez collé à la vitre, assise dans la confortable voiture, un peu de mélancolie me monte à la tête, noyée dans les parfums luxueux du cuir.

– Tu es bien silencieuse, remarque Kim au bout d'un moment.

– Je n'ai pas hyper bien dormi, prétexté-je.

Ce qui n'est pas un mensonge.

Après deux heures à arpenter les boutiques en riant, je me laisse tomber en face de Kim à la terrasse du glacier situé au milieu des allées climatisées du centre commercial. À mes pieds s'étalent presque autant de sacs que devant Kim, voire plus. J'ai en effet fait exploser en vol ma carte de crédit : un pyjama en pilou, les trois dernières saisons de la série *Girls*, de la crème ultra-confort pour le corps, des chaussettes toutes douces, un chapeau pour Ivy qui rêve depuis toujours d'un Borsalino et cinq énormes tablettes de chocolat pour la collectivité. L'achat dont je suis le plus satisfaite est une robe noire toute simple, qui peut se porter à plat ou avec talons, a dit la vendeuse, mais dont la simplicité et la sobriété viennent de me coûter un bras.

Et ma tête quand M^r Palmborg verra le débit correspondant tomber sur mon compte.

Je n'ai pas pu résister, ce qui n'est pas du tout mon style : plutôt économe, je ne consomme pas inutilement et encore moins depuis plus d'un an.

Quelque chose viendrait-il de changer en moi ?

Sûrement une mutation génétique survenue pendant la nuit, ou un effet retard de la tempête, affirmé-je à me petite voix avant qu'elle ne me gratifie de son avis.

Je ne suis pas la seule à avoir remarqué cette métamorphose car Kim, assise en face de moi devant une coupe de glace monumentale, m'observe avec attention.

– De nous deux, je suis généralement le panier percé, commence-t-elle. Et la championne des dépenses superflues...

Sans regarder mon amie, j'enfourne une énorme cuillerée de glace. Le tas de sacs de courses à mes pieds semble vouloir démontrer le contraire. La bouche encore pleine, j'engloutis une deuxième cuillerée.

De mieux en mieux, achats compulsifs et boulimie de sucre !

– C'est bien toi, Mia la raisonnable, qui vient d'acheter une robe à quatre cents dollars ?

– Oui, mais je peux la mettre avec tout, répliquée-je en prenant réellement conscience de son prix bien au-dessus de mes moyens...

– Carrie Bradshaw, sors de ce corps, plaisante Kim gentiment.

Je souris, amusée par le souvenir de ces soirées *Sex in the city* chez Ivy, où ados, nous regardions plusieurs épisodes à la suite. M^{me} Weiss était fan depuis l'origine de la série.

– Qu'est-ce qui ne va pas Mia ? reprend Kim après un silence.

Je me sens défaillir : mon amie me connaît bien, trop bien...

– Rien, je t'assure, dis-je d'une voix enjouée un peu forcée.

Hochant la tête, elle pose sa main sur la mienne.

– Tu me le dirais si ça n’allait pas ?

Je hoche la tête.

– Mais tes soucis d’argent se sont arrangés alors ?

– Oui, j’ai une belle vente en perspective, dis-je en songeant à la statuette et aussi à la maison. Ça va beaucoup mieux.

Je ne sais pas pourquoi je n’arrive pas à dire la vérité : je suis au fond du trou côté finance, mais tout se passe comme si encore une fois j’avais honte de tout l’argent que j’ai dépensé et prêté du temps de Nicholas.

– Ça fait tellement longtemps que je ne me suis rien acheté, ris-je en ignorant sa précédente question.

Mais ses yeux plongés dans les miens et sa main qui serre la mienne me bouleversent : c’est mon amie, on s’est toujours tout dit, même les trucs dont on était le moins fières. Et maintenant, face à son regard confiant, je sais que je devrais tout lui avouer. Mon attirance incroyable pour Neil, mon incompréhension de ce qui arrive, le sexe dément avec lui, ma sensualité redécouverte, mais aussi combien je me sens vexée, ridicule, douloureuse et pas du tout dans mon assiette ce matin.

Et enfin que Neil me trouble à tel point que, malgré le camouflet d’hier avec Alison, je continue à avoir des palpitations dès que je pense à lui.

Alors que je devrais le chasser de mon esprit.

– En fait, dis-je, je...

Mais qu’est-ce qui me prend ? Je viens en Floride pour elle, parce que son couple est en ruines et son cœur brisé, et moi je vais me lamenter et pleurnicher sur mon cas avec le récit de mes dérapages ? Que sont mes petites blessures d’ego datant d’il y a à peine quelques heures face à sa souffrance profonde et à la remise en question de sa vie ?

En plus, vu tout ce que j’ai dit des hommes et les « plus jamais ça » réitérés après le départ de Nicholas, je ne me sens pas très fière d’être tombée aussi bas. Alors comme ce n’est bon ni pour mon ego ni pour elle, je me tais sur le sujet qui me préoccupe malgré moi.

Mais qui visiblement transpire par tous les pores de ma peau...

– Je te sens contrariée depuis ce matin, poursuit-elle.

– J’avoue que j’ai un peu de mal à supporter Alison et Max, dis-je en omettant volontairement la raison principale de mon trouble.

– Tu m’étonnes ! Max est imbuvable et je ne comprends pas pourquoi dès qu’il peut blesser Ivy, il

le fait.

- C’est peut-être un pervers qui jouit du malaise des autres ?
- Je ne sais pas, mais il est odieux.
- Quant à Alison... C’est restée la même qu’au lycée, mais en version adulte et assumée.

Kim acquiesce.

– Et avec Neil, c’est quoi leur relation au juste ? demandé-je en raclant négligemment le fond de ma coupe de glace du bout de ma cuillère.

Kim me jette un regard amusé auquel je réponds avec un sourire innocent.

- Décidément, il t’intéresse !
- Pas du tout, je te l’ai dit !
- Il a l’air de t’apprécier...
- Ce n’est pas du tout mon genre, affirmé-je en riant, et tu le sais. Moi, je n’aime que les mecs à problèmes ! Et il n’a pas l’air d’en avoir beaucoup...
- C’est juste, dit Kim d’un ton neutre.
- En tout cas, ils ont l’air d’être très proches, lui et Alison. Et je me demande si l’arrivée des Mayden est vraiment un hasard, tenté-je, l’air indifférent en prêchant le faux pour savoir le vrai.

Et en croisant les doigts pour me tromper.

Kim joue un moment avec le parasol en papier qui ornait sa glace.

- Je ne sais pas, dit-elle. Mais j’ai l’impression que c’est un peu délicat pour Neil.

Délicat ? Ce n’est pas le mot que j’aurais employé, mais pourquoi pas...

- En tout cas, ça doit être compliqué de se retrouver ici face à face après leur séparation : Alison est l’ex de Neil.
- Oh ? Son ex ? Je vois...

Tu parles d’une ex ! Ils ont plutôt l’air d’avoir pris le chemin des retrouvailles.

En moi-même, je me maudis d’avoir ouvert mon cœur à Neil à propos de Kim et Alec, car si ça se trouve, lui ne parlait que de son histoire avec Alison tout en ayant l’air de s’intéresser au cas de Kim et Alec. Et tous ses beaux discours ne servaient en réalité qu’un seul objectif : sa situation avec Alison...

À nouveau je me sens flouée... Écœurée, je repousse ma glace.

- Alison ne doit pas se sentir très à l’aise, poursuit Kim songeuse.

Je m’apprête à répliquer qu’au contraire, elle prend ses aises, en particulier avec Neil, et que leur

histoire n'a pas du tout l'air compliquée, si j'en crois ce que j'ai vu dans la cuisine.

Mais l'air triste de Kim m'arrête : comment puis-je être aussi égoïste ? Mon amie a évidemment fait le parallèle avec sa propre situation : depuis deux jours, elle ne vit que ça. Alors c'est surtout pour elle que c'est compliqué !

Passant derrière elle, j'entoure ses épaules avec mes bras et la serre contre moi. Je voudrais la bercer d'affection et d'excuses pour ma maladresse et mes questions qui n'ont fait que la ramener à ses propres difficultés.

– Et si on pensait plutôt à toi, dis-je avec affection. Vous avez pu vous parler avec Alec ?

Sans répondre, Kim se redresse. Nous ramassons nos paquets. Glissant son bras sous le mien, elle marche lentement.

– Pas encore, dit-elle après un moment. Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis hier, grâce à toi et à Ivy. Je veux vraiment donner une chance à notre couple...

Émue, je m'immobilise pour la regarder. Mes sacs butent contre mon mollet.

– Je me dis que ce ne peut être un hasard total qu'on soit là tous les deux et si malheureux.

Le hasard s'appelle Ivy...

– Alors je vais écouter tout ce qu'Alec a à me dire, même si ce ne sera pas facile, poursuit-elle, et lui dire ce que je pense vraiment. Ce que je veux. Ce que je ne veux pas.

– Mais tu veux toujours repartir ?

– Je suis libre jusqu'au week-end prochain, alors pourquoi partir tout de suite ? sourit-elle. En fait quand Ivy m'a appelée, j'ai posé une semaine de vacances. Ma boss a tout de suite été d'accord, elle a bien vu que j'étais un peu... fatiguée. Ça fait des semaines que je ne dors plus. Alors, maintenant que je suis là, je vais essayer d'y voir clair, de faire le point sur moi, sur Alec, sur nous.

Bouleversée, je laisse tomber tous mes sacs à terre pour la prendre dans mes bras.

– Je suis tellement heureuse pour vous, murmuré-je.

– Je veux y arriver, Mia, je tiens à lui plus que tout au monde. Et puis si vraiment ce n'est pas possible, on pourra au moins rester bons amis.

– Vous allez réussir, j'en suis sûre, lui dis-je, la gorge serrée par l'émotion.

Parce que maintenant, je sais que vous le voulez tous les deux.

Quand nous sortons du centre commercial, le soleil nous aveugle presque.

– Et puis il fait beau à nouveau, toi qui vois la vie en signes, tu ne crois pas que c'en est un ?

– Et qui se pose là ! ris-je.

Bras dessus bras dessous, encombrées par nos paquets, nous avançons vers le parking en riant. Nous déposons nos achats à l'arrière de la voiture.

– Moi je peux mettre une remorque derrière ma voiture, mais toi, tu crois vraiment que tout ça va tenir dans ton sac quand tu vas repartir ? plaisante Kim en me regardant forcer pour refermer le coffre.

Un petit pincement douloureux se fait sentir, juste entre mauvaise conscience et besoin de me confier.

– Justement, Kim, il faut que je te dise. Je vais rentrer à New York demain soir.

Elle me fixe avec attention.

– Des ennuis ?

– Non, mais il faut vraiment que je rentre. Je suis désolée. J'avais pensé pouvoir rester plus longtemps, mais...

– Ivy le sait ?

Mal à l'aise, je secoue la tête,

– Non, je ne lui ai pas encore dit. Tu la connais, elle va être hyper déçue, et ça m'embête vraiment, elle a tellement fait pour organiser ce séjour. Je ne veux pas lui faire de peine.

Même si je sais qu'elle va en avoir.

– Je vais attendre le dernier moment pour lui en parler, sinon, elle va se sentir coupable... Je dirai que j'ai eu une urgence au boulot.

– C'est clair qu'il y a des vies à sauver chaque jour dans l'immobilier ! se moque Kim. Tu ne peux vraiment pas rester ?

J'avale ma salive avec difficulté. Dans ma tête prise en sandwich, j'imagine une énorme balance devant moi : d'un côté Kim, Ivy, Alec, l'amitié, de l'autre Neil, Alison, mon orgueil. Et un autre sentiment que je ne sais pas nommer. Et celui-là pèse diablement lourd...

– Non, répété-je comme pour moi, c'est impossible. J'ai pris mon billet, aucune modif possible.

Argument imparable.

– Dommage, tu vas louper l'occasion unique de fêter ton anniversaire avec tes amis les Mayden ! plaisante Kim.

– Oh non, je t'en prie, la supplié-je en riant, ne dis pas un mot là-dessus : ce n'est déjà pas simple dans la vie d'être née un 14 février, mais imagine deux secondes les commentaires d'Alison et de Max. Je n'y survivrais pas !

Surtout à ceux d'Alison.

Et puis, je ne voudrais pas non plus que Neil l'apprenne.

– Motus alors, tu me promets ? insisté-je un peu inquiète. Tu ne dis pas à Ivy que je pars et rien à personne pour mon anniversaire ?

– Personne ! Juré craché, assure Kim d'un air faussement résigné, mais je te promets aussi qu'on va profiter à fond de ces deux jours !

– Il n'a quand même pas disparu tout seul !

À peine franchie la porte de la maison, je reconnais la voix de Gillian : hostile et suspicieuse. Kim me jette un regard étonné. Déposant nos paquets dans l'entrée, nous nous dirigeons vers la cuisine d'où proviennent les éclats de voix.

Immaculée dans son jogging blanc, menton pointé, Gillian avance d'un pas sinueux vers une femme ronde en tablier de madras : acculée à l'évier, cette dernière semble très gênée. À côté d'elle un aspirateur abandonné, des chiffons et un seau renversé donnent l'impression qu'un tremblement de terre vient de se produire.

– Il était encore là jeudi quand j'ai fait le tour avant l'arrivée des jeunes. Vous êtes la dernière à l'avoir vu dans cette maison. Où il est à présent ?

– De qui parle-t-elle ? murmure Kim en se penchant à mon oreille. Il y a eu un meurtre ?

– Une chose est sûre : la victime n'est pas le matou, plaisanté-je en lui indiquant le chat perché sur un placard.

Je regarde autour de nous. La baie vitrée est ouverte. Sur la terrasse, un jardinier en casquette dégage la surface de la piscine avec une époussette géante. Derrière lui, Anish et Alec rassemblent les branchages écrasés un peu partout sur la pelouse. Quand Neil les rejoint avec une brouette, je détourne le regard aussitôt que je l'aperçois.

– Eh bien ? Rosa ? répète Gillian en posant les mains à plat sur la grande table centrale.

Le visage à présent inquiet de la femme me met mal à l'aise. Je fais un pas en avant, prête à intervenir, mais il faudrait d'abord savoir de quoi il s'agit ! L'air confus, la femme essuie ses paumes sur son tablier plusieurs fois, en cherchant autour d'elle un soutien. Je lui souris pour l'encourager.

– Je ne sais pas, je vous dis que ce n'est pas moi, dit-elle.

Sur la terrasse, installés sur deux transats, les Mayden sirotent des jus de fruit en suivant la discussion, l'air absolument ravi de se trouver là, comme s'ils étaient au spectacle.

Son téléphone à la main, Ivy arrive derrière nous.

– Qu’est-ce qui se passe ? demande-t-elle à Gillian avant d’éternuer plusieurs fois. Je vous ai entendus crier de ma chambre.

– Un objet de collection auquel M. Ashner tient beaucoup a disparu, explique Gillian sans se retourner.

Oups.

Ma gorge s’étrangle.

– Quel objet ? murmuré-je en priant pour ne pas connaître la réponse.

– Un vase de porcelaine, « très particulier », dit toujours M. Ashner.

Je prie pour que... mais il ne doit pas y avoir trente-six vases disparus dans cette maison...

– Il aurait appartenu à un empereur, dit Gillian.

Je retiens mon souffle.

– S’il a de la valeur, il a peut-être été volé ? intervient Alison soudain appuyée au chambranle de la baie vitrée.

De quoi je me mêle ?

– Il était où ? demandé-je d’une voix étranglée.

– Sur la console de l’étage, continue Gillian sans relever l’interruption d’Alison.

Oh merde ! C’est donc bien le truc ventru que j’ai réduit en poussière !

Je me doutais bien qu’il avait de la valeur, mais pas à ce point. Je respire avec difficulté. D’autant plus quand je vois se rapprocher les garçons alertés par les éclats de voix. Neil entre le premier.

Manquait plus que lui pour accentuer mon malaise !

– Rosa l’a certainement cassé, accuse alors Gillian d’une voix forte en se tournant vers nous.

Non mais, ça ne va pas d’accuser les gens sans preuves ?

Je ne vais pas laisser une innocente se faire clouer au pilori à ma place. Alors je rassemble mon courage, je serre les fesses et je prononce d’une voix forte.

– C’est moi.

Tous les regards se tournent vers moi, mais celui qui me dérange le plus est celui d’Alison, moqueur et satisfait.

– J’ai fait tomber le vase l’autre soir, quand il y a eu la coupure. Et il s’est... cassé.

Un soupir de soulagement gonfle la poitrine de Rosa.

– On peut sûrement le réparer, sourit Ivy en me prenant par le bras.

Je secoue la tête tandis que Kim se serre contre moi de l'autre côté.

– Il suffit d'acheter une bonne colle ! Et hop !

– Il n'y a plus que des miettes, avoué-je en gardant la tête haute malgré le regard sévère de Gillian. Elles sont dans le tiroir.

J'ai bien conscience que j'ai l'air d'avoir planqué les pièces à conviction.

Gillian me toise de la tête aux pieds. Alec et Anish me font une grimace compatissante. Alison sourit, visiblement amusée. Et je me force à ne pas regarder le visage de Neil.

– À cause de vous, j'aurais pu renvoyer une innocente, me fait remarquer Gillian.

– Je suis désolée, balbutié-je. Il s'est passé tellement de choses ensuite que j'ai complètement oublié.

Et pas la peine de rentrer dans les détails, genre grenier, etc.

À cet instant, j'aperçois les yeux de Neil posés sur moi : pense-t-il à la même chose que moi ? Le bleu de son regard me semble soudain profond, doux et enveloppant, comme s'il cherchait à me réconforter.

Et cela me fait chaud au cœur.

Même si je ne devrais même pas me soucier de la couleur de ce regard...

– T'imagines l'injustice si t'avais rien dit ? dit Alison en collant des accents emphatiques de stupéfaction sur chaque i.

– Ça va, c'est juste un vase, intervient Kim.

– Et on l'a retrouvé en plus, alors tout va bien ! sourit Ivy.

Je souris, réconfortée par les interventions de mes copines.

– Mouais, mais quand même... c'est grave, dit Alison.

Je la regarde, interloquée. Elle compte me faire la leçon longtemps ? Je plaide coupable, j'avoue mes fautes devant tout le monde, je vais payer ma dette jusqu'à la fin de mes jours pour remplacer ce putain de vase de Soissons alors elle ne veut pas en plus que je me promène à genoux en me flagellant ?

– Évidemment, je comptais le remplacer, assuré-je avec un sourire pour lui clouer le bec.

Ceci dit, j' imagine déjà la tête de M^r Palmborg : *et la mienne sur le billot...* Car ayant pris une

mineure « objets d'art » à la fac, je sais que ce type de vase vaut une fortune.

– Tu pourras peut-être en trouver un du même genre sur des sites de vente aux enchères ? suggère Neil. Et puis il y a la brocante ces jours-ci, on ne sait jamais !

Je hoche la tête, un peu agacée qu'il se mêle de ce que je considère être mon affaire. C'est très gentil de vouloir m'aider, mais c'est à moi d'assumer et de régler le problème. Aussi je cherche une façon polie de le rembarrer : genre « souviens-toi du baiser de la cuisine... »

Mais il me sourit, de ce sourire qui tue et balaie instantanément doutes, jalousie, colère. Je baisse un peu la garde en répondant à son sourire : son air sincère et impliqué me touche.

Je te rappelle que sa sincérité est à géométrie variable... me dit ma petite voix.

Et si tu la fermais un peu, pensé-je très fort en rosissant sous le regard de Neil posé sur moi.

Le rire d'Alison qui a maintenant rejoint Max sur la terrasse me ramène au concret : le pouvoir de séduction de Neil et le danger d'y succomber.

Je me secoue pour sortir du charme.

Troublée et agacée d'être encore sensible au moindre de ses regards.

– Allez, t'inquiète pas, me disent Ivy et Kim en se méprenant sur la nature de mon frisson. On va trouver une solution.

– Je suis sincèrement désolée, dis-je à Rosa qui me remercie avec un sourire.

Sans un mot, Gillian récupère son chat et quitte la cuisine. Sur la terrasse, Neil, Anish et Alec discutent avec le jardinier. Tout rentre dans l'ordre.

Sauf le vase... et moi.

Lui en miettes et moi en vrac, on a finalement pas mal de points communs ! Sans compter le fait qu'il va engloutir tous mes bénéfices des dix années à venir...

18. Distance et détachement

– Allez, il fait beau, tous à la piscine !

Vêtue d'un maillot vert pomme, Ivy est déjà au bord du bassin. Transparente et lumineuse, l'eau bleutée reflète l'azur du ciel. Comme lors de notre arrivée, les transats sont alignés sur la terrasse. Et le jardin a déjà meilleure allure, grâce aux efforts conjugués du jardinier et des garçons qui l'aident à rassembler en tas branchages, feuilles et arbustes arrachés par le vent.

Un message vibre sur mon portable.

[Mia, ne pars pas trop vite :-)] On a une visite cet après-midi. Et une autre à confirmer. Clients très intéressés. A + Charlie.]
[PS : Rv sur place à 15 heures. Clés chez le gardien.]
[PS bis : j'espère que tout se passe bien pour toi et que le couple de ton amie se répare bien.]

[Génial ! Envoie-moi le dossier par mail. Pour le reste, je me débrouille. Merci ++ Bizz]

Fermant à demi les yeux, je m'étire sur le transat moelleux. Finalement, c'est comme si cette histoire de vase m'avait donné un bon coup de pied aux fesses, et permis de revenir à la seule réalité qui compte en ce moment : il faut que je bosse. Le reste, on oublie.

Alors, cette visite est une chance. Et une bonne occasion de revenir à mes priorités : travail, concentration, indépendance. Il me semble que ce rendez-vous marque même une étape dans ce séjour : je reprends le contrôle des événements et de ma vie. Plus question de m'égarer et me laisser déborder par des émotions désordonnées : finies les attirances ingérables, les achats compulsifs, les accès de jalousie, *et les envies de meurtres...* me dis-je en entendant Alison rire.

Je redeviens la Mia qui gère, assume et va paisiblement.

Et ne cède pas aux sirènes trompeuses d'un beau gosse aux yeux de velours.

Je regarde autour de moi d'un œil volontairement positif : une belle maison agréable, une piscine impeccable miroitant sous le soleil, mes amies heureuses et disponibles, Kim et Alec sur la bonne voie, du beau temps. Et un peu plus de vingt-quatre heures devant moi pour profiter de tout ça avant de rentrer. Que demander de mieux ?

Ah juste un peu de wifi pour recevoir le dossier de la maison et tout sera parfait !

Du coin de l'œil, j'aperçois Ivy et Kim sur le bord du bassin, leurs pieds remuant l'eau. Leurs visages sont tournés vers les garçons qui achèvent de déplacer un arbre abattu. Une fois le tronc déposé sur la remorque du jardinier, Neil éponge son front dans son tee-shirt avant de le retirer.

– Ce type a vraiment un air de famille avec une statue grecque, dit Ivy.

Mais, comme les troubles qui m'ont agitée jusqu'à il y a peu sont derrière moi, j'acquiesce sans rougir tout en l'observant avec détachement. En fait, c'est simple : il suffit de cantonner les épisodes Neil à « un instant » – au demeurant agréable – de cette vie et de me souvenir de l'impermanence des choses, c'est-à-dire que tout change et rien ne dure en ce monde...

Donc j'observe ces choses avec calme et sérénité.

Quel est le problème ? J'ai couché avec lui ? C'est naturel, humain et bon pour la santé. Il n'est pas clean sur sa façon de gérer les relations féminines ? Gérer ses pulsions lui appartient... Il déchire quand il est torse nu ? J'ai eu le plaisir de le voir complètement à poil...

Bref, rien de grave sous le soleil de Floride.

Et physiquement c'était archi-top, donc tout va bien, je ne suis pas trop rouillée.

Rouillée ?

La vache, mais je n'ai pas fait mon yoga depuis deux jours ! La dernière fois c'était le lendemain de mon arrivée et cela me semble il y a une éternité.

Voilà sans doute une des raisons de mes égarements des jours suivants...

- Ça vous dirait une séance de yoga ? demandé-je à Kim et Ivy en me levant pour les rejoindre.
- Depuis le temps qu'on te demande de nous faire une démo, rient-elles.
- Ouais, mais là vous allez participer et bosser !

Comme je suis en version *peace and love*, je me tourne aimablement vers Alison et Max.

– Non merci, répond-elle, je ne comprends pas le yoga.

Ce n'est pas une affaire de compréhension, mais je ne dis rien : depuis moins d'une heure, je suis repassée en mode zen.

Max agite la main en signe négatif sans lever les yeux de son téléphone.

– Je crois qu'en fait il joue à Candy Crush vingt-quatre heures sur vingt-quatre, soufflé-je à Kim et Ivy qui éclatent de rire.

Nous nous installons en retrait, dans un endroit plat et à l'ombre, où l'herbe est fraîche et douce sous nos pieds nus. Tout en guidant Kim et Ivy dans les postures, j'enchaîne salutations au soleil,

guerriers et équilibrés. De temps à autre, j'aperçois les regards des garçons posés sur nous, mais aussi ceux d'Alison et de Max. Concentrée sur mes mouvements, je ne pense à rien. Je laisse le bien-être entrer profondément en moi. Et je suis heureuse de faire partager ce moment à mes amies.

Après trois quarts d'heure de mouvements enchaînés avec lenteur, nous terminons par l'arbre, toutes trois debout sur une jambe, mains sur la tête, le regard fixé sur le lointain.

Un symbole de l'équilibre intérieur que je suis en train de retrouver.

Dans un coin du lointain, trois silhouettes masculines nous observent, dont l'un est torse nu. Neil encore plus herculéen que jamais ! Je respire plus lentement encore : concentration maximale.

– Ce que j'ai préféré, dit Ivy quand nous rejoignons la terrasse, c'est faire le chat !

– Oui, ça fait du bien au dos, confirme Kim en posant les mains sur ses lombaires.

Ce mouvement d'ondulation de la colonne vertébrale aussi un de mes préférés pour réveiller mon corps.

– Et pour conclure en beauté, tisane au gingembre ! dis-je en leur apportant de grands mugs remplis d'un jus verdâtre.

Ivy ne peut retenir un pincement de nez et Kim boit courageusement.

– C'est infâme, me dit-elle, ne me dis pas que tu bois ça tous les jours !

Je hausse les épaules avant de m'allonger à côté de mes amies au bord de la piscine. La peau réchauffée par le soleil, je me repais d'une agréable impression de paix.

Effet yoga !

Au bout d'un moment, les garçons arrivent en plaisantant : eux aussi semblent détendus.

– Quels beaux maillots, dit Alec avec un sourire en direction de Kim.

Elle hoche la tête, amusée. En effet, nous portons toutes les trois des modèles de la marque de Kim, cadeaux de notre amie.

– Vous ressemblez au drapeau de l'Inde, dit Anish. Vert, blanc et orange !

Je souris, amusée par la référence. Kim porte en effet un une-pièce orange et Ivy un vert, sa couleur préférée. Quant à moi...

– Alors sur le tien, c'est le chakra d'Ashoka ? fait remarquer Neil en s'approchant.

D'un regard, il indique la rosace bleu marine qui orne le devant de mon maillot, et qui, en effet, ressemble au symbole du drapeau indien. Je ne m'attendais pas à ce qu'il connaisse ce signe

bouddhiste ni encore moins son nom. Mais je ne me laisse pas déstabiliser. Son regard se promène rapidement sur mes seins, mon ventre et mes hanches avant de revenir sur mon visage.

Je ne bronche pas : je ne suis plus réceptive. *Ce n'est pas la peine d'essayer*, devrais-je lui dire !

Alors, en réponse à son regard insistant, j'opine, affirmant ainsi par mon calme que tout ce qui est arrivé est derrière moi. Un demi-sourire aux lèvres, je suis une véritable réincarnation de Bouddha.

– Ah, c'est ça, je me demandais si c'était une roue de vélo, intervient alors Alison de son transat.

– C'est l'idée, chakra ça veut dire roue, ris-je.

– Mouais, moi le sport... répond-elle en se replongeant dans son livre.

Est-ce qu'elle se fout de moi ?

Je suis imperturbable grâce à ma sérénité revenue. Quand Neil tente à nouveau de capter mon regard, je passe à côté de lui sans le regarder mais son parfum rendu plus intense avec l'effort me fait l'effet d'une madeleine de Proust, souvenir olfactif de moments enivrants...

Pour me refroidir les idées, j'enfonce ma tête sous l'eau. Concentrée et détachée sont les mots qui conviennent à mon état d'esprit quand j'entame une série de longueurs de crawl à fond.

Sans oublier lucide : car, pas la peine de s'emballer, il a beau me faire des œillades, il n'a même pas essayé de s'expliquer. C'est donc qu'il assume parfaitement ce qu'il a fait et que ça ne lui pose aucun problème.

Or moi, si ! Car je suis venue ici pour aider un couple à se réparer.

Pas pour me trouver dans une position inconfortable au beau milieu d'un autre...

Conclusion : sa façon de concevoir la vie ne me regarde pas et celle qu'il semble avoir du couple ne me plaît pas du tout, me dis-je en replongeant la tête sous l'eau.

Ivy me rejoint. Je ne peux m'empêcher de rire quand elle enfle son pince-nez.

– C'est hyper pratique pour nager, m'assure-t-elle.

Je la regarde un moment aller et venir d'un bout à l'autre du bassin puis je me laisse flotter à la surface en faisant la planche, tout au plaisir de sentir mon corps en équilibre parfait entre la fraîcheur de l'eau et la brûlure du soleil sur ma peau. Les oreilles enfoncées dans l'eau, je fixe le ciel bleu, bercée par les petits remous venus des longueurs qu'Ivy enchaîne à côté de moi.

Quand je sors de l'eau, Neil suit l'avancée de mon corps. Je marche tranquillement. Au moment où je m'enroule dans ma serviette, une notification sur l'écran de mon téléphone attire mon attention. Debout au bord de la piscine, je souris devant ce signe positif du destin : le réseau est revenu !

Un mail de Charlie me donne tous les détails utiles pour la visite : charges, travaux, imposition,

servitudes... Le montant de la com' me fait rêver.

Ce sera peut-être la fin de tous mes ennuis ?

En pensant à la somme que je toucherais si on fait la vente, je m'imagine rembourser la banque, prendre une vendeuse, m'accorder le samedi en vrai jour de congé, partir en vacances...

Perdue dans mes calculs, je suis des yeux Ivy qui effectue un retournement digne des championnats olympiques. Un bouillonnement soudain, ses pieds battent l'air et ses bras qui s'agitent en désordre m'alertent. Inquiet lui aussi, Neil se rapproche du bord du bassin.

– Ivy ?

Elle sort la tête de l'eau.

– Et mince, j'ai perdu mon pince-nez !

J'éclate de rire avant de commencer à taper un rapide mail de réponse à Charlie. Ce qui me permet aussi de ne pas rester sans rien faire, car Neil est à présent tout à côté de moi. J'ai l'impression qu'il a envie de me parler, ce qui ne me met pas à l'aise.

C'est alors que je vois un appel en absence sur mon téléphone : le numéro m'est inconnu. Ça concerne sans doute la visite de la maison. J'enclenche la messagerie, puis, portable à l'oreille, j'observe Ivy qui, à plusieurs reprises, se pince le nez entre pouce et index avant d'enfouir la tête sous l'eau et scruter le fond.

J'entends « salut Mia, c'est Nicholas, j'attends toujours que tu... ». Mon sang se fige d'un coup. Les doigts crispés sur mon téléphone, je reste bouche bée, incapable d'entendre la suite du message vocal.

Car au même moment, un énorme craquement suivi d'un froissement de métal retentit et la voix de Nicholas se perd dans le crissement qui suit. Surprise, je tourne la tête vers l'endroit d'où provient le bruit. Au même instant, Neil se retourne lui aussi.

Comme nous sommes l'un à côté de l'autre, son coude heurte mon bras, je sursaute, je tangué, je desserre mon étreinte et... Je lâche mon téléphone.

– Oh putain !!!!!

Comme au ralenti, le téléphone tombe vers le sol, atterrit en douceur et, dans un rebond improbable, se soulève et... retombe dans l'eau.

– J'y crois pas !

Sous mes yeux effarés, il s'enfonce alors en tourbillonnant, aspiré par le fond. Pétrifiée, j'assiste au naufrage de mon iPhone, complètement impuissante. D'un bond, Neil se jette dans la piscine pour

récupérer mon téléphone sous l'eau. Une seconde plus tard, il ressort, dégoulinant, mon téléphone à la main.

– Je suis vraiment désolé, dit-il l'air confus.

Je m'aperçois alors qu'il a sauté à l'eau avec son short et ses baskets. Sans que je comprenne pourquoi, cette façon de voler à mon secours m'irrite profondément. Peut-être juste parce que c'est à cause de lui que mon téléphone vient de se noyer.

– Et moi donc, soufflé-je en sentant monter ma colère d'un coup.

Mais un bruit de cliquetis et de rouages grippés détourne mon attention vers l'extrémité de la piscine. Une odeur d'huile brûlée et de chlore se répand autour de nous. Puis il y a un silence, un nouveau hurlement de moteur, et plus rien. Calme plat. Seule une petite fumée noire s'échappe au bout de la terrasse.

« Ça sent le roussi », dirait ma grand-mère.

– Il se passe quoi là ? crie Alison.

– Je crois que ça vient du local technique de la piscine. Il doit y avoir un souci avec le système de filtration, répond Anish en s'approchant à grand pas de la piscine.

– Oh non ! Mon pince-nez ? comprend Ivy bien plus vite que nous tous.

Elle rejoint l'échelle à la hâte. Je la suis des yeux.

– Je crois qu'il est mort, murmure Neil à ce moment.

Je baisse le regard vers lui : assis sur la margelle, Neil essaie de ranimer mon téléphone. Mais moi, je suis au bord de la syncope.

– Ah non, ça ne va pas être possible, ça ! dis-je, énervée en pensant au prix d'un nouveau téléphone et au rictus assassin de M^r Palmborg.

– Je vais au moins essayer de te sauver la carte SIM, s'excuse Neil.

– Super, au moins ça, ouais... dis-je, amère.

Parce que je suis vraiment furieuse : il ne pouvait pas faire attention ? Il était vraiment obligé d'être si collé à moi ?

Ça ne t'a pas dérangée tant que ça à d'autres moments , dit ma petite voix.

– Alors là, c'est franchement pas le moment, réponds-je à voix haute.

Neil lève les yeux vers moi et répète :

– Écoute, je suis vraiment désolé.

Je secoue la tête pour chasser les nuages que je sens s'amonceler à l'intérieur. Car non ! Ça ne va

pas recommencer ! Hélas, la noyade de mon téléphone semble avoir fait remonter un ressentiment que je pensais avoir maîtrisé.

– C’est vraiment l’angoisse, dis-je en observant maintenant Ivy courir vers le local technique suivie d’Anish et d’Alec.

Ivy ressort aussitôt, l’air catastrophé.

- Le pince-nez est parti dans le filtre et il a complètement bloqué le moteur.
- Oh la vache, dit Kim en se levant, c’est grave ?
- Le moteur semble mort, grimace Anish.

Décidément... c’est la journée.

- Oh c’est de ma faute, dit Ivy, maintenant désespérée.
- Ben oui ! Tu ne pouvais pas faire attention ? intervient alors Max qu’on n’avait pas entendu depuis longtemps.

Vraiment sa mère ne lui a rien appris ? Dans ces cas-là, on rassure, on n’enfoncé pas !

Mais en entendant l’injustice de ses reproches « tu ne pouvais pas faire attention », je me rends compte que ses paroles sont l’écho de mes pensées il y a quelques instants. Je ne peux pas en vouloir à Neil de m’avoir bousculée. En revanche, il semblerait que je lui en veuille encore d’autre chose...

Bien, prendre conscience du problème, c’est déjà en partie le régler.

Et pour le moment, le problème est cette histoire de moteur en train de tourner au drame.

- On se calme, c’était un accident, tempore Kim.
- Mais c’est vraiment très con, jette Max en secouant la tête.
- La particularité des accidents, c’est d’être con... dit Anish.
- J’en connais d’autres, murmuré-je à Kim.
- Et imprévisible ! continue Anish avec un sourire. Le risque zéro n’existe pas.

Zéro ?

Attendrie en repensant à la phrase de Neil « repartons de zéro » – et à ses conséquences sensuelles quand nous étions au grenier –, je souris. Neil fronce les sourcils.

Tout va bien, ai-je envie de lui dire, je suis revenue en état de paix intérieure.

- Enfin, à cause du pince-nez d’Ivy le téléphone de Mia est tombé à l’eau ! reprend Max.

Raccourci rapide mais pas complètement faux... Mais où veut-il en venir ? C’en est trop pour Ivy dont le visage se contracte, bouche tremblante et yeux embués.

Alors là non !

Je me sens pousser une cape et des collants de super-héros justicier.

– Figurez-vous que ça tombe bien ! Je voulais justement profiter de ce séjour organisé gentiment par Ivy, insisté-je en fixant Max, pour faire l’effort de décrocher de mon téléphone. Et voilà ! C’est le moment !

Je crâne un peu parce que, sans mon téléphone, j’ai un peu l’impression d’être Robinson sur son île déserte.

– D’ailleurs tout le monde ici devrait essayer, dis-je en souriant à Max.

– J’avoue que moi aussi, je songe sérieusement à faire une *digital detox*, dit alors Neil.

– Le plus dur c’est de commencer, affirmé-je.

– Dans le cas présent j’ai un peu l’impression de t’avoir forcé la main... murmure-t-il en se penchant vers moi

– Ça ira, assuré-je, je vais survivre.

Il me sourit gentiment. Je ne peux m’empêcher de lui sourire en retour.

Simple courtoisie de ma part, évidemment...

– Non mais franchement, qui utilise encore des pince-nez ? soupire Max.

– Je l’assomme avec son transat avant ou après l’avoir noyé ? dis-je en avançant d’un pas vers les Mayden.

Kim me retient par le bras en me montrant Ivy, les larmes aux yeux.

– Certains grands nageurs, notamment en natation synchronisée, la défend aussitôt Anish. Mais en fait, tant qu’on n’aura pas ouvert le moteur, on ne saura pas ce qui s’est passé. Si ça se trouve, c’est un court-circuit dû à la tempête.

– Il faut démonter le moteur ? demande Ivy en se laissant tomber sur un fauteuil.

– Il doit bien y avoir un pisciniste qui s’occupe de l’entretien. On va demander à Gillian.

– Oh non, me coupe Ivy.

L’air paniqué, elle tord ses mains l’une dans l’autre. J’avoue qu’ayant affronté le procureur Gillian tout à l’heure, ce n’est pas une perspective très rassurante. Fixant la piscine, Ivy se met à pleurer. Immédiatement auprès d’elle, Kim et moi l’entourons, bras serrés autour de ses épaules pour la consoler.

– Oh Ivy, ce n’est pas grave, ça doit pouvoir se réparer.

– Mais si... Il paraît que c’est un système de filtration ultra performant qui vient d’Australie. Ça va coûter une fortune... gémit-elle.

– Écoute, s’il faut changer une pièce ou au pire tout le moteur, on est nombreux, on partagera la facture ! proposé-je, soutenue par Kim qui acquiesce.

Mais, scénario fin du monde pour mon porte-monnaie !

- Certainement pas !
- Pardon ?

Le souffle coupé, je me retourne vers Max qui, redressé sur son transat continue, imperturbable :

- Je n’y suis pour rien, je ne vois pas pourquoi je paierais quoi que ce soit.
- Je rêve ! Non seulement il est pique-assiette, mais en plus il est radin, soufflé-je.
- Désolée, mais ça concerne tout le monde, sourit Kim.
- Je ne vois pas pourquoi.

Les bras m’en tombent.

- Réfléchis une seconde...
- Est-ce qu’on est vraiment obligé de subir tout ça ? soupire Alison.
- Le principe d’un groupe, c’est d’être solidaire.
- Solidaire ne veut pas dire bonne poire.
- Et l’amitié, c’est aussi de se serrer les coudes en cas de difficulté.
- Et qui a dit qu’on était ami ?
- STOP, intervient-je excédée. On se calme ! On respire !
- Eh, Gandhi, on t’a pas sonné !

Je suis tellement surprise que je n’arrive même pas à me vexer. Et tout le monde se met à crier de plus belle. Neil lève soudain ses deux bras écartés vers le ciel.

– Oui c’est ça, libérons notre colère en hurlant tous ensemble ! crie-t-il avec des accents dramatiques.

Ébahie, je le fixe. Est-ce qu’il se moque de moi lui aussi ? Mais il se penche vers mon oreille.

– Unissons nos forces.

Aussitôt je me sens moins seule ! Et malgré moi, un peu troublée par son souffle si près de ma peau.

– C’est très simple, affirme-t-il très sérieusement. On respire un grand coup...

Kim sourit, Alec et Anish secouent la tête en se donnant un coup de coude, Ivy sèche ses larmes en l’observant d’un air intrigué. Alors, jambes écartées, mains sur les hanches, épaules ouvertes, il gonfle sa poitrine magnifique tout en surveillant l’assemblée du coin de l’œil.

– OOOOOOUUUUHHHHHHHHHH !

Suit un court silence puis, dans un unisson parfait, Alec et Anish commencent, aussitôt suivis de

Kim et Ivy. Surpris Alison et Max se regardent puis se mettent à hurler de tous leurs poumons.

Un cri primal retentit qui ferait presque vibrer l'eau de la piscine.

Bien joué Neil ! C'est clair qu'il a des talents de leader...

Quand je me mets à hurler moi aussi, Neil me fait un clin d'œil. Au bout d'un moment, le cri se transforme en éclat de rire général.

– Putain, c'est bon, mais ça donne soif, dit Ivy en riant de plus belle.

– Personne ne bouge, dit Alec, j'y vais.

Le regard de Kim qui le suit tandis qu'il se dirige vers la cuisine nous fait espérer Ivy et moi.

– Et si je faisais des sandwiches ? propose Kim en lui emboîtant le pas.

– Yes, me dit Ivy. Ça s'arrange !

– Surtout si l'on considère que Kim déteste tout ce qui touche de près ou de loin à la cuisine, murmuré-je à son oreille.

Ivy se met à rire et je suis heureuse de la voir se détendre. Comme Anish arrive alors avec la caisse à outils préparée pour la tempête, elle propose de l'accompagner au local technique. Sans que je l'aie entendu se rapprocher, Neil est soudain à côté de moi.

Non seulement il a une voix mais il a aussi des pattes de velours...

– Tu vois, avec le soleil, ça s'améliore un peu, dit-il avec un air confus. Encore désolé pour ton téléphone...

Il me fixe avec ce sourire merveilleux qui ferait fondre des glaciers. Mais c'est fini pour moi : je ne me laisserai plus gouverner par un iceberg.

Ni par la tentation...

– Il faut que j'aille aider Ivy, dis-je en le bousculant presque.

L'air surpris, il hoche la tête. Derrière lui, à l'abri du parasol, j'aperçois Max à nouveau captivé par son téléphone et Alison plongée dans sa lecture. Mais il me semble que son regard se lève une seconde au-dessus de ses lunettes de soleil pour nous surveiller, Neil et moi.

No stress !

Même si elle m'exaspère, elle n'a pas à s'inquiéter : leur histoire ne me regarde pas. Pour moi, la parenthèse « Neil-égarement-perte de contrôle » est refermée.

Au prix de quelques petites démangeaisons persistantes, mais tout est sous contrôle.

Finalement surprendre leur baiser m'a permis de reprendre mes esprits. Alors je devrais presque la remercier !

– Il faut d'abord couper l'électricité !

D'un geste autoritaire, Ivy met le disjoncteur sur off. Neil allume une lampe torche qu'il est allé chercher pour éclairer l'opération. Je reconnais une des lampes rechargeables achetées hier et, en moi-même, je salue son sens pratique. Armé de tournevis et de pinces, Anish démonte d'abord le boîtier électronique de commande. Pendant ce temps, Ivy dévisse les caches et Neil referme toutes les vannes. Je me sens un peu inutile, mais j'éponge tant bien que mal l'eau qui ruisselle. Les garçons soulèvent ensuite une lourde coque en plexi et la déposent sur le sol. Le ventre du moteur apparaît.

– Mmm, dit Anish presque avec gourmandise, pompe auto-amorçante, corps en permaglass.

– Obturateur en céramique sur carbone et turbine haute performance, opine Ivy agenouillée devant le moteur.

Intrigué mais amusé, Anish se tourne vers elle, épatée, je la dévisage moi aussi.

– J'ai fait un dossier sur les moteurs un jour, explique-t-elle d'une voix presque timide.

Sacrée Ivy : quand elle s'empare d'un sujet, elle en devient presque spécialiste. Elle m'a toujours étonnée par le nombre de choses qu'elle apprend et retient : au gré de ses différentes piges, avant qu'elle soit embauchée chez *Féminines*, elle m'a ainsi éclairée sur la reproduction des flamants roses, l'alimentation en pilules du futur, la peinture au pistolet et les coutumes mortuaires du peuple Toraja d'Indonésie... Mais parfois, elle est tellement discrète qu'on ignore ce qu'elle sait...

– Ils font des dossiers mécanique dans *Féminines* ?

– Oh, c'était pour un autre canard, rit-elle.

Neil fait une petite moue admirative. Je suis fière de ma copine : Ivy est une fille formidable qui connaît un max de choses mais qui manque tellement d'assurance que ça me désole. Je voudrais bien qu'elle soit plus sûre d'elle.

– Oups, elle est où l'alimentation ? Je ne vois rien, dit Anish.

Neil approche son portable pour mieux éclairer.

– Fais attention quand même, c'est du triphasé, dit Ivy avec douceur.

– Je crois que je le vois. Eh voilà... pince-nez en titane super résistant ! dit Anish en montrant de la pointe du tournevis l'objet coincé entre deux pièces dentelées, sous un clapet de métal à ressort.

– Ouf, dit Ivy. Il n'y a plus qu'à le sortir.

Au bout d'une longue lutte, une partie du pince-nez est extraite de l'engrenage dans lequel il était

pris. Puis chacun s'y met : Neil éclaire, Anish retient le clapet avec un levier tandis qu'à l'aide de sa pince à épiler, Ivy retire le restant, écrasé en petits morceaux. Quant à moi, j'éponge les fronts !

– Dans une opération collective, la part de chacun est nécessaire, plaisante Neil en me regardant.

– Bon, je crois que tout est parti, mais il y aura cette partie à changer, dit Anish en extrayant une longue pièce en forme d'énorme vis.

– Alors, c'est réglé ? demande Max quand nous remontons sur la terrasse.

Tiens ? Le cri primal a libéré en lui un intérêt pour autre chose que son téléphone ?

– C'était quoi ces cris ? J'ai entendu des bruits étranges, interroge Gillian. Il m'a semblé que ça venait du côté de la piscine. Ce ne serait pas le moteur ?

Anish et Ivy planquent leurs mains noires de graisse derrière leurs dos.

– Impossible, c'est un modèle ultra performant qui vient d'Australie, dit Neil.

– Ah, dit-elle en le dévisageant. Mais je vais aller voir tout de même.

Neil et Anish échangent un rapide regard.

– Ne vous inquiétez pas, dit Neil en la prenant par le bras, nous avons déjà été voir et tout va bien.

Elle le fixe d'un air suspicieux.

– On a des spécialistes de mécanique ici, vous savez ? dit-il avec son sourire capable de faire marcher sur la tête un objet inanimé. Mais j'ai besoin de votre avis...

– Ah ?

– Il se trouve que j'ai chez moi... poursuit-il en l'entraînant l'air de rien vers la maison.

Je n'entends pas la suite de la conversation, mais j'admire clairement son savoir-faire. Dix minutes plus tard, Neil revient.

– Et voilà, je l'ai raccompagnée chez elle, l'alerte est passée, dit-il gaiement.

– C'est prêt ! dit alors Kim en rapportant de la cuisine un énorme plateau de sandwiches. Et j'ai aussi fait une salade, ajoute-t-elle en indiquant Alec qui la suit en portant cérémonieusement un gros saladier.

Ivy me fait un clin d'œil. Alors nous avons déjà réussi ça : Kim se met à la cuisine !

– Quand j'étais petite, une copine de Grandma disait qu'on tenait les hommes par l'estomac. J'ai toujours pensé que c'était une superstition sexiste, mais si ça se trouve... chuchoté-je à l'oreille d'Ivy.

Elle éclate de rire. Mais en voyant Neil croquer avec appétit dans son sandwich, je ne peux m'empêcher de penser : *et lui, par quoi le tient-on ?* Il se lève pour faire les cafés.

– Je t’aide, dit Alison en le rejoignant tandis qu’il recense les décas, les allongés, les sans sucre, avec du lait...

D’un air langoureux, elle se colle presque à lui en murmurant :

– On ne sera pas trop de deux pour rapporter tout ça.

Les plateaux ça existe, ai-je envie de lui suggérer. Mais l’air embarrassé de Neil m’arrête, surtout quand elle s’accroche à son bras. Il me semble qu’il évite de regarder vers moi à ce moment-là.

Tiens, aurait-il quelques remords, enfin ?

Un peu refroidie par cette démonstration de possession – qui peut-être m’était destinée –, je les suis des yeux. À côté de moi, Anish fronce les sourcils en les observant lui aussi.

De toute façon, je ne suis pas prête à me compliquer la vie pour un mec : j’ai déjà bien assez de choses à penser !

19. Maison à vendre

- Quatorze heures quinze, me dit Kim quand je lui demande l'heure.
- Et zut ! Je suis presque en retard !

Je me lève précipitamment pour monter me doucher, me changer et m'habiller. Avec l'incident de la piscine – et de mon téléphone –, je n'ai même pas lu en entier le fichier joint au mail de Charlie. En temps normal, je déteste arriver à un rendez-vous sans connaître mon dossier sur le bout des doigts. Mais qu'est-ce qui est normal depuis quelques jours ?

Quinze minutes plus tard, je me hâte vers le portail, pour rejoindre la grosse route sur laquelle j'ai repéré l'arrêt de bus pour rejoindre Wales Park. D'après les horaires, je suis dans les temps. Mais arrivée au niveau de la voiture de Kim, je me rends compte que j'ai oublié l'iPad.

Je rentre au pas de charge pour passer cinq minutes à le chercher dans ma chambre, car durant la nuit, la tablette a glissé sous mon lit... Mais j'ai de la chance : il y a encore de la batterie ! Néanmoins, je prends mon chargeur et, redescendant quatre à quatre l'escalier, je tente de télécharger le dossier. Ça sera toujours ça de fait pour que je puisse le lire dans le bus.

- Oh, c'est pas vrai !

Je bute alors contre Max qui me confirme en grognant qu'en effet il n'y a plus de réseau.

- Hyper pénible, dit-il.

C'est une des rares fois où je suis d'accord avec lui !

Je cours presque sur le chemin vers la sortie de la résidence quand j'entends une voiture derrière moi.

- On t'emmène ? me dit Anish en baissant la vitre de sa Ferrari.
- OK, mais je monte à l'arrière, dis-je sans hésiter en me glissant sur l'étroite banquette de cuir.

Je ne veux pas être en retard. Une fois installée, j'explique aux garçons que je vais à un rendez-vous de boulot.

- Ah, ces gens qui n'arrivent pas à couper de leur job même en vacances, plaisante Anish.
- Je rappelle que je suis déjà en train de décrocher de mon addiction au téléphone alors je ne peux pas me sevrer de tout en même temps !

Neil se retourne pour m'adresser une petite moue coupable.

– Et vous, vous allez faire du lèche-vitrines ? plaisanté-je.

– Exactement ! répond Neil.

– Et puis on va voir si on peut trouver un garage où faire refaire le filetage de la pièce pour le moteur, ajoute Anish.

Comme il accélère en arrivant sur la route, je suis un peu assourdie par le bruit du moteur. Ivy serait sans doute capable de me dire combien il y a de chevaux là-dedans mais, à mon avis, même John Wayne n'en a pas entendu hennir autant dans tous les westerns de sa carrière.

Tout en survolant la fiche détaillée de la maison, j'écoute d'une oreille distraite la conversation.

– C'est quoi cette soudaine envie de résidence secondaire ?

– En fait, explique Anish, j'ai envie d'un endroit où je pourrais bosser et me reposer. J'imagine très bien le truc : une maison d'archi, tout en longueur, ultramoderne. Avec évidemment salle de gym, hammam et piscine à vagues.

C'est ce que je pensais : une cabane de jardin !

Amusée, je me replonge dans mon dossier. Il n'est pas encore quinze heures quand la Ferrari ralentit devant l'entrée du domaine de Wales Park. Neil sort de la voiture pour que je puisse descendre récupérer la clé auprès du gardien : ce dernier regarde la Ferrari d'un air étonné.

En voilà encore un qui va croire que les agents immobiliers roulent sur l'or !

Hélas, pas moi, mais je ne le suis pas vraiment, c'est peut-être pour ça ?

Le gardien m'explique que la maison est la dernière d'un petit ensemble de quatre. Et qu'elle est tout au bout du chemin de terre cabossé qui part devant moi. Je me penche vers Anish encore au volant.

– Merci beaucoup de m'avoir déposée, je vais finir à pied.

J'indique du menton le chemin creusé d'ornières qui n'a l'air ni engageant ni carrossable.

– Certainement pas, dit Anish en faisant vrombir le moteur, monte.

Neil s'est déjà glissé sur la banquette arrière.

– J'ai pour habitude de toujours aller jusqu'au bout de ce que je commence, sourit Anish.

– Et puis on est de nature curieuse, renchérit Neil.

Je ne lutte pas davantage. Le chemin ombragé qui mène jusqu'à la maison est bordé d'hibiscus géants dont les fleurs ont elles aussi souffert de la tempête. Nous roulons au pas, ce qui me laisse tout loisir pour regarder les arbres au feuillage brillant. Fascinée par la végétation luxuriante autour de nous, je ne dis mot.

– Il faudrait ratiboiser tout ça, dit Anish.

Moi je n’y toucherais pas. Je trouve cet accès un peu magique : ça me fait penser au conte de la belle au bois dormant et aux abords du château protégés par la végétation après cent ans de sommeil.

L’impression est encore plus forte quand je découvre la maison au détour du dernier virage. Posée sur un petit promontoire, entourée de palmiers, elle domine un petit lac cerné de pelouses. Au premier coup d’œil, je l’adore.

Anish gare la Ferrari sur le côté. En sortant de la voiture, je manque de m’enfoncer le pied dans une flaque et je titube en voulant l’éviter. Neil se précipite pour me retenir.

– Ça va ?

Comme je me dégage d’un geste brusque, il me regarde avec un air étrange, comme s’il était étonné de ma réaction. Que croit-il ? Que je vais lui tomber dans les bras ?

Après ce qui s’est passé ?

Mais je m’oblige à répéter : *le passé est derrière moi, je vis dans le moment présent*, et je me tourne vers la maison.

– Comment vous la trouvez ?

– Spéciale...

Déjà sur la photo, je l’avais trouvée superbe mais maintenant que je suis face à elle, elle me paraît encore plus charmante, comme si elle débordait d’histoires et de vies. J’imagine sans mal les générations qui se sont succédé ici, les familles, les enfants, les moments heureux, les plus tristes.

– Je comprends qu’elle soit à vendre, dit Anish, elle est vieillotte !

Je sursaute : pour moi, c’est justement ce qui fait son charme.

Un vaste porche de bois s’étale tout devant le rez-de-chaussée, rehaussé d’un étage avec deux tours d’angle octogonales que je n’avais pas remarquées sur les photos. Le toit est pentu, orné d’un étonnant clocheton presque anachronique. Le tout dans des couleurs jaune pâle, avec des balustrades blanches et des volets vert anis formant un délicat feston autour de la bâtisse.

– On dirait un gros gâteau à la crème, s’amuse Neil.

Je le fusille du regard.

– Construction victorienne de style Queen Anne, ce type de maison a été très à la mode dans la haute bourgeoisie locale à la fin du XIX^e, récitée-je presque.

– Il n’empêche, on dirait un cupcake.

– Tu nous fais visiter ? demande Anish en se dirigeant vers l’entrée.

J’hésite, mais Neil s’avance derrière lui.

– Ton acheteur n’est pas encore là, et s’il arrive pendant qu’on visite, notre présence te permettra de dire que tu as plein de clients très intéressés sur le coup !

J’avoue que l’argument a du poids.

– C’est une maison familiale, environ trois cents mètres carrés, dis-je en entamant le tour de la maison.

– Moi j’ajouterais une aile de ce côté-là, en installant la piscine ici au centre, donc en coupant cet arbre qui fait de l’ombre.

Je manque de m’étrangler : il veut couper ce magnifique flamboyant ?

– Il n’y a vraiment pas grand-chose à garder, continue Anish en passant la main sur les boiserie extérieures qui s’écaillent. Mais, isolé sans être loin de la civilisation... l’endroit serait idéal pour en faire un lieu comme ce dont je t’ai parlé, moitié boulot, moitié détente.

– Tu pourrais même faire venir tes gros clients ?

– Ouais, mais il faudrait élargir le chemin d’accès. Et prévoir une piste d’hélico pour arriver et repartir facilement.

Ben tiens !

– Comme ça quand je suis à Miami avec des clients, hop, on fait un saut et on vient dîner ici. En toute simplicité.

Me retenant à grand-peine de soupirer, je fais mine d’être concentrée sur la fiche technique tout en continuant à avancer. Nous sommes maintenant revenus devant la façade principale.

– Ton client n’est toujours pas là, fait observer Neil. Tu nous montres l’intérieur ?

Honnêtement, vu ce que j’ai entendu en faisant le tour de l’extérieur, je ne suis pas sûre d’avoir envie d’entendre la suite de leurs commentaires. Mais je hoche la tête.

Tandis que je tourne la clé dans la serrure, je les entends rire, et quand je me retourne, j’aperçois leurs bras tendus vers le terrain qui entoure la maison.

– Alors, là sur le côté, un couloir de nage, un jacuzzi extérieur. Sous les palmiers un bar ultramoderne avec possibilité de transformer la terrasse devant en piste de danse.

– Sur le terrain plat là-bas, un terrain de tennis...

– Ça serait pas mal aussi pour un resto, un truc grand luxe.

– Ouais, avec un chef de New York et de la cuisine fusion...

– Un système de livraison par drones.

Je les écoute, un peu interdite. Puis je hausse les épaules, en me souvenant que nous ne vivons pas tout à fait dans le même monde : une frontière de conception et de mode de vie nous sépare, eux à Manhattan, moi à Brooklyn dans un des quartiers restés encore populaires. Mais que je vois changer chaque jour tandis qu'augmentent les prix au mètre carré à cause de gens comme eux.

J'imagine leur tête s'ils voyaient ma maison à Redhooks : ils voudraient tout raser pour en faire un immeuble avec ascenseur, service d'étages et concierge !

Tandis qu'ils continuent à délirer sur leurs plans, je pénètre dans la maison. Une odeur de parquet ciré me monte aux narines qui me rappelle instantanément la maison de Grandma. Le rez-de-chaussée est une longue pièce aux murs recouverts de boiseries et de bibliothèques, des rideaux fleuris pendent aux fenêtres, un escalier de bois aux marches usées monte vers l'étage. Je souris en imaginant une Scarlett O'Hara descendre les marches à cet instant.

– Il faudrait tout casser là-dedans et ne garder que les murs.

– Alors ici, un fumoir, là une salle de réunion avec écrans intégrés, à côté la pièce à vivre ouvrant sur la terrasse.

– Donc il faudrait ouvrir d'immenses baies vitrées tout du long.

Les laissant à leurs délires qui m'agacent un peu, je regarde par la fenêtre pour surveiller l'arrivée de mon client.

– Tu n'es pas trop bavarde pour un agent immobilier, dit alors Neil. Tu n'es pas censée nous expliquer tous les avantages que nous aurions à acheter cette maison ?

– Je ne crois pas que ce soit votre style, dis-je sèchement.

– C'est clair, je déteste les vieilleseries, affirme Anish.

– N'exagérons pas...

– Mais tu es d'accord qu'il faut tout refaire, sourit Neil.

– Oui, hésité-je, sans doute...

– Alors tu ferais quoi toi ? demande-t-il en me fixant.

Il n'y a pas à dire : ce type a la plus belle couleur d'yeux de la Floride, mais aussi les plus déstabilisants. Comme il sourit légèrement, je n'arrive pas à savoir s'il accorde un réel intérêt à mon avis ou si c'est juste pour me tester.

– OK, dis-je en le prenant au mot, alors moi d'abord je ferais de cet endroit un lieu coopératif ouvert à tous et je m'appuierais sur l'économie locale pour le faire revivre.

Anish me regarde avec des yeux ronds.

– C'est toujours très profitable de s'appuyer sur le réseau local, semble m'encourager Neil.

Impossible de deviner ce qu'il pense. Est-ce qu'il se moque de moi ?

– Et je ferais en effet cohabiter lieu de vie et lieu de travail, continué-je.

– Ah, sourit Anish, satisfait que je rejoigne son idée.

Attends la suite...

– Sous l’angle de l’insertion par l’activité économique des plus démunis de la société.

Neil lève un sourcil, sans avoir l’air de remarquer que je cherche à les provoquer, eux, et ce que j’imagine de leur mode de vie de New Yorkais aisés.

– Dans un premier temps, j’utiliserais la rénovation de cette maison comme chantier d’insertion pour personnes en difficulté. On croit toujours que la Floride n’est qu’un pays de riches et vieux oisifs, mais il y a aussi un paquet de gens qui vivent au-dessous du seuil de pauvreté, ne serait-ce que les gens que la crise financière a ruinés.

J’ai conscience d’un peu m’emballer.

– Ce que je trouverais intéressant de faire, continué-je en m’échauffant un peu sur un sujet qui m’est cher, c’est un resto solidaire avec chef, personnel en formation et produits locaux, plus une boutique vintage, un *repair café*, mais aussi un endroit où on pourrait discuter et apprendre des choses ensemble, avec des cours, des ateliers gratuits, des échanges de services, un système de tutorat. Bref, l’idée serait de faire un lieu social misant sur l’humain tout en proposant des produits et des services qui feraient venir ici les citadins branchés et fortunés.

– Tu parles de nous là ? sourit Neil.

– Mais dont la consommation sans faille assurerait la solidité financière du système, dit Anish. Ça peut marcher !

Restant silencieux, Neil semble réfléchir.

– Tu as raison, la réussite provient souvent des associations et des mélanges de talents.

– Ah, et quelque part, je ferais une salle de yoga et dans le sous-sol... ajouté-je.

– Il y a une cave ? me coupe Anish.

Quand nous descendons, je m’aperçois que le sol baigne dans quinze centimètres d’eau.

Oh non, la cata !

– Pourvu que ton client ne veuille pas la visiter, plaisante Anish tandis que nous patageons dans l’eau.

– Tu peux toujours dire que c’est une piscine intérieure hyper mode ! sourit Neil.

Un peu agacée par cette découverte, j’abandonne les garçons au rez-de-chaussée pour faire un rapide tour à l’étage et vérifier qu’il n’y ait pas de nouvelle surprise. J’en profite pour ouvrir grand les fenêtres avant la visite.

Quand je redescends, des accords de piano résonnent dans le salon. Je reste figée, une main sur la

rampe : je reconnais Satie, ces *Gymnopédies* que jouait ma grand-mère quand j'étais petite.

Le soir, quand j'étais couchée, elle s'installait devant le piano et plaquait ces accords lents qui emplissaient la maison de mélancolie. Souvent je me relevais pour l'écouter du haut des marches. Je ne voyais pas son visage, mais ses épaules parfois tremblaient. Pensait-elle à son fils – mon père –, lui aussi pianiste ? Cette mélodie sombre et nocturne me semblait une longue plainte qu'elle n'exprimait qu'à la nuit tombée, dans une solitude que je sentais sans pouvoir la nommer.

Un air joyeux de charleston interrompt ma mélancolie. Je descends d'un pas rapide. Dans le petit bureau jouxtant le salon, Anish est accoudé à un piano poussiéreux, observant le clavier sur lequel les mains de Neil semblent danser. Je l'observe, encore perdue dans mes souvenirs.

Neil s'interrompt en m'apercevant.

– Et depuis quand tu joues du piano ? dis-je encore un peu sous le choc.

– À peu près cinq minutes, sourit-il.

Je reprends mes esprits.

– Je ne savais pas, dis-je sans réfléchir.

– Demande-moi tout ce que tu veux savoir, je te le dirai ! dit-il avec un sourire mystérieux.

Tout ?

Je reste de marbre mais je comprends que l'on ait pu avoir envie de voler la *Joconde* pour avoir un sourire pareil à soi tout seul !

– Bon, il faut qu'on y aille, dit Anish en quittant le bureau. J'ai promis à Ivy que je ramènerai la pièce réparée. Merci pour la visite !

– C'était un plaisir, réponds-je poliment.

Mais un peu troublée par la dernière phrase de Neil : à quoi faisait-il allusion exactement ?

En regardant la Ferrari s'éloigner, je m'assieds sur les marches pour m'apercevoir qu'il est maintenant presque quinze heures trente : le client est en retard. Un peu agacée de devoir l'attendre, je regarde mes mails pour voir si j'ai un message. Rien à propos de la visite, en revanche, j'en ai reçu deux qui me font bondir.

De : Niclachlos@gmail.com

À : miaandrews@me.com

Objet : Un point de situation

Salut,

Puisque tu n'as même pas la correction de répondre à mes SMS ou de prendre mes appels, je...

Je refuse d'en lire davantage et mets le mail directement à la poubelle. Ça suffit. Nicholas ne va pas continuer à me pourrir la vie avec ses reproches.

Le mail suivant me fait transpirer à grosses gouttes.

De : Banque (stanleypalmborg@bankofamerica.com)

À : miaandrews@me.com

Objet : ligne de crédit

Madame,

Je constate que des débits importants ont eu lieu sur votre compte ce matin. Sachant qu'il m'est impossible de vous joindre au téléphone, pouvez-vous me confirmer que vous êtes à l'origine de ces mouvements ?

Dans le cas où il s'agirait d'une tentative de fraude, je vous invite à faire au plus vite opposition sur votre carte auprès des autorités compétentes. En revanche, si le règlement de ces dépenses vous incombe, je me permets de vous rappeler que votre compte présente à ce jour un solde de moins de cent dollars et qu'en raison de vos antécédents, votre ligne de crédit est très limitée. Je vous remercie donc de veiller à régulariser, faute de quoi...

Oh misère !

Voilà qui va faire dégringoler mon *credit score* définitivement.

Depuis un an, je passe mon temps à jongler pour que cet indice révélateur de mon profil d'emprunteur n'indique pas mon incapacité à rembourser mes dettes... Et dès que mes dépenses s'approchent un peu trop de cette ligne de flottaison obtenue avec difficulté auprès de la Bank of America, M^r Palmborg agite le couperet de sa possible suppression.

Je pourrais évidemment aller chercher du secours auprès d'une autre banque, mais une rapide recherche dans mon historique de compte suffira à me refuser le moindre crédit et la carte qui l'accompagne... Bref, c'est le serpent qui se mord la queue.

Et moi qui me mords les doigts.

Prise d'un espoir fou, je profite du réseau qui fonctionne ici pour aller vérifier l'état de mon compte. Hélas, même si je n'avais aucun doute là-dessus, M^r Palmborg ne m'a pas menti : le montant de mes achats menace de suspendre définitivement ma ligne de crédit.

Et si je disais que ma carte a été volée ? Que je ne suis pour rien dans ces achats déraisonnables ?

Impossible, je dois assumer, même si Palmborg risque de m'épingler définitivement sur le tableau des mauvais payeurs. Et là, j'en prends pour dix ans, alors pour tenter de faire remonter mon score auprès des banques je peux toujours courir !

Mais qu'est-ce qui m'a pris d'acheter tout ça ?

Désespérée, je vais regarder l'état de mes économies sur mon compte d'épargne : quatre-vingt-neuf dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents. J'effectue un virement presque symbolique vers mon compte de crédit, visant à montrer à M^r Palmborg combien je me sens concernée par la recherche de solutions avant l'échéance mensuelle fatidique.

Puis je reste assise, menton sur les genoux, tout en caressant d'une main mon pendentif. Une nouvelle fois, son contact rassurant me redonne espoir.

Je pourrais peut-être aller tout rendre au centre commercial, essayer de négocier une reprise ? Mais la robe était soldée et les soldes non reprises...

Aïe aïe aïe.

Ou alors faire appel à Grandma qui m'a parlé hier de m'aider ? Mais je me sens trop honteuse pour le lui demander. Non, je me débrouillerai par moi-même. Je ne dois pas compter sur les autres pour m'en sortir. Et de toute façon, à qui pourrais-je demander ? Pas à Kim à qui j'ai assuré ce matin que tout allait bien et encore moins à Ivy qui n'a pas un rond vu qu'elle aide sa mère chaque mois.

Je dois donc négocier avec le terrible M^r Palmborg, auquel j'ai déjà soumis plusieurs demandes de ce type.

Classées sans suite...

De : miaandrews@me.com

À : Banque (stanleypalmborg@bankofamerica.com)

Objet : RE : ligne de crédit exceptionnellement augmentée ?

Cher Monsieur,

Je vous remercie de l'attention avec laquelle vous surveillez les comptes de votre clientèle et je sais que cette vigilance est ce qui fait la qualité et la réputation de votre établissement. Je vous confirme que je suis bien l'auteur(e) de ces achats et que je compte évidemment honorer leur paiement. Il se trouve que je suis dans l'attente d'une rentrée d'argent importante qui devrait pouvoir vous rassurer : aussi je vous serais reconnaissante de bien vouloir augmenter exceptionnellement le plafond de dépenses autorisées sur mon compte de carte de crédit.

Dans l'attente de vous lire, etc.

La réponse ne se fait pas attendre.

De : Banque (stanleypalmborg@bankofamerica.com)

À : miaandrews@me.com

Objet : RE : RE : ligne de crédit

Chère Madame,

Je prends note. Compte tenu de l'ancienneté de nos relations, il en faudrait davantage pour me rassurer et me permettre de revoir à la hausse le montant de votre ligne de crédit, qui est inversement proportionnel à votre indice de crédit auprès des institutions bancaires de ce pays.

Bien à vous,

S. Palmborg

Sacré Stanley ! Toujours le mot pour rire...

C'est étrange, mais j'ai l'impression de lire un mot supplémentaire devant « relations » : mauvaises.

Il a dû le penser tellement fort !

Conclusion de cet échange : il faut que je me bouge les fesses ! Dans le pire des cas, je pourrais peut-être demander une avance à Charlie ?

Une voiture qui remonte l'allée me tire de ces interrogations avant qu'elles ne deviennent angoissantes. Car la menace ultime de M^r Palmborg se met à clignoter dans mon crâne : la saisie, la

vente forcée de la maison familiale de Redhooks, soit tout ce qui me reste de mes parents...

J'en mourrais de honte et... Grandma de chagrin.

Je me lève pour accueillir l'homme qui sort de sa voiture : baraqué, en chemise blanche, de petits yeux aiguisés et des cheveux en brosse décolorés. Il me fixe avec curiosité.

– Je ne m'attendais pas à voir une femme aussi jeune, ni aussi jolie, murmure-t-il.

Je fais mine de ne pas entendre la deuxième partie de sa phrase tout en lui serrant la main puis celle de la femme qui l'accompagne.

– Le chemin pour parvenir jusqu'ici est détestable, j'ai cru que nous allions y laisser le dessous de la voiture.

Sa réflexion me la rend toute suite antipathique, mais je me force à lui sourire.

– Vous verrez, la maison a beaucoup de charmes qui vous feront oublier son accès un peu chaotique.

Plus commercial tu meurs !

– Ça m'étonnerait dit-elle en regardant autour d'elle, je déteste la campagne.

Bien, ça commence très bien !

– Alors, récitée-je avec des accents de guide touristique, le terrain d'environ huit hectares est composé d'une grande partie plantée d'arbres tropicaux dont des espèces rares et des palmiers. Vous avez aussi des pelouses, une partie non négligeable de terre fertile, et une zone sableuse autour du lac que vous apercevez en contrebas. L'eau de la maison provient d'un forage dont la pompe se trouve derrière la maison. Le chauffage est électrique, mais on peut imaginer de poser des panneaux solaires...

– Il fait très chaud, me coupe l'homme, si on entrait ? En fait, l'extérieur je m'en moque un peu, je veux transformer cet endroit en résidence de luxe, donc tout le terrain va être déboisé et aplani pour y installer des allées goudronnées accessibles aux voiturettes des résidents. Par la suite, j'envisage la construction d'une dizaine d'autres maisons sur le terrain.

Je reste silencieuse, tenant la porte ouverte pour les laisser entrer. Puis je reprends ma visite d'un ton un peu plus sec.

– Voici le salon, d'époque victorienne...

– Dans son jus, commente la femme.

– La cuisine est claire et fonctionnelle et...

– Je ferai abattre toutes les cloisons, enlever les boiseries et retirer le carrelage.

Sous nos pieds s'étale un magnifique entrelacs de carreaux bleu vert et rose datant du XIX^e.

– Mais c'est tout ce qui fait le charme de cette maison, m'offusqué-je.

Il me jette à peine un regard.

– Et le sous-sol, il a assez de hauteur sous plafond pour en faire une salle de projection ?

– Eh bien, je ne crois pas que...

Il se dirige vers l'escalier puis se retourne pour me regarder. Je ne bouge pas.

Comment lui dire que la cave est devenue un bayou... et que je ne suis pas sûre que n'y nagent pas des crocodiles !

– Alors ?

– Je n'ai pas la clé, mens-je.

– Et ça se dit agent immobilier, souffle la femme. Bon, allons voir la suite.

Zen Mia...

À l'étage, j'écoute, stupéfaite, un inventaire des modifications visant à supprimer tout ce qui pour moi fait le charme de la maison.

– Il faudra aussi enlever toutes ces petites fenêtres et installer des baies vitrées en alu. Ouvrir des balcons sur les chambres et transformer le grenier en salle de jeux avec machines à sous.

– Ah non, on avait parlé d'une piste de danse !

– Les jeux, c'est plus vendeur...

Je secoue la tête, ahurie.

– Vous êtes d'accord avec moi, mademoiselle ? dit l'homme en tournant vers moi ses yeux qui ressemblent à deux clous noirs très rapprochés.

– Absolument pas, dis-je après un silence. Je trouve insensé d'acheter une maison ancienne pour en faire un truc kitsch, neutre et asexué avec musique d'ascenseur à tous les étages.

– La musique c'est une bonne idée, dit la femme.

– Et j' imagine que vous allez faire un toit ouvrant, transformer les tours en escaliers roulants et le clocheton en enseigne publicitaire ?

Non mais c'est vrai, qu'est ce qu'ils ont tous aujourd'hui à vouloir refaire cette maison sans lui garder son identité ?

– Je ne comprends pas bien où vous voulez en venir. Vous voulez vendre ce bien ou pas ?

– Oui, évidemment dis-je soudain mal à l'aise en me rendant compte que je suis en train de faire le contraire de la règle de base de tout agent immobilier : dire toujours oui à toutes les idées d'aménagement du client, bonnes ou saugrenues...

Ainsi, je devrais abonder dans son sens, lui assurer que tout ce qu'il imagine est formidable, mais non, je me braque et je lui rentre dedans.

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

– Eh bien, reprend-il, sachez que dans le Sud, on reste très traditionnels. À New York, c'est peut-être un peu démodé, mais ici on a l'habitude de respecter le client. Alors j'ai peut-être tort de vouloir changer les choses dans cette maison, mais de toute façon, quand elle sera à moi, j'en ferai ce que je veux, alors votre opinion, je m'en moque.

– Mais la maison n'est pas encore à vous ! répliqué-je énervée par cette remise en place en bonne et due forme.

– En effet et elle ne risque pas de l'être, vu votre attitude, dit-il en prenant sa femme par le bras et en tournant les talons.

Alors là, chapeau !!!

Je les suis presque en courant. Devant sa voiture, il me tend une main ferme dont la poigne m'étonne.

– Si vous voulez faire des affaires, il va falloir vous adoucir un peu, ma petite dame. Ou changer de métier !

– Vous avez des problèmes en ce moment ? me glisse la femme avant de remonter à son tour. Je suis coach en développement personnel et si vous le souhaitez, voici ma carte.

Je reste bouche bée.

– En tout cas, si vous voulez un conseil, travaillez sur vous, l'agressivité, ça fait fuir la clientèle.

La voiture démarre dans un nuage de poussière.

Le pompon ! Il n'y a pas une heure, je cherchais à faire rentrer de l'argent par tous les moyens et là je viens de scier la branche sur laquelle j'étais assise, déjà passablement en équilibre. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que j'en ai à faire qu'il transforme cette maison ?

C'est la première fois que je réagis comme ça : je suis une crème, un amour de fille, calme, douce et conciliante.

Vraiment ? insiste ma voix intérieure. *C'est comme ça que tu te vois ?*

– En tout cas dans le travail, répliqué-je à voix haute.

Génial, en plus je parle toute seule.

Mais le résultat est que j'arrive à l'opposé de ce à quoi j'étais censée arriver. Ce qui semble ces jours-ci être une constante de mon comportement. Et en plus, je me trompe de cible.

Parce qu'au fond, est-ce que je ne serais pas énervée contre d'autres événements ou comportements ?

Un message de Charlie me rappelle à la réalité : le travail.

[Alors la visite ?]

[Bof...]

[Ce couple avait l'air très intéressé
au tél qd je lui ai parlé. Qu'est-ce
qui ne leur a pas plu ?]

[Ma force de vente...]

[Je ne comprends pas. Je peux t'appeler ?]

[Je n'ai plus de téléphone.]

[?]

[Trop long à t'expliquer]

Ben oui, comment dire que le mec avec qui j'ai couché deux fois, et que je tente d'ignorer depuis que je l'ai vu embrasser son ex, m'a bousculé au bord de la piscine, ce qui a fichu mon téléphone à l'eau et m'a beaucoup énervée, mais que, depuis cette histoire de baiser qui n'est même pas censée me toucher vu qu'il n'y a rien entre nous, je fais n'importe quoi. Entre autres choses, j'ai passé mes nerfs sur le client parce que ses idées d'aménagements me rappelaient celles de ce beau gosse avec qui je n'aurais jamais dû coucher si j'avais prévu tout ça avant.

Je ne suis pas sûre que Charlie, malgré toute sa capacité d'écoute à mon égard, comprenne quelque chose à ce charabia sans logique. En revanche je suis certaine qu'il devinera au quart de tour que j'ai vraisemblablement fait capoter une vente.

[Essaie quand même ?]

[j'ai foiré la visite.]

[...]

[Peut-être n'es-tu pas
faite pour ce métier ?]

Oups ? Est-ce qu'il veut me virer à présent ? Est-ce qu'à la longue liste de mes bourdes de la journée je peux ajouter une croix noire sur la case travail ?

Un long silence suit. J'imagine Charlie en train de faire les cent pas mettant en balance mon

salaire, mon boulot, mes retards... Qu'est-ce qui pourrait faire qu'il n'ait pas envie de me virer ?

En tout cas pour l'avance, je vais attendre un peu.

[On fait le point qd tu rentres. Bonne soirée.]

Ouf

[Désolée Charlie.]

[:-) On aura peut-être une 2e visite
avant ton départ : work in progress !]

Double ouf.

Moi aussi je devrais peut-être faire le point avec moi-même.

Le bruit d'un moteur de voiture me fait lever le nez de mon iPad. Un 4 x 4 noir s'approche de la maison. Surprise, je le suis des yeux sans comprendre ce qu'il fait là.

Quand la portière s'ouvre et que Neil en descend en me faisant un signe de la main, je reste figée. Car je comprends soudain que ma tête à l'envers, mes excès et mes déséquilibres ne sont pas dus à un pic d'ovulation, mais à un phénomène physique autrement plus dangereux : mains moites, sourire idiot et cœur qui bat à tout rompre en sont les symptômes.

Est-ce que par malheur je serais amoureuse ?

20. Confidences.

Je peux me tromper.

Ça fait si longtemps que je ne pratique plus que je prends sûrement des émotions purement physiques pour des sentiments. On ne tombe pas amoureux comme ça : il faut des signes avant-coureurs, des faits et des éléments significatifs. Or à part dérapages d'humeur et fièvre acheteuse, je vais bien. Il s'agit certainement d'un petit déséquilibre de mes énergies vitales, sur lequel je vais m'empresse de travailler.

Mais pour le moment, je me lève sereinement pour m'avancer vers Neil.

– J'ai pensé que tu pourrais avoir besoin d'un chauffeur pour rentrer, sourit-il.

Un peu tendue malgré moi, j'acquiesce tout en me demandant s'il est revenu exprès pour moi.

– Comme j'ai déposé Alec en ville tout à l'heure et que je dois retourner le chercher, j'ai fait un petit crochet par Wales Park, dit-il comme s'il avait entendu ma question.

Deux infos là-dedans : il était obligé de revenir, mais pas de passer par là... Que dois-je en penser ?

Rien, je ne dois me poser aucune question à son sujet.

– C'est un très bel endroit, reprend-il en regardant autour de nous.

Je le regarde, étonnée, ce n'est pas tout à fait ce que j'ai senti tout à l'heure. Et comme je ne bouge pas, il fait le tour de sa voiture et ouvre la portière côté passager.

– Alors, tu acceptes que je te raccompagne ? Ou tu attends que je t'arrose ? dit-il avec un clin d'œil.

– Avec plaisir, ris-je en montant dans la voiture.

Il referme galamment la porte puis s'appuie les deux coudes sur le rebord de ma vitre ouverte pour me fixer droit dans les yeux.

– J'avais peur que tu sois déjà repartie.

Je le regarde un peu surprise : *peur* ?

Je lui souris en évitant de chercher à comprendre ce qu'il veut dire exactement. Je ne peux pas passer mon temps à mettre des sous-entendus là où il n'y en a pas. C'est juste une expression, on dit

j'ai peur, comme on dit j'ai envie, c'est tout. Et là, j'ai envie qu'il cesse de me dévisager comme ça, sinon je vais bafouiller et perdre quelques moyens supplémentaires.

Déjà que je ne suis pas dans ma meilleure forme !

- Mon client vient de partir, dis-je en cherchant à ramener la conversation sur un terrain neutre.
- Timing parfait alors, se réjouit Neil en regagnant le côté conducteur.

Une main posée sur l'appuie-tête, il recule pour ensuite effectuer son demi-tour. Lorsqu'il manœuvre, son parfum se répand dans la voiture.

Troublant, comme ses doigts posés non loin de mes cheveux.

- Et ça s'est bien passé ?

Je lui jette un regard : concentré, il fixe droit devant lui le chemin pour éviter les trous et les flaques encore remplies d'eau. Je ne décèle aucune ironie dans ses propos.

- Non, pas vraiment, dis-je en haussant les épaules.

Il se tourne vers moi, visiblement surpris.

- Il y a eu un problème ?

– Je n'ai pas été très persuasive, dis-je en pensant qu'au contraire j'ai quasiment réussi à convaincre mes visiteurs de ne pas acheter.

- Pourtant, tu as l'air de bien l'aimer cette maison ?

Tiens, il a senti ça ? Je croyais qu'il était trop concentré sur leurs plans de modernisation...

- Oui, peut-être, dis-je d'un ton las, mais dans certains cas aimer ne suffit pas.

Il me fixe avec un regard très doux.

- En effet, murmure-t-il.

D'un coup de volant, il évite une ornière. Je manque de tomber vers lui. Il sourit et reprend d'un ton joyeux.

– Veux-tu que je te raconte toutes les péripéties de notre tentative de réparation pour la pièce du moteur ? demande-t-il comme s'il avait senti que je préférerais parler d'autre chose que de mes échecs commerciaux du jour.

Les yeux fixés sur les arbres que la voiture semble obliger à s'écarter sur notre passage, je fais une petite moue affirmative, touchée qu'il essaie de me changer les idées.

- Bien. On a fait le tour de tous les garages de la ville, mais aucun n'a de machine de filetage sur

place, car ils font tout faire dans les usines et les pièces leur sont envoyées finies, c'est comme ça depuis la délocalisation, la concurrence de la Chine et le changement climatique paraît-il, c'est alors qu'un réparateur de vélo nous a suggéré de demander au lycée technique qui pourrait bien avoir ce matériel pour leurs cours de technologie. Or le lycée était fermé car ce sont les vacances scolaires, du coup, j'ai appelé mon frère en me souvenant qu'ils ont un atelier de mécanique dans l'institut où il travaille.

J'ai l'impression qu'il a débité sa phrase sans respirer : amusée, j'éclate de rire.

– Eh bien, quelle épopée haletante !

– Ah, j'ai réussi !

Reprenant mon souffle je me tourne vers lui, intriguée.

– Quoi donc ?

– À te décoincer.

Interloquée, je le regarde.

– Depuis ce matin, tu as l'air tendue, continue-t-il avec un sourire adorable. Je sais bien que la journée a été chargée en péripéties dramatiques. Plus peut-être des choses qui ne me regardent pas, mais...

Donc il a bien vu que j'étais contrariée ? Et il se demande pourquoi ? Il n'oublie pas un petit détail qui aurait eu lieu hier soir ?

Soit il se fout de moi, soit... sa mémoire est réinitialisée chaque nuit !

Perplexe, je l'observe : l'air complètement innocent de toute mauvaise pensée, ses yeux clairs se posent sur moi, interrogatifs et affectueux, sans aucune duplicité ou culpabilité... Puis ils retournent vers la route.

J'opte pour la réinitialisation...

Mais, ruminant mes interrogations, je reste silencieuse un moment. La voiture quitte le chemin pour s'engager sur la nationale, l'air frais qui arrive sur mon visage quand la voiture accélère me fait du bien. Jetant à nouveau un œil sur son profil toujours aussi tranquille, je perçois soudain les choses différemment.

Et s'il ne savait pas que je l'ai vu dans la cuisine hier soir ? Il faisait sombre, j'étais derrière eux et j'ai disparu au moment où il s'est retourné.

Dans ce cas, son attitude est logique. Cette hypothèse nouvelle ne retire rien à ce fichu baiser de Judas, mais ça enlève au moins la possibilité que Neil soit un parfait goujat, ce qui me tracassait quand même. Je sais bien qu'on ne peut pas juger quelqu'un en trois jours, mais vraiment, son attitude

ne correspondait pas à ce qui se dégageait de lui : il m'avait semblé plutôt intègre, loyal et correct.

Au passage, cette hypothèse règle aussi la question qui m'a troublée il y a quelques instants : non, je ne suis pas amoureuse, j'étais juste déstabilisée par la soudaine inconséquence d'un homme qui a par ailleurs des qualités humaines évidentes.

– Excuse-moi si je me montre indiscret, dit-il, l'air inquiet, en se tournant vers moi.

– Ça va, le rassuré-je. Je suis juste un peu fatiguée. Mais dis-moi, qu'a dit ton frère pour l'histoire de la pièce ?

– Oh, Stephen, la mécanique n'est pas son truc ! Lui, c'est plutôt le sport. D'ailleurs, il aurait pu être sportif de haut niveau, ajoute-t-il d'un air songeur.

Je me contente de le fixer, sentant qu'il s'agit d'un sujet sensible. « Laisse venir », dirait ma grand-mère.

– Que fait-il exactement dans la vie ? demandé-je pourtant.

– Il s'occupe de jeunes toxicos qui essaient d'arrêter.

– Oh ? Ça ne doit pas être facile.

– D'arrêter ? Non, ça prend des années et il y a des rechutes. Et quand on croit que tout va bien...

Ses doigts se crispent sur le volant.

– Je parlais de s'occuper de jeunes, dis-je avec douceur en voyant ses mâchoires se contracter.

– Oh, oui, pardon, sourit-il en secouant la tête. En effet. Mais Stephen, il a un truc avec eux : il sait les prendre, peut-être parce qu'il est passé par là.

Quoi ? Son frère est un ancien drogué ?

Je retiens les questions qui me brûlent les lèvres.

– Quand j'étais petit, commence Neil d'une voix un peu enrouée, Stephen était mon idole. Il a cinq ans de plus que moi. Il réussissait tout ce qu'il faisait et j'étais en admiration devant lui. Et à l'école, il m'a sauvé la vie plusieurs fois.

Un sourire éclaire son visage.

– J'étais chétif et un peu renfermé. Lui, il était solaire...

J'ai un peu de mal à imaginer Neil malingre vu son gabarit solide aujourd'hui, et encore moins taciturne.

– Il m'a appris à me défendre, à trouver des solutions alternatives, à perdre avec fair-play, à ne pas vouloir me venger et à n'avoir peur de rien.

– Une belle leçon, dis-je, admirative.

– Et maintenant c'est moi qui l'aide à ne pas avoir peur, dit-il après un long silence.

Mais que s'est-il passé entre les deux ?

La tristesse qui transpire de cette confiance me fait mal au cœur. Touchée que Neil se soit confié à moi qu'il connaît à peine, je voudrais pouvoir l'aider.

Poser ma main sur la sienne, le serrer contre moi.

Mais ses traits crispés, sa mâchoire serrée et son regard presque absent me tiennent à distance.

Des questions se bousculent dans ma tête. Quel âge avait Neil ? À quel âge son frère a-t-il commencé à se droguer ? Comment ont réagi leurs parents ?

Je n'ai pas connu d'exemple proche, mais je sais que quand un ado ou un jeune adulte tombe dans la drogue, toute la famille est déséquilibrée. Et j'imagine combien cela doit être douloureux pour un petit frère en admiration devant son aîné.

– Est-ce qu'il est content de son travail ici ? demandé-je au bout d'un moment.

– Oh, il a fait pas mal de jobs avant de venir ici. Le plus longtemps où il est resté, c'est quatre ans dans une ferme bio. Je crois qu'ici ça lui plaît, mais il a commencé récemment... Alors on verra bien !

Neil prend un ton léger, mais je me doute que cette instabilité l'inquiète.

– C'est compliqué la famille, sourit-il. Et toi, des frères et sœurs ?

– Je suis fille unique. Mes parents sont morts quand j'étais petite, dis-je sans hésiter.

C'est rare que j'en parle. En général j'évite, parce que je sais que cela met mal à l'aise. Les gens se sentent désolés, ils ne savent plus comment s'en sortir, ils posent trop de questions ou ils changent brusquement de sujet. Mais, même si je le connais peu, je sens que je peux me confier à Neil. Peut-être à cause de ce grand frère.

– Oh, ça a dû être terrible pour toi, murmure-t-il en tournant son visage vers moi.

Il y a tellement de tendresse dans son regard que j'en ai les larmes aux yeux.

De mes parents, je n'ai pas beaucoup de souvenirs, si bien que je me demande parfois si je ne les ai pas refabriqués grâce aux récits de ma grand-mère ou aux albums photos faits par ma mère avant sa disparition.

Depuis le temps, j'ai appris à vivre avec leur absence. Je ne souffre plus.

Mais aujourd'hui, face à l'attention affectueuse de Neil, je ressens une cicatrice se rouvrir dans mon cœur. Bouleversée, étonnée de ma sensibilité sur ce sujet que je pensais avec le temps avoir maîtrisé, je détourne le visage un bref instant. Je sens le regard de Neil posé sur moi quand je respire longuement en me concentrant sur les arbres verdoyants.

– Pas facile, dis-je au bout d’un long moment, mais ma grand-mère était là.

Il hoche la tête.

– Celle qui habite ici ?

– Oui. Une super-femme : intelligente, fine, sensible et curieuse, féministe avant même que le mot existe, indépendante, solide et si belle !

– Si je comprends bien, tu lui ressembles.

Je rougis sous le compliment, mais je me reprends très vite.

– À la mort de mes parents, elle est venue à Brooklyn pour s’occuper de moi, de la maison et de la boutique familiale.

– C’était une boutique de quoi ?

– Meubles, vaisselle, vêtements, un peu de tout. Et depuis qu’elle est revenue ici, je continue à faire marcher notre petit commerce toute seule ! dis-je avec fierté.

– Je croyais que tu bossais pour une agence immobilière ?

– C’est vrai. Mais en fait, j’ai deux boulots, ris-je, comme beaucoup de gens à New York.

– Ça fait beaucoup ! Alors tu gères tout : les achats, les stocks, les ventes, les salaires, le personnel, et tu bosses à plein temps pour l’agence ?

– Parfois même un plein-temps et demi, m’amusé-je en voyant son air étonné. Je suis assez occupée, mais je m’en sors très bien.

– Tu m’as l’air très costaud, mais ça doit être lourd à gérer parfois !

– Je suis une bosseuse, dis-je en songeant que je m’endors souvent comme une masse le soir, avec le sentiment curieux d’être à la fois farcie et vidée.

– Mais tu fais tout ça sans personne pour t’aider ? insiste-t-il.

– Ma coloc m’assiste de temps en temps : par exemple, c’est elle qui a ouvert la boutique ce week-end !

Hochant la tête, Neil ralentit : je reconnais l’entrée de la ville.

– Quand j’étais petite, à la place du supermarché, il y avait une ferme à crocodiles, dis-je en montrant le gros bâtiment sur notre droite. La seule fois où ma grand-mère m’y a emmenée, j’étais terrorisée à l’idée de glisser du pont qui surplombait la mare où ils étaient.

– J’ai été aussi dans des trucs comme ça, je détestais.

Je lui jette un regard surpris. Il tourne la tête vers moi avec un sourire.

– Après le divorce de mes parents, ma mère nous envoyait en Floride en *Summer Camp* avec mon frère. Stephen commençait déjà à faire les quatre cents coups, mais on rigolait bien dans l’ensemble. Ceci dit, les crocodiles, ce n’est pas mon meilleur souvenir !

Il s’arrête devant un petit étal bio qui affiche sur sa devanture : « produit locaux, en direct de la ferme ». Je m’attendais plutôt à ce qu’il aille au supermarché !

Comme quoi les préjugés...

Dans la boutique, le vendeur le salue chaleureusement tandis que Neil lui demande s'il a pu réparer la toiture de sa maison depuis la tempête, si sa femme a accouché et s'il a de bonnes nouvelles de ses enfants chez leurs grands-parents.

- Tu le connais ? dis-je quand nous ressortons les bras chargés de légumes et de fruits.
- On a un peu discuté l'autre jour.
- Et il t'a raconté sa vie ?
- Oh tu sais, j'aime bien savoir ce que font les gens, comment ils vont...
- J'avais remarqué, dis-je en riant.

Nous remontons dans la voiture. Soudain il ralentit en voyant un magasin qui ressemble plutôt à un hangar.

- Formidable, je suis sûr que je vais trouver là-dedans la tige filetée qu'il nous faut.

Je pouffe. Vu la tête du gourbi, ça me paraît improbable, mais encore une fois, j'admire son optimisme ! D'un coup de volant, il se gare sur le trottoir.

- Je vais juste voir.

En sortant de la voiture, il s'immobilise pour un échange de SMS sur son portable. Puis, il revient vers moi, l'air satisfait.

- Alec a bientôt fini, il va nous rejoindre ici, dit-il en posant une main sur la portière.

Un bref instant, il plonge son regard dans le mien : ses yeux pétillent avec une étrange lueur indéfinissable. J'ai l'impression qu'il hésite à ajouter quelque chose, mais il se contente de me sourire.

Faisant encore une fois la preuve que ce sourire est un concentré de merveilles.

Sur le pas du hangar, le vendeur, un type à fine moustache qui ressemble à Zorro, observe longuement la pièce endommagée que lui montre Neil. Puis tous deux disparaissent à l'intérieur.

Posant le crâne sur l'appui-tête, je m'étire tout en regardant autour de moi. La ville que je connaissais me semble changer à chaque fois que je viens. Ou peut-être est-ce mon regard qui change ? Autour du hangar, des maisons basses et, de l'autre côté de la route, un bâtiment orangé de trois étages que je n'avais jamais vu : ses pans de tuile rouge et ses bâtiments cubiques superposés font penser à un jeu de construction. Une pancarte indique : Lake Motel, trois étoiles.

Les portes coulissantes s'ouvrent et une famille plutôt nombreuse sort de l'hôtel : machinalement, je remarque que tous les enfants portent un même tee-shirt rose numéroté de un à quatre. Une petite fille en couettes sort en courant pour les rejoindre, un numéro cinq orne son ventre rose. Quand la

porte à nouveau s'entrouvre, je guette la sortie d'un sixième enfant. Je souris, déjà amusée.

Mais, lunettes de soleil sur le nez... Alec sort de l'hôtel. Surprise, j'avance mon buste vers le pare-brise pour mieux voir. Une rousse se tient à son côté : en pleine conversation, ils ont l'air très complices. Alec sourit, détendu puis il observe autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un. Je me ratatine sur mon siège. Il prend alors la rousse dans ses bras et la serre contre lui.

OHHH !?! C'est qui cette fille ? Et qu'est-ce qu'il fait au motel avec elle ?

Je reste pétrifiée. Il doit forcément y avoir une explication autre que ce que je suis en train d'imaginer... Neil est peut-être au courant ? S'il a accompagné Alec tout à l'heure, il doit savoir, non ?

Oh mon Dieu, mais s'il sait, alors il est complice ?

Pour en avoir le cœur net, je sors de la voiture, décidée à aller demander à Neil ce qui se trame dans ce motel. Puisque c'est son pote, il doit savoir non ?

Parce que tes copines étaient au courant de tes petites rencontres avec Neil ? intervient ma petite voix.

Hors sujet.

Il s'agit ici uniquement de Kim et en l'occurrence d'Alec, accompagné d'une rousse qui me semble bien trop familière avec lui. Mais au moment où j'entre dans la boutique pour interroger Neil, j'entends derrière moi.

– Eh Mia !

Je me retourne brusquement. Du bout des doigts, la fille fait un signe d'adieu à Alec et rentre dans le motel.

Sur les lieux du crime...

Un bras levé dans ma direction, Alec traverse la petite route en courant pour me rejoindre.

– Ça a été ton rendez-vous ?

Et le tien ? m'apprêté-je à balancer du tac au tac. Mais Neil m'interrompt à ce moment-là en hurlant presque.

– Le vendeur nous a peut-être trouvé une solution chez un de ses potes à Sarasota !

– Trop fort ! rit Alec que je surveille du coin de l'œil.

Tout en lui me semble suspect : son sourire, son air surexcité, ses cheveux en vrac, sa chemise débraillée, et cette joie que je sens frémir en lui.

- On y va ? dit Alec. Je vous rappelle qu’il y a ce soir un match amical des Miami Dolfin contre les Jacksonville Jaguars et qu’il faut se préparer...
- Je vais derrière, dis-je en m’engouffrant sur la banquette arrière, vous avez des choses à vous raconter...
- Tu sais, on s’est vus il y a à peine trois heures, sourit Neil.
- Et quelles heures ! susurré-je d’une voix mauvaise en continuant à lorgner vers Alec à la recherche de preuves.

Devant mon air suspicieux, Neil fronce les sourcils. Dès qu’il fait démarrer la voiture, la conversation entre les garçons se concentre sur les derniers résultats du championnat de foot américain et les chances des NY Jets pour la fin de saison.

Décidément, les hommes sont frivoles. Et peu dignes de confiance, me dis-je en écoutant vaguement.

J’ai un peu l’impression de tomber dans la caricature féministe de base. Mais le cliché est là, bien réel devant moi : Alec rencontre une femme dans un motel. Sans être rapide en conclusion, il y en a une qui s’impose : Alec trompe Kim.

J’en suis aussi triste, déçue, que désespérée pour mon amie. Comme je soupire lourdement, Neil me surveille dans le rétroviseur. Ses yeux sont bleu sombre, interrogatifs. Je lui adresse un regard mauvais.

Parce qu’à cet instant, toute la gent masculine est dans le même sac : trompeurs, menteurs et pas fiables !

Honnêtement, j’aimerais bien avoir son avis... Ça m’amuserait de savoir ce qu’un type capable au minimum d’embrasser deux filles différentes le même jour me conseillerait de dire à Kim ?

Mais non, ça ne m’amuserait pas du tout. Car mon amie sera effondrée. Et je m’en veux à l’avance d’être celle qui lui apporterait cette triste nouvelle.

Cherchant une réponse dans le paysage qui défile, je pense à notre amitié qui dure depuis plus de dix ans : sans l’avoir jamais explicité, Kim, Ivy et moi avons les unes envers les autres un devoir de confiance, de franchise et de solidarité à toute épreuve. Entre amies, on doit tout se dire et surtout la vérité. Même si on apprend que le mec de son amie est un salaud.

Mais si ça peut faire mourir Kim de chagrin, je dois vraiment lui en parler ? N’y a-t-il pas un devoir de silence dans l’amitié ?

En tout cas, il y a la présomption d’innocence, suggère mon avocat intérieur.

C’est vrai, après tout je ne suis sûre de rien, ce n’était peut-être pas un rendez-vous galant.

Neil et Alec éclatent de rire. Puis en se retournant avec un sourire éblouissant, Neil me dit

gaïement :

– On va aller faire du charme à Gillian pour lui piquer sa télé !

Côté charme, il a toutes ses chances et même plus... Mais sur le plan de l'honnêteté ?

Je soupire, incapable de savoir que penser.

On ne peut pas avoir des yeux aussi purs, des rires aussi clairs et des intentions aussi noires, n'est-ce pas ?

Alors je décide de ne rien dire à Kim. Ni à Ivy. Je vais attendre d'avoir plus d'éléments.

Mais si j'en ai, je jure d'étrangler Alec de mes mains. Et Neil avec.

– Merci pour le transport, dis-je en sortant précipitamment de la voiture.

Sans me retourner, je sens le regard de Neil me suivre.

21. Deuxième chakra

– Je dois envoyer un mail à Charlie !

Dans un parfum de tomate, Kim et Ivy sont dans la cuisine en pleine préparation de lasagnes à l'italienne. Je me réfugie sur la terrasse en brandissant mon iPad. Je n'ai pas la force de me trouver face à Kim. Seule dehors, je retourne l'histoire du motel dans ma tête en me répétant que je ne peux accuser sans preuve et que je fais bien de me taire. Mais ce n'est pas confortable...

Car quand Neil et Alec reviennent de chez Gillian, Kim sourit dès qu'elle aperçoit Alec. J'en ai le ventre serré. Les garçons entrent dans la cuisine, Alec soulève le couvercle de la casserole au-dessus de laquelle s'affaire Kim, il sourit, trempe son doigt. Kim rit, la tête penchée, l'air heureux. Quand Neil jette un regard dans ma direction, je me plonge d'un air concentré sur mon iPad. Je respire quand je le vois monter vers l'étage.

Quoique son pas félin soit du genre à faire s'arrêter de respirer...

– Mia, m'appelle Ivy, il y a un livreur d'UPS pour toi !

Un livreur en tenue marron se tient en effet dans le salon, un petit paquet parallélépipédique à la main.

– Mais je n'ai rien commandé, dis-je en cherchant une indication sur le colis.

– Mia Andrews, chez M. Ashner, c'est bien vous ?

Sans doute est-ce Charlie qui m'envoie un document en urgence ?

J'acquiesce et je signe la tablette du livreur. Puis, assise sur l'accoudoir du canapé, je commence à déchirer l'emballage. Pourquoi Charlie m'enverrait un truc par coursier ? Une deuxième boîte se trouve à l'intérieur.

Oh ?

Max, qui est retourné sur son canapé favori, lève les yeux vers moi. Alison s'approche.

– Un cadeau ?

Tablier autour du cou, Ivy sort la tête de la cuisine.

– Ah ouais ? dit-elle, c'est un peu en avance pour ton ann...

Kim, qui lui écrase le bras, la tire à l'intérieur de la cuisine. Une boîte blanche vernie apparaît

quand je termine d'enlever la première protection de carton. Stupéfaite, je reconnais la boîte d'un iPhone.

Je suis hyper gênée. Ivy est presque aussi fauchée que moi... Aussi je m'en veux terriblement. Mais mon amie, qui me connaît bien, a dû comprendre que ma petite histoire de désintox téléphonique était pure comédie.

– Oh non, Ivy !

Les yeux écarquillés, Ivy sort de la cuisine.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Émue, j'agite en l'air le paquet blanc.

– Tu es dingue, c'est le dernier modèle, ça coûte une blinde, souris-je.

Avec un air bizarre Ivy s'approche, Kim sur les talons. Alison se rapproche, elle aussi.

– Mia, dit Ivy, ce n'est pas moi.

– Mais il ne fallait pas ! insisté-je sans m'arrêter à son air mal à l'aise.

– Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas moi, répète-t-elle avec un sourire maladroit.

– Quoi ? Mais alors qui ?

– Devine ! susurre Alison qui tourne autour de moi comme un requin autour de sa proie.

Oh ? Je crains de comprendre...

– Et si c'était un milliardaire qui sort le grand jeu ! susurre Alison en s'immobilisant devant moi.

Clairement si elle pouvait me bouffer, elle le ferait !

Mais, malgré ces informations, mon cerveau bloque étonnamment sur la partie logistique de l'opération : comment peut-on faire livrer un iPhone en quelques heures à peine ? Je tourne en boucle sur le calcul minuté des différentes étapes avant de réaliser.

– Mais alors, c'est Neil ?

Je me sens rougir et blêmir à la fois : une couche de gêne, une couche d'irritation, à nouveau une couche de confusion puis de colère et ainsi de suite des pieds à la tête...

Il ne me manque plus que cinquante-deux étoiles pour ressembler à un drapeau américain !

– C'est vrai que ce n'est pas le genre d'Ivy... dit Max sentencieusement.

Je ne réagis pas, trop occupée à essayer de reprendre mes esprits.

C'est quoi, ce délire ? Une opération charme, une démonstration de pouvoir ?

Tous les regards sont tournés vers moi : Ivy encore un peu mal à l'aise, Kim et Alec complices, Max épuisé, Anish amusé et Alison carrément goguenarde. Mais ce qui me trouble le plus est cette impression d'être percée à jour et de voir mes petits secrets étalés sur la place publique.

Mais je me reprends : vu de l'extérieur – et sans savoir ce que seuls lui et moi savons –, Neil apparaît simplement comme un homme galant et bien élevé.

Mais très peu pour moi de jouer la femme soumise que l'on peut acheter à coup d'iPhone dernier cri !

Aussi, ma boîte sous les bras, je me dirige à grand pas vers l'escalier que je monte d'un pas rageur.

– Ça n'a pas l'air de te plaire, ricane Alison, c'est pourtant si... charmant.

Je m'immobilise au milieu de l'escalier pour la regarder.

– Je préfère les Samsung, soupire-je.

Sans les regarder, j'entends Kim et Ivy pouffer. Puis je poursuis mon ascension d'un pas posé, presque léger, indiquant ainsi à Alison que je suis parfaitement maître de moi-même.

Sinon, il y en a déjà une qui boufferait la boîte. Et le téléphone !

Dans le couloir, je hâte le pas, pressée d'aller régler ce problème avec l'expéditeur de ce colis piégé.

Debout devant la porte, je n'hésite pas : je toque avec le poing, faisant vibrer le bois, genre la statue du Commandeur qui convoque Dom Juan à dîner.

Au bout d'une minute qui me paraît très longue, la porte s'ouvre. Neil apparaît, en caleçon et tee-shirt, l'air chiffonné, sortant visiblement de son lit.

– C'est dingue ! Je me suis endormi, me confirme-t-il en se frottant le menton.

Je reste de marbre, mon seul mouvement étant de brandir le carton blanc sous ses yeux.

– C'est quoi, ça ?

Son air amusé ne m'échappe pas. Coudes levés vers le plafond et mains sur la tête, il fait mine de réfléchir.

– Le dernier modèle du célèbre smartphone né en 2007 commercialisé par Apple Inc. anciennement Apple Computer Inc., entreprise multinationale américaine d'informatique, créée en

1976 à Cupertino... récite-t-il en riant.

D'un geste naturel, il glisse la main dans ses cheveux pour les ramener en arrière. Quand il lève les bras, son tee-shirt se soulève et son ventre apparaît, doré et dessiné de muscles parfaits.

Mes yeux font un rapide aller-retour, mon bras faiblit et retombe, la boîte à la main. Mais je résiste vaillamment.

Il fait exprès de mettre des tee-shirts trop courts ou quoi ?

– Te fous pas de moi en plus. Je ne t'ai rien demandé et toi, tu me fais livrer un téléphone neuf et hors de prix ? protesté-je, agacée.

Reculant à l'intérieur de sa chambre, il hausse les épaules.

– Je ne t' imagine pas demander quoi que ce soit à quiconque !

Bien vu.

– J'ai pensé que tu en avais besoin.

– Et depuis quand es-tu chargé de répondre à mes besoins ?

– Depuis que j'en ai envie... murmure-t-il.

Il se dirige vers son lit. Mon regard dérive vers les draps de lin, la grosse couette fleurie, les oreillers moelleux en désordre.

Reste concentrée, Mia

– Entre, ne reste pas plantée devant la porte. Tu veux t'asseoir ? dit-il cérémonieusement en me montrant un fauteuil.

– N'essaie pas de changer de sujet.

– Ça ne risque pas, celui-ci me passionne !

Et il me détaille de la tête aux pieds. Impossible de savoir s'il plaisante. Mais il me semble à présent sentir une petite pointe d'irritation dans sa voix.

– Quoi qu'il en soit, dis-je en faisant un pas vers lui et en lui tendant le paquet, je refuse.

Il lève un sourcil.

– Je ne suis pas à vendre, je ne suis pas...

– Oh ça va, c'est ridicule et tu le sais, me coupe-t-il, un peu excédé.

– Tu ne peux pas tout acheter, continué-je.

– En effet.

– Ne me prends pas de haut en plus.

– Je m'assieds si tu veux, dit-il en se moquant ouvertement de moi.

Il joint le geste à la parole en s'adossant à la tête du lit, jambes étalées sur la couette ouverte, croisant les pieds l'un sur l'autre. Ses longues cuisses musclées reposent tranquillement allongées, le soleil tombant joue sur sa peau et dessine tous ses reliefs et ombres, comme un paysage fascinant.

– Ce n'est pas parce que tu es... commencé-je.

Canon, craquant et... appétissant...

Comme s'il devinait mes pensées, il m'observe, amusé, tout en passant une main derrière sa nuque.

Évidemment, son tee-shirt remonte à nouveau vers son nombril et cette fois, c'est le damier de ses abdos qui me fait de l'œil.

Le genre de labyrinthe où je pourrais perdre la raison...

Je détache les yeux de cette zone à haut risque et me reconcentre sur ce que j'ai à dire.

– Ce n'est pas parce que tu es riche que tu peux tout te permettre, reprends-je.

– Ça facilite les choses en effet, mais je suis désolé que ça soit un tel handicap à tes yeux !

– Oui, enfin, peut-être, dis-je, troublée, en me demandant pourquoi effectivement ça me dérange.

Tu crois pouvoir faire des gens ce que tu veux.

– Ah oui, et comment tu sais ça ?

Son agacement soudain perce dans la façon dont il croise et recroise ses pieds.

– Je le sais, c'est tout.

– Bravo pour l'argument massue !

– J'ai les massues que je veux !

Il éclate de rire. J'essaie de ne pas me laisser déstabiliser.

– Et puis, dis-je en cherchant un ultime argument, je suis libre...

– C'est plutôt une bonne nouvelle, sourit-il, presque mutin.

– Je veux dire, libre de choisir mon téléphone moi-même, dis-je en brandissant la boîte blanche comme une pièce à conviction dans un procès à charge, et de ne pas soutenir un système qui encourage le pillage des réserves naturelles de lithium de la planète, la déréglementation, la précarisation des statuts, la freelancisation, la technologie à outrance et le travail des enfants...

– Synthèse efficace, mais partielle, de la mondialisation !

Malgré mon emportement lyrique, il semble réfléchir sérieusement à ce que je viens de dire.

– Mais tu n'avais pas un iPhone précédemment ? demande-t-il en levant un sourcil.

C'est moi ou il me cherche ?

Mais il se met à rire en me regardant. Vexée, je hausse les épaules.

– Tu sais, reprend-il, tout n'est pas à jeter dans la globalisation et le développement des technologies : on peut faire des choses utiles et généreuses. Par exemple, on a une start-up qui bosse avec Apple sur un système gratuit d'école à distance sur iPad dans des régions du monde où il n'y a justement pas d'école.

– Mouais, tenté-je de résister en essayant de comprendre pourquoi je suis si en colère.

S'il veut me donner un téléphone finalement où est le problème ? Ça ne risque pas de lui faire d'ennuis avec son M^r Palmborg ! Qu'est-ce qui me dérange alors ?

– Bon, écoute, sois simple, on ne va pas se disputer pour un téléphone. Passons à autre chose.

Avec un sourire délicieux, il me fixe, attendant ma réponse. Ses yeux bleus pétillent, couleur de pierre précieuse avec des reflets d'or.

Si autre chose est son corps magnifique offert sur ce lit, il y a de quoi signer les accords de paix immédiatement !

Mais ne crois pas que j'ai oublié la cuisine !

– Oh, grand seigneur en plus ! Mais je n'ai pas besoin de toi, ni de personne, je gère très bien ma vie toute seule et je ne t'ai pas attendu pour savoir ce que je dois faire ou pas.

– Et si tu arrêtais un peu de jouer la femme libérée et remballais deux minutes ton orgueil ? Tu t'interdis des choses au nom de principes un peu ridicules.

Sa voix mélodieuse est douce, comme une caresse de brise sur la peau. Elle ne contient aucune ironie, juste beaucoup d'attention. Mais son calme me met en colère.

– Peut-être que j'ai des principes ridicules, mais au moins moi, je peux me regarder dans la glace sans rougir, répliqué-je, agacée.

– À part ce téléphone, tu as des choses à me reprocher ? demande-t-il d'un ton amusé.

Je manque de m'étouffer. *Il veut vraiment que je lui explique ?*

– Eh bien, pour quelqu'un qui veut aider le couple de son ami à se reconstruire, tu as l'air d'avoir une étrange conception du couple et de la fidélité.

– Ah bon ? dit-il, surpris. Et tu vois ça à quoi ?

– Tu crois que je ne t'ai pas vu avec Alison ! m'exclamé-je.

Et je ne parle même pas de ce que je suppose qu'il cautionne du côté d'Alec !

– Mais c'est fini depuis des mois entre nous !

Il secoue la tête comme s'il ne voyait toujours pas de quoi je parlais. Je fixe son visage avec

irritation.

Mais qu'est-ce qui se passe avec les hommes de cette maison ? Neil qui nie l'évidence, Alec qui a une attitude pour le moins louche dans un motel, et Max qui maltraite Ivy ? Et... Anish je ne sais pas quoi lui reprocher, mais disons que c'est un obsessionnel de la tige filetée.

Mais je ne vais pas laisser Neil s'en sortir comme ça.

– Et quand tu l'embrasses dans la cuisine, c'est pour éviter la corvée de vaisselle ?

Il ne semble même pas gêné.

– Il m'avait bien semblé entendre quelqu'un... c'était toi ? Je suis désolé. Mais ce n'est pas ce que tu crois...

– Alors là ! m'esclaffé-je. Argument minable réchauffé par des millions de mecs qui trompent leur femme !

– Mais je trompe quelle femme exactement ? Toi ?

Ouh là là dans quoi me suis-je embarquée ?

Il me regarde avec amusement, mais au milieu de ses tranquilles pupilles bleutées brille une petite lueur de défi.

Je rame, je rame... Son sourire ironique ne m'aide pas à rassembler mes idées.

– Mais non, enfin, tu vois ce que je veux dire... Le fait est que tu t'es bien foutu de moi !

Là je crois qu'il s'amuse encore plus à me voir bafouiller...

– Écoute, dit-il en se levant, c'était de la provocation. Alison m'a demandé si c'était vraiment fini entre nous. Quand j'ai répondu oui, elle a proposé de m'embrasser pour voir si ça me faisait encore quelque chose.

Et lui, évidemment il accepte ? Elle lui proposerait de coucher avec elle pour voir si la mécanique fonctionne, il dirait oui !

– Et ? dis-je d'un ton glacial.

– Rien. Je ne la désire plus du tout, dit-il en avançant vers moi.

Troublée par son regard intense posé sur moi, je reste immobile. Avec un sourire, il attrape mon bras et retire la boîte de l'iPhone que je tiens toujours à la main. Il la pose sur la table de chevet.

– Il n'y a plus rien entre Alison et moi, dit-il en me lançant un regard très doux.

Je redresse les épaules, je bombe le torse et je serre les fesses, bien décidée à ne pas le laisser me distraire.

- Mais vous passez votre temps ensemble, dis-je en reprenant le combat. À la piscine, dans la cuisine, et vas-y que je te prends la main, que je me colle à toi et que je t’accompagne...
- Tu es jalouse ? sourit-il en se rapprochant dangereusement.
- Pas du tout. Je constate des faits.
- OK. Et si je te donne ma version des faits, tu me crois ? Je n’éprouve rien pour Alison.

Mon air buté le fait sourire. Il tend la main vers mon visage et se suit la courbe de ma joue du bout du doigt.

Déstabilisée, je vacille, comme si mes jambes allaient tomber en poussière sous moi.

- Et si ça t’intéresse, il n’y a personne d’autre dans ma vie, dit-il en remettant une mèche de cheveux derrière mon oreille.

Un frisson me parcourt, de la tête aux pieds en faisant trois fois le tour de mon corps.

Dois-je le croire ? Puis-je lui faire confiance ?

Il est tellement près de moi que ça m’empêche de réfléchir. Presque affolée, je recule d’un pas pour m’éloigner de lui.

- Et toi, tu as quelqu’un ?
- Personne.

En des temps immémoriaux oui, mais c’était avant la grande glaciation du quaternaire.

- Enfin, à part des relations répondant aux besoins physiques, modulé-je pour ne pas avoir l’air d’une fille en manque.
- Tu veux dire sexuels ?
- Oui tout à fait, dis-je crânement, tout en priant pour ne pas passer maintenant pour une obsédée ou une nympho.
- Un peu comme ce qui passe entre nous alors ?
- Ouais... un peu ce genre-là, fais-je semblant de réfléchir comme si je découvrais que nous avions couché ensemble.

Mais il faut que je me reprenne, que je lui dise que ça ne peut pas marcher entre nous.

- Oui, tu vois, juste pour le sexe, aucun lien, aucune dépendance, aucune attente. De toute façon, je ne crois pas au grand amour !

Oh putain, mais qu’est-ce qui me prend de parler d’amour alors qu’on parle de cul ?

Je suis en train de mélanger les pinceaux et les culottes. Mais c’est la faute de son corps si près du mien, de son parfum qui me fait chavirer, de ses yeux qui me dévorent, de son grain de beauté si sexy, de ses lèvres que j’ai envie de...

– Oh, tout va bien donc ! dit-il en tendant la main vers moi.

Il attrape mes doigts et, les portant vers ses lèvres, se met à les embrasser.

Je n'ai pas trop l'habitude du baisemain mais des comme ça, j'aime bien !

Puis, sans quitter ma main, il m'attire à lui. Son ventre frôle le mien. Je sens son souffle parfumé sur ma peau.

– Alors maintenant que nous sommes parfaitement d'accord...

Vu la proximité de nos corps, j'aurais un peu tendance à ne pas trop avoir envie de m'opposer...

– ... sur le fait qu'entre nous ce n'est que sexuel...

– Terriblement...

Il se rapproche encore. Sa bouche effleure la mienne. Incapable de résister plus longtemps, je lève les yeux vers lui, prête à tout et surtout à l'embrasser.

– Et qu'aucun de nous deux ne se fait d'idées sur l'amour, murmure-t-il tout contre mes lèvres.

– Non aucun... balbutié-je, nous deux...

Des idées non, mais des envies très concrètes oui...

Car il me semble que je suis assoiffée de ses baisers, de sa bouche, de ses mains sur moi, de son corps. Ses yeux rivés dans les miens, il pose ses mains sur mes épaules en me souriant. En réponse, j'agrippe ses hanches et plaque mon bassin contre le sien. Puis, mains sur ma nuque, il m'observe, plongeant ses yeux couleur de ciel au fond des miens. Derrière lui, l'horizon est orange, avec des reflets dorés. Une véritable explosion de lumière.

Pourquoi lutter ? Pourquoi résister ? Et si l'essentiel était juste de se laisser aller à la beauté de ce moment ?

Abandonnée contre son corps solide, je savoure les délices prometteurs de sa bouche : ses lèvres courent sur mon front, mes tempes, mes yeux, mon nez, mes joues. Nos bouches s'attirent et se cherchent, nos souffles se mêlent. Puis nos lèvres s'unissent pour un long baiser.

Il a ce soir un goût de total abandon.

Serrés l'un contre l'autre, nous titubons. Debout face à face, sans cesser notre baiser, nous paraissions danser : un mouvement lent et fluide, rempli de désir et d'impatience.

– Depuis hier, je meurs d'envie de te prendre dans mes bras, murmure-t-il.

Pour toute réponse je l'embrasse avec encore plus de fougue. Sa bouche est un délice : douce,

tiède, avec un goût de vanille presque un peu épicé. Je me laisse aller, avec une impression de plénitude et de satisfaction. Je vacille, je tremble, je vibre entre ses bras, mais c'est comme si je retrouvais tout à coup l'équilibre. Je me sens totalement en phase avec moi-même. En accord total avec mon corps, acceptant mes envies, mon désir et celui de Neil que je sens croître à chaque nouveau baiser. Dans ses bras, je retrouve le chemin de mes sensations, celles qu'il sait réveiller merveilleusement en moi.

Pourquoi se priver de plaisir quand rien ne s'y oppose ? Il ne trompe personne, moi non plus ! En plus faire l'amour c'est bon pour les chakras !

- Qu'est-ce qui te fait sourire ? demande-t-il en glissant ses mains vers mes reins.
- Je pensais à nos chakras.
- Oh ? dit-il en empoignant mes fesses. Et comment vont-ils ?
- Je crois qu'ils sont parfaitement en équilibre, murmuré-je en mordillant ses lèvres.

Surtout le deuxième, celui du sexe !

Tout en l'embrassant, je pose mes mains sur ses hanches. Son sexe aussitôt durcit contre mon ventre. Amusée et excitée de sentir son désir, je continue à me presser en ondulant contre son bassin, puis, sans le quitter des yeux, je glisse lentement une main vers son bas-ventre. Je décolle légèrement mes hanches des siennes pour avancer la main vers son caleçon. Je caresse la bosse qui distend le tissu, puis je glisse entre ses jambes. J'ai l'impression de sentir chaque pore de sa peau se hérissier.

À chaque pression de ma main, son sexe me semble s'épanouir. Je glisse mes doigts sous l'élastique. Il soupire lourdement. Je suis les contours de son membre avec de petites caresses du bout des doigts. Puis je dégage son sexe qui se tend à l'horizontale dans toute sa vigueur. Après avoir posé un long baiser sur sa bouche, je fais rouler le caleçon sur les hanches de Neil.

Dans un frémissement de plaisir, il se cambre pour accompagner mon geste, fesses contractées. Quand le caleçon repose à ses pieds, je reprends mes caresses en explorant ses chairs les plus sensibles. Je suis les volumes, les courbes, les replis, les tensions. Neil ferme les yeux.

Quand j'enserme complètement son membre dans ma paume, il gémit. Puis je le caresse longuement d'un mouvement ferme, qui le fait soupirer.

- J'ai envie... dit-il en posant sa main sur la mienne.
- Moi aussi, dis-je sans le laisser terminer sa phrase.

Car je sais que tous les deux avons envie de faire l'amour.

Il se détache de moi et me fait alors tourner sur moi-même pour avancer vers son lit. Je tressaille déjà en imaginant ce qui va suivre : nos corps nus l'un contre l'autre, le désir, le plaisir... Mais d'une main solide, il me retient. Inquiète, je m'immobilise.

Quoi, il a changé d'avis ?

De ses deux mains sur ma taille, il m'attire presque violemment contre lui et plaque son bassin sur le mien. J'en ai le souffle coupé. Mon dos contre son ventre, il me semble que je perçois son corps d'une manière différente.

Et déjà j'imagine une géographie nouvelle, un cheminement buissonnier, et des sensations inédites à découvrir...

Il embrasse le haut de mes épaules nues puis sa bouche atteint ma nuque, passant d'un côté puis de l'autre. À chaque fois qu'il soulève mes cheveux pour poser ses lèvres sur mon cou, je frémis et me cambre. Mais il me retient collée contre lui comme s'il cherchait à me faire sentir la vigueur de son désir.

Sa main posée sur ma hanche descend alors vers mon entrejambe. Quand il la pose fermement au niveau de mon sexe, je gémis. Le tissu de ma robe se froisse sous sa main. Je renverse la nuque, crâne posé sur son épaule. Je tourne mon visage vers le sien pour atteindre sa bouche, il me rend mon baiser. Je vois ses yeux luire de désir tandis que sa main se dirige vers mes cuisses. Glissant sous le tissu, il fait remonter ma robe lentement. Je me retiens de respirer. Ses doigts atteignent la dentelle de ma culotte puis se fauflent en dessous. J'écarte légèrement les jambes pour qu'il puisse avancer librement vers mes chairs impatientes. Sa main est à présent sur mon sexe, gorgé de désir, frémissant d'envie qu'il me touche plus intimement. Je suis tellement excitée que je perds toute retenue.

– Caresse-moi, murmuré-je, oubliant toute pudeur.

Il me semble avoir tellement repoussé et nié mes désirs jusqu'à cet instant que je ne peux plus résister : j'ai envie de faire l'amour avec Neil. J'ai envie qu'il me prenne, qu'il me déguste, qu'il me dévore...

Comme s'il entendait mes pensées, Neil embrasse ma nuque en la mordillant presque. Son sexe durcit encore davantage contre mes reins au moment où il enfonce ses doigts dans mes chairs humides. Je me mords les lèvres quand il fait rouler mon clitoris avec de lents mouvements ondoyants. Puis il s'introduit à l'intérieur de moi, provoquant une ondée de plaisir. Je me cambre contre son bassin, cherchant le contact de son membre. À cet instant, j'ai une envie folle qu'il me pénètre, là, tout de suite, sans attendre. Je tends mes reins vers lui pour le lui indiquer, et je frotte mes fesses contre son sexe. Il semble apprécier cette caresse car, malgré la dentelle qui nous sépare, son membre est bouillant et encore plus vigoureux.

Ses doigts reviennent alors sur mon clitoris qu'il agace de nouveau. Rapidement, un frémissement annonciateur se déclenche, puis une chaleur intense, une fièvre dans mon ventre, mon bassin et mon sexe, il accélère sa caresse, mon souffle se raccourcit, je me cambre et ondule contre son corps, son autre main agrippe solidement ma hanche pour me plaquer à lui. Je sens son sexe rouler contre mes fesses. Le plaisir prend alors tous ses droits, explosant en une bourrasque de spasmes et de tremblements qui me font gémir. Encore tremblante de sensations délicieuses, je pose ma main sur la sienne tandis que se poursuivent les secousses de la jouissance.

– Tu es très sexy quand tu jouis, dit-il d’une voix rauque. J’ai envie de toi.

J’acquiesce d’un murmure. Il remonte alors complètement ma robe sur mes hanches, je l’aide d’un mouvement de bassin pour retirer ma culotte. Mes fesses sont à présent nues. Je fais un pas en avant vers le lit. Les yeux rivés sur mes fesses, il ne bouge pas. Consciente de son regard gourmand, je me cambre légèrement. Puis tout en lui jetant un coup d’œil lascif, je tends les reins en arrière.

Il respire bruyamment et se rapproche, sexe pointé vers moi. En le suivant des yeux, je me sens tout à coup des instincts provocants, comme pour le pousser à bout, pour le sentir me désirer encore plus fort.

Comme si je voulais prendre ma revanche...

– Alors tu me désires ? murmuré-je.

– À ton avis... sourit-il.

Je continue à balancer mes fesses avec un petit mouvement latéral de bassin. Il souffle. Complètement excitée, sans aucune pudeur ni gêne, je me penche complètement en avant sur le rebord du lit. Je pose mes mains sur le matelas et tourne à nouveau mon visage vers lui avec un sourire.

– Et comme ça ? dis-je mutine. Ça te fait quelque chose ?

Son sourire vorace montre qu’il a compris mon allusion au baiser d’Alison.

– Je te désire plus que tout au monde en ce moment, dit-il en enfilant un préservatif pris sur la table de chevet.

– Alors viens, dis-je d’un ton exagérément langoureux.

Ce petit jeu m’a mise en totale effervescence. Et je n’attends qu’une chose, qu’il entre en moi. Il semble le comprendre et colle aussitôt son bassin à mes fesses en empoignant mes hanches. Sa main fouille entre mes cuisses, puis son sexe se pose à l’orée du mien. Un frisson de délice se répand dans mes chairs, ma peau tout entière le réclame. Je creuse les reins d’impatience.

– J’ai envie de te faire l’amour, dit-il sans pour autant me pénétrer.

Je tremble d’excitation, ce qui semble lui plaire. Agaçant mon sexe avec le sien, il me fait languir en retardant le moment de me pénétrer.

Je serais capable de le supplier...

Complètement gouvernée par mes sens, je réclame et je m’impatiente tandis qu’il continue à me caresser avec son membre tendu. Et comme je m’agite et soupire, une petite contraction de plaisir se produit, faisant palpiter mon sexe, comme un brasier en train de s’allumer. Comme s’il attendait ce moment, Neil pénètre en moi d’un mouvement très lent, très doux.

Un long murmure de satisfaction s'échappe de mes lèvres. Je serre les doigts sur le rebord du lit. Il commence alors à aller et venir en moi très lentement, restant parfois à l'orée puis s'enfonçant jusqu'au plus profond, me laissant à chaque fois hébétée et chancelante. Mon plaisir monte en vagues fulgurantes, irradie dans tout mon corps, prêt à exploser, mais à chaque fois que je suis à la limite de jouir, Neil ralentit, s'arrêtant presque, me laissant reprendre mon souffle.

Le plaisir se maintient ainsi à un niveau de tension incroyable et qui me semble monter d'un cran supplémentaire à chaque fois que Neil cesse ou reprend son va-et-vient. J'ai l'impression de découvrir des étapes insoupçonnées dans la volupté, comme des paliers dans l'ascension d'une montagne de plaisir. Et tout au long de cette découverte, la jouissance reste en suspens entre nous, soumise à un rythme inédit et absolument enchanteur.

Je ferme les yeux en gémissant sans discontinuer, perdue dans un monde à la fois inconnu et rassurant, guidée par Neil qui en connaît les chemins secrets et les subtilités. Mon corps s'abandonne entièrement à cette merveilleuse découverte, où chaque sensation est plus étonnante que la précédente. Neil pose ses mains sur mes épaules et se penche vers moi pour m'embrasser dans la nuque.

– Tu es si belle...

Son ventre chaud contre mon dos me donne envie de sentir le contact de sa peau partout sur ma chair : je frémis, je me cambre, je m'arc-boute. Je l'entends râler de plaisir quand j'ondule sous lui en soupirant. Il continue sa lente cadence, mais ses muscles se tendent davantage et ses hanches cognent plus fort. Il me semble qu'il se retient encore pour suivre et prolonger la progression de mon plaisir.

Cette attention extrême me fait complètement craquer.

– Je peux plus résister...

Son sexe en moi, ses mains sur mes épaules, son parfum délicieux, ses murmures dans mon cou libèrent tout à coup une formidable énergie voluptueuse qui monte, à présent impossible à réprimer : un crépitement, un embrasement puis une vibration souterraine qui s'amplifie annonçant l'orage bienfaisant. Je me mords les lèvres pour ne pas hurler. Neil donne des coups de reins de plus en plus forts, je sens son sexe durcir, son ventre se contracter encore, j'entends son souffle se précipiter.

Juste avant d'atteindre le point culminant, j'ai l'impression de vibrer de longues minutes. Mais il n'y a plus de temps, plus d'espace, plus rien à part le plaisir qui se déchaîne simultanément dans nos corps. Sentant l'explosion venir, Neil empoigne mes épaules, il soulève son buste au moment où je me tords sous la violence de l'orgasme qui nous réunit. Je gémis. Avec un long râle de satisfaction, Neil s'arc-boute vers le ciel puis s'écroule contre mon dos. Il embrasse mon cou tandis que perdurent longtemps nos spasmes de plaisir.

22. Frustration

La sonnerie d'un téléphone nous sort de la torpeur délicieuse où nous reposons, le corps de Neil encore sur le mien. Relevant le buste, il s'excuse avec un baiser puis tend la main, son téléphone posé à côté du lit. Il fronce les sourcils en regardant l'écran. Il m'embrasse à nouveau dans le cou avant de se mettre debout. Il passe une main dans ses cheveux.

– Oui Stephen, comment ça va ?

Tout en le suivant machinalement des yeux, – Dieu qu'il est beau et sexy les fesses à l'air – je me remets dans un état à peu près présentable : je renfile ma culotte, je tire sur ma robe, et je lisse mes mèches désordonnées en arrière.

– Écoute, je suis sûr que ça va aller, dit Neil à son interlocuteur tout en renfilant son caleçon.

Pour ne pas avoir l'air écouter sa conversation avec son frère, je me saisis de la boîte du téléphone. Posant une main sur le micro de son portable, Neil se penche vers moi et pose un baiser sur mes lèvres.

– Attends-moi avant de rejoindre les autres, chuchote-t-il.

Quoi ? Il veut descendre avec moi ? À mon bras ?

Je souris en acquiesçant. Dans l'état actuel de mes sens, encore un peu sens dessus dessous et mis en orbite par deux orgasmes merveilleux, je pourrais dire oui à tout ce qu'il me demanderait.

Mais attention tout de même...

Profite juste du présent : un pur moment de plaisir.

Le soleil couchant joue dans sa chevelure, envoyant des éclats tout autour comme une auréole.

Un véritable dieu solaire !

Avec un petit signe de la main dans ma direction, il sort poursuivre son appel sur le balcon en passant par la porte-fenêtre. Sur mes genoux, repose la boîte du téléphone qui m'a conduite dans cette chambre. Dans ce lit...

Adossée aux oreillers, je sors le téléphone de son emballage. Merveille de technologie, l'appareil se met en route d'une simple pression de l'index et comme le réseau est revenu normalement dans la maison, d'un simple clic – ou presque –, je récupère mes données de sauvegarde. Je suis étonnée de la rapidité d'une telle opération, Neil a raison : il n'y a pas que du mauvais dans la technologie !

Pendant que tout se met en place dans la mémoire du téléphone, je suis Neil des yeux. Sans écouter ses paroles, j'entends sa voix mélodieuse. Une sensation de douceur et de paix m'envahit quand je pense à ce qui vient de se passer, attentive aux petits ressacs sensuels qui persistent au creux de mon ventre.

Est-ce que c'est ça être amoureuse ? Avoir envie du corps de l'autre, de l'embrasser, de le caresser et de le sentir en moi ? Ça me paraît plutôt de l'ordre de la sensualité que de l'amour !

« Coucher n'est pas aimer... Même si nous les femmes, on confond toujours un peu les deux », dit Grandma.

J'essaie de me souvenir de quand j'ai été amoureuse, en faisant abstraction du prof de dessin à 13 ans.

Le dernier c'était Nicholas...

Et l'expérience s'est plutôt mal terminée !

Je ne veux pas y penser maintenant. Pourtant une petite inquiétude se réveille : que me veut-il ? Pourquoi cherche-t-il à me voir ?

Un peu nerveuse, j'ouvre la messagerie pour retrouver le courrier que j'ai supprimé tout à l'heure. Heureusement, je n'ai pas vidé la corbeille... Je survole le début pour lire la suite.

(...)

Je vais donc passer directement chez toi pour pouvoir te parler. C'est incroyable que je doive te courir après. Décidément ta colère t'aveugle : ce n'est pas en m'évitant que tu trouveras la paix avec toi-même. Si tu comptes persister dans ton refus de me rencontrer, je te prie de te souvenir que rien d'autre que ma bonne volonté ne m'oblige à quoi que ce soit, je te recommande donc de ne pas en abuser davantage.

Nicholas.

Je rêve ! C'est lui qui se conduit comme une crapule et c'est moi qui suis fautive ? Et en plus il me menace ? Je ne vois pas du tout en quoi le fait de le voir accélérera sa prétendue bonne volonté à régler ses dettes !

Contrariée, je referme le mail : en effet hélas, à part une honnêteté dont je doute sérieusement, rien n'oblige Nicholas à me rembourser... Il n'a rien signé et j'ai eu la bêtise de ne pas m'en préoccuper. Mais si j'assume aujourd'hui ma naïveté et mon innocence à ce sujet, je ne suis pas irresponsable. Et je m'inquiète un peu à l'idée qu'il débarque à la maison quand je n'y suis pas. Et comme Nuola a emménagé après son départ, elle ne saura pas qui il est. Je ne sais ni ce qu'il veut ni ce qu'il est

capable de faire... Aussi je préfère m'assurer que tout va bien.

[Oui, un type brun aux cheveux très courts et plutôt baraqué a sonné hier soir. Je ne l'ai pas laissé entrer]

Aïe, il n'a pas perdu de temps...

[Tu lui as dit qd je rentrais ?]

[Non. Mais il a dit qu'il repasserait.]

[Beurp...]

[C'est grave ?]

[Non, un ex qui me court après !]

[Ah, l'amour... TVB en Floride ?]

[Super, je rentre demain soir. Et toi ?]

[Ça baigne ! J'allais oublier : Jack Lavie m'a appelé pour revenir avec sa copine, je peux fixer un rendez-vous ?]

[Bien sûr !]

[Bon à demain alors ! Bisous.]

Je jette un œil en direction de Neil, je ne vois pas son visage, car il est à présent accoudé à la balustrade. Comme il est toujours en conversation, j'appelle Charlie au prétexte de le prévenir pour le sous-sol inondé, mais surtout pour m'excuser.

Même si sa journée de travail est terminée, même si j'ai été mauvaise, mon patron est adorable. Rassurant et confiant, il dit qu'il va contacter le propriétaire et voir avec lui pour l'inondation. Puis il ajoute :

– Ça tombe bien que tu appelles, je n'aurais pas voulu t'en parler par texto. J'ai eu une visite pour toi à l'agence.

Tout mon dos se contracte.

– Nicholas, dit Charlie d'une voix douce.

Sans rentrer dans les détails, j'ai déjà raconté à Charlie les grandes lignes de cette relation : grand amour, grande arnaque !

– Comment m’a-t-il trouvée à l’agence ?

– Il s’est renseigné au resto où vous travailliez tous les deux à l’époque et une fille lui a dit que tu bossais ici maintenant, continue Charlie.

– Qu’est-ce qu’il voulait ? demandé-je d’une voix un peu trop éraillée.

– Ce n’était pas très clair. Il a parlé de tractation financière, de ton attitude fermée. Et il dit que tu le harcèles...

– Pardon ?

Je lui ai envoyé deux mails il y a un an parce que je ne pouvais plus le joindre, vu qu’il avait suspendu sa ligne de téléphone en partant ! Et il ne m’a jamais répondu !

– Je lui ai dit que ta vie privée ne me regardait pas, mais il a insisté. J’ai même eu droit à un topo sur la colère et les émotions mal gérées qui d’après lui t’empêchent d’avancer... J’ai eu un mal fou à m’en débarrasser.

– Fous-le dehors la prochaine fois, soufflé-je.

– C’est à peu près ce que je lui ai dit, rit Charlie. Tu sais que tu peux compter sur moi si tu as des ennuis.

– Merci, dis-je émue. Mais je vais me débrouiller.

– Je sais, Super-Mia ! dit Charlie.

En l’écoutant me parler du prochain rendez-vous, je me dis que j’ai de la chance d’avoir un patron comme ça. Mais justement parce qu’il est mon patron, je dois me débrouiller seule pour régler le problème Nicholas.

En observant Neil, je repense à notre conversation cet après-midi : « ça doit être lourd de gérer tout ça ! » J’ai évidemment dit non, mais à des moments comme maintenant, quand je voudrais pouvoir presser un bouton pour faire disparaître Nicholas et cette histoire que je voudrais effacer de ma mémoire, j’aimerais bien pouvoir m’appuyer sur quelqu’un. Ne serait-ce que pour me rappeler que ce n’est pas grave et que je vais m’en sortir.

Et quelqu’un de positif comme Neil me ferait du bien.

– Je te dis dès que j’ai du nouveau pour la visite, dit Charlie.

– J’espère que je vais être meilleure, réponds-je en suivant des yeux Neil, qui rentre dans la chambre, sa conversation terminée.

Il me sourit, d’un beau sourire lumineux et tendre. Amusé, il hoche la tête en voyant que j’utilise mon nouveau téléphone.

Eh oui, je me le suis déjà approprié !

– Je sais que tu vas assurer, me rassure Charlie, même s’il faut encore que tu travailles ta fibre commerciale...

– Mais quand tu n’es pas avec moi, je n’y arrive pas ! dis-je avec sérieux en pensant à toutes les fois où Charlie a adroitement rattrapé mes loupés en matière de souplesse commerciale.

Posé sur mon visage, le regard bleu de Neil change soudain de couleur : il se voile, devient gris et se détourne. Surprise par ce revirement, je raccroche un peu précipitamment. Sans un mot, Neil se dirige vers la salle de bains. Quand il ressort, il a enfilé un jean et me regarde curieusement.

Est-ce qu'il se demande ce que je fais sur son lit ? Est-ce qu'il regrette ?

– Bon, je descends, me dit Neil d'un ton que je n'arrive pas à décoder.

Et là, plus question de m'attendre pour aller avec lui.

Qu'est-ce qu'il a ? Je le dévisage, cherchant à lire une explication sur ses traits.

Il est vexé, froissé, j'ai loupé un truc ? Son frère lui a dit quelque chose ?

– Finalement, tu as l'air de t'y habituer à ce nouveau téléphone !

Ah, c'est ça ? Il veut remettre cette histoire sur le tapis ? Non, mais ça va, il ne va pas me faire une crise de toute-puissance, genre Tarzan je suis le plus fort des mâles et c'est moi qui ai le plus gros téléphone ?

– Oui, je crois que j'ai oublié de te remercier, il est vraiment très fonctionnel, dis-je en insistant sur l'aspect pratique.

Parce que je ne vais pas non plus me rouler par terre pour ses beaux yeux – qui sont en effet somptueux – ! Mais qui ne lui donnent pas tous les droits.

– Bon, ben salut alors, dis-je en me dirigeant vers la porte. Et merci pour cet agréable moment...

Plus froid tu meurs.

– Ravi d'avoir satisfait tes besoins, réplique-t-il d'un ton sec.

Je hausse les épaules et sors d'un air léger, mais tout de même un peu perplexe. Il est complètement lunatique ou quoi ?

Oh là là mais ça suffit, je ne vais pas me compliquer la vie à essayer de comprendre ce qu'il a.

Il faut que je me fasse une raison : entre nous, c'est très bien au lit, mais dès qu'on revient à la verticale, ça n'est pas ça du tout !

Quand Neil descend peu après moi, je m'efforce de ne pas le suivre des yeux. Il rejoint Alec et Anish qui lui annoncent que finalement Gillian veut regarder *MasterChef* sur sa télévision ce soir. Sans un regard pour moi, Neil leur propose d'aller voir le match en ville et de dîner sur place. Je suis un peu surprise qu'il ne tente pas de négocier avec Gillian, mais c'est son affaire après tout.

Étonnamment, Max se joint à eux et nous restons entre filles.

À table, je ne touche presque pas au dîner. Je me contente de boire beaucoup de tisane à la camomille.

Ça calme il paraît...

– Tes lasagnes sont délicieuses, tu devrais t’inscrire pour le prochain *MasterChef* spécial Italie, Gillian sera fan ! dis-je à Kim très fière de sa première expérience de cuisine. Mais excuse-moi, je n’ai pas très faim ce soir, je me sens un peu barbouillée.

– Oh, tu as mal au cœur ? me demande Alison avec une fausseté qui semble lui faire relever les babines sur des crocs.

Certains ont reçu des plats de lasagnes en pleine tête pour moins que ça !

Comme mon téléphone vibre dans ma poche, je le sors pour l’éteindre. Un message s’affiche sur l’écran.

[Mia, il me semble me souvenir que c’est bientôt ton anniversaire. Dînons ensemble pour y voir clair dans ton attitude et tes sentiments. Nic.]

Deux petites choses me titillent dans la formulation de ce SMS : « semble me souvenir »... et « ton attitude et tes sentiments ». Et une énorme chose me contrarie : tous les mots de ce SMS.

Et j’imagine qu’il compte sur moi pour régler l’addition !

Sous le regard intrigué de Kim, Ivy et Alison, je souris, repoussant bravement mes sentiments qui ne sont que colère et détestation en cet instant.

Après s’être étirée longuement tandis que nous nous levons pour débarrasser, Alison baille puis se lève en annonçant qu’elle va se coucher. Je la suis des yeux en me demandant quand même si Neil ne m’a pas menti à leur sujet.

– Alors finalement tu as accepté, sourit Kim en montrant mon téléphone flambant neuf encore serré entre mes doigts.

Je le renfonce dans ma poche avec un geste agacé qui n’échappe pas à Ivy.

– Mince, vous vous êtes disputés avec Neil ?

Parfois j’ai l’impression que mes copines en savent plus que moi sur ce qui se passe à l’intérieur de moi.

– Non, pas du tout. Tu me connais, on a juste parlé ! dis-je avec un clin d’œil.

– Et du coup, vous avez parlé téléphone et forfaits pendant plus d’une heure ? dit Kim en se rapprochant d’Ivy.

Je reste imperturbable, sourire aux lèvres, réfléchissant vite fait à mes options : un, dire la vérité, donc admettre que je n'ai pas été très transparente jusqu'alors, deux, nier. Trois, botter en touche.

– J'aurais adoré, mais j'ai préféré discuter boulot avec Charlie. Debrief de la visite, planning des suivantes, souris-je, consciente d'inverser un peu la proportion du temps passé.

Mais qui s'en apercevra ? Le principal intéressé, et le seul qui pourrait me contredire sur mon emploi du temps, est parti en ville et se moque bien de ce qui me concerne, alors !

– En tout cas, vous avez l'air de bien vous entendre, reprend Kim.

– Avec Charlie, oui bien sûr, dis-je, mal à l'aise.

– Avec Neil, bourrique, insiste Kim en riant. En tout cas, lui, il t'aime bien, ça se voit.

– N'importe quoi, il ne me regarde même pas.

– Ah ouais ? pouffe Ivy.

– Mais toi, il ne t'intéresse pas ?

Je lève les yeux au ciel.

– Même pas un tout petit peu ? demande Ivy en mimant un interstice d'un mini centimètre entre ses doigts.

– Arrêtez, je m'en moque de ce type !

Je me sens un peu comme ce pauvre apôtre qui a renié trois fois sa religion avant d'être pendu par les pieds pour mensonge éhonté devant ses copains. Mais j'en remets une couche, histoire de montrer que non, vraiment rien ne m'intéresse chez Neil Robertson.

– Il fait le kéké en offrant des téléphones de frime, il passe ses après-midi à chercher des tiges filetées avec son copain et ses soirées devant le foot américain à la télé. Clairement, ça ne me fait pas rêver !

– En effet, confirment Kim et Ivy en semblant se ranger à mon avis.

Ouf ! Mais ce serait bien qu'elles cessent de me mettre sur le gril maintenant...

– En tout cas, il a l'air gentil, dit Ivy en rêvassant devant la baie vitrée. Moi, l'homme de ma vie, j'aimerais qu'il soit doux, poli, fidèle, serviable et qu'il s'occupe de moi.

– Un peu ce qu'on appelait un esclave au XIX^e quoi ! me moqué-je.

– Ce que tu peux être réductrice ! sourit Kim. Je suis d'accord avec Ivy, mais il faut aussi qu'il ait du tempérament.

– Une façon polie de dire qu'il doit être très bon au lit ! se marre Ivy. Ma mère apprécierait !

J'acquiesce particulièrement sur ce point, amusée d'entendre Ivy plaisanter à propos de sa mère.

– Mais moi, je n'ai pas encore trouvé la perle rare, se désole-t-elle ensuite.

– Moi si, dit Kim, c'est Alec.

– Oh, murmure Ivy en joignant les mains sur son cœur. C'est merveilleux !

– Je me suis aperçue d’une chose, dit Kim en souriant. Quand il entre dans une pièce, je ne vois que lui, quand il me sourit, j’ai le cœur qui bat et les mains moites, quand il n’est pas là, je suis vide, quand je l’attends, il me manque...

Cette description me semble familière. Mais moi, c’est juste physique, n’est-ce pas ?

– ... quand il est en retard, j’ai peur pour lui, quand il est heureux, je vais bien, quand il est près de moi, je me sens rassurée et prête à tout affronter, quand je pense qu’on pourrait être séparés, j’ai envie de pleurer. Et quand je fais l’amour avec lui... murmure-t-elle.

C’est le nirvana ? me dis-je en pensant encore une fois à Neil.

Mais je repousse ces pensées en voyant le sourire heureux de Kim. La voir si amoureuse et si confiante me brise le cœur.

– Je suis tellement contente ! s’écrie Ivy en passant son bras sous le mien. C’est pile ce qu’on espérait avec Mia. Alors ça y est ? Vous êtes totalement réconciliés ?

– On en prend doucement le chemin, dit Kim, mais il faudra du temps. On n’a pas même encore parlé de tout. Alec est un homme secret.

– C’est clair, dis-je d’un ton maussade.

Cachottier et vraisemblablement menteur aussi oui !

Tournant la tête vers moi, Ivy me dévisage.

– Mais tu es sûre de toi ? demandé-je à Kim presque nerveusement.

Mon amie ouvre de grands yeux placides qui me font penser à ceux d’une biche sous le couteau du chasseur.

– Il ne faut peut-être pas aller trop vite, insisté-je. La situation n’est pas si simple.

Sourcils froncés, Ivy enfonce son coude dans mes cotes.

– Je veux dire pourquoi ne pas réfléchir, faire une pause plus longue ?

Abasourdie, Ivy s’écarte de moi en secouant la tête. Kim me fixe, bouche ouverte.

– Attends, ce n’est pas vous deux qui avez organisé ce week-end pour qu’on se remette ensemble, Alec et moi ?

– Il t’a trompée, rappelé-je d’une voix hésitante.

Avec l’impression de poignarder mon amie à coups de doutes.

Avec un soupir, Ivy se laisse tomber sur une chaise.

– C’est bon Mia, t’es pas obligée...

– N’exagérons pas, sourit Kim bravement, je l’ai vu en train de se faire draguer ! Ça arrive à tout le monde ! Il n’était quand même pas en train de l’embrasser.

Image très parlante : pincement direct dans mes tripes.

– Tu sais, moi aussi un jour, ça m’est arrivé. Un type lors d’un déplacement, Dieu qu’il était sexy et il me courait après. J’ai trouvé ça divin. Mais je te garantis que si Alec m’avait vue, il n’aurait pas du tout apprécié. Alors je comprends un peu ce qui lui est arrivé, dit Kim.

– Moi je comprends juste que c’est un dragueur, dis-je en pensant à l’attitude réjouie d’Alec après le motel.

– Oh Mia, arrête, tu n’es pas drôle, s’énervait Ivy en me montrant Kim à présent déconcertée.

– Non, ce n’est pas un dragueur, il aime se faire draguer, ce n’est pas pareil, reprend Kim d’une voix plus basse.

Et merde, je l’ai blessée.

– Mais en réalité, on aime tous ça, non ? dit-elle en relevant la tête.

– Toi, par exemple Mia, ça ne te plaît pas que Neil te dévore des yeux dès le petit déjeuner ? renchérit Ivy.

Si, mais figure-toi que quand il me saute avant le dîner, ça lui suffit !

Pss, ne sois pas vulgaire, murmure ma petite voix qui semble se réveiller après une longue hibernation. Et puis, qui joue la femme libérée ?

– Je suis une femme libre, je ne suis pas un objet de consommation, protesté-je sans plus vraiment savoir à qui je m’adresse : Kim, Ivy ou Neil ?

– Ah, sourit Kim, attention, Mia est lancée, messieurs tous aux abris !

– Eh bien oui, je ne veux pas dépendre des mecs, et alors ?

– Moi, ça me met de bonne humeur quand un mec me siffle dans la rue, dit Ivy en souriant à Kim.

– Mais tu ne te rends pas compte qu’en réagissant comme ça, tu reproduis un schéma de domination implicite...

– Parfois, dit Kim en me regardant attentivement, j’ai l’impression que tu joues un rôle et que tu te mens à toi-même.

– Mais pas du tout ! Je dis juste que je n’ai pas besoin du regard d’un mec pour me sentir exister. Et puis, m’énervé-je, je n’ai besoin de personne, alors d’un mec, encore moins !

– Nous, on te connaît et on t’aime comme tu es, Mia, mais ce genre de discours, ça fait un peu aigrie...

– C’est facile ça, alors on est aigrie dès qu’on ne veut pas se laisser dominer ? Faudrait peut-être vous poser des questions sur votre rapport aux mecs ! persiflé-je.

Aussitôt je m’en veux d’être odieuse. Mais je n’arrive plus à arrêter le flot de colère qui m’emporte.

– Tu ne serais pas un peu surmenée ? me demande alors Ivy l’air inquiet.

– Oui c’est ça, surmenée et épuisée par votre soumission à des concepts réactionnaires et des besoins primaires, dis-je en me dirigeant vers l’escalier.

– Mia, soupirent Kim et Ivy.

Je gravis les marches à toute vitesse pour me réfugier dans ma chambre.

Et merde ! Merde et merde !

Je claque la porte et me jette sur mon lit.

Bravo, te voilà redevenue une ado de 13 ans et demi !

– Oh, ça va la voix de la conscience !

Je suis assez grande pour me rendre compte toute seule que je viens de me ridiculiser, ce qui n’est pas très grave en soi, mais surtout de peiner et de blesser mes meilleures amies. Ivy a tout fait pour organiser ce week-end, Kim essaie courageusement de reconstruire son couple, et moi, j’arrive avec mes gros sabots depuis ce matin et je saccage tout.

Et je ne parle pas que du vase...

Bilan de la journée : hyper douée pour les relations humaines... Et incapable d’y voir clair dans mes sentiments.

Dévastée, honteuse et malheureuse, félicitations !

Et si Kim avait raison ? Si j’étais aigrie, frustrée et me mentais à moi-même ?

Parce qu’au fond, je sais bien ce qui me perturbe au point de faire tout le contraire de ce que je suis : Neil.

Et ce que je ressens pour lui.

Alors je n’ai qu’une chose à faire : m’excuser et partir. Arrêter de gâcher le bonheur des autres.

Avec un soupir, je ramasse ma tablette et machinalement je vérifie mes mails.

De : Booking@Aerosjet.com

À : miaandrews@me.com

Objet : enregistrez-vous en ligne dès maintenant pour votre vol de demain !

Chère Mia Andrews,

Vous y êtes presque : vous avez acheté votre billet, fait vos bagages et il ne vous reste plus qu'à vous enregistrer. Pour faciliter votre voyage, l'enregistrement en ligne est disponible dès maintenant. Votre numéro de réservation est le KIE7W4.

1. Choisissez des services supplémentaires : sélectionnez votre siège gratuitement, pré-enregistrez vos bagages, évitez la file d'attente et passez directement aux comptoirs dédiés.
2. Imprimez votre carte d'embarquement ou enregistrez-la en PDF sur vos appareils mobiles.
3. Voyagez en toute tranquillité vers votre destination, Necochea.

Nous vous souhaitons un bon voyage en Argentine.

Necochea, Argentine ? Putain, c'est quoi ça encore ?

Sidérée, je relis trois fois la fin du mail. C'est une blague ?

À toute vitesse, je vérifie ma réservation sur le site pour lire : vol à destination de Necochea, province de Buenos aires, départ à 19 h 05 Fin de l'enregistrement à 17 h 45.

Mon cerveau turbine à toute vitesse : il doit y avoir une erreur informatique ? Je fixe les noms qui dansent sous les yeux, Tampa, Necochea, TPA, NEC.

Et soudain je comprends : dans la précipitation de l'autre soir, j'ai tapé NEC, soit Necochea, au lieu de NYC ? Et comme j'étais en colère, je n'ai pas vérifié ! Un putain de E à la place d'un Y et je pars en Amérique du Sud ?

Aussitôt j'appelle la compagnie. Il y a peut-être un moyen de...

– Hélas, me dit l'homme au téléphone avec un fort accent espagnol, votre billet n'est ni échangeable ni remboursable.

Putain, trois cent vingt dollars partis en fumée ? Alors que je n'ai plus un rond ? Et encore moins maintenant ? Donc plus de quoi rentrer à New York ?

J'en ai le souffle coupé. Comment vais-je faire ?

Angoissée, je porte la main à mon pendentif, pour sentir le métal frais du cœur suspendu à mon cou. Depuis toujours, sa présence me rassure, comme un talisman protecteur. Mais ? Je n'ai plus ni ma chaîne ni mon pendentif ?

Non, pas ça ! Pas aujourd'hui ! Pas maintenant !

Sans que je puisse le maîtriser, un long gémissement s'échappe de ma bouche tandis qu'une douleur intense me vrille le cœur.

Je ne me suis jamais séparée de ce bijou fétiche. Il est mon enfance, mon insouciance, mon équilibre.

Tout ce que j'ai perdu à la mort de mes parents.

Secouée de sanglots, incapable de bouger, je me recroqueville sur moi-même, hoquetant et suffoquant. Je regarde autour de moi sans plus savoir où je suis : il fait nuit, froid et j'ai peur. J'ai 5 ans. Je suis seule, vulnérable et complètement perdue.

23. Réflexions matinales

Je me réveille en nage, au moment où l'avion va s'écraser.

Tout habillée sur mon lit, lumière encore allumée, la tête enfouie sous l'oreiller et une main agrippée autour de mon cou. Avec une sensation de vide dans la poitrine, comme si elle était enfoncée jusqu'à ma colonne vertébrale. J'ai mal dans tout le corps et je peine à reprendre mon souffle.

Où suis-je ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Lentement, je reprends conscience en essayant de rattraper les dernières images de mon rêve : mes parents agitant la main. Mais impossible de voir leurs visages qui tremblotent, complètement flous avant de s'effacer dans la nuit qui les reprend.

Tout en redressant mon corps, je sors lentement du sommeil. Des bribes de mon cauchemar me reviennent : l'avion en chute libre, le pilote disparu, le billet pour Necochea, mon pendentif perdu.

Je tâte à nouveau mon cou : ma chaîne et mon bijou n'y sont pas. Cette absence est donc bien la réalité.

Sur la tablette enfouie sous la couette à côté de moi, j'aperçois l'heure : cinq heures du matin. Endormie d'un coup, j'ai passé la nuit à m'agiter, des sanglots plein la gorge, sans avoir l'impression de dormir et pourtant engluée dans un sommeil oppressant.

Je réussis à me lever : une fois debout, je soulève la couette, les draps, puis je secoue les oreillers. Je me mets à quatre pattes devant mon lit pour regarder au-dessous. Puis je fouille mon sac de voyage, mes poches, mon sac à main, la pochette de l'iPad. Dans la salle de bains, je vérifie le bac de douche, le rebord du lavabo, et je retourne ma trousse de toilette.

Rien, disparu.

Comment vais-je faire sans...

Je m'efforce de ne pas céder à l'angoisse qui m'a dévastée hier soir.

Le cerveau encore cotonneux, je me laisse tomber dans le fauteuil à côté de mon lit. Puis, menton dans les mains, j'essaie de réfléchir. Je dois considérer ce qui arrive avec ma raison, pas avec mes émotions : elles embrouillent tout.

La preuve : ma réaction hier soir aussi démesurée qu'inutile...

Impossible de me souvenir de la dernière fois où j'ai vu le pendentif autour de mon cou. J'y suis tellement habituée que je ne le remarque plus. Et, en général, c'est le regard des autres qui concrétise sa présence. Ou quand je le sens entre mes doigts. Il fait tellement partie de moi !

Et je ne l'ai plus.

Ma gorge se serre et mes mains tremblent. Repoussant l'émotion qui remonte, je m'efforce de rassembler à nouveau logique et faits concrets. Je l'ai peut-être perdu hier soir dans la chambre de Neil ? Aussitôt je me mets debout pour aller voir sur place, mais je me rassieds aussi vite : je ne peux pas entrer dans sa chambre à l'aube et, s'il a ramassé mon pendentif, il me le rendra à une heure décente.

De plus, même si je revois très précisément la scène, moi appuyée à son lit et lui derrière moi, je ne suis pas du tout sûre que je l'avais encore à ce moment-là. Il a pu se défaire et tomber à n'importe quel moment auparavant : à la piscine, dans la cuisine, dans la voiture de Neil ou dans le bolide d'Anish, sur l'allée quand j'ai couru, ou encore lors de la visite à Wales Park... Je peux presque affirmer que je le portais au centre commercial le matin, je me revois dans la cabine d'essayage au moment d'enfiler la robe noire, puis me regarder dans le miroir. Il était là, sinon j'aurais remarqué son absence. Mais j'étais préoccupée par tout autre chose, alors qui sait, je ne l'avais peut-être déjà plus ?

Où peut-il être ? La multiplicité des possibilités, dont celle que je ne le retrouve jamais, me donne le vertige.

Je m'encourage à voix basse : d'abord me doucher. Puis m'habiller.

Ensuite on verra.

L'eau bouillante qui ruisselle sur mon crâne réussit à détendre mon corps, douloureux et tendu comme si j'avais couru toute la nuit. Après avoir enfilé ma tenue de yoga, j'ouvre sans bruit la porte de ma chambre. À partir de cet instant, je scrute chaque millimètre du sol : du couloir en passant par les marches de l'escalier et jusqu'au salon. Au rez-de-chaussée, je regarde entre les coussins, sur la table basse, dans le tas de magazine. Près de l'entrée, sur le paillason, au pied du portemanteau.

Je continue dans la cuisine où je vérifie sous la table, dans le lave-vaisselle, les tiroirs, le placard à tisane, l'évier. Je m'apprête à fouiller la poubelle quand je me souviens que Rosa, la femme de ménage, était là hier. Prise d'un espoir fou, je renverse le sac de l'aspirateur sur le carrelage. Mais à part des paquets de poussière, des cheveux emmêlés et des feuilles écrasées, rien.

Des larmes de découragement picotent mes paupières.

Fixant l'horizon par la baie vitrée, je respire lentement pour reprendre le dessus. Dehors, le soleil commence à se lever. Une belle journée s'annonce. Sous la lumière dorée qui illumine le sommet des palmiers, les graviers de l'allée prennent des reflets orangés et la piscine forme une longue masse vert foncé insondable.

Mon pendentif peut être partout : au fond du bassin, dans les lattes du teck, dans les recoins d'herbe... Je pourrais passer la journée à le chercher.

Et ma vie à le regretter...

Je comprends alors que je ne peux pas passer au peigne fin la maison, le jardin ni tous les endroits où je suis allée hier et les jours précédents. Je vais y laisser ma raison et ma santé et cinq dixièmes de vue pour chaque œil.

Quand j'étais petite et que je lui racontais des difficultés inattendues et apparemment insolubles, Grandma me disait : « Il faut parfois accepter que la solution d'un problème ne nous soit pas donnée immédiatement et qu'elle prenne des chemins insoupçonnés. »

Je trouvais ça obscur, et très peu aidant. Puis, avec le temps, j'ai compris que c'était une histoire de patience, de confiance et de façon d'envisager la vie.

Alors je vais croiser les doigts très fort, respirer un bon coup, penser à autre chose et attendre. Et quand mon pendentif va réapparaître, il sera là comme une évidence, là où il est tombé, et je ne verrai que lui.

Aussi, je décide d'arrêter de mettre la maison à sac. Et cette décision me procure aussitôt un certain apaisement.

Un peu rassérénée, je remets en place ce que j'ai déplacé puis je me prépare une tisane. Chaque geste accompli contribue au calme qui revient en moi. Je ne pense à rien d'autre que ce que je fais. Puis, debout sur la terrasse, face au soleil levant, je bois lentement ma tasse brûlante.

Luminothérapie aux herbes apaisantes...

Quand j'avance dans le jardin vers le fond du parc, l'herbe est fraîche sous mes pieds nus. En passant du côté des voitures, il me semble apercevoir quelque chose détalier, sans doute un animal surpris par ma déambulation matinale.

Je rejoins le petit coin de parc où j'ai fait mon yoga le premier jour, miraculeusement épargné par la tempête comme un havre serein. Là, je m'assieds en lotus puis je respire profondément, les yeux fermés. Une douce odeur de jasmin se mêle aux parfums des fleurs. Je visualise l'air entrant dans mes poumons, dans ma tête, dans mon corps, nettoyant ce qui l'encombre, puis d'un long souffle ventral, j'expulse mes angoisses, mes peurs, avant d'à nouveau inspirer le calme et la paix.

Au bout d'une centaine de ces cycles de respiration lente et profonde, je rouvre les paupières. Le chat de Gillian est face à moi, ses yeux émeraude brillant entre les feuilles du buisson d'où il m'observe. Debout, bras tendus vers le ciel, je commence alors une série de dix salutations au soleil que je complète avec des équilibres et des étirements du dos.

Sans me quitter des yeux, le chat se rapproche et me tourne autour avant de s'asseoir pile devant

moi, droit comme un sphinx.

– Eh bien, vas-y pose-moi ta question ! lui dis-je avec un sourire. Mais pas celle de celui qui marche sur quatre pattes au matin, sur deux à midi et sur trois le soir, OK ? Depuis Œdipe, tout le monde connaît la réponse...

Puis, jambe droite en avant, bras écartés et épaules ouvertes, j’incline mon buste vers le sol. Soudain j’entends :

– Est-ce que je peux pratiquer avec toi ?

Oups, c’est le chat ?

Surprise, je regarde autour de moi. Le chat a disparu et à sa place se tient un homme en short et tee-shirt gris portant une étoile en son centre. D’où sort-il ? Je ne l’ai pas entendu arriver. Ses yeux me fixent, aussi verts que ceux de l’animal.

Le chat de Gillian vient de prendre forme humaine ?

Quand l’homme avance vers moi, la souplesse de sa démarche me frappe, imprimant à sa longue silhouette une allure féline. Je hoche la tête, en essayant de ne pas me laisser déconcentrer par l’arrivée de cet étrange visiteur.

– Bien sûr ! dis-je en remontant mon buste à la verticale pour l’observer.

Je me demande quand même si le chat et lui ne sont qu’une et même personne...

En réalisant ce que je suis en train d’imaginer, je secoue la tête pour éloigner mes délires et me reconcentrer. Mais mon regard reste attiré par l’homme à présent en train de retirer ses baskets.

Avec un long souffle calme, je bascule ma tête vers ma jambe gauche et, la tête en bas, je continue mon observation : une trentaine d’années environ, cheveux châtons en bataille, barbe mal rasé, l’air fatigué.

Extrêmement beau. Et même d’une beauté à couper le souffle.

Le comble pour une yogi qui travaille sa respiration depuis vingt minutes...

Machinalement, je le compare à une autre beauté de ma – récente – connaissance : Neil. Deux modèles dans le genre canon, mais Neil en plus raffiné, tandis que l’inconnu semble brut, presque buriné, comme du bois qui aurait été laissé dehors.

– Je te suis, dit-il en s’installant en parallèle de moi, tu en étais aux triangles ?

Un peu étonnée qu’il connaisse le nom de cette posture, j’acquiesce puis, sans plus me poser de questions, je me remets dans ma séance. Pour aussitôt découvrir que l’homme à mes côtés connaît

parfaitement la première série d'ashtanga, ce yoga dynamique que j'aime pratiquer le matin pour me réveiller.

Aussi, une heure durant, lui et moi enchaînons les positions de la première série, puis continuons sur les mouvements plus complexes de la deuxième. Souple, solide et expérimenté, l'inconnu est clairement un yogi confirmé.

À la fin, nous terminons par un moment de relaxation, allongés côte à côte sur le sol. Les yeux clos, bercée par la respiration calme de mon voisin qui se mêle au chant des oiseaux autour de nous, je savoure la caresse du soleil sur ma peau. Très vite, une douce somnolence m'envahit.

Quand je me réveille un peu plus tard, j'ai l'impression d'avoir un peu récupéré de ma nuit agitée.

– Je crois que je me suis endormie, dis-je en m'étirant, déterminée à maintenant poser toutes les questions qui se doivent à mon voisin de yoga : qui il est, ce qu'il fait dans le jardin de l'oncle d'Ivy, mais aussi depuis quand il fait du yoga pour être si avancé.

Je me rends compte soudain que j'aurais peut-être dû avoir peur de cet inconnu alors que je suis seule dans le fond du parc à six heures du matin. Mais je n'y ai même pas pensé.

À croire que j'ai une confiance aveugle en toute personne qui fait du yoga... Pour moi qui suis une sceptique de nature et par expérience, c'est presque une prouesse !

Amusée, je tourne la tête vers lui, mais il n'est plus là.

Perplexe, je regarde tout autour de moi : aucune trace de l'homme. En revanche, le chat est à nouveau assis là, impassible. Sans comprendre comment l'homme a pu disparaître sans que je le remarque, je fixe le sol là où il était allongé il y a quelques minutes encore : l'herbe ne paraît même pas écrasée à l'endroit où son corps était étendu.

Allons bon ! Je n'ai pas rêvé tout de même !

Je regarde le chat avec suspicion.

– Tu l'as vu partir, toi ?

Le chat me toise de son air mystérieux.

– Ne me dis pas que c'était toi ? lui demandé-je en riant.

Le félin ne bronche pas.

Et heureusement, parce que j'avoue que s'il me répondait maintenant, j'aurais une crise cardiaque.

Mais j'ai quand même un gros doute sur mon état mental en regardant alentour. Est-ce que j'ai

imaginé la présence de cet homme ? Est-ce qu'après toutes les étranges perturbations de mon esprit ces jours-ci, j'ai à présent des hallucinations ?

Ce séjour est vraiment spécial...

Enfin, pour moi !

Assise sur l'herbe fraîche, je réfléchis. Tout a commencé il y a quelques jours... Depuis que l'idée de ce long week-end en Floride a émergé des élucubrations de nos cerveaux alcoolisés, Ivy et moi, rien ne se déroule comme prévu. Nicholas, l'avion en panne, la tempête, les Mayden, l'accident de Kim, ce yogi fantomatique.

Et Neil...

Sans être nombriliste, beaucoup de ces incidents ou surprises ont quand même l'air de se focaliser autour de moi. Dans les derniers en date, ce problème de réservation qui me cloue ici alors que je devais repartir ce soir.

Ce petit séjour ressemble de plus en plus à une longue suite de contrariétés destinées à tester ma résistance et ma sérénité à toute épreuve.

Genre parcours du combattant pour apprenti moine zen...

Le plus étrange est que chacune de ces contrariétés semble pouvoir se retourner en élément positif.

Sans développer, par exemple ma rencontre houleuse avec un certain Neil Robertson...

Ainsi, ce n'est peut-être pas plus mal que je ne parte pas aujourd'hui. Car si vraiment, comme je le crains, mais espère de tout mon cœur me tromper, Alec n'est pas honnête avec Kim, je dois absolument rester. Ne pas l'abandonner au moment où elle aura encore plus besoin de toute l'affection de ses meilleures amies, Ivy et moi.

Voilà pour le point positif !

Par ailleurs, je ne dois pas encore être arrivée au terme de ces épreuves – mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire dans mes vies précédentes pour que mon karma soit un tel bazar ? – car si tel était le cas et que j'étais vraiment devenue ultra-positive et zen à tout crin, je devrais être capable de prendre ce vol et d'aller là où le hasard de mon erreur me mène : Necochea... En Argentine.

Mais... en ARGENTINE ?

Une vague de sueur glacée descend le long de mon dos : ce ne peut pas être une coïncidence. Ni une pirouette de mon inconscient.

Car l'Argentine est le pays du monde où je souhaite le moins aller : c'est l'endroit où mes parents sont morts.

Je sais, tout indique qu'il s'agit d'une simple erreur : ma précipitation, ma colère, une mauvaise lettre dans un code d'aéroport, mais tout de même...

C'est certainement un signe ! Mais de quoi ?

Qu'il suffit d'un mec en caleçon dans un couloir pour te faire faire n'importe quoi ! murmure ma petite voix qui oublie un peu vite la présence de la fille en nuisette en face du mec en question.

Incapable de mettre de l'ordre dans mes pensées, je porte machinalement la main à mon cou. Mais le réconfort que je cherche n'y est plus.

Zen, Mia...

Je respire lentement avant de me relever. Alors, dos droit, épaules ouvertes, pieds bien campés sur le sol, je fixe le soleil encore bas.

Allez ! Sois forte.

Je vis avec mon histoire familiale depuis vingt ans. À bientôt 25 ans, il est temps de finir de grandir et de devenir vraiment adulte. Donc de quitter définitivement ce bijou-doudou, dernière relique de mon enfance, jusque-là accrochée autour de mon cou. Sa perte n'est peut-être pas un hasard, mais elle marque certainement une étape dans ma vie. Et sa simultanéité avec ce malencontreux billet pour l'Argentine n'indique qu'une chose : je dois aller de l'avant.

Alors, d'un pas serein, je me dirige vers la maison, en souriant au chat qui marche à côté de moi.

– Le passé est derrière moi, lui dis-je.

Alors, d'un regard serein, je regarde le présent : un jardin magnifique, une maison agréable dans laquelle mes amies sont encore endormies et auprès desquelles je vais m'excuser dès qu'elles seront réveillées.

Il y a aussi Neil et l'élan de sensualité qu'il réveille en moi. Et ça, c'est un sacré cadeau !

Je souris. Peut-être que ce beau yogi tombé du ciel et disparu comme une hallucination au petit matin n'est venu là que pour me dire : « Laisse arriver les choses, contente-toi de les vivre. Accepte les chemins inattendus. »

Même si pour le moment, je ne sais pas bien où ils vont...

Quand je rejoins la terrasse, Gillian se dresse au bord de la piscine : à ses pieds, l'eau a des reflets verts, sans doute dus au manque de filtration depuis que le moteur s'est arrêté brutalement hier pour cause de mauvaise digestion de pince-nez. Quand je la salue, elle marmonne un vague bonjour avant de se pencher pour ramasser son chat arrivé avec moi.

– La piscine semble d'une couleur étrange, ce matin.

Perso, je n'en suis plus à une étrangeté près...

– C'est sans doute à cause des orages, assuré-je en me dirigeant vers la cuisine. L'eau de pluie a fait verdier le bassin.

Parfois, il suffit d'affirmer avec conviction, et ça marche... enfin en théorie. Car là, Gillian m'observe de l'air de celle qui a deviné que je mitonnais à mort.

– Et la lune pousser les cheveux, dit-elle sans sourire au bout d'un moment.

Incapable de savoir si elle se moque de moi, je m'efforce de ne pas la dévisager. Je m'affaire pour dresser une jolie table de petit-déjeuner : je voudrais tellement me rattraper auprès de mes amies ! Je me sens vraiment mal pour mon attitude d'hier et j'espère de tout cœur que Kim n'a pas compris ce que je cherchais à lui dire – maladroitement – à propos d'Alec.

J'ai été lourde et minable. Un best of de Mia en grande forme !

Et si je regarde les choses en face, j'ai blessé mes amies en grande partie parce que j'avais été froissée par l'attitude de Neil. C'est presque risible : je leur donne des leçons d'indépendance féministe et je suis hyper-réactive au moindre battement de cils d'un beau gosse qui me fait le coup de la froideur après que nous avons atteint chaleureusement le septième ciel ensemble.

Bravo pour le détachement !

Mais depuis que j'ai choisi de voir la situation sereinement, depuis que je suis en train de grandir – c'est-à-dire depuis quinze minutes environ –, je sais qu'il n'y a qu'une solution, simple et évidente : arrêter de me compliquer la vie. Je n'ai qu'à prendre ce qui me fait du bien, vivre les bons moments quand ils se présentent – pas que les sexuels –, et ne rien attendre de plus.

Et ne me dis pas que c'est plus facile à dire qu'à faire, dis-je tout de suite à ma petite voix avant qu'elle ne me fasse la leçon.

Par la même occasion, une attitude un peu plus saine de ma part, et plus en accord avec mes principes de vie, me permettra aussi d'être un peu plus charitable vis-à-vis des Mayden.

Sainte Mia est parmi nous ! ricane ma petite voix.

Je dédaigne les remarques acides de ma conscience pour observer Gillian : debout à côté de la porte, la gardienne n'a pas l'air pour autant de vouloir retourner chez elle. Sa présence ne me met pas super à l'aise, d'autant plus qu'elle suit chacun de mes gestes, comme si elle me surveillait.

Si ça se trouve, elle m'a entendue me parler à moi-même et me prend pour une allumée.

– Tout le monde dort encore, lui dis-je.

– Vous êtes bien matinale, répond-elle. Vous avez du mal à dormir ?

Étonnée de cette sollicitude, je hausse les épaules.

– Vous aviez l’air soucieuse tout à l’heure.

Elle m’observe depuis quelle heure en fait ? C’était elle près des voitures ? Est-ce qu’elle m’a entendue parler au chat ?

Un message de Charlie sur mon portable me permet de ne pas m’interroger davantage.

[Hello Mia, excuse-moi de te solliciter aux aurores
mais on a une nouvelle visite à 9 heures. Dis-moi
si c’est OK dès que tu as ce message. Biz]

[Coucou, oui bien sûr. j’y serai.]

[Génial. Tout va bien pour toi ?]

[Super zen...]

Comme je souris, Gillian continue à me dévisager de plus belle.

– Des histoires de boulot, réponds-je à son regard interrogatif. À propos, je dois aller à Wales Park pour un rendez-vous, savez-vous à quelle heure commence le service des bus ?

Elle frotte la tête de son chat qui lui aussi me dévisage.

– Il a besoin d’huile de foie de morue pour son poil.

Et le rapport avec ma question est ?

– Je pensais aller en ville, mais si vous me rapportez des croquettes au foie, je vous prête ma voiture.

Un peu étonnée par ce marchandage, je la regarde fixement. En réalité, je suis touchée par sa proposition. Car je sens que sous sa maladresse, elle veut m’aider.

– Vous avez devant vous une pro des croquettes au foie, je me charge de tout ! Merci, dis-je plus doucement.

Mais, passant d’une jambe sur l’autre, elle ne quitte toujours pas la cuisine.

– Vous avez de la chance d’avoir des amies comme Ivy et Kim, lâche-t-elle en hochant la tête.

– Oui je sais, murmuré-je.

Et cette fois elle tourne les talons.

– Les clés sont sur la voiture et les papiers sous le siège, dit-elle sans se retourner.

Serrant son chat sous son bras, elle avance dans le salon. Au moment où elle disparaît, il me semble que le matou me fait un clin d’œil.

À huit heures dix, je m’arrête devant la presse : j’achète les journaux pour tout le monde, *Wall Street Journal*, *New York Times*, *Harper’s Bazaar* et le dernier *Glamour* pour Ivy parce que je vois sur la couverture : « 12 tests à faire d’urgence avant la Saint-Valentin ». Pour Kim, j’hésite avant d’apercevoir ses bonbons préférés dans un gros paquet en forme de cœur. Pas du tout mon style de faire ce genre d’achat ni de tomber dans la frénésie de consommation d’avant la Saint-Valentin, mais ce matin, je ferais tout pour me faire pardonner mon attitude d’hier.

À huit heures quarante-cinq je suis devant la maison de Wales Park. Avant de pénétrer à l’intérieur, je fais tout le tour en regardant par terre : on ne sait jamais. Puis, tout en ouvrant toutes les fenêtres pour aérer la maison, je fais la même chose dans chaque pièce du rez-de-chaussée et à l’étage.

En redescendant, je passe dans le bureau : le couvercle du piano est refermé, mais j’entends encore les accords résonner dans ma tête où se mêlent agréablement ceux de Grandma et de Neil.

Puis, assise sur le perron, je feuillette le magazine acheté pour Ivy : « Êtes-vous amoureux/amoureuse ? » demande le premier test. Intriguée et alertée par mes questionnements d’hier sur ces mêmes marches, je commence à lire.

« Attention à ne pas confondre amour avec amourette. L’amour véritable est un sentiment qui se construit et perdure, l’amourette est davantage de l’ordre de l’envolée amoureuse, brève et sans conséquence. »

Ah, c’est tout à fait ce qui m’arrive : emballement sans suite !

Comme mon visiteur est en retard, je poursuis ma lecture, tout en ignorant les sarcasmes de ma petite voix qui s’étrange de rire en me suggérant que je ferais bien d’en tirer les conséquences qui s’imposent. Mais imperturbable, je lis :

« Quand on ne se voit pas pendant une semaine, je suis :

A. Serein(e).

B. Impatient(e).

C. Déprimé(e). »

Et quand ça fait moins d’une semaine qu’on se voit tous les jours ?

« Il ne se passe pas un jour sans que je :

A. L’appelle.

B. Lui envoie un petit message en cachette.

C. Pense au moins une fois à lui/elle. »

Sans objet : je le croise quatre fois par jour minimum et on se fait la causette, voire plus intime.

« Ce qui m’a tout de suite plu chez lui/elle, c’est :

A. Son sourire.

B. Son corps de rêve, son intelligence, son humour, son parfum, son visage, sa façon de parler...

C. Comme si je la/le connaissais depuis toujours. »

Tout.

« Si je devais définir notre relation en un mot, je dirais :

A. Hypnotique.

B. Compliquée.

C. Sensuelle. »

Mmm, A évidemment. Mais aussi C, et certainement un peu de B.

« S’il/elle n’est pas là, je suis :

A. Soulagé(e).

B. Devant la porte à l’attendre.

C. Déjà en route pour le/la rejoindre. »

Joker.

« Il/elle arrive, je me sens :

A. Nerveuse, les mains moites, un sourire idiot sur les lèvres.

B. Le ventre en papillon.

C. Explosive. »

Et merde.

Ce n’est pas la peine de continuer, j’ai compris : j’éprouve quelque chose pour Neil.

Mais de là à être amoureuse, ça m’étonnerait.

Franchement, je me sens plutôt atteinte d’une poussée d’amourette.

Et en réalité, ce qui se confirme, c’est que je fais une fixette, entretenue par un violent réveil de ma sexualité.

Pour avoir une petite idée de ce qui m’arrive depuis quelques jours, il n’y a qu’à imaginer le Vésuve quand la Terre tout entière lui chauffe les fesses... Eh bien il part en vrille ! Et à ma connaissance, personne n’en a jamais déduit qu’il était amoureux !

Et à présent, le point positif de cette prise de conscience matinale est que je vais pouvoir gérer au mieux ce que je ressens et éviter les dommages collatéraux, – en l’occurrence sur mes relations avec mes copines.

Un coup de klaxon tonitruant me tire de mes pensées.

Un homme en polo sort de sa voiture d’un air pressé et se dirige vers moi à grandes enjambées. Un impatient. Ce que confirment ses ongles mangés jusqu’au sang et la visite quasiment au pas de course que nous faisons de la maison et de ses abords immédiats. Une fois revenu devant la porte d’entrée, il se plante mains dans les poches, regardant autour de lui d’un air satisfait. Puis son regard se dirige vers moi et fait rapidement le tour de ma personne, comme s’il pensait à autre chose.

– Bien, me dit-il en hochant lentement sa tête aux cheveux clairsemés, allons droit au but. La maison me plaît et elle est trop chère. Si vous me la faites avoir avec dix pour cent de moins, on s’arrange.

– Pardon ?

– Je vous donne vingt-cinq pour cent sur la différence, en cash, dès qu’on se met d’accord.

– La vache, ça fait une somme, dis-je en calculant qu’elle me permettrait de régler définitivement toutes mes ardoises et d’envoyer Mr Palmborg au firmament du paradis des banquiers.

– En effet. Donc c’est d’accord ?

– Ce n’est pas très honnête.

Mais terriblement tentant si l’on se place du strict point de vue de mon compte en banque...

– Et alors ? dit-il en se rapprochant de moi. Vous êtes mignonne, certainement intelligente, vous débutez dans la vie, et vous êtes comme tout le monde : vous avez un prix...

– Le prix est fixé dans l’annonce, dis-je sèchement.

– Écoutez, chuchote-t-il en se collant presque à moi, je suis sûr que vous savez voir où est votre intérêt. Trente pour cent vous convaincraient davantage ?

– Je n’ai pas le droit de...

Je ne rêve pas ? Ce type est en train de m’acheter !

– Cinquante pour cent ! Je ne peux pas aller au-delà, lance-t-il comme s’il abattait une main gagnante au poker.

Sans un mot, je recule et m’efforce de rester impassible, les yeux fixés sur son visage aux traits mous.

– Soyez simple ! Profitez de ce qui peut vous aider à vivre agréablement. Pourquoi vous interdire des choses au nom de principes ridicules ?

Il me semble avoir déjà entendu des paroles semblables il y a peu. Mais qu’est-ce qu’ils ont tous à me reprocher d’avoir des principes ?

– Tout simplement parce que ce ne serait pas correct, dis-je, assez agacée par son insistance.

Je pense très fort à Charlie pour que ses conseils de sens commercial me reviennent et que je ne foute pas le type dehors...

– Oh, s’esclaffe alors le client, alors vous êtes le genre de fille avec des valeurs ?

– Oui, j’ai été nourrie dès le biberon avec ça : honnêteté, intégrité, indépendance... répliqué-je en me retenant d’exploser.

Sans se démonter, il soupire.

– Eh bien, c’est le genre de qualités qui risquent fort de vous faire rester vieille fille ! s’amuse-t-il en se dirigeant vers sa voiture.

Est-ce que je lui explique que le temps où la seule ambition des femmes était de faire un beau mariage est révolu ?

Je serre les poings tant je suis en colère.

– Ça va vous paraître étrange, mais je préfère ça à soumission, malhonnêteté et escroquerie ! rétorqué-je.

– Chacun son truc, mais on ne doit pas rigoler tous les jours avec vous !

Comme il est encore debout la main posée sur sa portière ouverte, j’ai bien envie de claquer la porte sur ses doigts : histoire de lui montrer que j’aime bien rigoler de temps à autre... Mais je me retiens en soupirant.

Charlie me dirait que ce n’est pas très commercial...

En regardant la voiture s’éloigner, je bougonne : cette espèce de sale type a malgré tout réussi à me vexer.

Si on exclut la perspective peu réjouissante de finir sa vie seule quand on n’a même pas 25 ans, il y a peut-être une autre explication à mon malaise : et si ce type avait raison ?

24. Saint-Valentin

Il faut que j'en parle à Grandma !

Je profite de la voiture de Gillian pour faire un saut chez ma grand-mère. À cette heure-ci, j'ai des chances de la trouver chez elle : depuis toujours matinale, elle fait généralement son tai-chi à l'aube puis s'occupe de son potager. Enfant, j'aimais la regarder pratiquer cet art martial chinois, auquel elle m'a initiée assez jeune. C'est sans doute pourquoi je fais du yoga aujourd'hui, ayant développé très jeune une sensibilité à toutes ces disciplines physiques à dimension spirituelle.

Quand je gare la voiture, Grandma est en effet dans son jardin. Vêtue d'un chapeau de paille cabossé et d'un large pantalon de toile beige aux genoux reprisés, sur son fond de feuillage où tous les verts se mélangent en petites touches, elle me fait penser à un personnage sur un tableau impressionniste.

– Oh Mia, dit-elle en m'apercevant, je pensais justement à toi !

Quand elle me prend dans ses bras pour m'embrasser, un parfum d'herbes coupées se mêle au sien. Puis, tout en continuant à rattacher ses plants de tomates et en coupant ceux que la tempête a brisés, elle m'écoute raconter la visite de la maison à vendre et mes déboires avec les potentiels acheteurs.

– Crois-tu que je sois difficile à vivre ?

Autrement dit : est-ce que je vais finir ma vie seule avec mon tapis de yoga et mes chakras pour tout compagnon de vie ?

Agenouillée devant ses plantations, elle me jette un regard amusé.

– Tu as du caractère, tu sais ce que tu veux. Ça peut sans doute créer des tensions...

– Ça arrive, dis-je en m'installant à ses côtés pour jardiner.

– Mais tout se passe bien avec tes amis ?

Je hoche la tête, un peu mal à l'aise au souvenir de Kim et Ivy que j'ai maltraitées hier.

– Et ça s'arrange pour Kim et Alec ?

– Doucement, dis-je en repoussant volontairement le spectre de la trahison supposée d'Alec. Kim veut tout faire pour que ça marche, elle dit qu'Alec est l'homme de sa vie.

– Oh, le seul et unique... dit ma grand-mère, l'air songeuse.

Je ramasse les tiges coupées qui tombent sous les coups précis de son sécateur et les entasse dans la brouette.

– Grandma, demandé-je soudain, comment peut-elle être si sûre ? Je veux dire comment savoir que... c'est le bon ?

Aux paroles de Kim qui me reviennent en mémoire se superposent malgré moi l'image de Nicholas, puis de Neil.

Agenouillée devant ses tomates, Grandma tourne la tête vers moi. Quand ses yeux gris sondent mon visage, il me semble qu'elle peut voir jusqu'au-dedans de mon cœur. Mais elle sourit et pose sa main sur la mienne.

– Je dirais, dit-elle après avoir réfléchi, que c'est justement quand on ne se pose pas la question.

Quand c'est si évident, si naturel qu'il ne peut y avoir d'autre possibilité ?

– C'est aussi ce que dit Kim, murmuré-je, perplexe.

Mais en tout cas, ce n'est pas du tout ce qui se passe avec Neil... Avec lui, je n'arrête pas de me poser des questions... Et en trois mots, si j'essaie de décrire ce que je ressens face à lui, je suis attirée, électrisée et souvent contrariée.

Et à part le sexe, rien d'évident entre nous...

Mais la voilà l'évidence ! À ce niveau, il est le seul et unique meilleur plan cul de ma vie ! Et j'ai eu la chance d'en profiter chaque jour depuis mon arrivée.

– Quand repars-tu ? demande Grandma en interrompant mes réflexions.

– Je ne sais pas encore... ris-je. En ce moment, je vis au jour le jour !

– Ça a l'air de te réussir, dit Grandma. D'ailleurs, il y a quelque chose de nouveau en toi.

Elle tourne autour de moi pour me regarder de près puis elle hoche la tête.

– C'est ce que je pensais, dit-elle d'un ton docte et compatissant.

– Quoi ? demandé-je, inquiète.

Est-ce que j'ai un énorme bouton sur le nez, de la moustache à poils drus ou des restes de petit-déjeuner au coin des lèvres ?

– Tu as le béguin !

– N'importe quoi ! Je n'ai pas du tout la tête à ça.

Et je ne préfère même pas savoir où est ma tête, même si ma petite voix se dépêche de répliquer : *tu ferais peut-être mieux de t'en préoccuper, ça t'éviterait de perdre trois cent vingt dollars à la moindre contrariété de tes chakras...*

Sur la défensive, c'est-à-dire contractée du haut du crâne aux petits orteils, je fixe la rangée de tomates devant moi, incapable d'affronter le regard aiguisé de Grandma. Souriant à demi, elle penche

légèrement la tête pour m'examiner comme par en dessous.

– Les sentiments sont généralement une affaire de cœur plus que de raison, sourit-elle. La tête n'a pas grand-chose à y voir... Et si tu me permets un conseil de vieille dame, lâche un peu de lest, sois souple et profite de tes amis !

Mon but en ce moment c'est plutôt de garder le contrôle, mais je sais qu'elle cherche à m'aider.

– Grandma, je fais du yoga, alors je suis un exemple d'esprit souple dans un corps souple ! Et puis il faut que je te dise, dis-je en l'embrassant avec affection, plus personne ne dit « béguin » de nos jours !

Ça fait quand même plusieurs personnes en l'espace de cinq jours qui me disent plus ou moins explicitement que je suis coincée...

– Est-ce que vous diriez que je suis rigide comme fille ? demandé-je à Ivy et Kim en arrivant.

Assises côte à côte sur un canapé du salon, mes deux amies encore en pyjama lèvent les yeux vers moi. Un même sourire amusé éclaire leurs visages.

– Non... Entière, tenace, volontaire peut-être...

– Têtue ?

– Penses-tu ! pouffe Kim.

– Je dirais plutôt déterminée, suggère Ivy en se retenant de rire.

– Vous avez raison, admett-je. Je suis une tête de mule et je vous demande de m'excuser pour hier soir.

Je me laisse tomber sur le canapé en face d'elles. Kim m'observe en fronçant les sourcils, tandis qu'Ivy commence à pianoter sur son téléphone tout en me surveillant du coin de l'œil. Je leur souris en sortant de mon sac les revues et la boîte de confiseries.

– J'aime bien quand tu as des choses à te faire pardonner, sourit Kim en ouvrant l'emballage. Surtout avec des M&M's au beurre de cacahuète !

– À consommer sans modération, précisé-je en la voyant piocher dans la boîte. Je suis vraiment désolée, j'étais énervée hier. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

– Et qu'est-ce qui t'a contrariée comme ça ? demande Kim en croquant un bonbon. C'est juste cette histoire d'iPhone ?

– Ou il y a autre chose de plus grave que tu ne nous as pas dit ? demande Ivy, soudain inquiète.

Sous son attention, je perçois l'étendue de son affection et de sa confiance. « Si tu avais un problème, tu nous en parlerais, n'est-ce pas ? » semble me demander son regard soucieux. Je me sens immédiatement mal à l'aise.

Car non, je n'ai pas tout dit. Et je ne m'en sens pas capable, en tout cas, pas pour l'instant.

- En fait, il y a un truc important dont je ne vous ai pas parlé...
- Oh ? dit Ivy en reposant son téléphone sur la table.
- Nicholas a refait surface. Et depuis plusieurs jours il cherche à me voir.
- Cette ordure, murmure Ivy avec colère.

Kim lui fait une petite grimace de réprimande qui m'amuse presque. Ensuite, je leur raconte tout, les mails, les appels, les coups de fil, les visites à la maison et au bureau depuis que j'ai quitté New York, les insinuations et mon agacement croissant. Et les conséquences sur mon humeur, mon stress et mes angoisses...

- Qu'est-ce que tu comptes faire ? dit Kim.
- Je ne sais pas encore. Mais je pensais ne plus lui en vouloir et ma réaction me perturbe. Alors du coup je suis à fleur de peau, je prends tout mal et je pars en vrille... Pardon.

Kim hoche la tête.

- Tu sais que tu peux compter sur nous, pour n'importe quoi, et tout nous dire, dit-elle, appuyée par le sourire d'Ivy.
- Bien sûr que je le sais, balbutié-je, un peu émue.

Posé sur la table, le téléphone d'Ivy se met à vibrer comme un gros hanneton noir renversé sur le dos. Grésillant et tressautant, il avance sur le bois. « Mam » lisons-nous toutes les trois avant qu'il ne continue sa glissade et bascule vers le sol. Avec une petite moue gênée, Ivy se penche pour le ramasser. Quand elle lit son SMS, il me semble voir une ombre passer dans son regard. Puis elle tape un long message, avant de ranger son téléphone dans sa poche.

- Je me demande ce que ma mère ferait sans moi, sourit-elle en se baissant pour regarder sous le canapé.

Comme elle est courbée en deux vers le sol, je ne sais pas dire si elle plaisante. Je jette un regard surpris à Kim qui semble tout aussi étonnée que moi.

- Il me semble avoir vu un truc là-dessous, explique Ivy en plongeant son bras sous le canapé.

Mon pendentif ?

D'un bond, Kim recroqueville ses jambes sur les coussins.

- Pas une souris par pitié !

Maintenant agenouillée sur le sol, Ivy retire sa main de dessous le sofa : elle éclate de rire.

- Eh ben, il se passe de drôles de choses dans ce salon !

Je rosis un peu : de quoi parle-t-elle ?

– Qu’est-ce que tu as vu ? lui demande Kim en serrant encore davantage ses genoux entre ses bras.

Hilare, Ivy tend le bras en l’air en agitant au bout de ses doigts... mon boxer rouge.

Je sursaute. Puis je deviens écarlate, pourpre royal... assortie à ma culotte retrouvée sous le canapé.

Putain, c’est pas vrai !

Comme dans un flash, je revois le moment où je me suis réveillée l’autre nuit sur ce canapé dans les bras de Neil, ramassant en hâte ma chemise et filant les fesses à l’air dans l’escalier... Impossible de prétendre que ce n’est pas la mienne : un truc aussi improbable ne peut être qu’un modèle unique !

Sous le regard maintenant ironique de mes amies, je tente de trouver une justification.

Vite et sans bafouiller.

– Ah, je la cherchais justement. Merci, dis-je très dignement en le récupérant.

– Faut dire que quand on range sa culotte sous un canapé, c’est normal de la chercher un peu, plaisante Kim.

– J’ai dû la perdre en allant faire une lessive à la buanderie.

– Oui, certainement, dit Ivy en souriant.

Kim hoche la tête, l’air dubitative. Heureusement pour moi, le téléphone d’Ivy se met à sonner. Je fourre aussitôt ma culotte dans ma poche tandis qu’Ivy se lève pour répondre. Elle sort sur la terrasse pour parler, mais elle rentre précipitamment à l’intérieur en disant à son interlocuteur :

– Attends une seconde.

Puis à nous :

– On gèle dehors...

Il faut dire qu’elle est en caleçon et débardeur et que le soleil de février ne chauffe pas encore entièrement la terrasse. Elle se dirige vers le portemanteau sur lequel mon imper est suspendu.

– Je peux ?

J’acquiesce avec un sourire. Elle l’enfile au prix de quelques contorsions pour ne pas interrompre sa communication. En passant près de moi, elle cache le micro sous sa main pour chuchoter :

– Après, je le range avec tes affaires sous le canapé ou tu préfères que je le remette au portemanteau ?

Avec un clin d'œil, elle retourne sur la terrasse. Kim éclate de rire. Haussant les épaules, je fais mine de m'intéresser passionnément à ce qui se passe dehors.

Est-ce que mes amies ont deviné pourquoi ma culotte était là ? Si oui, est-ce qu'elles savent avec qui j'étais ? À l'insistance de leurs questions hier, je suppose que oui... Alors pourquoi je n'arrive pas à leur en parler ? De quoi ai-je peur ?

En tout cas, je les remercie en pensée pour leur discrétion. Car je les connais, elles doivent mourir d'envie que je leur raconte tout !

Je reporte mon attention sur la terrasse. Téléphone dans une main, Ivy arpente le bord de la piscine en discutant. De temps en temps, elle serre ses épaules parce qu'elle a froid puis elle enfonce sa main libre dans la poche de mon imper.

– Je me demande à qui elle téléphone comme ça, murmuré-je sans réfléchir.

– Un amoureux ? suggère Kim. Elle a l'air de préférer ne pas nous en parler pour le moment. C'est compliqué les histoires d'amour...

Sans voir son visage, je devine le sourire de mon amie. Et à nouveau sa bienveillance me touche : une façon de me dire qu'elle sait, mais qu'elle respecte mon silence. Je me retourne, décidée à lui raconter ce qui m'arrive avec Neil, mais son regard sombre m'arrête.

– J'ai parlé à Alec ce matin. C'est pas gagné...

– Oh ?

Mon ventre se serre : est-ce ce que je craignais ? Est-ce que j'aurais dû la mettre en garde explicitement et carrément lui dire ce que j'avais vu ? Mais je n'avais aucune certitude !

Doutes et remords se bousculent dans ma tête, mais je m'efforce de la laisser parler.

– On s'est disputés.

– Merde. Pourquoi ? demandé-je, crispée.

Je prie pour m'être trompée...

– On a parlé de son boulot, dit Kim d'un air triste. Et on n'est vraiment pas d'accord.

– Ouf, dis-je, soulagée.

– Pardon ?

– Je disais, ce n'est pas si grave alors. C'est quoi le sujet de votre désaccord ?

– Alec a un nouveau projet, un job pour une revue sur le Net qui le ferait voyager pas mal sur la côte Est, peut-être dans les Keys et la Caraïbe, bref aller à droite à gauche un peu quand il le veut et quasiment à son rythme.

Le job fait pour lui...

– Il est très emballé, mais avant de dire oui, il voulait mon avis.

Parfait, mais peut-être pas idéal pour la vie de couple...

– Et ? demandé-je.

– Alors je lui ai fait la morale. Imagine... Je lui ai dit qu'il devait mûrir, devenir adulte, prendre ses responsabilités, se fixer, se poser. Grandir un peu quoi.

Décidément, après mon pendentif perdu, grandir est la thématique du jour...

– Bref, je lui ai dit qu'il était temps pour lui d'avoir un vrai métier.

Fixant Kim, je reste silencieuse. Pendant un moment, elle fait tourner sa bague autour de son index.

– Non mais, tu m'aurais entendue ! reprend-elle. La honte, on aurait dit mes parents. Tout juste si je ne lui ai pas parlé de ses points retraite...

– Mais si c'est important pour toi, tu as eu raison de le lui dire ! essayé-je, un peu ennuyée parce que je sais que ce genre de job est celui qu'Alec attend depuis des années.

– Je m'en veux, tu ne peux pas savoir. Je crois que je l'ai déçu.

– Tu exagères peut-être un peu.

– Je ne crois pas, il avait besoin de moi et j'ai dit tout le contraire de ce qu'il attendait.

– Si c'était ce que tu pensais...

– C'est bien là le problème : non. Je ne sais plus où j'en suis et je crois même que je me mens à moi-même...

Ça me fait penser à quelqu'un... intervient ma petite voix que je somme aussitôt de se taire.

– Quelque chose m'a énervée. Je ne sais pas bien quoi, c'est comme si j'avais eu envie de le faire rentrer dans un moule, de le contraindre à être ce qu'il n'est pas.

– Oh, dis-je incapable de trouver les mots pour l'aider.

– Je t'ai raconté comment je l'ai rencontré ? C'était à Miami, j'étais en stage, et un soir je suis passée dans une librairie. Il était là, je n'ai vu que lui. Il est venu vers moi et m'a demandé quel type de livre je cherchais, ce que j'aimais lire. J'ai d'abord cru que c'était un des vendeurs. Il m'a donné deux bouquins un peu cornés qu'il a retirés de dessous une pile. Quand je suis allée vers la caisse, il m'a retenue par le bras « Ils sont à moi, je les range là pour qu'ils soient lus par d'autres... » Je n'ai pas voulu le croire, mais j'ai ouvert et sur la page de titre il y avait inscrit : « Alec Barnes a le plaisir de vous prêter ce livre. » C'est là que je suis tombée amoureuse.

– Comme ça, en une seconde ?

Elle hoche la tête, attendrie par ses souvenirs.

– C'est étrange. Je m'en rends compte maintenant que je te le raconte : ce que j'aime chez lui, c'est sa liberté, son côté loufoque, atypique, un peu écorché vif, mais aussi son indépendance et ses projets dans tous les sens. Et c'est exactement ce que je lui ai reproché.

– Au moins, tu sais ce que tu apprécies chez lui, me dis-je en pensant au test lu tout à l'heure et à

tout ce que je fais qui est parfois l'inverse de ce que je devrais.

– Tu veux la vérité ? dit-elle après un silence où nous regardons toutes les deux Ivy aller et venir dehors. En fait, je me suis vexée quand il m'a parlé de ce boulot. Il me demandait mon avis, mais j'ai eu l'impression qu'il avait déjà dit oui. Qu'il était prêt à changer de vie, avec ou sans moi. Alors ça m'a énervée et quand je suis comme ça, je fais et je dis n'importe quoi.

– Alors là, je comprends à trois cents pour cent, hélas...

Mais trois fois hélas, mes pires soupçons se réveillent : est-ce qu'Alec compte aussi changer de femme ?

– Tu n'as peut-être pas tous les éléments, dis-je en pensant à la rousse devant le motel.

– Ivy m'a conseillé de lui faire confiance.

J'aimerais bien qu'Ivy ait raison, mais sur ce coup-là son optimisme me semble presque candide.

Car Alec cache des choses à Kim.

Le tout est de savoir quoi...

– Alors je vais essayer de ne plus me prendre la tête et de l'aimer comme il est. Même si parfois je me dis que je ne le connais pas vraiment.

Kim reste songeuse. À part l'écouter et être là, je ne sais pas vraiment comment l'aider, mais, à cet instant, je suis sûre que partager mes soupçons ne ferait que l'embrouiller davantage. Et que ce n'est pas non plus le moment d'étaler mes petites affaires de cul avec Neil. Alors je me tais.

Et je remise mes vieux démons au placard, en priant pour qu'ils épargnent mon amie et qu'elle puisse avoir confiance en Alec, l'homme de sa vie.

– Je viens d'avoir une idée, dit Ivy en nous rejoignant avec un air joyeux presque régénérant.

En général, ce genre d'affirmation chez Ivy est une annonce de plan.

– Est-ce que ça commence par « et si ? »... lui demande Kim en se forçant à sourire.

Ivy éclate de rire.

– Alors je vous rappelle que le 14 février, c'est... dit-elle en m'adressant un clin d'œil.

– Non, s'il te plaît, Ivy, commencé-je à me lamenter.

Comme je m'apprête à militer pour la défense des droits de tout intéressé à choisir de fêter, – ou pas – son anniversaire, Kim pose sa main sur la mienne pour que je laisse Ivy continuer.

– C'est la Saint-Valentin, poursuit Ivy en me regardant avec insistance. Donc je propose qu'on organise une fête sur le thème de l'amour. Pour tous les amoureux de cette maison.

– On n'en a que deux en stock en ce moment, fais-je remarquer en souriant à Kim.

- Mais nous sommes tous des amoureux en puissance. Un jour ou l'autre ! réplique Ivy.
- Ivy, notre optimiste préférée !
- Et puis l'amour c'est magique, donc si on lui fait une fête, un peu comme les druides faisaient des fêtes pour la nature et cueillaient du gui, ça le fera s'épanouir, j'en suis sûre !
- Pour le gui, ça ne va pas être facile d'en ramasser dans les palmiers...
- Tu fais du mauvais esprit, me gronde Kim. Écoute l'organisation du plan « et si ».
- L'idée c'est que tout le monde participe : la préparation de la fête sera l'objectif, soit un but commun et des actions collectives.
- Tu tiens compte du fait que nous avons parmi nous quelques irréductibles individualistes ? susurré-je.

Ivy lève les yeux au ciel en riant.

- Donc, projet de groupe, rapprochement par thématiques et activités en fonction des affinités, reformule avec sérieux Kim comme si elle parlait de l'organisation d'un séminaire professionnel.

Il y a bien une personne dans cette maison avec qui j'ai eu récemment quelques affinités thématiques...

Repoussant mes rêvasseries de cancre du fond de la classe, je m'efforce d'écouter et de faire des propositions.

- On pourrait aussi faire de l'accrobranche ou du paintball ?

Perso, je me vois très bien dégommer Alison à coups de pistolet à peinture !

Kim me lance un regard affectueux sous lequel je devine une pointe de réprobation.

- Je récapitule, dit Ivy sans relever mon intervention, on décide de faire une fête pour le jour J et on commence à la préparer dès aujourd'hui tous ensemble.
- Le jour J, répète Kim en essayant de capter mon regard. Tous ensemble...

Mais mon attention est complètement happée par Alison qui apparaît alors dans le salon, vêtue d'une robe courte échancrée jusqu'au milieu des seins.

- Une fête ici ? dit Alison en avançant vers nous. Ça risque d'être un peu ennuyeux, non ? J'en parlais justement avec Neil et Anish quand ils sont rentrés hier soir, et ils sont chauds pour aller jusqu'à Miami pour la Saint-Valentin. Ils sont invités à une énorme soirée à South Beach, il paraît qu'il y aura même Beyoncé. Alors ça m'étonnerait qu'un thé dansant autour d'une piscine les branche.

Sans se démonter, Ivy lui sourit. Quant à moi, je me force à ne pas noter le « hier soir, quand ils sont rentrés... »

- Notre idée, c'est un truc simple, amical et détendu plutôt qu'une méga-soirée paillettes et show-biz, dit Ivy avec assurance.

Mais je vois ses doigts trembler. Aussi, même si ce n'est que l'idée d'Ivy au départ, je me rapproche d'elle et passe mon bras sous le sien, histoire de bien montrer que j'adhère désormais totalement à ce plan. Sans que nous nous soyons concertées, Kim se place de l'autre côté.

Barrière de défenseurs avant un penalty.

– D'ailleurs on était en train d'organiser la soirée : pour commencer un petit bingo, commence Kim.

– Puis un concours de scrabble, continué-je sans sourire, mais heureuse que Kim attaque aussi fort.

– Et un mini tournoi d'échecs pour terminer ?

– Faites comme vous voulez, soupire Alison en se servant un grand verre de jus d'orange sans en proposer à quiconque, mais moi je vous le dis, des trucs délire, des gens dingues, des marées d'alcool dans la piscine et tous à poil en train de danser sur les tables, c'est ça le kif !

– Tout un programme, marmonné-je.

Bras dessus, bras dessous avec mes amies, j'ai un peu l'impression que nous sommes trois petites filles en couettes en train de proposer un goûter avec pêche à la ligne à une grande délurée qui en est déjà bien au-delà du baiser avec la langue.

– En plus, pensez un peu à Neil et Anish !

C'est justement au premier que je m'efforce de ne pas penser quand je regarde Alison...

– Des types comme eux ont l'habitude de trucs déjantés, torrides et très people, continue Alison en se rapprochant de nous.

Ses yeux brillent et ses dents luisent quand elle sourit.

C'est étrange, mais je ne vois pas tout à fait Neil ni même Anish sous cet angle et j'ai du mal à les imaginer évoluer dans ce genre de fête. Mais au fond, cette image différente de celle qu'il donne à voir ici ne me rappelle qu'une chose : je ne le connais pas. Et je ne sais pas du tout quelle est sa vie.

Et je te rappelle qu'hier soir, une fois votre rapprochement terminé, il s'est empressé de sortir avec ses potes sans plus se préoccuper de toi.

Bon point pour ma conscience, mais point sensible pour moi...

En face de nous, Alison sirote son jus en remuant de temps en temps le contenu de son verre avec un air rêveur.

Quelque chose dans son regard indique qu'elle est en train de mettre au point un nouveau tir de roquettes explosives.

– C'est pour ça qu'on s'entend si bien : on apprécie les mêmes choses... finit-elle par dire. Les trucs pantouflards et les petites soirées popote-branlette à deux balles entre amis, c'est pas ce qui

nous fait bander !

Voilà ce qu'on appelle une conclusion qui claque !

Et qui a le mérite d'être claire : elle s'ennuie ici. La bonne nouvelle est que si elle s'ennuie tant, elle devrait vite repartir vers d'autres cieux plus excitants...

Mais je reste bouchée bée. Tout aussi sciées que moi par cette surprenante tirade, Kim et Ivy hochent la tête.

– Ah oui bien sûr, répète Kim après Ivy.

J'acquiesce à mon tour incapable de savoir si Alison nous prend de haut, en pitié ou pour des imbéciles !

– Alors pour vous tenir compagnie dans votre petit séjour-retraite au cul du monde, Max et moi, on a décidé de rester encore un peu.

Qui l'eut crue si solidaire ?

Mais mauvaise nouvelle évidente : elle compte rester et à nouveau sans en avoir été priée par quiconque... Je fixe Ivy qui garde un sourire imperturbable. Kim ne peut retenir un fin sourire en me faisant un clin d'œil.

Alison finit son jus d'orange et pose son verre vide sur la table basse. Puis elle se dirige vers la piscine sans se soucier de qui ramassera ce qu'elle laisse derrière elle : *un verre sale, des paroles au parfum de ragot. Et mon envie de la trucider !*

25. *Business angel*

– *Hello darling !*

Un grand homme mince aux cheveux blancs se tient sur le seuil de la porte. Il arbore une fine moustache à la Clark Gable qui lui donne un air à la fois suranné et élégant. Son costume trois-pièces en lin renforce cette impression d'appartenance à une autre époque.

– Oh, oncle James, crie Ivy en se précipitant vers le nouvel arrivant. Mais je ne savais pas, qu'est-ce que tu... ?

– La maison des amis chez qui nous étions a pris l'eau : trente centimètres de marée sur la terrasse et autant dans les pièces du rez-de-chaussée. Un vrai cauchemar aquatique, sourit-il en serrant Ivy contre lui. Mais, ici tout va bien ? On a vu la voiture accidentée près du portail : quelqu'un a été blessé ?

– Non, mais le jardin a été assez abîmé. Et la piscine... commence Ivy, que je sens prête à déballer sans attendre le pince-nez, le moteur et la filtration en berne.

– L'essentiel, c'est que tout le monde soit sain et sauf et les pieds au sec, la coupe une autre voix.

Derrière James Ashner apparaît alors un autre homme environ du même âge, soit environ 160 ans à eux deux : plus petit, tout en rondeur et revêtu d'un costume, chemise blanche et nœud papillon. Une élégance d'un autre siècle assez peu adaptée à la température et encore moins aux exigences de la mode contemporaine, surtout si j'en juge par la partie basse de sa tenue composée d'un bermuda, de chaussettes hautes et de chaussures lacées type rangers. Il sourit d'un ample sourire qui fait remonter vers son front ses lunettes aux verres jaunes. Puis, avançant d'un pas, il prend à son tour Ivy dans ses bras pour l'embrasser plusieurs fois.

– Il a un petit air d'Elton John, chuchote Kim.

En effet un écart de quelques millimètres se dessine entre ses incisives, soit un magnifique spécimen de dents du bonheur.

Kim et moi avançons pour saluer les propriétaires de la maison, James Ashner et Henry Lowis. À ce moment-là arrive Gillian, un peu essoufflée.

– Oh monsieur Ashner, monsieur Lowis, je ne vous attendais pas...

– Pour une fois, elle s'est fait griller sur le coup de l'entrée théâtrale, murmuré-je en la regardant embrasser les nouveaux arrivants.

En fait, elle se laisse embrasser : car l'un après l'autre, James et Henry la serrent contre leur cœur. La pauvre Gillian semble gênée par ces embrassades, mais je souris devant la bonne humeur qui se dégage de ces deux hommes : à peine ont-ils franchi la porte de leur maison que l'atmosphère

se remplit de légèreté affectueuse et d'un parfum de violette inattendu.

– Alors, je suppose que vous êtes Kim et vous Mia, dit James Ashner en nous serrant la main, Ivy m'a beaucoup parlé de vous.

En tout cas elle a dû faire de nous des portraits ressemblants vu qu'il n'a eu aucun doute sur qui est qui.

– Nous aussi, clamons-nous d'une même voix en pensant à nos années collège où Ivy nous faisait rêver avec son oncle de Hollywood.

Il nous dévisage d'un air surpris tandis qu'Henry s'accroche à son bras.

– Grâce à vous, on s'est fait des délires « Rêve avec les stars » plusieurs saisons de suite !

– Oh, ravi de vous avoir amusées avec mes aventures à Hollywood. Mais je n'étais qu'assistant, et le back-office des stars est parfois bien moins glamour qu'on ne l'imagine, dit-il en souriant presque timidement.

– Et ici, vous n'avez pas eu trop peur avec la tempête ? demande Henry en enlevant sa veste de costume.

Il porte de grosses bretelles pour retenir son bermuda, j'essaie de ne pas trop le détailler de bas en haut, mais chaque élément de sa tenue mérite une attention soutenue.

– Gillian nous a rassurés sur l'état de la maison, mais on s'est fait du souci pour vous, continue James.

– Nous avons été rassurés, informés heure par heure et briefés pour parer à toute éventualité climatique dans les moindres détails, dis-je sans ironie en souriant à Gillian.

– En tout cas, je suis bien content d'être de retour au sec, car l'*acqua alta* je ne la supporte qu'à Venise, dit James en éclatant de rire.

– Ce que tu peux être snob ! plaisante Henry.

Des pas retentissent dans l'escalier : je reconnais la démarche souple et terriblement sensuelle de Neil. James et Henry suivent du regard l'avancée de l'apparition divine qui descend les marches. Chemise rose mal boutonnée, short anthracite tombant sur ses hanches et cheveux plaqués en arrière : Apollon sort visiblement de la douche.

Dans ma poitrine mon cœur se met à battre comme un coucou suisse clamant sa joie sur le seuil de son chalet : je crains qu'il ne m'explose les côtes avec ses battements ravis et je prie pour que mon trouble ne se voie pas.

Neil sourit en se dirigeant main tendue vers le couple.

– Bonjour, dit-il de sa voix chaude, je suis Neil Robertson, un ami d'Ivy. Merci de nous avoir accueillis ici.

Plus courtois tu meurs !

Sa main ferme tendue, ses yeux bleus perçants qui ne cillent pas et son sourire ravageur font le reste.

Et au moins aussi fascinés que moi, tu ne cherches pas bien loin...

Car Henry et James semblent complètement sous le charme.

– C’est un plaisir de vous avoir à la maison. Vous êtes bien installés ? demande James en se reprenant.

– Tout est idéal. Je crois que je dors dans votre chambre, répond Neil avec un nouveau sourire.

– Oh, murmure Henry, quelle agréable nouvelle !

Fronçant les sourcils, James lui donne un petit coup de coude. Je pouffe discrètement : on dirait deux ados en train de se faire des blagues.

– Je vais aller enlever mes affaires pour que vous puissiez...

– Oh non, ne partez pas si vite, on a le temps, dit James.

Pas plus que moi, Henry ne peut détacher son regard de Neil, mais comme il surprend mon œil fixe et rond sur le bel éphèbe, il me fait un petit clin d’œil qui me le rend encore plus sympathique.

Simple connivence entre admirateurs de beauté, n’est-ce pas ?

– Mais, dit Ivy, de toute façon, on va repartir, on ne va pas vous envahir quand vous êtes de retour chez vous et que vous avez certainement envie d’être tranquilles.

– Mais on est toute l’année tranquille, ma petite Ivy, maintenant, ça fait maintenant presque deux siècles que je suis à la retraite...

– Laissez-nous le temps de tout remettre en état et vous ne verrez même pas qu’on était là, intervient Kim.

– Ce serait tellement dommage, s’amuse Henry avec un nouveau regard appréciateur en direction de Neil.

Mais son œil se met à pétiller de plus belle quand il voit apparaître Anish qui rejoint le rez-de-chaussée.

– Tu vois James, on a bien fait de rentrer, avoir les pieds mouillés en compagnie d’octogénaires n’a rien d’excitant à notre âge, mais revenir chez nous est un bain de jouvence ! murmure Henry en attrapant le bras de James.

– Ivy, tu n’as pas le choix, dit solennellement James. On en reste à ce qui a été convenu entre nous : toi et tes amis êtes ici chez vous jusqu’à la fin de semaine.

– Il faut se rendre à la raison, ajoute Henry. Vous êtes jeunes, dynamiques et beaux, nous sommes vieux, décatis et moches, donc nous avons besoin de vous vampiriser pour vivre encore quelques années.

Dans le silence un peu gêné qui suit, j'éclate de rire. Tous les regards se tournent vers moi : je me mords les lèvres, gênée, vont-ils penser que je suis mal élevée ? Mais James rit à son tour.

– Mia, ne perdez jamais ce rire, c'est une merveille affreusement contagieuse. Et savoir rire est une des plus belles choses de la vie.

Je rougis presque sous le compliment, mais, quand je surprends le regard approbateur de Neil posé sur moi, je deviens écarlate.

– Et comme rire est le propre de l'homme, ça a guidé mes choix de vie, sourit Henry avec un regard malicieux vers son compagnon.

Décidément il me plaît le petit Elton John !

Tandis que James et Henry s'asseyent dans les canapés, Anish et Neil accompagnent Gillian vers la voiture pour récupérer les valises : je m'attends à les voir revenir avec une cohorte de bagages, mais ils portent juste un petit sac TWA bleu marine orné d'un planisphère et d'un petit avion blanc.

James suit mon regard.

– Quand j'étais petit, j'étais fasciné par les hôtesse de l'air. Ma mère m'a dissuadé de choisir ce métier en prétextant que le calot ne m'allait pas, mais j'en ai gardé une passion pour ce sac ! Et celui-ci est d'époque ! rit-il.

– J'ai eu le même problème à l'armée : le calot n'était pas mon style, confie Henry.

Soudain je me souviens de ce qu'Ivy nous a un jour raconté : les nombreuses décorations et galons sur les épaules et la casquette du compagnon de son oncle après la guerre en Europe. Envoyé pour former en nombre les pilotes aux côtés des instructeurs de la RAF, il aurait conduit de nombreuses patrouilles et sauvé plusieurs de ses pilotes par des coups aériens prodigieux. L'histoire familiale des Weiss racontait aussi qu'il aurait accompagné Churchill à Yalta avant de travailler durant quelques années en tant que pilote en Afrique.

« Peut-être qu'il est mercenaire ou marchand d'armes » disait Ivy, et cela nous faisait rire.

Et quand je vois aujourd'hui ce petit homme replet et souriant, j'ignore qui il était vraiment, mais je devine sous la bonhomie apparente la trempe d'un homme solide.

– Nous voyageons léger, dit James en observant avec tendresse son sac, une habitude prise à moto.

– Alors la magnifique Triumph avec side-car qui est dans le garage est à vous ? dit Anish, admiratif.

– Oui, explique Henry, je l'ai ramenée en bateau d'Angleterre, mais je crois qu'avec tout ce que j'ai changé dessus au fil des années, il n'y a plus que le bouchon du réservoir qui est d'origine.

– Mais vous continuez à... commence Kim qui hésite à terminer sa phrase craignant soudain que ce ne soit désobligeant.

– On fait partie d'un club moto à Tampa ce qui nous fait un week-end par mois de balade. Et le

side-car, c'est pour mes outils, précise Henry, car ce genre de moto retapée, c'est capricieux !

Personne ne réagit ouvertement, mais nous sommes tous sciés : à leur âge, en moto ? Quant à moi, je les adore !

– Et si je faisais des cafés ? propose Ivy en se dirigeant vers la cuisine.

De la main, elle nous fait signe de rester avec son oncle et Henry. Après avoir questionné Kim sur l'état de sa voiture, ce dernier dit qu'il regardera ce qu'il peut faire puis il se lève pour aller se rafraîchir à l'étage. Comme il s'apprête à ramasser leur sac, Anish et Neil se précipitent pour l'aider. Tandis qu'ils gravissent l'escalier, je les entends réorganiser notre installation de chambrées.

– Laissez-moi deux minutes pour enlever mes affaires et refaire le lit, lui dit Neil. Je vais m'installer dans la chambre d'Anish, ça me rappellera le temps où je partageais celle de mon frère !

– Oh, regrette Henry, ça ne m'aurait pas dérangé de dormir au grenier, mais James a horreur des araignées.

Quand ils redescendent, Alison les accompagne. Le regard de James passe sur son profond décolleté et ses jambes nues, avant qu'il ne se lève courtoisement pour la saluer. Elle lui tend une main hautaine.

– Je vous en prie, faites comme si nous n'étions pas arrivés sans prévenir, sourit James une fois rassis. Quels sont vos projets pour cette belle journée ?

– On parlait de faire une fête pour la Saint-Valentin, dit Ivy en rapportant de la cuisine un plateau de tasses fumantes.

– Quelle délicieuse idée. J'adore les fêtes. Même les plus ratées ! Et dans le temps, dit James songeur, j'ai eu un copain qui s'appelait Valentin, un Français, un type charmant.

Assis en face de lui, Henry fait mine de se renfrogner.

– Il est jaloux, me glisse James, mais il y a prescription, j'avais 14 ans et demi !

– Et toi, tu cherches à me provoquer, mais je suis bien au-dessus de ça, rit Henry.

Je jette un regard vers Alison : assise à côté de Neil, son café à la main, elle semble prendre la pose à chacun de ses mouvements.

Et elle est un peu trop près de lui à mon goût

– Tu veux bien me passer le sucre ? demande-t-elle en posant sa main sur la cuisse de Neil.

Je me crispe malgré moi et évite de regarder Neil à cet instant.

Je ne suis pas au-dessus des provocations d'Alison, mais clairement en plein dans la cible...

– Cette couleur de vernis n'est pas très heureuse avec son teint de peau, murmure James à mon

oreille en m'indiquant du menton les ongles orange d'Alison.

Il tapote gentiment ma main de ses longs doigts secs. Je souris, en me demandant s'il a perçu mon agacement sous-cutané.

– Tout de même, dit Henry en jetant un regard circulaire autour de lui, quel plaisir de se retrouver chez soi, entouré de jeunes gens charmants... et des objets que l'on aime.

– Henry est terriblement casanier, fait remarquer James sur le ton de la confidence. Parfois je suis obligé de le pousser dehors pour qu'il accepte les soirées auxquelles nous sommes invités.

– J'en connais d'autres qui passeraient leur temps en mondanités stériles, s'amuse Henry.

– Mais je fais ça pour toi, bougre d'ingrat !

Tout en écoutant en souriant leur joute affectueuse, je me rends soudain compte que quand Henry est monté, il a dû remarquer l'absence du vase. Peut-être que son observation sur la décoration est une façon habile d'aborder le sujet, aussi, avant qu'il ne pose la question de la disparition du vase et que je me trouve en situation inconfortable, il vaut mieux que je m'explique. Je me racle la gorge.

– Il faut que je vous avoue quelque chose, dis-je en regardant tour à tour James et Henry.

Avec un sourire, Alison lève le nez de sa tasse et Kim me regarde, surprise. Neil me fixe, un sourcil levé. La tête penchée sur le côté, James m'encourage du regard.

– Mia va faire une révélation capitale, chuchote Alison entre ses dents.

Pour me mettre à l'aise avant ma confession, entrée en matière idéale... mais je ne me démonte pas.

– Je suis vraiment confuse, j'ai fait tomber le vase qui était sur la console de l'étage. Et il est irrécupérable, dis-je pour éviter tout espoir du côté d'une réparation à la super glu.

– Non ? s'exclame James. Celui avec les dorures et les scènes mythologiques à la gloire de Napoléon I^{er} ?

– Ce n'est pas possible !

Un silence pesant s'installe. Je me sens mal, vraiment très mal. Kim me fait une petite grimace compatissante et, à part Alison qui sourit, tous les autres évitent de me regarder pour ne pas me crucifier davantage. Ivy s'apprête à prendre ma défense, mais je lui fais signe que j'assume. Le menton fier, la tête haute, j'opine.

Mea culpa...

– On parle bien du gros ventru couvert d'ors et de pompe impériale ? dit alors Henry d'un ton glacial qui me fait frémir.

Oh putain...

Crispée des pieds à la tête, je suis bien incapable de comprendre s'il le regrette ou s'il le déteste. Mais j'opine, hyper gênée.

– Eh oui, James, nous parlons bien de cette urne immonde, couleur de chiotte, de mauvais goût et complètement tape à l'œil, reprend Henry l'air mauvais.

Il me fait un clin d'œil. Je ne comprends rien.

– Oh quel bonheur ! Mia, vous venez de lever la pire des punitions que cette maison ait pu voir, s'exclame enfin James. Vous venez de me débarrasser définitivement de cette horreur dont ce cabotin m'impose la présence sacrificielle depuis vingt ans.

Levant les yeux au ciel, Henry prend un air offusqué en s'entendant traiter de cabotin. Mes yeux passent de l'un à l'autre, avec l'impression d'assister à un match sans arriver à déterminer qui a le ballon.

– Tu exagères, c'était un cadeau choisi avec amour, susurre Henry un sourire aux lèvres.

– Ah oui, et vous savez de qui ? D'une brève mais jolie erreur de jeunesse rencontrée à la Mostra de Venise... et aussitôt regrettée. Mais depuis, ce jaloux torturé à qui j'ai eu la bêtise d'avouer mon infidélité, dit-il en nous montrant Henry du doigt, exige, alors qu'il y a prescription, que je vive avec ce vase en haut de l'escalier.

– Comme ça, à chaque fois que tu es monté te coucher, tu as pu contempler la laideur de ta trahison. Et le mauvais goût de ta conquête... sourit Henry avec malice.

– Je ne te l'ai jamais dit, mais c'était vraiment cruel comme traitement, dit James très sérieusement. Alors Mia, du fond du cœur, merci, vous m'avez libéré d'une vision quotidienne culpabilisante... et terrifiante !

– C'est vrai qu'il était moche, gras et prétentieux !

– J'ose espérer que tu parles du vase, rit James. Vraiment, grâce à vous Mia, je me sens tellement soulagé !

Et moi donc ! Car même si je comptais réparer ma maladresse, je me sentais très mal.

– Mais Mia, chuchote James à mon oreille, s'il vous est venu à l'idée de le remplacer, je vous en prie, abstenez-vous. Ça fait vingt ans qu'Henry me fait contempler mon remords, alors il est temps qu'il passe à autre chose.

J'acquiesce, assez satisfaite de ne pas avoir à retrouver un vase identique, mais cherchant déjà une idée de cadeau pour remercier cet étonnant couple de sa gentillesse.

– Eh bien, quelle nouvelle ! soupire Henry, mais au moins le petit chat n'est pas mort...

Comme il sourit, tout content de lui, je le fixe, un peu déstabilisée. James le rabroue.

– Mais arrête de rire de tout, c'est sérieux ! D'ailleurs, qui connaît cette tirade dont tu me rebats les oreilles depuis que tu fais partie d'un club de théâtre ?

– Moi, dit alors Alec en entrant dans la pièce.

Une main sur le cœur, il récite la réplique de Molière :

– « C'est dommage, mais quoi ! Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi. Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ? »

– « Non », répond Henry en se mettant debout.

– « Vous ennuyait-il ? »

– « Jamais je ne m'ennuie », minauda Henry.

Admiratifs de ce duo improvisé, nous ne disons mot. Henry termine par une courbette avant de se rasseoir en riant et nous applaudissons tous. Alec se présente alors et serre chaleureusement la main de James et Henry.

J'aperçois le regard fier de Kim sur l'homme qui fait battre son cœur.

Tandis que les conversations reprennent autour de la table basse, je me renfonce dans le canapé. J'observe les deux vieux messieurs se sourire avec tendresse, admiratrice de leur complicité et de leur connivence sous leurs affectueuses chamailleries.

Est-ce cela un couple ? Deux êtres capables de se pardonner, de s'aimer malgré les difficultés, les trahisons, et d'en plaisanter ensemble ?

Mon regard dérive sur Kim et Alec : assis face à face, ils se cherchent du regard avant de se sourire presque timidement. Je ne peux m'empêcher de scruter le visage d'Alec, cherchant à y lire les stigmates de son infidélité. Mais tourné vers Henry, il parle théâtre avec enthousiasme tandis que de l'autre côté Kim explique son travail à James, très intéressé.

Assis en face de moi, un bras replié derrière le crâne, Neil est étonnamment silencieux. Comme d'habitude, sa chemise remonte légèrement sur sa hanche, découvrant une bande de peau caramel que je sais douce comme de la soie. Quand il repousse ses cheveux en arrière, la lumière qui joue dans ses mèches forme une auréole. Un léger sourire aux lèvres, il observe lui aussi Kim et Alec.

À quoi pense-t-il ?

Nos regards se croisent à cet instant : son sourire est si beau qu'il me fait presque trembler.

Si je m'écoutais, je me lèverais, je me jetterais dans ses bras et je dirais...

Mais je n'ai pas le temps de fantasmer davantage car sonnerie et vibreur entament une java tonitruante au fond de ma poche.

On dirait que je n'ai pas fait tous les réglages préalables pour la discrétion...

Car le regard ironique d'Alison suit avec attention l'extraction de mon iPhone flambant neuf. Je

garde un air serein malgré mes difficultés à le sortir de ma poche de pantalon où il est enfoui sous mon boxer rouge.

Clairement pas le moment de faire tomber ma culotte de mère Noël en sortant le téléphone...

Mais je pourrais m'étouffer avec la culotte en apercevant le nom qui s'affiche sur l'écran : « Palmborg ». Un frisson de déplaisir accompagné d'une bonne montée de stress me fait trembler des pieds à la tête. Et cette fois, pas de sensualité...

Qu'est-ce qui se passe ?

– Excusez-moi, dis-je en me levant brusquement.

Je me dirige d'un pas rapide vers la terrasse.

– Oui, dis-je en décrochant.

– Mademoiselle Andrews, je suis heureux de vous entendre.

Bonheur pas complètement réciproque, mais ce n'est pas le moment de le contrarier...

– Je viens aux nouvelles : je vois passer sur votre compte un nouveau débit de trois cent vingt dollars. Est-ce normal ? Dois-je en conclure que vous avez résolu votre problème de trésorerie ?

– Nous avons fait un bon chiffre à la boutique ce week-end. Tout va rentrer dans l'ordre sous peu, je vous assure.

Épaules serrées et paume écrasant le téléphone, j'arpente le bord de la piscine.

– Seuls les comptes créditeurs sont en mesure de me rassurer, mademoiselle.

J'imagine son air pincé et ses fines lèvres serrées sur le mot « créiteur ».

– Nous allons sans doute faire une grosse vente, gémis-je presque.

J'ai l'impression de quémander la cigarette du condamné à un Palmborg intraitable.

– Peut-être, sans doute... L'incertitude ne fait pas partie des valeurs qui ont fait la réputation et la pérennité de la Bank of America. Aussi, dans votre cas, soyez certaine que nous prendrons les mesures qui s'imposent si vous n'améliorez pas votre situation dans les meilleurs délais, dit-il en raccrochant après de brèves salutations distinguées.

Et merde !

Je me laisse tomber sur la margelle tout en malmenant mon téléphone entre mes doigts. Je remarque alors un SMS que je n'avais pas vu.

[Mia, ton comportement est très immature.

Tu devrais songer à t'interroger sur pourquoi tu m'évites
et fuis toujours les problèmes et la réalité. Nic]

Alors là, ce n'est vraiment pas le moment !

Par réflexe, je porte la main à mon cou pour me souvenir aussitôt que je n'ai plus mon pendentif. Mais je me souviens aussi que depuis ce matin je suis complètement adulte, depuis quelques années majeure et vaccinée, que je m'assume et que je n'ai aucun besoin de leçon de morale... Plutôt d'un ticket de loto gagnant ou d'un miracle. Mais je ne crois pas aux miracles. Et je ne joue pas au loto.

Et puis, je ne suis pas immature !

Dans un sursaut volontaire, je redresse le dos, bombe le torse et appuie sur la touche « suppr » avec délectation.

Si seulement je pouvais faire « suppr » sur Nicholas par la même occasion !

Mais s'il y a bien une chose que j'ai retenue des conseils en organisation de Charlie, c'est de toujours sérier les problèmes : « Les majeurs tu les traites, et les facultatifs tu les bennes ! » Nicholas est et restera un problème facultatif.

Alors j'oublie et je me focalise sur le problème essentiel du moment : mon compte en banque. Mon seul espoir est que Nuola n'y ait pas encore déposé les recettes. Mais à mon SMS interrogatif, elle répond aussitôt :

[Tout est sur le compte depuis hier matin 8h !]

Et flûte.

[Un problème ?]

[T'inquiète, c'est parfait.]

Dramatique, mais parfait...

[BTW Jack Lavie devrait passer vers 18 h. Tu seras arrivée ?]

Oups ! j'ai complètement oublié de la prévenir que je ne rentrais plus.

[Changement de programme, je rentre + tard.]

[Pas de pb, je gère !]

[Merci +++ Bonne chance !]

[:-)]

Heureusement que Nuola assure. Mais je ne suis pas complètement apaisée car si je veux éviter le bannissement bancaire, mon unique espoir repose entre les mains d'un caractériel et lunatique reconnu, Jack Lavie.

Vraiment très hypothétique...

Je soupire si lourdement qu'il me semble que l'eau de la piscine se trouble.

– Ça va ? me demande la voix la plus mélodieuse de la maisonnée.

Depuis mon doublé téléphonique stressant – Palmborg + pointe de fiel made in Nicholas –, je préférerais être seule : au bout du monde, dans un blockhaus et sans géolocalisation possible par les services de radiation de la Bank of America.

Mais quand Neil s'assied sur la margelle de la piscine à côté de moi, sa simple présence me fait réapprécier le genre humain, le masculin en général et lui en particulier... Un loquet se déverrouille en moi, une pesanteur générale disparaît et j'ai l'impression de pouvoir enfin respirer normalement.

Le voilà mon miracle !

– Tu voudrais bien mettre ton téléphone à l'abri ? J'ai peur d'être à nouveau maladroit, dit-il d'une voix malicieuse en enfonçant à son tour ses pieds nus dans l'eau.

Je me tourne vers lui : il me sourit avec tant de douceur qu'une seconde j'oublie tout, à part me perdre dans la contemplation du miracle assis à côté de moi.

Mais le spectre de Palmborg avec sa faux réapparaît, grimaçant de rigueur et d'exigence de certitudes.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? De loin, je t'ai vue te crispier, demande Neil de sa voix chaude.

– Rien, dis-je en agitant mes orteils sous l'eau. Rien du tout.

Je n'ai pas pour habitude de me plaindre ni de raconter mes problèmes majeurs ou même facultatifs. Et encore moins à un garçon que je connais à peine.

Et si je tiens compte de ce que je sais de sa réussite professionnelle, il doit être très loin de mes petites préoccupations à trois dollars six sous.

– C'est un rien qui a l'air de prendre de la place dans tes pensées, sourit-il. Tu as des ennuis ?

Sans répondre, je remue mes pieds en faisant de petits ronds juste sous la surface.

Oui. Mais à quoi cela me servirait d'en parler ?

Et si tu te demandais plutôt ce que tu aurais à y perdre ? demande ma petite voix que j'avais crue en vacances.

De l'indépendance, du prestige, de la crédibilité ? Évidemment ! Je ne veux pas passer pour la pauvre fille qui galère, et encore moins pour celle que l'on plaint. Je suis Mia, forte, battante, courageuse et qui se débrouille parfaitement toute seule.

Alors tu te tais juste par orgueil ? relève ma petite voix.

– Mais pas du tout ! marmonné-je à voix haute.

– Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je pourrais peut-être t'aider ? demande Neil.

Ses yeux bleus me fixent, confiants, comme un lac limpide et apaisant après des heures d'escalade de montagnes escarpées.

Je ne peux que le regarder, muette et perplexe : pourquoi suis-je incapable de dire ce qui me tracasse au point de faire des nœuds dans mes synapses ?

Il continue à me sourire tandis que je reste silencieuse.

Complètement fermée et coincée.

Comme un flash, un souvenir d'enfant me revient : ma grand-mère me répétant « il suffit de commencer... »

– Tu veux bien m'en dire un peu plus que rien du tout ? demande alors Neil en appuyant sa demande d'un regard affectueux.

Honnêtement, même Palmborg craquerait devant un tel regard !

Je hausse les épaules en souriant, mais je continue à le surveiller du coin de l'œil. Il semble sincère. Alors pourquoi pas ? Pourquoi ne pas être tout simplement moi-même, Mia, qui bosse, qui galère, qui ne s'en sort pas malgré toute sa volonté, sa force de caractère, son énergie ?

Et au fond, on ne sait jamais ! Si faute avouée est à moitié pardonnée alors qui sait, problème exprimé est peut-être à moitié résolu ?

– J'ai des problèmes avec ma banque, commencé-je avec la sensation de me jeter dans le vide.

Il se contente de hocher la tête et continue à remuer ses orteils sous l'eau en parallèle des miens.

– Je n'arrive pas à me remettre à flot. Et si je ne résous pas le problème rapidement, ils vont couper tous mes crédits. Du coup, je vais être complètement coincée. En faillite. Et Palmborg va me virer. Et à part emprunter à des usuriers à des taux de trente pour cent qui ne feront que me plomber davantage, je ne vois vraiment pas comment je vais faire.

Tout est sorti comme une bourrasque de ma bouche. Comme un torrent qui brise un barrage : un aveu de faiblesse, de panique et d'impuissance que je n'ai jamais pu faire à quiconque, ni mes amies ni ma grand-mère, ni évidemment Mr Palmborg. Et derrière cet aveu, il y a un bon paquet

d'angoisses.

Étonnée, je marque un silence. Le regard bleu de Neil est posé sur moi.

– Je ne veux pas qu'on saisisse la maison de mes parents, continué-je d'une voix étranglée.

Des larmes me montent aux yeux. Il pose sa main sur la mienne. La pression de ses doigts me fait du bien, comme si certaines inquiétudes s'évanouissaient, en particulier ce sentiment angoissant d'être seule au monde face à une montagne de problèmes insolubles.

Je laisse ma main sous la sienne, profitant de la sensation d'apaisement qu'elle me procure.

– On n'en est peut-être pas là, assure-t-il de sa voix harmonieuse. Il y a certainement d'autres solutions à envisager.

Sans un mot, je fixe ses doigts de pieds plongés sous l'eau.

– Laisse-moi t'aider, dit-il.

– Je ne peux pas accepter, hésité-je.

Il serre violemment ma main.

– Décidément, tu ne veux rien de moi ! dit-il d'une voix sèche qui me fait tourner le visage vers lui.

Il me dévisage, l'air déçu ou furieux, je ne sais pas. *Est-ce que je l'ai vexé ?* Un peu gênée, je lui souris rapidement avant de baisser le visage. Ses yeux bleus sont presque violets, avec des éclats d'acier. J'ai l'impression que si je soutiens plus longtemps son regard, il va deviner l'étrange combat qui s'agite en moi, entre résistance et abandon. Car à cet instant, pour la première fois de ma vie – récente –, au-delà de la peur de dépendre d'autrui ou de me faire avoir, je vois apparaître la possibilité de partager mes soucis et de m'appuyer sur quelqu'un.

– Je ne veux pas faire l'aumône, murmuré-je, mal à l'aise.

D'un geste tendre, il relève mon menton pour plonger ses yeux dans les miens. Je me sens défaillir, comme si tout mon être était en vrac, ma peau en effervescence et mon cœur en guimauve.

Encore trente secondes de ce regard et je me dissous dans l'espace !

– Qui te parle de faire une quête ? sourit-il, me ramenant ainsi sur Terre. On pourrait tout simplement lever des fonds pour ta boutique ?

Je hausse les épaules, touchée qu'il persiste à vouloir m'aider malgré ma résistance. Sans lâcher ma main, il s'incline vers moi et nos épaules se touchent. Quand je tourne la tête vers lui, il me sourit avec tendresse. Pour ne pas perdre le nord, je fixe son grain de beauté qui remonte sur sa joue.

Je repousse l'envie de poser mes lèvres dessus puis de dériver vers sa bouche...

Pas le moment de batifoler, on parle affaire ! me sermonne ma conscience. Et il me suffit de penser aux lèvres serrées de Palmborg pour me reconcentrer.

Mais à cet instant je pourrais poser ma tête sur l'épaule de Neil, me laisser aller et il me semble que je me sentirais rassurée.

– Tu es propriétaire des murs et si je comprends bien, tu n'as qu'un problème de trésorerie temporaire.

– Un peu trop durable à mon avis, ris-je en retrouvant un peu de légèreté et d'espoir. D'ailleurs, avec les dettes colossales que j'ai sur le dos, je ne vois pas comment...

– Et si tu me laissais vraiment faire ? me coupe-t-il. C'est quand même mon métier d'aider les jeunes entrepreneurs, je te rappelle que je suis *business angel*.

Je le regarde, éblouie.

Comment ai-je pu l'oublier ?

Il suffit de le regarder... Ce type est un ange tombé du ciel ! Et rien que son attention, son écoute et sa façon de me regarder donneraient la foi et des ailes à un ours.

Maintenant je crois aux miracles. Et je vais m'en sortir.

Rien que pour mériter qu'il me regarde avec des yeux si divins.

Troublée, je me tais un moment.

– Mais tu ne me connais pas et tu es prêt à m'aider ? m'étonné-je.

– Je ne demande qu'à te connaître mieux, sourit-il en passant son pied contre mon mollet sous l'eau.

Un frisson instantané remonte de ma jambe vers mon ventre. Et mon cœur se met à battre si fort que même la piscine en a des remous.

Tsunami aux environs de Tampa...

– Tu ne sais pas à qui tu as affaire, dis-je pour endiguer le flot de frémissements sous-cutanés qui m'agite. Ma dernière boulette, celle qui m'a valu l'appel de mon banquier tout à l'heure, c'est une pitoyable histoire d'aéroport.

– Tiens donc, dit-il.

Sa moue amusée m'incite à poursuivre et à raconter mon histoire de réservation ratée.

Sans pour autant entrer dans le détail de pourquoi je voulais d'urgence réserver...

– J’ai eu un peu le même problème, confie-t-il. J’étais en Europe, je devais me rendre à Genève pour terminer une grosse négociation, j’ai fait ma réservation le soir et quand je me suis pointé à l’aéroport le lendemain à l’aube, l’avion pour la Suisse était complet et j’avais une belle place en première... à destination de Gênes en Italie.

Je le regarde, surprise.

– Gênes se dit Genova en italien... Au final, j’ai perdu l’affaire, mais j’ai finalement passé trois jours sur la Riviera italienne où j’ai rencontré un type qui est devenu mon associé pour l’Europe !

– J’ai moi-même pensé à aller en Argentine...

Et qu’y aurais-je trouvé ?

– Mais tu es bien mieux avec nous ici ! dit-il en riant.

Son ton léger m’empêche de deviner le fond de sa pensée.

Et de me faire des idées.

– Ceci dit, j’ai gardé des séquelles de cette aventure, rit-il. Maintenant, je vérifie comme un malade. Et cet été, quand j’ai pris le billet de mon frère, j’ai relu au moins trois fois la réservation pour ne pas qu’il se retrouve à Sydney au lieu de Bombay !

– Il est allé en Inde ? demandé-je, impressionnée par la mention de cette destination mythique pour tout amateur de yoga.

Depuis des années, mes copines de yoga parlent d’organiser un voyage dans le Kérala, mais je freine des quatre fers dès qu’on en parle : problème d’argent, mais pas seulement... Les plus de dix-huit heures de vol me font avoir le tournis rien que de les lire sur écran...

– Notre mère habite là-bas, dit-il après un silence. Dans un ashram.

Quoi ? Sa mère vit dans un de ces lieux de retraite où beaucoup d’Occidentaux plus ou moins paumés vont se ressourcer ?

Je retiens le sourire qui me monte aux lèvres en pensant que ce retirement du monde a peut-être à voir avec la drogue du frère.

– Elle y est depuis longtemps ?

– Ça doit faire plus de dix ans maintenant.

Je ne peux réprimer un petit « oh » époustouflé. Mais un coup d’œil vers Neil et la couleur maintenant marine de son regard posé sur la surface de l’eau arrête les blagues potaches que j’aurais pu faire sur le mode « va-mange-prie-aime... »

– Alors c’est une vraie conviction pour elle, dis-je en serrant maintenant sa main dans la mienne.

Tu y es allé toi aussi ?

– Plutôt crever que mettre les pieds dans ces repaires de hippies, dit-il en se dégageant brusquement avant de se relever.

Attention, sujet sensible !

– Ces trucs c'est à la limite des sectes, lâche-t-il du bout des lèvres une fois debout. Tous en blanc, le crâne rasé, le sourire béat, les bonjours au soleil, les travaux communautaires, la méditation collective matin, midi et soir et les sermons du maître sur son estrade à la tombée du jour. C'est de l'endoctrinement ces conneries sur le karma.

– Certains y trouvent leur chemin et leur équilibre, murmuré-je prudemment en calculant que sa mère a dû partir alors qu'il avait à peine 18 ans.

Mais qui s'est occupé de lui et de son frère alors ? Le père ? Je m'aperçois alors qu'il n'en a jamais mentionné l'existence...

– Mais il peut y avoir des charlatans, en effet, reprends-je en comprenant que sa mère est peut-être entre les pattes d'un gourou dangereux.

Mais dans ce cas il n'y aurait quand même pas envoyé son frère ?

Comprenant que je n'ai pas assez d'éléments pour juger et que je ne peux l'interroger vu sa réaction épidermique, je me concentre sur ce que je peux faire pour essayer d'apaiser son agacement évident contre tout ce qui touche de près ou de loin aux histoires de karma.

– Toutes proportions gardées, c'est pareil au yoga : que ce soit dans les profs ou dans les élèves, il y a des allumés comme des gens très sains. Il faut faire attention, dis-je parce qu'il garde un silence buté.

– Que trouves-tu dans ton yoga, toi ? me demande-t-il en retrouvant soudain le bleu naturellement doux de ses yeux.

– Un temps de concentration et de calme où je ne pense à rien d'autre, réfléchis-je. C'est un peu difficile à expliquer, mais au début j'avais l'impression qu'à chaque cours, je me recentrais.

Si je lui dis que j'avais le sentiment de remettre ma tête au bon endroit sur mon corps et de me rééquilibrer sur les plans physique et astral, il va prendre ses jambes à son cou !

Parce que, même en tant qu'ange, pas sûr qu'il ait envie de discuter avec une illuminée !

– Mais tu chantes des mantras et tu fais des trucs d'énergies subtiles et compagnie ? dit-il sans pouvoir s'empêcher de plisser le nez.

Je lui souris, attendrie par sa tentative de ne pas paraître méprisant.

– Surtout les jours où je suis convoquée par mon banquier, plaisanté-je en me remettant debout à mon tour.

Neil me sourit, l'air soulagé que nous soyons revenus sur un terrain plus léger. Sans le quitter des yeux, je frotte l'arrière de mon pantalon pour enlever la poussière du sol. Le regard de Neil se pose sur la fourrure du boxer rouge qui dépasse de ma poche.

- Je l'avais oubliée, murmuré-je.
- On n'oublie pas un truc pareil, sourit-il.

Je rosis sous son œil caressant, et, comme tout à l'heure, je songe à ce qui arriverait si nous étions seuls. Mais un simple coup d'œil vers l'intérieur de la maison me ramène à la réalité : Alison plantée devant la baie vitrée en train de nous observer. Neil suit mon regard et hoche la tête.

Depuis quand sommes-nous dehors à discuter ?

– Allez viens, on va retrouver les autres. Et pour ton histoire de banque, n'oublie pas ma proposition.

Quand il passe son bras sous le mien, je me sens prête à affronter tous les Palmborg du monde.

– C'est super gentil, mais je préfère me débrouiller seule, dis-je d'une voix douce pour ne pas le vexer. Enfin pour le moment...

Comme son visage reste imperturbable, je ne sais pas s'il m'a entendue. Mais son bras écrase le mien un peu plus fort.

Dans le salon, l'ambiance semble électrique. James et Henry sont montés se reposer et, dès que nous franchissons la baie vitrée pour rentrer, j'entends Max pérorer sur la Saint-Valentin.

– Vraiment, se soumettre aux diktats d'une fête commerciale, c'est affligeant...

Pour moi, entendre en quasi stéréo ce que je suis capable de clamer est presque désespérant ! Et ce n'est vraiment pas à mon honneur... Aussi je me promets de ne plus jamais rien dire contre la Saint-Valentin.

– Et puis ces soirées où l'on se force à faire la fête sont déprimantes, continue Max décidément très en forme. Quant à toutes ces manifestations de romantisme à outrance, reconnaissez que c'est ridicule.

- Moi je trouve ce jour joyeux, léger et fédérateur, dit Ivy, enthousiaste.
- Si on est fleur bleue et bêtement sentimentale, évidemment ! jette Max.

Ivy se ratatine presque sous le choc et cela me brise le cœur de la voir à nouveau se faire rabrouer par ce type.

– J'adore l'idée de cette fête, on commence quand à l'organiser ? demandé-je à Ivy sans même

prendre le temps de batailler oralement avec Max.

« Tu la cherches encore une fois et je t'arrache la langue » lui fais-je néanmoins comprendre avec regard hostile et signes corporels agressifs. Il détourne les yeux d'un air lassé. Le regard d'Ivy qui flottait un peu paraît se raccrocher à moi, soulagé, heureux, rassuré.

– Mais on sait tous que l'essentiel pour une fête réussie c'est de bien choisir ses invités, dis-je en souriant à Max.

Avec un soupir audible, il retourne à son téléphone en grommelant.

C'est ça, va jouer à Candy Crush !

– Alors, par où on commence ? répété-je.

Sourcils froncés, Kim me fait signe de la suivre dans la cuisine.

– Tu as parlé à Ivy ? chuchote-t-elle en me tirant par le bras.

– Qu'est-ce que tu dois me dire ? sourit Ivy qui nous a suivies. En tout cas, je te remercie de soutenir mon idée de fête, d'autant plus que je connais tes réserves quant à la Saint-Valentin.

– Je te promets que je n'ai soufflé aucun argument à Max, ris-je. Il les a trouvés tout seul !

– Oh lui, soupire Ivy en rougissant.

Son air bizarre me fait me demander s'il n'y a pas autre chose entre Ivy et Max.

– Et comme ça, on fêtera ton anniversaire tous ensemble, se reprend-elle aussitôt.

– Ah non, pas ça ! protesté-je. Je te promets que je ferai tout, les cœurs, les ballons, les culottes rouges, les flèches de Cupidon et la danse des canards, mais par pitié, ne dites à personne que c'est mon anniversaire.

Ivy me fixe, amusée.

– C'est la seule condition que je mets à ma totale implication dans chaque minute de cette fête formid...

– Mais, m'interrompt Kim, je croyais que tu partais ce soir !

– Quoi ? s'écrie Ivy furieuse.

26. Question de priorité

– C’est quoi ce bordel ?

La grossièreté soudaine d’Ivy montre combien elle est fâchée. Mais son visage défait porte tellement de tristesse et de déception que je suis assez satisfaite de ne pas partir ce soir.

Même si c’est en partie indépendant de ma volonté.

– Attends, lui dis-je, c’est vrai, je devais partir et j’avais même pris mon billet.

Kim hoche la tête, comme un confesseur approuvant la dénonciation de son pénitent.

– Et vous ne m’avez rien dit ? Alors c’est ça pour vous l’amitié ? nous demande Ivy, déçue.

– Ivy, dis-je en la prenant par l’épaule, je suis désolée. C’est moi qui ai demandé à Kim de ne pas t’en parler. Je ne savais pas comment te le dire pour ne pas te faire de peine.

– Ben là, c’est loupé, dit-elle, tu pars quand alors ?

Un frisson nerveux me parcourt.

– Je ne pars plus. Voire plus jamais.

Et je raconte pour la deuxième fois en l’espace d’une heure ma boulette de réservation : en répétant mon histoire, je me rends compte qu’il fallait vraiment être à côté de ses pompes pour faire une connerie pareille.

– En gros, tu avais l’esprit ailleurs... me confirment mes amies.

Complètement mal placé, oui : rivé à un trou de serrure !

– Tu pensais à autre chose... À Nicholas ?

– Oh non alors !

– À quelqu’un d’autre peut-être ?

– Pas particulièrement, bégayé-je devant leur mine goguenarde.

– Oh toi, tu es amoureuse, dit Ivy, ravie.

– Non, mais ça ne va pas ! Je vous rappelle que justement depuis Nicholas, j’ai juré de ne plus jamais perdre la tête pour un mec !

Cette phrase sonne si faux que je baisse le nez.

Qui est très certainement rouge, long et couvert d’étiquettes « mensonge non assumé ».

Kim éclate de rire tandis qu'Ivy continue à me titiller gentiment.

- Même pas pour un beau gosse qui t'offre un téléphone, qui t'accompagne en ville et te ramène quand il pleut et qui, il y a peu, vient de passer vingt minutes collé à toi au bord de la piscine ?
- On parlait boulot, m'offusqué-je.
- Évidemment, de quoi auriez-vous pu parler d'autre bras dessus, bras dessous ?
- De banque, de finances et de...
- Et de stock-options bien sûr ! Arrête un peu Mia. Tu peux nous le dire quand même !
- Tu crois vraiment qu'on ne voit rien ? Il te mate à la moindre occasion et tu passes ton temps à le suivre des yeux.

Complètement grillée, mais, comme un animal acculé, je me débats encore.

- Oui, c'est possible, concédé-je, mais ça ne veut rien dire.

Kim lève les yeux au ciel.

- Ça va, je reconnais, il est joli garçon, très sympathique, bien élevé, beaucoup de qualités et une belle position sociale, mais...

Même ma grand-mère serait incapable de faire un portrait aussi gendre idéal...

Ivy secoue la tête, épouvantée qu'il y ait un « mais ».

- Ça ne m'intéresse pas, c'est tout ! affirmé-je.
- Ça ? relève Kim avec une moue réprobatrice.
- Vous savez très bien ce que je veux dire. Pour le moment, avoir un mec ne fait pas partie de mes priorités.
- Faudrait peut-être songer à les revoir avant l'âge de la ménopause, soupire Ivy. Et puis, ce que tu appelles « ça » n'est pas un simple mec, c'est une merveille de fantasmes, un canon à fusion, un péché sur pattes, une essence rare de sex-appeal !

Je pourrais en rajouter à la liste, mais je secoue la tête d'un air absolument pas concerné par ce type de considérations.

- OK, je vais y réfléchir, dis-je après un moment.
- Laisse tomber, Ivy ! Une bombe à yeux bleus lui tourne autour depuis trois jours et elle préfère réfléchir... se désespère Kim.
- Mia ne craque pas pour un mec, Mia n'est pas complètement gaga devant Neil, Mia gère... se moque gentiment Ivy.
- Absolument, affirmé-je consciente qu'à chaque parole que je prononce, je me décrédibilise à grande vitesse.

J'ai intérêt à changer de sujet. Et rapidement si je ne veux pas me faire coincer par mes copines à présent hilares. Je cherche vite fait un sujet de dérivation quand mes yeux tombent sur Max.

Le candidat idéal pour une diversion !

– Mais il y a une chose que je commence à très mal gérer, c’est mon envie de biffer Max, plaisanté-je. Il a quoi ce type, Ivy ? Il te cherche en permanence !

À peine dit, aussitôt regretté !

Car le rose qui monte instantanément aux joues d’Ivy n’est pas la couleur pétillante de la bonne plaisanterie partagée, mais une teinte plus sombre et plus douloureuse : la couleur de la gêne et de la honte.

Avec un sourire triste, elle se tourne vers la baie vitrée. Kim me lance un regard lourd de reproches.

Eh bien bravo ! Pour sauver ma peau, je blesse mon amie. Décidément bien joué !

– Excuse-moi Ivy, murmuré-je en priant pour ne jamais avoir dit ça.

– C’est rien, t’inquiète pas, dit Ivy. En fait, je suis sortie avec lui l’hiver dernier.

Quoi ? Avec ce...

Mais je me tais, d’une part à cause du regard sévère de Kim et d’autre part en comprenant qu’Ivy est peut-être amoureuse de cet ostrogoth. Et dans ce cas... pas la peine de dire quoi que ce soit, elle ne m’entendra pas. J’en sais quelque chose.

Et puis tu as déjà dit assez de conneries, non ?

Cette fois, je n’ai vraiment rien à répondre à ma conscience.

– Kim, tu étais à Philadelphie avec Alec, et toi Mia, Nicholas venait de te planter... Alors je ne vous en ai pas parlé, ce n’était pas la peine.

– Mais Ivy, dit doucement Kim, si vous êtes... pourquoi il...

– C’est fini maintenant, la coupe Ivy.

Comme pour clore définitivement cette conversation, son téléphone se met à sonner. Quand elle répond, les traits déjà tendus de son visage se tirent. Elle me paraît soudain épuisée.

Est-elle encore amoureuse de Max. L’a-t-elle été ? Que se passe-t-il entre eux ? Pourquoi ne veut-elle pas en parler ?

Parce que toi, de ce côté-là, tu fais mieux peut-être ? À nouveau, je m’écrase devant ma conscience... transformée depuis quelques instants en voix de la raison.

– Je te rappelle, dit alors Ivy à son interlocuteur.

– Tu es très demandée, dis-je pour essayer de la dérider quand elle raccroche.

– C’est le boulot.

– Ils ne peuvent pas se passer de toi, c’est bon signe, dit Kim qui cherche, elle aussi, à rassurer Ivy que j’ai bêtement mise mal à l’aise avec mes questions sur Max. Mais tu fais quoi maintenant chez *Féminines* ?

- Un peu de tout, des recherches, de la documentation... répond Ivy en rosissant.
- Avec Mia, on guette ta signature au bas de tous les articles.
- Oh, rougit-elle carrément. Je ne suis pas assez compétente pour ça.
- Ivy, la grondé-je presque, arrête de te dénigrer.
- En tout cas, tu sembles être la personne-ressource pour un sujet brûlant pour lequel on t’appelle tous les jours alors que tu es en vacances, remarque Kim.
- Brûlant oui, sourit-elle après avoir réfléchi.
- Mais top secret on dirait... dit Kim.
- C’est vrai que depuis tout à l’heure, on a un peu l’impression de demander à James Bond de nous donner des détails sur son job... ris-je.
- Mais je ne fais rien de fabuleux ! s’excuse-t-elle presque.
- Tu verras qu’un jour on apprendra par hasard qu’Ivy est rédac’ chef de *Féminines* et elle continuera à dire : je ne fais rien d’extraordinaire ! souris-je avec un clin d’œil à Kim.

Puis je prends Ivy dans mes bras.

– Je suis vraiment désolée de t’avoir blessée, Ivy. Tu es une amie géniale. Et une journaliste excellente !

Elle hoche la tête. Ivy aurait besoin d’un bon coach pour lui faire rentrer dans le crâne qu’elle est une fille formidable. Mais depuis que je la connais, elle est peu sûre d’elle et toujours prête à se faire de la mauvaise pub. Elle est archi positive pour le monde entier, mais par pour elle. Le contraire de Kim et moi, Kim parce que sa famille l’a nourrie au lait du compliment, moi parce que, avec la caution de ma grand-mère, j’ai décidé que je le valais bien.

Une vibration de SMS plus tard, je me sens un peu moins battante...

[Trop vénR ! Jack L. a annulé le Rv,
il doit être à Rome demain matin]

[:-(la vie trépidante des stars...
mais Andrews & Sons Curiosités
attendra de pied ferme son retour.]

Ceci dit, pas sûr que la boutique et moi soyons encore en vie à son retour !

Car mon seul espoir de rentrée de fonds immédiate est en train de s’évanouir, tel un mirage à l’horizon. Quand je renfonce mon téléphone dans ma poche, une deuxième vibration me fait presque sursauter.

Peut-être que Jack Lavie ne part plus ? Mais le numéro qui s'affiche m'est inconnu.

[Avez-vous réfléchi à ma proposition pour Wales Park ? Dernière offre : 60 % cash si vous me négociez une remise de 15. La balle est dans votre camp. Salutations. Robin Dach]

Le sale type de la visite de ce matin ? Je ne devrais même pas considérer son offre, mais c'est plus fort que moi, je calcule : la somme qui miroite est plus qu'il ne me faudrait pour calmer les ardeurs décapitantes de Mr Palmborg pour quelque temps.

Mes doigts hésitent sur le téléphone.

Négocier une remise avec le vendeur ne serait pas la tâche la plus ardue, Charlie m'ayant laissé entendre que celui-ci voulait vendre vite. Mais accepter un deal malhonnête ? Jamais ! Mais qui le saurait ? Si c'est du cash, personne ne pourra rien prouver... Non mais je délire !

– Tu as l'air rêveuse, me dit Kim en s'approchant de moi.

– Je me demande ce que je ferais si j'avais soudain plein d'argent, dis-je en suivant involontairement Neil des yeux.

Debout sur la terrasse aux côtés de James, Henry, Alec et Anish, Neil observe le jardin en écoutant les explications botaniques du couple.

– Moi, dit Kim, je voyagerais avec Alec, ensuite je trouverais une maison de pêcheur sur une île paumée pour qu'il puisse écrire et moi lire, puis je monteraï ma boutique avec des marques hyper pointues venues des quatre coins du monde.

– Et moi, dit Ivy que je n'ai pas vu approcher, j'achèterais un ranch en Californie.

D'un pas chaloupé, Alison apparaît soudain sur la terrasse. Je suis ébahie et presque admirative de la réussite de son petit effet : juchée sur des mules compensées, elle porte un maillot si petit qu'il tiendrait dans le pompon qui orne le dessus de ses pieds. Dans sa main, un flacon d'huile solaire brille. Dans l'autre une capeline rose.

– Cette fille est une vraie starlette, dis-je à voix haute.

Kim et Ivy opinent, mais je sens leur regard me surveiller quand la starlette s'accroche au bras de Neil, l'interrompant dans sa conversation. Anish fronce les sourcils.

– Tu peux me mettre de la crème dans le dos ? demande Alison à Neil en faisant un demi-tour sur ses mules.

Non mais c'est pas vrai, elle va nous décliner tous les clichés de l'allumeuse un par un ?

Assez stupéfaite par son culot, je la fixe, rêvant déjà du moment où elle va coincer ses mules dans les rainures du teck et s'étaler, si possible la tête la première, dans la piscine. Mais elle reste gracieusement debout, allant même jusqu'à renverser la nuque en arrière et fermer à demi les paupières genre « je me pâme » quand Neil verse un peu de crème solaire sur son épaule.

Si elle se met à ronronner, je lui arrache les pompons de ses mules !

Neil étale la crème avec application. Il n'est pas peut-être pas obligé d'y mettre autant de conscience professionnelle, si ?

Tout en continuant tranquillement à discuter avec James, il paraît tout à fait à son aise. De mon côté, en voyant sa main passer sur la peau d'Alison, je ne peux m'empêcher de frémir au souvenir de ses doigts doux sur mon corps.

Stop.

J'avale ma salive tranquillement, ce qui n'est pas facile car une énorme boule me serre la gorge.

– Eh ben quoi, dis-je à Ivy et Kim qui fixent la scène en soupirant, ils sont restés bons amis !

Mais le genre de bons amis qui m'exaspère. Surtout quand Alison se tourne vers moi pour me lancer un coup d'œil qui veut clairement dire « chasse gardée ».

Je me sens toute remuée et une évidente contrariété me secoue les chakras. Mais il est hors de question que je la laisse apparaître, surtout devant Kim et Ivy.

J'aurais trop l'impression de me parjurer.

– Qui veut une tisane ? lancé-je d'une voix forte en me dirigeant vers la cuisine pour y prendre un remontant.

Kim et Ivy déclinent mon offre de jus d'herbe, même si je sens qu'elles seraient prêtes à l'accepter pour ne pas que je me sente seule. Mais je souris bravement.

Tout va bien ! Je gère !

Henry accepte tandis que James propose d'aller voir s'il reste de la menthe poivrée dans son potager. Je reviens avec deux mugs remplis à ras bord.

– Tiens, de la camomille ? relève Alison en fixant l'étiquette qui pendouille sur le côté des tasses.

Eh oui, j'ai besoin de me calmer. Sans quoi elle pourrait bien recevoir un mug de tisane apaisante dans la figure. Mais d'un pas volontairement serein, je suis James vers son potager.

– Oh, gémit-il presque en avançant entre ses rangées de plantations dévastées.

Arrachées, malmenées ou ratiboisées, les tiges se dressent nues, sans feuille, comme si elles avaient été grignotées par la pluie. Je reconnais ce qui fut des tomates, des haricots verts, des pois, des fèves et des herbes aromatiques.

– J’avais fait des croisements de variétés incroyables, des tomates bleutées, des pourpiers mouchetés et des boutures de tulipes noires...

Quand il se tourne vers moi, son air effondré me fait de la peine. Je lui parle alors de Grandma, de sa graineterie, de son site en ligne, il rit et je lui assure qu’elle se démènera pour l’aider à retrouver des variétés de plantes rares.

– Je vais aller me préparer une barrique de camomille, sourit-il en passant son bras sous le mien, je crois que j’en ai besoin moi aussi.

Nous rentrons vers la maison en silence.

Alors il a vu que j’étais agacée ? C’était donc si évident ? Mais si lui l’a vu, alors Neil aussi ?

Quand nous arrivons sur la terrasse, une réunion ministérielle est en cours. Attablés autour de la table de jardin, Anish, Neil, Max, Henry, Alison et Kim nous font signe de les rejoindre. De la cuisine revient Alec chargé de grands verres remplis de cocktails de jus de fruits : il pose d’autorité un verre devant chacun puis Ivy arrive, un grand cahier à la main et un stylo dans l’autre.

– Il est où ton *paper board* ?

– Tu nous as fait un PowerPoint ?

Ivy reste imperturbable.

– Comme vous le savez, commence-t-elle très sérieusement, la Saint-Valentin est une fête dont les origines remontent à Valentin, un martyr du III^e siècle après J.-C. devenu saint patron des fiancés, des amoureux, des épileptiques et des malades de la peste.

Ce lien historique entre amour et maladie explique assurément certains de mes symptômes...

– Mais aussi à une fête païenne plus ancienne qui assurait la fécondité des jeunes femmes...

– Ivy a dû faire un dossier sur la Saint-Valentin. Le jour où on aura accès à l’intégralité de ses archives, on pourra écrire une encyclopédie, murmuré-je à l’oreille de Kim.

– Le plus incroyable étant qu’elle retient tout ! me répond Kim.

– Il y a une autre origine, intervient Henry en levant la main. Ce jour-là dans les pays chauds, les oiseaux s’accouplent, comme le jour de la Saint-Joseph dans les pays froids. C’est donc devenu un jour où les hommes ont coutume de faire leurs déclarations amoureuses.

Il termine sa phrase en faisant des yeux doux à Anish, assis en face de lui. Je ne peux m’empêcher de pouffer devant l’air surpris de ce dernier, qui rosit presque sous le regard du vieil homme.

- Tu es vraiment insortable, le sermonne James.
- Et pour les femmes, c'est quel jour ? demandé-je en bonne féministe avec un clin d'œil à Henry.
- Il n'y a pas le choix, c'est pour tous les humains pareil : on s'accouple le 14, un point c'est tout.

J'éclate de rire.

- Bien, reprend Ivy, cette date ayant été validée historiquement et culturellement depuis des siècles, on a pensé préparer une fête...
- À dix, bonjour la méga fiesta ! la coupe Max sans lever le nez de son téléphone.
- Onze, tu oublies Gillian, réponds-je en réfléchissant à la meilleure façon de lui faire avaler son téléphone.
- Et au moins quinze avec les voisins, ajoute Neil. Mais, comme souvent, ce n'est pas la quantité qui fait la qualité.

Et toc !

Max soupire, l'air effondré par tant de méchanceté à son égard.

- C'est comme vous voulez, mais de toute façon, moi, je n'ai pas le temps de préparer quoi que ce soit, dit-il.
- Avec un tel poil dans la main, ça doit même lui demander un effort pour tenir son téléphone, murmuré-je en me penchant vers Kim.

Quand Kim pouffe bruyamment, Alison nous jette un regard mauvais.

- Bon, alors comment on s'organise, Ivy ? demande Anish en bon élève appliqué.

Mon amie plonge le nez dans son cahier.

- Super bouffe, danse, soirée ciné, concert, karaoké, pétanque, scrabble, tombola, toutes les suggestions sont bienvenues, sourit-elle.
- Spectacle, jeux, chorégraphie aquatique ?
- Oh, mais Ivy, tu n'as plus de pince-nez ! gémit soudain Alison avec une compassion qui sent le faux à trois kilomètres à la ronde. Et d'ailleurs, le moteur de la piscine est vraiment mort ?

Oh la garce !

Nos visages crispés se tournent vers le bassin dont les reflets verdâtres me semblent à présent criants. James et Henry restent impassibles. Avec une moue coupable, Ivy sourit à son oncle. Un silence gênant s'installe.

- Dès que je serai allé chercher la pièce à Sarasota, je devrais pouvoir tout réparer, affirme alors Anish.
- Je vous aiderai, j'adore bricoler, propose Henry.
- Mais laisse-le donc tranquille ! le gronde gentiment James.

Quant à moi, je suis admirative : ils sont très polis, ou très zen, mais en tout cas, ils nous offrent une belle leçon de sérénité et de savoir-vivre !

– Quand je lui ai raconté tout à l’heure mon désastre de pince-nez, oncle James m’a tout de suite prêté ses lunettes de piscine : au moins, elles ont un élastique, comme ça je ne pourrais pas les perdre ! dit alors Ivy.

Donc, elle leur en avait parlé. Je me sens soulagée pour Ivy, mais l’air innocent d’Alison qui secoue ses cheveux en arrière m’exaspère.

- Bon alors, qu’est-ce qu’on fait pour cette fête ? demande James en souriant.
- On pourrait commencer par faire des équipes ? suggère Anish.
- Bonne idée, mais qu’est-ce qu’on gagne ? demande Alison avec un sourire équivoque.

Un coup de pied au cul... plus ton frère, toi et vos valises sur le paillason !

- L’idéal serait de se partager les tâches, propose Neil.
- On pourrait faire des binômes par activité.
- Hyper fun, marmonne Max. On se croirait à l’école !

Il n’a pas dû y rester assez longtemps pour être admis dans le cursus politesse.

Je me prépare à le dézinguer d’une phrase assassine quand mon regard est attiré par Alec : sur son visage s’étale le même air de satisfaction joyeuse qu’après le motel hier. Alertée, je me redresse sur mon siège. Il paraît lire quelque chose sur son téléphone. Puis il incline l’écran de son portable vers Neil assis à côté de lui : ce dernier hoche la tête. Les doigts d’Alec s’activent alors pour répondre, puis les deux garçons s’adressent un regard complice.

Tournée vers Ivy, Kim ne remarque rien de cet échange. J’en suis soulagée pour elle. Mais je me sens mal à l’aise, un peu comme si j’avais sous les yeux un secret que je n’aurais pas dû voir. Et je suis surtout écoeurée à l’idée que cela puisse concerner la femme rousse aperçue avec Alec.

Délaissant le projet de fête qui agite la tablée, j’observe alors Alec pour essayer de voir clair en lui : cache-t-il des choses à Kim, la trompe-t-il vraiment ?

Le rôle de Neil là-dedans ne me semble pas plus transparent...

Mais que sait-on vraiment des autres, même de ceux qui nous sont les plus proches ?

Un peu déstabilisée, je fixe tour à tour les visages autour de la table : nous avons tous nos secrets, de petites choses inavouées ou inavouables. *Comme mes moments cul avec Neil que je préfère garder pour moi.* Et sans doute Ivy et Kim ne me disent pas tout non plus... La preuve, l’histoire d’Ivy avec Max dont nous ignorions tout.

Mais que faire quand on sait que certains secrets risquent de blesser ceux que l’on aime ?

J'aurais voulu ne jamais voir Alec sortir de ce motel.

Soudain, Kim éclate de rire. Ce son joyeux me ramène à la réalité et à ce qui est important : je suis là pour elle. Pour l'aider. Pas pour l'inquiéter avec des soupçons qui ont à voir avec mes propres craintes. Son visage apaisé et joyeux, son air heureux à chaque fois qu'elle croise le regard d'Alec sont les meilleures preuves du cap que je dois garder. Priorité au bonheur de mon amie.

Je ne suis pas là pour jouer les trouble-fête...

Ce qui ne m'empêche pas de rester attentive et sur mes gardes : malgré tout ce que je souhaite pour Kim, malgré tout le bien que je pense de lui, Alec est peut-être un faux jeton.

Et son copain Neil aussi, dit ma petite voix.

– Dans les missions possibles, on a la cuisine, les boissons, la déco, l'animation de la soirée, la musique, liste Ivy, enthousiaste.

La joie presque enfantine de mon amie est contagieuse : excepté Max, maussade, tous sourient. Alors, remisant mes inquiétudes, je me force à me concentrer sur la fête.

– Je crois que la thématique s'impose, c'est l'amour, dit Henry solennellement.

Nous hochons tous la tête. Mais sous les crânes, combien de représentations, d'attentes et d'espoirs différents ?

– Je m'occupe de la musique, dit ensuite Anish.

– Moi j'adore faire la cuisine, dit Ivy.

– Musique et cuisine, ça marche bien, je suis un très bon marmiton et je peux couper des légumes en rythme, sourit Anish.

Ivy accepte avec un air presque intimidé. Puis Henry et James se proposent pour les desserts, Ivy fait une petite moue déçue quand Alec se joint à eux en précisant qu'ils s'occuperont aussi du choix des boissons. Quand Kim et Alison s'associent pour la déco, je comprends la démarche de notre amie, qui fait des efforts pour la cohésion du groupe. Et je l'admire !

– Moi, je passe mon tour, dit Max.

– On n'en attendait pas moins de toi, sourit Kim.

Comme s'il était victime d'un affreux complot contre sa bonne volonté, Max lève les yeux au ciel.

– Je veux bien me charger de l'animation, dit Neil avec un sourire plus éblouissant que jamais.

On dirait un feu d'artifice...

Dans ma tête, je réentends les paroles d'Alison sur les soirées délire qu'ils partagent et la vie festive qu'il mène. Et s'il n'était que cela, juste un artifice, une jolie explosion de couleurs et de la

fumée opaque derrière ?

Comme je reste silencieuse, Ivy me sourit après avoir consulté sa liste.

– Mia, tu pourrais rejoindre Neil, il manque quelqu'un dans le binôme animation.

J'hésite une demi-seconde sous le regard sombre d'Alison. Quand j'acquiesce, Neil me décoche un clin d'œil qui me réconcilie avec toutes les fêtes, même les plus déjantées... Je lui souris.

– On dirait que vous venez de tirer le ticket gagnant au loto ! murmure Henry à mon oreille.

On dirait aussi que je suis très lisible !

– Ça nous promet des vapeurs d'encens, des petits drapeaux tibétains et des chants de moines bouddhistes, ricane alors Alison.

– Tu vas adorer rééquilibrer tes chakras en récitant des mantras, souris-je en songeant que je ferais bien de penser aussi aux miens qui partent en déroute assez facilement.

Elle hausse les épaules.

– Heureusement que j'ai pris une robe orange, ironise-t-elle.

Amusée par sa référence à la couleur des vêtements des moines bouddhistes qui pour une fois n'est pas dénuée d'humour, je m'apprête à en remettre une couche en proposant procession nocturne et mandala géant dans le jardin.

Mais à cet instant Neil se met debout, renversant presque sa chaise.

– Qu'est-ce que...

Son regard est fixé sur le fond du jardin. Comme tous autour de la table, je me tourne : au bout de la piscine, une silhouette se dresse. Je reconnais le tee-shirt gris avec l'étoile en son centre, les cheveux en bataille et la barbe mal rasée de mon yogi de ce matin.

Mais ce n'est plus le même homme : ses yeux verts sont cernés de noirs, son visage est tendu de tics nerveux et il s'agite de façon désordonnée en jetant des coups d'œil de droite et de gauche. Parfois il se met à courir avant de revenir aussitôt sur ses pas. Puis, scrutant le jardin derrière lui, il avance vers la piscine, tout en marmonnant des mots inaudibles.

Il ne semble même pas nous avoir vus.

Que lui est-il arrivé ?

Sans que je l'aie vu se déplacer, Neil est près de lui, suivi d'Anish et Alec. L'homme tient maintenant son crâne entre ses mains et geint, bouche ouverte, en se balançant sur lui-même.

– Stephen, c’est moi, Neil, dit Neil en tendant une main vers son épaule.

Quoi ?

Mon cerveau cavale à toute vitesse. Cet homme est son frère ?

L'ancien drogué ?

27. Gestion de crise

– Stephen, calme-toi, tout va bien, murmure Neil.

Mais le nouveau venu s'écarte brusquement, levant un poing menaçant et poussant des grognements sinistres. La panique qui se lit sur son visage est douloureuse à regarder. Neil s'approche encore, main ouverte, mais son frère recule, terrifié, comme s'il cherchait où se terrer. Il claque des dents.

Oh mon Dieu ! Est-ce qu'il est en manque ? Mais je croyais qu'il avait arrêté !

– Regarde-moi, reprend Neil d'une voix encore plus calme. Je suis là et il y a aussi Anish et Alec. Tu les connais.

Neil fait un léger mouvement de main vers ses amis, restés en retrait. Mais l'air hagard, les bras croisés, Stephen ne semble reconnaître personne. Psalmodiant presque, il passe d'un pied sur l'autre, comme s'il dansait sur lui-même.

En le regardant vaciller, je pense à ces immeubles que l'on abat et qui, implosant de l'intérieur, vacillent avant de s'effondrer sur eux-mêmes. Je n'arrive pas à lire quoi que ce soit sur le visage de Neil, mais j'imagine qu'il doit être très inquiet.

– C'est qui ce dingue ? demande Max. Il faudrait peut-être appeler la police.

– Je ne crois pas que... Peut-être plutôt un médecin, suggère James.

– Mais faites quelque chose, dit Alison. Il est peut-être dangereux, ce type !

– C'est le frère de Neil, dis-je, presque étonnée qu'elle ne le connaisse pas. Neil doit savoir ce qui se passe.

Un silence suit. Alison paraît méditer l'information. Ivy et Kim me lancent un regard étrange, sans doute surprises que je sache qui est l'inconnu.

Mais Stephen se met à crier quand Neil fait un pas vers lui.

– Mais qu'est-ce qu'il a à hurler comme ça ? demande Max qui n'a pas l'air rassuré.

– Il est blessé ?

– Il fait peut-être une crise d'épilepsie, murmure Kim.

Comme s'il avait entendu nos questions, Neil se tourne vers nous. Il fait un signe à Alec qui revient nous rassurer.

– Stephen fait une crise d'angoisse, ça lui arrive souvent. Neil a l'habitude.

Donc Stephen n'est pas en pleine descente, ce qui est déjà une bonne nouvelle. Et deuxième bonne

nouvelle : Neil sait comment gérer la situation.

Mais comment peut-on être habitué à voir une telle souffrance ?

À la fois mal à l'aise et gênés d'assister à cette scène, le regard fixé sur les deux frères, nous n'osons pas bouger de peur d'interrompre la lente tentative d'approche de Neil. À chaque pas de Neil, Stephen recule, l'air complètement perdu, comme s'il n'avait plus aucun repère.

Au bout d'un moment, Stephen est acculé au mur de la maison auquel il s'adosse, et Neil, debout face à lui, parle sans discontinuer de sa voix douce et mélodieuse. Nous n'entendons pas ses paroles, mais bienveillance et affection transpirent de toute son attitude. Mais dans ses épaules contractées, je devine sans mal l'inquiétude que Neil s'efforce de ne pas laisser transparaître.

Soudain, Stephen éclate en sanglots et se laisse glisser le long de la paroi ; recroquevillé au sol, genoux entre les bras, il hoquette. On dirait une grosse boule de chagrin. S'asseyant lentement à côté de lui, Neil continue à lui parler, mais Stephen semble inatteignable. Fermé sur lui-même, dans une terrible solitude. J'en ai la gorge serrée.

Plusieurs fois, Neil secoue la tête, impuissant. À un moment, il tourne son visage vers nous, cherchant à nous rassurer d'un sourire, mais quand son regard croise le mien, j'y lis tellement de peine que j'en ai les larmes aux yeux.

Il me semble alors que les plaintes de Stephen sont un appel au secours auquel même Neil n'arrive pas à répondre. J'avance d'un pas vers les deux frères.

– Qu'est-ce que tu fais ? chuchote Ivy en me retenant par le bras.

Kim hoche la tête.

– Vas-y, tu peux peut-être l'aider.

Parle-t-elle de Stephen ou de Neil ?

– On est avec toi, Mia, murmurent d'une seule voix James et Henry, serrés l'un contre l'autre comme deux oisillons.

Max lève les yeux au ciel, comme pour m'assurer que je vais droit au casse-pipe. Et Alison se contente de me suivre du regard.

Anish s'écarte pour me laisser m'approcher. Le regard de Neil est posé sur moi, je lui souris puis je me concentre entièrement sur Stephen. Accroupie devant lui, j'écoute sa respiration haletante, entrecoupée de sanglots. Je reste en face de lui un moment sans bouger. Puis je chuchote :

– Je suis Mia, on a pratiqué ensemble ce matin.

Sans même le regarder, je sens le regard intrigué de Neil. Mais la seule chose qui me préoccupe à

cet instant est le corps de Stephen dont j’observe les plus infimes réactions.

– Écoute-moi, essaie de te laisser porter, ne pense à rien.

Je ne sais pas s’il m’entend, mais le rythme de son souffle me semble plus régulier.

– Tu connais la respiration ujjayi, non ?

Aucun mouvement, aucun signe. Alors je me mets à utiliser cette respiration ralentie bien connue en yoga, qui produit un son caractéristique, comme un ronflement dans le fond de la gorge. Tout en inspirant et expirant lentement, je surveille Stephen, sa nuque baissée et son crâne incliné sur ses genoux.

Soudain, ses épaules se soulèvent pour une longue inspiration. Avant de retomber dans une expiration lourde comme un soupir. Puis petit à petit, nos souffles s’accordent dans un rythme de plus en plus lent.

– Imagine que l’air qui entre dans tes poumons est blanc et que celui que tu expires est noir, chargé de tout ce qui ne va pas, murmuré-je.

Il s’exécute plusieurs fois, puis, au bout de quelques minutes, il lève les yeux vers moi. Lentement, il redresse son buste. Son visage semble avoir vieilli de dix ans, mais je suis heureuse quand il répond à mon sourire par un maigre rictus.

À côté de moi, Neil respire lui aussi plus calmement. Son soulagement est perceptible.

– Ferme les yeux et écoute tout ce qui se passe à l’intérieur de toi puis autour de toi. Écoute juste, sans analyser, sans essayer de reconnaître les sons.

Un long moment plus tard, Stephen rouvre les yeux. Son visage reste zébré de fatigue, mais il est apaisé. Il bâille plusieurs fois.

Je remarque alors que nous sommes seuls sur la terrasse avec Neil, les autres ayant quitté sans bruit le bord de la piscine.

– Viens te reposer, dit Neil à son frère en l’aidant à se relever.

Pour se mettre debout, Stephen semble déplier son corps avec précaution, comme s’il en découvrait les rouages.

– Merci Mia, me dit-il doucement en s’éloignant vers la maison, appuyé sur Neil.

Troublée par ce qui vient de se passer, je reste assise au bord de la piscine. Je suis contente d’avoir pu aider Stephen, mais que lui est-il arrivé entre ce matin et maintenant ? Est-ce que cette crise d’angoisse est liée à son passé de toxico ? Est-ce que cela lui arrive souvent ?

Une main se pose doucement sur mon épaule. Sans me retourner, je sais qui est là.

– Stephen te remercie. Et moi aussi, dit Neil en se laissant tomber à côté de moi.

– Comment va-t-il ?

– Il s’est endormi à peine allongé sur mon lit. Henry et James m’ont tout de suite proposé qu’il reste ici. J’ai prévenu le directeur du centre qui était très inquiet. Ils ont eu un gros problème cette nuit.

– Avec Stephen ? demandé-je, inquiète comme s’il s’agissait de mon propre frère.

– Un des ados a fait une overdose. On ne sait pas comment il a eu la drogue... Mais c’est Stephen qui l’a trouvé. Il a appelé le 911 puis il s’est enfui et dans la panique personne ne s’en est aperçu. Il y a un peu plus d’une heure, sans doute avant de venir ici, il a téléphoné au centre pour avoir des nouvelles du garçon.

– Mais ils ne t’ont pas prévenu ?

– Il leur a dit qu’il était avec moi.

– Il était en effet là depuis l’aube, opiné-je.

Neil ouvre de grands yeux surpris quand je lui raconte notre yoga matinal et la disparition quasi surnaturelle de Stephen à la fin de la séance, à tel point que j’ai cru être victime d’une hallucination.

– Mais il avait l’air vraiment calme.

– C’est souvent comme ça. Quand il fait une crise, ça commence par un moment de calme assez effrayant quand on sait ce qui suit.

Comme un cyclone...

En me souvenant des mots d’Alec, « Neil a l’habitude », je n’ose demander si c’est arrivé souvent.

– C’est incroyable qu’il m’ait trouvé ici, je lui ai juste dit que j’étais à Lakewood Ranch et on a rigolé sur le fait que je ne sache pas monter à cheval.

Je souris en pensant que Stephen a dû se glisser dans tous les jardins du lotissement pour trouver une trace de son frère car ça devait être lui que j’ai aperçu se cacher ce matin près des voitures.

– Ça veut dire quoi « oudjaille » ? me demande Neil après un silence.

– Souffle victorieux ou souffle du vainqueur, expliqué-je en riant de sa prononciation. On dit que ça permet de « vaincre l’agitation mentale ».

– En tout cas, ça a l’air magique sur les crises d’angoisse, sourit Neil.

– Il y a en effet une action reconnue sur le stress, mais ça a plein d’autres qualités : sur l’activité cardio-vasculaire, les échanges gazeux et sanguins, et l’ensemble de l’activité métabolique. Et ça fait vivre plus vieux ! D’après les yogis, à chaque respiration, on brûle un peu de notre nectar d’immortalité. Et quand on a épuisé ce nectar, on n’a plus énergie et on meurt. Alors, respirer moins fait vivre plus longtemps.

– Donc un jour tu seras une très vieille yogi ! En tout cas, je te remercie sincèrement, dit-il en plongeant ses yeux dans les miens. J’ai vu le moment où je n’arriverais pas à calmer Stephen et où je

devrais appeler les urgences.

Il pose sa main sur la mienne et me sourit. Respirant lentement, je réussis à vaincre la tempête sensuelle qui se lève et je réussis à ne pas trop frissonner.

- Est-ce que tu accepterais de venir avec moi ?
- Où ? Oui... mais et... ? dis-je en bégayant et jetant des regards vers la maison.
- En général, Stephen dort des heures après une crise, plus le médoc qu'il a pris...

Déjà debout, Neil me tend la main. Je me lève et le suis, un peu étonnée.

Est-ce bien moi, Mia la farouche, Mia l'indépendante qui obtempère sans même essayer de résister ?

Et pourquoi je résisterais après tout ? dis-je à ma petite voix qui ouvre un œil ironique.

Confortablement assise dans la voiture de Neil, je me laisse aller dans le cuir moelleux du siège. Nous roulons en silence, bercés par la radio qui diffuse une sonate pour piano de Chopin.

- Ma grand-mère joue souvent ce morceau, elle l'adore, murmuré-je en me souvenant de ses doigts maintenant noueux sur le clavier, mais qui gardent une agilité incroyable.
- Personnellement j'ai souffert sang et eau sur ce morceau alors j'aimerais beaucoup rencontrer quelqu'un qui l'adore, s'amuse Neil.

Amusée, j' imagine la rencontre entre Neil et Grandma : elle le bourrerait de Key limes pie et lui parlerait d'énergies vitales et d'ondes positives. Si elle lui faisait le coup de sa théorie de la timidité des arbres, Neil partirait en courant !

Et lui, que penserait-il de la personne la plus importante de ma vie ?

- Mais où on va en fait ? demandé-je quand Neil met son clignotant.

Il quitte la nationale et s'engage sur une petite route avant de bifurquer sur un étroit chemin de sable.

Nous avançons encore un moment avant d'atteindre une barrière blanche barrant l'entrée d'un chemin. « Propriété privée, chasse interdite » peut-on lire sur le panneau un peu rouillé accroché au montant de bois que Neil descend ouvrir. Comme je fronce les sourcils quand il se remet au volant et engage la voiture sur le chemin de plus en plus étroit, il me sourit, l'air mystérieux.

- Mais c'est chez quelqu'un ! lui fais-je remarquer. On n'a pas le droit de...
- Je ne compte pas chasser, dit-il très sérieusement.
- Mais... dis-je en me retournant vers la barrière retombée derrière nous.

Ma main s'agite pour lui indiquer la preuve de ce que je tente d'expliquer sans succès : c'est interdit de venir ici.

– Je veux juste te montrer quelque chose, me coupe-t-il. Laisse-toi faire, c'est une surprise !

Et je suis surprise d'accepter, moi qui cherche généralement à diriger chaque instant de ma vie.

Mais je suis tout aussi étonnée de ne pas connaître ce chemin s'enfonçant au milieu d'une forêt de pins, moi qui ai quand même passé tous mes étés dans la région avec une passionnée de flore locale et de plantations en tous genres. Cherchant à deviner où nous sommes, j'observe le paysage : je reconnais des pins des marais, avec leur écorce épaisse, rouge-brun et leurs aiguilles particulièrement longues vert foncé, qui se torsadent presque.

Avec un sourire, Neil appuie sur un bouton du tableau de bord qui ouvre grand les vitres dans un chuintement luxueux. Un parfum de résine tiédie par le soleil s'engouffre dans la voiture.

– On y est presque, dit Neil en garant la voiture.

Quand il m'ouvre galamment la portière, il semble joyeux comme un enfant.

– Viens vite voir, dit-il en me tirant par la main vers un sentier.

– Mais tu ne fermes pas ta voiture ?

– Il n'y a personne ici, à part des cerfs et des hérons.

Neil marche vite et je suis presque obligée de courir pour le suivre. Nous escaladons une succession de dunes à toute allure. Mes pieds s'enfoncent dans le sable et je titube pour avancer dans son sillage. Mais pas un instant, il ne lâche ma main.

– Tu comptes m'épuiser avant de m'abandonner au milieu des sables mouvants ?

Neil continue de m'entraîner en riant.

– Pas mon genre d'abandonner, murmure-t-il.

– Ça, j'avais compris !

Soudain, en haut d'une dernière butte couverte de bruyère, il s'immobilise en me retenant d'avancer.

– Ferme les yeux et ne les rouvre que quand je te le dis.

Encore une fois je m'exécute, étonnée de ma soumission. Guidée par la main de Neil, je fais quelques pas. J'entends d'abord le ressac puis une douce brise au parfum salé me caresse le visage.

– Maintenant, regarde ! dit fièrement Neil.

J'ouvre les yeux. L'océan s'étale à nos pieds, dévorant tout l'horizon de sa couleur azur aux reflets

argentés. Le ciel semble se fondre dans la mer, qui se distingue par de délicats moutons d'écume en rangées régulières. Les vagues viennent lécher une étendue immaculée de sable blanc, à peine ponctuée de petites rides là où l'eau la recouvre.

Jamais je n'ai vu un endroit aussi beau.

– C'est un peu comme ça que j'imagine le paradis, murmuré-je en songeant soudainement à mes parents.

Je n'y pense pas avec tristesse, mais avec tendresse, comme à chaque fois que je vois la beauté du monde. Et depuis toute petite, j'ai alors l'étrange certitude qu'une part d'eux flotte autour de moi.

Mais je ne l'ai jamais dit à personne, on me prendrait pour une illuminée !

– J'ai découvert ce lieu il y a des années avec Stephen, dit Neil en s'asseyant pour enlever ses chaussures. Ce qui me plaisait déjà à l'époque et que je veux garder, c'est cette immensité sauvage. Un jour j'y construirai ma maison. Mais je ne sais pas encore où, il y a des kilomètres de plage et de forêts.

– Tu veux dire que c'est à toi ici ? demandé-je, soudain impressionnée.

– Ça a été ma première dépense quand j'ai vendu ma toute première boîte.

Je reste scotchée. Jusque-là je n'avais vu en Neil qu'un copain d'Alec, particulièrement beau gosse avec short et 4x4 de luxe, mais je suis en train de comprendre que je suis debout à côté d'un homme d'affaires immensément riche et avisé. Car ce genre de terrain ne se négocie qu'à des millions de dollars, lors de ventes très confidentielles, parce que colossales. Je souris en pensant que tous les Palmborg de New York doivent le solliciter pour qu'il accepte d'ouvrir un compte dans leur banque.

– Tu sens comme on respire bien ici ? sourit Neil en fermant les yeux.

Son magnifique profil se détache sur le paysage et ses cheveux brillent de reflets irisés, assortis au sable doré.

Quand il se tourne vers moi en rouvrant les paupières, il sourit, l'air heureux. Son regard a l'exakte couleur de l'océan derrière lui. Il tend la main vers mon visage pour remettre une mèche derrière mon oreille.

– Air marin plus respiration « oudjaille », sourit-il, on va vivre très vieux ici.

On ?

Je tressaille. Que veut-il dire ? Mais je me ressaisis aussitôt. Je ne vais pas commencer à me poser des questions inutiles.

Ne pas m'emballer. Ne pas me tracasser. Ni imaginer des sous-entendus, des suppositions, des

Je veux juste vivre l'instant présent et profiter de ce moment merveilleux.

Toute la beauté du lieu et la nature sauvage autour de nous concourent à diffuser en moi un incroyable sentiment de bien-être : le sable chaud sous mes pieds nus, la brise fraîche dans mes cheveux, le soleil réchauffant ma peau et... la merveille naturelle assise à trente centimètres de mes fesses.

Aussi, pour renforcer ma détermination à conserver une sérénité à toute épreuve – et à résister à la tentation –, je souris, le regard posé sur la surface étincelante de la mer et j'« oudjaille » à fond !

– La première fois que je suis venu ici, je cherchais Stephen, dit alors Neil, l'air songeur.

Je cesse de sourire.

– Quand j'y repense, j'ai l'impression que j'ai passé mon adolescence à le chercher, reprend-il après un silence. C'est affreux quelqu'un qui se drogue, car plus rien n'existe quand il s'agit de se shooter : ni famille, ni amis. Plus rien. Ma mère ne lui donnait plus d'argent depuis longtemps, alors il volait, il mentait, il hurlait, il cassait, et à chaque fois il jurait que ce serait la dernière fois. La nuit, il vidait son portefeuille, il piquait mon argent de poche, le jour il vendait ses bijoux, mes livres, mes trophées sportifs, tout ce qui pouvait se monnayer. Un soir, il a même emporté la télévision que ma mère avait pourtant enfermée à clé dans un placard.

Je scrute le visage de Neil, dévastée à l'idée de ce qu'a pu être son adolescence dans ce contexte. Et je me souviens de ses premiers mots à propos de son frère : « il aurait pu être », « c'était mon idole ». Neil a dû souffrir terriblement de voir ce modèle se détruire.

– Et plus d'une fois, continue Neil d'une voix sourde, quand il était parti se défoncer dans un trou à rat quelconque, il fallait le retrouver. Le ramener à la maison.

Immobile, j'écoute sans un mot, un peu affolée par les images d'un univers parallèle que je ne connais que par les livres ou les films. Et si au cinéma ou dans les témoignages, c'est déjà glauque et terrifiant, j'imagine que cela n'est rien à côté de l'enfer où vivent et meurent les junkies au quotidien.

– Je ne pouvais pas le laisser, murmure Neil. C'était...

C'est lui qui allait le chercher ? Tout seul ?

Il ne finit pas sa phrase. Son regard est rivé sur l'océan. J'imagine les images et les souvenirs qui se bousculent dans sa tête. Bouleversée, je pense au courage qu'il lui a fallu, à peine ado, pour aller secourir son frère, qui sans doute ne s'en rendait même pas compte. Je pose doucement ma main sur son bras : il sursaute, mais il continue à fixer l'étendue d'eau droit devant lui.

– Les pires endroits de New York, des squats, des caves, des hangars, des arrière-cours...

reprend-il d'une voix sourde. Ça sentait la crasse, l'alcool, la sueur, les ordures, mais l'odeur dont je me souviendrai toute ma vie, c'est celle de la peur.

Il tourne lentement son visage vers moi, mais il me semble qu'il ne me voit pas.

– La mienne, murmure-t-il comme pour lui-même.

Sans savoir que faire, je caresse doucement son poing fermé.

Comme si moi, aujourd'hui, je pouvais à mon tour aller le chercher et le ramener.

Un cri rauque et croassant se fait entendre au-dessus de nous : pattes tendues, dans un vol lent et lourd, un héron cendré passe, avec de profonds battements d'ailes, donnant une impression de puissance et de majesté.

Levant la tête vers l'oiseau, Neil le suit des yeux un moment. Puis il se tourne vers moi avec un sourire triste.

– Mais j'ai toujours ramené Stephen.

Son regard est presque fier, mais si fragile. Et dans son visage d'homme solide, j'entrevois soudain l'adolescent inquiet qu'il a dû être.

– Mais comment se fait-il que tes parents... ils ne faisaient rien ? Ils n'ont pas essayé de le faire soigner ? ne puis-je m'empêcher de demander, même si quelque part je crois avoir déjà la réponse à ma question.

Une ombre de colère durcit son visage et ses yeux prennent un court instant des reflets étincelants. Mais il se reprend très vite.

– Ma mère a baissé les bras très tôt. Elle s'est mise à fond dans ses trucs de barrés. Et dès qu'elle a pu, elle est partie en Inde avec ses graines, ses énergies et ses chakras, souffle-t-il. Mon père était parti depuis longtemps en Californie avec sa nouvelle femme et il ne s'est jamais donné la peine de savoir ce que nous vivions, Stephen et moi.

Il marque un silence presque songeur.

– Ni comment.

Le ton métallique de sa voix me fait froid dans le dos. Alors il a dû gérer seul – et si jeune – le problème de drogue de son frère ? Et depuis tout ce temps, c'est lui qui s'occupe de son aîné ? J'imagine à peine ce qu'il a dû endurer.

Mais comment a-t-il fait, lui, pour résister ? Pour devenir l'homme qu'il est ?

– Ici, dit-il avec un sourire, c'est la surprise la plus belle que j'ai découverte grâce à tout ça.

– C’est magnifique, murmuré-je.

Un coin de paradis découvert grâce à l’enfer...

Et si vraiment il faut mériter le paradis, Neil a largement gagné sa place ici.

– Merci de m’avoir fait découvrir cet endroit.

Et un peu de toi...

Neil sourit : son visage est redevenu serein, lisse, sans la colère ou la souffrance que j’ai vue crispier ses traits il y a quelques minutes.

– Maintenant, Stephen va beaucoup mieux, à part ses crises d’angoisse régulières, comme tout à l’heure.

Je frémis au souvenir de ce moment.

– Aujourd’hui, elle était très forte, il a dû revivre des choses de son passé. Je ne sais pas vraiment ce qui se passe dans sa tête dans ces moments-là. Et grâce à toi, aujourd’hui il en est sorti, dit Neil en serrant ma main. Seul je n’y serais pas arrivé, je crois.

Je suis bouleversée qu’il exprime son impuissance aussi spontanément.

Puis en souriant, il se met debout et s’étire paresseusement vers le ciel. Sans surprise, la chair de son ventre apparaît au-dessus de son short : je souris, presque attendrie. Il observe les vagues d’un air attentif, tout en commençant à défaire la ceinture de son short. Amusée, je le fixe. Sans cesser son observation marine, il déboutonne ensuite sa braguette. Il bascule ses hanches d’un côté puis de l’autre et... le short glisse lentement sur ses cuisses avant de se poser sur le sable. À ses pieds.

– Qu’est-ce que tu fais ? demandé-je d’une voix étrangement rauque en le voyant jouer avec les boutons de sa chemise.

Est-ce qu’il compte me faire un strip-tease, là comme ça, après m’avoir raconté son histoire familiale dramatique ?

C’est un peu inattendu comme contraste, comme si je passais d’Oliver Twist à Fifty Shades... Mais ça vaut le coup d’œil !

Il me lance un regard candide, sans une ombre d’équivoque.

Absolument comme s’il ne se baladait pas en caleçon et chemise entrouverte devant moi, invitation irrésistible à des rêveries sexuelles débridées.

– On va se baigner ? demande-t-il d’un ton neutre.

J'ai presque honte de lui avoir prêté des intentions louches et je pourrais rougir de mes pensées lubriques face à son sourire innocent.

Genre bon vieux copains, on va à la plage ensemble...

Mais quand son sourire se transforme en moue gourmande, je comprends qu'il a très bien perçu ma surprise.

Le voilà qui lentement déboutonne le premier bouton de sa chemise, puis le second en me lançant des œillades à faire rougir un héron cendré. Sans me quitter des yeux, il parvient au bas du boutonnage.

Ma gorge est sèche. Mes yeux scotchés à lui.

D'un haussement d'épaules, il fait tomber sa chemise sur le haut de son bras, puis lentement, la fait rouler tout du long. L'autre moitié suit la chute de la première le long de son dos et la chemise tombe à ses pieds. Son torse magnifique apparaît, statuaire dans la lumière éclatante.

Je reste bouche bée, tant de surprise que de désir naissant. Surtout quand il éclate de rire.

– Alors, tu viens te baigner ?

Honnêtement je suis déjà en nage...

– Je n'ai pas de maillot, dis-je.

– Moi non plus, dit-il en me montrant son caleçon.

Je m'efforce de garder mon regard au-dessus de la ceinture élastique où je lis les lettres d'un logo, comme une bande tournante hypnotique. Il me tend la main et me relève jusqu'à la position verticale.

Mais je ne sais plus où j'en suis... Autour de moi, la terre, le ciel, la mer se confondent dans un éblouissement coloré et sensuel. Ma main dans la sienne, mes yeux dans les siens, je vacille.

Jusqu'au moment où il m'attire à lui en posant ses deux mains sur mes reins.

Alors je retrouve l'équilibre. Nos lèvres s'effleurent, nos bouches se cherchent, nos visages se frôlent. Nos parfums se mêlent et nos souffles s'impatientent. Je passe mes mains sur la peau ferme de ses bras pour atteindre ses épaules. Mes doigts caressent son cou, ses mâchoires, ses joues, puis suivent le dessin de sa bouche, de son nez, de son front avant de s'enfouir dans la masse de ses cheveux soyeux. Fermant à demi les paupières, je savoure chaque instant de cette redécouverte. Il me sourit puis embrasse une à une toutes les parties de mon visage, de mon menton à mes tempes en passant par mon nez.

Puis ses lèvres rejoignent les miennes pour un baiser étourdissant. Je retrouve le goût vanillé de sa bouche, mêlée aujourd'hui d'une saveur salée un peu piquante.

- Il y a si longtemps que je ne t’ai pas embrassé, murmuré-je entre deux baisers.
- Un siècle, confirme Neil.

Je suis incapable de quitter ses lèvres et pourtant je voudrais à la fois le regarder, le contempler, l’embrasser, le caresser, le déguster. Il semble dans le même état d’esprit car sa bouche couvre mon visage de baisers avant de rejoindre mes lèvres pour les goûter à nouveau. Au bout d’un long moment, nos bouches se séparent. J’en suis presque frustrée.

– Si tu veux te baigner avec moi, il va falloir te déshabiller, murmure Neil en glissant ses mains sous ma blouse légère.

Le contact de ses doigts sur ma peau impatiente me fait murmurer et le désirer avec une violence qui me surprend moi-même. Pour le lui exprimer, je plaque mon bassin contre le sien. Je voudrais déjà le sentir tout entier contre moi, que nous soyons unis par le moindre centimètre carré de nos chairs.

Mais il me repousse légèrement pour soulever ma blouse et la passer au-dessus de ma tête. Je porte aujourd’hui une lingerie de dentelle ultra-fine qui ne cache rien de mes seins à présent offerts à son regard et tendus de désir. Il sourit d’un air étrange en jouant avec les bretelles.

Je me cambre encore davantage, poitrine fière, suppliant intérieurement qu’il réponde à mon impatience. Mes pointes de seins tendent la dentelle dont il suit le dessin du bout des doigts, provoquant en moi soupirs et émoi. Quand la paume de ses mains épouse l’arrondi de mes seins, je gémis.

Frottant sans retenue mon sexe contre le sien, j’ondule et me plaque contre lui tandis que sa main remonte le long de ma colonne vertébrale. D’un mouvement habile, il défait l’attache de mon soutien-gorge : mes seins dénudés se libèrent, gorgés de désir et s’épanouissant sous ses caresses. Je me détache légèrement de lui pour laisser ses mains suivre les courbes. Ses doigts me brûlent, me rendent folle et m’enchantent à la fois. Ses lèvres descendent le long de mon cou, suivent mes clavicules, mordillent mes épaules puis reviennent vers mon buste. Je retiens mon souffle, profitant de chaque sensation : toute ma chair est palpitante, presque irritée par le désir, comme si des milliers de cellules excitées étaient en alarme maximale. Quand sa bouche se pose sur la pointe de mes seins pour les embrasser, je râle presque, nuque renversée, en m’agrippant à ses cheveux.

Je voudrais être déjà nue entre ses bras.

Neil doit le sentir car ses mains se dirigent vers mon pantalon qu’il déboutonne. Je l’aide d’un mouvement de bassin pour retirer le tissu qui entrave le contact de nos peaux.

Nos bassins se pressent l’un contre l’autre tandis que nos lèvres se cherchent à nouveau. Très vite nos bouches se happent, mêlant nos saveurs et nos envies l’un de l’autre.

Ses mains cherchent mes fesses, je me cambre sous la caresse, sentant avec délice la solidité de son membre contre mon ventre. Nos bouches ne se quittent pas. De ses deux mains revenues sur mes

hanches, il fait rouler prestement ma culotte. Plaquée contre son corps, je me retrouve enfin nue, brûlante et irradiée de désir sous le soleil de l'après-midi.

– Te voilà prête à plonger, murmure-t-il en mordillant mon oreille.

Et à me noyer dans le désir qui me dévore.

Son corps s'éloigne lentement du mien. Je tente de le retenir, mais il recule et m'observe, un sourire admiratif aux lèvres.

– Tu es encore plus belle nue qu'habillée !

Je souris, flattée, mais soudain je me rends compte que je suis complètement à poil au beau milieu d'une plage, et que l'on peut peut-être me voir.

Je jette un regard inquiet autour de nous, mais je suis vite rassurée : à part quelques hérons, nous semblons être seuls au monde ici.

– Personne ne vient jamais sur cette plage, c'est privé, me rassure Neil. À part de temps en temps le garde-chasse...

– Tu te fous de moi ? dis-je, prête à remettre au moins ma culotte pour préserver un minimum de décence.

Quoique avec sa dentelle quasiment transparente...

Sans un mot, Neil hoche la tête : il me déguste des yeux. Et ça me plaît terriblement.

– Le seul garde-chasse que je vois dans un horizon proche et très excitant, c'est toi, dis-je en le détaillant de haut en bas, avec un arrêt explicite au niveau de son entrejambe.

Alors lentement, je me mets à tourner devant lui en jouant des hanches, histoire de l'exciter et de susciter son désir en m'offrant à ses regards. Toujours sans le quitter des yeux, je lui souris, étonnée de me livrer nue devant lui avec tant de liberté et d'y prendre autant de plaisir.

Cet homme me fait oublier toutes mes réserves...

Ses yeux brillent d'un éclat que je reconnais, entre avidité, sauvagerie et impatience. Je continue à danser pour lui, comme enivrée par son désir qui m'enveloppe comme un voile de sensualité. Au bout d'un moment, je m'immobilise face à lui. Il respire fort, sa bouche est entrouverte, comme prête à dévorer et ses pupilles bleu vif semblent encore plus immenses, élargies de désir.

Quand je m'avance et pose un baiser sur ses lèvres, il tremble presque.

– Et pourquoi tu n'es pas encore en tenue de baignade, toi aussi ? demandé-je en plaquant la main sur son sexe tendu dans son caleçon.

Son corps tout entier se tend quand je l'enserme. Vu comme son membre est à l'étroit sous le tissu, il serait clairement plus à l'aise libéré de son sous-vêtement.

– Tu as raison, dit-il sans me quitter des yeux, je suis pour l'égalité des sexes.

Il recule et se met alors nu avec une lenteur qui me paraît particulièrement étudiée pour me faire languir. Quand il se redresse, son sexe magnifique darde, fier et prometteur.

– Moi aussi, souris-je.

Les yeux dans les yeux, nous nous sourions. Puis sans nous concerter, nous commençons à nous détailler l'un l'autre, suivant les volumes, les creux, les avancées, les ombres de nos deux corps nus, comme si nous nous caressions mutuellement du regard.

C'est une sensation terriblement excitante que d'être totalement dévêtue, les pieds dans le sable, la peau tiédie par le soleil, le nez baigné d'effluves marins, offerte au regard de l'autre et savourant des yeux chaque millimètre carré de sa chair en retour. Quel que soit l'endroit de nos corps où nos yeux se posent, il me semble voir nos peaux se hérissier, comme si une même brise excitante nous effleurait.

Jamais je n'ai connu pareille sensation d'abandon, de liberté et de sensualité sauvage.

Il fait un pas vers moi. Je ne bouge pas. Il s'approche et, posant un genou à terre, il embrasse mon nombril. Une onde chaude irradie mon corps à partir du point où il a posé ses lèvres.

– Viens, dit-il simplement.

Je ne sais pas où nous allons, mais encore une fois, je le suis.

Et honnêtement qu'on aille à l'eau, sur le sable, ou dans un arbre je m'en fous, je veux juste faire l'amour avec lui.

Neil me prend la main. Nous courons nus sur la plage, comme deux sauvages excités. Soudain, une petite cabane de bois que je n'avais pas vue apparaît sur le rivage, nichée sous un pin entre deux dunes protectrices. Sur la terrasse de bois, Neil glisse la main derrière un volet et en retire une clé. Amusée, je le regarde ensuite insérer la clé dans un boîtier : dans un chuintement silencieux, la façade de la cabane s'ouvre en son milieu, les deux pans coulissent sur le côté, formant une grande baie ouverte face à la mer.

Quand Neil se tourne vers moi en souriant, je ne peux qu'admirer son visage réjoui par ma surprise, mais aussi désirer son corps magnifique, encore luisant de sueur.

Un simple échange de regards nous suffit pour raviver le désir à peine atténué par notre course. Il me semble même qu'avoir retardé ce moment pour trouver refuge dans cette merveilleuse chambre sur la mer accentue notre envie l'un de l'autre.

Alors, presque cérémonieusement, il vient vers moi et m'enlace.

Quand il m'embrasse, c'est comme si je plongeais dans un océan sensuel. Le son de la mer qui roule au dehors se mêle à nos murmures, dans mon crâne le désir et le ressac se confondent. Nos baisers sont salés. Nous titubons et vacillons dans un tourbillon de sensations. Son membre contre mon ventre me fait gémir d'impatience.

Ma main cherche son sexe : je le sens frémir quand je m'en saisis puis se raidir davantage dès que je l'enserme. Je me mets à le caresser. J'écoute son souffle s'accélérer puis il râle doucement quand j'accentue la pression. Ses fesses se serrent, son dos se tend, une de ses mains agrippe ma hanche tandis que l'autre se glisse entre mes jambes. Dès qu'il effleure mon sexe, je gémis et me cambre, souffle court, très excitée.

Il m'attrape alors par la taille et me soulève entre ses bras pour me poser sur un lit sobrement couvert d'un coton blanc d'une douceur incroyable. Je cherche sa bouche avec avidité tandis que mon ventre se soulève vers le sien et que mes jambes s'accrochent à lui. Sa main passe sur mes seins, mon ventre, mes hanches et mes cuisses avant de venir se poser sur mon sexe.

Il m'observe comme s'il voulait s'assurer de mon désir puis, tout en embrassant mon visage, il me caresse lentement. Il commence à agacer mon clitoris dans un mouvement circulaire qui me fait serrer les dents de plaisir. Sous ses doigts experts, mon sexe palpite, s'échauffe et se consume.

Soudain, sa bouche quitte mon visage pour suivre mon cou, passer entre mes seins et baiser mon nombril. Je retiens mon souffle. Glissant son corps entre mes jambes qu'il écarte doucement, mais avec autorité, Neil pose ses lèvres sur mon sexe sans cesser pour autant de me caresser avec ses doigts. Quand sa bouche épouse mes chairs les plus secrètes, j'en perds la tête. Mon intimité s'embrase sous ses lèvres. Sa langue agace, ses dents mordillent, sa bouche excite et, le sexe en feu, je me tords de plaisir. Je ne sais plus qui de sa langue ou de ses doigts me procure autant de satisfactions et d'ailleurs je m'en moque.

Complètement abandonnée, je ne peux que murmurer de plus en plus fort en savourant les prémices de la jouissance qui monte avec une violence et une intensité que je devine inédites. Soudain, je me cambre, comme soulevée par un feu intérieur, et, sous la caresse de sa bouche, je jouis dans une explosion de spasmes qui irradient jusqu'à mes tempes.

Neil ne me laisse pas le temps de me ressaisir. Remontant le long de mon corps, il pose son ventre sur le mien et m'embrasse.

– J'ai très envie de toi, mais j'espère que... murmure-t-il en tendant le bras vers un petit meuble.

Je fronce les sourcils, amusée, en voyant son air soucieux tandis qu'il fouille dans le contenu d'un tiroir.

– Alors c'est ta garçonnière ici ? dis-je en observant autour de nous la décoration sobre : blanc beige, gris pâle, des pointes de bleus assorties à ses yeux.

– Ma cabine de plage, chuchote-t-il avec un sourire coquin.

Il se redresse sur un coude avec un air victorieux.

– C’est le dernier !

– Ça se fête... Tu crois que je dois faire un vœu ? souris-je tandis qu’il enfle le préservatif.

– C’est comme tu veux, souffle-t-il en caressant son sexe sur le mien pour s’imprégner de mon désir. Que voudrais-tu ?

– Toi, chuchoté-je.

Un sourcil levé, il me fixe, d’un air à la fois intrigué et presque ironique.

– C’est toi que je veux, tout de suite, maintenant, me corrigé-je en l’attirant brutalement à moi par la taille.

Je souris, mais au fond de moi je tremble. Parce que ce n’est pas vraiment une blague...

Est-ce que ce n’est vraiment que le désir qui me fait trembler quand il me regarde, quand il m’embrasse, quand il me prend la main ?

Car mon vœu le plus secret, et le plus inavouable, est d’avoir, un jour, un homme comme Neil dans ma vie. Avec lequel, pour commencer, je m’entendrais divinement côté sexe.

Il faut un commencement à tout, remarque ma petite voix.

Je soupire pour la faire taire. Neil plonge son regard dans le mien et hoche la tête en souriant. Puis il m’embrasse avant de dire :

– Moi aussi, je te désire.

D’un coup de reins très doux, il pénètre alors en moi. Je ne peux retenir la plainte voluptueuse qui sort de ma bouche, mais il me semble que tout mon corps exprime son ravissement dans une sorte d’exhalaison sensuelle. Ses mains sur mes épaules, son ventre sur le mien, Neil commence à aller et venir très lentement, d’un mouvement presque imperceptible pour qui nous observerait, mais déclenchant une infinité de sensations aussi subtiles qu’incroyables. Je retiens mon souffle, attentive à cette marée délicate, ces picotements, ces infimes déchirements, ces éclairs nerveux et ces fines bulles de plaisir.

Les yeux dans les yeux, nous sommes accordés dans une même mélodie, ne cherchant ni à aller trop vite, ni trop loin, juste à guider notre plaisir pour le laisser grandir à son rythme, comme s’il ne nous appartenait pas totalement, mais que nous devons en prendre soin. La lenteur de nos gestes donne une certaine solennité à notre étreinte, comme si nous voulions en prendre totalement conscience. Et pour la première fois de ma vie, je sens que nos désirs se répondent, se trouvent naturellement en phase et s’enrichissent l’un de l’autre.

C'est une découverte inédite et fabuleuse.

– C'est extraordinaire, murmure-t-il en écho à ce que je ressens.

Puis, notre rythme s'accélère. Nos souffles se raccourcissent. Neil se redresse sur les coudes et, agrippant mes épaules, il modifie la cadence en râlant doucement.

C'est d'abord un petit frémissement, comme un torrent limpide et clair entre deux montagnes ensoleillées, ténu, puis avec de soudaines accélérations et ralentissements, puis devenant vif, nerveux, tendu de soubresauts et de cascades sonores avant de s'apaiser temporairement dans de petites clairières. Puis le rythme se déchaîne et mon désir croît encore d'un cran.

Mes yeux rivés aux siens, mes mains accrochées à ses fesses comme à de solides rochers, je me laisse complètement emporter, enivrée par mes sensations, ivre des sommets sensuels que je dépasse un à un. Autour de moi, tout se mélange, les parfums, les sons, les saveurs, ceux du dehors, ceux de Neil, ceux de l'intérieur de mon corps, et cet étonnant sentiment que rien ne peut m'arriver tant que je suis ici entre ses bras.

Rien à part des vagues de plaisir qui commencent à déferler, les ondes brûlantes qui me parcourent, le souffle qui me manque. Et sa voix qui murmure :

– Oh, Mia.

Arrimé à mes épaules, il se tend comme un arc, son ventre se contracte sur le mien, ses hanches cognent, il tremble, il vibre tandis qu'il se cambre pour mieux me transpercer. Il respire fort. Ses yeux prennent ce reflet flou et ambré qui annonce l'orgasme, comme un paysage du soir au moment où l'horizon se teinte de bleu.

Je sais que je pourrais m'y perdre.

Alors je m'accroche à ses reins, je fixe son visage comme un phare dans la nuit et j'épouse son rythme. Très vite, un courant ondulant comme une spirale se déroule de mon sexe jusque dans mes reins, tournant à l'intérieur de moi comme une boule de foudre, avant de s'amplifier, s'épanouir et exploser d'un coup en vibrations profondes et presque douloureuses tant elles sont intenses.

Au même moment, Neil jouit dans un râle grave en se cabrant d'un coup avant de se détendre complètement, étendu sur mon ventre.

Nous restons longtemps l'un contre l'autre, bercés par les bruits des vagues et le souffle de la brise qui parfois entre dans la cabane. Je ne bouge pas, cherchant à garder imprimé en moi le délice de ces sensations.

Quand je rouvre les yeux, Neil m'observe, appuyé sur un coude. Sa main joue avec mes boucles de cheveux. Il pose un baiser langoureux sur ma bouche, qui provoque de petits chatouillements coquins dans mon corps alangui.

– Il faut qu'on rentre, dit-il sans se lever pour autant.

J'imagine qu'il pense à son frère, qui est peut-être déjà réveillé. Je commence à me redresser, mais il me retient en m'attirant contre lui.

– Attends un peu...

28. Lâcher-prise

Quand il referme la cabane, je souris en apercevant ses fesses musclées et bronzées.

– Tu ne portes jamais de maillot de bain ? demandé-je, étonnée de ne voir aucune démarcation de bronzage sur sa peau.

– Je vis en communion avec mon moi, j’écoute mon corps, plaisante-t-il en me tendant la main. Enfin surtout ici...

– C’est vrai qu’à New York c’est moins facile de se balader à poil !

– Ça m’arrive au bureau, dit-il très sérieusement, quand je veux rééquilibrer la température de mes chakras...

– Fous-toi de moi, ronchonné-je.

– Comme si c’était mon genre, éclate-t-il de rire en passant un bras autour de ma taille.

Tout en marchant à son côté pour aller retrouver nos vêtements, je réfléchis. Je me sens bien. Presque un peu différente de ce que j’étais en arrivant sur cette plage : détendue, apaisée, mais surtout avec une conscience plus aiguë de mes sensations. Le sable sous mes pieds, la pression de la main de Neil, la tiédeur de sa peau, son souffle léger, les parfums résineux des pins, la brise fraîche et mon cœur qui bat.

Effet plénitude des orgasmes.

Il me semble avoir découvert cet après-midi une autre dimension de moi-même : un abandon nouveau. La phrase de Kim résonne dans ma tête : « la quatrième dimension des plans "et-si" »... je crois que je suis en plein dedans !

Et j’aime bien !

– L’apéro est prêt !

Alec nous accueille avec deux grands verres de mojito qui scintillent dans la lumière du soir. Neil sourit quand il aperçoit Stephen tranquillement assis sur un des transats en train de discuter avec Anish. Le visage du jeune homme est redevenu lisse et paisible, et quand les deux frères se retrouvent côte à côte, ils ont le même sourire renversant.

Une marque de fabrique assez réussie !

– J’étais à la plage, dis-je tout de suite à Kim et Ivy en anticipant leurs questions.

– Avec Neil ?

Faisant mine de boire tranquillement, je marque un temps.

Celui de la réflexion.

Car j'hésite entre une version Technicolor et sonorisée d'Ève se faisant Adam dans un cabanon sur la plage – et j'avoue alors que j'ai déjà croqué la pomme ces jours-ci, ce qui ne manquera pas de déclencher un paquet de questions de la part de mes amies –, et celle plus basique où je me suis baignée sagement dans mon petit maillot en sautant gentiment dans les vagues.

Comme Ivy me fixe, l'air amusé, mon choix est fait : je hoche la tête, l'air absolument détachée, comme si je venais de me souvenir avec qui je pouvais bien avoir passé l'après-midi sans me rendre compte de l'heure.

– Oui, avec Neil, lâché-je.

Je me force à ne pas rosir en prononçant ce prénom que j'ai pourtant envie de répéter en chantonant de plaisir.

– Comment c'était ?

Divin, extatique, orgasmique.

– Délicieux, murmuré-je. Enfin, l'eau était très bonne !

Sous leur regard amusé, j'avale une longue gorgée de mojito en essayant de ne pas m'étrangler. Vu leur mine ironique, mes amies ne sont pas dupes. Mais je ne suis pas prête à avouer que Neil m'affole complètement, que coucher avec lui est une expérience sexuelle incroyable, quasi-mystique et... que j'en redemande !

Et pourquoi tu ne peux pas ? interroge ma conscience qui a décidé de me titiller là où ça achoppe.

Je maudis l'insistance caractéristique de cette fichue bestiole interne. Mais le conflit récurrent entre ma conscience et moi depuis quelques jours est justement mon refus clamé et affirmé de toute addiction.

Au sexe et au mec qui va avec...

Bonjour la cohérence ! conclut ma petite voix dans un sarcasme.

C'est vrai que c'est un peu : faites ce que je dis, pas ce que je fais...

– L'air marin a l'air de te laisser songeuse, souligne Ivy interrompant ainsi mon combat silencieux avec moi-même.

– Au fait, tu aurais pu nous dire que tu partais, sourit Kim. On a failli s'inquiéter ! Heureusement Alec vous a vus partir ensemble.

– Oups, j’ai oublié, m’excusé-je.

C’est vrai que je suis montée dans la voiture de Neil sans me poser une seule question. J’avais la tête ailleurs...

La tête dans le cul, murmure ma petite voix d’un ton salace.

Parfois, ce que ma conscience peut-être grossière !

– Je vais me changer, dis-je en escaladant quatre à quatre les escaliers.

– Quelle énergie, remarque Alison d’une voix sèche.

Main sur la rampe, je me retourne brusquement. Je ne l’avais pas vue dans le salon à peine éclairé. Assise sur un des canapés, elle me fixe. Sa robe vaporeuse à plumetis rose lui donne un air angélique qui contraste avec son regard mauvais.

– C’est le yoga, lui dis-je, tu devrais essayer !

Et pour une fois, ce n’est pas une mauvaise plaisanterie de ma part. Parce que si l’on considère son air crispé, ça lui ferait du bien.

– Personnellement, je n’essaie jamais, je réussis, jette-t-elle avec assurance.

Quand je réapparais sur la terrasse vêtue de la robe noire achetée à prix d’or, Kim et Alec hochent la tête en signe d’approbation. Les regards admiratifs de James et Henry confirment l’élégance de mon achat et le sourire de Neil m’indique que ça valait – presque –, le coup de déclencher les foudres de Mr Palmborg...

– Tiens, c’est pour toi, dis-je à Ivy en lui tendant le paquet qui contient le Borsalino acheté en même temps que ma robe, lors de ma grande fièvre acheteuse.

L’air amusé, elle déchire le papier comme une enfant : son visage s’illumine. Elle pose immédiatement le chapeau sur sa tête puis elle m’embrasse.

– Il est trop beau ! Je ne le quitterai plus !

Puis, passant son bras sous le mien, elle me montre fièrement Kim en train de discuter avec Alec et James. Notre amie semble vraiment apaisée : à plusieurs reprises, son regard croise celui d’Alec tandis qu’elle explique à James ce qu’elle compte faire pour la décoration de la soirée.

– On a réussi, dit Ivy en serrant mon bras.

– Tu as réussi ! ris-je en insistant sur le « tu ». Je te rappelle que c’est ton idée à la base !

Soudain, une porte claque dans la maison. Je sursaute, Ivy serre mon bras. Gillian apparaît alors sur la terrasse, l’air encore plus étrange que d’habitude. Ses cheveux sont réunis en une étroite boule au sommet de sa tête, ses yeux sont cernés et son regard furète partout. Son habituel jogging blanc a

fait place à une robe de chambre molletonnée peu seyante.

– Ça n’a pas l’air d’aller, lui dit James gentiment.

Perso, j’imagine déjà qu’elle va nous annoncer un tremblement de terre, la chute d’une météorite ou la fin du monde.

– Je cherche Percy, dit-elle en continuant à lancer des coups d’œil autour d’elle.

– Percy comment ? Je le connais ? demande Alison appuyée contre la baie vitrée, un verre à la main.

Je me retiens d’éclater de rire en voyant le visage offusqué de Gillian et en comprenant surtout qu’Alison a dû boire un mojito de trop.

– Percy est le chat de Gillian, explique Henry avec un sourire.

– Je me disais bien qu’il lui manquait quelque chose sur l’épaule, murmuré-je à Ivy.

Gillian avance d’un pas et scrute chaque recoin de la terrasse.

– Il était là ce matin, intervient alors Stephen, je lui ai parlé.

Le regard de Gillian passe et repasse plusieurs fois sur celui qui vient de parler. Il lui sourit timidement, mais on dirait franchement qu’elle le soupçonne d’être un kidnappeur de chat.

– Stephen est le frère de Neil, lui explique James qui doit avoir l’habitude de la méfiance de la gardienne, il vient d’arriver.

– Et quelle arrivée ! ironise Alison en s’éventant avec un des magazines d’Ivy.

Neil lui jette un rapide regard que je m’efforce de ne pas interpréter.

– J’ai l’impression qu’elle est complètement bourrée, dis-je.

Ivy fait une grimace faussement horrifiée quand Alison quitte l’appui de la fenêtre et titube vers l’intérieur de la maison. Neil la suit des yeux un moment, il semble hésiter à la rejoindre. Je retiens mon souffle. Mais il se dirige en souriant vers Gillian.

Quelque part dans mon petit moi à tendance jalouse, je suis soulagée.

– Nous sommes en train d’organiser une fête pour la Saint-Valentin. Et nous avons besoin de tout le monde, aussi j’espère que vous viendrez ! dit-il à Gillian.

Opération séduction en cours, mais je le regarde faire avec une certaine admiration pour sa faculté à mettre les gens à l’aise.

– Oh vous savez, moi, marmonne-t-elle, les fêtes... À mon âge.

– Mais Gillian, c’est comme le cognac, les meilleurs, ce sont les vieux ! rit Henry.

– J’ai connu un Valentin il y a longtemps, dit-elle soudain d’une voix rêveuse.

– Ne me dites pas que c’est le même que MON Valentin, mon cœur en serait brisé, chuchote Henry la main sur le cœur.

– Henry, j’ai passé ma vie à Hollywood avec des comédiens... alors laisse-moi avoir une retraite tranquille, le gronde James. Ou inscris-toi dans un club de théâtre !

– Mais c’est déjà fait ! Mon talent est incompris, se lamente Henry.

– Je ne l’ai jamais revu, dit Gillian doucement. C’était la guerre...

Finissant mon verre lentement, je suis du regard Neil qui, prenant gentiment Gillian par le bras, la fait parler de ses souvenirs en déambulant autour de la piscine. Le visage de la gardienne s’anime, ses mains accompagnent ses paroles et je devine qu’elle parle d’un amour perdu.

En les observant, je suis touchée que Neil réussisse à la faire sourire.

Assise confortablement sur un transat, je ferme les yeux un moment. Je repense à cette longue journée : partie d’un chagrin, elle se termine sereine. L’épisode sur la plage y est pour beaucoup, ce qui tend à prouver que l’esprit a besoin d’un corps apaisé pour se tenir tranquille. « Il faut bien que le corps exulte », dirait ma grand-mère.

Quand je reviens au présent un moment plus tard, je souris : de petits groupes se sont formés par affinités. Gillian est debout près de Stephen qui lui parle yoga. Assis sur la margelle, Alec explique à une Kim amusée qu’il est en train d’apprendre à lire les lignes de la main grâce à un livre prêté par Gillian, Ivy, James et Henry jouent aux devinettes avec Anish qui les étonne parce qu’il connaît tous les noms des vieux légumes disparus depuis longtemps.

Dans un coin de la terrasse, Max lit, l’air hautain.

Comment Ivy a-t-elle pu sortir avec un type pareil ?

J’observe mon amie, en essayant de comprendre pourquoi à un moment de notre vie, on est attiré par des gens qui nous font du mal. Évidemment, je pense à ce qui m’est arrivé avec Nicholas.

Mais, peut-être à cause de ce qui se passe ici avec Neil, je sens que cette période-là est bien finie pour moi. Et j’aimerais que ce soit pareil pour Ivy.

Qu’elle sorte avec un type comme Anish par exemple. Parce que finalement, il est plutôt sympathique. Malgré sa Ferrari !

Un éclat de rire interrompt mes réflexions : rose de plaisir, Kim sourit à Alec, penché sur sa paume de main. Quand il lève les yeux vers elle, il semble plus amoureux que jamais. Je souris à mon tour, rassurée : un mec qui la regarde comme ça en lui parlant de son avenir ne peut pas être un faux jeton !

Je finis mon verre tranquillement. La nuit est maintenant complètement tombée, posant sur la terrasse une atmosphère un peu carte postale : les palmiers éclairés au loin, les reflets colorés de la

piscine, les bougies qui scintillent sur la table et une lumière feutrée en provenance de l'intérieur de la maison.

Une silhouette passe de la cuisine au salon. En moi-même je ris, imaginant qu'Alison va cuver ses mojitos sur le canapé.

Mais que cherche-t-elle à oublier pour avoir voulu s'enivrer ? Ou plutôt qui ? Est-elle donc si malheureuse que ce soit fini avec Neil ?

Eh bien, quelle inhabituelle sollicitude ! murmure ma voix intérieure.

Amusée, je pouffe silencieusement.

C'est vrai que je ne suis pas tout à fait moi-même... Ça fait même plusieurs minutes que j'ai complètement viré « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil » et me suis transformée en bisounours de première classe et fière de l'être... Je suis en train de voir le monde avec des lunettes roses, comme dirait ma grand-mère.

Et la cause en est... Neil... que je cherche des yeux malgré moi. Je ne le vois pas sur la terrasse, mais ce n'est pas la peine.

Le diagnostic est évident.

Je souffre du syndrome post-coït bien connu chez les femmes : regard énamouré et sentimentalité inhabituelle que déclenche un afflux subit et violent de sensualité.

Étonnée d'être victime de cette manifestation dont Ivy, Kim et moi avons souvent discuté au début de notre vie sexuelle, je me concentre sur le présent : mon verre vide. Inutile d'imaginer les conséquences de ce constat inattendu, de faire des projections à la con ou des romans d'anticipation.

« Zen en toutes circonstances » est ma devise.

Je me dirige donc vers la cuisine d'un pas assuré pour me resservir de mojito. Le pichet est encore bien rempli, mais la glace pilée a fondu et il n'y a plus de glaçons dans le réfrigérateur. Me souvenant alors y avoir vu un gros congélateur, je me dirige vers la buanderie. Dans le salon, je bute dans un objet abandonné sur le sol : une mule à talon, ornée d'un pompon.

Surprise, je l'observe, avant de chercher du regard Alison. La pièce est vide.

Mais sur le long tapis qui mène à la buanderie, une deuxième mule gît. Je tressaille. La porte de la petite pièce est entrouverte. Je m'approche à pas lents avec l'impression de peser une tonne, sans compter le gong de plomb qui sonne dans ma poitrine.

Des murmures se font entendre derrière la porte.

Nooon ? Ça ne peut pas être ce que je crois ?

Je reste immobile un court instant. Les gémissements reprennent, plus vifs et éloquents : quelqu'un est en train de prendre son pied derrière cette porte...

La surprise inonde mon cerveau, vite accompagnée de colère et d'une déception immense. Je ne parle même pas du coup dans la poitrine qui m'empêche de respirer.

Et pas besoin d'être extralucide pour savoir qui cherche le chemin du septième ciel dans cette putain de buanderie : Alison, que les mules visiblement enlevées à la hâte accusent sans hésitation possible, et Neil, qui n'était plus sur la terrasse quand j'ai rouvert les yeux après mon moment bisounours comblé.

Oh le salaud ! est la seule chose que j'arrive à murmurer entre mes dents serrées.

La fureur au ventre et les mains tremblantes, je franchis les derniers mètres qui me séparent de la porte entrouverte. Même si je sais qu'il ne faut pas y aller, que c'est pile le moment où, dans les films, le spectateur se dit « mais pourquoi cette idiote y va ? » alors que cette andouille d'héroïne se précipite pour voir l'homme de sa vie dans les bras d'une autre...

Mais comment peut-il... alors que nous... il n'y a même pas une heure ?

Un calme glacial s'empare de moi.

Je ne réfléchis plus, je ne lutte plus : je vais les tuer. Je vais commencer par Neil et je vais lui exploser la tronche. Ou lui cracher à la gueule. Ou lui arracher les couilles. Ou tout à la fois.

Oui, tout à la fois.

Derrière la porte, les gémissements s'accroissent, accompagnés maintenant de coups de boutoir réguliers, comme si un meuble bougeait sur le sol au rythme de poussées nerveuses.

Oh le putain d'enfoiré !

Je pousse la porte du bout du doigt. Elle grince ou peut-être ce ne sont que mes dents qui crissent de rage.

Une faible lumière éclaire la pièce. Elle provient de l'armoire-congélateur, dont la porte grande ouverte éclaire le visage et les cheveux d'Alison, qui me tourne presque le dos. Ses ongles orange sont agrippés aux côtés du meuble et ses jambes se soulèvent en donnant des coups de pied devant elle. Ses fesses sont tendues en arrière et sa robe soulevée sur ses cuisses.

Je reste figée, incapable de réaliser véritablement ce que je vois.

Le visage d'Alison est tourné vers le congélateur et sa bouche paraît collée à la paroi métallique couverte d'une poudre de givre blanchâtre.

Stupéfaite, je la fixe. Puis mon regard fait le tour de la buanderie. Il n'y a personne.

Juste elle et moi.

Malgré la situation *a priori* fâcheuse d'Alison, je souris, vraiment soulagée.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques dans ce congélateur ? dis-je en m'approchant.

Elle gémit encore plus fort en levant des yeux furieux. Du bout de l'index, elle m'indique la paroi givrée puis ses lèvres et sa langue. Et soudain, je comprends : tel un bateau dans la banquise, elle est prise dans la glace !

Je ris tellement que je dois m'adosser au mur.

Mais je me reprends en comprenant qu'elle doit être fixée là depuis un bout de temps. Réprimant mon fou rire, je réfléchis à ce que je peux faire. Je peux tirer sur ses épaules pour la détacher en force, mais à ce que je vois elle a déjà dû essayer, car il y a des gouttes de sang sous sa bouche et je risque d'arracher complètement sa langue.

Son regard terrifié me fait de la peine. Je ne peux pas la laisser comme ça une seconde de plus.

– Je vais chercher de l'aide, lui dis-je.

Elle me suit des yeux du mieux qu'elle peut. C'est-à-dire sans pouvoir tourner la tête.

– J'ai besoin de toi, dis-je en posant la main sur le bras de Neil en train de discuter avec James et Henry sur la terrasse.

Il tourne vers moi son visage souriant et devant ses yeux interrogatifs, je me reprends.

Au cas où il en déduirait que je lui fais une déclaration de non-indépendance.

– Besoin de ton aide pour un problème de froid dans la buanderie, corrigé-je avec un sourire.

Fronçant les sourcils, il secoue la tête puis me suit sans poser de questions.

– C'est Alison, expliqué-je en l'entraînant à travers la maison, elle a un problème. Et je ne sais pas quoi faire...

Il me lance un rapide coup d'œil, cherchant sans doute à estimer le degré de gravité du problème. Quand je pousse la porte de la pièce où la pauvre Alison gémit de plus belle, Neil se fige sur le seuil. Son regard passe d'Alison à moi, puis revient sur le congélateur.

Il s'approche et pose une main affectueuse sur l'épaule d'Alison.

– Mais comment tu... demande-t-il gentiment. Tu n'as pas mal ?

La honte ! Je ne me suis même pas posé la question !

Elle fait non avec la main.

– Bon, dit-il au bout d’un moment, tirer est exclu.

– Avec un pic à glace ? tenté-je.

Neil m’adresse une petite moue négative.

– Trop dangereux... Mais on peut déjà débrancher, ça arrêtera de faire du froid, reprend-il avec sérieux, mais le temps que le métal se réchauffe...

– Je peux regarder s’il y a un forum ou un tuto sur YouTube ? proposé-je sans réfléchir.

À la pensée qu’il puisse exister un forum sur le sujet, le fou rire recommence à me gagner, rendu encore plus vif par les efforts que Neil fait pour ne pas sourire. Mais nous devons être efficaces.

– Pour dégivrer, dis-je en me concentrant sur la recherche de solutions, ma grand-mère utilise de l’eau bouillante.

Aussitôt Neil fonce à la cuisine. Le temps qu’il revienne, je m’approche d’Alison : des larmes coulent sur ses joues.

– T’inquiète pas, on va te sortir de là, lui dis-je en les essuyant.

– On va poser le torchon chaud sur la paroi le plus près possible de tes lèvres, explique-t-il à Alison en revenant avec un grand saladier fumant. Essaie de souffler en même temps pour réchauffer le métal.

Petit à petit, la bouche d’Alison se détache. Mais la peau de ses lèvres reste en grande partie sur la glace. Neil fait ensuite couler un filet d’eau tiède sur sa langue afin de décongeler la salive qui s’est figée autour. Une fois libérée, avec ses lèvres à vif et le sang qui coule sur son menton, elle reste les bras ballants, catastrophée.

– Mais qu’est-ce qui s’est passé ? lui demande Neil.

Perso, je me tais parce que je sens que mon envie de rire peut se réveiller à la moindre occasion.
Rire nerveux bien sûr.

– Il n’y avait plus de glaçons, murmure-t-elle en tâtant successivement ses lèvres puis sa langue du bout des doigts. Je mourais de chaud, j’avais soif et envie de me rafraîchir alors je me suis dit qu’en posant ma bouche à l’intérieur du congélateur...

Y’avait de l’idée, mais c’était oublier que le métal glacé colle terriblement à la chair.

– Je dois être affreuse, chuchote-t-elle en me regardant.

Sa frayeur semble l’avoir complètement dégrisée.

– Demain on ne verra plus rien, assuré-je.

Je ne peux quand même pas lui dire qu'elle a l'air de Vampirella après une bonne cuite...

– Je vais aller me coucher, dit-elle en ramassant ses mules.

Je monte avec elle pour lui donner mon tube de baume à la papaye super magique pour réparer tous les petits bobos.

– Merci Mia, me dit-elle avant de refermer sa porte.

Ses lèvres enflées et son air triste me font de la peine. Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'au moins, elle ne risque plus d'embrasser Neil pendant un certain temps...

– À cette journée !

Neil me tend un verre aux reflets pétillants.

– Le dernier alors, dis-je, troublée par les précédents et par les regards insistants qu'il me lance.

Savourant le calme de la maison, je pose la tête sur le dossier du canapé. Nous venons de finir de ranger, il est plus d'une heure du matin. Après le dîner, la fraîcheur est tombée d'un coup sur la terrasse. Comme tout le monde commençait à bailler sérieusement, je me suis proposée pour débarrasser et Neil s'est joint à moi spontanément. Sans faire de remarque, Kim a souri et Ivy, qui éternuait sans discontinuer depuis la fin du dîner, a accepté tout de suite.

Maintenant assis à côté de moi, Neil passe naturellement un bras autour de mon épaule. La chaleur de son corps près du mien est troublante et délicieuse. Posés sur la table, nos pieds nus se frôlent. Je me sens bien, presque alanguie, un peu grisée par l'alcool et par les souvenirs de notre après-midi au grand air. Et je ne peux m'empêcher de penser à la suite probable de cette soirée...

Ici ou dans ma chambre... Et dans ma chambre serait plus prudent si on veut éviter d'être surpris pendant nos ébats sur le canapé...

Une vibration de portable interrompt mes plans nocturnes.

– C'est le téléphone d'Alec... explique Neil quand je l'interroge du regard en pensant que c'est le sien. Il a perdu son chargeur, alors je lui ai prêté le mien avant le dîner. Mais il a dû l'oublier dans le salon !

Je souris en pensant à Kim qui se moque souvent du côté tête en l'air d'Alec. Il est du genre à oublier ses clés sur la porte, à laisser sa valise dans l'appartement et à s'en souvenir à l'aéroport, mais il n'oublie jamais rien de ce qui concerne Kim.

Nous restons silencieux, écoutant les bruits de la maison tout juste endormie. À l'étage, quelqu'un éternue : sans doute à nouveau Ivy. J'espère qu'elle n'a pas pris froid. Ce soir, ses yeux brillaient

comme si elle avait de la fièvre et, au cours du dîner, j'ai même dû insister pour qu'elle monte chercher un pull dans sa chambre.

Reposant son verre sur la table, Neil attrape un des magazines d'Ivy.

– Ah tiens, l'horoscope, j'adore... Quel signe es-tu ?

Amusée qu'il apprécie ce genre de choses, je pouffe. Mais ce soir, rien ne me paraît improbable, surtout depuis que j'ai trouvé son ex en train d'embrasser un congélateur !

Ce n'est pas beau de se moquer de son prochain, me réprimande ma petite voix.

– Verseau, réponds-je.

Neil se met à lire d'une voix docte :

« Natif du Verseau, ce mois au cœur de l'hiver est le vôtre. Placé sous le signe de l'air, libre, battant, original, sensible, entier, parfois visionnaire et utopique, il vous faudra accepter ce mois-ci d'avoir des faiblesses, oublier votre susceptibilité, mettre de côté vos angoisses et apprendre à vous laisser aller, ce qui n'est pas facile pour vous, joli Verseau.

Fort de caractère, parfois imprévisible, vous aimez en faire à votre tête, atteindre la vérité, la sincérité et la simplicité en toutes choses. Spontané, franc et direct, vous pouvez paraître impulsif, extrémiste sur certains sujets et manquer de diplomatie. Car vous rejetez tout ce qui peut nuire à votre liberté d'action ou de pensée. Attention à votre orgueil chatouilleux et à vos tendances rigoristes qui peuvent vous fermer des portes.

Vous privilégiez les moments de complicité, de partage et de sincère intimité. Suivez votre moi profond et laissez-vous porter par ce qui est instantané, profondément nouveau et vous attire, sans représenter une continuité et sans être lié au passé.

Verseau, votre facilité à vivre intensément dans l'instant est votre meilleur atout ce mois-ci ! »

Assez surprise, j'écoute sans un mot ce portrait qui semble assez proche de ce que je suis. Neil repose le journal.

– Tu as aussi plein d'atouts que cet horoscope ne dit pas : sexy, affolante et très excitante, murmure-t-il en me serrant contre lui.

Un vague de désir me submerge instantanément.

Nos visages se tournent l'un vers l'autre et nos lèvres se cherchent. Un petit goût salé sur la peau de Neil me rappelle les délices de notre après-midi et me donne envie de recommencer. Sa bouche tiède est une invitation à la gourmandise que je ne renie pas...

Il n'a pas tort cet horoscope, je suis très capable de vivre intensément l'instant présent.

Tandis que nous nous embrassons, les mains de Neil glissent vers mes cuisses et commencent à remonter sous ma robe. Je me plaque contre lui et, d'un mouvement rapide, je me retrouve à califourchon au-dessus de lui.

- J'assume mon impulsivité à fond, murmuré-je en mordillant ses lèvres.
- J'adore ton caractère, susurre-t-il entre deux baisers voluptueux.
- Et tu n'as pas tout vu, dis-je en glissant la main dans son pantalon.

Des bruits sourds en provenance de l'étage arrêtent mon geste. Immobile, j'écoute jusqu'à ce que le silence revienne. Nous reprenons notre baiser là où nous l'avions interrompu.

- Et si on montait poursuivre cette conversation astrologique en toute intimité ? suggéré-je.
- J'adorerais, mais on a un problème technique, répond Neil.

Je le regarde, surprise et amusée en pensant au problème technique aérien qui nous a mis face à face il y a quelques jours à peine.

- Je n'ai plus de préservatif, chuchote-t-il à mon oreille. Et la réserve de James et Henry est épuisée...
- Je n'en ai pas non plus, souris-je.

Je suis venue ici pour Kim, éventuellement pour bosser, et pas une seconde je n'ai pensé à mettre de préservatifs dans ma trousse de toilette ! Comme s'il m'avait entendue, Neil renchérit.

- Je suis venu ici changer les idées à mon pote, j'avais imaginé beaucoup de choses pour ce petit séjour, mais pas que je ferais si souvent l'amour avec une très sexy copine de Kim...
- Je n'ai pas non plus été très visionnaire sur ce plan...

Il m'embrasse tendrement tandis que je repousse ma frustration : il va falloir attendre demain ou se débrouiller autrement...

Mais un cri affreux retentit à cet instant. Nous sursautons simultanément. Et nos têtes vrillent vers l'escalier. Une forme noire et hérissée jaillit en haut des marches et dévale les degrés comme une fusée. Percy ?

- Au secours ! appelle une voix étrangement pâteuse que je ne reconnais pas.

D'un bond, Neil est debout. Stephen apparaît en haut des marches, hirsute, en caleçon et l'air effrayé. Il semble incapable de parler.

Est-ce qu'il fait une nouvelle crise ?

L'inquiétude dévaste le visage de Neil qui est déjà au pied de l'escalier pour atteindre son frère qui vacille en haut de l'escalier. Je le suis sans réfléchir.

– Stephen, qu’est-ce qu’il y a ? lui demande Neil à voix basse.

Stephen tend la main vers le fond du couloir.

– Ivy, elle...

Mon sang se glace. Je finis de monter les marches en courant et je bouscule Neil et Stephen pour rejoindre le fond du couloir.

La porte de la chambre d’Ivy est ouverte. Le lit est défait, la lampe de chevet renversée sur le sol, comme après une lutte. En pyjama, Ivy gît sur le sol, méconnaissable : yeux exorbités, narines dilatées, visage écarlate et souffle rocailleux.

Mon cœur se met à battre à tout rompre.

– Ivy !

– Elle va mourir, gémit Stephen tandis que je me précipite à côté d’elle.

S’agenouillant près de moi, Neil me lance un regard alarmé qui me fait encore plus peur.

– Tu sais ce qu’elle a ? dit-il en soulevant son poignet pour prendre son pouls.

Je secoue la tête, paniquée, incapable de dire un mot. Nous basculons Ivy en position de sécurité. Le Borsalino encore enfoncé sur sa tête tombe sur le côté.

– Ivy, qu’est-ce qui est arrivé ?

Mon amie essaie de parler, mais seul un son sifflant sort de sa bouche. Elle lève la main puis la laisse retomber, épuisée.

– Ne bouge pas, reste calme, dis-je en caressant son front inondé de sueur. On va s’occuper de toi.

Mais je ne sais pas du tout quoi faire. Je repousse les larmes qui piquent sous mes paupières.

– Dans ma trou... réussit-elle à prononcer entre deux maigres inspirations.

La trousse à pharmacie de M^{me} Weiss ? Je rejoins d’un bond la salle de bains. Son téléphone à la main pour appeler les secours, Neil me suit des yeux. Au passage, j’aperçois Stephen : prostré contre le mur, accroupi, la tête entre les mains. Son regard vert suit chacun de mes gestes.

Tremblante, je renverse le contenu de la trousse sur le sol à côté d’Ivy : en quelques secondes, son souffle semble s’être encore amenuisé. Elle me surveille d’un regard absent.

– Ne tombe pas dans les pommes Ivy, aide-moi, murmuré-je.

Sans savoir ce que je cherche, je fouille parmi les boîtes, les flacons, les sachets. Quand je saisis

un gros tube plastique translucide, Ivy ferme et rouvre les paupières plusieurs fois.

– C’est ça qu’il te faut ? Auto-injecteur d’adrénaline intra-musculaire ? lis-je à voix haute sur l’étiquette de ce qui ressemble à une grosse seringue.

Il me semble la voir hocher la tête. Mais elle ne rouvre plus les paupières. Comment pourrait-elle se faire une piqûre ?

J’essaie de lire les consignes d’utilisation sur l’emballage. Mais les lignes tremblotent tout autant que ma main. Paniquée, je fixe les dizaines d’autres médicaments étalés sur le sol.

Et si ce n’est pas ça ? Si au lieu de l’aider, je la...

Comme dans un cauchemar en accéléré, j’aperçois Neil, son visage crispé, et j’entends ces mots qu’il répète : « visage gonflé, difficulté à respirer... Risque d’asphyxie, vous êtes sûr ? »

Soudain, Stephen est à genoux à côté de nous. Sans un mot, il retire la seringue de ma main, enlève le capuchon de sécurité et, sans hésiter, il enfonce fermement l’embout orange dans la cuisse de mon amie.

Un souffle rauque étire les lèvres d’Ivy puis son visage se fige, livide, bouche grande ouverte.

– Ivy !

29. Main dans la main

– Ivy ?

Le visage d'Ivy bascule en arrière au moment où elle se remet à respirer. Dans le même mouvement, ses poumons se soulèvent, assoiffés d'oxygène et sa bouche reste ouverte, comme si elle voulait happer l'espace autour d'elle. Son front se détend, ses narines s'ouvrent et tous les traits crispés de son visage semblent se détendre d'un coup, retrouvant en quelques secondes une couleur un peu plus rassurante. Inquiets, Stephen, Neil et moi l'observons, rivés au filet d'air qui entre et sort à nouveau librement de son corps.

– J'ai peur, murmure Stephen.

Sans un mot, Neil l'attire contre lui et lui offre un sourire réconfortant. Quant à moi, je retiens mon souffle.

Quand Ivy ouvre enfin les yeux, ses pupilles dilatées et le blanc de ses yeux strié de petits vaisseaux rouges sont effrayants. Mais elle sourit faiblement en nous regardant tour à tour. Soulagée, il me semble que je peux moi aussi enfin respirer normalement. Agenouillée devant elle, je caresse son front : la racine de ses cheveux est trempée de sueur.

– Tu m'entends ? dis-je, regrettant déjà de la faire parler.

Elle répond par un petit rictus, tente de dire un mot, puis elle murmure sans que je comprenne ses paroles. Elle est sous le choc.

Comme elle se met à frissonner, Neil tire la couette du lit pour la poser doucement sur son corps. Elle referme les paupières, épuisée, avec un pauvre sourire de remerciement. De gros cernes bleuâtres creusent le dessous de ses yeux. Même si elle semble aller mieux, son souffle rocailleux reste préoccupant.

– Il faut l'emmener très vite à l'hôpital, chuchote Neil. D'après ce que je lui ai décrit au téléphone, l'urgentiste pense qu'elle fait une violente réaction allergique. Elle va avoir besoin rapidement d'une deuxième dose d'adrénaline.

Quoi ? Elle est encore en danger ?

Je fouille nerveusement le contenu de la trousse étalée sur le sol : aucune autre seringue parmi les dizaines de médicaments.

– Il me rappelle pour organiser le transport, assure Neil.

Mais quand j'écoute la respiration d'Ivy, elle me semble déjà s'être remise à siffler, comme si elle était à nouveau en train d'étouffer.

– On n'a qu'à l'emmener nous-même et partir tout de suite !

– Ils vont arriver avec de quoi la soulager et ils iront bien plus vite que nous en voiture, me dit Neil en posant une main sur mon épaule.

Quand son téléphone vibre, Neil s'éloigne pour répondre. Je reste à côté d'Ivy surveillant son visage et priant pour que l'ambulance fasse vite, lui murmurant des mots rassurants.

– Ils seront là dans un quart d'heure, dit Neil en raccrochant.

Je hoche la tête, comptant les secondes. Quinze minutes à angoisser devant sa respiration qui me semble faiblir à chaque instant semblent déjà trop longues.

Stephen, resté silencieux jusqu'alors, murmure comme pour lui :

– On va arriver à la sauver ?

Son intonation presque enfantine me fait tourner la tête vers lui : la partie droite de son visage est secouée de tics nerveux, battements de paupières et mouvements de lèvres désordonnés. Comprenant qu'il est complètement stressé par ce qui arrive, je m'efforce de ne pas le dévisager davantage.

– Bien sûr qu'on va la sauver, les secours seront là dans très peu de temps maintenant, lui assure Neil, toujours souriant.

Même si son attention est tout entière centrée sur Ivy, je devine que la réaction de son frère l'inquiète. Et je comprends son inquiétude. Stephen est peut-être sur le point de faire une nouvelle crise d'angoisse. Je surveille Ivy tout en gardant un œil sur Stephen : son regard fixe et son corps qui commence à se balancer légèrement d'avant en arrière ne me rassurent pas du tout.

Sans réfléchir, je lui prends la main. Il s'accroche à mes doigts et me jette un regard éperdu, comme s'il allait se noyer. Le seul moyen de le détourner de son anxiété me paraît de le faire parler.

– Comment as-tu compris ce qui arrivait à Ivy ? demandé-je.

– Tu étais avec elle ? ajoute Neil.

– Je suis allé aux toilettes, et j'ai entendu des bruits comme si des gens se battaient. J'ai tapé à sa porte pour demander si ça allait, il y a eu encore des bruits puis plus rien.

Alors c'est ça que nous aussi avons entendu du salon, ces bruits sourds qui nous ont fait sursauter ? C'était Ivy ?

Je me souviens alors qu'elle a éternué pendant tout le dîner, mais est-ce le pollen, des acariens, ou un aliment allergène ?

– J’ai commencé à retourner dans ma chambre, mais j’ai entendu un gémissement, alors je suis entré dans sa chambre. Elle était par terre et le chat a filé comme un dingue.

– Percy.

Je revois le visage suspicieux de Gillian cherchant son chat avant le dîner : était-il déjà dans la chambre d’Ivy ?

– Alors j’ai crié et je suis parti vous chercher.

Il tord ses mains l’une dans l’autre tout en continuant à frotter son bras. Je remarque alors de fines cicatrices sur ses poignets et ses veines dont le chemin violacé palpite à toute allure. Et tout à coup je devine ce qui doit le bouleverser : après l’ado au centre où il travaille, ça fait deux nuits de suite qu’il découvre quelqu’un en danger.

– J’ai vu des gens comme ça dans le temps et c’était toujours trop tard, dit-il en jetant un regard douloureux vers Neil.

Il tremble et recommence à se balancer sur lui-même. Mon regard croise celui de Neil avant de retourner vers Ivy : les yeux toujours clos, mon amie respire faiblement.

Pourvu que les secours arrivent vite.

– Et ils sont morts, murmure Stephen comme une lamentation en sourdine. Même quand on les emmenait à l’hôpital, c’était foutu.

Me souvenant des paroles de Neil sur les endroits sinistres où il allait récupérer son frère, j’imagine les images terribles qui défilent à présent sous les yeux écarquillés de Stephen.

– Ce n’est pas la même chose, lui dit doucement Neil.

J’ai l’impression qu’il n’ose pas me regarder, comme si à cet instant, il était un peu gêné de devoir s’occuper de son frère.

– Ivy fait une allergie, dis-je en posant une main sur l’épaule de Stephen. Maintenant, elle a besoin de repos, et tout ce qu’on peut faire, c’est attendre calmement les secours et surtout ne pas l’inquiéter.

Stephen frotte ses avant-bras en remontant jusqu’aux coudes comme s’il avait froid.

– Et puis, c’est grâce à toi qu’Ivy respire maintenant : c’est toi qui lui as fait l’injection, lui rappelé-je.

Il me semble voir passer une lueur de reconnaissance dans les yeux bleu foncé de Neil.

– C’est aussi toi qui nous as prévenus, ajoute-t-il.

Stephen cesse son balancement : son regard passe d’Ivy allongée au sol à Neil, puis à moi. Tandis

que j'éponge le front d'Ivy couvert d'une moiteur poisseuse, il ne me quitte pas des yeux.

– Respire, murmuré-je pour mon amie dont le visage me semble se crispier à nouveau.

Comme en écho, j'entends Stephen s'exécuter. De longs souffles s'échappent de sa poitrine. Je continue à murmurer doucement d'une voix sereine :

– Lentement, doucement, on fait le vide, on ne pense à rien, tout va bien se passer.

Petit à petit, le souffle de Stephen devient régulier. Ivy semble elle aussi plus calme.

Ouf.

Quand le portable de Neil vibre, il se lève pour répondre.

– L'hélico sera là dans moins de dix minutes. Ils vont se poser près du rond-point et viendront chercher Ivy ici avec un brancard, dit-il après avoir raccroché.

Ma main se contracte brusquement sur les cheveux d'Ivy.

– L'hélico ? Pourquoi pas une ambulance ? chuchoté-je d'une voix que je voudrais plus ferme.

– Il faut faire vite et il y a peut-être des routes encore coupées, me répond Neil.

– Oui évidemment, opiné-je.

Puis, faisant appel à toute ma raison, je me concentre sur l'organisation du départ d'Ivy : sac, trousse à pharmacie, plus la seringue.

– Il faut qu'ils sachent exactement ce qu'elle a pris, dis-je en ramassant le tube plastique sur le sol. Il faudra aussi leur dire de penser à regarder la rubrique santé de son téléphone.

Neil se tourne vers moi.

– Mais, de toute façon, tu vas aller avec elle, tu leur expliqueras tout pendant le vol.

– Moi ? Avec Ivy ? Dans l'hélico ?

Oh non ! Pas dans l'hélico ! répète ma petite voix, aussi terrifiée que moi.

Hochant la tête, Neil sourit à demi, l'air un peu embarrassé que je ne comprenne pas.

– Eh bien ça me paraît plus adapté que ce soit toi que moi, tu la connais mieux.

– Oui, mais non, enfin ce n'est peut-être pas utile, bégayé-je.

Neil fronce les sourcils.

– Ce serait mieux qu'elle ait quelqu'un de proche avec elle.

– Oui, bien sûr, mais on devrait plutôt demander à sa mère, babutié-je.

Neil me fixe avec des yeux ronds.

– Je veux dire, elle connaît mieux ses antécédents de santé.

– La mère d'Ivy n'habite pas à New York ? demande Neil, surpris.

– Ah, si, pardon...

– Mais si tu crois qu'on devrait appeler sa mère maintenant... propose-t-il en continuant à m'observer avec attention.

Sans rouvrir les yeux, Ivy attrape ma main d'un geste brusque. Reprenant mes esprits, je devine aussitôt ce qu'elle veut me dire : nous sommes au milieu de la nuit et appeler sa mère maintenant ne pourra que déclencher une angoisse maternelle ingérable. Et connaissant le passif de M^{me} Weiss, la distance et la nuit ne vont pas contribuer à sa sérénité. Ni à celle d'Ivy.

– Ce n'est pas une bonne idée, dis-je. On la préviendra quand on en saura plus.

À ces mots, il me semble voir le visage d'Ivy se détendre.

– Mais en tout cas il faut que quelqu'un l'accompagne dit Neil en me fixant. L'hélico va arriver d'une minute à l'autre.

Il regarde son portable. Puis il lève la tête vers moi.

Mais non, ça n'est pas possible, personne ne peut me demander de monter dans un hélicoptère !

Même pas lui, avec ses yeux de velours.

Alors tu n'es pas capable de faire ça pour ton amie ? accuse ma petite voix.

Si, mais je ne peux pas. C'est plus fort que moi, Ivy comprendrait si...

Mais, allongée sur le sol, Ivy est maintenant complètement immobile. Son visage tiré me serre le cœur.

– C'est quoi le problème ? insiste Neil.

La peur, la culpabilité de laisser tomber mon amie et la honte sont pires qu'un problème : c'est un déchirement. Agenouillée devant Ivy, je la prie de me pardonner.

– Je ne peux pas, murmuré-je sans regarder du côté de Neil.

J'en ai déjà mal au bide à en crever, les yeux qui pleurent et le cœur remonté au niveau des tempes.

Ivy, lui dis-je silencieusement. Il y a un tas de choses que je ferais pour toi, et tu le sais, te soutenir quoiqu'il arrive, participer à tous les plans foireux que tu veux. Mais ça, je ne peux pas. Vraiment pas. Monter dans un avion est déjà un challenge que je peux à peine gérer. Mais un

hélico, non.

Cherchant sans doute à comprendre pourquoi je m'obstine à refuser un truc a priori tout à fait envisageable selon ses critères, Neil me dévisage. Stephen a cessé de trembler et me scrute lui aussi avec un étonnement évident.

– C'est ton amie, elle a besoin de toi, dit Neil doucement.

Les options les plus insolites défilent dans ma tête : prétexter un rendez-vous de boulot, un besoin de dormir vital, un coup de téléphone urgent à passer... Ou faire un malaise, simuler une crise de nerfs.

Vu mon état actuel, je n'en suis plus très loin.

Neil toussote légèrement en posant sa main sur la mienne, comme s'il voulait me ramener à la raison. Et aussitôt ma raison comprend que si je joue la malade, d'une part c'est absolument déplacé vis-à-vis de mon amie et, d'autre part, ça ne risque que d'aggraver mon problème : on va m'embarquer d'office dans l'hélico avec Ivy et cette fois sans me demander mon avis.

– En fait, ce serait mieux que ce soit quelqu'un de la famille, s'il y a des papiers à signer, des décisions à prendre, tenté-je dans un sursaut d'une logique malmenée par mon malaise croissant.

Neil hausse un sourcil.

– Son oncle est sa famille la plus proche. Ce serait beaucoup mieux qu'il l'accompagne, dis-je.

Neil secoue la tête et observe Ivy qui ne bouge pas. Il semble réfléchir. Puis son regard revient vers moi. Sa voix est affectueuse et je sens qu'il choisit chacun de ses mots pour ne pas me brusquer.

– Écoute, tu as eu très peur pour ton amie, c'est normal, et tu veux trouver la meilleure solution pour elle, mais James Ashner a plus de 80 ans ! On ne peut pas le réveiller maintenant pour le faire monter dans un hélico à une heure du matin !

– Et moi, on peut ?

Ses yeux s'élargissent de surprise, mais il a la délicatesse de ne pas rire. Je me sens absolument ridicule, indéfendable et de mauvaise foi, mais je persiste et signe : je ne peux pas monter dans un hélico, même pour ma meilleure amie.

– C'est tout de même un vieux monsieur, dit Neil, il faut le préserver un peu. Déjà qu'il faudra le prévenir demain matin !

– Ah mais oui, bien sûr, dis-je en attrapant au vol l'argument que je vois miroiter. Tu as raison, il vaut mieux que je reste pour être là quand il se réveillera.

Cette fois, Neil serre ma main.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur des hôpitaux, c'est ça ?
- Oh non, protesté-je avec sincérité, pas du tout !
- Alors qu'est-ce qui t'empêche d'accompagner Ivy... demande-t-il en continuant de me fixer.

Sa voix est chaleureuse, mais impérative. Je ne peux tout de même pas avouer que... À quoi me raccrocher ? À qui ?

– Et Stephen alors ? Qui va s'occuper de lui ? dis-je, trouvant soudain en lui un espoir de rester ici.

Je me sens presque réconfortée d'avoir trouvé la solution. L'intéressé me lance un regard ébahi puis se tourne vers son frère. Neil rit tout à fait.

- C'est très gentil à toi, mais Stephen est un grand garçon ! Et d'autre part c'est mon frère alors si quelqu'un doit s'occuper de lui, il me semble que c'est à moi de le faire.
- Et puis moi je vais bien, intervient Stephen avec un sourire candide.
- Et si tu me disais plutôt ce qui ne va pas ? insiste Neil.

Au moment où je vais prononcer le mot fatidique, un bruit terrifiant gronde dans le lointain. Mes mains se mettent à trembler, une vague de transpiration coule le long de mon dos et mon cœur se met à battre comme s'il comptait s'enfuir de ma cage thoracique. Ma main cherche désespérément mon pendentif, mais je ne trouve aucun secours de ce côté-là. Je regarde autour de moi, paniquée.

Je me sens affreusement seule, perdue et incapable de bouger.

– Tu veux que je vienne avec toi ? demande Neil au moment où je vais me mettre à pleurer.

Je me fige de stupéfaction : il serait prêt à monter dans un hélico pour moi ?

Du calme, tout le monde ne flippe pas comme toi, me rappelle ma petite voix. Et dans le cas présent, ce n'est pas un exploit, mais une réponse pragmatique à un besoin urgent : accompagner Ivy à l'hôpital.

Stephen me dévisage, guettant ma réaction. Neil sourit en attrapant ma main qui tremblote sur mes genoux. Depuis quelques minutes, j'ai l'impression d'être sortie de mon corps, mais la possibilité de la présence de Neil auprès de moi me fait redescendre sur terre.

Je ferme les yeux en respirant du mieux que je peux et j'arrive à desserrer les mâchoires pour murmurer un maigre « OK ».

Et j'ai honte. Car non seulement je suis terrifiée, mais je me sens complètement pitoyable de démarrer une crise de panique alors que mon amie est au plus mal.

Mais c'est plus fort que moi.

– Je vais aller ouvrir aux secours, dit Neil.

J’acquiesce en silence, la gorge nouée. Avant de descendre, Neil pose une main rassurante sur mon épaule puis me confie du regard à Stephen qui désormais veille sur Ivy allongée.

Deux minutes plus tard, les secours sont dans la pièce et s’activent autour d’Ivy. Ils prennent son pouls, sa tension, vérifient son cœur et ses réflexes avant de lui faire une deuxième injection.

Aussitôt, elle se remet à respirer normalement.

Souriants, aimables et prévenants, les secouristes lui posent des questions : nom, âge, si ça lui arrive souvent, ce qu’elle fait dans la vie, qui sont les gens dans la pièce avec elle ? Elle répond d’une voix faible, mais avec précision. Je sais que c’est une technique pour la faire penser à autre chose et tester son niveau de lucidité. Mais je sais très bien aussi que s’ils faisaient la même chose avec moi, je répondrais n’importe quoi tant je suis stressée : Ivy est clairement bien plus lucide que moi qui ai la tête à l’envers, le cœur au fond de la gorge et les intestins noués autour des oreilles pour m’empêcher de penser à ce qui va se passer ensuite.

– Ça va aller maintenant, assurent-ils en voyant mon regard terrorisé suivre chacun de leurs gestes.

Je baisse les yeux, un peu gênée. Recroquevillée sur moi-même, j’ai l’air d’être à l’agonie. Mais je serais prête à leur demander une injection si j’étais sûre que ça puisse m’aider à passer ce sale quart d’heure.

Alors que je reste assise, tétanisée par l’appréhension, Neil ramasse le sac d’Ivy que lui tend Stephen puis il me prend la main d’autorité pour suivre la civière sur laquelle les urgentistes ont installé Ivy. À chaque pas, j’ai l’impression que mes pieds se prennent l’un dans l’autre, mais je réussis à avancer. Quand nous passons dans le salon, Neil ralentit. Dès qu’il lâche ma main, mes jambes ramollissent sur place. Il récupère son chargeur de téléphone et le fourre dans sa poche.

– Ce n’est pas le moment de ne plus avoir de batterie, m’explique-t-il.

Mais n’étant pas en état de comprendre quoi que ce soit, je ne m’étonne de rien, tout me paraît irréel, même les choses les plus pratiques. Malgré tout, j’envie sa capacité à garder la tête froide alors que je passe par toutes les températures les plus extrêmes, du tremblement à la sueur.

Quand nous sortons de la maison, le bruit des rotors me cloue sur place. Je me retourne avec désespoir vers la maison : sur le pas de la porte, Stephen me lance un petit sourire compatissant.

Neil serre ma main encore plus fort, alors je reprends mon avancée telle Marie-Antoinette allant à l’échafaud...

Et encore, je suis sûre qu’elle paraissait plus vaillante que moi.

J’essaie d’être forte, de penser à Ivy, de me dire que ma place est avec elle, que c’est mon rôle et

ma responsabilité d'amie, mais je n'ai qu'une envie : renier tous mes grands principes, prendre mes jambes à mon cou et me terrer dans un trou en attendant que l'hélico s'envole.

Sans moi.

Un des urgentistes nous fait signe de nous hâter. Neil accélère le mouvement. Alors comme si mon corps ne m'appartenait plus, je me mets à courir en baissant la tête et en fixant le sol. Sous l'appareil, le bruit est effrayant.

En quelques secondes, le brancard d'Ivy est installé à l'intérieur, tandis que je me retrouve hissée et posée sur un siège. Sans comprendre, j'enfile le casque que le pilote me tend. À ce moment-là, tout me paraît lointain, assourdi, comme si j'étais dans un autre monde.

Une voix qui semble provenir de mon crâne m'indique que nous allons décoller.

– Faites comme vous voulez du moment que ça s'arrête, murmuré-je.

Quand celle de Neil retentit aussi par le même canal pour me demander si ça va, je comprends que les casques font aussi office d'écouteurs. Complètement déboussolée, je hoche la tête. Puis, mâchoires et fesses serrées, je regarde la maison au loin.

Au secours !

La seule chose qui m'empêche de sauter immédiatement de cet appareil, c'est la couleur à présent normale du visage d'Ivy, la douceur de la main de Neil et la ceinture de sécurité qu'on a attachée sur mes hanches.

Quand l'hélicoptère quitte le sol, j'ai la sensation que mon corps se désagrège et que mes tempes vont éclater. L'appareil fonce nez en avant, exactement comme au cinéma. Mais devant un écran je peux détourner la tête à la première apparition d'un objet volant, mais là, où que je regarde, c'est pire : je suis dans le film catastrophe.

Et je n'ai aucune chance de m'en sortir avant qu'on soit arrivés.

Au bout d'un moment, le truc semble se stabiliser à l'horizontale. Prudemment, je décide d'apprivoiser cet environnement hostile. D'abord je garde les yeux fermés : l'objet ne secoue pas, mais semble avancer librement dans l'air, un peu comme si j'étais assise sur un tapis volant. Mais quand j'ouvre les yeux, la carrosserie précaire évoque plutôt une voiture d'occasion envoyée dans l'espace qu'une carapace à toute épreuve. De plus, une bonne partie de l'engin est vitrée, donnant ainsi l'impression surréaliste d'être assise dans un gros œil de mouche transparent avec six autres êtres humains qui semblent, eux, tout à fait à leur aise.

Je m'efforce de faire le vide dans mon crâne et de ne pas me laisser impressionner par cette fragile apparence ni par toutes les images d'accidents que mon cerveau fait défiler en boucle.

Pour ne pas avoir la tentation de m'enfuir – mais par où ? –, je m'accroche d'une main à la barre métallique devant moi et de l'autre à celle de Neil, à cet instant bien plus solide que tout l'acier du monde.

Un peu rassurée par ces contacts, je regarde Ivy prise en charge à trois cents pour cent, puis je me risque à tourner mon regard vers l'extérieur : comme un écran noir empêchant de voir la distance qui nous sépare du sol, l'obscurité environnante me semble plus rassurante que l'intérieur de l'objet volant identifié terrifiant.

Mais, malgré moi, je pense à mes parents. Ma gorge se serre et je me mets à trembler des pieds à la tête. Neil passe son bras autour de mon épaule et me tient solidement. Je ferme les yeux, je respire lentement et je réussis petit à petit à endiguer ma panique.

– Attention à vos oreilles, elles risquent de se boucher, dit la voix du pilote dans nos casques en annonçant la descente.

L'hélicoptère plonge en avant. Le supplice recommence. Cherchant une issue, je me tourne sur mon siège et m'agrippe des deux mains aux épaules de Neil pour enfouir mon visage contre lui. Mes ongles se plantent dans ses bras. Jusqu'au moment où l'hélico touche le sol, il reste stoïque et me serre contre lui.

Quand je comprends que c'est fini, Neil me repousse tendrement pour détacher ma ceinture. Les pales au-dessus de nous ralentissent. Ivy est déjà sortie de l'appareil et emmenée vers les bâtiments.

Quant à moi, je ne reprends possession de mon corps qu'après quelques pas sur la terre ferme. Je titube, épuisée, comme si toute la tension accumulée pendant le vol s'était échappée et je m'efforce de ne pas me laisser tomber par terre, hébétée.

Comme je dois avoir l'air vraiment mal en point, Neil, qui tient toujours ma main, m'entraîne d'un pas rapide loin de l'appareil. De temps en temps, il me jette un regard soucieux. Touchée par sa sollicitude, je lui souris pour la première fois depuis que nous sommes partis de Lakewood Ranch.

Une fois à bonne distance de l'hélicoptère, je me sens lentement revivre et, d'un pas presque assuré, j'entre aux côtés de Neil dans le bâtiment. Nous sommes au milieu de la nuit, mais cela ne semble faire aucune différence ici : personnel en nombre et précipitation organisée donnent immédiatement une impression de sécurité et de prise en charge. Dans le hall nous croisons l'un des urgentistes.

– Votre amie est sous perfusion, il n'y a plus de danger, ne vous inquiétez pas, me dit-il avant même que je n'ouvre la bouche.

Je m'aperçois alors que Neil n'a pas lâché ma main et que, bien au contraire, il la retient fermement. Quant à moi, je suis agrippée à la sienne depuis que nous sommes partis.

– Je suis désolée, je crois que je t'ai broyé les doigts, le torse et les bras.

Si ça se trouve, je l'ai aussi mordu ?

– Tu as en effet une poigne de fer, me confirme Neil. Tu es rassurée maintenant ?

Parle-t-il d'Ivy ou de l'hélicoptère ?

Comme il est impossible de trouver la réponse sur son visage souriant, je hoche la tête, puis, un peu gênée, je détourne le regard : il doit me trouver complètement ridicule !

Une vraie chochotte.

Pour dissiper cette mauvaise image, je remplis prestement et efficacement les formulaires d'entrée pour Ivy que nous remet une femme à l'accueil. Quand je les lui rends, elle nous indique la salle d'attente où le médecin va venir nous voir. Nous nous dirigeons vers une longue pièce bordée de baies vitrées et meublée de plantes vertes et de chaises à l'assise dure et peu attirante. Incapable de m'asseoir, je fais les cent pas.

– Ça peut être long... dit Neil avec un soupir.

Au moment où je vais lui demander s'il a tant l'habitude que ça des urgences, je me rends compte qu'il a dû fréquenter les hôpitaux un certain nombre de fois avec son frère. Impressionnée par son calme, je finis par m'asseoir à côté de lui. Si seulement ça pouvait s'éteindre sur moi !

Comme je le vois envoyer un message, je pense soudain à Kim. Si elle a été réveillée par l'arrivée des secours, elle doit être très inquiète de ne plus voir personne ! Et, dans mon état second, je ne lui ai même pas laissé un petit mot.

[Ivy a été emmenée en urgence à l'hôpital : grosse réaction allergique.
Elle va bien. On attend avec elle.]

Sans préciser qui est le « on ».

30. Un petit investissement

– Votre amie est hors de danger à présent, dit deux heures plus tard une femme aux cheveux blancs qui se présente comme étant le médecin de garde.

Me laissant tomber contre le dossier de la chaise, je soupire si lourdement que la femme sourit.

– Elle a fait un choc anaphylactique, nous explique-t-elle ensuite, elle aurait pu mourir si vous n’aviez pas eu la présence d’esprit de lui injecter rapidement une dose d’adrénaline. Et la deuxième était indispensable, on n’a souvent pas plus d’un quart d’heure dans ces cas-là !

S’entendre confirmer que nous sommes passés à peu de chose du drame me fait frissonner. Un peu sonnée, je fixe le médecin puis Neil : pense-t-il lui aussi à ce qui aurait pu arriver ? Si Stephen n’avait pas ouvert la porte de sa chambre ?

« Avec des si, on rate sa vie », dit souvent ma grand-mère alors je regarde le présent : Ivy est saine et sauve. Neil se rapproche de moi et pose une main sur mon épaule. Je lui souris, fière et soulagée : nous avons sauvé Ivy. Le regard du médecin se pose une seconde sur les doigts de Neil.

Nous prend-elle pour un couple ?

Eh bien tu as l’air de trouver ça agréable ! persifle ma petite voix en me voyant sourire aux anges.

Interrompant ainsi les railleries de ma conscience, le médecin reprend :

– Votre amie a des antécédents allergiques : poussière, pollens printaniers, fruits à coque, mais elle nous a dit ne jamais avoir fait de réaction aussi forte. Il semblerait que ce soit une soudaine allergie aux poils de chat qui ait provoqué le choc.

– Mais oui, Ivy éternuait à chaque fois que Percy et Gillian apparaissaient !

Et moi qui croyais qu’elle avait peur de Gillian !

– Et en plus il était dans sa chambre, et peut-être depuis quelques heures...

Le médecin fronce les sourcils, semblant enregistrer ces informations qui confirment son hypothèse.

– Je ne peux rien affirmer, seuls des tests d’allergologie plus poussés pourront déterminer les facteurs allergènes précis. Votre amie a dit que vous étiez ici en vacances, mais elle devra s’occuper de ça impérativement dès son retour à New York. En ce qui nous concerne, nous allons la garder encore un peu pour des analyses. Et si tout va bien, vous pourrez la ramener avant le matin.

Je jette un regard vers Neil qui hoche la tête d'un air satisfait.

– Mais quand elle rentrera, ça ne risque pas de... recommencer ? demandé-je timidement.

– Évidemment il faudra éviter tout contact avec le chat en question et au moindre signe, toux irritation, éternuements, yeux rouges ou démangeaisons, reprendre contact avec nous au plus vite.

Pas de souci, au moindre froncement de nez, j'appelle les urgences.

– Est-ce que je peux la voir ?

– Ne vous inquiétez pas, elle dort pour un petit moment, elle est sous sédatif.

Quand le médecin s'éloigne, j'ai une tendre pensée pour la liste de M^{me} Weiss, les multiples maux improbables répertoriés, et surtout pour sa trousse de médicaments. Car si celle-ci n'avait pas été si prévoyante... Je n'ose pas imaginer ce qui aurait pu arriver.

Je renvoie vite un message à Kim.

[Tout va bien. Ivy est saine et sauve mais elle est allergique à Percy !
Ils lui font des tests et on devrait la ramener après. A +]

[Ouf. Heureusement que tu es partie avec elle.
Mais tu aurais dû me réveiller.]

[Pas eu le temps... on a dû faire très vite.]

[OK. L'essentiel est qu'elle soit à l'hosto.
[Mais au fait, qui est ce « on » mystérieux ?;-)]

[N...

Mes doigts hésitent sur les touches puis je tape courageusement les quatre lettres du prénom de celui sans qui je ne serais jamais partie pour cet hôpital avec Ivy avec l'impression de faire un saut quantique dans l'espace et le temps.

[Neil]

[;-)]

J'apprécie ce simple smiley et le clin d'œil de la bête jaune me montre que Kim n'est ni dupe ni du genre à souligner qu'elle l'avait deviné !

Je me tourne alors vers l'intéressé, assis sur la chaise à côté de la mienne et en train d'envoyer un SMS. En l'observant, je me sens aussi reconnaissante que charmée. Il a réussi à me faire faire le truc que j'aurais juré ne jamais entreprendre. Tout en suivant les lignes de son visage et de son corps, je mesure combien tout son être est un concentré de persuasion.

Sur Terre comme au Ciel !

– Je te remercie sincèrement de m’avoir accompagnée, je me suis sentie rassurée grâce à toi.

Ce n’est pas très personnel ni chaleureux comme remerciements, et surtout complètement en dessous de la reconnaissance éternelle que j’ai désormais pour lui.

De plus, c’est un gros mensonge : j’étais absolument terrifiée. Ni moqueur ni critique, son sourire me montre qu’il en est bien conscient, mais il a la courtoisie de ne pas me le faire remarquer. Je lis même dans ses yeux une tendresse affectueuse qui me fait chaud au cœur.

– Il m’a semblé que je pouvais être utile en venant avec toi. Et peut-être que mon karma dans cette vie est de te rassurer !

ME rassurer ? Dans cette vie ? Comme il énonce ça comme une évidence incontestable, je ne conteste pas. Mais je me demande si j’ai bien entendu. Est-ce qu’après mon petit séjour dans l’espace, je ne suis pas encore un peu perturbée ?

– Je n’étais jamais monté dans un hélico de toute ma vie, murmuré-je en baissant les yeux.

– Ça peut être assez impressionnant, répond-il d’une voix neutre.

C’est alors que je réalise une chose terrifiante : si nous avons fait le voyage aller en hélico, comment se fera le retour ? J’ai encore une fois un peu honte de me focaliser sur une histoire de transport, mais ce qui n’est sans doute qu’un détail pour Neil accapare déjà toute mon attention, réduit ma disponibilité à tout autre sujet et commence à me faire m’agiter sur ma chaise.

Genre un tas de pierres sur ma poitrine avec un hélico posé dessus pour m’empêcher de respirer.

Et je ne suis pas sûre que mon corps pourrait supporter un deuxième voyage, même si Neil est avec moi.

Je vais certainement exploser en vol.

Comme j’ai dû blêmir soudainement, Neil me regarde, l’air soucieux. Il faut que je lui explique. Mais par où commencer ? Je me lève et arpente la pièce. Il me suit du regard.

– Quand Ivy aura fini ses tests, on va rentrer, commencé-je.

– Oui, avant la fin de la nuit j’espère, me dit Neil, qui, je le sens, veut m’aider.

– Donc on va reprendre un...

Ne pas claquer des dents, ne pas avoir les larmes aux yeux ni la voix qui s’étouffe au moment de prononcer le mot fatidique serait un must... que les dieux ne m’accordent pas en cet instant. Car je bégaye allègrement sur le mot, dont l’image effrayante vole et se cogne dans tous les recoins de mon cerveau.

Je me laisse tomber sur ma chaise en me rendant compte de deux choses.

Un, cette expérience non volontaire de vol en hélicoptère, que j’espérais limitée à cette unique et dramatique circonstance, ne m’a pas guérie de ma phobie. Si certains assurent qu’il faut soigner le mal par le mal, je défends clairement la position inverse quant au mal aérien et suis plutôt prête à adhérer à la méthode homéopathique, soit une infinitésimale exposition à la maladie. Or je suis manifestement déjà en surdosage.

Deux, moi vivante, je ne remonterai pas dans un hélico.

Pendant cette prise de conscience, Neil m’observe puis, avec un sourire, il m’attire gentiment contre son épaule.

– Quand Ivy sera autorisée à quitter l’hôpital, il n’y aura plus d’urgence. On rentrera par la route. Ne t’inquiète pas, dit Neil en embrassant mes cheveux, je te promets que tu n’auras pas à remonter dans un hélicoptère.

Cette promesse me procure un apaisement immédiat : d’abord par son contenu assuré et rassurant et ensuite – et c’est cela le plus délicieux en cet instant –, par la vague de béatitude confiante qui me submerge en entendant Neil me promettre que je ne risque plus rien.

Ses lèvres sur mes cheveux contribuent aussi à l’état céleste et bienheureux dans lequel je flotte.

Au même moment, je comprends qu’il a sans doute deviné dès le début que j’étais terrifiée à l’idée de voler en hélicoptère.

En même temps, ce n’est pas très difficile, chuchote ma petite voix.

Ignorant ces sarcasmes, je soupire. Et je remercie Neil en silence. Il n’a pas tenté de me rassurer avec les chiffres que l’on m’oppose habituellement dès que j’ai le malheur de confier mon aérodromophobie : les accidents dans les transports aériens sont bien moins nombreux que ceux de la route ou même que les accidents domestiques, etc. Mais même après avoir lu dans le *New York Times* qu’il me faudrait prendre un même vol tous les jours pendant cent vingt-trois mille ans avant de mourir dans un crash, les statistiques ne me sont d’aucun secours. Pour moi, mathématiques et panique ne s’annulent pas : ils se multiplient.

Quant à prendre sur moi, je réussis à peine à monter dans un avion moyennant une indigestion de Stressout...

Neil me serre davantage contre lui.

– Je m’occupe de tout pour le retour d’Ivy, ne t’en fais pas.

Sans l’ombre d’une envie de résister, j’acquiesce en posant la tête sur son épaule. Je suis un peu étonnée de m’abandonner aussi naturellement, mais je mets ça sur le compte de ma fatigue et de ma

peur. Puis je réfléchis. Récemment je n'ai que très rarement fait ainsi confiance à quelqu'un. Je l'ai suivi aveuglément. Et maintenant, la discrétion de Neil, sa prévenance et sa façon de ne pas m'interroger ou me sermonner me touchent profondément.

Tandis qu'il passe quelques coups de fil pour organiser l'arrivée d'une voiture, je ferme les yeux un instant. Quand je les rouvre, je me sens prête à lui expliquer les raisons de ma phobie.

Je n'ai jamais eu besoin de psychiatre pour savoir d'où elle vient.

– Je t'ai parlé de la mort de mes parents, commencé-je.

– Oui, dit-il sobrement.

Je pense à eux un long moment puis je prends une longue inspiration. Et dans un souffle je lâche :

– Ils sont morts dans un accident d'hélicoptère.

Neil opine sans un mot, mais il me semble que son bras m'enserme plus amplement et que son buste tout entier s'arrondit pour former une coque protectrice autour de moi. Un silence s'installe durant lequel j'essaie de me souvenir du visage de mes parents, de leurs voix, de leurs parfums, de leurs sourires. C'est si loin.

– J'avais 5 ans, reprends-je. Je me souviens de très peu de chose.

Et c'est ce qui est le plus douloureux, cette absence de souvenirs. J'ai souvent cherché en moi des traces de notre courte vie ensemble. Mais de leur existence, il ne me reste que des choses, des objets inanimés, ceux que mon père rapportait de ses voyages et dont certains sont encore dans la boutique.

Neil ne dit rien, mais son regard est posé sur moi, attentif et doux.

– Mon père me disait qu'il était explorateur et que nous partirions ensemble un jour, souris-je. À chacun de ses voyages, il me ramenait un cadeau puis me racontait son histoire.

Je ne me souviens plus de ce qu'il disait, mais je ressens encore la douce chaleur du moment où il me prenait sur ses genoux pour m'expliquer qui avait fait cet objet et à quoi il servait. Je revois aussi ses longues mains qui me paraissaient fortes et indestructibles.

Mon cœur se serre, mais je continue.

– Il partait régulièrement en Amérique du Sud acheter de l'artisanat pour le revendre à la boutique. Honnêtement, je crois qu'il n'a jamais gagné d'argent. Il faisait surtout ça pour aider des populations menacées à garder leurs traditions et leurs cultures, c'était un homme généreux et passionné.

Neil hoche la tête sans m'interrompre.

– D'habitude ma mère n'allait pas avec lui, nous restions toutes les deux à la maison. Je ne sais pas pourquoi, mais cette fois ils sont partis ensemble.

Combien de fois ai-je maudit le ciel qu'ils ne m'aient pas emmenée avec eux pour ce voyage.

– En Argentine, murmuré-je.

Le corps de Neil se raidit, marquant discrètement sa surprise en entendant le nom de cette destination. Mes yeux se brouillent de larmes quand je reprends.

– On n'a jamais très bien su ce qui était arrivé. Il n'y a eu aucun survivant, le pilote, le copilote, mes parents... L'hélicoptère s'est écrasé contre une falaise.

À cette scène tant de fois imaginée, vue et revue dans mes cauchemars s'associe un immense néant. Un long blanc dans ma vie. Je me souviens encore de cette absence qui m'a remplie et vidée à la fois. À leur mort, je suis devenue une coque de noix, un esquif sans gouvernail. Abandonnée, perdue et terrifiée, avec un sentiment de solitude qui ne m'a jamais quittée.

La main de Neil qui frotte affectueusement mon épaule me fait revenir. Je me tourne vers lui : ses yeux fixés sur moi sont comme deux phares bleus dans la nuit. D'un geste très doux, il essuie une larme sur ma joue : je ne m'étais même pas aperçue que je pleurais.

– Heureusement il y avait ma grand-mère : elle a tout fait pour moi.

En évoquant Grandma, ma voix se raffermirait. À l'adolescence, elle a aussi réussi à me faire prendre conscience de ma colère et à l'utiliser comme moteur pour avancer.

– Elle m'a appris le respect des autres, le travail mené à son terme, le courage, la détermination...

Neil sourit.

Et la possibilité de craquer. Il y en a eu des fois où j'ai claqué les portes, et ça n'a pas dû être facile pour elle.

« Ne te laisse pas manger par ton ogre intérieur », me disait-elle.

Admirative, je souris à l'idée de toutes ces maximes dont elle a émaillé mon éducation. Si on les rassemblait, on pourrait faire un livre de développement personnel à base de bon sens et de philosophie positive. Avant même que le concept ne soit à la mode, ma grand-mère l'a appliqué à notre vie.

– C'est une femme formidable et très courageuse, dis-je en me tournant vers Neil.

– Comme toi, sourit-il en remettant une mèche derrière mon oreille.

La tendresse que je lis dans ses yeux me bouleverse, mais je ne suis pas très sûre de ce que les miens expriment en cet instant : abandon, gratitude, confiance et certainement une grande attirance quand il rapproche doucement ses lèvres de mon visage.

Il embrasse lentement chacune de mes paupières puis sa bouche effleure mes joues. Ses lèvres

effacent mes larmes, son souffle court sur ma peau. Je ferme les yeux, envahie par une étonnante sérénité.

Et petit à petit, sous les baisers de Neil, le présent recouvre le passé.

Quand nos lèvres se rejoignent, la saveur douce de sa bouche me semble encore plus merveilleuse que dans mon souvenir. Et dans ce long et doux baiser, je sens monter en moi une déferlante de bien-être, d'affection et de reconnaissance plus un petit quelque chose que je ne sais pas nommer.

Ne sais ou ne veux ? relève ma petite voix au moment où une autre voix se fait entendre.

– Excusez-moi, répète un interne en blouse blanche qui semble toussoter depuis un bon moment.

Neil lui sourit tout à fait naturellement, comme si la salle d'attente était un espace conçu pour y échanger des baisers langoureux. Vu le sourire attendri de l'homme au stéthoscope, je suppose qu'il a davantage l'habitude de voir des larmes et des visages anxieux aux urgences.

– Nous attendons les résultats des dernières analyses sanguines. Dès que nous aurons confirmation que tout est revenu à la normale, le médecin de garde signera le bon de sortie et vous pourrez emmener votre amie, dit l'homme une fois qu'il a enfin capté notre attention.

Neil hoche la tête en même temps que moi.

– Alors on sera peut-être rentrés pour le petit-déjeuner, dis-je une fois l'interne disparu.

– Et comme Ivy sera de retour avec nous, James n'aura que le meilleur moment de cette nuit : le happy end, sourit Neil.

– Il faudra vraiment veiller à ce que Percy ne franchisse pas le seuil de la maison.

– James et Henry me semblent de taille à négocier un périmètre de sécurité avec Gillian...

– Ou toi ? Tu m'as l'air très proche d'elle...

– Oh mais serais-tu jalouse d'une dame respectable ? s'amuse Neil.

– Pas du tout, rosis-je.

– En tout cas, ça te donne bonne mine, même quand tu es en train de passer une nuit blanche, dit Neil en m'embrassant à nouveau.

Un long baiser plus tard, je rêve, la tête posée sur l'épaule de Neil. Mon regard fait le tour de la pièce : au mur, des affiches « La Floride vous accueille », sur la table, des magazines qui me font penser à Ivy et, en face de nous, un distributeur de boissons et un autre... de préservatifs ! Neil suit mon regard et je vois un sourire intéressé se dessiner sur ses lèvres.

– On pourrait peut-être remplacer la boîte empruntée à nos hôtes et en racheter pour nous ?

Au moment où je vais lui répondre, amusée, son téléphone vibre dans sa poche. Quand il aperçoit le numéro, il se lève précipitamment

– Oui Stephen, l'entends-je dire. Que se passe-t-il ?

Son air tendu ne m'échappe pas ni son ton de voix qui me paraît alarmé.

– Ah bon, tant mieux. Oui elle va bien, elle est tirée d'affaire et nous attendons l'autorisation du médecin pour la ramener.

Il se tourne vers la fenêtre aussi je ne vois plus son visage.

– Tu peux être fier de toi, le médecin a dit que l'injection que tu lui as faite lui a sauvé la vie.

Les intonations rassurantes de sa voix me semblent tout à coup presque paternelles.

– Ne t'en fais pas, j'ai prévenu le directeur du centre, il sait que tu es avec moi.

En écoutant malgré moi sa conversation, je comprends qu'à la place de son rôle de petit frère il a dû bien trop souvent endosser celui de parent rassurant.

– Je te préviens dès que j'en sais plus. Oui, tu peux reprendre un cachet, ajoute-t-il d'une voix plus basse. Non, un seul.

Et maintenant, même s'ils sont adultes depuis longtemps tous les deux, il doit encore veiller sur ce grand frère fragile.

Quand il raccroche, je ne vois que son profil, mais son visage a changé : un pli est apparu près de sa bouche où ses lèvres me semblent plus fines tant elles sont serrées. Mains dans les poches, il fixe l'horizon. Est-ce qu'il y a un problème à la maison ?

– Tout est OK ? demandé-je doucement.

Il reste immobile sans répondre. Un peu inquiète, je me lève pour le rejoindre, mais son dos tourné m'intimide. Ses épaules contractées forment une barrière, comme s'il me repoussait loin de lui. Quand je me glisse derrière lui, son parfum boisé est presque agressif.

– C'était Stephen ? Il va bien ? insisté-je timidement, pensant qu'il n'a pas entendu ma première question.

Quand il se retourne, je ne vois que son air préoccupé, presque contrarié. Déconcertée, je recule. Il se reprend aussitôt et tente d'adoucir son visage, mais dans son sourire crispé, dans la façon un peu brutale qu'il a de saisir mes épaules, je sens une distance soudaine que je ne comprends pas. Est-ce que mes questions l'ont agacé ? Est-ce que j'ai été indiscrete ? Est-ce à cause de cet appel de Stephen ? Que lui a-t-il dit ? Toutes les hypothèses défilent dans ma tête.

Dont la plus vraisemblable est qu'il n'a pas envie que je me mêle de ses oignons.

Mais quand dans ses yeux sombres j'aperçois un éclat triste qui ressemble à du regret, cela me fait mal. Un peu comme s'il me disait « dommage » et que je ne sache pas vraiment pourquoi.

Pendant un long moment il continue à me fixer avec cet air lointain. Dans son regard bleu devenu insondable, je ne vois rien.

Confirmant ainsi sa qualité d'iceberg de première classe.

Alors, même après un baptême en hélico, il faut que je me rentre dans le crâne que je ne le connais pas et qu'il n'y a pas d'intimité entre nous. Ce n'est pas parce que, troublée par les événements de la nuit, je lui ai fait des confidences que nous sommes comme cul et chemise.

Cul oui. Mais peut-être est-ce tout ce que nous avons en commun.

Mais ça m'attriste, parce que je commençais à croire que Neil et moi partagions autre chose : un début de complicité.

« Attention à ne pas prêter tes sentiments aux autres », dirait ma grand-mère et elle aurait raison. Mais quels sont-ils ces fameux sentiments ? À l'heure actuelle, je dirais : fragilisée, dépitée et un peu perplexe.

Parce qu'il m'avait semblé tout à l'heure que...

Eh bien la prochaine fois qu'il te semblera, tu t'abstiendras, me sermonne ma petite voix.

Embarrassée, je reste face à Neil, mes poignets encore serrés entre ses mains.

Nous n'allons pas rester comme ça plantés là à attendre le générique de fin !

Je dois réagir. Si j'ai pu vaincre un hélico, je peux venir à bout de ce petit moment de tension.

Alors où en étions-nous ?

Mon regard fait rapidement le tour de la pièce, passe sur le distributeur avant d'apercevoir une laborantine passer avec un chariot de tubes de prélèvements. Une idée me vient.

– Puisqu'on est à l'hôpital, on pourrait en profiter pour se simplifier la vie ! dis-je gaiement, moitié provocation, moitié plaisanterie.

Il me regarde avec curiosité. Puis avec un certain soulagement comme s'il était heureux que je nous sorte de ce borborygme.

– On pourrait faire un saut au labo qui est au bout du couloir et faire les tests de VIH.

Il lève un sourcil et je lui souris, fière de mon sens pratique et pas du tout mécontente de ma petite surprise aux allures de cabriole.

Sans compter que cela nous ramène aussi sec en terrain neutre, le seul où finalement nous n'avons aucune barrière ni retenue.

Et puisque nous sommes revenus sur notre seul terrain de complicité, autant y aller à fond...

– Ça nous éviterait de vider la machine de préservatifs de l'hôpital et on pourrait baiser autant qu'on le souhaite, dis-je crûment.

J'y suis peut-être allée un peu fort...

Ses yeux me fixent, presque réprobateurs, puis surpris et amusés. Je soutiens son regard : va-t-il réagir ? Me dire ce qu'au fond, si je suis vraiment honnête, j'ai envie d'entendre et que je sais : que décider de faire ces tests ensemble, même pour des mauvaises raisons, même si l'on ne sait pas tout à fait jusqu'où on veut aller ensemble, a du sens ? Qu'on ne le fait pas juste pour avoir une sexualité débridée ? Qu'il y a derrière cette décision une volonté commune de se faire confiance ?

Il semble vouloir dire quelque chose puis se ravise. Ensuite il sourit avec cet air gourmand que je lui connais dans l'intimité.

– Très bonne idée, comme ça, on ne sera plus limités par la technique, plaisante-t-il avec un clin d'œil coquin.

Autrement dit : retour à l'envoyeur... Je hoche la tête.

Au moins, il n'a pas dit non, me fait remarquer ma conscience, un peu chagrine elle aussi.

Eh bien, nous n'irons pas plus loin qu'au lit ensemble et de ce point de vue là, on est hyper proches, m'efforcé-je de positiver.

– Et malgré un petit investissement au départ, c'est plus économique, continué-je crânement, parce que je suis une fille têtue.

Et puis même Palmborg me féliciterait pour cette saine gestion, non ?

Avec un sourire énigmatique, Neil réplique :

– La rentabilité d'un investissement se mesure sur le long terme.

Il ne me laisse pas le temps de décoder les subtilités des rouages de l'économie, car il saisit mon visage entre ses deux mains et m'embrasse presque sauvagement.

– J'ai hâte de mettre en œuvre ce plan de financement. Allons au labo dès maintenant ! dit-il en me prenant la main pour m'entraîner vers le couloir.

Un pincement que je me refuse à interpréter se produit au niveau de mon cœur.

31. Perturbations nocturnes

– Vous recevrez les résultats avant vingt-quatre heures par message sécurisé, nous dit l’infirmière une fois les prises de sang effectuées.

– Vive la technologie moderne, dis-je à Neil en souriant.

Eu égard à une de nos conversations à propos des iPhones, je m’efforce de ne pas paraître sarcastique. Hochant la tête, il me répond par un sourire avant de passer son bras sous le mien pour retourner dans la salle d’attente. Quand nous poussons la porte, un homme à l’air éméché est assis sur l’une des chaises. Son regard vitreux observe le pansement au creux de nos coudes puis le papier au logo du labo que nous tenons encore à la main. D’une voix éraillée, il nous demande où est la salle des analyses. Neil le lui indique avec patience, car l’homme lui fait répéter ses explications plusieurs fois.

– Merci les amoureux, lance-t-il en titubant vers le couloir.

Je rougis jusqu’aux oreilles, tandis que Neil sourit, amusé. Agacée par ma réaction, je me sermonne intérieurement en évitant de regarder en direction de Neil, ce qui me ferait passer à une couleur violacée clignotante encore plus embarrassante et je me plonge dans la lecture du reçu du labo. Même si je ne lève pas les yeux du papier maintenant froissé entre mes doigts, je sais que Neil m’observe. Heureusement pour moi, le médecin de garde arrive à cet instant : devant la fatigue qui tend son visage, je me rends compte alors qu’il est plus de quatre heures du matin.

– Votre amie vient de se réveiller. Les résultats sont bons et vous allez pouvoir la ramener. Vu les doses qu’on lui a données, elle ne risque plus rien pendant plusieurs jours, mais elle doit faire dès son retour à New York les tests d’allergologie, c’est très important.

– Comptez sur nous ! assure Neil.

Je me concentre sur les papiers de sortie que tend le médecin pour ne pas m’appesantir sur le « nous » qui me fait à nouveau monter la chaleur aux joues.

Et pour les rougeurs intempestives, on doit consulter ? s’esclaffe alors ma petite voix.

Depuis que nous sommes montés dans la voiture, je continue à surveiller Ivy allongée sur la banquette arrière. Quand elle est apparue en pyjama dans un fauteuil roulant poussé par une infirmière, j’ai eu un choc. Mais ce n’était qu’une mesure de précaution, due à sa grande fatigue. Après avoir plané sur le hall d’accueil de l’hôpital comme si elle se demandait comment elle était arrivée là, son regard est passé de Neil à moi, puis en sens inverse, un sourire aux lèvres. « Vous m’expliquerez plus tard, là je suis tellement crevée », a-t-elle murmuré.

J'ai soutenu son regard, en remerciant le ciel d'avoir sauvé Ivy.

Elle s'est rendormie aussitôt installée. Quant à moi, je me repose, tête contre le dossier en détaillant l'intérieur de la confortable voiture commandée par Neil : on dirait un taxi anglais avec deux banquettes de cuir face à face, d'ailleurs des plaids à carreaux complètent cette atmosphère *british*.

Ça a du charme le luxe ! Je comprends qu'on devienne accro...

Assis près de moi, Neil échange plusieurs SMS.

– Stephen est parti se coucher, me dit-il ensuite comme s'il se sentait obligé de me donner une explication.

Veut-il se rattraper par rapport à tout à l'heure ? Acquiesçant en silence, je ne bronche pas, constatant simplement qu'il consacre beaucoup de temps et d'énergie à son frère. Puis de mon côté, j'envoie un message à Kim.

[[On est en route. Ivy dort. TVB.]

[Ouf]

Son SMS me semble un peu bref, mais vu l'heure qu'il est, je suppose que c'est normal. Rassurée par mes précédents SMS, Kim devait s'être rendormie.

Fixant maintenant le paysage qui défile, je sens mon corps doucement s'alanguir avant de bailler plusieurs fois.

– On en a pour une bonne heure, tu peux dormir si tu veux, je te réveillerai, dit Neil.

Je frémis en entendant les inflexions mélodieuses de sa voix.

Quiconque n'a pas entendu ce murmure enchanteur ne peut imaginer la torture que ce pauvre Ulysse a dû endurer pour ne pas courir dans les bras des sirènes qui l'appelaient.

Avec un sourire, il passe un bras autour mes épaules et m'attire contre lui d'un geste calme et naturel. Je ferme les yeux.

Vas-y, profite, me dit ma conscience en s'endormant, épuisée.

Mais je n'arrive pas à dormir. Les événements de la soirée continuent à se bousculer sous mon crâne.

– C'est étrange, je suis tellement fatiguée que je me sens nerveuse, mais j'ai hâte d'être dans mon lit, dis-je en tournant mon visage vers lui.

Un sourire étire ses lèvres et j’aperçois une lueur sensuelle dans le bleu de ses yeux.

– Moi aussi, murmure-t-il avec un sourire mutin qui ne trompe pas.

Sans avoir besoin de l’expliciter davantage, je sais que nous envisageons tous les deux de partager ce même lit.

Ses lèvres se posent sur ma tempe puis effleurent ma joue avant de se diriger vers ma bouche. Nous commençons à nous embrasser d’abord très chastement, presque du bout des lèvres, puis plus voluptueusement.

Ensuite, blottie contre son torse solide, je somnole tout le reste du trajet. Ma dernière pensée consciente est pour ce qui nous reste de nuit, que j’espère finir entre les bras de Neil.

Une lampe est allumée dans le salon.

– J’espère que James n’est pas réveillé, murmuré-je à l’oreille de Neil.

Il hoche la tête en aidant Ivy à sortir de la voiture. Mais quand nous entrons dans la maison, Ivy au bras de Neil, Kim se redresse du canapé où elle s’était visiblement assoupie. Son regard ensommeillé glisse sur nous, sans avoir l’air de remarquer quoi que ce soit – en toute autre circonstance, elle se serait amusée que je sois accompagnée de Neil –, puis toute son attention se focalise sur Ivy.

De mon côté, je remarque ses yeux rouges, cernés, et son air chamboulé.

Quand elle se précipite vers Ivy pour l’embrasser, des larmes brillent dans ses yeux. Aussitôt je m’en veux de ne pas l’avoir rassurée davantage lors de notre dernier échange de textos. Comme Neil fait un pas en arrière, il se retrouve alors tout à côté de moi. Son corps me frôle et je m’efforce de rester concentrée sur mes amies.

Chaque chose en son temps...

– Tout va bien, lui dit Ivy avec un sourire fatigué, mais je vais aller me coucher. Je n’en peux plus, excusez-moi.

Je lui souris avec affection, bouleversée de voir que malgré la crise allergique qui a failli l’étouffer, Ivy est prête à s’excuser de nous avoir dérangés.

– Tu vas t’installer dans ma chambre avec moi, propose tout de suite Kim, semblant retrouver ses esprits. Il y a des lits jumeaux.

Même si le médecin a assuré que, vu les doses d’antihistaminiques qu’on lui a injectées, elle pourrait dormir dans une meule de foin remplie d’acariens et de pollen, aucun de nous ici n’a envie

de prendre le risque, et dès demain on décontaminera la chambre d'Ivy à grands coups d'aspirateur pour enlever toute trace du passage de Percy. Mais pour le moment, je serais rassurée qu'elle ne dorme pas seule.

Comme Ivy se dirige en chancelant vers l'escalier, Neil m'interroge du regard. Je le remercie d'un sourire et, chacune d'un côté de notre amie, Kim et moi l'encadrons pour monter vers l'étage.

À peine allongée, Ivy se rendort. Nous restons avec elle plusieurs minutes, attentives à la régularité de son souffle. Avant d'éteindre la lumière, je vérifie une dernière fois que le spray donné par l'hôpital et son téléphone sont bien à portée de main, puis nous nous éloignons à pas de loup.

Sur le palier, je pousse un soupir de fatigue et de soulagement.

– Quelle nuit ! soufflé-je.

Mes pensées s'égarent vers Neil qui m'attend au rez-de-chaussée.

– Je vais me faire une tisane avant de me coucher, tu en veux une ? dis-je avec l'espoir coupable qu'elle préfère aller se coucher.

Mais Kim opine, ce qui me surprend. Puis je vois son air soucieux. Est-elle encore inquiète pour Ivy ? Je pose une main sur son épaule, mais mon geste, loin de la rassurer, semble la désoler et elle fond en larmes.

– Oh pauvre Kim, on a tous eu si peur, murmuré-je en la serrant dans mes bras pour la consoler. C'est fini maintenant, elle va bien.

– Oui, je sais, dit Kim en reniflant.

Quand elle me suit d'un pas lourd dans l'escalier, elle a l'air tellement désespérée que je me demande soudain s'il n'y a que ça. La pensée qu'elle soit contrariée parce que je ne l'ai pas réveillée, ou que je sois partie avec Neil, m'effleure, mais ce n'est pas son genre de se vexer pour ça.

Alors qu'est-ce qui se passe ?

Quand je reviens dans le salon avec deux mugs fumants, elle est assise sur le canapé, à la place où elle était quand nous sommes arrivés. Ses yeux sont fixes, comme hypnotisés par un objet posé devant elle sur la table basse et que je ne vois qu'en m'approchant d'elle : le téléphone d'Alec, avec son écran rafistolé au sparadrap.

Oh ?

Sans comprendre, je cherche Neil du regard : assis sur le dossier du canapé en face de nous, il observe lui aussi Kim et le téléphone. Il m'adresse un clin d'œil avant de se lever.

– Bon, je vous laisse. À plus tard !

Je lui souris, pleine de reconnaissance pour sa délicatesse. Mais son « à plus tard » reste gravé dans un coin de ma tête.

Je compte bien répondre à son invitation !

Kim le suit d'un regard morne avant de se renfoncer dans le canapé. Son air hagard m'inquiète.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandé-je.

Sans un mot, elle se saisit du téléphone et le fait tourner entre ses doigts.

– Alec a quelqu'un d'autre. Tu étais au courant ?

De stupeur je manque de renverser mon mug sur mes genoux.

– Moi ?

Je pense que mon visage passe par toutes les couleurs de la gêne pour finir par une teinte livide tandis que mon cerveau connecte à toute vitesse les informations.

Alors elle sait pour la rousse du motel. Elle sait que je sais au moins depuis l'autre soir. Et que je ne lui en ai pas parlé, enfin pas explicitement...

– C'est ce que tu as essayé de me dire l'autre soir, non ?

Elle me fixe tristement, remuant le couteau dans la plaie.

– Comment tu le savais, alors que moi je n'avais rien vu ? poursuit-elle. Oh mais peu importe au fond... en tout cas tu avais raison, Alec est une ordure. Il me trompe.

– Non mais attends, comment peux-tu être si sûre ? bégayé-je presque. Rien ne prouve vraiment que...

– Toi, tu sais quelque chose que tu ne veux pas me dire, dit-elle en me fixant avec des yeux un peu fous. Accouche.

Je me tortille sur le canapé, très gênée, avec la désagréable impression d'être le traître qui va balancer ses petits camarades.

Ton amie c'est Kim, me rappelle ma petite voix, histoire de mettre les points sur les i. Et depuis quand tu prends le parti des mecs qui font des crasses à tes amies ?

– Écoute, je n'ai rien vu de précis, je ne peux rien affirmer, continué-je mal à l'aise.

Ma conscience soupire lourdement et Kim fronce les sourcils à chacune de mes circonvolutions.

– OK, je l’ai vu l’autre jour, en ville avec une femme. Mais ce n’est peut-être pas ce que tu penses.

Perso, c’est la première chose qui m’est venue à l’esprit, mais n’oublions pas que je ne suis pas un modèle de confiance dans le genre masculin.

Aussi, en omettant volontairement les détails du motel et de la rousse, j’espère minimiser l’impact de mes révélations et la ramener au calme.

– Oh le salaud, souffle Kim. Tu aurais dû me le dire tout de suite, ça m’aurait ouvert les yeux plus tôt. Et tu n’as rien vu d’autre ?

– Non, mens-je délibérément.

Grattant le sparadrap du téléphone avec ses ongles, elle reste songeuse un moment. Soudain, elle agrippe ma cuisse.

– Promets-moi une chose. Ne me dis jamais comment elle est, même si je te supplie de me le dire.

Je hoche la tête en priant pour que s’effacent de mes souvenirs la chevelure rousse et même le souvenir tout entier de ce moment. Je voudrais tellement croire à la solidité de leur couple.

– Mais comment tu as su ? demandé-je.

– J’ai vu un SMS sur l’écran de son portable : [on se voit vite. Chloe.]. Alors j’ai fouillé dans ses messages : il n’a même pas pris le soin d’effacer les conneries qu’il lui envoie, gronde-t-elle en rejetant brusquement le téléphone sur la table basse.

– Mais qu’est-ce qu’ils disaient ces messages ?

Elle récupère le téléphone, le déverrouille avec le code d’Alec qui, le connaissant, est certainement la date d’anniversaire de Kim, puis elle se met à lire d’une voix acide :

– « Rendez-vous au motel où on s’est retrouvé la dernière fois, d’ici là j’aurai parlé à Kim, j’ai tellement hâte. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux, bla-bla... »

– Mais c’est débile de laisser traîner son téléphone avec des SMS compromettants dedans !

– Sauf si on est menteur professionnel ou amoureux, dit Kim d’une voix sinistre.

Alors j’avais raison depuis le début ? Mais je n’en tire aucune fierté, au contraire.

– Vraiment quelle conne je suis ! J’aurais dû t’écouter plutôt que de le laisser débiter ses mensonges, continue-t-elle.

L’air mauvais, elle secoue le téléphone en l’air comme une preuve devant un jury.

– Tu te rends compte, il la voit ici, alors qu’on est là depuis plusieurs jours à tenter de reconstruire notre avenir ! Le matin, il me parle de ses projets de boulot, l’après-midi il saute sa pouffiasse dans un motel et le soir il me sort le grand jeu ?

Je hoche la tête en silence. Quelque chose ne colle pas dans tout ça. Alec est distrait, original, atypique et un peu bohème, mais pas stupide ! Et même si tout l'accuse de duplicité, je n'arrive vraiment pas à le voir en ignoble séducteur aux deux visages.

Pas plus que tu n'as réussi pour Neil, intervient ma petite voix. *On ne peut pas dire que tu sois hyper perspicace...*

Oui, mais justement, les apparences étaient fausses : même si j'ai eu du mal à le croire au début, Neil ne sortait plus avec Alison.

Oh alors depuis qu'il te tient la main dans un hélico, Neil est devenu un homme digne de confiance ?

Je ne vois pas le rapport avec Kim et Alec.

J'espère ainsi clore ce monologue intérieur qu'heureusement mon amie n'a pas remarqué.

– Le plus simple serait peut-être de lui en parler, de voir ce qu'il a à dire, tenté-je.

– C'est tout vu, dit Kim, une certaine Chloe va avec lui au motel, moi ça me suffit. Les détails, très peu pour moi !

– Mais ce n'est peut-être pas ce que tu crois ?

– Selon toi, que font un homme et une femme dans une chambre d'hôtel ?

– Ils n'étaient peut-être pas dans une chambre, suggéré-je.

Kim me fusille du regard.

– J'y crois pas, c'est toi qui le défends ?

En effet, il y a de quoi s'étonner que je sois en train de soutenir le contraire de ma précédente prise de position sur Alec...

Une vraie girouette.

– De toute façon je m'en fous, là je vais me coucher, demain je m'en vais et que ce putain de bâtard de mes deux n'essaie même pas de m'adresser la parole en rêve.

Nous voici revenues à la case départ...

Perdue dans mes pensées, imaginant la déception d'Ivy à son réveil, je suis lentement Kim, qui est déjà au pied de l'escalier. Soudain, elle se retourne et me lance par-dessus son épaule :

– Au fond, c'est toi qui as raison : on ne peut pas compter sur les mecs.

J'aimerais mieux ne pas avoir raison en ce qui concerne Alec. Même si pour le reste de la gent masculine que je connais, je n'ai pas trop de doute.

Même le beau Neil aux yeux de braise ?

– Il ne faut peut-être pas généraliser, chuchoté-je.

Mais Kim ne m’entend pas. Une fois devant sa chambre, je jette un œil sur Ivy qui dort comme un bébé, sans se douter que son plan réconciliation est en train de s’écrouler, puis j’embrasse Kim.

Au moment où je repousse la porte de ma chambre, elle me rejoint.

– Putain, c’est la lose, chuchote-t-elle. J’avais oublié ! Je n’ai même plus de voiture pour repartir.

L’air complètement égarée, elle me bouscule pour entrer et se laisse tomber sur mon lit. En un quart de seconde, son visage se décompose et elle se met à sangloter, la tête entre les mains. Sa peine me brise le cœur. Sans savoir comment la consoler à part rester près d’elle, je passe un bras autour de son épaule et la berce comme un bébé. Elle continue à pleurer un long moment puis s’endort en murmurant qu’elle a pris un des somnifères d’Ivy dans la salle de bains.

Tout en enfilant mon pyjama, je réfléchis : pourvu qu’elle n’ait pas avalé la boîte entière ! Un peu inquiète, je me dirige vers la porte pour aller vérifier. Au passage, je ramasse mon portable tombé au sol lorsque je me suis déshabillée.

Un coup discret retentit sur ma porte.

– Ivy ?

Je me précipite. Devant la porte, se tient Neil : souriant, plus beau que jamais, simplement vêtu de son jean, nus pieds et l’air un peu embarrassé. Je reste immobile, plantée dans le sol, envoûtée par son regard merveilleusement bleu, son sourire troublant et sa bouche aux lèvres si fascinantes... Il fait un pas vers moi. Mon cœur bat à tout rompre.

Que veut-il au fait ?

Ça ne paraît pas bien difficile à comprendre...

– Je t’attendais... Je pensais à nous puis je t’ai entendue monter, murmure-t-il.

À nous ?

Gardant mon calme malgré les battements furieux de mon cœur, je m’efforce de ne pas donner trop d’importance à ce « nous », mais un petit chœur de chérubins vient de se mettre à entonner « nous nous nous » dans mon cerveau en voletant dans tous les sens. En nage, sous le regard amusé de Neil, j’essuie mes mains moites sur mon pyjama.

Son regard suit mon geste pour aller détailler le spécimen rare en pilou rouge que je porte, encore un cadeau de mes amies qui ont le don pour ces cadeaux uniques et mémorables.

Comme dans ma culotte de mère Noël, je suis au top du top...

Une vraie femme fatale !

Pouffant discrètement, Neil chuchote :

– Divinement sexy !

Je prends un air dégagé, assumant ma garde-robe de nuit. Il retrouve un visage sérieux.

– Je voulais te dire que... murmure-t-il en m’attirant doucement vers lui.

Tout mon corps vibre quand je me retrouve dans ses bras. Au moment où il va poser ses lèvres sur ma bouche, Kim gémit doucement dans mon lit : je tourne brusquement la tête dans sa direction. Les lèvres de Neil restent en suspens, n’effleurant que ma joue.

Sa surprise est palpable dans la tension de son corps, mais je n’ai pas le temps de lui expliquer pourquoi Kim est dans ma chambre, car à ce moment, dans une simultanéité plus que contrariante, mon téléphone se met à grésiller dans ma main.

Neil s’écarte carrément de moi. Stupéfaite, je fixe mon téléphone et le nom qui s’affiche : Nicholas.

Putain, il est six heures du mat’ ! Il est dingue !

Je ne réponds pas. Un bref silence suit, assorti d’un petit malaise, mais le téléphone se remet à sonner. Je reste figée. Incapable de faire autre chose que regarder mon portable.

Puis, tout se mélange : la fatigue, la peur de réveiller Kim, le regard de Neil que je sens m’interroger, le sentiment d’être harcelée par un mec ingérable dont je n’arrive pas à me débarrasser et qui me poursuit jusqu’au milieu de la nuit...

Mon cerveau se prend un coup de chaud. Et moi un coup de sang.

– Fous-moi la paix, grondé-je en appuyant sur « raccrocher », ce n’est pas le moment !

La main de Neil lâche immédiatement mon bras. Le visage fermé, il recule.

– Oh, pardon, dit-il d’un ton sec. Je ne pensais pas te déranger.

– Mais non, tu ne me... enfin, attends une seconde, balbutié-je, affolée, en observant mon téléphone qui se remet à clironner de plus belle en affichant le prénom de Nicholas.

J’ai l’impression que ce nom clignote sur l’écran comme un diabolin avec sa fourche. La main tremblante, je réussis à couper l’appel et fourre le téléphone dans ma poche. Les yeux bleu clair désormais impénétrables m’impressionnent. Neil hausse les épaules.

– Je crois en effet que ce n’est pas le moment, dit-il en tournant les talons.

Interloquée, je fixe son dos qui s’éloigne.

– Attends, reviens, ce n’est pas à toi que je parlais, dis-je, mais aucun mot ne peut sortir de ma gorge nouée.

Et de toute façon il est trop tard, car Neil a déjà refermé la porte de sa chambre. Hésitante, j’avance dans le couloir pour aller le retrouver, mais je me souviens qu’Anish et lui partagent la même chambre depuis l’arrivée de l’oncle d’Ivy.

Sans bouger, je reste devant sa porte à évaluer le positif et le négatif de la situation.

Négatif : je risque de me ridiculiser. Et/ou de me faire rembarrer.

Positif : aucun, sauf à être très optimiste et considérer que courir après un mec qui vient de vous mettre un râteau est une bonne chose...

Il vaut peut-être mieux aller me coucher.

De toute façon, on n’avait plus de préservatifs !

Avec un soupir, je me dirige vers la salle de bains. La plaquette de somnifères d’Ivy est posée sur le rebord du lavabo, presque intacte : seul manque le comprimé pris par Kim. Quant à Ivy, elle dort tranquillement et ne réagit même pas quand je remonte le drap sur son épaule avant de m’allonger dans le lit à côté du sien.

Sans surprise, la fin de la nuit est courte et agitée.

32. Mise au point

Le soleil me réveille et je me retourne plusieurs fois dans mon lit sans savoir où je suis avant de me souvenir que j'ai dormi dans le lit de Kim tandis que cette dernière est dans ma chambre. Je me lève sans un bruit, laissant Ivy endormie, le visage rose et paisible. Je passe enfiler ma tenue de yoga. Enroulée sous ma couette, Kim dort elle aussi, encore assommée par le somnifère d'Ivy. J'espère qu'elle sera en de meilleures dispositions ce matin. Quant à moi, je me sens très tendue. Comme si j'avais un truc coincé au milieu du dos. Sans doute la fatigue, les émotions d'hier soir plus le gros coup de stress des appels nocturnes de Nicholas.

En tout cas, je refuse de penser que mon état a un lien avec Neil.

Ma priorité est Kim et va très vite être aussi Ivy quand je vais lui raconter ce que Kim a découvert dans le portable d'Alec, que je savais déjà et que j'ai un peu occulté, déstabilisée par les secousses telluriques de ma sensualité réveillée.

Réveil dans lequel Neil a joué un rôle essentiel...

Bon ça suffit de penser à ce type à tout bout de champ ! Neil par ci Neil par là, c'est qui la femme indépendante ici ?

D'ailleurs à son propos, maintenant que me voici l'esprit frais et reposé, il faut regarder la réalité en face : quels que soient les détails de l'aventure d'Alec avec la rousse du motel, Neil ne peut qu'être au courant.

Et ça, c'est un très mauvais point.

Tout en buvant ma tisane, je regarde ma boîte mail. Je suis soulagée de ne pas y voir apparaître le nom de Nicholas ni celui de M^r Palmborg.

Un mail de Charlie m'informe d'un nouveau rendez-vous de visite en fin de matinée, « du tout cuit » selon lui, expression typique de Charlie. Comme il clôt son mail en demandant si la vie est belle sous les palmiers, je lui réponds que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes à Lakewood Ranch et que je serai au rendez-vous.

J'hésite à ajouter quelque chose à propos de la proposition malhonnête du visiteur d'hier puis je me retiens : c'est à moi de gérer ça toute seule.

Mais un coup d'œil sur l'état de mon compte fait remonter mon niveau de stress au-dessus du seuil supportable pour un être humain essayant de rester serein. Je vais avoir besoin d'une double dose de yoga ce matin.

Des pas souples dans l'escalier me font tendre l'oreille : Neil ?

Triple dose...

Mal à l'aise à l'idée de me trouver face à lui, je me raidis un peu, mais Stephen apparaît dans la cuisine, torse nu, bronzé, simplement vêtu d'un short en molleton gris.

– Bonjour, dit-il presque timidement. Je suis content de te voir.

Il me fixe en souriant. Malgré moi, je le compare à son frère, démarche presque féline identique, corps d'athlète et beauté renversante. Mais il y a chez Stephen une fragilité et un manque d'assurance émouvants, comme s'il était un ado dans un corps d'adulte.

– Ivy dort encore, lui dis-je, sentant qu'il hésite à me poser la question.

Je sais que son frère l'a tenu au courant de chacune des étapes de cette nuit, mais il me semble encore inquiet.

– Elle va bien, on a fait ce qu'il fallait, lui assuré-je. Tu viens faire ton yoga avec moi ?

Hochant la tête, il m'accompagne en silence vers la petite clairière du fond du jardin que je considère maintenant comme mon havre de paix personnel. Côte à côte, nous commençons notre séance de yoga. Mes tensions se dénouent légèrement, mais je continue à me sentir raide, comme si j'avais avalé un râteau...

À un moment, comme je ne réussis pas à installer correctement une position d'équilibre, Stephen m'explique comment placer ma jambe en arrière et faire balancier avec mon bras. Plusieurs fois, il me montre, détaillant chaque étape de préparation de cette posture compliquée.

– Tu pourrais faire un très bon prof, lui dis-je quand nous quittons notre clairière une bonne heure plus tard.

– Tu crois ?

Il rosit. Tout en le félicitant, je suis touchée par cette candeur un peu enfantine et sa façon un peu animale d'exprimer ce qu'il ressent. Quand il a peur, il le dit, quand il est heureux, il rit, quand il est fier, il rougit. Et cette spontanéité, rare chez un adulte, le rend encore plus touchant.

– Et toi, ça va mieux ? Tu avais l'air préoccupée tout à l'heure, dit-il.

Voulant lui répondre avec franchise, je lui parle de mes soucis avec la banque. Et soudain, je m'entends soupirer :

– Parfois la vie c'est compliqué et j'ai beaucoup de choses à gérer en même temps.

– Moi, j'ai de la chance, j'ai toujours eu Neil pour m'aider, alors c'est plus facile ! sourit Stephen.

Quand j’imagine son parcours, les termes « chance » et « facile » ne sont pas ceux que j’aurais retenus pour qualifier sa vie, mais je me tais.

– Tu sais ce que j’aimerais ? me dit-il en attrapant mon bras.

Il m’attire vers lui avec affection, un peu comme un frère.

– C’est que Neil s’occupe un peu de lui à présent.

J’acquiesce, touchée par l’affection que je sens dans sa voix. Mais je suis moins à l’aise quand il ajoute, tout en continuant à cheminer tranquillement vers la maison :

– Et qu’il ait une femme comme toi.

– Mon Dieu, à cause de Percy ? répète James.

Avant même d’atteindre la table du petit déjeuner, j’entends que l’on y parle de ce qui s’est passé : allergie, hélicoptère, urgence, adrénaline, choc anaphylactique... Assise en bout de table, entourée de James et Henry, Ivy explique ce dont elle se souvient, et le fait de l’entendre tranquillement plaisanter à propos de chat noir éloigne définitivement les angoisses de cette longue nuit. En arrivant près d’elle, je passe mes bras autour d’elle et l’embrasse, heureuse de lui voir ce matin un visage reposé.

– Merci Mia pour ce que tu as fait pour moi, chuchote-t-elle à mon oreille.

Quand elle me fait un clin d’œil complice, je lui sais gré de ne pas révéler ma phobie des engins volants à tout le monde.

Et de ne pas insister sur le fait que Neil m’ait accompagnée.

Attentionnés, Henry et James entreprennent ensuite de remettre Ivy sur pied, à coups de *pancakes* qu’Anish fait cuire à la chaîne dans la cuisine où j’aperçois aussi Neil. Malgré moi, je me sens nerveuse en apercevant Neil venir vers nous, un café à la main. Il pose une main sur l’épaule de Stephen et salue tout le monde d’un sourire adorable. J’espère qu’il fasse de même avec moi, mais son regard glisse sur moi sans que rien de particulier ni de sympathique ne transparaisse. Juste un petit salut de la tête. Ma bouchée de *pancake* me reste en travers de la gorge.

Mince, il fait la gueule ?

Je le suis des yeux. Penché sur Ivy, il l’embrasse avec affection. Puis il s’assied à l’autre bout de la table, à côté de Stephen. La conversation reprend. L’air préoccupé, Ivy se lève, portable à la main. Je la vois envoyer plusieurs SMS. Comme elle aperçoit mon regard sur sa correspondance soutenue, elle incline la tête avec une petite moue coupable.

– Ma mère, chuchote-t-elle.

Même si tout danger est écarté, j’imagine que M^{me} Weiss est encore en alerte maximale. Une vibration sur mon portable me fait regarder à mon tour mon téléphone : Nuola.

[Coucou, quand reviens-tu finalement à NYC ?]

Oups !

[Je n’ai pas encore pris mon billet.]

Et ça vaut peut-être mieux. Hier je l’aurais pris pour le paradis et ce matin, direct pour la Sibérie me dis-je en observant Neil, retranché à l’autre bout de la table.

[Tvb ?]

[Pas de news de Jack Lavie. Mais ton ex est repassé hier soir : j’ai dit que tu étais en Floride et que je ne savais pas qd tu rentrais]

Une petite contrariété mêlée d’un chouïa d’appréhension me fait serrer les dents.

[Quel lourd !]

[Un mec quoi :-P Allez, à +, bizz]

Je souris : Nuola s’est souvent moquée de mon extrémisme militant antimasculin. Quand je range mon téléphone, je surprends un bref regard ironique de Neil. Comme ensuite il évite manifestement de regarder dans ma direction, cela me chiffonne et, contre toute attente, m’atteint.

Alors il vaut mieux en rire : extrémiste et militante peut-être, mais clairement incapable de comprendre la psychologie des mecs.

– Kim n’est pas encore levée ? me demande alors Alec en s’installant à côté de moi.

Et en tout cas, je suis hostile aux mecs que leur conscience n’a pas l’air de travailler beaucoup.

Car le ton de voix joyeux d’Alec ne me fait pas oublier la réalité : il est un faux jeton et un menteur qui, à minima, fait des cachotteries à ma meilleure amie.

Et son pote au bout de la table qui nous fait une petite crise n’est pas mieux que lui, insiste ma petite voix.

– Non, lui réponds-je sèchement en reposant ma tasse avec un son mat qui interrompt les conversations.

Ivy fronce les sourcils en reconnaissant le ton de ma voix : prête à monter au front. Les visages se

tournent vers moi, seul Neil ne paraît pas m'avoir entendue, très concentré sur le sucre qu'il verse dans son café. Lunettes noires sur le nez, Max et Alison font leur apparition à ce moment-là, m'évitant de pulvériser Alec avec toute la délicatesse dont je suis capable en cet instant.

– Salut, marmonnent-ils en s'installant côte à côte.

Max est déjà en train de tapoter sur son téléphone. Du bout de ses lèvres gercées et couvertes de croûtes, Alison aspire tranquillement son jus de fruit avec une paille. Personne ne fait de remarque, mais je vois les regards surpris sur sa bouche gonflée, comme si elle s'était fait retoucher les lèvres pendant la nuit. Je cherche à nouveau le regard de Neil, espérant ainsi faire renaître un peu de complicité à propos de l'incident d'hier, mais il ne lève pas les yeux de son mug.

Il compte m'ignorer longtemps ?

Comme James interroge Ivy sur ses allergies et le traitement qu'on lui a donné, Max souffle bruyamment.

– Si on pouvait ne pas passer la journée sur cette histoire, moi entendre parler de maladies et d'hôpitaux, ça me rend malade. Et je ne peux vraiment pas me concentrer sur mes idées dans ces conditions, dit Max en se levant pour rentrer dans la maison.

Alors là, côté psychologie masculine déconcertante, celui-là obtient le Nobel !

– C'est ça, chochette, bon vent ! soupiré-je entre mes dents.

Il fait mine de ne pas m'entendre tandis que James toussote poliment. Avec un sourire, Henry tapote doucement ma main. Ivy lève les yeux au ciel et je grimace une petite moue d'excuse à son attention.

– Allons voir si Kim est réveillée, me dit-elle en se levant.

– Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle dans l'escalier.

Je ne sais pas déterminer si elle parle de mon humeur agressive ou de Kim. Préférant m'intéresser à la deuxième option, je lui fais un résumé de la situation : Kim a déterré à nouveau la hache de guerre.

Et Alec va se la prendre en pleine tête s'il a le malheur de croiser notre amie.

– Ce n'est pas possible, dit Ivy, pas Alec ?

– C'est aussi ce que j'ai pensé au début, mais les faits...

– Quels faits ? Des suppositions, des SMS sortis de leur contexte et une fille que tu as vue avec Alec devant un motel ? s'énerve presque Ivy.

Elle n'a pas complètement tort : Alec n'a pas été pris en flagrant délit... mais les indices sont troublants.

– Et puis si vraiment Alec était un enfoiré et se conduisait mal vis-à-vis de Kim, tu ne crois pas que Neil s'en serait aperçu et t'en aurait parlé ? dit-elle en ouvrant doucement la porte de ma chambre.

Bouche bée, je reste sur le seuil de la porte. Ivy me balance ça, l'air de rien, comme si complicité et intimité coulaient de source entre Neil et moi. Je m'apprête à répliquer que *pas du tout, et en plus ce matin on n'est pas vraiment sur le mode communication libre et spontanée.*

Mais Ivy est déjà près de mon lit où Kim nous regarde entrer, recroquevillée dans mon lit, genoux contre la poitrine et l'air franchement maussade.

Kim raconte sa version à Ivy qui hoche la tête plusieurs fois, en disant qu'il faut essayer de remettre les choses en ordre, que peut-être les apparences sont contre Alec et que le plus simple serait certainement d'avoir une conversation avec lui. Repoussant la pensée que ces conseils pourraient aussi me concerner, j'admire sa patience et sa diplomatie. Et j'approuve tout ce qu'elle dit comme si ça pouvait m'encourager.

– Allez, lève-toi et va lui parler ! dit Ivy avec une autorité que je ne lui connaissais pas.

– Jamais de la vie, rétorque Kim en croisant les bras sur sa poitrine. Je ne veux plus jamais lui adresser la parole. Ni le voir. Ni entendre parler de lui. D'ailleurs je vais partir et...

Elle se met à pleurer.

– C'est tellement dégueulasse. Ce n'est pas nous, ça... J'ai fouillé dans son téléphone, il me ment, mais qu'est-ce qui nous arrive ? sanglote-t-elle.

Ivy et moi nous installons à côté d'elle et la serrons contre nous.

– C'est certainement un malentendu, suggère Ivy. Et il n'y a que lui qui peut te le dire. Va le voir.

– Non, dit Kim, butée, en se ramassant un peu plus sur elle-même. Je ne bougerai pas d'ici.

Voilà ce qu'on appelle une situation bloquée.

Mais il y a peut-être un espoir là-dedans : si elle ne bouge pas de ma chambre, au moins elle ne compte pas rentrer chez elle tout de suite.

Ivy grimace quand son téléphone vibre à nouveau. Je prends le relais tandis qu'Ivy s'éloigne pour envoyer une nouvelle salve de messages.

– Tout va bien ? lui demandé-je quand elle revient vers nous.

– Ma mère, s'excuse-t-elle.

Puis elle se dirige vers la porte de la chambre.

– Bon, pour commencer, je vais te chercher un café.

– Ivy a complètement récupéré. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont injecté à l'hôpital, mais depuis ce matin elle pète la forme ! dis-je à Kim pour la faire sourire.

Son air triste me fend le cœur.

– Je ne sais plus quoi faire. Je deviens dingue. Tu ne sais pas ce que je regarde sur Internet depuis ce matin ?

J'imagine le pire : tout quitter, refaire sa vie, comment assassiner son mec en dix leçons...

– J'ai tapé « au secours mon mec me trompe » sur Google...

– Et ?

– Eh bien ça fait visiblement partie des requêtes récurrentes, plaisante Kim d'une voix amère. J'ai même trouvé un site de courrier du cœur et je tchatte dessus.

Je n'en reviens pas. Kim la pragmatique, Kim l'anti « j'étales ma vie sur le Net » ? J'espère au moins que ce n'est pas un algorithme qui lui répond.

– Et ça t'aide ? demandé-je avec prudence.

– Je ne sais pas... Au moins ça m'occupe l'esprit.

Ivy revient à cet instant avec un grand mug de café pour Kim. Quand elle aperçoit Kim en train de taper sur son téléphone, elle m'interroge du regard.

– Kim cherche des conseils sur un site de courrier du cœur, réponds-je avec une petite grimace pour indiquer à Ivy que je trouve ça douteux.

– Oh ? Quel site ?

– « Parlons d'amour », dit Kim d'un air penaud.

Quelque chose dans le visage d'Ivy se crispe une demi-seconde. Puis elle tend le mug vers Kim.

– Tu crois à ces trucs-là ? fait-elle remarquer d'une voix neutre.

Kim lève un regard triste vers Ivy

– Je ne crois plus à rien, mais la fille qui répond est cool et ça me fait du bien, murmure Kim en fixant son téléphone. En gros, elle dit que je dois prendre le temps de la réflexion et aborder le sujet avec lui.

Ivy semble méditer l'information un moment.

– Écoutez, MissLovedoctor m'a répondu, nous dit Kim, focalisée sur son tchat. « Parle à ton mec ! C'est le seul moyen de ne pas te faire des films. Dis-lui ce que tu as trouvé (même si tu as fouillé

dans son téléphone et que tu te sens coupable...) et écoute ce qu'il a à dire. Ensuite, il sera toujours temps de lui tordre le cou :-)

– Honnêtement, Ivy t'a dit exactement la même chose ! Mais MissLovedoctor, c'est quand même *too much* comme pseudo ! fais-je remarquer.

Ivy hausse les épaules. Est-elle gênée que je la cite en exemple ? Ou choquée que Kim raconte ses malheurs à une inconnue ? Ceci dit, je me demande si l'anonymat de ce genre de conversation ne permet pas de se lâcher plus qu'avec des gens qu'on connaît.

Et moi qui suis incapable de parler à mes amies de ce qui m'arrive avec Neil, je ferais peut-être bien d'y réfléchir...

– Ce n'est peut-être pas elle qui le choisit, dit Ivy au bout d'un moment.

Je me demande un moment de quoi elle parle avant de comprendre qu'elle est restée coincée sur l'histoire du pseudo.

– Oui, en fait on s'en fout, du moment que le traitement du doctor soit le bon, ris-je.

– Ne vous moquez pas de moi... j'ai honte, dit Kim en remontant la couette sur sa tête.

– Tu rigoles, c'est génial comme idée ce tchat, assuré-je. D'ailleurs, je lui poserais bien deux ou trois questions moi aussi à MissLovedoctor...

Ivy m'observe avec attention comme si elle cherchait à déterminer si je plaisante.

– Enfin, je veux dire, comme ça, par curiosité.

– Oui évidemment, sourit-elle en hochant la tête.

Je soutiens son regard en repoussant l'image du visage fermé de Neil.

– Excusez-moi une seconde, ajoute-t-elle alors, j'ai oublié de rapporter des *pancakes*.

Tandis qu'elle sort de la pièce, je reste silencieuse. Kim continue à taper sur son portable.

– Tiens, MissLovedoctor est en train d'écrire...

Je me penche sur l'écran avec Kim pour lire avec elle :

« Questions à te poser avant la discussion. 1 : est-ce que tu l'aimes ? 2 : est-ce qu'il vaut le coup ? (et pas que sur le plan sexuel :- ;) 3 : es-tu prête à tout (j'ai bien dit tout) entendre ? Si oui, fonce lui parler. Si non, va prendre une tisane. »

La chute me paraît saugrenue, mais je ne dis rien à Kim, parce que le début des conseils me semble plutôt judicieux.

Et tu pourrais même t'en inspirer, chuchote ma voix intérieure.

Quand Ivy revient avec une énorme assiette, nous réussissons à convaincre Kim qu'il vaut mieux qu'elle reprenne des forces avant de prendre une décision, quelle qu'elle soit. Et qu'être chez elle à ressasser toute seule n'est pas une bonne idée.

– Et au moins ici, on peut ressasser toutes les trois ! souris-je.

Un peu ragaillardie, Kim nous promet de rester ici et de ne pas tenter de s'en aller dès que nous aurons le dos tourné.

– Mais je reste au lit, ajoute-t-elle en se renfonçant sous la couette. Je vais dormir encore un peu.

– J'ai quand même un peu envie de planquer ses vêtements et ses chaussures, murmuré-je à Ivy une fois dans le couloir en pensant à ce qui est arrivé la première fois où Kim avait décidé de partir.

– Elle a dit qu'elle ne bougerait pas. On doit lui faire confiance, me sermonne Ivy.

– Eh bien moi, je vais suivre les conseils de MissLovedoctor, ris-je.

– Alors tu choisis tisane ou discussion ? plaisante Ivy.

Je hausse les épaules en me dirigeant vers le rez-de-chaussée, quittant Ivy qui se dirige vers sa chambre.

Pauvre Kim, la voilà à nouveau perdue. Ivy et moi avons réussi à l'apaiser pour quelques heures mais acceptera-t-elle de parler à Alec ? Elle peut bien obtenir des conseils de sagesse sur le Net, ça ne règlera pas son problème fondamental : Alec.

Mais pour avancer et dénouer le problème, il faudrait déjà qu'elle sache ce qu'il fait avec cette rousse.

Et le seul moyen d'en avoir le cœur net est de le lui demander, me dis-je en l'apercevant avancer sur le bord de la piscine en direction du local technique.

Ni une ni deux, je lui emboîte le pas. Quand j'entre dans la petite pièce sous la piscine, il fait sombre. Mon regard suit Alec qui s'agenouille devant le capot du moteur ouvert. Au moment où je vais l'interpeller, j'aperçois Neil légèrement en retrait.

– Tiens, Mia ! Quel bon vent t'amène ? dit-il d'un ton ironique.

Alors maintenant il me parle ? Mais visiblement il m'a entendue me faire les dents sur Max...

– Tu tombes bien ! dit Alec les mains enfouies dans le moteur. Je voulais proposer à Kim de venir avec moi en ville. Mais je ne l'ai pas trouvée. Tu sais où elle est ?

– Dans ma chambre, réponds-je sèchement. Pourquoi ? Tu comptes l'emmener au motel elle aussi ?

Neil me lance un regard sévère que je lui rends avec froideur. Au moins, c'est clair entre nous : on ne se cause pas et on ne soutient pas les mêmes causes... Je suis définitivement du côté de Kim et pas des hommes qui mentent et trompent.

– Non, pas spécialement, rit Alec, mais c'est une bonne idée ! Tu crois qu'elle aimerait ?

Il se fout de moi ? Et il se moque du mal qu'il fait à Kim ? Son cynisme me met en colère.

– À ton avis ? marmonné-je en me retenant à grand-peine de m'énerver.

– Ça pourrait être marrant, poursuit-il, toujours sans se tourner vers moi.

Et ça vaut mieux pour lui, car sinon il verrait mes narines fumer et mes yeux le transpercer.

– Marrant ! m'esclaffé-je. Alors pour toi, c'est juste hilarant de lui briser le cœur. Mais quel genre de sale type es-tu ? Tu la trompes et ça te fait rire ?

La pince qu'il avait en main tombe sur le sol avec un bruit de crécelle. Neil pose une main sur l'épaule d'Alec, avant de diriger son regard vers moi.

C'est ça, défends ton copain !

– Kim sait tout, elle a des preuves, affirmé-je, et moi je t'ai vu.

Alec se relève, complètement ébahi et me fixe sans comprendre. Neil me lance un sourire moqueur.

C'est la goutte d'eau qui me fait monter au créneau.

– Je t'ai vu l'autre jour sortant du motel avec cette rousse, accusé-je d'une voix d'outre-tombe.

Les yeux écarquillés, Alec et Neil m'observent puis ils se regardent et... explosent de rire.

Quoi, même pas gênés ? Même pas une once de culpabilité ?

La stupeur me rend muette.

– Mais c'est Chloe, se défend Alec, comme si clamer le prénom de cette fille était une excuse.

– Et c'est moi qui les ai présentés l'un à l'autre, sourit Neil.

Il espère que je le félicite ?

– Et ça marche très bien entre nous, insiste Alec tandis que Neil opine en souriant.

Alors là, les bras m'en tombent. Deux coqs ! Leur culot et leur arrogance de mâles satisfaits me font bondir quand je sais que Kim est au fond de mon lit, complètement effondrée.

– Mais vous êtes vraiment... dis-je en fixant Neil sans arriver à trouver le mot juste pour dire ma déception.

Je recule lentement.

– Attends, dit Neil en faisant un pas en avant. On dirait qu’il y a un malentendu.

Tu parles !

– Je ne crois pas t’avoir dit qu’une partie de mon job consiste à mettre des gens en relation, poursuit-il en redevenant sérieux.

Eh ben tiens ! Alors parmi ses nombreux et généreux business, il subventionne un site de rencontres ? ronchonné-je avec amertume.

– Chloe est en train de monter un webzine touristique, poursuit Alec. Comme elle cherchait des rédacteurs, dont un sur la côte Est, Neil nous a mis en contact. Et on avait rendez-vous au motel l’autre jour pour parler de mon contrat.

– D’ailleurs, tu étais avec moi quand on est allés chercher Alec, me fait remarquer Neil.

Alors c’est tout ? Juste une histoire de boulot ? Ce fameux job de rêve qui a fait se disputer Kim et Alec l’autre jour ?

Mal à l’aise, je baisse les yeux. Je pense aux textos, à Kim qui a cru au pire, à moi qui ai contribué au drame, et à tout ce que nous avons imaginé et qui, en l’espace de deux minutes et trois phrases d’explication, vient de reprendre sa place.

– Alors c’était un rendez-vous professionnel ? reformulé-je pour être certaine d’avoir bien compris. Et rien d’autre ?

– Évidemment, sourit Alec.

Mais aussitôt ses yeux s’arrondissent de frayeur.

– Attends, Kim croit vraiment que Chloe et moi... ?

J’acquiesce en me mordant les lèvres. Moi aussi je l’ai cru.

– Elle est dans ta chambre, tu as dit ? demande-t-il en me bousculant presque pour sortir du local.

Je le suis des yeux. Mal à l’aise, je m’efforce de paraître sereine et de garder la tête haute. Mais je me sens complètement ridicule, d’autant plus que Neil me fixe sans un mot.

– J’ai vraiment cru que... commencé-je

– Ça peut tous nous arriver, parfois on interprète mal une situation, dit-il d’une voix douce.

Je le fixe, confuse et rougissante. Mais comme il me sourit avec une petite grimace coupable, je

comprends qu'il parle autant de lui que de moi.

– Et ça fait des quiproquos, murmuré-je. Je suis désolée.

Son regard prend à nouveau cette teinte d'un bleu incroyable, doux, pénétrant et tendre.

– J'ai été très con, dit-il en haussant les épaules.

Mais con pour con, nous sommes à égalité, alors match nul !

Sur des sujets différents, on a eu tort tous les deux et on le sait. Et ça me plaît qu'il sache reconnaître ses erreurs. C'est courageux et... terriblement sexy !

Je lui souris, amusée et rassurée, mais mon portable interrompt le moment où j'avance vers lui, bien décidée à sceller notre réconciliation.

Putain, pas à chaque fois !

Sans regarder le téléphone, je coupe l'appel.

– Vraiment pas le moment, souris-je en assumant toute similitude avec une situation récente et indépendante de ma volonté.

Un sourire apparaît sur les lèvres de Neil. Mais hélas, mon téléphone s'agite une nouvelle fois, remplissant l'air de vibrations perturbantes et un poil embarrassantes. Je m'apprête à lui couper le sifflet à nouveau. Mais c'est peut-être Charlie pour la visite ? Je baisse rapidement les yeux vers l'écran : Nicholas.

Ah non !

Mes mains tremblent sur le téléphone. M'efforçant de paraître sereine, je refuse à nouveau l'appel. Mais quand mon téléphone s'excite à nouveau, je ne sais plus comment m'en sortir.

Le destin s'acharne... Ma grand-mère dit que tant qu'on n'a pas compris la leçon, ce fichu destin vous la ressert plusieurs fois, mais tout de même ! Là, je ne comprends même pas ce qu'il me veut, à part me coller une indigestion après m'avoir fait passer une nuit blanche !

Mon regard passe du prénom qui s'affiche, au moteur éventré avant de se raccrocher au visage de Neil, comme si je pouvais y trouver une solution. Mais ses yeux restent impénétrables.

– Tu ferais peut-être mieux de répondre, dit-il simplement.

Sans réfléchir, j'obéis et m'éloigne pour décrocher.

– Ah Mia, enfin, tu réponds, c'est pas trop tôt ! entends-je comme dans un état second. Je commençais à me dire que j'allais vraiment être obligé de venir te retrouver en Floride...

Abasourdie, je reste silencieuse, observant Neil de loin. Agenouillé devant le moteur, il a repris son travail interrompu à mon arrivée.

– Écoute, poursuit la voix de Nicholas. Je voudrais que nous prenions le temps de nous expliquer, j’ai plein de projets pour nous, pour la boutique, on pourrait tout recommencer, toi et moi, c’est...

Je coupe la communication à cet instant. Je ne veux pas en entendre plus. Une suite de SMS inonde alors mon écran :

[Je ne te permets pas de me raccrocher comme ça au nez]
[Aie au moins le courage d’affronter la réalité de tes sentiments]
[Ce n’est pas dans la colère, l’aigreur et le ressentiment
que tu trouveras un équilibre]
[[De quoi as-tu peur ?]

Pourquoi j’ai l’impression de me prendre une nuée de flèches empoisonnées et d’avoir égaré mon bouclier quelque part ?

Mais ça suffit. Je suis une Andrews. Et les Andrews ne se font pas emmerder par des SMS. Alors, d’une main solide, j’efface tous les messages.

Je ne vais pas me laisser donner des leçons de morale par un type qui n’en a aucune !

33. Travail d'équipe

Je reste un moment immobile, mon téléphone à la main, à pester intérieurement.

– Ça va ? me demande Neil en tournant son visage vers moi.

Un peu stupéfaite du culot et de l'insistance de Nicholas, j'acquiesce sans vraiment faire attention. Parce que je suis en train de me passer un savon : hors de question que je me laisse atteindre par les propos d'un mec qui m'a plantée comme une merde, qui a disparu de la surface de la terre pendant des mois et qui réapparaît comme si de rien n'était. Avec sans doute l'intention de m'entuber une nouvelle fois.

Un sourcil levé, Neil continue à me fixer.

– Oui, très bien merci ! finis-je par lui répondre distraitement.

Que Nicholas se mette bien ça dans le crâne ! Je n'ai peur de rien et certainement pas d'un mec qui joue avec mes nerfs en espérant que je retombe dans ses filets. J'y ai cru une fois, pas deux !

– Tu as oublié « et toi », lance alors Neil.

– Pardon ?

– La formule consacrée est « très bien merci et toi ». Et dans ce cas, je réponds « oui merci », ce qui permet de maintenir la conversation à un niveau superficiel.

J'éclate de rire.

– En tout cas, si tu as besoin d'aide, reprend-il, tu sais que tu peux compter sur moi. Quel que soit le moment...

Un sourire magnifique illumine son visage. Comme par magie, un poids que je n'avais pas vraiment mesuré s'enlève de ma poitrine, effaçant toute la tension retenue dans mon corps depuis l'aube.

En fait, je détestais que nous soyons en froid...

– Merci, dis-je. Mais c'est une vieille histoire que je dois régler toute seule.

– Une vieille histoire tenace on dirait... sourit-il sans moquerie. Surtout si c'est la même qui t'appelle à six heures du mat' !

Soudain, je me demande s'il a aperçu le prénom de Nicholas sur mon portable hier. Et s'il l'a vu, j'admire encore une fois sa délicatesse de ne pas m'en parler.

– Juste pour info, ajoute-t-il d'un air entendu. Dans l'accompagnement que PLLab apporte aux jeunes entrepreneurs, nous avons des départements spécialisés : finance, marketing, développement humain, recherche et produit, analyse des risques, mais aussi un bataillon d'avocats aux tarifs raisonnables.

– J'y penserai, dis-je en remerciant le ciel que, pour le moment, Palmborg ait cessé de m'appeler.

Mais pour ce qui de faire monter mon stress à coups d'appels téléphoniques, Nicholas a pris le relais.

– Et pour les cas difficiles, nous avons même un département tueur à gages très efficace, chuchote-t-il avec un clin d'œil.

Je pouffe. Puis il se replonge dans le moteur. Est-ce que je devrais lui parler de ce qui se passe avec Nicholas ? Mais est-ce que ça ne serait pas donner trop d'importance à une histoire passée et qu'il m'appartient de clore comme une grande ?

Un peu hésitante, je m'apprête à quitter le local piscine pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

– Ne t'en va pas si vite, j'ai besoin de toi, moi ! dit alors Neil.

Amusée, je me retourne vers lui : ses yeux sont clairs, couleur de ciel d'été.

– Avant de partir en ville chercher la nouvelle pièce, Anish nous a demandé de démonter le bazar là-dessous, mais c'est impossible à faire tout seul. Et Alec est parti... ajoute-t-il en me montrant d'un air désolé les outils abandonnés sur le sol.

Sans me poser de questions, j'avance et m'agenouille à ses côtés.

– Que dois-je faire ? lui demandé-je.

– Me faire confiance, répond-il en indiquant l'endroit où ses doigts se battent avec un clapet qui semble n'avoir qu'une envie, se refermer. Je maintiens ce truc-là soulevé et toi tu dévisses les six petits écrous en dessous.

J'attrape la pince qu'il me tend. Au passage, nos doigts s'effleurent et nos regards se croisent longuement, effaçant d'un coup le malaise distillé par les appels et SMS de Nicholas. Les yeux dans ses yeux, il me semble soudain que chacune des paroles de Neil depuis tout à l'heure ne sont que des mains qu'il me tend : une façon de me répéter que je peux compter sur lui.

Ensuite, nous extirpons millimètre par millimètre le support métallique de la pièce cassée hors de son emplacement. En même temps, je tente de faire la même chose avec mes sentiments, même les plus obscurs. À la fin, le front en sueur, j'ai l'impression d'avoir mené à bien deux opérations délicates.

Tout en regardant Neil qui essuie calmement ses mains avec un chiffon, je résume en trois points

ce que je viens de mettre au jour : une irrésistible attirance, un besoin animal de sa présence, mais surtout l'envie de partager bien plus que du sexe avec lui.

Sacrée révélation, souligne ma petite voix en levant les yeux au ciel. *On progresse !*

Mais qu'est-ce que je fais une fois que je sais ça ?

– Merci pour ton aide, me dit Neil en se relevant.

Il me tend la main pour m'aider à me redresser. Maintenant debout face à moi, il me sourit sans cesser de tenir mes doigts. Je me retiens de me jeter dans ses bras.

Il faut d'abord que je lui parle, que je lui dise ce que je ressens.

– Hier soir, j'avais envie de...

Un éclair amusé passe dans ses yeux.

– Enfin je veux dire, j'avais très envie de... passer le reste de la nuit avec toi.

Devant son air moqueur, je secoue la tête, dévastée par mes efforts ratés.

– Moi aussi, dit-il.

Et comme il continue à me fixer, semblant attendre que j'en dise plus, je rougis et cherche un secours n'importe où ailleurs, parce que je vais bégayer. Mon regard tombe sur sa main qui serre la mienne. Alors, je dis d'une voix ridiculement aiguë :

– Et pour cette fête alors, on fait quoi ? On pourrait organiser un concours de danse ?

Pour le concours de gourde, c'est pas la peine, tu as déjà gagné haut la main ! soupire ma conscience.

– Si tu veux, dit-il sans paraître surpris que je saute du coq à l'âne.

Et j'ai une tendance exaspérante à incarner l'âne...

Tenant ma main, il commence à me faire lentement tourner sur moi-même. Honnêtement j'ai déjà le tournis, la tête à l'envers et deux couches de ridicule par-dessus. Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi ne puis-je pas dire simplement que je suis complètement déstabilisée par ce que je ressens et que je me suis attachée à lui bien plus que je ne voudrais ?

Mais je ne crois pas que j'assume...

On a encore du boulot, soupire ma conscience. *Commence par le début.*

Je respire lentement en pensant à ce que me conseillerait ma grand-mère : visualise le chemin, les étapes de ce que tu as à faire et pas uniquement l'objectif atteint et réussi.

Mais l'objectif est là, devant moi, tenant ma main et me fixant avec un sourire enchanteur.

Et si c'était juste ça le début ? Un pas après l'autre ?

Sans me quitter des yeux, Neil s'incline devant moi comme pour m'inviter à danser. Comme je ne bouge pas, il sourit.

– Allez, viens.

Il se met à siffloter une mélodie. Rivant mes yeux aux siens, suspendue à ses lèvres qui chantonnet, attentive à ses gestes, je le suis, ma main serrée dans la sienne.

Son bras qui tient le mien bat la mesure tandis que son autre main se pose sur ma taille, pour m'entraîner dans un mouvement qui ressemble à une valse lente.

Je lui souris, étonnée de trouver cela si facile. J'ai beau avoir été une pro des *dancefloors* des nuits durant, je n'ai jamais su danser avec quelqu'un. C'est comme si le corps de l'autre entravait ma liberté, m'empêchait de trouver ma place et me rendait nerveuse, inattentive, incapable d'être dans le bon tempo.

Mais à présent nous dansons ensemble, nous frôlant et nous effleurant lentement. Le silence et nos pieds qui glissent sur le sol font de cette danse feutrée un moment terriblement sensuel.

Un bruit près de la porte nous fait sursauter. Le charme se rompt : nos mains se séparent.

– Bon, avec de la vraie musique, ce sera différent, sourit-il malicieusement.

– Tu te débrouilles très bien en sifflant, assuré-je. Je ne te savais pas aussi calé !

– Et qu'est-ce que tu sais de moi ? dit-il en inclinant la tête d'un air mutin.

Franchement ? Que tu es craquant, sexy à mort, sexuel à trois kilomètres à la ronde, complètement affolant, le genre de mec devant qui le prince charmant peut aller se rhabiller... me dis-je en le détaillant sans vergogne.

Des envies coquines me passent par la tête et me font presque frétiller sur place.

– Mais encore ? demande-t-il d'une voix murmurante qui me donne des frissons.

J'ai du mal à soutenir son regard.

– Il va falloir qu'on travaille encore un peu pour notre chorégraphie, dit-il en changeant de sujet. La musique compte bien sûr, mais l'important dans la danse, c'est le partenaire, et la façon dont on fonctionne ensemble.

Je lui souris, reconnaissante de ses efforts pour me sortir de l'ornière à chaque fois que je m'embourbe.

– En fait, dit soudain Neil avec sérieux, pour moi, l'important dans mon boulot, mais aussi dans la vie en général, c'est de construire de vraies relations avec les gens. De comprendre qui ils sont et pourquoi ils fonctionnent de telle ou telle façon : une fois que j'ai compris ça, je peux les aider à avancer, enfin si leur projet me plaît ! Au fond ce qui m'intéresse, c'est qu'ils deviennent complètement autonomes et qu'à terme ils n'aient plus besoin de moi.

– Une sorte de pygmalion, quoi !

– Tu me flattes. Je veux juste que les jeunes entrepreneurs qu'on aide soient solides et indépendants, dit-il. Je crois que c'est mon moteur. Et toi ?

– Mon moteur ? réfléchis-je, soudain prise de cours.

Je le regarde, un peu troublée. Hier c'était mon boulot, mon indépendance, l'argent à gagner, mais aujourd'hui...

– La volonté, finis-je par dire.

– Oh, vouloir, désirer, posséder, convoiter... ce n'est pas très yogi tout ça, rit-il en me prenant par le bras pour sortir du local piscine. Tu ne devrais pas plutôt être dans le lâcher-prise ?

– Je suis yogi indépendant. C'est une branche un peu particulière qui se développe ces temps-ci en Floride, apprend à vaincre ses phobies et... a une visite de maison dans moins d'une heure et doit se dépêcher d'y aller, ris-je en regardant mon portable.

– Et qui maîtrise avec habileté l'art des pirouettes de sortie, sourit Neil, faisant ainsi remarquer que je viens une nouvelle fois d'éviter de répondre sérieusement.

– Neil ? appelle alors une voix au dehors.

Je reconnais la voix de Stephen. Le visage de Neil redevient sérieux.

La légère tension sur son visage ne m'échappe pas. Le laissant avec son frère, je m'échappe vers la maison.

– Où courez-vous si joyeusement ? me demande Henry que je croise dans le salon.

Installé sur le canapé, il feuillette le journal tandis que James pianote sur sa tablette.

– Travailler, ris-je en traversant la pièce avec un petit pas de danse sautillant.

– Comme le monde a changé, soupire Henry, de mon temps, travailler n'était pas aussi excitant !

Amusée, je retraverse le salon dans l'autre sens d'un petit pas chassé glissant. Une vraie gamine !

Ce n'est pas toi qui avais décidé de devenir adulte ? s'interroge ma voix intérieure.

– Autre temps, autres mœurs, intervient James en me suivant des yeux, nous, on courait après

l'amour !

– Enfin, toi surtout, le réprimande Henry, un vrai marathonien...

– Mais c'est quand même ça le vrai moteur de la vie, s'exclame James faussement outré. Qu'en pensez-vous Mia ?

– Je ne suis pas du tout spécialiste, dis-je en m'immobilisant au pied de l'escalier.

Par la baie vitrée, j'aperçois Neil et Stephen debout au bord de la piscine. Les deux frères semblent plaisanter en observant l'eau à leurs pieds. Ils se poussent du coude comme deux ados puis, en riant, ils retirent leurs vêtements. Henry suit mon regard sur les deux corps athlétiques aux proportions parfaites.

– On peut avoir un avis même en tant qu'amateur, m'encourage-t-il.

Debout sur la margelle, les deux frères plongent en même temps. Leurs corps réapparaissent au milieu de la piscine pour avancer ensuite dans un crawl dont la souplesse et la rapidité me laissent interdite. Au bout de plusieurs longueurs côte à côte, Stephen prend l'avantage dans cette course improvisée. Puis Neil s'arrête : accoudé tranquillement au rebord, il suit du regard le mouvement régulier et puissant de Stephen. À quoi pense-t-il ?

– Je compte bien me pencher sur le sujet, lancé-je en grimpant l'escalier quatre à quatre. Qui est d'actualité avec la Saint-Valentin !

– Sage décision, me répond James d'un ton philosophe.

– Eh bien la danse te rend joyeuse, me dit Alison que je croise devant la salle de bains.

Je lui souris aimablement sans m'arrêter au fait que, selon toute vraisemblance, elle nous ait vus dans le local piscine...

– Mia, me crie Henry du rez-de-chaussée, je ne sais pas comment vous comptez aller travailler, mais si vous voulez, je vous accompagne !

– Avec plaisir, réponds-je en entrant dans ma chambre.

– Et pendant le trajet j'espère bien vous arracher le secret de votre bonheur professionnel, ajoute-t-il.

Dans ma chambre, le lit a été refait, couette bien tirée et oreiller remis en forme.

– Kim ? appelé-je, soudain inquiète en ressortant dans le couloir.

Quand j'entre comme une trombe dans la chambre de Kim, Ivy y est installée. Elle me sourit en levant le nez de son ordinateur.

– Kim va très bien, me dit-elle, devançant ainsi ma question. Ils sont restés un long moment à parler puis Alec l'a emmenée faire un tour à la plage.

Je souris, soulagée. Mais des images coquines, sensuelles et salées se fauillent dans ma tête au mot « plage »...

– C’est génial ! dis-je, hyper enthousiaste. Tu vas voir, ils vont se réconcilier pile pour la Saint-Valentin !

Et je me mets à faire une petite danse sur place, en levant mes genoux et agitant les bras, un mix réjoui de squaw en transe et de Rabbi Jacob.

– Mia, tu as bu ? me demande Ivy en me regardant me trémousser.

Je secoue la tête. On dirait que mon petit duo de danse avec Neil m’a mis les jambes en effervescence. Et la tête à l’envers. Mais je commence presque à m’y habituer. À chaque fois que je suis avec lui, je ne sais plus vraiment où j’en suis !

– Si c’est la tisane qui te fait cet effet, ça vaut vraiment le coup, s’amuse Ivy.

– Oui, tu vois, Doctorlovemachinchose avait raison !

Baissant les yeux sur son clavier, Ivy tapote les touches d’un air songeur.

– Tu penses que ce qu’elle écrit est nul ?

Quelque chose dans son ton m’alerte : une petite inquiétude, comme si elle cherchait mon approbation. Est-ce qu’elle passe son temps sur des sites et des tchats comme ça ? Est-ce qu’elle consulte elle aussi ce Doctorlove ?

– Je n’ai pas vraiment testé, mais en tout cas, pour Kim, ça l’a aidée. Et toi, tu... ? dis-je avec prudence.

En lui parlant, mon regard se pose sur l’écran de son ordinateur où je reconnais alors le logo du site sur lequel Kim cherchait des conseils tout à l’heure. Surprise, je regarde Ivy qui sourit timidement. Je pourrais détourner les yeux, m’en tirer avec une pirouette, sortir de cette pièce et la laisser seule avec sa gêne. Mais Ivy est mon amie et, connaissant son peu de confiance en elle, je ne vais pas la laisser s’imaginer que je me moque d’elle ou je ne sais quoi de pire.

– Je dois partir dans deux minutes, mais fais voir, lui dis-je en m’asseyant à côté d’elle.

Un léger tressaillement de sa paupière m’indique sa surprise, mais elle oriente l’écran vers moi.

– Tu vois, m’explique-t-elle, il y a le tchat, qui est ce qui attire en premier les internautes, mais il y a aussi un peu d’éditorial.

Je lis rapidement l’article qui s’affiche sur la page.

– C’est pas mal du tout, dis-je, enthousiaste. Intelligent, sensible, pas gnanngnan, jouant sur les codes du courrier du cœur, mais avec bienveillance. Kim est tombée sur le bon site ! Bon, il faut vraiment que j’y aille, dis-je en apercevant l’heure en haut de son écran.

Dans ma chambre, je m’habille tout en lisant mes messages sur ma tablette posée sur mon lit. Le

premier vient de l'hôpital. Même si je n'ai aucune raison de penser que les résultats seront mauvais, je clique avec un peu d'appréhension sur le lien sécurisé :

« Aucune infection au virus du VIH. »

En voilà une bonne nouvelle ! J'ai hâte de la partager avec Neil et, qui sait, d'en tirer les conséquences pratiques !

Le mail suivant concerne le boulot.

De : CharliePritchard@PritchardEstates.com

à : Miaandrews@me.com

Objet : petits rappels concernant les missions d'un agent immobilier

...

J'imagine qu'il s'agit une nouvelle fois de ces articles professionnels que Charlie m'envoie pour parfaire ma connaissance du métier. Mais, au moment où je clique sur le mail pour l'ouvrir, ma tablette s'éteint brutalement. J'essaie de la rallumer : impossible. Comme elle m'a déjà fait le coup et que je ne vais pas me laisser contrarier par la technique, je verrais ça plus tard. Pour le moment, je connais suffisamment le dossier de la maison pour assurer parfaitement la visite qui a lieu dans...

Merde, dans une demi-heure !

J'attrape mon sac et me hâte dans le couloir. Sur mon portable, un message s'affiche.

[Afin de prendre les dispositions nécessaires,
j'attends votre retour sur les modalités de notre accord.
Bien à vous. Robin Dach]

Non mais je rêve ! Il s'y croit déjà ? Il pense vraiment que je vais accepter son délire qui risque de me coûter mon job ? Voire de m'envoyer en prison ? Je m'apprête à lui dire ma façon de penser – et peu importe si ma fibre commerciale s'en trouve racornie – quand un deuxième SMS apparaît :

[Mia. Arrête de me fuir. C'est quand même très pénible pour moi
de devoir te courir après pour te parler. Nic]

Au début je souris, parce que ce n'est pas désagréable de penser que ça lui fait un peu les pieds, mais quand je vois ensuite cinq appels de Nicholas en l'espace de dix minutes, le temps où j'étais avec Ivy, mon sang ne fait qu'un tour. Ce type est vraiment dingue !

Et entre l'autre malhonnête et lui, ça commence à bien faire ! Je vais pas me laisser enquiquiner par deux tarés le même jour !

Aussi, d'un geste serein, mais définitif, j'éteins mon téléphone.

34. Une tenue adaptée

– Attachez votre ceinture, me conseille Henry avec amabilité.

Dès qu'il démarre en faisant hurler le moteur, je comprends qu'il ne s'agit pas d'une simple mesure d'application du Code de la route. Et aussitôt le portail franchi, ma transformation en passager terrorisé commence : mes mâchoires se bloquent en position crispée, mon estomac se ratatine avec l'intention évidente de se carapater hors de l'habitacle et ma main droite s'agrippe à la poignée au-dessus de la portière. Malgré les crissements de pneus sur l'asphalte et les coups de klaxons des autres voitures, je tâche d'écouter Henry me raconter tranquillement depuis quand ils se sont installés en Floride, pourquoi cette région et comment ils ont trouvé la maison.

À chaque carrefour, j'ai un peu plus de mal à me concentrer sur la conversation, mais je réussis à suivre à peu près le fil de sa vie.

– Quand j'étais jeune, j'ai fait du stock-car, m'explique-t-il au moment où une camionnette nous évite de justesse.

Vu l'état de son pick-up, j'aurais plutôt parié pour un *demolition derby* car, outre son mode de conduite que ma grand-mère qualifierait de « sportif », son véhicule me semble bon pour la casse.

Quand la voiture s'arrête dans un nuage de poussière devant la bâtisse de Wales Park, le dos de ma robe est moite de sueur.

– Merci pour le voyage. Et félicitations, nous venons certainement de battre un record, lui dis-je en mettant le pied sur la terre ferme.

De vitesse et de trouille !

– La prochaine fois, on fera mieux, je vous emmènerai à moto, me promet-il. Oh quelle merveilleuse maison !

Il fronce les sourcils en l'observant.

– Mais je la connais, je crois que nous l'avions visitée il y a longtemps. Elle avait une drôle d'histoire cette maison...

Je commence à imaginer des fantômes hululant dans le clocheton et des farfadets courant sur le lac à minuit.

– Elle avait été construite pour une femme, belle et de caractère, disait-on C'était une histoire d'amour. James se souviendra des détails, c'est un affreux romantique, me dit-il avec un clin d'œil.

Je souris, à la fois intriguée et amusée : cette histoire lointaine est peut-être ce qui a fait que cette maison m'a tout de suite plu. Comme si le souvenir de cette femme avait imprégné les murs et que je l'avais senti. Vu l'hérédité familiale, je suis très sensible aux fortes femmes !

– Vous savez, je me moque de lui, dit Henry en posant sa main sur mon bras. Mais James a raison, que serait-on sans amour, sans affection, sans tendresse ? Regardez-moi, à la base, je ne vaux pas tripette, je suis un pauvre type banal.

Si je tiens compte de ses rangers à lacets vert pomme et de sa conduite, je ne dirais pas ça !

– Puis il y a eu James... Oh, ça n'a pas toujours été facile, on a été comme les autres, avec nos tentations, nos secrets, nos différends. Mais il y a tout ce qu'on a aimé ensemble, toutes ces petites choses, les petits riens et les grands moments merveilleux, ceux où vous vivez quelque chose de beau, de fort ou d'émouvant et que vous pouvez le partager avec l'être aimé.

– Je crois que je vois, murmuré-je émue.

– Je passe pour un type plutôt courageux, on me disait tête brûlée quand j'étais jeune, mais depuis quelque temps, j'ai peur, dit-il en plantant ses yeux dans les miens. Un jour, l'un de nous disparaîtra. Ce n'est pas tant la solitude que je crains, je suis un ours solitaire, James s'en plaint assez, mais c'est notre complicité qui me manquera.

Il marque un temps.

– Alors parfois, murmure-t-il comme pour lui, je prie pour que ce ne soit pas moi le dernier.

Ses doigts serrent mon bras.

– Ce n'est pas du tout charitable ni altruiste, mais James me connaît : ça fait bientôt soixante ans que nous sommes ensemble !

Je hoche la tête, admirative et touchée par ses confidences. Le regard perdu sur le jardin, il semble réfléchir encore un moment.

– Il est en retard votre client, dit-il en consultant sa montre d'un air de reproche.

Je commence presque à avoir l'habitude : tous mes visiteurs sont arrivés en retard, je suppose que le chemin d'accès chaotique y est pour quelque chose.

– Et vous Mia, avec le beau Neil ? sourit-il.

Je rosis sous son regard perçant puis je hausse les épaules, incapable de formuler une parole sensée.

– C'est compliqué, finis-je par dire.

– Excusez-moi, je suis un vieillard bien trop curieux, dit-il en remontant dans son pick-up cabossé. Je reviens vous chercher dans une heure ?

J'acquiesce tandis qu'il commence à rouler. Soudain, il freine et recule vers moi.

– Mia, vous savez on s'en fait une montagne, mais le plus simple c'est de faire ce que vous sentez et ce sera bon pour vous.

Bon pour moi ? Mais comment est-ce que se sentir devenir accro à un mec et ne plus rien maîtriser peut être bon ? Sans compter que ce serait renier toutes mes convictions et accepter sciemment de m'asservir !

Putain, on est mal barré, souffle ma petite voix. Et c'est toi qui fais du yoga ?

Le ronflement de moteur d'une voiture me sort de ce dialogue quasi schizophrénique...

L'homme qui avance vers moi main tendue sourit : silhouette svelte, chevelure poivre et sel et sourire franc donnent à ce quinquagénaire une allure tonique et séduisante dont il est très conscient. Sa poignée de main ferme s'accompagne d'un regard appuyé, presque insistant qui confirme cette impression de charme assumé. Ses yeux bleus étonnamment clairs me font immédiatement penser à ceux de Neil.

– Bien, dis-je, décidée à rattraper par cette visite toutes mes boulettes précédentes, par où voulez-vous commencer ?

Le temps que mon visiteur arrive, je me suis répété les conseils habituels de Charlie : écouter le client, aller dans son sens. Des questions ouvertes, des affirmations positives et un accueil favorable à toutes ses propositions, fussent-elles contraires à mes idées !

– Faisons le tour de la maison, me répond l'homme avec un sourire.

– Parfait.

Je l'entraîne donc dans le jardin qu'il commente avec intérêt. Le petit lac lui plaît particulièrement, c'est si paisible, sa femme va adorer. En moi-même, je note le « ma femme ». Puis il admire les arbres, leur variété, l'arrangement parfait du parc.

– L'extérieur me plaît beaucoup, dit-il, l'air emballé.

Ma fibre commerciale se tend comme un arc, tonifiée par son enthousiasme. Quand nous arrivons sur le perron, il me retient d'une main sur mon bras. Tout en souriant aimablement, je m'efforce de réprimer mon mouvement de recul.

– Vous savez, je sens quelque chose de très particulier dans cette maison...

À ses paroles se superposent celles de Henry quelques minutes plus tôt. Je souris, presque amusée que la maison dégage des ondes perceptibles pour d'autres que moi.

– Vous avez un très joli sourire, on doit vous le dire souvent.

Baissant les yeux, je pense « sens du client, fibre commerciale » et je retiens mon envie de lui montrer que j'ai aussi des crocs.

Puis j'ouvre grand la porte pour le laisser passer.

Charlie serait fier de moi.

– Après vous, je vous en prie, dit-il en tendant le bras derrière moi.

Sa main effleure mes reins au moment où je fais un pas en avant. Surprise, je lui jette un rapide regard, mais il me sourit comme si de rien n'était avant de s'engager dans la pièce.

– J'habite New York, reprend-il en observant le jardin par les baies vitrées, et vous ?

Dieu sait que je n'aime pas confier les détails de ma vie à n'importe qui, mais ça me paraît difficile de ne pas répondre sans paraître impolie.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour entretenir sa flamme commerciale...

– Moi aussi, concédé-je.

– Oh alors on se verra peut-être dans l'avion si vous venez souvent ! Et puis, vous me donnerez les bonnes adresses pour sortir !

Je hoche la tête, un peu agacée.

Dois-je lui préciser que mon rôle se limite à faire visiter la maison et que je ne suis pas guide touristique ?

Et tout en lui souriant, je décide d'accélérer un peu la visite.

– Je me sens déjà bien ici. C'est peut-être parce que je suis en agréable compagnie, dit-il avec un clin d'œil.

Je devrais lui faire lire les articles professionnels que m'envoie Charlie : ça lui éviterait de confondre agent immobilier et escort girl !

– En effet, la maison est agréable, réponds-je un peu sèchement.

Au bas de l'escalier, je m'efface pour le laisser monter, mais il insiste pour que je le précède. À présent désireuse d'en finir avec cette visite, je me hâte dans les marches.

– J'aime beaucoup l'endroit, dit-il en admirant la vue de l'étage, ma femme va adorer. Elle et moi formons un couple très libre.

Au secours Charlie ! Est-ce que je suis obligée d'entendre ça ?

Pour ne pas lui laisser le champ libre, je lui récite le descriptif de la maison.

– Chauffage électrique, salles de bains et toilettes séparées, possibilité d'aménager les combles...

Fixant le sol, il secoue la tête en paraissant écouter avec attention.

– La vie, c'est fait pour profiter des bonnes choses et des belles rencontres quand elles se présentent.

Si vous le dites...

– Un gardien à l'année à l'entrée de la résidence, un golf, la mer et des commerces à proximité...

– Il doit y avoir des restaurants alors. Vous êtes libre pour déjeuner ? m'interrompt-il.

Ne pas l'envoyer péter, ne pas l'envoyer péter.

– C'est très aimable à vous, mais je ne peux pas, dis-je poliment mais fermement.

– Vraiment ?

Avec un sourire, il avance et tend la main vers moi : ses doigts froids frôlent mon bras. Je sursaute, rebutée comme si la patte d'un rapace survolait ma chair. Son parfum à la lavande devient soudain très prégnant, son souffle se raccourcit et sa bouche s'entrouvre... bien trop près de mon visage.

Je me dégage d'un bond et, fixant ses yeux rétrécis en une fine fente bleue, j'abats une claque retentissante sur sa joue bien rasée.

– Maintenant ça suffit ! m'exclamé-je.

Oh putain !

Sans cesser de me regarder, il frotte sa joue d'un air étrange qui me met mal à l'aise.

– Ça pourrait vous coûter votre licence... murmure-t-il.

Au moment où je vais lui répondre que je pourrais aussi la lui faire bouffer par les trous de nez s'il m'approche encore et que côté dommages et intérêts, j'en ai tout autant à dire à son sujet, je prends conscience que les faits sont contre moi. Physiquement, c'est moi qui l'ai agressé. Mais je n'allais quand même pas attendre qu'il me saute dessus ?

Parfois, réfléchir avant d'agir, ça peut servir, se met à versifier ma petite voix.

C'est quand même fatigant d'avoir toujours sa conscience contre soi, surtout quand on sent qu'on vient de faire une connerie...

Je surveille l'homme qui hoche la tête d'un air entendu. Puis avec un soupir, il tourne les talons.

Retenant ma respiration, j'écoute ses pas redescendre, la porte claquer puis le moteur de sa voiture s'éloigner.

Oh putain ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Tu viens de coller une claque à un client, ironise ma conscience. Maintenant, il va falloir te débrouiller avec ça ! Et avec Charlie pour garder ton job...

Mais c'est pas vrai ! Y a qu'à moi que ça arrive ce genre de trucs...

Statistiquement, c'est faux. J'ai lu encore hier que des femmes se font agresser plus ou moins explicitement dans tous les pays du monde à chaque minute. Mais quand même, je me sens hyper mal. Est-ce que ma réaction n'était pas un peu surdimensionnée ?

– Ne vous en faites pas, ce type s'en remettra, me rassure Henry quand je lui raconte ma mésaventure.

– Quand même je crois que j'ai été un peu trop impulsive... Et s'il porte plainte ?

– Jamais de la vie ! Il a été trop loin, il en paie le prix ! dit Henry.

– J'ai vraiment du mal à comprendre les hommes, dis-je.

– Ils ne sont pas tous comme ça, regardez, moi, je suis charmant par exemple, et tous ces jeunes gens à la maison aussi !

Je sens bien qu'il essaie de m'aider, mais je suis un peu inquiète à l'idée de la réaction de Charlie. Je lui enverrai un message tout à l'heure, mais cette fois, je vais prendre mon temps avant d'agir. Et bien choisir mes mots...

Parce que le tout cuit sent à présent le roussi...

Pendant tout le chemin du retour, Henry bavarde. Sa conduite de rallye et sa bonne humeur agissent comme un lavage de cerveau et, arrivée à la maison, j'ai presque réussi à chasser l'incident de mon esprit.

Ivy et Kim se précipitent vers nous dès qu'Henry gare la voiture.

– Venez vite sur la terrasse ! crient-elles.

Heureusement qu'elles sourient sinon j'aurais cru à un nouveau malheur. Nous les suivons pour rejoindre les autres occupants de la maison. Tout le monde est là, Gillian comprise, au garde-à-vous en bord de piscine devant un énorme paquet posé à ses pieds. Un regard vers Neil et Anish me fait comprendre qu'ils sont à l'origine de cette avalanche de présents. Neil me fait un signe de la tête pour me montrer deux colis esseulés sur lesquels je peux lire nos prénoms. Henry. Mia.

Un peu stupéfaite, j'observe les emballages de toutes les couleurs étalés autour de la piscine : on

dirait une immense guirlande colorée.

– Oh déjà Noël, s’amuse Henry, il n’y a pas à dire, plus on vieillit, plus le temps passe vite...

James lui fait les gros yeux.

– Bien, on peut commencer puisque nous sommes tous là, dit Anish. Comme vous le savez, la fête des amoureux approche.

Son regard plane sur Kim et Alec, fait un rapide crochet vers Neil, Alison et moi avant de se poser sur James et Henry.

– Nous sommes reçus comme des rois depuis plusieurs jours, dit Neil.

Il regarde James et Henry puis sourit à Max qui fronce les sourcils, comme lassé d’être sous les feux des projecteurs.

– Aussi voici quelques petites choses pour remercier de nous avoir invités à partager ces quelques jours avec vous tous, sourit Anish.

Un éclat de rire général suit. Abasourdie, je fixe la ribambelle de paquets : quand ont-ils fait ça ? Mon regard passe sur les visages heureux, les sourires qui s’épanouissent, la surprise, le rose aux joues, j’entends les acclamations, les rires, la joie. On se croirait dans un rêve.

– Et nous espérons qu’ils vous plairont... sourit Neil.

Comme il me regarde, il me semble qu’il ne sourit que pour moi. Je recule d’un pas, complètement charmée. Mon cœur fait de petits sauts joyeux dans ma poitrine.

Le rire de Kim me fait tourner la tête.

– Non, je ne vais pas mettre ça, s’étrangle-t-elle en montrant une robe hyper moulante rose fuchsia.

Mais ravie, elle enfle aussitôt la paire de sandales vertigineuses qui accompagne la robe puis, d’un air timide, elle regarde Alec. Il hoche la tête avec admiration.

Un cri joyeux retentit de l’autre côté quand Ivy ouvre son paquet.

– Oh, j’en rêvais, dit-elle en secouant en l’air une longue combinaison-pantalon fluide dont je remarque que les couleurs semblent avoir été choisies pour aller avec son Borsalino.

Mon regard est ensuite attiré par Alison : le dos tourné, elle retire d’un coup sa robe et son soutien-gorge. Stephen la fixe avec des yeux ronds tandis que Gillian lève les yeux au ciel. Puis, en simple string, Alison se trémousse de droite à gauche pour enfiler une longue robe bustier. Je souris devant son aisance en toutes circonstances : visiblement notre starlette a récupéré de son baiser glacé d’hier !

Ensuite elle se retourne vers nous et, moulée dans son fourreau vert ouvert jusqu'en haut des cuisses, elle envoie des baisers avec sa main vers Neil et Anish.

Presque timides, James et Henry semblent ravis de leurs costumes de lin très XIX^e. Quant à Gillian, elle caresse d'un air rêveur une longue robe fleurie boutonnée sur le côté.

– Tu n'ouvres pas ? me demande soudain la voix mélodieuse de Neil.

Debout à côté de moi, il me sourit. Kim et Ivy m'encouragent du regard. Je n'ai jamais été très à l'aise avec les cadeaux, peut-être parce qu'ils sont pour moi associés aux fêtes familiales et à une certaine mélancolie.

Presque timidement, je défais le ruban : dans le papier de soie, une magnifique robe crème, à peine rehaussée de broderies dorées sur le devant. Ajustée sur la poitrine, elle est délicatement réunie à la taille par une sorte de broche à l'effigie de Bouddha. Une paire de sandales dorées complète cette tenue.

J'en ai le souffle coupé tant c'est beau : hyper féminin, original, mais sans ostentation, bref une robe qui a du caractère.

Dois-je y voir un message ?

Sans un mot, j'admire la matière, la coupe, les finitions, le raffinement de chaque détail, dont je sais grâce à ma grand-mère, qu'ils sont la vraie marque de l'élégance. Et là, c'est presque de la haute couture.

Mais c'est beaucoup trop !

Un peu gênée, je me tourne vers Neil. Immobile, il semble attendre mon verdict. Il n'est pas le seul : Kim et Ivy me surveillent l'air de rien, peut-être inquiètes à l'idée que je me lance dans un couplet militant sur le mode féministe-autonome. Mais rien de tel ne me vient à l'esprit. Je suis juste sous le charme, émerveillée et flattée que Neil – car je sais à son regard que lui seul l'a choisie – ait sélectionné cette robe pour moi et qu'elle soit exactement ce que j'aime, mais que je n'aurais peut-être pas osé acheter. Comment a-t-il deviné qu'elle me plairait ?

Mais en regardant autour de moi, je me rends compte que chacun d'entre nous a reçu une tenue parfaitement adaptée, comme si la personnalité de chacun avait été cernée à la perfection et que le vêtement ne faisait que la mettre en valeur. Les tailles, les pointures, les couleurs, tout est parfait.

Même Max semble content, avançant d'un air impérial au bord de la piscine, torse nu sous sa veste de smoking.

– C'est vraiment superbe, merci, murmuré-je au bout d'un moment. J'adore. C'est tellement...

C'est tellement moi et pas moi !

Je pose la robe contre mon corps en la maintenant sur ma taille d'une main et tourne sur moi-même. Un magnifique sourire apparaît sur le visage de Neil, faisant remonter son grain de beauté sur sa joue. James et Henry hochent la tête.

— Canon, disent Kim et Ivy d'une seule voix.

Les yeux de Neil brillent, joyeux, amusés, avec ce petit éclat gourmand que je connais. Rejetant mes cheveux en arrière, j'esquisse un petit pas de danse sur place.

— Tu es fou, lui dis-je en me reprenant aussitôt. Vous êtes fous, Anish et toi !

Il plisse les lèvres dans une petite moue d'excuse délicieuse. Je fixe sa bouche charnue, la fine barbe soyeuse sur ses joues, les reflets dorés du soleil dans ses cheveux. Tout en lui appelle à la caresse et au baiser. Ses yeux d'azur sont rivés aux miens, je sens son souffle sur ma peau, et il me semble en cet instant que nous sommes seuls au monde.

— Regarde, dit alors la voix de Stephen.

Celui-ci vient vers nous en tenant à bout de bras un magnifique costume de maharadjah bleu et un turban émeraude. Reculant vers son frère, Neil me sourit et pose une main sur mon épaule, comme pour me dire « on reprend cette conversation plus tard ». Le rictus que j'aperçois sur le visage d'Alison me confirme que son geste ressemblait bien à une invitation à poursuivre. Pour ne pas montrer mon trouble, je me penche pour remettre ma robe dans son emballage. Mais tout mon corps vibre et frissonne de joie.

— Il n'y a pas à dire, ces garçons ont le sens de la fête, me glisse Ivy en me prenant par le bras.

— Alison avait raison, pouffe Kim en nous rejoignant, complètement déjantés !

En tout cas, vu les visages ravis, ils savent comment rendre les gens heureux et détendus.

Après des remerciements chaleureux de la part des uns et des autres, un déjeuner sur le pouce s'organise, suivi d'une sieste sur les transats où Alison s'est déjà installée, aussitôt suivie de Max.

Je m'efforce de ne pas suivre du regard Neil quand il monte vers l'étage. Et de ne pas le rejoindre aussi sec. Toute mon attention est pour le moment concentrée sur Kim : debout au bord de la piscine, elle parle à Alec. Le visage de mon amie semble fermé. Je retiens mon souffle. Mais quand elle prend la main d'Alec pour l'entraîner dans le jardin en riant, je respire. Ivy me sourit en les regardant s'éloigner.

— Bravo MissLovedoctor ! lui dis-je, admirative.

Elle sursaute. Devant son air étonné, je m'explique :

— Ben oui, Kim suit ses conseils !

Ivy semble sur le point d'ajouter quelque chose, mais Anish s'approche de nous.

– On m'a donné l'adresse d'une ferme d'alligators à une centaine de kilomètres d'ici, il paraît que leur viande est excellente. Ça pourrait être une idée pour le dîner ? Tu viens avec moi Ivy ?

Max lui jette un œil mauvais qui ne m'échappe pas. Ivy semble hésiter, mais je lui donne un petit coup de coude.

– Ça ne te fera pas de mal d'aller prendre l'air, insisté-je.

Loin de ce type qui n'a qu'à retourner à son téléphone !

Quand un peu plus tard, je monte à l'étage pour y suspendre ma magnifique robe sur un cintre, je me sens sur un petit nuage. Il faut dire que les quelques verres de champagne y sont pour quelque chose. Et le souvenir prometteur de la main de Neil sur mon épaule fait le reste...

Quand j'entre dans ma chambre, je vois tout de suite que quelqu'un y est entré : sur mon lit, trône une boîte rouge ornée d'un gros nœud de même couleur.

La vache c'est vraiment Noël ! Je vais finir par aimer cette fête !

Un petit mot est accroché sur le dessus : « Pour Mia, en hommage à ses tenues de nuit inoubliables. Neil. »

– Encore un cadeau ?

Intriguée, j'ouvre. Dans une fine pochette de tulle, je découvre une nuisette vert pâle d'une douceur incroyable. Presque intimidée par le luxe et la féminité affirmée de ce déshabillé, je caresse la soie : lourde et sensuelle, elle semble faite pour vivre sur la peau.

Je retire aussitôt ma robe et mes sous-vêtements pour l'essayer. Le frottement du tissu sur ma chair me fait frissonner. Et éveille quelques ondes voluptueuses dans tout mon corps. Amusée par mon image dans le miroir, je relève mes cheveux en chignon. Debout sur la pointe de pieds, je fais quelques pas. Je me sens des instincts de vamp.

Ça doit être l'approche de mes 25 ans.

Je souris à mon reflet. *Est-ce ainsi que Neil me voit ?*

Mais au fond, je sais que cette tenue ne fait que révéler la femme qui est déjà en moi et s'affirme de jour en jour : libre, épanouie et remplie de désirs.

Et si j'allais remercier mon généreux donateur ?

Sans réfléchir davantage, je me précipite dans le couloir pour frapper à sa porte.

Comme ça ? Nue sous la soie ? c'est un peu provocant, non ? s'offusque mon censeur intérieur.

J'assume ! Pourtant, quand la porte s'ouvre, j'ai la gorge sèche.

Mais je n'ai pas le temps de me poser de question car Neil est debout devant moi, sourire aux lèvres empêchant toute tentative de penser à autre chose que « j'ai envie de l'embrasser. »

Son regard descend sur ma nuisette, soulignant au passage mes épaules, mes seins, mes hanches et mes pieds nus.

– Entre, murmure-t-il d'une voix rauque.

Je le bouscule presque. Son regard est rivé au mien. À peine la porte repoussée, j'avance vers lui et attrape son visage à deux mains. Je le plaque contre le mur. Il sourit, un peu surpris, mais visiblement amateur de mon coup de force. Ses yeux brillent et ses lèvres s'étirent, envoûtantes, gourmandes et attirantes. Agrippant sa nuque, j'approche ma bouche de la sienne et l'embrasse longuement. Notre baiser est fougueux, sauvage et épicé. Son corps se tend contre le mien. Quand ses mains se posent sur mes hanches, je saisis ses poignets et les immobilise contre le mur en poussant mon bassin encore un peu plus sur le sien. Il sourit.

Avide, vorace et impatiente, je ne me reconnais pas.

Ça doit être l'effet nuisette.

Sans le quitter des yeux, je dévore sa bouche en empoignant ses cheveux. Je voudrais le déguster tout entier. Tout en couvrant son visage de baisers, je surveille son regard bleu océan, mi-amusé, mi-charmé. Lentement, j'effleure ses lèvres, ses joues, son nez, ses paupières, ses tempes, je glisse mes lèvres le long de son cou, au creux de sa chemise, je respire sa chair. Sa peau est vanillée, un peu salée, très excitante. Je le déguste, je le savoure, je retrouve le goût de son corps.

Je suis accro. À son regard, à sa peau, à son odeur...

Il me semble même que je ne serai jamais rassasiée de lui.

Sent-il combien mon désir est intense, fort, irrépressible ?

Ma chair le réclame, mon corps le veut et ma tête s'égare. Je voudrais lui faire perdre la raison tout comme je perds la mienne dès que je suis dans ses bras.

Alors, tenant toujours ses bras fermement appuyés au mur, je me détache lentement : son corps, comme aimanté au mien, avance pour me suivre, mais je le repousse et pose un chaste baiser sur ses lèvres. Il lève un sourcil, puis sourit.

– Laisse-toi faire, murmuré-je.

Il opine, semblant apprécier que j'aie décidé de prendre la direction des opérations.

Mes mains lâchent alors ses poignets pour remonter sur ses bras. J'atteins ses épaules qui frissonnent sous la chemise puis lentement je caresse son torse, avant de descendre sur ses hanches. Mes mains se rejoignent sur son entrejambe, où je sens la vigueur de son sexe, tendu dans son jean. Il râle doucement quand je le caresse à travers le tissu.

J'embrasse le creux à la base de son cou et commence à défaire les boutons de sa chemise. Entre chaque boutonnière, je glisse mes lèvres sur sa peau soyeuse et m'aventure sur son torse. Quand la chemise s'entrouvre complètement, je contemple sa solide stature, ses pectoraux fermes, son ventre découpé en damier. Je fais tomber sa chemise sur ses épaules. Ma bouche embrasse alors librement sa chair qui se hérisse de plaisir à chaque fois que mon souffle effleure sa peau. Je vois ses muscles se tendre au gré de mes baisers, dessinant un paysage de tensions et de relâchements qui fait une onde de plaisir sur son corps.

Il respire fort et son souffle se raccourcit quand je me saisis de la ceinture de son pantalon. Je glisse mes doigts dans les passants de son jean et l'attire à moi d'un coup sec. Surpris, il se cambre en râlant et attrape mes hanches. Cette fois, je le laisse faire et, tout en l'embrassant, j'ondule contre son bassin pour l'exciter davantage.

Ses mains empoignent mes fesses et me pressent contre lui avec force. Mon ventre bascule en avant et mes reins se cambrent comme si tout mon corps voulait se fondre en lui.

– Tu as le postérieur le plus sexy du monde, murmure-t-il en roulant lentement la soie de ma nuisette pour la faire remonter vers le bas de mon dos.

Je frémis sans discontinuer quand ses paumes caressent l'arrondi de mes fesses puis glissent sur mes reins avant de revenir saisir mes hanches. Alors d'un mouvement presque dansant, il nous fait virevolter sur nous-même et je me retrouve plaquée au mur, face à son visage, ses yeux rieurs dans les miens. Un sourire coquin étire ses yeux. Il m'embrasse en empoignant à nouveau mes hanches. Son ventre se presse contre moi et son bassin semble vouloir écraser le mien. J'en ai le souffle coupé et je suis presque surprise par la montée violente de désir qui me submerge.

Quelque chose de sauvage et si puissant que je m'entends gémir.

– J'ai envie de toi, soufflé-je d'une voix sourde.

Il embrasse mon cou et murmure à mon oreille.

– Moi aussi.

Je me sens fondre de désir. Ses mains cherchent ma poitrine, qui gonfle à l'approche de ses doigts. Il caresse lentement les pleins, les creux et les déliés, dessinant du bout des doigts des cercles de plus en plus pressants autour des pointes de mes seins, comme s'il hésitait à s'en saisir.

Il se penche légèrement pour glisser ses lèvres chaudes dans le creux que la nuisette souligne entre mes seins. Ses lèvres sont un délice autant qu'une torture. Je me renverse en arrière, poitrine offerte, mais encore entravée par la matière soyeuse qui ne cache rien de mon impatience. Avec un sourire, Neil écarte lentement une bretelle. Le haut d'un sein se découvre, presque douloureux de tension. Ses doigts jouent sur la lisière entre ma peau et la soie, me rendant folle. Ma poitrine se soulève, gonflée, gorgée de désir comme si elle voulait déchirer le tissu. Son regard me rend fébrile.

Lentement, sans me quitter des yeux, ses doigts font tomber mon autre bretelle. Je retiens mon souffle. Sa bouche prend le relais et entreprend de repousser le tissu jusqu'à dégager entièrement ma poitrine, qui palpite sous ses baisers. Son souffle tiède me rend dingue à chaque fois qu'il passe et repasse sur ma chair offerte. Quand enfin ses lèvres happent mes mamelons tendus, je m'agrippe à ses cheveux tellement je vacille.

Mais j'en veux plus et encore.

Impatientes, mes mains cherchent son corps, attrapent sa taille et commencent à défaire sa ceinture. En réponse, sa bouche semble vouloir me dévorer : ses dents mordillent et agacent mes seins sans répit. Je déboutonne son jean et glisse une main dans son caleçon : son sexe est dur, bouillant et se tend sous mes caresses. Mais très vite j'ai envie de le dégager de son vêtement pour mieux l'empoigner. Quand je commence à faire descendre son jean, Neil se redresse et m'aide en basculant le bassin. Comme il s'est détaché de moi, je le contemple, fier et ardent, et encore une fois la beauté de son corps nu me stupéfie.

Soutenant son regard, je laisse tomber ma nuisette à mes pieds. Nous voilà nus l'un devant l'autre, frissonnant de désir. Il me sourit et je meurs d'envie de l'embrasser, de retrouver le goût de sa bouche, et de sentir sa langue contre la mienne comme une promesse de la réunion de nos corps. Quand nos bouches se séparent après un long baiser, j'approche mes lèvres de son oreille.

– J'ai un truc à te dire... murmuré-je.

Il pose son front sur le mien et plonge ses yeux immensément clairs dans les miens : j'ai l'impression qu'il peut voir jusque dans mon cœur.

– J'ai eu les résultats des tests de l'hôpital, tout va bien, chuchoté-je, presque intimidée.

Parce qu'au fond c'est presque lui faire une déclaration, lui dire : « avec toi, je peux faire l'amour sans précautions, en toute confiance, me livrer à toi entièrement, sans plus rien entre nous. Juste toi et moi. »

D'abord il ne dit rien et continue à me fixer. Je commence à trembler, mais ses yeux brillent d'une étonnante lumière, à la fois tendre et violente, puis il hoche la tête.

– Moi aussi, murmure-t-il en m'embrassant.

Et quelque part, j'ai l'impression qu'à cet instant il me répond « moi aussi » comme si je lui avais

dit « je t'aime ».

Comme ravivés par cette annonce de liberté, nos corps se pressent, assoiffés l'un de l'autre. Son sexe roule sur mon ventre, exprimant clairement son désir. Sans que nos bouches ne se quittent, je glisse à nouveau la main vers son sexe. Ses muscles se contractent et son membre se raidit. Je promène lentement ma main sur sa chair tendue, avant de m'avancer vers les parties plus sensibles et les caresser lentement. Le souffle court, il râle doucement. Quand je passe à un mouvement ascendant régulier et plus intense, il bascule son bassin en avant : son sexe me semble encore plus vigoureux.

Tout en s'abandonnant à mes mains, ses doigts glissent entre mes cuisses. Il sourit avec gourmandise en découvrant la moiteur de mon sexe. Attentif à chacun de mes tressaillements et sentant le plaisir gronder dans mes chairs, Neil fouille les secrets de mon sexe. Il éveille, il attise, il embrase mon intimité. C'est comme si chacune de ses caresses traçait de nouveaux chemins de plaisir en moi. Quand celui-ci se met à irradier de plus en plus fort, j'empoigne carrément son sexe pour l'attirer en moi.

Il sourit, l'air gourmand, presque sauvage. Sans me quitter des yeux, il pose ses mains sous mes fesses et me soulève du sol en écartant brutalement mes cuisses. Surprise, je halète presque puis je m'agrippe à ses épaules. Sans me pénétrer, il fait aller et venir son sexe sur le mien, lentement, semblant observer l'effet de ses caresses. Sous son regard brûlant, je me liquéfie.

Et une vague de plaisir brûlant se déclenche, intense, enveloppante et brûlante comme si le soleil était entré tout entier sous ma peau. Les bras de Neil me soutiennent, forts, solides, puissants. Il me fixe avec une telle intensité que je tremble et ses yeux sont immenses, couleur de pierre précieuse, comme deux saphirs avec des éclats dorés de désir.

Sans me quitter du regard, il enfonce alors lentement son sexe en moi. Je me mords les lèvres pour ne pas hurler tandis qu'un soupir de plaisir s'échappe de sa bouche.

Quand j'accroche mes jambes autour de sa taille, il se met à aller venir en moi doucement, comme s'il voulait nous laisser le temps de découvrir chacune des sensations nouvelles que fait naître l'absence de préservatif : chairs contre chairs, en toute intimité, livrés entièrement l'un à l'autre. Il y a quelque chose de très émouvant dans cette totale nudité, comme si nous nous découvriions pour la première fois et en toute confiance.

Un peu sous le choc de l'intensité de ce moment, je suis étonnée de me sentir à nouveau submergée par une autre vague de jouissance qui m'emporte et me laisse pantelante entre ses bras.

Déjà ?

Je suis presque déçue que ce soit arrivé si vite. J'aurais voulu jouir avec lui. Mais Neil ne semble pas s'en offusquer, bien au contraire, il me sourit, m'embrasse voluptueusement et murmure :

– J'adore quand le plaisir te surprend.

Mais il n'y a pas que ça de surprenant : il y a mon corps qui vibre de plus belle, qui s'émeut, qui demande, qui s'abandonne, qui gémit et mon cœur qui ne sait plus très bien où il en est.

Mais ça, c'est autre chose.

Pour le moment je me laisse aller aux douces secousses de la jouissance en train de s'éteindre tandis que Neil continue à aller venir en moi. Il accélère la cadence tandis que s'éveille en moi un nouveau brasier qui enflamme mon sexe et le fait se contracter autour du membre de Neil. Comme j'écarquille les yeux, troublée de me sentir à nouveau au bord de l'orgasme, il m'embrasse.

« N'aie pas peur » semble me dire son baiser. Bouleversée, j'ai l'impression de flotter, de quitter le sol, mais les bras de Neil me retiennent et me guident. Je laisse alors aller le plaisir comme de petits feux follets qui s'allumeraient partout en moi, courant dans et sur mon corps avec un bonheur et une lumière incroyables.

Le sexe de Neil me semble entrer de plus en plus vigoureusement en moi. Il respire fort, ses yeux sont mi-clos et ses mains agrippent mes fesses. Arc-bouté, il me plaque encore plus au mur. Comprenant où il veut en venir, je pose une jambe sur sa hanche et ouvre l'autre complètement pour qu'il puisse me pénétrer plus intensément. Le plaisir est aussitôt amplifié, il est immense et résonne dans tout mon corps.

À chacune de ses poussées, je me soulève. J'ondule contre son corps tandis que mon sexe à nouveau prend feu. Neil râle et souffle, au rythme de ses à-coups. Quand je l'embrasse, ses yeux sont rivés à moi, noyés de désir, illuminés d'une multiplicité d'éclats de couleur que je n'avais jamais vus.

– Oh Mia, chuchote-t-il de sa voix mélodieuse.

L'entendre dire mon prénom me fait complètement craquer. Une nouvelle flamme de plaisir s'enroule autour de mon ventre, palpite dans mes reins, enflamme mon vagin, irradie mon clitoris. Je me retiens de crier, je plante mes ongles dans son dos, je secoue la tête en cherchant mon souffle.

– Neil ! murmuré-je complètement dépassée par la violence de l'orgasme qui crépite dans mon sexe.

Comme s'il attendait ce moment, Neil jouit à son tour en râlant et se cabrant plusieurs fois.

Pendant un moment, nous restons sans bouger, serrés l'un dans l'autre. Puis continuant à me serrer contre lui, il me porte vers son lit où nous nous allongeons côte à côte, encore unis par les spasmes de jouissance qui continuent à bouleverser nos corps. Dans le silence de la maison, j'entends son souffle devenir lent et paisible. Je ne bouge pas, écoutant son cœur battre contre le mien.

Une sensation de bonheur et de plénitude m'envahit, si grande que j'en ai les larmes aux yeux.

35. Cœur perdu

La tête sur son épaule, je scrute son visage endormi. Je pourrais le regarder des heures, il me semble à chaque fois découvrir un nouvel indice de perfection. Sans le toucher, ma main effleure son corps au repos. Je suis ses courbes, ses volumes, ses muscles ciselés.

Comment peut-on être aussi magnifique ?

Quand il ouvre un œil, il me sourit avant de s'étirer en baillant. Son air mal réveillé me fait sourire. Et me donne envie de me jeter sur lui. Il bascule nonchalamment sur le dos et passe un bras derrière son crâne avant de m'attirer contre lui. Baigné de soleil, son corps nu s'étale dans toute sa splendeur. Je soupire lourdement.

Dire qu'il va falloir se lever...

- Je crois que je ne t'ai pas vraiment remercié, dis-je en commençant à embrasser son visage.
- Tu peux toujours recommencer, sourit-il en me rendant mon baiser.
- Merci pour la robe, les chaussures, la nuisette, dis-je en m'installant lentement sur son bassin et en posant un baiser sur sa bouche entre chaque mot.

Ses yeux se remplissent instantanément de désir tandis que je m'allonge sur lui.

Un long moment et plusieurs orgasmes plus tard, il faut vraiment se lever. L'après-midi s'achève. Du bord de la piscine, des conversations et des rires nous parviennent par la fenêtre entrouverte : la maison semble elle aussi se réveiller d'une longue sieste paresseuse. Encore allongée, j'observe les palmiers se balancer doucement dans le vent.

- Et moi qui avais hésité à venir passer ces quelques jours en Floride, murmuré-je, amusée, quand Neil se lève et se promène tranquillement fesses à l'air pour récupérer son téléphone.
- Ça aurait été vraiment dommage, dit-il en me faisant face, affichant sa nudité sans aucun complexe.

J'adore qu'il soit aussi libre de son corps.

Avec un air innocent, il me tend ma nuisette que je renfile en m'asseyant.

– Et finalement, tu repars quand ? Tu as pris ton billet ?

Je hausse les épaules.

- Vu mes finances je prendrais peut-être plutôt un Greyhound ! Et puis, tu sais, moi les histoires d'avion, ça me stresse un peu.

- C’est toi qui vois, mais si tu veux prendre l’avion plutôt que le bus, il me reste une main à peu près valide que tu peux broyer à ton aise.
- Merci pour la proposition, cela me touche beaucoup que tu te sacrifies pour moi, ris-je, malgré mon émotion, parce que là, l’air de rien, il est en train de me proposer que nous rentrions ensemble.
- Est-ce que je t’ai dit qu’on a une boîte qui travaille avec des compagnies aériennes sur une appli de méditation pleine conscience : il paraît que ça marche ! Tu pourrais venir me voir au bureau pour que je te montre le prototype.

J’acquiesce, amusée, charmée par sa façon tranquille d’envisager de se revoir.

- Mais mes bureaux sont à Manhattan... Tu accepterais de venir dans cette partie gentrifiée, vendue à la finance mondialisée et hautement mercantile de la ville ?
- Pourquoi, toi tu refuserais de venir à Redhooks ?
- Pas du tout, dit-il en s’approchant de moi pour poser un baiser sur mes lèvres. Je suis prêt à traverser... le pont et tout Brooklyn pour te voir !

Nous plaisantons, nous rions, mais quelque chose est différent. Nous sommes en train de nous dire que nous allons nous revoir. Je reste songeuse un moment.

- Tu sais, murmure-t-il, ça me ferait très plaisir, mais si tu ne le souhaites pas...

Ses yeux bleus sont posés sur moi, interrogatifs et bienveillants.

- Si, bien sûr, bégayé-je, presque effarée d’être perturbée parce que le mec le plus fabuleux que j’aie jamais rencontré me dit qu’il veut me revoir.

Il y a vraiment un truc qui ne tourne pas rond chez moi ! Mais comment lui dire que j’ai peur, peur de moi, de ne plus tout contrôler, de me laisser déborder par des émotions inédites ? Bref de ce qui pourrait arriver si j’étais vraiment amoureuse.

Allons bon, ça recommence... intervient ma petite voix.

Je dois être sincère avec lui. Lui dire que je n’en serais peut-être pas capable. Alors je prends une grande respiration en le regardant.

- J’ai du mal à faire confiance, dis-je presque brutalement.

Oh le scoop ! s’esclaffe ma voix intérieure.

Il me sourit gentiment en s’asseyant près de moi.

- Je sais. Mais on n’est pas obligé de se raconter tous nos secrets et nos vieilles histoires dès aujourd’hui, si ?

Il me prend dans ses bras. Sa patience et sa volonté de ne pas me brusquer me rassurent et me

touchent à la fois. Et puis j'apprécie qu'il ne me pose pas de questions sur ces fameuses vieilles histoires.

– J'ai juste une question, chuchote-t-il à mon oreille. Une petite chose qui m'intrigue.

Oups, loupé !

Je me raidis, imaginant qu'il va maintenant me demander des explications à propos de ces appels répétés.

– Pourquoi tu ne portes plus ce superbe pendentif ancien qui te va si bien ?

Surprise, je porte machinalement la main vers l'endroit où devrait en effet se trouver mon cœur en or. Le regard de Neil suit mon geste, je m'immobilise, rappelée à l'ordre par la réalité : je ne l'ai plus. Encouragée par son regard affectueux, je murmure d'une voix faible :

– Je l'ai perdu.

Mais, je fonds en larmes. Neil me serre encore plus fort et me berce longuement en murmurant des mots tendres.

– On va le retrouver, assure-t-il en caressant mes cheveux.

Mais je n'arrive pas à reprendre le dessus. Une immense tristesse m'envahit, mêlée de chagrin et d'émotion. Je sanglote, je pense à mes parents, je pense à mon anniversaire, à ces vingt ans passés sans eux. Je pense à ma vie d'adulte, à cette femme que je suis devenue et qu'ils ne connaîtront jamais.

– Il représentait tellement pour moi, c'était un cadeau de... essayé-je d'expliquer.

Mais les mots se brisent dans ma gorge comme des vagues sur les rochers. Neil prend mon visage entre ses mains et plonge ses yeux dans les miens.

– Je suis là, dit-il simplement.

Je ferme les yeux, laissant ces trois mots cheminer et se répandre en moi, comme si petit à petit ils tapissaient le dedans de mon cœur, éloignant lentement ce sentiment de profonde et violente solitude que je ressens depuis si longtemps. Émue, je pleure silencieusement en comprenant que Neil veut m'aider, quels que soient mon passé, mes blocages et mes vieilles histoires.

Il continue à me serrer contre lui en caressant mes cheveux. La tête contre son épaule, je me laisse aller et, petit à petit, je retrouve mon calme dans ses bras.

Quand, douchée et coiffée, je rejoins la terrasse, un joyeux brouhaha résonne autour de la piscine.

Une belle lumière presque pourpre éclaire le haut des palmiers à l'horizon. Assis avec Gillian et Stephen, Neil, descendu avant moi, me jette un regard interrogatif. Je lui souris, touchée qu'il s'inquiète à nouveau pour moi.

– Ça va, le rassuré-je de loin.

Ses yeux bleus qui me sourient sont aussi doux qu'un baiser.

Un peu frémissante, je rejoins Ivy.

– Alors ces alligators ? demandé-je.

– Étonnamment tendres et affectueux, s'amuse Ivy.

Je suis son regard vers Kim et Alec, blottis l'un contre l'autre sur un même transat, en train de partager un mojito et semblant refaire le monde. Face à eux, James et Henry expliquent à Anish comment cuire la viande d'alligator pour qu'elle reste savoureuse.

– Je pense que cette fois on y est arrivé ! soupire Ivy, soulagée.

Même si j'aime bien l'idée qu'on ait pu jouer un rôle dans leur réconciliation, je crois que la plus grande part du boulot vient d'eux. Comme si elle m'avait entendu, Ivy reprend en hochant la tête.

– Enfin, *ils* y sont arrivés.

– Il ne faut pas oublier la contribution majeure de MissLovedoctor ! plaisanté-je.

Ivy me lance un drôle de regard qui me met mal à l'aise.

Quoi ? J'ai dit une bêtise ?

Elle jette un regard du côté de Max et Alison comme si elle craignait qu'ils m'aient entendue.

– Il faut que je te dise un truc. Mais personne n'est au courant ici.

Étonnée, mais comprenant que c'est important, j'entraîne Ivy par le bras vers le bout de la terrasse. Comme un chasseur à l'affût, Alison suit notre déplacement en baissant ses lunettes.

Est-ce que ce qu'Ivy veut me dire concerne les Mayden ?

Comme si elle n'attendait que ce moment, j'aperçois Alison se lever. Suçant la branche de ses lunettes d'un air candide exaspérant, elle semble hésiter, passe d'un pied sur l'autre dans une oscillation langoureuse puis se dirige lentement vers Neil.

C'est là où je regrette de ne pas l'avoir laissé dans le congélateur...

– Écoute, dit Ivy en baissant la voix, le site, Parlons d'amour, MissLovedoctor...

Un peu distraite malgré moi, je l'écoute tout en surveillant Alison du coin de l'œil, cherchant à comprendre comment cette fille fonctionne. Rien ne l'arrête : elle se transforme en missile à tête chercheuse dès que Neil est dans les parages.

- MissLovedoctor... c'est moi, murmure Ivy.
- Pardon ?
- Enfin en ce moment, c'est ma mère.

Interloquée, je ne peux que la regarder. Puis je répète plusieurs fois l'information dans ma tête, ayant du mal à faire le lien entre MissLovedoctor, M^{me} Weiss et Ivy.

- Ta mère ?
- Oui, dit Ivy après une grande inspiration. En fait, comme je suis ici en Floride et que mon patron n'est pas là, c'est elle qui est allée au bureau à ma place et qui répond en direct.
- Non attends, tu veux dire que c'est ta mère qui a répondu à Kim ?
- Oui et non. Tu connais ma mère, m'explique patiemment Ivy, elle m'appelle quinze fois par jour en temps normal, alors là elle m'appelait à chaque fois que quelqu'un se connectait. En plus, quand on n'avait plus d'Internet ici, elle flippait complètement.
- Tu rigoles ?
- Non, dit Ivy un peu gênée par mon air hébété.

En fixant le visage candide d'Ivy, tout me revient : son air bizarre, ses étranges conversations téléphoniques, les conseils du tchat, Kim, moi en train de dire qu'Ivy aurait pu lui dire la même chose et... le coup de la tisane !

- Trop fort Ivy ! C'est génial !
- Tu ne dis rien, promis ?
- Mais Ivy, tu fais un job fabuleux !

Elle rougit devant mon enthousiasme.

- Ce n'est rien, dit-elle.
- Tu peux être super fière !
- Certains pensent que ce n'est pas un boulot de journaliste, dit-elle en regardant rapidement du côté de Max.
- Non mais tu ne vas pas te laisser intimider par ce mec-là ! Depuis quand un mec qui se la pète en jouant à Candy Crush nous impressionne ? On est des femmes indépendantes, Ivy !

Comme elle baisse le nez, je continue.

- Ivy, j'ai lu ton article, je lirais tous les autres s'il le faut, mais je sais déjà depuis longtemps que tu es une pro. On le voit tout de suite : construction, recherche, angle, références.

Elle semble se regonfler un peu à chacune des qualités de son travail que j'énumère. Mais pour que mon amie redresse carrément le dos, je continuerais ma liste pendant des heures.

– Tu sais chez *Féminines*, depuis que je fais ça, ils m’ont demandé d’écrire les horoscopes et ils pensent à moi pour une nouvelle rubrique psycho, dit-elle timidement.

– Alors là, chapeau ! dis-je en la prenant dans mes bras.

Alison se rapproche alors de nous à pas ondulants.

– On se dit des secrets par ici ?

– On parle santé, réponds-je avec un clin d’œil à Ivy avant de m’éloigner avec elle.

Quand nous retournons près de la maison, j’entends Gillian expliquer à Stephen :

– C’était mon premier amour et grâce à Neil et Alec qui ont cherché sur Internet, on s’est retrouvé. Il vit en Californie, mais on va s’écrire. Et peut-être qu’à Noël...

– Alors, elle l’a retrouvé son Valentin ! Encore un coup de MissLovedoctor ? demandé-je en riant à Ivy.

Mon amie lève les yeux au ciel. La confidence de Gillian semble délier les langues et chacun y va de son anecdote amoureuse.

– Moi dit Anish, j’ai pris la plus grosse raclée de ma vie la première fois que j’ai été amoureux. J’avais 8 ans.

– Oh, et en plus vous étiez précoce ! plaisante Henry. Mais pourquoi donc ?

– J’avais offert la bague de fiançailles de ma mère à mon amoureuse...

Stephen pouffe tandis que James fait les gros yeux à Henry avant de raconter à son tour :

– Moi, mon souvenir le plus cocasse, c’était en Italie. J’avais 14 ans, je n’étais pas très dégourdi et un bel Italien m’a proposé de m’apprendre à donner un baise. J’ai rougi comme un coq effarouché et je me suis enfui avant de comprendre qu’il voulait simplement dire un baiser.

– Heureusement que tu m’as rencontré ensuite ! s’amuse Henry.

– Moi, j’aurais pu épouser un prince, dit Alison en suivant Neil du regard.

– Et moi pas plus tard que tout à l’heure, j’ai collé une gifle à un type un peu trop entreprenant, souri-je en la regardant droit dans les yeux.

– Pas à Neil en tout cas, susurre-t-elle.

Je l’ignore et raconte mon aventure avec mon dernier visiteur en forçant un peu sur le côté théâtral et drolatique de la scène. Mais Alison semble très choquée.

– Non mais, on ne fait jamais ça à un client ! C’est complètement irresponsable ! Et même dangereux pour la réputation de ta boîte. Moi je serais hyper inquiète si j’étais ton patron !

– Tu veux une bonne nouvelle ? Tu ne l’es pas ! m’amusé-je en la voyant s’acharner à me faire culpabiliser.

Mais ses paroles réveillent tout de même la petite gêne que j’avais soigneusement repoussée au fond de moi. D’ailleurs, plusieurs heures sont passées depuis la visite et je n’ai toujours pas tenu

Charlie au courant...

Je le ferai tout à l'heure.

– Il ne faut pas prendre ce genre de chose à la légère, insiste Alison, les yeux brillants.

J'en viendrais presque à penser qu'elle se fait du souci pour moi.

– Tu sais que ça peut aller très loin ce genre de truc, continue-t-elle. Il suffit que ton client porte plainte et là, ça va très vite. Tu te retrouves avec des menottes en moins de deux. J'ai connu un mec qui s'est trouvé comme ça avec deux flics devant sa porte...

– En ce qui concerne Mia, c'est de la légitime défense si je comprends bien ! l'interrompt Neil qui s'est rapproché de nous sans que je l'entende.

Touchée et flattée de son intervention chevaleresque, je bombe presque le torse. Mais quand tout naturellement il passe sa main autour de ma taille, je me sens vaciller.

Là, comme ça devant tout le monde ?

– Je vous apporte encore un peu de champagne ? demande-t-il ensuite l'air de rien.

Même si mon verre est plein à ras bord, j'accepte immédiatement, imaginant que ça va le faire repartir et que sa main va quitter mes hanches, mais pas du tout ! Il se penche même carrément vers moi jusqu'à ce que son épaule s'appuie sur la mienne.

– Alors je vais chercher d'autres bouteilles ! dit-il en s'éloignant d'un pas joyeux.

Je regarde autour de moi, un peu affolée.

Mais il ne se passe rien, le monde ne s'écroule pas, la terre ne tremble pas, je ne rentre pas dans le sol ni ne suis statufiée. Tout semble normal.

À part Alison qui me fixe, des éclairs sortant de ses orbites. Mais moi, je vois des étoiles et flotte au paradis !

Alors que je m'éloigne pour reprendre mes esprits et savourer la surprise de ce moment, Kim et Ivy me rejoignent.

– Dis donc, vous avez l'air de ne pas trop mal vous entendre finalement avec Neil ! dit Kim.

– C'est l'hélico, ça crée des liens, plaisanté-je prête à éviter le sujet une nouvelle fois.

Hochant la tête, mes amies m'observent avec affection. Je me sens tout à coup très mal à l'aise. Depuis des années nous partageons tout. Encore ces jours-ci et pas plus tard qu'il y a dix minutes pour Ivy, elles m'ont livré avec confiance leurs secrets, leurs joies, leurs doutes, leurs angoisses et maintenant je ne suis pas capable de partager avec elles ce qui me ravit et me terrorise à la fois ? Elles méritent autre chose de moi. Autre chose que ma couardise, mes petits mensonges et mes

cachotteries. Alors je me redresse, je jette un regard vers Neil dans la cuisine puis sur Henry qui, de loin, semble m'encourager. Et je me lance.

– Vous savez, chuchoté-je d'une voix rauque, je crois... que je suis amoureuse.

J'ai tous les symptômes...

Kim et Ivy me dévisagent en silence, l'air sévère.

– Mia, tu veux vraiment qu'on te dise la vérité ?

La gorge sèche, je hoche la tête, impressionnée par la solennité de la voix de Kim.

– Il n'y a que toi qui n'étais pas au courant ! éclatent de rire mes deux amies.

– Attendez, vous rigolez, mais c'est affreux : j'ai envie d'être avec lui tout le temps !

Elles me regardent comme si j'étais à l'article de la mort et qu'elles se foutaient de moi ouvertement.

– Pauvre Mia !

– Vous m'imaginez ? Incapable de rien faire sans l'avis d'un mec, plus du tout autonome, complètement soumise...

– Tu as un peu de marge avant d'en arriver là, rient mes amies.

Rassurée, je descends d'un trait ma coupe de champagne.

– Amoureuse et alcool, je ne sais vraiment pas ce que je vais devenir, soupiré-je.

Nous bousculant presque, Gillian passe derrière nous pour rentrer dans la maison.

– On a sonné, dit-elle.

Je n'ai rien entendu, mais vu le raffut de mon cœur dans ma poitrine, ce n'est pas franchement étonnant. Ce qui l'est davantage, c'est Stephen qui se lève d'un bond, l'air paniqué et recule brutalement en direction du mur où il semble vouloir rentrer.

Oh ?

Suivant son regard, je suis presque rassurée de voir Gillian revenir sur la terrasse, accompagnée de deux policiers en uniformes. Mais un petit frisson glacé descend le long de mon dos à leur vue.

– Bonsoir, dit le plus petit, excusez-nous de vous déranger à cette heure-ci, mais nous cherchons...

Son attitude et son sourire sont rassurants, courtois, mais n'invitent pas à la discussion. Il baisse les yeux sur son calepin. Sortant de la cuisine, Neil apparaît, une bouteille de champagne à la main. Son visage soudain tendu m'alerte.

– Une certaine... Mia Andrews, dit le policier d’une voix claire.

Quoi ? Mais qu’est-ce que...

Derrière moi, quelqu’un laisse tomber son verre. Tentant de ne pas céder à la panique, je m’efforce de réfléchir, mais mon cerveau est aussi pâteux que ma bouche. Alors tremblante, le visage en feu, je fais un pas en avant.

– C’est moi, murmuré-je dans le silence général.

Gémissant presque, Ivy agrippe le bras de Kim tandis qu’Alison me jette un regard de triomphe.

– Si vous voulez bien nous suivre, dit le deuxième policier en s’approchant.

Dans le soleil qui décline, son badge argenté brille d’un éclat menaçant.

36. Une offre incroyable

– Qu’est-ce qui se passe ? demande la voix grave de Neil.

Pour ma part, je ne peux pas prononcer un seul mot. Toute mon attention est consacrée à avancer relativement sereinement vers les policiers alors que tout mon être me hurle de prendre mes jambes à mon cou.

Des pensées désordonnées, toutes plus inquiétantes les unes que les autres, s’agitent dans ce qui me reste de cerveau. La première est que le client à qui j’ai donné une gifle a porté plainte et je rassemble déjà mes arguments de défense : ce sera sa parole contre la mienne.

Mais le regard victorieux d’Alison, qui fanfaronne clairement « je te l’avais dit », accentue dramatiquement mon impression de m’être mise dans un sacré pétrin.

Puis l’image de Grandma apparaît dans mon esprit, associée à accident et pire encore. Un frisson glacé descend dans mon dos. Et la parole me revient.

– Est-ce qu’il est arrivé quelque chose à ma grand-mère ?

Comme le policier me regarde d’un air perplexe, je précise.

– Katherine Andrews, murmuré-je avec inquiétude.

Il secoue la tête.

– Notre présence n’a rien à voir avec votre grand-mère, dit le petit policier.

Un soupir de soulagement m’échappe : Grandma va bien. Mais la réalité me rattrape aussitôt. Ma première hypothèse était donc la bonne : le client a dû porter plainte. Pour me redonner du courage, je pense à ma grand-mère, à la combativité Andrews dont je suis l’héritière.

Je ne me laisserai pas faire.

– En fait, nous sommes là parce que nous avons reçu plusieurs appels de vos voisins.

Je le regarde fixement sans comprendre si je dois être soulagée. Est-ce qu’il y a un problème à Redhooks ? Est-ce qu’il est arrivé quelque chose à Nuola ? À la boutique ?

– Nous avons appréhendé un homme en voiture qui rôdait dans la résidence, il est dehors avec notre collègue, dit-il en me fixant de ses yeux inquisiteurs.

Un rôdeur ? Mais pourquoi me cherchent-ils, moi ?

Le regard du policier plane sur son auditoire comme s'il faisait le maximum pour faire durer le suspense.

– Quel rapport avec Mia ? intervient alors Henry, formulant ainsi les mots qui se bousculent dans mon crâne.

James et lui se sont approchés et se présentent rapidement comme étant les propriétaires de la maison. J'apprécie leur tentative de me protéger.

– Eh bien, cet homme arrive de New York, et il dit qu'il est venu spécialement ici pour vous parler, Mia Andrews, dit le policier en regardant à nouveau son calepin pour ne pas écorcher mon nom.

Non... Nicholas ?

Mon sang se transforme en lave fumante et mes poings se serrent.

Bouche bée, je reste immobile avant de comprendre réellement ce que cela signifie : Nicholas est là. La bonne nouvelle est qu'il a été arrêté par les flics et que je peux toujours dire que je ne sais pas qui il est. Ou que c'est un dingue qui me harcèle, ce qui n'est pas complètement faux. Tous les regards sont braqués sur moi, les plus dérangeants étant ceux d'Alison, ironique, et de Neil, interrogatif. Je vais avoir du mal à expliquer que mon ex vient de parcourir la moitié du pays juste pour me dire bonjour.

– Il prétend qu'il s'agit d'une affaire importante et qu'il s'est fait du souci parce que vous ne lui répondiez pas au téléphone.

– Mais c'est mon droit ! me défends-je, hors de moi. On ne peut quand même pas me reprocher de ne pas vouloir parler à quelqu'un !

Neil me lance un regard étrange.

– Mais on ne vous reproche rien, sourit le policier d'un air engageant.

– Et puis tu as la conscience tranquille, tu n'as rien fait de mal, murmure Alison avec des trémolos doux.

Surprise, je me tourne vers elle : elle serait prête à m'envoyer à la chaise électrique, le faux témoignage au bord des lèvres, mais elle sourit candidement avant de regarder ses ongles d'un air blasé. Si j'étais un peu moins perturbée, je lui dirais deux ou trois mots en privé : mais je ne me sens pas d'humeur à batailler avec elle. Je dois garder mes forces pour gérer mon problème majeur en cet instant : Nicholas.

– Mais comme cet homme s'est introduit dans plusieurs propriétés privées au prétexte de vouloir vous retrouver, nous souhaitons être certains de ses intentions à votre égard, reprend le policier.

Mais je peux vous les dire moi, ses intentions : me faire chier !

Kim et Ivy sont déjà près de moi, ayant sans doute elles aussi compris de qui il s'agissait. La présence de mes amies comme une garde rapprochée me fait me sentir un peu plus vaillante, mais je n'ose plus regarder du côté de Neil.

– Si vous voulez bien venir dehors avec nous, dit gentiment le plus grand des deux policiers. On en aura juste pour quelques minutes, il s'agit d'une simple vérification.

Perso, j'aimerais mieux qu'il s'agisse d'une véritable arrestation et qu'ils le collent au trou sans sommation jusqu'à la fin de ses jours.

Comme je ne bouge pas, Henry s'approche de moi.

– Le plus simple serait sans doute d'accompagner ces messieurs pour savoir de quoi il s'agit.

Hélas, je ne le sais que trop bien : ce type est mon passé qui ressurgit, qui vient me rappeler que cette vieille histoire ne s'arrêtera pas tant que je ne l'aurai pas affrontée. Nicholas réapparaît tel un épouvantail alors que je commençais à envisager la vie de façon un peu plus sereine, alors que je venais à peine d'accepter que je suis amoureuse du beau garçon qui me fixe avec insistance et de me dire que peut-être mon avenir proche ne serait pas toujours compliqué, solitaire et esseulé...

Le ventre noué de colère, les joues brûlantes, je soutiens le regard bleu de Neil posé sur moi : je m'attends à y découvrir un peu d'agacement ou de critique, ou de jalousie qui sait ? Mais je n'y lis rien d'autre qu'un soutien sans faille et cela me fait chaud au cœur.

Ragaillardie, je lui souris et je secoue la tête quand Kim et Ivy me proposent de venir avec moi : je dois m'occuper de ça seule.

Accompagnant alors les policiers, je me dirige vers la porte, sous les regards de toute la maisonnée devenue étrangement silencieuse. Même Max me suit des yeux, ce qui est incroyable quand on considère son attachement obsessionnel à l'écran de son portable. D'un pas ferme, tête haute et regard fier de héros prêt à affronter ses démons – en l'occurrence je n'en ai qu'un et il me suffit amplement –, je sors. Par association d'idées, je pense évidemment à Palmborg qui appartient lui aussi à la catégorie « démons » de ma vie actuelle.

Et en moi-même je prie pour que tous les démons qui traînent par ici retournent en enfer...

Sur le seuil de la porte, je ralentis en apercevant la silhouette de l'homme appuyé contre sa voiture. Me tournant le dos, seul son crâne chauve et sa veste froissée m'apparaissent. Quand il se retourne vers nous, un sourire piteux aux lèvres, je pousse un cri :

– Charlie ?

Qu'est-ce que fait mon patron ici ?

Il hoche la tête en m'apercevant. Soulagée, je cours vers lui et lui saute quasiment au cou. Il

semble gêné par mon effusion de joie, mais quand je lui raconterai qui je pensais trouver devant la maison, il en rira avec moi. Les trois policiers opinent à leur tour.

– Donc, vous vous connaissez, murmure l'un.

Bravo Sherlock !

J'éclate de rire.

– C'est mon patron, dis-je comme s'il était normal qu'à la nuit tombante mon boss rôde dans une résidence privée à la recherche de son employée.

Les policiers nous observent avec une certaine réprobation : nous en veulent-ils de les avoir dérangés pour rien ? Quant à moi, je souris, vraiment heureuse de ne pas avoir le sinistre visage de Nicholas en face de moi, accompagné de sa ribambelle de reproches et d'accusations.

Mais pourquoi Charlie est-il là ?

– On a une maison en vente dans la région, dit-il au policier qui l'interroge à ce sujet.

– Mais pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? dis-je en essayant d'imaginer ce qui a pu le faire déplacer de façon si soudaine.

Et en repoussant l'idée que le client l'ait mis au courant de la gifle avant moi.

– J'ai essayé de te joindre plusieurs fois, mais ton téléphone est sur messagerie. Et je pensais être là plus tôt, dit-il d'un ton fatigué.

Et merde !

Je me revois très bien couper mon téléphone avant de partir au rendez-vous, et puis... ne jamais le rallumer.

Je sens que j'ai fait une boulette. Vu son air sévère, Charlie semble bien avoir l'intention de me rappeler la nécessité d'une bonne communication entre nous, mais il devra attendre un peu. Car l'attitude impatiente des trois policiers indique qu'ils ont des choses plus importantes à gérer que des mises au point professionnelles. Et qu'ils comptent nous le faire savoir.

Quand ils sermonnent Charlie sur son attitude, celui-ci secoue la tête d'un air offusqué.

– J'ai à peine jeté un œil au-dessus des haies, peut-être un pied ou deux, mais pas plus ! Ce n'est pas non plus de la violation de domicile... Je ne faisais que tenter de repérer dans quelle maison habitait Mia car je n'avais pas son adresse exacte ici ! Vous faites votre travail et c'est bien normal, mais tout de même, vivons-nous vraiment dans un monde si oublieux de ses valeurs qu'il faille se méfier de tout le monde ? se désole-t-il sans que je sache s'il est sérieux ou pas.

– Vous vous rendez compte que vous avez mis en émoi toute une résidence ? Nous avons reçu

vingt-deux appels... pour nous signaler un type louche autour des habitations.

– Est-ce que j’ai vraiment l’air si louche que ça ? soupire-t-il.

Retenant mon sourire, je fixe le visage hâve de Charlie, ses joues mal rasées, son costume froissé et son air épuisé.

D’un type qui a besoin d’une bonne douche, oui !

Après en avoir terminé avec Charlie, les policiers se tournent vers moi : j’ai droit à une diatribe paternaliste sur la nécessité de toujours laisser à mes proches l’adresse des endroits où je séjourne, pour éviter ce genre d’incident désagréable pour tout le monde...

Quand les policiers finissent par s’en aller, la porte de la maison s’ouvre d’un coup et tous les habitants de la maison sortent comme une flopée de moineaux.

Alors ils étaient tous dans le salon à épier notre conversation avec la police, Neil compris ?

J’éclate de rire, comprenant que ce n’était pas par curiosité, mais par inquiétude.

– Bon, je n’ai plus rien à vous expliquer alors. Comme vous l’avez compris, Charlie, de l’agence Pritchard Estates, est mon patron.

J’ai un peu l’impression de présenter mon mentor professionnel à une bande d’ados rigolards, et James et Henry ne sont pas les moins chahuteurs.

– Restez dîner, disent-ils à Charlie alors que celui-ci s’apprête à repartir pour son hôtel en s’excusant de les avoir dérangés.

Un peu plus tard, Charlie, installé sur la terrasse, semble un peu remis de ses émotions.

– Je ne pensais pas faire une arrivée au bras de trois policiers, mais finalement l’improbable est la tonalité générale de mon voyage depuis que j’ai quitté New York, sourit-il. Avion en retard, problème technique, vol annulé. Sans parler de la lutte au guichet pour trouver une place et de tous les avions mystérieusement complets pour Tampa !

Neil me lance un petit regard complice auquel je réponds avec un sourire. Mais je ne peux m’empêcher de surveiller Charlie qui ne me paraît pas tout à fait comme d’habitude. Il est un peu distant avec moi, comme lorsqu’il est exaspéré par mes retards. Sent-il qu’il y a eu à nouveau un couac lors de la visite d’aujourd’hui ? Je me rapproche pour lui en parler discrètement, mais Alison est maintenant presque accrochée à son bras pour l’écouter.

– J’ai finalement réussi à avoir un vol pour Miami, où j’ai loué une voiture. Comme il y a encore des routes coupées et des déviations, ça m’a pris des heures.

– Mais Mia était au courant que vous arriviez aujourd’hui ? dit Alison d’une voix aiguë.

De quoi je me mêle ?

– Bien sûr, mais nous n’avons pas réussi à nous parler.

Il hoche la tête avec un regard attristé.

– Un problème de portable sans doute, suggère Alison avec un sourire mauvais. Mais en tous les cas, ça doit être une affaire drôlement sérieuse et urgente pour que vous vous donniez tant de mal pour venir et parler à Mia.

Mais qu’est-ce qu’elle me fait là ?

– Une offre d’achat de plus d’un million de dollars, dans l’immobilier, c’est toujours sérieux et urgent, répond mon patron un peu sèchement.

Ouh là là, je sens qu’il me manque une info...

Prise d’une inquiétude soudaine, je remonte chercher mon téléphone pour le rallumer. Sans surprise j’y lis trois SMS de Nicholas dans la même veine que ses précédents, je les jette sans l’ombre d’un scrupule. Mais les SMS de Charlie sont éloquents.

[Mia. Des clients à qui tu as fait visiter Wales Park m’ont appelé.
Il faut qu’on discute. Rappelle-moi dès que tu peux. C’est important.]

Puis un peu plus tard :

[BTW, j’ai reçu une proposition d’achat.]

Et encore un peu après :

[Je saute dans un avion. On se parle dès que j’arrive.]

Suivent cinq appels en absence.

Oups, pas très pro de ma part.

Plutôt du genre qui veut éviter la petite mise au point que j’imagine à l’ordre du jour et au menu de ses SMS.

Je me laisse tomber sur mon lit en relisant ses messages : super pour l’offre, mais je n’arrive pas totalement à m’en réjouir. De quoi Charlie veut-il discuter ? Les visiteurs se sont plaints ?

Celui de la baffe, c’est sûr qu’il n’a pas dû chanter tes louanges, quant aux autres... commente ma conscience.

Je frémis à l’idée que Charlie ait pu, je ne sais comment, avoir écho de la proposition malhonnête

de Robin Dach, car, je le connais, il serait furieux. Il n'est pas du genre à accepter ni même à laisser formuler ce genre de chose en sa présence. Et autant j'ai eu un moment d'hésitation, même fugace, autant je mettrais ma main à couper que lui aurait envoyé balader quiconque lui aurait fait l'affront d'envisager pareil deal devant lui...

Aussi, moitié pour me rassurer, moitié pour apaiser ma mauvaise conscience, je me répète que dès que je lui en parlerai, nous en rirons ensemble comme d'une bonne blague.

Au moment où je vais redescendre, je remarque un autre appel en absence : Palmborg. Le fait que mon banquier n'ait pas laissé de message est encore plus flippant que s'il m'avait menacé de passer ma carte de crédit au broyeur...

Mais il faut que j'arrête de me faire des films et que je m'en tienne aux faits : Charlie est là parce qu'on a eu une offre intéressante et Palmborg n'a rien à me dire.

Point final.

Pourtant, c'est un peu crispée que je retourne au rez-de-chaussée.

- Ça va ? me demande Kim que je croise dans la cuisine.
- Les flics plus Charlie, ça m'a fait un sacré choc.

Ivy nous rejoint.

- Il te fait ça souvent ton patron ? Le genre boss mystère ?

Je souris en pensant à ces *clients mystère* dont Kim nous parle parfois et qui sont la terreur de toutes les vendeuses de sa marque : de faux clients qui viennent tester et noter leur bonne utilisation du protocole de vente. Et si Robin Dach ou le type de la gifle étaient des clients mystères ? Non, mais ça suffit, je deviens complètement parano !

À croire que tu as vraiment des choses à te reprocher...

- Dis donc, à propos de ce dont on discutait avant l'arrivée de la police, tu lui en as parlé ?

Je fixe Kim, étonnée qu'elle sache exactement ce qui me turlupine à propos de Charlie.

- Parce que, OK, tu es amoureuse, mais tu l'as dit à Neil ?

Je la fixe, interloquée : parce qu'en plus, il faut que je lui dise ? Non mais ça va pas !

Comprenant que ma récente révélation n'est pour le moment limitée qu'à nous trois et que c'est déjà colossal pour moi, mes amies pouffent en m'attrapant chacune par un bras.

- Allez, viens. Pour aujourd'hui ça fait beaucoup d'émotions, attends demain.
- Ou cette nuit ? sourit Ivy avec un clin d'œil.

– Quoi qu’il arrive, je ne remonterai pas dans un hélico, marmonné-je en observant Neil debout avec Stephen près du barbecue.

Les flammes éclairent leurs visages et, à nouveau, leur beauté et leur ressemblance me frappent. Quand il m’aperçoit, Neil me sourit, ce qui me fait me sentir plus sereine, reléguant au deuxième plan mes petites inquiétudes professionnelles. Mais au fond de moi, une petite tension perdue, mélange de nervosité et de fébrilité. Qu’est-ce qui m’arrive ?

C’est vrai, qu’est-ce qui peut être plus grave que de tomber amoureuse ? Avoir des problèmes avec son patron ? ricane ma petite voix.

Je n’ai pas de problème avec Charlie, juste un petit décalage dans notre communication en temps réel... que je vais régler rapidement.

Mais à aucun moment avant le dîner, je n’arrive à le coincer seul à seul. Comme par hasard, Alison est toujours collée à lui. J’avoue que l’air mielleux de cette dernière à chaque fois que j’approche me fait hérissier le poil et, me sentant un peu à cran depuis tout à l’heure, je préfère ne pas risquer de partir en vrille devant tout le monde ce soir.

Je me suis assez fait remarquer comme ça, non ?

De toute façon, il n’y a pas non plus d’urgence. Je raconterai tout à Charlie demain si c’est impossible ce soir, me dis-je en attrapant le cocktail qu’Alec me tend.

– Merci de m’avoir ouvert les yeux, dit ce dernier en se penchant vers moi. Si tu ne m’avais pas parlé de ce que Kim imaginait à propos de Chloe, j’aurais pu rester là des heures sans me douter de rien.

– Parlé ? J’ai un peu le sentiment d’avoir hurlé, non ?

– Peu importe la forme parfois, l’important c’est le message, sourit-il. Ce soir j’emmène Kim au Lake Motel.

Son air de défi m’intrigue : il se moque de moi ?

– J’ai réservé une chambre pour la nuit. Je vais lui redéclarer mon amour et la redemander en mariage. Et j’espère bien qu’elle réacceptera ! sourit-il presque timidement.

Une nuit pour sceller leur réconciliation ?

Tout autant que les doutes que je sens dans sa façon de plaisanter, son air maladroit me bouleverse. Alors c’est cela aimer : être heureux, inquiet et parfois avoir mal ? Y croire toujours, se battre, mais aussi douter ?

Pourtant, quand je vois le regard de Kim sur Alec, je ne doute pas : elle l’aime.

À table, la maison à vendre est au centre des conversations. Charlie explique qu’il reste à peine

quelques jours, le temps de signer un protocole de vente avec les acheteurs.

– En réalité, nous avons eu deux offres, confie-t-il. Une qui ne se refuse pas et une qui n'aurait même pas dû exister, mais qui a eu la mauvaise idée d'arriver à mes oreilles.

Comme il me regarde à cet instant, il me semble que mes oreilles prennent feu au moment où mon visage s'empourpre.

– Oh quel genre ? Une vilaine proposition ? demande Alison l'air vaguement salace.

– Malhonnête, dit froidement Charlie. Une petite tentative d'entourloupe comme on en rencontre souvent dans l'immobilier hélas. Tout le travail d'un agent repose sur une bonne connaissance du marché et de ses produits, un bon contact avec les clients et bien évidemment sur le respect de la déontologie du métier.

Je voudrais ne pas baisser le nez à cet instant.

– Et pour vous, quels sont les critères d'une bonne relation client ? l'interroge Alison.

Quelque chose dans son ton de voix m'alerte. La tête penchée, elle joue avec sa fourchette comme si elle réfléchissait. Ça sent le coup bas en préparation. Mais Charlie sourit.

– Nous sommes une petite agence, j'imagine que cela n'a rien à voir avec de plus grosses structures. Nous essayons de créer un lien et de comprendre le besoin exact du client. Après, comme dans tous les métiers commerciaux, cela nécessite une forte dose de persuasion, d'enthousiasme et d'optimisme ! L'essentiel pour moi est d'installer une relation saine, honnête et sans malentendu, dit Charlie en me fixant à nouveau.

Il est clair maintenant qu'il va falloir que nous ayons une petite conversation après le dîner : je ne sais comment, mais le petit arrangement financier imaginé par Robin Dach semble être parvenu jusqu'à New York. Et le fait que je n'en ai pas parlé ne plaide pas en ma faveur.

Mais je soutiens cette fois le regard de Charlie : je n'ai pas accepté !

– Alors Mia a toutes les qualités requises, susurre Alison en me regardant par en dessous.

Faisant à présent tourner sa fourchette entre ses doigts, elle me dévisage, l'air songeur.

Pourquoi j'ai l'impression qu'elle aimerait bien me la planter entre les deux yeux...

– Évidemment, dit Charlie, même si son sens commercial est parfois un peu trop... personnel !

Malgré son évidente contrariété, son sourire me rassure : je n'ai pas agi comme il l'attendait d'un agent immobilier, mais il ne me tombe pas dessus, du moins pas en public. Mais je ne me sens plus du tout assurée d'avoir son soutien quand Alison rouvre la bouche, un sourire de torero plantant son épée sur les lèvres.

– C’est clair que gifler un client, c’est moyennement commercial, on en parlait justement avant que vous n’arriviez !

Oh l’enflure !

Une zébrure de contrariété semble fissurer le visage de Charlie une demi-seconde puis son visage redevient apparemment lisse et avenant. Sans nuages. Un silence tombe sur la table, comme une chape de plomb.

– En effet, une négociation est toujours un bras de fer, plus ou moins littéralement, finit-il par plaisanter.

Tremblant sur ma chaise, je lui jette un regard éperdu de reconnaissance : Charlie est mon idole pour les cinquante années à venir ! Il est surtout un modèle de patron, toujours encourageant, jamais humiliant et refusant clairement d’entrer dans le jeu d’Alison qui s’attendait à une réaction plus violente, genre scène de confession publique sous les quolibets de la foule. Et elle aurait très bien fait la foule à elle toute seule. Mais c’est sans compter la capacité de Charlie à contrôler ses réactions. Ce type est un véritable maître zen.

– Mais remettre un client à sa place parce qu’il oublie les limites d’une relation commerciale, c’est savoir s’adapter à la situation, moduler son attitude selon les circonstances et faire preuve de sens pratique, intervient Henry.

– J’admets qu’il peut y avoir des circonstances particulières, opine Charlie en me fixant.

Malgré la sévérité de son regard, je me sens soulagée : je vais certainement passer un sale quart d’heure, mais ce ne sera pas devant mes amis.

Ni devant mes ennemis qui n’attendent que ça !

Sous le regard méprisant d’Alison, je ne peux m’empêcher de sourire à mon patron tout en remerciant Henry d’un signe de tête.

– Oui enfin moi, si je fais ça au boulot, c’est clair que je suis virée ! reprend Alison en me fusillant du regard comme si j’étais une intouchable protégée par le patronat.

Décidément, cette fille a décidé d’avoir ma peau...

– Le management bienveillant est un concept qui a de l’avenir, assure alors Neil.

Je lui lance un regard reconnaissant tandis qu’Alison se renfrogne.

– Discuter, dialoguer, écouter, voire se remettre en question, c’est important à tous les niveaux, patron ou salarié, intervient Anish.

– Moi, je suis intrigué, dit alors Henry, qui achète cette fameuse maison ?

C'est vrai qu'avec tout ça, j'en ai oublié le principal.

– Une Limited Liability Company implantée en Floride, une société de structure et de gestion simple très appréciée des investisseurs immobiliers, explique Charlie devant le regard interrogatif d'Alison. Pour le moment, je n'ai été en contact qu'avec leurs avocats.

Il marque un temps.

– En tout cas, ils m'ont dit que leur client avait souligné le grand professionnalisme de l'agence Pritchard Estates. Je l'ai évidemment pris personnellement, ajoute-t-il avec un clin d'œil, mais tu as certainement un rôle non négligeable dans cette opinion positive.

Encore une fois, je suis touchée par la droiture de Charlie, qui cherche à me valoriser, même s'il sait comme moi que j'ai merdé un certain nombre de fois dans la gestion des visites de cette maison.

– Généralement ici, ces sociétés d'investissement rasant l'existant pour construire des résidences ultramodernes à haut rendement, reprend Henry en hochant la tête. C'est ainsi que de grandes propriétés ont disparu pour devenir des parcs d'attractions ou des golfs avec villas de luxe et piscine à remous.

– Savez-vous que cette maison avait été construite par amour ? dit rêveusement James. Elle appartenait à un homme très riche qui ne s'est jamais remis d'avoir perdu la femme qu'il aimait : trop libertaire pour l'époque, trop pauvre sans doute aussi, la famille du garçon avait refusé qu'il l'épouse. De leur amour, il ne restait qu'un portrait, qu'on disait magnifique et si fidèle qu'il troublait les visiteurs. Ensuite, l'homme a consacré sa vie à faire construire cette maison comme un écrin pour ce tableau, choisissant chaque couleur, objet, meuble, essence d'arbre, jusqu'aux fleurs dit-on. La propriété tout entière était une déclaration d'amour. À sa mort, il la lui a léguée. Il ne s'était jamais marié, elle non plus.

– C'est affreusement triste, murmuré-je.

– Autre époque, autres mœurs, conclut James, songeur.

– Ils ne se sont jamais revus ? Est-ce qu'elle a habité la maison après ? demandé-je.

– Elle est morte dans la maison quelques années plus tard. Elle a été enterrée près de lui.

J'en ai presque la gorge serrée : alors c'est le seul moment où ils ont pu être réunis ?

– Moi ça me donne la chair de poule, dit Alison. Pour rien au monde je n'habiterais cette maison.

– Moi aussi, j'ai toujours été très touché par le romantisme de cette histoire, dit James en posant ses doigts osseux sur mon bras.

– Oui, c'est aussi terrible que Roméo et Juliette, acquiescé-je.

Quand je me lève pour aller à la cuisine, Kim et Ivy m'accompagnent.

– Dis donc Mia, on dirait que tu as un cœur qui refonctionne ?

Oui, et gonflé à bloc d'émotions et de perturbations en tous genres, assorties d'une sensibilité inédite aux histoires d'amour...

D'ailleurs j'avais presque les larmes aux yeux en écoutant le récit de James, surtout quand j'ai senti le regard doux et bleuté de Neil se poser sur moi.

– C'est le miracle de la Saint-Valentin, plaisanté-je en revenant vers la table avec le dessert.

– Moi je crois à ce genre de miracle, dit Charlie en m'entendant. À l'aéroport, j'ai rencontré une femme au guichet de la compagnie. En fait, on s'est d'abord disputé pour la seule place qui restait...

Je jette un coup d'œil vers Neil qui sourit, amusé.

– Et ça s'est terminé comment ? demande Ivy.

– On n'a pas eu la place, dit Charlie, l'air penaud. L'avion était déjà parti le temps qu'on se décide... Mais on s'est par hasard retrouvé à l'aéroport de Miami à l'arrivée et nous avons fait la route vers Tampa ensemble. C'est finalement une fille très zen malgré un côté... volcanique ! Mais, j'ai un peu l'habitude.

– Est-ce qu'elle fait du yoga ? demande Neil

– Oui, pourquoi ?

– Ça aide à rester serein en voyage, paraît-il.

J'éclate de rire devant le sourire moqueur de Neil tandis que Stephen hoche la tête, visiblement convaincu.

– Et si vous l'invitiez à venir avec vous à la fête de demain ? suggère Ivy.

Je souris à Kim : Charlie ne connaît pas encore toute la portée des plans « et si » d'Ivy... Comme mon patron la regarde avec surprise, Ivy s'explique.

– Nous faisons une fête pour la Saint-Valentin et... pour fêter tout ce qui mérite d'être fêté, dit-elle avec un sourire dans ma direction.

Comme ça, je pourrais voir à quoi ressemble une yogi qui sait rester sereine.

– Mais puisque je n'ai fait que parler de moi et de mon métier, à votre tour de me dire ce que vous faites dans la vie ? demande Charlie après avoir accepté l'invitation.

– Je cultive des plantes rares, je fais la cuisine et je supporte les excentricités d'Henry, lui répond James avec un sourire.

– C'est pour ça qu'on s'aime ! renchérit Henry en adoptant un ton caricatural. Parce que je réveille les tendances excentriques qui sommeillent en toi. Pour ma part, je répare ma moto un jour sur deux, et l'autre, je lis des magazines de déco.

Neil et Anish expliquent assez rapidement leurs jobs et tout en écoutant Neil raconter ses nombreuses activités, j'ai presque honte de l'avoir pris pour un oisif... et de le lui avoir fait comprendre ! Vient ensuite le tour d'Alec qui parle de son nouveau travail sous le regard fier de Kim. Et quand Charlie se tourne aimablement vers Max, celui-ci se renfrogne et finit par lâcher trois mots.

- Je suis réal.
- Quel genre de film faites-vous ? demande Charlie, intéressé.
- Différents projets de différents genres... Je travaille pour des gens très importants à Hollywood, dit-il d'un air dédaigneux.

James hausse un sourcil en entendant le nom de cette ville mythique du cinéma où il a travaillé longtemps.

- Oh et avec qui ? Avec le temps, je ne connais plus tout le monde, mais c'est un assez petit milieu et on rencontre toujours les mêmes gens.
- Les noms ne vous diraient rien, dit Max en se consacrant précipitamment à l'envoi d'un message sur son téléphone. Ce sont des indépendants.
- Il en reste encore à Hollywood ? demande Henry, amusé.

Max hoche la tête, mais sa gêne n'échappe à personne.

- Si ça se trouve, il n'a jamais mis les pieds en Californie, murmuré-je à Kim.
- Moi, je suis responsable du service client d'une grosse entreprise de fourniture d'énergie, s'exclame alors Alison, venant à la rescousse de son frère.
- Ah, voilà qui explique vos questionnements, souligne Henry sans moquerie.

Perso, venant d'Alison, je m'attends à une nouvelle vacherie, surtout quand on prononce le mot « client ».

- C'est un très gros stress, confie-t-elle à ma grande surprise. Nous sommes sous pression en permanence, pas assez de personnel pour traiter les demandes, pas assez de rendement selon la direction, alors on est en flux tendu et on passe nos journées à traiter des problèmes en retard...

Elle se mord les lèvres et triture le pied de son verre. Comme elle semble vraiment perturbée par cette situation, je retrouve tout à coup sur son visage cette sincérité que j'ai entraperçue le jour de son baiser au congélateur. Elle sourit courageusement, mais je sens son angoisse monter rien que de parler de son boulot.

- Dans une des boîtes avec lesquelles on travaille, dit Neil, on a mis en place un système d'assistance au client par des clients. Ça marche sous forme de tchat.

J'adresse un clin d'œil amusé à Kim et Ivy.

- Et cela permet de répondre de façon immédiate et de gérer un certain nombre de petits problèmes, ce qui désengorge le service client sans empiéter sur ses missions. Les clients qui assurent les réponses sont formés et rémunérés en free-lance par la boîte elle-même.

Alison lui jette un regard douloureux.

- Ça ne marchera jamais chez nous, gémit-elle presque.

Elle mordille maintenant le bout de ses ongles vernis. Je ne peux m'empêcher d'être touchée par son malaise. Neil a dû le remarquer comme moi car il ajoute :

– Si tu veux, je te les ferai rencontrer et tu verras que ça fonctionne très bien. Tout le monde y gagne !

Alison hoche la tête, semblant retrouver ses esprits.

– Oui, pourquoi pas ? murmure-t-elle.

Il y a une réelle détresse dans son regard aussi je ne peux m'empêcher d'éprouver un peu de pitié pour elle : le stress serait la raison de son agressivité ?

– Tu pourras peut-être glaner des idées.

– Bon enfin, ça m'étonnerait que des entrepreneurs en herbe aient des choses à m'apprendre sur mon métier...

Bon, ça va déjà mieux on dirait !

– Et vous Stephen ? demande Charlie.

– Je m'occupe des heures de sport dans un centre de désintoxication pour jeunes adultes, dit-il fièrement. Mais j'ai d'autres projets.

Le visage de Neil se ferme instantanément, mais il se force à sourire en jetant à son frère un regard interrogatif. Visiblement Neil n'était pas au courant de ces projets et ça n'a pas l'air de l'enchanter. Me souvenant de ses réactions un peu déroutantes dès qu'il est question de son frère, je m'abstiens de poser à Stephen les questions qui pourtant me brûlent les lèvres.

Après avoir remercié James et Henry pour leur accueil, Charlie se lève pour retourner en ville où il a réservé un hôtel.

– Excusez-moi encore pour cette arrivée impromptue.

Comme il avoue être tellement fatigué qu'il craint de se perdre une nouvelle fois, Alec lui propose de le suivre.

– Nous allons en ville, je vais présenter ma future boss à Kim puis nous allons fêter tous les deux mon nouveau contrat.

Ivy agrippe mon bras.

– Alors ça, c'est génial !

En partant Charlie me fait un petit signe de tête.

– On se voit demain ?

Et là, je sens que pour moi ça ne va pas être la fête.

37. Horoscope surprise

Adeptes du moment présent, je reporte à demain tout ce qui concerne le travail : Charlie, mes interventions plus ou moins heureuses avec les clients, la gifle et la mise au point à venir sur cette histoire d'offre malhonnête. La maison est calme, l'ambiance paisible et un délicat parfum de bois, de feuillage et de résine s'échappe de la cheminée devant laquelle Neil s'affaire. Le présent est agréable, et je ne compte pas le gâcher avec des nuages professionnels et temporaires. Et puis, pourquoi m'inquiéter ? Le pire, c'était la gifle et, grâce à Alison, Charlie est au courant et sa réaction n'a pas été trop horrible. Quant à la proposition de Robin Dach, j'ai ma conscience pour moi.

Si j'étais susceptible, je pourrais même me vexer que Charlie ait douté de moi !

Mais maintenant, plus rien ne peut me déprimer. La présence de Neil à présent assis à côté de moi joue un rôle évident dans cet état de grâce.

Nous sommes seuls dans le salon. Les jambes étendues devant moi sur la table basse, je fixe les éclats hypnotiques du feu dans la cheminée. Les lampes sont éteintes, seules les flammes orangées nous illuminent, couvrant la pièce d'une couleur mandarine qui se reflète dans les baies vitrées. Posant ma tête sur l'épaule de Neil, je déguste une coupe de champagne dont les bulles pétillent avec de chauds reflets cuivrés.

Pour une yogi ascète et végétarienne, entre alcool et émois divers, j'ai fait un paquet d'entorses à mes principes de vie ces jours-ci ! Dont la plus fatale et la plus délictueuse est assise à côté de moi, son bras passé autour de mes épaules et ses doigts jouant avec mes cheveux.

Mais pour un homme comme ça, on braverait toutes les règles alimentaires : tout en lui donne envie de le croquer. Son front lisse, son nez droit, sa bouche pulpeuse, ses mains de pianiste, son parfum...

Je ferme les yeux, goûtant le plaisir du moment.

– Eh bien, quelle soirée, murmuré-je.

Neil caresse tendrement mon épaule. Je me blottis contre lui, en espérant de tout mon cœur que la seule chose qui va nous arriver ce soir va être de passer une nuit torride et sensuelle. Car si on y réfléchit bien, plusieurs des journées que nous avons passées ici se sont terminées sur une frustration, comme s'il était écrit que nous ne pouvions, Neil et moi, passer une soirée tranquille. Mais ce soir, tout est différent : je suis amoureuse.

Et assez heureuse de sentir que je commence à m'y faire...

– Ça serait vraiment super si la maison était vendue, dis-je en rêvant à voix haute. Avec la com

que je vais toucher pour la transaction, mon banquier va me foutre la paix quelques mois. Et je vais pouvoir faire plein de choses !

– Et qu'est-ce que tu ferais ? demande Neil d'une voix envoûtante.

– D'abord, je viendrais voir ma grand-mère plus souvent. Je n'ai pas passé assez de temps avec elle cette année.

Neil hoche la tête. Tout en pensant au visage affectueux de Grandma, je fixe les flammes dans la cheminée.

– Elle n'est pas éternelle. Et j'ai peur du jour où elle ne sera plus là, murmuré-je, étonnée de me confier si facilement.

Neil me serre encore plus fort contre lui et embrasse mes cheveux. La solidité de son étreinte n'efface pas la tristesse liée à cette pensée, mais repousse le sentiment de solitude qui s'y entremêle habituellement. Car même si Neil reste silencieux, chacun de ses gestes semble me dire « je suis là ». Et cela me rassure.

Mais ce n'est pas le moment d'être triste : tout va bien, Grandma va bien, et je vais l'appeler demain pour lui donner les dernières nouvelles.

Donc lui parler de Neil ?

– Ensuite, je consacrerai plus de temps à la boutique : il faut que j'arrive à affirmer son identité, genre boutique ethnique tendance avec des objets pointus et concepts, mais aussi des pièces uniques, chinées un peu partout, venues du monde entier, reprends-je en m'excitant sur le projet au fur et à mesure de mes paroles.

Finalement, un peu comme ce que faisaient mes parents...

– Mais alors tu vas devoir voyager ? me taquine Neil.

– Oui, à pied, en bus, en bateau, à vélo, en avion, j'irai au bout du monde, m'enthousiasmé-je presque lyrique. Pour l'hélico, je vais attendre encore un peu.

– Si tu as besoin d'une main à écraser, demande-moi, je serai ravi d'aller au bout du monde avec toi, dit Neil en jouant avec mes cheveux.

Même si c'est une plaisanterie, je me sens fondre. Et je serais bien incapable de trouver les bons mots pour nommer toutes les émotions qui se bousculent en moi. Mon cœur lui-même fait de petits tourbillons sur lui-même, diffusant dans mon corps une douce quiétude mêlée d'exaltation : Neil est en train de me proposer de venir avec moi ? De partager ce qui est important pour moi ?

– Tu n'as qu'à demander, chuchote-t-il.

J'acquiesce, émue et rosissante. Mais ses paroles, sa bouche qui effleure ma joue et son souffle parfumé ne sont pas ce qui me trouble le plus. C'est la certitude que je suis maintenant capable d'accepter sa main tendue.

Et plus si affinités...

Submergée par un flot de bien-être, je ferme à demi les paupières. Ai-je tant changé en quelques jours pour être prête ce soir à accepter et à désirer la présence de Neil à mes côtés ?

Est-ce d'avoir très bientôt 25 ans ?

Mes yeux se posent sur les magazines empilés sur la table basse : sur la couverture du *Féminines* au-dessus de la pile, je lis « Horoscopes, tout ce qui va changer ce mois-ci ». Les mots lus par Neil l'autre soir me reviennent en mémoire : renouvellement et bouleversements, mais aussi projets de groupes et d'amour... Les prévisions de février pour les Verseaux seraient-elles en train de se vérifier ? Amusée, je ramasse le magazine.

– Quel signe es-tu ? demandé-je à Neil en ouvrant le magazine à la page recherchée.

Tout de suite je cherche la signature. Et je lis avec fierté : « horoscopes écrits par MissLovedoctor ».

– Vierge. Mais je l'ai déjà lu !

Je lui jette un regard amusé : je ne l'imaginais pas lire son horoscope !

– Et tout ce qu'on m'annonce pour ce mois est arrivé : tempête, vent de sensualité, rencontres improbables, changements et réussite en affaires ! précise-t-il.

– Cette MissLovedoctor est une pro, assuré-je.

Mais quand je survole le paragraphe consacré au Verseau, je sursaute : si le début est bien ce que Neil avait lu, mon horoscope fait à peine quelques lignes.

Mais d'où Neil sortait-il donc la suite ?

Intriguée, je feuillette les pages suivantes, mais il n'y a rien. Neil m'observe d'un air amusé.

– J'ai un peu brodé, dit-il avec un air faussement penaud. Il manquait des choses...

– Quoi ? Tu veux dire que tu as inventé de toutes pièces la suite de cet horoscope ?

Ivy a de la concurrence !

– Bah, j'en avais déjà lu et puis quand je t'ai regardée, l'inspiration m'est venue toute seule... Je n'ai fait que décrire ce que je voyais.

Je me souviens de ma surprise en écoutant ce portrait qui semblait être fait sur mesure. De toute évidence, c'était le cas. Et je suis infiniment touchée qu'il ait su en quelques jours à peine me cerner aussi finement. Moi qui croyais ne rien laisser transparaître...

– Tu es incroyable ! lui dis-je en me tournant vers lui.

Innocents et amusés, ses yeux clairs sont posés sur moi.

– Tu m’en veux d’avoir un peu modifié ce qui était écrit ?

– C’est surtout l’auteur de ces lignes qui pourrait t’en vouloir !

– Je n’ai fait que développer les grandes lignes de sa pensée et les appliquer au modèle que j’avais sous les yeux.

– Évidemment, dis-je en approchant mon visage du sien.

Ma bouche survole sa joue, tandis que je surveille ses yeux qui étincellent à présent de désir.

– Tu es un affabulateur, dis-je en posant ma bouche sur la sienne.

Nos lèvres se rejoignent pour un baiser gourmand, au goût de fruit et d’épices. Ses doigts se posent sur ma hanche et m’attirent vers lui. D’un geste, je me retrouve à califourchon sur ses cuisses.

– Dans cet horoscope, il était question d’impulsivité, non ? dis-je en attrapant son visage pour le couvrir de baisers.

– Et de désir, me répond Neil en passant les mains sous ma robe.

Dès que ses doigts effleurent mes cuisses nues, je frémis de tout mon corps et m’arc-boute, tendue comme le bois souple d’un arc et surprise par la fulgurance du désir qui me traverse. Ma bouche se colle à la sienne, et tout mon corps semble chercher le sien avec avidité. Sentant son sexe durcir brusquement, je frotte sans pudeur mon entrejambe contre la bosse qui tend son pantalon. Ses mains enserrent à présent mes hanches et semblent vouloir m’appuyer encore plus fortement sur lui, tandis que nous nous embrassons passionnément.

Depuis combien de temps rêvais-je de ce moment en réalité ? De ce moment où nos bouches se joindraient, où nos saveurs se mêleraient et nos désirs s’appelleraient pour se répondre librement ?

– Cela fait si longtemps que je ne t’ai pas embrassée, murmure-t-il entre deux baisers.

– Un quart de seconde, dis-je en dévorant sa bouche avec passion.

Ses mains remontent sous ma robe. Quand elles atteignent ma poitrine, je perçois son étonnement. Cette robe ayant un dos nu assez dégagé, je ne porte pas de soutien-gorge.

– Oh, dit-il d’une voix gourmande en découvrant l’arrondi de mes seins, libres de toute entrave de dentelle.

Ses doigts ont toute latitude à caresser et flatter, faisant durcir mes tétons de façon saisissante et presque douloureuse. Comme s’il avait senti cette petite irritation, il pose alors ses paumes en conque sur ma poitrine dans un geste protecteur. Mais c’est pour aussitôt exciter mes chairs devenues hypersensibles tant elles sont gorgées de désir.

Une vague d’impatience me fait osciller sur son entrejambe. Son sexe tend son jean d’une barre dure et puissante. Renversant légèrement le bassin, j’attrape sa ceinture et commence à défaire la

boucle.

Plongeant mes yeux dans les siens, je déboutonne sa braguette. J'entends son souffle se raccourcir et je vois son regard se noyer d'un bleu presque flou. Ses abdominaux sont bandés, son ventre dur, pour recevoir mes caresses. Je glisse les mains sur ses hanches, je suis la découpe presque géométrique des os de son bassin puis, du bout des doigts, je descends sur le pli de l'aîne, là où la chair fine et douce frémit.

Puis d'un mouvement caressant, mes deux mains rejoignent son sexe gonflé sous le caleçon. Sa vigueur trahit la force de son désir, mais quand Neil se laisse aller contre le dossier du canapé en soupirant de plaisir, son abandon total me bouleverse. Et déclenche en moi une violente montée d'excitation.

Résistant à mon envie de le chevaucher immédiatement pour m'emplir de lui, je quitte ses cuisses pour me retrouver à genoux devant lui. Mes mains caressent et pressent son membre qui grossit et durcit presque à vue d'œil. Je le dégage du tissu qui l'entrave et il se dresse alors vers le ciel.

Sans m'arrêter pour autant, je me souviens que nous sommes dans le salon et que quelqu'un pourrait nous surprendre, mais comme les flammes se sont transformées en braises, la pénombre nous protège d'un voile sombre et le silence de la maison me rassure sur son sommeil. Pourtant, un picotement d'excitation supplémentaire frémit dans mon ventre à l'idée de transgresser un petit interdit...

Comme si le danger – très relatif et improbable vu l'heure et l'obscurité dans la pièce – rajoutait un pincement coquin à cet instant.

Quand je commence à caresser son sexe, Neil ferme les yeux, semblant lui aussi accepter le risque.

Mes doigts suivent longuement la chair tendue, les veines gonflées et les renflements doux comme du velours. Neil soupire à chaque fois que ma main explore et découvre une nouvelle zone sensible. Suivant sur son visage le plaisir qui monte, je glisse alors mon corps entre ses cuisses écartées et, sans quitter son visage des yeux, je ralentis la caresse de mes doigts pour poser ma bouche à la base de son membre.

Son ventre se contracte d'un coup. Quand mes lèvres embrassent sa chair, il rouvre les yeux. Une lueur inquiète passe dans ses yeux comme s'il voulait s'assurer que je sais ce que je fais.

Oui, je veux lui donner du plaisir à la mesure du désir sans limites que je sens croître en moi à chaque nouveau baiser sur son intimité.

Je lui souris et rapproche ma bouche de son sexe.

Lentement, je remonte mes lèvres le long de sa verge : sa peau est douce, parfumée, brûlante. Puis je redescends de l'autre côté avant de recommencer mon ascension plusieurs fois. Quand je pose mes

lèvres au sommet de son membre, Neil râle doucement. Alors, sans quitter son visage des yeux, j'introduis son sexe dans ma bouche. Son corps tressaille de haut en bas tandis que mes lèvres l'enserrent et le goûtent de plus en plus profondément.

Quand il attrape mes épaules pour m'attirer à lui, je suis si excitée que je gémis. Revenant sur lui, je l'enfourche à nouveau. Au moment où je sens son sexe bandé contre le mien, je ne peux m'empêcher de me frotter contre lui. Sentant mon impatience, il sourit, à la fois sauvage et tendre. Quand il glisse une main sous ma robe, mes cuisses s'écartent et mon bassin se soulève légèrement, comme pour lui indiquer le chemin de mes envies.

Ses doigts sont arrêtés par ma culotte, mais je voudrais déjà qu'ils soient en moi. Comme s'il voulait retarder ce moment, toute la surface de sa main se place alors entre mes jambes, à la surface de mon sexe et se met à le caresser à travers la dentelle. Mêlée de surprise, d'urgence et d'un soupçon de frustration, une vague de plaisir se propage entre mes lèvres et mon clitoris, irradiant mes cuisses, mes fesses et mon ventre.

Sentant que je suis sur le point de jouir, Neil écarte l'élastique de ma culotte sur le côté et, dégageant ainsi un accès immédiat à mon intimité, saisit son sexe pour l'enfoncer en moi avec une soudaineté qui me coupe le souffle.

Au premier coup de reins, le plaisir qui montait en moi se déchaîne, produisant une série de contractions de tout mon vagin autour de son membre. Mordant mes lèvres pour ne pas réveiller toute la maison, je gémis en empoignant ses épaules. Les spasmes de jouissance se succèdent et se multiplient, semblant décupler la vigueur de Neil. Presque impétueux, il agrippe mes hanches et entreprend de me soulever le long de son sexe dressé. L'orgasme ne cesse pas, bien au contraire et, s'étendant à l'infini, il enflamme alors mon intérieur. Neil sourit et se cambre sous moi en plaquant solidement mon bassin contre le sien. Nos chairs claquent l'une contre l'autre, et une onde voluptueuse se propage dans mon corps, comme une gerbe d'éclaboussements délicieux. Comme un tourbillon, le plaisir tourne ensuite autour de moi, enserrant mon ventre, mes reins, mes cuisses, ma poitrine.

À chaque fois que je soulève mon bassin, le plaisir se calme un bref instant, comme pour reprendre son souffle puis, quand je m'enfonce à nouveau sur le sexe de Neil, il croît à nouveau. Je voudrais que ça ne s'arrête jamais. Accrochée aux épaules de Neil, mes yeux plongés dans les siens, je ralentis mon mouvement ascendant et descendant, comprenant que je peux ainsi retarder l'explosion du plaisir.

Mais au moment où je croyais tout maîtriser, Neil fait tomber les bretelles de ma robe sur mes épaules. Mes seins apparaissent gonflés de désir et de tension. Son regard excité sur ma poitrine me fait perdre la tête. Comme s'il devinait le moindre de mes souhaits, il murmure :

– Je voudrais te goûter tout entière.

Ses yeux gourmands couvrent mon buste de baisers, ses mains empoignent mes seins, tandis que je

continue à aller et venir sur son sexe. L'orgasme vient alors, comme un ouragan, renversant, énorme, déversant des cataractes de plaisir dans mon ventre.

Neil me tient à présent par la taille, ses yeux sont immenses, scintillant dans la nuit qui nous entoure, pareils aux braises violacées qui pétillent dans la cheminée. Imprimant à présent le mouvement, il me tient et me retient, prisonnière consentante plantée sur son sexe, il me soulève et me fait cambrer, arc-boutée sur lui. Tous deux gémissants et haletants.

– Encore.

Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes hanches, les miens griffent ses épaules, nos souffles s'impatientent, nos bouches se cherchent. Ses lèvres m'attirent comme un fruit juteux, gorgé de sucre et de soleil, Je me penche sur lui pour l'embrasser, un baiser violent et avide, mes seins effleurent son torse, mon ventre écrase le sien, il agrippe mes reins et, sans se séparer de moi, il me fait rouler sur le côté pour se retrouver au-dessus de moi.

Dès que je retire ma culotte, dernière entrave au contact complet de nos chairs l'une sur l'autre, il s'enfonce à nouveau en moi puis, arrimant ses yeux dans les miens, entame un lent va-et-vient qui me met en transe.

– Oh Mia, comme c'est bon, dit-il d'une voix rauque absolument craquante.

Mon prénom chuchoté, sa voix cassée par le désir, son regard bleu étincelant et les mouvements de son sexe dans le mien réveillent une nouvelle fois la jouissance qui se répand dans mon corps comme une pluie bienfaisante après l'orage, une vague de chaleur intense et un frissonnement, suivis de secousses qui emportent aussitôt Neil vers le plaisir. Un orgasme merveilleux nous réunit alors, comme si nous n'étions plus qu'un seul corps vibrant et palpitant.

Quand nos sexes se séparent, je voudrais le retenir. Puis je ferme les yeux en me blottissant contre Neil. Je devine son sourire.

– On pourrait peut-être finir la nuit dans un lit ?

Le feu est à présent complètement éteint et seule la lune éclaire le salon, diffusant par la baie vitrée une lumière blanchâtre un peu surnaturelle. Quand Neil se relève, il me semble immense. Après avoir reboutonné son jean, il me tend la main et m'aide à me redresser.

Épuisée par le plaisir, je titube presque. Une main autour de ma taille, Neil me guide dans l'escalier. Sur le palier, il semble hésiter.

– Viens, chuchoté-je en l'entraînant dans ma chambre. Kim ne dort pas là.

Dès la porte refermée, nos mains se cherchent, nos bouches se happent et nos corps s'attirent, encore vibrants d'impatience et de désir.

– Je voudrais faire l’amour avec toi toute la nuit, murmure Neil en s’enfonçant en moi.

Et moi toute la vie, ne puis-je m’empêcher de penser en sombrant à nouveau dans le plaisir.

38. Révélations

Le soleil me réveille, caressant mon bras d'une douce tiédeur. Par la fenêtre entrouverte, le chant des oiseaux nous berce, pépiement enjoué aux accents mélodieux. Quand j'ouvre les yeux, un rayon de lumière éclaire les cheveux de Neil, posant des reflets blonds sur son crâne. Sa peau hâlée semble du caramel sur la blancheur du drap et son parfum boisé flotte autour de nous, comme un halo gourmand. On dirait un ange endormi.

Dans mon lit...

Émerveillée, encore troublée par cette nuit d'amour, je l'observe, la tête posée sur son épaule. Je pourrais le regarder des heures. Son visage endormi est si paisible que c'en est presque un objet de méditation.

Mais une vibration de SMS sur mon portable à l'autre bout de la chambre rompt ma contemplation. Aussitôt, un petit pincement se fait dans ma poitrine.

Pourvu que ce ne soit pas Nicholas.

J'essaie de ne pas y penser, mais je n'arrive pas à retrouver la sérénité de l'instant précédent.

Alors autant aller voir qui m'écrit de bon matin.

Me dégageant doucement du bras de Neil qui enserme mon épaule, je me lève sans un bruit. Il ouvre un œil, je pose un baiser sur ses lèvres. Rassuré, il se retourne en murmurant des mots ensommeillés.

Sur mon téléphone, un SMS de Grandma s'affiche. Je souris, soulagée et un peu agacée contre moi-même d'avoir d'abord pensé à Nicholas.

Ce type a quand même le don de me pourrir la vie depuis qu'il est réapparu !

[Chère Mia. Aujourd'hui est un jour
très spécial ! Stop.
Je sais que les anniversaires
ne sont pas les moments que tu préfères,
mais celui-ci sera différent.
25 ans marque une étape
dans une vie et je te sens solide,
comme toujours volontaire,
mais aussi prête à t'abandonner
un peu à la douceur de vivre.

Pour commencer cette nouvelle année
de vie, je te souhaite, dès l'aube,
une délicieuse et merveilleuse journée d'anniversaire.
Je suis heureuse de te savoir
entourée des gens qui comptent
pour toi et qui t'aiment.
Tu sais mon immense affection
et ma tendresse depuis toujours.
Tu es une jeune femme extraordinaire
et je suis très fière et heureuse
d'être ta grand-mère.
Kisses +++]

[PS : nous nous voyons ce soir...
Ivy m'a appelée pour m'inviter !]

Émue, je relis le message plusieurs fois. Chaque mot me touche car il porte en lui l'affection, la discrétion et la générosité de Grandma.

J'ai de la chance d'avoir une grand-mère comme elle.

Depuis que je suis enfant, elle a su me montrer ce qu'il y avait de meilleur dans la vie, même dans les moments les plus sombres.

Je souris en remarquant qu'elle a fait un effort pour m'écrire ce message sans le truffer de ses « stop » habituels, mais ce matin ils me manquent presque, un peu comme si elle avait oublié de signer. Attendrie, je reste un long moment devant la fenêtre, nue, à suivre le soleil qui monte lentement en dessinant dans le ciel de longues rayures orange et bleues qui illuminent les pointes échevelées des palmiers dans le fond du jardin. Une nouvelle journée commence, belle et ensoleillée.

Une nouvelle partie de ma vie.

Et quand je regarde le bel éphèbe endormi avec qui je viens passer la nuit, je me dis que ce jour n'est en effet pas comme les autres : j'ai un quart de siècle.

Et je suis amoureuse.

Tu vois, ce n'est pas si difficile, souffle ma petite voix. Bon anniversaire, cocotte !

Dans la cuisine, Stephen est déjà levé.

– Bonjour, me dit-il en posant sur moi ses yeux verts. Ça va ?

Je lui souris: c'est vrai que j'ai depuis ce matin la sensation d'être sur un petit nuage, soulevée

par des angelots répandant des baisers autour de moi.

– Oh, oui, réponds-je rêveusement en me servant une tisane. Et toi ?

– Pareil, opine-t-il.

Pareil que quoi ? Ai-je dit à voix haute ce que mon cœur tambourine depuis qu'il a accepté ce qu'il ressent ?

– Je crois que je suis d'humeur... Saint-Valentin ! lui confié-je en baissant la voix.

Quand il éclate de rire, je sursaute : j'ai l'impression d'entendre Neil. Même la façon dont ses yeux se plissent en étoile sur ses tempes est la même. J'avais déjà noté que les deux frères se ressemblent énormément, que ce soit par leur physique somptueux ou dans leurs gestes et attitudes. Mais là c'est peut-être moi qui commence à voir des Neil partout...

– On se fait une séance de yoga ? proposé-je, histoire de me remettre les idées en place.

OK je suis amoureuse mais il ne s'agit pas de devenir obsessionnelle à l'égard du type pour lequel je fonde d'amour !

Nous avançons vers la clairière du fond du jardin quand des pas se font entendre derrière nous. Sans me retourner, je reconnais la démarche... Neil nous rejoint et, passant un bras autour de ma taille, il m'embrasse sur la bouche avant de poser un baiser sur la joue de son frère.

– Salut !

Je m'efforce de rester impassible, comme si ce qui vient de se passer était normal. Bref, comme si un tsunami de surprise, de fierté et de papillonnements intérieurs divers ne venait pas de bouleverser mon cœur.

Alors notre relation est officielle ?

Pour me rassurer, je me dis que ce n'est que devant son frère et qu'il n'agirait pas de la même façon devant d'autres témoins. Stephen sourit.

– Eh bien tu as l'air d'humeur guillerette !

– Guillerette ? Je croyais que seule ma grand-mère utilisait ce genre de mot, plaisanté-je pour ne pas me focaliser sur la main de Neil toujours posée sur mes reins.

– Je confirme, guillerette est le bon mot, ça doit être la perspective d'un bon yoga ! répond Neil joyeusement. Est-ce que je peux pratiquer avec vous ?

Aussi surpris que moi, voire plus, Stephen ralentit le pas. J'acquiesce sans un mot, avec un sourire d'illuminée que je sais béat.

Car je sens maintenant que je dirais oui à tout ce qui vient de Neil... Et je ferais bien de faire un

peu attention tout de même si je ne veux pas y perdre toute identité.

Vingt-cinq ans d'indépendance, un séjour en Floride, une révélation amoureuse... et me voilà prête à me renier pour un mec.

Stephen résiste davantage que moi :

– Tu le fais sérieusement et tu ne te moqueras pas ?

Il y a en effet de quoi douter : jusqu'à présent, Neil ne m'a pas du tout semblé convaincu par les bienfaits du yoga ou de toute discipline avoisinante...

– Évidemment, dit Neil en déposant sa tasse de café dans l'herbe.

Stephen fronce les sourcils en l'observant.

– Tu ne devrais pas boire autant d'excitants, ce n'est pas bon.

Je souris, amusée par ce conseil, touchée que par cette attention Stephen manifeste à sa manière sa volonté de prendre soin de son frère, renversant ainsi les rôles.

Dans la clairière de yoga, Stephen s'installe entre Neil et moi. Ce qui m'arrange, car j'ai peur de ne pas savoir retenir mon regard, irrésistiblement attiré par mon voisin. Aussi, assise en lotus, je me concentre doublement. Après une série de profondes respirations, nous commençons une première salutation au soleil quand une voix retentit :

– Hello, ça vous dérange si je fais avec vous ? Je me mets derrière, dit Anish.

Un peu dépassée par ce qui arrive ce matin, je hoche la tête, mais que tout le monde se mette au yoga ce matin me surprend bien moins que l'attitude de Neil il y a quelques minutes qui semble vouloir assumer totalement que nous...

Mais nous quoi ? Couchons ensemble ? Sortons ensemble ? Allons nous revoir à New York ? Bon, on verra ça plus tard.

Avec un sourire joyeux, Stephen prend les choses en main et montre à Anish les différentes étapes d'une salutation.

– Position « chien tête en bas », explique Stephen avec patience. On respire par le nez, sept respirations lentes et profondes en essayant de pointer son coccyx vers le ciel et d'ancrer ses talons dans la terre.

Écoutant d'une oreille distraite les explications de Stephen, je reste immobile, mains sur le sol, fesses en l'air, dos droit. Je tente de me reconcentrer, mais mon regard dérive à nouveau vers Neil. Ses cheveux encore mouillés sont plaqués en arrière, mais une mèche tombe dans ses yeux à chaque fois qu'il fait un mouvement. Il écoute les conseils de Stephen avec attention. Quand il sent que je

l'observe, il me sourit, ses yeux se remplissent de tendresse et d'un peu de désir.

Aussitôt, un feu de joie s'allume dans mon ventre.

Je sens qu'il va falloir que je fasse beaucoup de salutations au soleil pour me concentrer...

Mais ce matin, difficile de rester centrée longtemps car c'est à présent Ivy qui nous rejoint, suivie de Kim et Alec. À partir de ce moment-là, honnêtement, je ne gère plus rien.

Tout ce qui arrive ce matin fait partie de la quatrième dimension.

Avec un clin d'œil, mes amies s'installent aux côtés d'Anish.

Il ne manque plus qu'Alison, Max, James et Henry et on sera au complet des yogis surprises.

Mais je ne crois pas si bien dire car voilà qu'arrive Gillian, vêtue de son survêtement blanc. D'une voix timide, elle demande si elle peut suivre le cours puis elle explique à Alec et Ivy que son amoureux retrouvé fait du yoga en Californie et qu'elle serait curieuse d'essayer.

– Chut, lui dit Neil. On va commencer, il faut être sérieux.

Stephen lui jette un regard inquiet, mais Neil n'a pas l'air de se moquer. Stephen s'installe alors devant nous et enchaîne les postures avec un rythme lent, expliquant et détaillant chaque mouvement et chaque respiration. Même si je connais parfaitement l'enchaînement, je me laisse porter par sa voix. Et petit à petit, malgré toutes les occasions de perturbation autour de moi, je réussis à rentrer dans ma séance et à imposer le calme en moi.

Une heure plus tard, j'ai l'impression de revenir sur terre. Et quand je me retourne, je suis étonnée de trouver derrière nous James et Henry, mais aussi Alison.

Seul manque Max, fidèle à son image. Et pour la première fois depuis ces quelques jours, en regardant autour de moi, j'ai presque de la peine pour lui : tous ici essaient de changer, d'évoluer, et de découvrir de nouvelles choses. Il reste figé dans son rôle et je ne suis pas sûre que cela le rende vraiment heureux.

L'amour te transfigure ! rigole ma petite voix.

Eh bien je ne suis pas la seule ! Car si j'ai un peu de mal à l'admettre pour moi, je ne peux que constater l'effet de l'amour sur les autres : Kim a un visage lumineux, Alec un air rêveur touchant et Anish regarde souvent du côté d'Ivy qui rosit. Comme s'il avait lui aussi aperçu les changements notables sur les visages de nos amis, Neil me lance un petit clin d'œil amusé, qui n'échappe pas à Henry.

– Ambiance valentinesque, me confirme le vieux monsieur en prenant mon bras pour revenir vers la maison. C'est parfait pour la fête.

- Conjonction de bonnes ondes, intervient James. Je me sens tout ragaillard par cette séance de yoga.
- Mais tu n’as fait que regarder, lui fait remarquer Henry.
- J’ai fait du yoga des yeux... Et j’en ressens les bienfaits dans tout mon corps, dit James en sautillant comme un enfant sur l’allée. Pas vous Gillian ?

Je remarque alors que la gardienne semble avoir déposé son masque sombre pour adopter un visage détendu.

- Corps épanoui, visage qui sourit, me dit Henry qui semble ce matin avoir le goût des aphorismes.

Voilà qui plairait à Grandma !

- Je te remercie d’avoir invité ma grand-mère, dis-je à Ivy en la rejoignant dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner.

– Dis donc, tu croyais t’en tirer comme ça ? dit Kim en refermant la porte derrière elle. Tu te lèves l’air de rien et nous on fait comme si de rien n’était ?

Oups ? Qu’est-ce qui se passe ?

Nous sommes seules dans la cuisine. Les garçons sont montés se doucher, James et Henry sont installés dehors sur la terrasse. Je regarde le visage de mes amies avant de répondre : je ne veux plus leur mentir. Alors je tâche de maîtriser ma joie qui déborde, l’afflux de sang sur mes joues, les battements de mon cœur et mes sens encore tout émoustillés. Puis je dis :

- OK, j’ai passé la nuit avec Neil.

Comme le silence dure un peu trop à mon goût, je me hâte d’ajouter :

- Mais je n’ai pas trouvé le bon moment pour lui dire que j’éprouvais de l’inclination et certains sentiments tendres à son égard.

Putain, on dirait que je déclame du Shakespeare !

Le visage de mes amies reste douloureusement impénétrable puis Kim et Ivy se regardent en riant avant d’entonner d’une seule voix :

- Joyeux anniversaire, Mia, joyeux anniversaire, Mia, joyeux anniversaire !

Émue par leur discrétion – elles ont attendu ce moment où nous sommes justes toutes les trois –, je les observe, incapable de dire un mot. Hilares, elles battent maintenant des mains avant de se jeter sur moi pour m’embrasser.

- On est si contente que tu sois là.

– Et pas à Necocha...

Et comme je dois avoir l'air un peu bizarre et que ma voix s'étrangle en les remerciant, elles me rassurent.

– Et t'inquiète pas, personne n'est au courant. Enfin pour l'anniversaire, parce que pour ta nuit torride, je pense que tout le monde s'en doute !

Je lève les yeux au ciel, mais au fond je suis soulagée. Au moins, c'est fait et je n'aurais pas de révélation à faire : ma relation avec Neil est charnelle, consommée et approuvée par mes amies !

Et vu que je suis incapable de parler à l'intéressé de ce que j'éprouve, il vaut mieux que je ne fasse aucune déclaration, je bafouillerais trop !

– Qu'est-ce qui se passe ici ? dit Alison en ouvrant brusquement la porte de la cuisine. On se dit des secrets ?

– Non, des cochonneries, répliqué-je.

Elle secoue la tête d'un air épuisé.

– C'est quand même usant que vous me preniez toujours pour une ennemie, dit-elle en se retournant dignement.

J'en reste bouche bée.

– Parce que balancer à mon patron que j'ai giflé un client, c'est faire preuve d'amitié ? grogné-je.

– Oh, Mia, jette-t-elle en se retournant comme si elle ne m'avait pas entendue. Je voulais te dire, tes histoires de méditation pure confiance et ton yoga qui équilibre Shakira, c'est vraiment cool finalement !

Est-ce qu'elle veut vraiment parler de pleine conscience et de chakras ?

Je la fixe, éberluée, et, malgré tout, sur la défensive.

– Je vais m'y mettre en rentrant. Contrairement à ce que je pensais, les mecs aiment ce genre de sport... dit-elle avec un sourire gourmand qui ne laisse planer aucun doute sur l'objectif de son intérêt soudain pour le yoga.

– Tu verras, c'est mieux que Tinder, lui assuré-je.

– C'est tout vu. Et ça a l'air de te réussir, tu es rayonnante ce matin ou alors c'est juste l'effet d'une bonne nuit ? susurre-t-elle en détachant avec affectation les syllabes de « bonne nuit ».

Sa bouche qui s'arrondit en forme de baiser et son regard énamouré évoquent clairement des oreillers chiffonnés et des gémissements... Elle s'éloigne en balançant des hanches.

– C'est clair, on est de vraies amies ! marmonné-je, un peu interdite.

Tout en continuant à la suivre des yeux, Kim et Ivy éclatent de rire. Elles savent combien je suis attachée à défendre le fait que le yoga n'est pas un simple sport, mais une philosophie de vie quotidienne.

Que je ferais bien de mettre en pratique en réprimant mes envies d'assassiner Alison à chaque fois qu'elle ouvre la bouche...

– Bon et toi ? demande Ivy à Kim.

– Nuit de rêve évidemment, répond Kim avec un clin d'œil dans ma direction. Et pour le reste, j'ai dit oui !

– Tu veux dire que vous allez vous marier ? demande Ivy, les larmes aux yeux.

– On en a parlé, mais on n'a pas encore décidé quand, dit simplement Kim.

– Trop bien, murmure Ivy en agrippant ma main.

– Mais une chose est sûre, vous serez mes demoiselles d'honneur.

Bouleversées, Ivy et moi ne pouvons retenir la joie qui nous submerge et, levant les bras au ciel, nous crions en chœur :

– YESSSS !

Avant de nous jeter sur Kim pour l'embrasser.

Quand je remonte dans ma chambre, un message de Charlie m'informe que le rendez-vous avec les avocats des acheteurs est prévu dans l'après-midi et qu'il passera me chercher en revenant de Tampa où il passe le début de journée. Amusée, j' imagine déjà qu'il va retrouver la femme rencontrée dans l'avion et, au moment où je vais lui répondre par une petite plaisanterie sur les rencontres aéroportuaires et leur évolution favorable selon ma propre expérience, je relis son SMS. Ni sec ni familier, le ton me semble soudain formel, un peu distant, comme si Charlie redessinaît délibérément un cadre professionnel autour de nous.

Jusqu'alors, nous n'avons jamais eu de relations hiérarchiques à proprement parler, elles étaient même plutôt affectueuses, voire un peu paternalistes de son côté. Aussi cette soudaine distance qu'il met entre nous me surprend et me peine, comme s'il me remettait à ma place.

Mais je suppose que je l'ai mérité. En tant qu'employée de Pritchard Estates, j'aurais dû l'informer tout de suite, que ce soit de la gifle ou du deal douteux.

Et de toutes les bonnes raisons que je pourrais lui exposer pour justifier d'avoir passé sous silence ces deux incidents, je sais déjà qu'aucune ne justifiera à ses yeux le manquement à ce qui est pour lui la condition essentielle de toute relation professionnelle : la confiance mutuelle.

Aussi, je me sens mal, surtout quand je pense que je l'ai peut-être blessé, et pire : déçu.

Et tout à coup j'ai peur d'avoir, par maladresse, orgueil ou inadvertance, détruit cette complicité qui, je m'en aperçois quand elle se met à vaciller, est ce qui fait que j'aime ce travail depuis le premier jour.

Quand j'essaie de l'appeler, Charlie ne me répond pas.

Repoussant mon inquiétude, je m'efforce de penser qu'il est juste occupé et que je réglerai ça tout à l'heure, mais une petite boule s'installe dans mon ventre, là où se niche le sentiment inconfortable d'avoir fait une boulette.

La voix de Neil me tire de mes sombres pensées.

– Ça te dit de venir au vide-greniers ? On va y faire un saut avec Stephen, les autres préfèrent tous rester ici. Les Mayden comatent sur la terrasse, Anish est dans le local piscine avec Henry pour finir de remonter la pièce du moteur, Alec et Kim discutent et je crois qu'Ivy bosse.

Je hoche la tête distraitement. Appuyé au chambranle de la porte, mains dans les poches, il m'observe, un sourcil levé.

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, tout va bien, merci, commencé-je à répondre machinalement.

Son hochement de tête amusé semble dire « tu veux vraiment que je gobe ça ? ». Alors en pensant que j'ai désormais 25 ans, même s'il ne le sait pas, et que je dois apprendre à me confier un peu plus que le strict minimum, je dis d'une voix étonnement basse :

– Je suis inquiète pour des trucs de boulot.

– Tu veux en parler ?

Son regard topaze est posé sur moi, généreux, ouvert, me laissant toute latitude à me confier ou pas.

– Le plus simple serait que je voie ça directement avec Charlie tout à l'heure, dis-je, touchée qu'il ait tout de suite remarqué que j'étais préoccupée.

Il sourit en avançant vers moi pour me prendre dans ses bras.

– Parfois, tu me fais penser à un petit soldat, vaillant, courageux et qui ne recule pas devant l'obstacle. Je voudrais juste que tu te souviennes que je peux t'aider, quel que soit l'obstacle.

À ces mots, des larmes me piquent les yeux. Parce qu'encore une fois, sa main tendue vers moi me bouleverse.

– Merci, chuchoté-je.

– On y va ? demande la voix de Stephen en provenance du couloir. Je vous attends en bas.

- Je suppose qu’avoir des enfants c’est à peu près comme ça : disponibilité de chaque instant et attention exclusive, murmure Neil en riant.
- Ça doit être épuisant ! plaisanté-je tout en sachant qu’au fond il est très sérieux.

Dans la voiture de Neil, je m’installe à l’arrière, pour laisser les deux frères ensemble. Je sens que Stephen a envie de parler.

- Je crois que je vais arrêter mon boulot au centre, dit Stephen en fixant la route devant lui.

Les doigts de Neil se contractent sur le volant, mais sa voix est calme quand il demande :

- C’est à cause de ce qui s’est passé l’autre nuit ?
- Oui et non. Je ne veux plus revivre des moments comme ça, ça m’angoisse trop. Et puis je veux faire autre chose de ma vie.

Le soupir de Neil est audible. Me souvenant de ses confidences, je suppose que cette discussion a déjà eu des précédents à chaque fois que Stephen a changé de boulot. Mais ce dernier ne semble pas remarquer l’agacement de son frère et sourit d’un air réjoui qui m’étonne un peu.

- Et qu’est-ce que tu as l’intention de faire ? Ça a un rapport avec ce fameux projet dont tu parlais hier ? continue Neil.

Étant derrière le siège passager, j’ai tout loisir d’observer Neil : à ses épaules contractées, je sens qu’il prend sur lui.

- Je veux être prof de yoga, dit Stephen fièrement.

Neil évite de justesse un trou sur la route.

- Tu rigoles ? demande-t-il avec une brusquerie qui me fait sursauter.

Malgré l’évidente contrariété de Neil, Stephen ne se démonte pas.

- Je suis très sérieux. Je veux me former, passer les diplômes puis j’enseignerai. Et Mia dit que je serai un très bon prof ! ajoute-t-il en se tournant vers moi.

Dans le rétroviseur, Neil me lance un regard de reproche.

Pourvu qu’il n’imagine pas que c’est moi qui aie mis ça dans la tête de son frère !

Mais je ne dis rien, sentant qu’ils doivent régler ça en famille. D’ailleurs, je commence à me sentir de trop dans cette voiture.

- Et après ce sera quoi ? Une retraite dans un ashram, un petit séjour en Inde ? dit Neil dans un sarcasme qui ne lui ressemble pas.

Je comprends alors qu'il est très en colère, mais essaie de se maîtriser.

Sans succès...

– Une retraite je ne sais pas si j'en serais capable, mais un petit voyage au Kérala avec toi, ça me plairait beaucoup, dit Stephen.

– Avec moi, en Inde ? Et tant qu'on y est, on rend une petite visite à notre chère mère dans son temple de dingos ? dit Neil en secouant la tête.

– J'allais t'en parler justement, répond simplement Stephen. Je trouve que ce serait bien.

Je surveille le visage de Neil : mâchoires contractées et regard fixe.

– Bien ? grogne-t-il. Je ne crois vraiment pas.

Maintenant assez gênée d'assister malgré moi à cette discussion, je retiens mon souffle, cherchant à me faire oublier sur la banquette arrière.

– Enfin pour moi, reprend Stephen en frottant ses mains sur ses cuisses. Je sais que tu lui en veux, mais à quoi ça sert de rester fâchés maintenant ? On est à peine trois dans cette famille dont deux qui ne se parlent plus. Je trouve ça triste.

Neil hausse les épaules.

– Écoute, tes envies de yoga c'est très bien, fais ce que tu veux après tout, mais ne me demande pas d'aller la voir, reprend-il au bout d'un moment.

Stephen lui lance un regard de chien battu.

– Et d'abord, qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? se radoucit Neil.

J'imagine ce qu'il pourrait lui dire : sa colère, son impuissance d'ado, son sentiment d'abandon...

– T'es pas obligé de parler. Je parlerai pour deux ! sourit Stephen d'un air timide.

Neil lève les yeux au ciel. Devant nous, une voiture ralentit. Nous arrivons en ville.

– Je n'ai plus rien en commun avec elle de toute façon, affirme Neil en ralentissant à son tour.

– Si, dit tristement Stephen, tout ce qui s'est passé à cause de moi.

Un long silence emplit la voiture, lourd de souvenirs et de souffrances.

– Ça ne sert à rien de remuer tout ça, dit ensuite Neil d'une voix douce.

Il jette un coup d'œil vers Stephen qui ne bouge pas, bras croisés, doigts serrés sur ses coudes. Puis il cherche mon regard dans le rétroviseur. Dans ses yeux couleur de mer tumultueuse, la colère paraît être retombée pour laisser place à de l'inquiétude. De toutes mes forces, j'essaie de lui

communiquer ce que je ressens : Stephen va bien.

Il me semble, même si je ne le connais pas si bien, que ce projet de yoga est important pour lui pour avancer. Et au fond de moi, je devine que réparer le lien brisé entre Neil et sa mère l'aidera à sortir définitivement du passé. Neil paraît légèrement rasséréné quand je lui souris.

– Tu crois que je ne sais pas tout ce que tu as fait pour moi ? demande Stephen, le visage à présent tourné vers la vitre.

– Ça n'a rien à voir, dit Neil d'une voix grave. Tu es mon frère, je t'ai aidé et je t'aiderai toujours.

– J'ai foutu en l'air tant de choses, murmure Stephen. Si seulement je pouvais tout effacer...

Son profil se détache sur la vitre, une larme roule doucement sur sa joue. Son visage marqué, mais si candide, me fait penser à celui d'un vieil enfant triste. M'avançant doucement vers l'avant, je pose une main sur son épaule. Il sourit et essuie sa joue. Ayant aperçu mon geste, Neil me sourit avec reconnaissance.

– Je peux me débrouiller maintenant, dit alors Stephen.

Il ne dit pas « seul », mais je l'entends presque entre les mots. Sa voix tremble un peu. Mais quelque part derrière sa détresse, je sens sa force de caractère : il sait ce qu'il veut et il a su l'exprimer. Sa ténacité et son courage me bouleversent, peut-être parce que les mots qu'il vient de prononcer sont ceux que j'ai dits souvent. Et je sais toute la force et la solitude que ce « je vais me débrouiller » exige.

– Je sais, lui dit Neil avec un sourire. Mais pour l'Inde, tu me laisses réfléchir ?

39. Le bon moment

Dans les rues encombrées par les stands du vide-greniers, Neil me prend la main. Stephen est parti devant nous avec le prétexte de chercher quelque chose de spécial.

– Qu’est-ce que tu penses de tout ça ? me demande Neil.

Je ralentis le pas pour le regarder, touchée qu’il me sollicite. Ses yeux sont maintenant masqués par ses lunettes de soleil, mais un sourire penaud apparaît sur ses lèvres comme s’il était gêné de s’être emporté contre son frère devant moi.

– Je n’ai pas l’historique de tout ce qui s’est passé entre vous. Mais j’imagine que ce n’est pas facile de l’entendre dire qu’il veut quitter son job.

Quand Neil fait une petite moue affirmative, son grain de beauté remonte sur sa joue.

– Mais je crois que c’est sérieux pour Stephen. Et il ferait en effet un très bon professeur : il a de la technique, il écoute et observe, il n’a peut-être pas encore toute la théorie, mais il comprend les corps de façon instinctive et il sait tout de suite comment guider les gens.

Neil hoche la tête.

– Alors ça vient de toi, cette idée ? sourit-il en passant son bras autour de mon épaule.

– Non. Il m’en a juste parlé hier, me défends-je. Et j’ai remarqué qu’il expliquait bien.

– Je plaisante, me rassure Neil en embrassant mes cheveux, mais au fond, je crois qu’il avait besoin que tu sois là pour m’en parler.

Je médite cette information : c’est vrai qu’il y a un lien étrange entre Stephen et moi, une forme de compréhension sans les mots et, depuis le premier jour, il me semble que je ressens ce qui l’anime ou le dévaste.

– Il t’aime beaucoup, tu sais.

– Moi aussi.

– Et il n’est pas le seul, ajoute Neil en me serrant contre lui tendrement.

Mon cœur se met à tressauter comme un fou et mes joues à devenir écarlates. Parle-t-il de lui ? Mais je n’ai pas le temps de m’interroger car une voix m’interpelle.

– Mia ?

– Grandma ?

Je me tourne sur le côté pour découvrir ma grand-mère, dressée au milieu d’un immense stand

couvert de tables en bois ou sont rangées des centaines de petits sachets en kraft et de mini-pots en écorce où fleurissent des fleurs multicolores. Derrière elle, Bob, son voisin au trépied et un ado qui doit être Tommy son jeune mentor sur Instagram et Twitter, sont en train de repoter à la chaîne de nouvelles boutures dans d'autres pots en écorce.

Ma grand-mère me sourit en agitant la main : elle a évidemment remarqué celle de Neil sur mon épaule et, comme je me dandine un peu nerveusement pour faire tomber ses doigts qui me paraissent soudain terriblement encombrants, Neil me sourit.

– C'est ta grand-mère ?

Mal à l'aise, je hoche la tête. Sa main quitte mon épaule avec une caresse puis il avance naturellement vers Grandma. Sortant de son stand pour aller vers nous, elle lui tend la main. « Katherine Andrews », deviné-je sur ses lèvres sans l'entendre tant mon cœur bat fort.

– Neil Robertson, enchanté, dit-il en observant le visage radieux et la silhouette élégante de ma grand-mère sanglée aujourd'hui dans un long tablier bleu jean sur lequel est brodé « Troc en stock ».

Son admiration évidente devant l'allure de Grandma me fait plaisir. Comme je reste plantée en retrait, cette dernière me dit :

– Alors tu ne m'embrasses pas ?

Je marche d'un pas chancelant sous leurs deux regards amusés.

– Bon anniversaire, me glisse-t-elle à l'oreille en me serrant contre elle avec tendresse. Si tu veux mon avis, ce garçon est une très bonne raison d'avoir le béguin : il est charmant.

J'opine en silence tout en suivant Neil des yeux.

– Tu prêches une convaincue, m'entends-je répondre.

Convaincue, languissante et chavirée...

Après avoir observé les boutures et leurs noms sur les petites étiquettes fichées dans chaque pot, Neil commence à poser plein de questions au vieux Bob qui semble ravi qu'on s'intéresse à ses plantes.

– La plupart sont des créations de Katherine, explique-t-il, elle fait des croisements, des greffes d'espèces différentes et des expériences...

– Plus ou moins réussies, mon rosier noir n'a jamais voulu pousser, se désole Grandma.

Puis elle explique à Neil comment elle se procure des graines, en échangeant, achetant et troquant plants contre pieds, semences contre noyaux étranges venus du monde entier.

– Vous n'imaginez pas le nombre de gens qui aiment planter, bouturer et faire pousser des choses

incongrues. Au fond, c'est une façon simple de reprendre contact avec son moi profond et de se reconnecter à nos fondations, la Terre-Mère nourricière, dit-elle avec un clin d'œil dans ma direction.

Simple ?

À son sourire amusé, je sais que Grandma est en train de tester Neil. Mais connaissant les réticences de ce dernier vis-à-vis de tout ce qui est rangé dans la catégorie « trucs barrés », je lui jette un regard soucieux.

C'est peut-être un peu tôt pour les énergies subtiles, les canaux énergétiques et le grand tout ?

Il fronce un sourcil. Je fais une grimace : si jusqu'à présent il semblait à peu près suivre ma grand-mère, je crains que là, il ne parte en courant. Mais sans paraître le moins du monde se hérissier, Neil répond de sa voix mélodieuse :

– En tout cas, jardiner est un antistress reconnu. Pour certains, c'est aussi une activité qui favorise la concentration et la méditation, alors pourquoi ne permettrait-elle pas la pleine conscience de soi et du monde ?

Je le fixe, assez stupéfaite. Et très admirative. Ce type n'en finit pas de m'étonner par sa façon de respecter les idées de ses interlocuteurs et de les mettre en valeur positivement, même quand il ne les partage pas.

– Et vous avez la main verte, remarque-t-il en montrant le stand.

Grandma hoche la tête en me souriant : test validé pour Neil. Mais s'il a franchi haut la main l'épreuve de la mère nature, la prochaine fois, il va vraiment être bon pour la timidité des arbres...

– Je vous offre une tisane ? dit ma grand-mère, visiblement satisfaite par la réponse de Neil.

Neil acquiesce poliment et je manque de m'étrangler de rire quand il aperçoit la couleur saumâtre du breuvage.

– J'ai une bière si vous préférez, propose Bob du fond du stand.

– Non merci, dit courageusement Neil. Je suis très intrigué, qu'est-ce que c'est ?

– Décoction de sureau avec un zeste d'hibiscus et de bergamote, vous aimez ?

– Très original, convient-il poliment en finissant sa tasse.

Ma grand-mère m'adresse un sourire victorieux : Neil a réussi toutes les épreuves. Même si je n'en doutais pas, je suis soulagée.

– Mais tu ne m'avais pas dit que tu avais un stand ?

– En même temps tu ne m'as pas demandé et ça fait deux jours que je n'entends plus parler de toi, dit ma grand-mère d'un air de reproche exagéré.

Oups, c'est vrai que je ne l'ai pas appelée ni même envoyé un message, alors que j'avais promis de venir la revoir très vite...

Je crois même que je ne l'ai pas remercié pour son SMS ce matin. Décidément, j'ai la tête en vrac.

– C'est de ma faute, intervient Neil, j'ai complètement accaparé Mia.

Neil semble très fier de sa réponse équivoque, qui possède un fond de vérité évident : monopolisé, focalisé toutes mes pensées, non-pensées, digressions, rêveries, fantasmes et autres divagations.

– Oh ! Alors je m'incline, cas de force majeure, murmure ma grand-mère en hochant la tête.

– Neil veut dire qu'on a fait plein de choses ensemble, tenté-je de corriger.

– J'avais compris, rit ma grand-mère.

– Je veux dire bricoler, préparer le spectacle, faire des essayages et même du yoga.

– Oui, c'est normal à votre âge... Et comme ça vous avez pu voir que ma petite fille a de nombreux talents.

– Grandma, soufflé-je en lui prenant le coude, tu n'as pas besoin de lui faire l'article !

Elle s'éloigne pour renseigner un homme qui cherche des graines de camélia rose.

– Ta grand-mère est comme je l'imaginai : adorable, chuchote Neil en m'embrassant dans le cou.

Je rosis, mais ne me dégage pas. Et quand le regard bienveillant de Grandma se pose sur nous, brillant de satisfaction et de joie, j'ai un peu l'impression qu'elle me donne sa bénédiction. Même si je n'avais pas besoin de son aval, je suis heureuse que Neil lui plaise. D'ailleurs, j'aimerais déjà qu'elle le connaisse mieux.

Pourquoi, tu as des plans d'avenir avec lui ? se réveille tout à coup ma petite voix.

– Est-ce que vous avez des graines de cerisier du Japon ? nous demande soudain une dame.

Je m'apprête à lui répondre que ma grand-mère va la renseigner après en avoir fini avec son précédent client quand Neil se propose gentiment de l'aider.

– Je crois que j'en ai vu par là, dit-il en tendant le bras vers un casier.

Les yeux rivés sur Neil, la dame en prend trois sachets.

– Et ça, ce sont des pourpiers ?

Comme Neil s'approche pour lire l'étiquette avec elle, elle le suit des yeux avec un sourire ébloui.

– Eh bien puisque vous me les conseillez, je vais en prendre aussi.

Et elle pioche trois nouveaux sachets sans même regarder ce qu'elle prend.

– Et ça, vous pensez que c'est bien ?

Neil opine puis m'adresse une petite grimace gênée, genre « je n'ai rien fait ! ». Je souris, amusée, en me souvenant des mots d'Alison : « tu le mets dans une pièce et la glace fond... »

Eh bien là, tu le mets sur un stand et les ventes pleuvent. Rupture de stock assurée !

Car la dame veut maintenant acheter tout ce sur quoi le regard de Neil se pose. Et comme par magie, le stand est à présent noir de monde. Il me semble même que le regard des femmes fait souvent un petit détour par Neil avant de revenir en soupirant sur les sachets.

Bon, j'exagère un peu, mais à peine.

Il faut dire que ce matin il est effrayant de beauté : cheveux soyeux, lunettes d'écaille teintées et sourire à tomber, un appel à l'achat déraisonnable et à l'envie de planter des choux et des roses avec lui.

Quand Neil réussit à se libérer de l'acheteuse et me rejoint, ma grand-mère propose des plants de topinambour européen à un homme en chapeau de paille. Un simple regard entre Neil et moi suffit à nous faire comprendre que nous pensons tous les deux à James et son potager dévasté.

– Merci pour votre aide, dit Grandma à Neil. Je vais vous embaucher !

– On va te laisser travailler. Mais si tu as le temps, tu pourrais nous faire un panier de graines pour l'oncle d'Ivy ? Ses plants de légumes anciens ont tous été massacrés au moment des pluies.

– Oh, quelle horreur ! Je vais lui faire tout de suite un assortiment de consolation !

Elle attrape une petite caisse en osier tressé dans laquelle elle dispose des barquettes faisant office de séparateur ; puis, comme si elle allait à la cueillette, elle glane des sachets de graines sur son étal. Elle y intercale de boutures aux feuilles violettes et vert vif avant de me le tendre.

– Je lui en amènerai d'autres variétés ce soir, des secrètes que je ne partage qu'avec des spécialistes ! dit-elle avec un clin d'œil.

Comme Neil s'est éloigné pour me laisser avec ma grand-mère, elle me confie d'un ton enjoué.

– Il est très sympathique, j'aime beaucoup ce garçon !

– Moi aussi, dis-je sérieusement.

Comme Grandma me fixe, un peu surprise, j'éclate de rire.

– Cas répertorié de béguin !

Dans l'allée, Neil me prend par le bras. Sans me retourner, je sens le regard de ma grand-mère nous suivre. Mais cette fois, je ne suis pas gênée et bien au contraire, je me sens fière de me

promener au côté du plus beau gosse du vide-greniers !

Tandis que nous déambulons entre les stands, je suis étonnée que souvent nous nous dirigeons sans nous concerter vers les mêmes choses. Quand Neil achète un lot de verres à pied et de petites assiettes à motif fleuri années cinquante pour la soirée, je valide son choix. Si le spectre de Palmborg ne continuait pas à me hanter en sourdine, j'aurais fait exactement les mêmes achats. Et je souris en moi-même. Qui aurait cru lorsque nous nous sommes croisés à l'aéroport que nous aurions tant de points communs ?

Amusée, je l'observe ensuite discuter avec un vendeur d'outils vintage tandis que mon regard est attiré par un présentoir de l'autre côté de l'allée où de longs sautoirs dorés sont exposés. Je réprime un petit pincement au cœur en voyant un pendentif qui ressemble vaguement à celui que j'ai perdu. Et malgré moi, mes doigts se dirigent vers mon cou.

J'ai 25 ans aujourd'hui, je suis adulte et je n'ai plus besoin de doudou, me répété-je plusieurs fois comme un mantra.

Mais immobile, comme fascinée, je fixe les bijoux suspendus qui scintillent et tintinnabulent devant moi comme des grelots sur un sapin de Noël.

Interrompant ma contemplation, Neil passe une main autour de ma taille et pose un baiser sur ma joue. Le naturel de son geste me touche, comme une petite touche discrète et affectueuse au moment où un peu de mélancolie me gagnait.

– Crois-tu que ce vase plaira à James et Henry ? dit-il en me montrant alors une petite jarre années trente en céramique vernissée un peu craquelée. Je viens de l'acheter pour les remercier de leur hospitalité.

– Oui, il pourrait très bien aller sur la console du palier, là où il y avait celui que j'ai cassé. Je me sentais tellement mal.

– Ils n'avaient pas l'air d'y tenir plus que ça... rappelle gentiment Neil.

– Si tu avais vu ma tête devant tous les morceaux du truc explosé par terre... Un vrai cauchemar ! soupiré-je.

– Oh, j'ai vu ! C'est vrai qu'on aurait dit un puzzle de dix mille pièces, rit-il. Et puis, ce vase-là a l'avantage de pouvoir plaire aux deux.

– Oui, aucun passif ni contentieux ! Mais comment ça, tu m'as vue ? réagis-je avec retard.

Moi qui croyais qu'il était arrivé après la bataille, c'est-à-dire une fois les miettes bien planquées au fond de leur tiroir...

Il opine comme s'il ne voyait pas où était le problème.

– Mais tu n'as rien dit ?

– Pourquoi j'aurais dit quelque chose ? Tu avais l'air de ne pas vouloir en parler à ce moment-là. Et puis, tu l'as fait quand ça a été nécessaire.

Je frémis en pensant à la pauvre femme de ménage accusée à tort par Gillian.

– Parfois, c’est juste une histoire de bon moment, sourit-il en m’attirant contre lui. Tu sais, il y a une chose que j’ai retenue des trucs barrés de ma mère, c’est de laisser les gens libres de décider et d’agir à leur rythme. Chacun sait exactement quand c’est le bon moment pour lui.

Je hoche la tête en pensant que ce week-end en Floride devait en être un pour moi.

– Et là, dit-il en attrapant mon visage entre ses deux mains, c’est le moment où j’ai très envie de t’embrasser !

– Ça suppose quand même mon accord, résisté-je pour la forme.

Parce que je sens bien qu’il va falloir désormais que je me botte les fesses pour ne pas dire oui à tout ce qui vient de cet homme...

Neil plonge ses yeux aux teintes célestes dans les miens.

– Je dis oui, murmuré-je en posant ma bouche sur la sienne.

Et voilà comment une femme soi-disant indépendante perd tout libre arbitre en dix secondes...
souple ma conscience en rigolant.

– Ohé les amoureux, appelle la voix de Stephen.

Nos lèvres se quittent à regret, mais le sourire radieux de Stephen efface la mini contrariété qui aurait pu advenir. De ses deux bras tendus vers le ciel, il agite une énorme tête de bouddha en bois noir.

– C’est pour ma salle de yoga ! lance-t-il.

Sa joie est si contagieuse que nous éclatons de rire.

– Mais tu n’es même pas encore prof !

– Il faut bien commencer par quelque chose, s’offusque-t-il presque.

– Pas faux.

– En tout cas, ça semble être le bon moment pour lui, dis-je à Neil.

Sous le parasol, les têtes de Kim et Alec se touchent presque tant ils sont assis l’un près de l’autre. Concentrés sur le portable de Kim, ils ne m’entendent pas arriver.

– Eh ? Vous vous entraînez pour mettre la pâtée à Max ce soir lors du grand tournoi Candy Crush ? plaisanté-je en m’asseyant en face d’eux, dos à la maison.

Max ne daigne pas lever le nez de son portable, mais Alison, allongée sur un transat, lève les yeux

au ciel. Éclatant de rire, Kim tourne alors l'écran vers moi pour me montrer l'objet de leurs recherches : un combi Volkswagen années soixante couvert de grosses fleurs.

- Vous avez des projets vintage ?
- Non, itinérants.

Je les regarde, amusée ; les explications d'Alec sont aussitôt complétées par les remarques et précisions de Kim et vice versa. L'ensemble de leur propos est un vrai plaisir cacophonique.

- Alors on va vendre tout ce qui est dans l'appartement...
- Et on commence par ma voiture...
- On ne va même pas la réparer, ce n'est pas la peine...
- L'idée est de voyager sur la côte Est pour commencer...
- En allant de motel en motel, précise Alec avec un clin d'œil qui m'est clairement destiné.
- Alec écrira ses articles au gré de nos étapes...
- Une sorte de journal de bord-reportage en direct...
- Et je continuerai à travailler pour ma marque de maillots...
- Mais en free-lance...
- Pour former les équipes de vente des nouvelles boutiques, et je pourrais aussi faire des remplacements dans les boutiques chics des stations balnéaires.

Le menton posé dans la main, je les écoute avec attendrissement. Leurs voix qui s'entrecoupent, se répètent, se complètent et se superposent me font penser à des doigts qui se nouent et je me réjouis pour eux de ce projet à quatre mains. Quand ils concluent d'une même voix :

- Bref, on change de vie !

J'en ai presque les larmes aux yeux tellement je suis soulagée et heureuse qu'ils ne conçoivent pas leur nouvelle vie l'un sans l'autre.

- C'est génial.

Ivy, qui était en train de nager, interrompt ses longueurs et se pose, coudes sur la margelle, pour les regarder elle aussi.

- Tu veux dire topissime !

Relevant les lunettes de piscine de son oncle sur son front, elle m'adresse alors un sourire en coin.

- Et si... on fêtait ça ce soir ?
- On en a des trucs à fêter ce soir ! rit Kim en me regardant avec insistance.
- Oui et principalement la Saint-Valentin, rappelé-je en ouvrant de gros yeux où clignote « défense de parler de mon anniversaire ».
- Mais qu'est-ce qu'on pourrait bien fêter d'autre que les amoureux ? demande Alison en s'approchant de nous de son pas ondulant.

Je me demande ce qui l'a fait se lever ? Ce n'est tout de même pas le plaisir de participer à notre conversation ? Mais quand son regard se met à pétiller, chavirer et briller de mille feux en direction de la maison, je comprends qui est en train de rejoindre la terrasse : Neil.

Je lutte pour ne pas me retourner, mais tous mes sens sont en émoi. Une douce chaleur m'envahit tandis que des petites clochettes joyeuses résonnent agréablement à mes oreilles : « Neil Neil Neil ! »

IL approche.

Et il pose ses deux mains sur mes épaules pour demander d'une voix de velours :

– Qui vient se baigner ?

Je me mords les lèvres pour ne pas hululer : « moiii » en lui sautant voluptueusement dans les bras, telle Ursula Andress sur James Bond, Ève sur Adam, Alice sur le pays des merveilles...

Ou plus simplement Mia sur Neil ? me fait remarquer ma voix de la raison.

Le ventre de Neil effleure l'arrière de mon crâne et son parfum se dépose sur moi, comme un manteau sensuel. Stupéfaite par le naturel avec lequel il s'appuie sur mes épaules tout en discutant, comme si notre relation était une évidence, je ne sais plus où j'en suis...

Comme dans un ralenti cinématographique, j'aperçois le sourire d'Ivy, les yeux approbateurs de Kim, l'air amusé d'Alec, j'entends Max soupirer, James toussoter et... Alison grincer des dents en pointant vers moi ses yeux transformés en sabres lasers.

Dark Vador en colère paraîtrait plus aimable qu'elle en cet instant.

– Moi, dit Stephen en arrivant derrière son frère.

Enlevant ses mains de mes épaules, Neil s'écarte de moi. Cela me fait comme une impression de déchirure, comme un vide dans le ventre. Stupéfaite de ressentir si fort son absence, je le suis des yeux pour comprendre ce qui m'arrive.

T'inquiète c'est l'amour, pontifie ma petite voix.

Ce que me confirme Alison.

– Ah oui, c'est vrai que l'humeur du jour est à l'amourette et aux rapprochements.

Perso je pense que c'est l'info clé de ma journée...

Alison continue ses moqueries acides.

– Il y a un dicton qui dit que les amoureux poussent comme des champignons à la Saint-Valentin,

mais tombent en poussière le lendemain.

Honnêtement, je la soupçonne d'avoir inventé ce proverbe à l'instant, mais je ne l'écoute plus : mes oreilles et mes yeux sont tout entiers captés par Neil, à présent en maillot de bain sur le bord du bassin. Quand Stephen et lui effectuent un plongeon digne d'un départ olympique, aucune goutte n'éclabousse la terrasse. Mais il me semble qu'une gerbe d'eau inonde mon dos déjà moite et en émoi.

Pendant un moment, les voix et les rires autour de moi continuent à me parvenir, comme de très loin. Seul compte ce qui est en train de m'agiter : fébrilité de tous mes sens, fierté attendrie, envie de regarder Neil, de l'entendre, de sentir ses yeux posés sur moi... Sans parler de ce besoin presque animal de le toucher et de le respirer.

Oh là là, mais c'est épouvantable !

Ça va ! souffle ma petite voix. Ça fait plus de trois millions d'années que des hommes et des femmes tombent amoureux et la race humaine a survécu. Alors tu devrais pouvoir t'y faire toi aussi.

Je reprends mes esprits en entendant la voix d'Anish. Déposant un chiffon et une pince sur la table, il se laisse tomber sur une chaise à côté de nous.

– Je viens d'aller vérifier une nouvelle fois dans le local piscine : le moteur fonctionne parfaitement. Tout ça ronronne comme...

Son regard se pose sur Ivy, Neil et Stephen qui sortent en même temps de la piscine. Il avale sa salive presque aussi bruyamment que moi.

– Comme une Ferrari, conclut-il d'une voix rauque.

Sans se rendre compte que nous les observons, Ivy essore ses cheveux en penchant la tête sur le côté tandis que Stephen fait des moulinets avec les bras pour se sécher, ce qui ne manque pas de faire miroiter toutes les facettes de sa musculature de sportif. Quant à Neil, luisant de gouttes d'eau scintillantes, il avance tranquillement vers un transat, laissant derrière lui des empreintes humides sur le sol comme une invitation à le suivre.

Oh la vache !

À peine est-il allongé, une main sous le crâne, que je dois lutter contre l'envie de rejoindre son corps alangui sur le transat... Surtout quand, remettant ses lunettes de soleil, il me lance un de ses sourires magnifiques.

– Il fait particulièrement chaud ici ou c'est moi qui ai des vapeurs ? dit Henry en arrivant derrière nous.

Il s'assied sous le parasol à côté de Kim. Leurs visages soudain graves m'alertent.

– Comme vous êtes tous réunis, il me semble que c'est le bon moment pour vous parler, reprend Henry.

40. Courrier du cœur

– Qu’est-ce qui se passe ? demande Ivy inquiète.

– C’est assez embarrassant comme situation... dit Henry. Je sais bien que c’est la Saint-Valentin et que la tendance est aux choses de l’amour.

– Pour certains plus que d’autres, marmonne Alison.

Je ne réagis pas, trop occupée à comprendre où il veut en venir.

– Vous êtes tous jeunes et fougueux, plein d’enthousiasme, de vigueur et d’énergie et c’est bien normal.

Oups, est-ce qu’il nous aurait surpris cette nuit ?

– Il faudrait que tu en viennes au fait, lui conseille James, si tu ne veux pas lasser ton auditoire !

D’autant plus que je ne me sens pas hyper à l’aise. Je jette un regard vers Neil qui semble très serein, mais s’est levé pour se rapprocher de la table. Comme il est à présent en face de moi, il me sourit, ce qui me rassure un quart de seconde.

– J’ai eu moi aussi votre âge et je sais ce que sont l’attirance et l’envie des corps impatients... Mais il faut se montrer raisonnable, il y a des choses qui ne peuvent pas se faire.

Si ça se trouve, pour couronner le tout, j’ai oublié ma culotte dans le salon ?

Je me ratatine sur ma chaise.

– Et si j’avais été plus jeune, peut-être aurais-je pu céder aux vertiges contagieux de l’amour...

Très gênée d’être vraisemblablement la cause des reproches à peine voilés d’Henry, je sens que je vais personnellement être sur le gril d’ici peu : ce que me confirment les yeux d’Alison brillant d’une joie mauvaise. Même Max a levé le nez de son téléphone, attendant la révélation. Je crois que je vais tomber dans les pommes.

– Mais me faire ça à moi, une âme sensible et romantique, ici dans cette maison qui m’a vu naître, poursuit Henry avec un ton grandiloquent.

Alors que James lève les yeux au ciel, je commence à me dire que peut-être tout ça ne me concerne pas.

– Je suis un homme marié, conclut-il d’une voix forte avant de prendre son crâne entre ses mains.

– Est-ce qu’en tant que ton mari, je devrais me vexer que notre lien conjugal te mette dans un tel

état ? tique James.

– Tu ne comprends pas, répond Henry. Quelqu'un ici m'aime en secret, mais il ou elle, enfin qui que ce soit, doit savoir que cet amour est impossible.

Son regard dramatique plane sur l'assemblée avant de se poser sur Anish qui ouvre des yeux effarés.

– Henry, soupire James, je crois que tu devrais reprendre des cours de théâtre, tu surjoues.

– C'est incroyable ! s'exclame Henry. J'ai tout de même trouvé une lettre d'amour sous mon oreiller, elle n'est pas de toi, – tu me l'as dit – et je devrais rester insensible ? Mais j'ai un cœur moi !

Je reste d'abord interloquée puis, devant la stupéfaction autour de la table, l'air faussement effondré d'Henry et les soupirs audibles de James, j'éclate de rire avant tout le monde. Je suis surtout extrêmement soulagée. Neil m'adresse un petit sourire qui m'indique que lui aussi respire mieux.

Ivy semble encore soucieuse. Ses yeux suivent Henry qui se met lentement debout.

– Voilà la preuve de ce que je dis ! dit-il.

Il nous toise avant de sortir de sa poche une enveloppe. Il la fait tourner entre ses doigts. Curieusement je ne me sens pas hyper à l'aise et l'air bizarre d'Ivy me confirme qu'il y a un problème avec cette carte.

– C'est une carte de Saint-Valentin, remarque Kim.

– En effet, mais vous n'avez pas vu le pire, dit-il en extrayant lentement la missive de son enveloppe.

Apparaît alors un carton glacé de format carré, rouge moiré avec un énorme cœur au centre qui projette de petits cœurs irisés... J'ai déjà vu cette affreuse chose kitsch couverte de petits cupidons joufflus armés d'arcs et de flèches en plume. Et quand Henry agite carte et enveloppe en l'air avec un air goguenard, je la reconnais parfaitement : c'est celle que j'ai reçue le matin de mon départ pour la Floride.

– Mais c'est à moi ! dis-je, surprise de la voir maintenant entre les doigts d'Henry. Je ne peux pas ne pas m'en souvenir !

Car il ne peut pas y avoir deux cartes comme celle-là !

Tous les regards se tournent vers moi, amusés et moqueurs, imaginant sans doute que je suis l'auteur de cette déclaration d'amour incongrue. C'est vrai que j'aime bien Henry, mais quand même. Et puis qu'est-ce qu'elle fait sous son oreiller ? Je croyais que je l'avais laissée à New York !

– Non mais attendez, ce n'est pas du tout ce que vous pensez. Je veux dire que j'ai reçu cette carte, chez moi.

Je sens que je ne suis pas claire. Et le regard étrange de Neil ne fait rien pour me rendre plus limpide. Henry hoche la tête et tous me regardent, perplexes.

– Je l’ai trouvée dans ma boîte aux lettres, reprends-je.

Et comme personne ne semble comprendre ce que je tente d’expliquer et qu’Alison sourit comme si elle me regardait avec délectation m’enfoncer dans des sables mouvants, je précise :

– Elle m’était adressée, personnellement, à moi Mia. D’ailleurs, il y a même écrit « je t’aime » avec des volutes derrière, insisté-je en riant. Et il y avait des cœurs dessinés autour de mon prénom sur l’enveloppe !

James se racle la gorge tandis que Kim lève des yeux intrigués vers moi.

Oups...

Mal à l’aise, je hausse les épaules : j’en ai trop dit ou pas assez, mais je n’ai aucune envie de raconter ma vie maintenant, et encore moins mes problèmes de correspondance avec Nicholas que je soupçonne de m’avoir envoyé cette carte en plus de ses nombreux SMS et mails. Parce que rien que d’y penser, ça pourrait encore m’énervé.

Et tout en me demandant comment cette horrible carte s’est retrouvée sous l’oreiller d’Henry, je cherche machinalement mon pendentif. Le regard de Neil suit ma main puis se pose sur mon visage, presque interrogatif.

Il n’est quand même pas en train d’imaginer un truc tordu à cause de cette carte ?

– Donc elle doit venir d’un amoureux particulièrement transi ! susurre Alison.

J’ai l’impression d’entendre un serpent siffler... Les yeux baissés, elle regarde ses ongles un par un. Je la fixe, presque surprise qu’elle ne cesse jamais de vouloir me dézinguer. Mais avant que j’aie le temps de répondre, elle jette un regard caressant sur Neil et reprend, cette fois avec un sourire digne d’un crocodile se jetant sur sa proie :

– Mais si ton amoureux savait ce qui se passe ici dans son dos alors qu’il se morfond sans toi à New York, il ne serait peut-être pas très content.

Je reste stupéfaite. Surtout à cause du regard de Neil qui, à ces mots, devient d’une blancheur glacée, tout le bleu tendre et lumineux semblant s’en être effacé.

– Mais enfin, c’est n’importe quoi, bégayé-je, déstabilisée. Et j’ignore totalement pourquoi j’ai reçu cette carte.

– À la Saint-Valentin, les gens qui s’aiment s’écrivent des cartes pour exprimer leur amour, chuchote-t-elle d’un air complice, comme si elle partageait avec moi une confidence incroyable.

– Oui, ça, je sais, merci ! m’énervé-je en cherchant Neil du regard pour lui confirmer que tout ceci

est un délire que je ne m'explique pas moi-même.

Mais il ne me regarde plus et, lunettes de soleil sur le nez, il se dirige vers son transat à pas lent pour ramasser ses vêtements.

– Au fond peu importe tout ça, cette carte, même si elle est voyageuse, est très flatteuse pour moi, rit Henry en essayant de récupérer une situation qui tourne au malaise collectif.

– Mais, Dieu qu'elle est laide, dit gentiment James.

Je leur souris, touchée que tous les deux essaient de rendre l'atmosphère un peu moins glaciale.

– Elle me fait penser à ce vase fort heureusement disparu à présent, ajoute James.

Henry lui donne coup de coude en ouvrant de grands yeux dans ma direction.

C'est vrai que le rapprochement avec l'infidélité de James n'est pas à mon avantage. Mais, je n'ai rien à me reprocher !

– Je ne sais même pas qui me l'a envoyée, me justifié-je pourtant en m'adressant malgré moi au dos tourné de Neil.

Sans manifester la moindre réaction, il ramasse sa serviette et fait demi-tour. À ce moment-là, j'essaie de capter son regard, partagée entre l'inquiétude et la vexation de constater qu'il semble croire les médisances d'Alison. Mes doigts tambourinent sur la table.

– Ce n'est pas grave, Mia, dit Kim, voyant que je commence à m'agiter sur ma chaise, ce n'est qu'une carte.

– C'était peut-être une plaisanterie pas très drôle, suggère Ivy en suivant elle aussi mon regard sur le dos tourné de Neil.

Je leur souris avec optimisme, en espérant la seule chose qui permettrait de conjurer définitivement la désagréable sensation que « quelque chose est en train de tourner vinaigre » comme dirait ma grand-mère. Et je croise les doigts et j'en appelle à tous les saints, Valentin et ses copains, pour que Neil revienne vers moi et pose ses mains sur mes épaules, comme tout à l'heure.

Je l'observe du coin de l'œil, en essayant de garder un visage serein. En moi-même, je murmure son prénom de toutes mes forces. Mais drapé dans sa serviette comme un empereur romain, il passe à côté de la table sans même me jeter un regard. Anish fronce les sourcils en le suivant des yeux.

Je m'efforce de ne pas laisser paraître l'étau de peine qui me serre le cœur.

Surtout pas devant Alison.

Hochant la tête, Stephen suit son frère vers la maison. Ivy se mord les lèvres et Kim me fait une petite grimace compatissante.

– Oh, mais si tu ne sais vraiment pas qui t’envoie des cartes, c’est que tu as plein d’amoureux ! reprend fielleusement Alison.

– Si tu savais ! dis-je crânement. Je ne les compte même plus !

Alison me toise avec dédain : je soutiens son regard, mais elle a réussi son coup. Je reste clouée sur place, tétanisée d’orgueil mal placé, tandis que la seule personne dont je suis amoureuse est en train de quitter la terrasse.

Vas-y, va lui parler, murmure ma petite voix.

Je ne vais pas non plus lui courir après ! Ni céder sous la pression d’Alison qui n’attend que ça pour me poignarder dans le dos.

– En fait c’est peut-être juste quelqu’un qui voulait fêter la Saint-Valentin avec toi... ou ton anniversaire ! ajoute-t-elle, confirmant ainsi mon impression qu’elle n’en avait pas fini avec moi. Tu es bien née un 14 février non ?

Comme Kim lui jette un regard noir et qu’Henry et James me dévisagent, étonnés, elle s’excuse d’un air candide.

– Oh, je ne savais pas que c’était un secret !

Sans répondre, je secoue la tête. Alors lentement, avec un retournement théâtral sur ses hauts talons, elle s’éloigne. Je prie pour qu’elle se torde les deux chevilles en même temps, mais elle parvient sans dommage à l’autre bout de la piscine et s’installe sur un transat à côté de son frère. Après l’avoir suivie des yeux, Henry, James et Alec se lèvent à leur tour, me laissant seule avec mes amies.

– On soufflera vos bougies ce soir, il faudra juste nous dire combien on en met sur le gâteau... me glisse Henry en s’éclipsant. Bon anniversaire !

Acquiesçant à ce projet, James tapote mon épaule avec affection.

– C’est quoi cette carte, c’est important ? demande Kim, l’air sérieux.

En face de moi, Ivy semble préoccupée.

– Mais non, ce n’est rien justement. Honnêtement j’ai cru que ça venait de Nicholas, mais je n’en sais rien en fait.

– Oh putain, la boulette ! souffle Ivy.

Kim la fusille du regard : « Bon, ça va ! Ce n’est pas la peine d’en rajouter » semble-t-elle lui dire.

– Ce n’est pas grave, soupiré-je.

Comme mes yeux se dirigent malgré moi vers la maison d'où Neil ne réapparaît pas, Kim chuchote en posant sa main sur la mienne :

- Allez, va le rejoindre.
- Certainement pas, dis-je en me raidissant des pieds à la tête.

Au moment où Kim ouvre la bouche pour me répondre, Ivy se lève brusquement.

– Excusez-moi une seconde, je reviens. J'ai un truc à régler, dit-elle en s'éloignant d'un pas rapide.

Je la suis des yeux sans comprendre quelle mouche la pique.

– Tu te souviens de ce que m'a dit MissLovedoctor ? demande Kim.

Je soupire encore plus lourdement. MissLovedoctor vient justement de quitter cette table sans prodiguer aucun de ses sages conseils et je n'ai pas l'intention de la contacter sur son forum pour avoir son avis. D'ailleurs, je pourrais, si j'étais susceptible, me vexer que mon cas l'intéresse si peu qu'elle nous laisse en plan, alors que je suis en pleine Bérézina sentimentale.

- Va parler à Neil, me conseille Kim.
- Et pourquoi j'irais ?
- Tu te sens bien, là tout de suite ?

Si je considère mes mains qui se tordent l'une dans l'autre, mon ventre qui fait des nœuds et mon cœur qui tricote des mouchoirs dans ma poitrine, plus mon regard qui se tourne désespérément vers la fenêtre de la chambre de Neil à l'étage, pas vraiment. Je me sens même hyper mal.

– Je tiens à lui, commencé-je, plus que je ne le pensais.

– Bon, ça, ce n'est pas nouveau. Si tu as des doutes là-dessus, tu nous demandes ! De toute façon, c'est écrit sur ta tête depuis quelques jours et on peut te le confirmer Ivy et moi : tu es grave amoureuse.

Alors tout le monde peut le voir ?

Malgré moi, je porte les mains sur mon visage. Kim éclate de rire, ce qui attire aussitôt l'attention d'Alison vers nous. J'ai l'impression de voir ses oreilles s'allonger en cornet acoustique modèle XXL.

– Mais comment je dois faire ? chuchoté-je.

Est-ce bien moi, Mia l'indépendante, qui suis en train de demander de l'aide ?

- Et si tu allais juste lui dire ce que tu viens de me dire, que tu tiens à lui ?
- Ah non ! résisté-je en m'accrochant presque à ma chaise.

- Et pourquoi pas ?
- Parce que ce n'est pas possible. Je ne veux pas être comme ça.

Kim me fixe avec douceur, m'engageant à poursuivre.

- Je ne veux pas souffrir à cause d'un mec. Regarde comme je me sens mal uniquement parce qu'il a quitté cette terrasse sans me regarder, confié-je à voix de plus en plus basse. C'est la honte !
- Et si tu restes assise là, tu crois que tu seras moins mal ? sourit Kim avec tendresse.

Je hausse les épaules.

- Au moins je ne pourrais m'en prendre qu'à moi et je pourrais gérer.

Super ! Complètement control freak !

- Si tu le dis, sourit Kim.
- De toute façon, je ne peux pas avoir confiance en un mec qui au moindre quiproquo à la con lancé par une conne se barre !

Quand Kim secoue la tête d'un air compréhensif, j'ai l'impression d'être un enfant en train de faire un caprice.

- Et lui non plus n'a pas l'air de me faire trop confiance ! Regarde qui il s'est empressé d'écouter, dis-je en lançant un regard vers Alison.
- Il a peut-être eu peur de te perdre... Tu n'aurais pas eu la même réaction ?

Moi ? Mais je ne lui adresserais plus jamais la parole de ma vie s'il recevait des cartes d'une autre fille pour la Saint-Valentin !

- Si, peut-être, admetts-je. Mais je ne veux pas être comme ça, douter, avoir mal, me sentir perdue...
- Désolée, mais ça fait parfois partie du package, il n'y a pas que le cœur qui bat et les mains moites... compatit Kim. Il faut juste admettre que l'on navigue à vue, sans tout à fait savoir où l'on va.

Je fais une petite moue dubitative en pensant qu'elle sait de quoi elle parle.

- Putain, Kim, c'est vraiment compliqué d'être amoureuse.
- À qui le dis-tu !
- Si j'avais su, je n'aurais jamais...

Mais jamais quoi ? Pris l'avion, été en Floride, aidé mes amis en difficulté ?

Kim éclate de rire. Alison me jette un nouveau regard narquois.

Parce que tu crois encore qu'on choisit ? se désole ma petite voix.

Ben oui j'aurais pu rester chez moi, bien enfermée avec ma petite vie, et à l'abri de tout sentiment !

Ma conscience lève les yeux au ciel.

Mais je n'aurais jamais senti cet immense enthousiasme à l'intérieur de moi, cet appétit de vivre, ce sentiment incroyable d'une force nouvelle, cette sensation de traverser la vie sur un nuage ensoleillé ni cette certitude qui me pousse à me lever sous le regard approbateur de Kim et à me diriger vers la maison.

J'ai envie que ça aille plus loin avec Neil.

Et au fond du fond du fond, je voudrais que ça ne s'arrête jamais.

Je cours presque dans l'escalier. Au moment où j'arrive devant la chambre de Neil, Ivy en sort, un air très confus sur le visage. De vilaines pensées tentent une percée dans mon crâne : *est-ce qu'elle... avec Neil ? C'est quoi, ce délire ?*

– Mia, je suis désolée, s'excuse-t-elle.

Son regard embarrassé n'arrange pas mes tendances suspicieuses particulièrement exacerbées ce matin.

– C'était une blague, ajoute-t-elle. Je voulais accélérer un peu les choses.

Je ne comprends rien. Mais comme Neil vient d'apparaître dans l'encadrement de la porte, juste derrière elle, j'opine sans vraiment chercher à comprendre. Car une seule chose me paraît très claire en cet instant : si être amoureuse, c'est regarder toutes mes amies de travers dès qu'elles s'approchent de mon mec, je suis mal barrée.

Je rêve, se gausse ma petite voix, tu viens bien de dire « mon mec » ?

– Façon de parler, marmonné-je entre mes dents.

Ivy s'éclipse d'un pas léger. Devant la porte, un silence s'installe. Tout en suivant mon amie des yeux, je prends une grande inspiration avant de prononcer les mots que je pensais ne jamais entendre sortir un jour de ma bouche :

– Pour cette histoire de carte, ce n'est pas du tout ce que tu crois.

En moi-même je me maudis de ne pas trouver une autre entrée en matière, un peu moins cliché de la dispute conjugale, un peu moins rebattue par des milliers d'amoureux à travers le monde. Mais finalement, peut-être avons-nous tous le même problème ? Un souci de communication, une interprétation rapide de certaines situations qui nous poussent toujours à nous voir trompés ou trahis.

Enfin surtout moi...

Mais « nous » ? remarque ma petite voix en se retenant de ricaner, alors ça y est, tu fais partie de la grande confrérie de tous les amoureux du monde ?

– Je ne crois rien, je vois juste que tu as reçu un message d’amour et je sais que tu as souvent eu des appels qui t’ont contrariée, finit par répondre Neil. À toi de me dire si je dois m’inquiéter.

Son air penaud me touche. Alors il était inquiet ? Cet homme qui, tous les jours dans son travail, dirige, soutient, accompagne, et prend des risques pour mener à bien des projets entrepreneuriaux innovants se trouve déstabilisé parce que j’ai reçu une carte de Saint-Valentin ? Cette petite faille dans sa solide assurance m’émeut comme la découverte d’un repentir dans la perfection apparente d’une toile de maître.

– Non, assuré-je en soutenant son regard. Et je peux tout expliquer, à part comment cette carte est arrivée sous l’oreiller d’Henry.

– Oh ça ! Ce sont les aléas du courrier, sourit-il d’un air énigmatique. Mais entre, on ne va pas rester à discuter de ça dans le couloir !

Ses yeux bleus sont redevenus limpides et je n’y vois plus ce qui m’a troublée tout à l’heure, que j’ai pris pour de la froideur, mais qui n’était sans doute qu’un petit froissement d’ego douloureux. Et cela aussitôt me bouleverse : il a été jaloux ? Alors il tient à moi ? Et peut-être plus qu’il ne le voudrait, c’est pourquoi il est parti aussi précipitamment ?

Peut-être est-il lui aussi surpris par ce qui lui arrive ?

Scrutant son visage pour y trouver une réponse, je ne vois désormais que son regard confiant. Dans ses yeux, tout doute passager semble disparu : comme si la seule chose qui importait était que je sois là, devant lui. Quand il s’efface pour me laisser entrer, ma décision est prise. Je dois moi aussi lui faire confiance. Donc lui parler de Nicholas.

– J’ai en effet reçu cette carte avant de partir, commencé-je.

Reculant vers la fenêtre, il enfonce ses mains dans ses poches. Je me plante face à lui, les yeux dans ses yeux.

– Et elle m’a franchement énervée et je vais t’expliquer pourquoi, dis-je en m’échauffant un peu rien que d’y repenser.

Il sourit, presque amusé.

– Celui que je soupçonne de m’avoir envoyé cette horreur est quelqu’un dont je pensais, et souhaitais vivement, ne plus jamais avoir de nouvelles. Quelqu’un qui m’a fait du mal.

Son sourire disparaît.

– En fait je suis sorti avec un garçon assez longtemps, Nicholas. C’était mon premier amour.

Pas la peine non plus d’entrer dans les détails.

– Mais un beau jour, il a disparu sans prévenir ni laisser d’adresse et je me suis retrouvée seule avec des projets un peu faramineux en route et des échéances non moins colossales à payer, bref des trucs qu’on était censé assumer à deux, dis-je, étonnée de me confier aussi facilement.

Neil hoche la tête en silence.

– Et ce mec vient de refaire surface, d’où ses appels, ses messages et peut-être cette carte. Autant te dire que ça ne m’a pas du tout fait plaisir. Et ça me fait même un peu flipper, dis-je en baissant la voix. Parce que ça réveille des mauvais souvenirs et des choses que je croyais avoir réglées. Et je me sens coincée entre deux feux.

Neil hausse un sourcil.

– Parce que je voudrais bien qu’il me fiche définitivement la paix, sauf qu’avant j’aimerais qu’il me rende l’argent que je lui ai prêté, expliqué-je.

Ses yeux sont braqués sur moi comme un énorme point d’interrogation.

– Pas mal d’argent, confirmé-je, bien trop pour un type qui n’en vaut pas la peine. Alors tu vois, depuis cette expérience, la confiance, les trucs partagés, les projets d’équipe... j’ai du mal.

– J’avais compris, dit Neil en faisant un pas vers moi.

– Et je m’étais juré de ne jamais retomber amoureuse, murmuré-je en le regardant avancer.

Pas eu le choix, marmonné-je intérieurement à l’intention de ma petite voix qui demande sentencieusement ce qui m’a fait changer d’avis.

– Je peux comprendre, dit-il gentiment.

Son regard est si tendre que j’ai envie de courir dans ses bras.

– En fait c’est à cause de toi.

Neil semble surpris.

– Reste où tu es, sinon je ne pourrais pas continuer. En fait, j’étais sûre de moi en arrivant ici, je gérais tout, enfin à peu près, mais depuis que je t’ai rencontré, tout est différent. Je suis...

Ma gorge s’étrangle, je jette un regard vers la porte comme si je pouvais encore sortir et éviter que ne s’échappent les mots que je sens irriter ma bouche.

Continue, me soutient ma petite voix. *Tu y es presque !*

– Je suis très... enfin je veux dire, quand tu... mais en fait...

Putain, arrête de bafouiller, va droit au but et balance la sauce, harangue ma conscience transformée en coach intérieur.

– Je suis affreusement amoureuse de toi, prononcé-je d’une traite avec l’impression de vider un plein sac de cailloux, de mortier, de confusion et de soulagement. Et ça me fait très peur...

Il reste immobile et me fixe en silence. Ses yeux me semblent d’un bleu plus intense, comme si leur couleur s’était soudain concentrée. Hyper inquiète, je me mords les lèvres en me retenant de baisser les yeux. J’ai l’impression d’être comme dans ces rêves où soudain on se rend compte qu’on est tout nu au beau milieu de la foule et qu’on n’a nulle part où se cacher.

Eh ben tu vois ! se réjouit ma conscience.

Oui mais si ça se trouve, je viens de griller tous les fusibles de mon cœur. Et mes dernières cartouches, parce que qu’est-ce que je fais si Neil me rejette ? S’il se moque de moi. Ou pire s’il ne réagit pas ?

Mais son regard de velours m’enveloppe, rassurant et chaud. Et avant même qu’il ne me prenne dans ses bras, j’ai l’impression qu’il me serre contre son corps solide.

– Moi aussi, ça me fait peur, dit-il en embrassant mes cheveux.

Je n’ai pas le temps de m’interroger sur le sens exact de ce « moi aussi », parle-t-il de moi, de lui, de nous ? Car il pose ses lèvres sur les miennes. Je ferme les paupières, envahie par une merveilleuse sensation d’accord avec moi-même, comme si j’avais, en livrant mes sentiments, trouvé un point d’équilibre jamais atteint. Puis quand notre baiser devient passionné, je suis complètement chavirée par tout l’amour que je ressens, comme si tout mon corps se mettait à chanter à pleins poumons.

– Il y a juste une chose que tu ne m’as pas dite, dit-il en écartant doucement ses lèvres des miennes.

Je rouvre les yeux, un peu inquiète. Mais les siens sont doux et aimants.

– C’est vraiment ton anniversaire aujourd’hui ? Note que je me doutais un peu que c’était ces jours-ci, petit Verseau...

Alors il a entendu Alison. Mais je m’en moque et j’acquiesce en me blottissant contre lui. Les seules choses qui comptent maintenant sont ses bras qui m’enserrent, la puissance rassurante de son corps contre le mien et sa voix qui murmure à mon oreille.

– Bon anniversaire, Mia.

Quand ses lèvres cherchent à nouveau les miennes, je commence à me dire que, finalement, j'aime bien mon anniversaire et je sais déjà que je me souviendrai particulièrement de celui-ci.

Ce sera à jamais cette date mémorable où j'ai dit à Neil Robertson que j'étais amoureuse de lui.

– Je sais qu'on ne demande pas ça à une femme, mais quel âge as-tu exactement ? chuchote-t-il entre deux baisers de plus en plus vibrants de désir partagé.

– 25 . Tu trouves ça trop vieux ? soufflé-je d'une voix rauque.

– Sénile, mais terriblement sexy...

Quand Neil me fait reculer jusqu'au lit où nous nous écroulons l'un sur l'autre, mes pensées s'égarèrent vers tous les anniversaires qui suivront celui-là et que j'aimerais déjà fêter aussi voluptueusement...

Un long moment plus tard, nous rouvrons la porte de la chambre de Neil pour en sortir, les cheveux en bataille, les joues roses et les sens encore palpitants de plaisir. Sur le palier, Neil prend ma main et l'embrasse presque cérémonieusement.

– Il faut que je t'avoue une chose.

Je le regarde, étonnée, craignant à nouveau un de ces chauds et froids que le destin semble nous avoir réservés pour ce séjour. Va-t-il à présent m'annoncer qu'il est marié et père de quatre enfants ? Qu'il rentre dans les ordres ou qu'il est muté sur Mars à partir de ce soir ?

– La première fois que je t'ai vue à l'aéroport, j'ai eu envie de te prendre la main et de te serrer dans mes bras. Tu avais l'air si épouvantée par ce qui arrivait !

J'acquiesce, un peu rougissante au souvenir de ma colère éruptive. Et en pensant à sa main que j'ai par la suite labourée de mes ongles, je souris.

– Tu as eu la version augmentée avec l'hélico...

– En fait, mon plan pour te séduire à tout jamais, c'était de te faire monter avec moi dans un truc qui vole et de t'y faire perdre la tête, chuchote-t-il avec un clin d'œil.

– Tu es machiavélique, dis-je en l'embrassant. Mais ça a marché, je plane complètement depuis...

– Je voulais juste te redire que je suis là et que tu peux compter sur moi, dit-il en redevenant sérieux.

Touchée, je hoche la tête. Mes doigts remontent vers mon cou, cherchant machinalement mon pendentif qui a toujours été un fidèle repoussoir en cas de trop-plein d'émotions. Au moment où je me souviens que je ne l'ai plus, je remarque les yeux de Neil, observant mon geste : une lueur sombre y brille, presque triste. Mal à l'aise, je saisis sa main.

– Je ne suis pas très habituée à compter sur les autres, dis-je comme une excuse.

Tu n’as pas plus vexant encore ? se désespère ma petite voix. *Cet homme est un cas unique, pas une généralité ! De plus, comme il te fait des appels du pied gros comme un porte-avions pour te dire qu’il est là pour toi, tu pourrais au moins faire l’effort de le distinguer de la masse des « autres » !*

– Mais j’ai confiance en toi, murmuré-je si bas que je m’entends à peine.

Pour toute réponse, Neil me serre longuement dans ses bras.

Non seulement il est beau gosse et hyper attentionné, mais en plus, il n’est pas rancunier, soupire ma conscience pour cacher son émotion.

Dès que je pose le pied sur le sol de la terrasse, Ivy se dirige vers moi. Avec un sourire, Neil lâche ma main et s’éloigne dans le jardin avec Anish et Alec.

– Je suis désolée, me dit-elle. C’est moi qui suis à l’origine de tout ce qui s’est passé.

Je lui souris béatement, c’est vrai que c’est finalement grâce à son plan de séjour que je suis raide dingue du type qui, à mes yeux énamourés, scintille comme un astre sur la terrasse, rendant transparents tous les autres mâles de la planète.

Mais que veut-elle dire exactement ?

– C’est moi qui, l’autre jour, ai mis ta carte sous l’oreiller d’Henry, reprend-elle. Je l’ai trouvée le jour de ta culotte dans le salon.

– Quoi, la carte était aussi sous le canapé ?

– Non, rit Ivy, gênée, dans ton imper.

Je revois alors mon amie sur la terrasse, en train de téléphoner, enroulée dans mon imper pour se réchauffer.

– Alors je me suis dit qu’un petit message d’amour bien placé ne pouvait que te forcer gentiment à t’expliquer avec Neil, donc à lui révéler tes sentiments. Mais je n’avais pas percuté qu’il avait changé de chambre. Donc c’est complètement loupé...

Son regard se pose sur Alison endormie sur son transat.

– Surtout quand ton « amie » s’est engouffrée dans la brèche...

– Au moins elle a de la suite dans les idées, dis-je en haussant les épaules.

Et on ne peut que souligner son sens de la récupération de tout incident pour atteindre son objectif : me dégommer ! À croire que c’était celui de sa présence en Floride.

– Non mais je suis vraiment désolée. J’ai tout expliqué à Neil avant que tu montes tout à l’heure. J’ai vraiment merdé. C’est tout moi, je m’emballe, j’imagine des trucs pour aider les autres et ça foire. Je suis vraiment nulle.

– Ivy, tu n’as rien foiré, rien du tout. C’est même mieux que ça. Grâce à cette histoire de carte, je lui ai dit ! dis-je fièrement.

Elle ouvre de grands yeux où se lit son incompréhension.

– Que j’étais amoureuse, articulé-je sans le son pour éviter qu’Alison n’entende.

Car même si elle semble dormir paisiblement, je me méfie de son sixième sens : celui de l’embrouille.

– Trop bien ! ! hurle Ivy en dansant sur place.

Je lève les yeux au ciel en voyant Alison sursauter.

– Merci Ivy, je pense maintenant que toute la Floride est au courant...

– Je suis désolée, mais je suis si contente, dit-elle en se retenant de battre des mains. Et tellement fière de toi !

– OK j’ai compris, dit Kim en nous rejoignant. Donc, tout est bien qui finit bien ?

– Ooh, on ne s’emballe pas tout de même, résisté-je.

– Ah merde j’oubliais que je parle à une fille qui avait juré de ne plus jamais être amoureuse pour le restant de ses jours, rit Kim. Mais je trouve qu’on devrait raconter ça à MissLovedoctor, parce que ses conseils, même indirects, ont marché !

Je lance un regard inquiet à Ivy : elle n’a rien dit à Kim ? Elle ne comptait quand même pas sur moi pour le faire ? Ivy fait une petite grimace, censée me rassurer.

– À propos de ça, il faut que je te dise...

J’ai l’impression de la voir se dandiner sur place sous le regard ironique de Kim.

– MissLovedoctor, c’est moi !

Je suis certaine que les copains de Flaubert en entendant l’écrivain affirmer « Madame Bovary c’est moi » ont eu le même sourire incrédule que Kim en ce moment. Et comme elle reste silencieuse, je me demande si elle a compris. Les traits crispés d’Ivy m’indiquent qu’elle se pose la même question.

– Les articles sur *Parlons d’amour*, le tchat, c’est mon travail, reprend Ivy courageusement.

– Et les horoscopes aussi alors, la coupe Kim.

Oups...

– Je suis désolée, je ne pensais pas que tu tomberais sur ce tchat !

– Tu sais, il n’y a pas écrit « Attention, amies d’Ivy, ne pas utiliser ! » sinon tu penses bien que je n’aurais même pas aimé savoir que c’était l’une de mes meilleures amies qui me répondait via un pseudo tandis que l’autre me prenait pour une imbécile !

Je fixe son visage cherchant si elle est fâchée, caustique ou va exploser d’une seconde à l’autre en nous agonissant d’injures.

– Ivy fait un super travail, dis-je sans mentionner que je le sais moi aussi depuis peu.

Ivy me lance un coup d’œil reconnaissant.

– Écoutez-moi bien. Même si je suis vexée pour les deux cents ans à venir que vous ne m’ayez rien dit, c’est aussi grâce à MissLovedoctor qu’Alec et moi avons pu tout mettre à plat. Et comme j’avais justement l’intention de remercier MissLovedoctor, autant le faire en direct, dit alors Kim avec un immense sourire. Alors je suis absolument ravie et flattée qu’elle soit parmi nous. Tu es une cachottière, mais je t’adore. Et ton job est vraiment génial !

Ivy rosit de plaisir.

– Mais pourquoi tu ne nous l’as jamais dit ?

Ivy hausse les épaules.

– Vous avez de super jobs, vous êtes douées, et moi c’est un peu nul.

– Putain, Mia, elle fait le job de l’éclate et elle a honte ! C’est vrai que vendre des slips de bain à quatre cents dollars pièce, c’est tellement plus prestigieux !

– Et faire avorter toutes les ventes de la plus belle maison de la région, ça nécessite un vrai talent, ris-je.

Mais mon rire se stoppe net dans ma gorge quand je vois apparaître Charlie sur le seuil de la cuisine. S’étirant bruyamment, Alison se lève pour aller vers lui.

– Tu disais Mia ? s’amuse-t-elle montrant ainsi qu’elle n’a rien perdu de la fin de notre conversation. Oh bonjour Charlie, comment allez-vous ce matin ?

Tanguant sur ses talons dans un mouvement de balancier, elle lui sort le grand jeu. Je sens d’ici Charlie se raidir : plutôt conservateur, il déteste qu’une femme le drague, et je pense avec mélancolie à nos fréquentes plaisanteries sur ses tendances ringard-macho qu’il affirme être génétiques dans son cas. Mais quand mon patron me lance un regard désespéré, je lui souris en faisant signe que je ne peux rien faire pour lui, amusée et heureuse de constater que notre ancienne connivence n’a pas complètement disparu.

Saluant mes amies, il avance vers la table sous le parasol.

– Oh tiens ! rit-il en apercevant la carte de Saint-Valentin abandonnée sur la table, et cause de tous les troubles de la matinée sur la table.

Neil, qui s'est rapproché de moi de son pas de velours silencieux, passe un bras autour de ma taille.

– Parfait, dit Charlie en apercevant son geste, on dirait que ma carte a fait de l'effet...

Ma carte ?

– Oui, Henry a été très touché de la trouver sous son oreiller, explique Alison avec un air candide.

– Oh, mais c'est très gênant, elle était destinée à Mia, rit Charlie en se tournant vers moi. Après notre conversation de la veille, je l'avais déposée dans ta boîte, c'était un petit clin d'œil pour te souhaiter un bon séjour !

Et moi qui me suis fait un film avec Nicholas...

Bon, mais ses SMS et ses appels, hélas, je ne les ai pas imaginés.

– Mais comment est-elle arrivée là ? s'amuse Charlie en m'interrogeant du regard.

– C'est une longue histoire.

– Une histoire de courrier du cœur, sourit Kim en regardant Ivy.

– Et à ma grande peine, d'erreur de destinataire, précise Henry en revenant sur la terrasse avec James.

– C'est clair que si je veux devenir facteur, il va falloir que je m'entraîne encore un peu pour la remise du courrier à la bonne personne... dit Ivy en baissant le nez.

– Ivy, tu es journaliste, ce n'est pas le moment de te reconverter, assurons-nous Kim et moi d'une même voix.

41. Oh my chakras !

– On y va ? me dit Charlie en regardant sa montre. On a un petit truc à régler tous les deux avant le rendez-vous avec les avocats.

Dans le silence qui suit, j’avale ma salive un peu trop bruyamment. Tout en se rallongeant sur son transat, Alison me lance un regard ironique, où je lis clairement son souhait que je me fasse remonter les bretelles, voire plus par mon patron. Je m’efforce de rester imperturbable et commence à suivre Charlie d’un pas digne, avec l’impression de partir au front.

Mais quand Neil me rattrape par l’épaule pour m’embrasser, là devant tout le monde, et chuchoter « on se voit tout à l’heure » à mon oreille, je ne peux retenir mon sourire enchanté ni un rapide coup d’œil en direction d’Alison.

Et malgré tous les beaux principes yogi de bienveillance et de non-violence, je me surprends à penser :

Et toc ! Prends ça dans les dents !

Puis je réalise ce qui vient de se passer : par ce baiser en public, Neil vient d’officialiser notre relation.

Sans te demander ton avis... remarque ma petite voix qui a le chic pour souligner ce qui aurait pu me faire bondir.

Mais autre temps, autres mœurs, une nouvelle Mia semble être née aujourd’hui, le jour de ses 25 ans, une Mia ravie que Neil ait pris la direction des opérations « communication en direction du groupe ».

Une Mia qui ne pique pas une crise devant un simple état de fait auquel elle adhère pleinement, précisé-je à ma conscience pour qu’elle cesse de me tirailler.

Et il aura fallu qu’on attende vingt-cinq ans pour en arriver là, soupire-t-elle en retour.

C’est donc le cœur chaviré et la tête triomphante que je rejoins Charlie, qui m’attend sur le seuil de la porte. Il m’observe longuement.

– Il me semblait bien qu’il y avait un truc de changé en toi, j’ai cru que c’était la coiffure, dit-il en m’ouvrant la portière de sa voiture.

Une fois assis, il continue à me fixer en hochant la tête. Dans la mienne, il n’y a qu’un visage et qu’un nom : Neil. Que j’ai envie de répéter à l’infini en vantant toutes ses qualités les unes après les

autres dans un sens puis dans l'autre et je suis certaine que je pourrais en trouver de nouvelles à chaque fois.

Charlie démarre sans un mot. En arrivant près du portail, il jette un regard sur la voiture accidentée de Kim.

- On dirait qu'il y a eu des bouleversements ici, dit-il comme pour lui-même.
- Si tu savais !

Il me regarde bizarrement. Je meurs d'envie de lui avouer que je suis raide dingue amoureuse de Neil, que je suis heureuse et complètement survoltée, que je ne pense plus qu'à ça et que le reste du monde a complètement disparu de mon horizon tellement je me focalise sur ce qui m'arrive. Mais c'est ma vie privée. Et Charlie est là pour le boulot. Il s'est déplacé en Floride pour ça, pas pour m'entendre parler de mes émois, battements de cœur et autres petits oiseaux qui chantent dans ma tête depuis plusieurs minutes.

Il est aussi là pour me passer un savon que je m'apprête à subir sans un mot.

Ceci dit, vu ce qui vient de se passer, j'ai l'impression qu'une cape de bonheur vient de tomber sur mes épaules, m'enveloppant d'une protection magique qui me fait considérer le monde avec une distanciation nouvelle. Alors il a suffi que j'accepte mes émotions et mes sentiments pour devenir sereine ? Et moi qui cherchais à les réprimer, si j'avais su ! Je me promets d'en parler à Grandma.

- Tu m'entends ? Ça fait trois fois que je te demande où je dois tourner pour Wales Park, dit Charlie. Mon GPS ne marche plus.

Je remarque alors que la voiture est à l'arrêt devant le rond-point menant à la nationale.

- C'est à droite, dis-je en m'excusant d'un sourire que j'essaie de réprimer un peu tant il est lumineux.

Pourtant je ferais peut-être bien de m'inquiéter un peu... Car Charlie veut visiblement me mettre devant l'objet de mon crime.

Quand la bâtisse apparaît au détour du chemin, cernée de ses palmiers et de son flamboyant en bourgeons, avec ses volets verts un peu fanés et son clocheton désuet, je ressens le même émerveillement que la première fois où je l'ai vue : j'adore cette maison.

- Ils vont vraiment la détruire, tu crois ? demandé-je, inquiète. Ce serait triste.

Charlie me lance un regard étrange, comme s'il apercevait soudain la nouvelle femme que je suis en train de devenir : sensible et acceptant de l'être.

- Bien, me dit-il quand nous sortons de la voiture, on a une petite discussion à avoir toi et moi.

Mes jambes flageolent un peu, mais ce n'est pas le moment de flancher, je dois assumer et étonnamment je me sens forte comme jamais.

– Écoute, Charlie, je suis désolée, j'aurais dû t'en parler tout de suite.

– En effet, dit-il en avançant le long de la maison pour en faire le tour.

– Quand ce type m'a fait cette... proposition, j'ai pensé que je devais gérer ça toute seule et que ça ne valait pas la peine de t'embêter avec ça.

Je baisse le nez, comprenant que je ne peux pas passer sous silence ce qui m'a aussi traversé l'esprit.

– Même si j'avoue que j'ai pensé à ce que ça ferait à mon compte en banque d'accepter...

– À court terme, un Palmborg certainement réjouit, mais par la suite, beaucoup d'ennuis, dit Charlie d'un ton compréhensif.

– Je n'ai pas hésité, tu sais, dis-je d'une voix ferme. Je lui ai dit tout de suite que c'était malhonnête.

Charlie hoche la tête.

– Ce qui est vrai.

– Et inacceptable.

– Tu as bien fait, mais par sécurité nous allons le redire à ce monsieur.

Je m'immobilise, un peu surprise : Robin Dach va venir ?

– Mais avant, je voudrais que tu comprennes bien une chose : si on travaille ensemble, on se fait confiance, dit Charlie. Ça sous-entend, entre autres choses, qu'on respecte les mêmes valeurs et concrètement qu'on partage les infos en temps réel. Toutes les infos, quelles qu'elles soient. Le principe, c'est qu'à aucun moment, on ne puisse douter du total professionnalisme de l'autre. C'est ça, travailler avec moi, et pas autrement.

– Je suis d'accord, dis-je. Et je suis désolée de...

– L'incident est clos, me coupe Charlie. En revanche j'en connais un qui va passer un sale quart d'heure.

Stupéfaite, je regarde Charlie sortir son téléphone de sa poche.

– Monsieur Dach, dit-il d'une voix sympathique, j'ai beaucoup réfléchi depuis votre aimable appel de l'autre jour... Et j'aimerais que vous me précisiez les conditions de l'offre que vous avez faite à mon associée.

Après un silence, Charlie reprend, d'une voix presque suave :

– Chez nous à New York, ce que vous proposez s'appelle une malversation. Assortie d'une tentative de corruption. Et avec ça, on finit au mieux en prison ou, si nous étions ce que vous croyez que nous sommes, c'est-à-dire des malfrats, au fond de la baie de l'Hudson avec les deux pieds dans

du béton...

Immobile, je continue à fixer Charlie.

– Des menaces ? Oh non, juste un petit rappel de la déontologie de notre métier, sourit Charlie.

Je n'entends pas les réponses de Robin Dach, mais j'imagine qu'il se défend en m'accusant.

– Hélas, je ne peux que vous répéter ce que je vous ai dit l'autre jour : j'ai toute confiance en mon associée. Et elle me confirme ne jamais avoir accepté ni même considéré votre proposition, si tant est que l'on puisse employer ce mot bien trop noble pour vos plans frauduleux.

L'autre doit continuer d'argumenter.

– À votre place, je n'essaierais même pas. Car mon confrère à Miami, celui que vous avez mandaté pour votre recherche de bien, m'a fait suivre la copie du contrat d'exclusivité que vous avez signé avec lui. Traiter directement avec un autre agent immobilier, et qui plus est celui du vendeur, pourrait vous causer de sérieux ennuis auprès des tribunaux, d'autant plus si les juges apprenaient que vous avez essayé de nous acheter.

Charlie soupire d'un air ennuyé.

– Eh oui, je dis « nous » car nous sommes une équipe, petite, mais solidaire, dit-il avec un clin d'œil dans ma direction. Et je n'ai qu'un conseil à vous donner : vous faire tout petit avant que je ne vous enlève à jamais l'envie de devenir propriétaire d'un bien immobilier où qu'il soit aux États-Unis. Oh, une petite chose avant que nous ne nous quittions : je vous passe mon associée et je vous remercie de vous excuser de l'avoir insultée et calomniée auprès de moi.

Charlie me tend son téléphone avec un sourire victorieux.

– Ce monsieur souhaite te parler.

Au bout du fil, un silence puis un raclement de gorge et enfin une voix d'outre-tombe.

– Je vous présente mes excuses, mademoiselle. Tout ceci est un malentendu.

Puis il bafouille une explication embrouillée avant de conclure que, finalement, ce n'est pas pour lui le bon moment pour acheter. Charlie m'interrogeant du regard pour savoir si Robin Dach s'est exécuté, j'opine. Il récupère son téléphone et, reprenant la communication, il raccroche après un au revoir glacial.

– Ce type est un malotru qui ne mérite pas cette maison ! conclut Charlie avec un sourire.

Une demi-heure plus tard, Charlie gare sa voiture devant un immeuble des années trente qui se

trouve juste à côté du désormais célèbre motel. En sortant de la voiture, je souris en pensant à Alec et à Kim et à leur réconciliation qui a eu lieu ici même, à l'endroit où je pensais qu'il avait trahi mon amie.

Comme quoi il ne faut pas se fier qu'aux apparences...

Dans le cabinet d'avocats qui occupe tout le cinquième étage, une secrétaire nous fait entrer dans un immense bureau vitré sur trois côtés. Autour d'une longue table noire, deux types en costume gris et lunettes légèrement teintées sont déjà installés, ordinateurs portables devant eux et l'air très affairé.

– Ce sont les acheteurs ? murmuré-je à Charlie, un peu intimidée par leur allure sérieuse.

Main tendue vers eux, il ne me répond pas.

– Julius Sullivan, du cabinet Sullivan & Cohn, se présente le premier, suivi du deuxième dont je n'entends pas le nom.

Leur visage lisse semble de marbre, presque identique : l'incarnation de la rigueur et de la loi.

– Nos clients vont arriver d'une minute à l'autre, précise l'un, attisant ainsi ma curiosité. Selon leurs souhaits, nous avons mis en place les statuts de la société qui se porte acquéreur du bien. Tout a été déposé au Secretary of State de l'État de New York, mais entre l'enregistrement et les formalités de publicité, cela peut prendre de sept à neuf semaines.

– Évidemment, cela n'empêche pas la société Oh my chakras d'exercer son activité commerciale et ni le conseil administration de prendre des décisions, complète l'autre.

– Je n'ai pas bien compris le nom de la société, dit Charlie tandis que je me retiens de pouffer de surprise.

C'est quoi ce nom ?

– « Oh my chakras », vous voulez vérifier sur les statuts ? répète un peu agacé le dénommé Sullivan en agitant un dossier sur lequel je distingue un logo en forme de fleur de lotus.

Aussi stupéfaits l'un que l'autre, Charlie et moi nous regardons en imaginant déjà voir débarquer une bande de bonzes chauves en robe orange en guise d'acheteurs, quand un homme en cravate fait son entrée. Je reconnais l'avocat du vendeur que Charlie salue chaleureusement. Le nouvel arrivant hoche la tête en écoutant le résumé fait par ses confrères. Comme il s'étonne de l'absence d'un agent immobilier représentant les acheteurs, Sullivan nous explique que, ses clients résidant eux aussi à New York, ils ont pris le même agent afin de ne pas ralentir la procédure d'acquisition.

Ce qui va augmenter la commission de Pritchard Estates, ne puis-je m'empêcher de calculer.

Charlie hoche la tête pour confirmer. Je suis tout de même étonnée car ce genre de pratique est assez exceptionnel. Les acheteurs ont généralement leurs propres agents, chargés de trouver le bien

de leurs rêves et de les conseiller dans leurs recherches.

Je me rends compte alors que par un curieux hasard ou par négligence, aucun de mes confrères ne s'est déplacé lors des visites et je le regrette, car s'ils avaient fait leur job jusqu'au bout et pris le temps d'accompagner leurs clients, cela m'aurait évité des situations désagréables.

Mais c'est sans doute une affaire de fibre commerciale plus ou moins développée... et sur ce point Charlie est intraitable : on ne lâche jamais un client tout seul !

La preuve : Robin Dach et ses tentatives de magouille...

– Nos clients sont en bas, dit l'avocat en lisant un message sur son portable. Nous allons pouvoir finaliser la promesse de vente dès qu'ils seront avec nous. La signature finale se fera dans quelques semaines à New York. Pas de questions ?

Penchés sur leurs dossiers étalés sur la table, Charlie et l'avocat du vendeur font signe que non.

– Que comptent-ils faire de cette propriété ? demandé-je.

Sous-entendu avec un nom pareil ?

Et repensant aux propos de Henry et James, j'ajoute un peu inquiète malgré mon envie de rire :

– Ils ne vont pas raser la maison ?

– Ils comptent la rénover et en faire un...

Je souris, rassurée, tandis que Sullivan appuie sur le clavier de son ordinateur pour lire d'une voix monocorde :

– Centre de réinsertion par l'activité économique et lieu de vie social, accessible à tous, dans l'objectif de favoriser les liens, le partage et l'échange.

Charlie lève le nez du dossier qu'il était en train de lire. Je reste bouchée bée.

– Les statuts prévoient la mise en place d'un conseil d'administration coopératif, comprenant un collectif représentant des habitants de la région, une association locale de réinsertion et des membres de la famille. On y trouvera une boutique, un restaurant solidaire, un repair café, une bibliothèque, une salle de projection, des espaces de formation, de coworking, d'apprentissage des technologies numériques, un jardin partagé et un potager bio...

Mais on dirait ce que j'avais listé le jour où je me suis un peu énervée contre le premier client et surtout contre Neil et Anish avec leurs plans de résidence de luxe ?

– Mais aussi des chambres d'hôtes, une piscine et une salle de yoga, continue l'avocat, imperturbable.

Charlie se tourne vers moi, comme si j'avais une responsabilité dans tout ça et que yoga et moi ne faisions qu'une seule et même personne. Son visage exprime la stupéfaction, mais pas autant que le mien quand j'entends :

– Certaines choses n'étaient pas dans ton projet Mia, désolé de l'avoir un peu dénaturé, s'excuse une voix de velours que je reconnais entre mille et qui me met le cœur en transe.

Enchantée par ce que je suis en train de comprendre sans me le formuler clairement, je me tourne au ralenti. Neil, Anish et Stephen sont devant nous.

Trois gravures de mode.

Mais je ne vois que Neil. Les cheveux plaqués en arrière, son visage hâlé impeccablement rasé, il porte un costume trois-pièces bleu marine à fines rayures bleues. Ses yeux bleus magnifiques brillent de satisfaction devant ma surprise.

– James et Henry m'ont conseillé de faire un vrai potager pour le resto et le numérique et les technologies, c'est ma contribution personnelle au projet, poursuit-il en serrant la main de tous les avocats.

Avant de s'asseoir, il pose une main sur mon épaule, ce qui fait sourire légèrement Charlie, puis il s'installe entre Stephen et Anish.

– Mon banquier et mon frère, avec lesquels je me suis associé pour ce projet, dit-il pour présenter les deux hommes à ses côtés.

Je remarque alors l'air fier de Stephen, mais aussi son élégance : comme Neil et Anish, il porte un costume à la coupe raffinée. Amusée par ce changement d'allure radical, j'admire les trois hommes que je côtoie depuis plusieurs jours en short, tongs et maillot de bain.

Et pour l'un d'entre eux, celui qui monopolise tous mes regards, je l'ai aussi vu en toute et parfaite nudité.

Malgré cette évocation troublante, ma nature profonde finit par se réveiller ainsi qu'un petit reste de susceptibilité.

– Mais tu aurais pu me prévenir ? Enfin nous prévenir ? dis-je en montrant Charlie.

D'un haussement d'épaules, mon patron fait signe que tout va bien pour lui.

– Tout s'est fait très vite. Et la décision finale ne dépendait pas que de moi, mais de la holding familiale que mes avocats sont en train de mettre en place avec Stephen et ma mère.

Sa mère ? !

Je jette un coup d'œil vers Stephen qui écarte les mains genre « je ne comprends pas tout non plus,

mais j'accepte ce qui arrive... ».

– Mais si tu veux bien, on s'occupe de la paperasse d'abord et on discute tous les deux après ? s'excuse Neil avec un sourire.

Tous les deux ?

Charlie se racle la gorge pour masquer son petit rire. Moi, qu'on s'explique plus tard me va très bien car il va me falloir plusieurs minutes pour me remettre du choc : Neil et Oh my chakras ne font qu'un...

Écoutant d'une oreille les explications du montage financier, fiscal et juridique de Oh my chakras, je me tais, fascinée par le Neil que je découvre, soudain transformé en homme d'affaires clairvoyant, avisé et charismatique. Car à la façon dont il dirige sans en avoir l'air les opérations, interrogeant les uns et stimulant les autres par sa vivacité, je devine quel genre de personne il est en milieu professionnel : un leader, le genre d'homme débordant de projets et d'enthousiasme et que l'on a envie de suivre.

Et je ne parle que du professionnel...

Complètement sous le charme, je les écoute puis les regarde signer le protocole d'achat les uns après les autres. Quand tous les hommes se lèvent pour se serrer la main en hochant la tête, je me lève aussi, presque par réflexe, un peu déboussolée. Stephen semble lui aussi perdu, je me glisse à côté de lui et lui serre le bras.

– Je ne comprends rien à ces histoires de *business plan*, chuchote-t-il, mais ça a l'air bien non ?

– Tu parles !

Après avoir raccompagné l'avocat de l'acheteur, Charlie fond sur moi, bras ouverts.

– Eh bien, quelle surprise ! Une vente rapide, efficace, et un beau projet ! dit-il en me prenant par les épaules. Mia, je te félicite, je te remercie, je me réjouis de travailler avec toi et au nom de Pritchard Estates, je t'embrasse.

Un peu gênée par le souvenir de mes bévues, je rosis.

– Tu es le meilleur patron du monde, chuchoté-je à son oreille.

– C'est parce que tu le vaux bien. Mais dis-moi, ton histoire avec le beau milliardaire, c'est du sérieux alors ? demande-t-il en observant Neil qui discute avec Anish et ses avocats dans le couloir.

– Mais comment sais-tu que... ? dis-je un peu stupidement en pensant à toutes les démonstrations d'intimité et de proximité que Neil donne sans compter depuis ce matin.

Ya vraiment que toi pour penser que personne ne voit rien, s'exaspère ma petite voix.

– J'ai un peu regardé sur Google, explique Charlie devant mon air idiot.

Quoi ? Notre histoire figure déjà dans les actus people à côté des amours médiatisés des Kardashian !

Comme je rougis jusqu'à l'intérieur des oreilles, Charlie me rassure sur le résultat de ses recherches.

- Mais d'après ce que j'ai pu lire, notre acheteur n'aura pas de problème d'apport personnel ou de refus de crédit par sa banque. D'ailleurs, je te l'avais dit : à la Saint-Valentin, les milliardaires font des achats immobiliers et sortent en bande, rit Charlie.
- Dans le cas présent, en paire, précisé-je quand Anish et Neil reviennent vers nous.
- Pauvre M^r Palmborg, soupire Charlie. Il n'avait aucune chance face à un Neil Robertson...
- Mais arrête, Palmborg n'est pas amoureux de moi ! chuchoté-je en pensant qu'il va falloir que je calme encore un peu les ardeurs castratrices de mon banquier avant que mon pourcentage sur la commission sur la vente ne tombe réellement dans mon portefeuille.

Comme s'il m'avait entendue, Charlie ajoute d'un air triste :

- Je vais virer une avance sur ton compte, ça l'aidera peut-être à se consoler.

Puis, avec un clin d'œil, il éclate de rire.

- Et moi, à me remettre à flot ! Merci, dis-je, sincèrement touchée que Charlie pense à me verser un acompte, avant même que je ne lui demande.

Soulagée à l'idée que mes soucis d'argent soient presque derrière moi, je respire en ressentant ma tranquillité d'esprit revenir. Toutefois, en regardant Neil approcher, je repousse le spectre de Nicholas qui tente de se faufiler avec le mot « argent ».

- Bon, voilà une première étape, se réjouit Neil. Maintenant il faut juste que j'arrive à convaincre ma mère de participer à un projet capitaliste soutenu par les ambitions matérialistes de la finance mondiale ici présente.

S'inclinant sous l'hommage, Anish fait une petite grimace amusée. Neil se place tout naturellement à côté de moi. Et quand il pose une main sur mes reins, je ne deviens pas pivoine.

- Mais la portée solidaire et spirituelle de Oh my chakras devrait la rassurer sur nos intentions, ajoute-t-il en caressant mon dos.
- Je me charge de lui expliquer si tu veux, propose Stephen. Mais tu vas faire quoi exactement ?
- Moi, rien ! Enfin, gérer, organiser, investir et soutenir le projet ! Mais toi, tu vas devoir bosser... On a besoin d'un prof de yoga... et c'est toi qu'on veut, parce que, d'après mes sources, tu es le meilleur, dit-il avec un regard appuyé dans ma direction.

J'acquiesce, bien consciente d'être la source en question. Mais des larmes me montent aux yeux en apercevant le visage ébahi puis bouleversé de Stephen. Il hoche la tête et sourit, incapable de dire un mot. Imaginant sa gorge nouée, je lis dans ses yeux toute sa tendresse et sa reconnaissance pour ce

frère qui, une nouvelle fois, lui tend la main.

– Et justement, ce qu’on veut dans ce projet, c’est le meilleur en tout : ce n’est pas parce qu’on est dans une démarche « sociale » qu’on ne doit pas proposer les meilleurs produits, les meilleurs services et les meilleurs formateurs, dit-il en souriant tranquillement à son frère. Au contraire !

Quant à moi, je suis estomaquée. Ce n’est pas le genre de trucs auxquels je pensais que Neil ou même Anish réfléchissaient, imaginant plutôt que des types comme eux étaient uniquement dans la recherche de profit et de rentabilité.

Comme quoi mes préjugés sont encore une fois à remiser...

– Quelqu’un nous ayant fortement conseillé de nous appuyer sur le local, nous avons recherché des partenaires sur place. Nous avons déjà le soutien et la participation du service insertion de la région, d’une association de retraités militant pour la formation tout au long de la vie et d’un centre pénitentiaire voisin. James et Henry ont accepté d’être les « parrains » du centre, et peut-être qu’on pourrait demander à ta grand-mère des conseils pour le potager et le jardin collectif, dit Neil en se tournant vers moi.

– Nous avons aussi convaincu un grand chef new-yorkais d’ouvrir sur le site son école de cuisine. L’ensemble, avec le resto et la gestion des chambres d’hôtes, fera partie d’un grand chantier de réinsertion où de nombreuses entreprises de la région vont être impliquées. Le webzine de Chloe aura des bureaux ici et Alec y animera des ateliers d’écriture, et il y aura aussi une boutique avec des produits de luxe pour attirer les riches bobos new-yorkais, sourit Anish.

– C’est énorme ! dis-je, émerveillée.

– Grâce à toi ! Même si on t’a un peu piqué l’idée, tu es à l’origine du projet, dit Neil en embrassant mes cheveux.

La capacité de Neil à transformer en concret ce qui n’était qu’utopie un peu provocatrice de ma part me stupéfie et me rend franchement fière d’être l’étincelle, même lointaine, de ce beau projet.

Et à la façon dont Neil me regarde, je devine qu’il l’a en grande partie fait pour me prouver quelque chose. Une façon de relever le défi que je lui avais lancé. Et que ce soit pour moi, – peut-être pour me plaire ? – me fait fondre...

– Mais comment as-tu fait pour monter tout ça aussi vite, la société, le financement, les contacts sur place ?

– Je sais que tu me prends pour un glandeur qui passe son temps à acheter des téléphones hors de prix et des tiges filetées, sourit Neil, mais je bosse !

42. Avec tout notre amour

À la maison, c'est l'effervescence. Dans la cuisine, Ivy prépare de quoi sustenter un bataillon d'affamés, Alec aligne des verres en pyramide pour y faire couler un cocktail de sa composition, Kim accroche des guirlandes de roses autour de la terrasse. Et Gillian dresse une table de banquet avec des assiettes couvertes d'angelots énamourés. Fidèles à leur image, et à ce point-là cela tient véritablement de l'identité culturelle, les Mayden restent scotchés dans leurs transats, l'un sur son téléphone, l'autre à limer ses ongles.

Ou ses griffes ?

- On vous attendait pour le barbecue, j'ai commencé à faire mariner l'alligator, dit Henry dès qu'il aperçoit Anish.
- Pauvre bête, plaisanté-je.
- Mon Dieu que vous êtes beaux ! admire Henry en tournant autour des trois garçons, ustensile de cuisine à la main. À croquer !
- Mais laisse-les donc tranquille, gronde James.
- Fini le travail, on va se changer, sourit Neil en montant l'escalier quatre à quatre.

Henry les suit des yeux dans l'escalier : je reste moi aussi immobile, fasciné par le spectacle de son corps en mouvement, fesses et jambes inclus...

- C'est vraiment la fête permanente avec des garçons comme ça, rit Henry. Tout s'est bien passé ?
- Un véritable coup de théâtre...
- Oh la surprise a marché alors ! s'exclame James. Vous n'aviez rien vu venir ?
- J'avoue que j'étais concentrée sur mes acheteurs à problème, ris-je. Mais vous êtes des cachottiers.
- On a tous nos petits secrets...

J'acquiesce en souriant. Mais les miens sont, depuis peu, éventés et étalés au grand jour, ce qui, contre toute attente, me plaît.

Tout en racontant le scoop de la vente à Kim et Ivy dans la cuisine, je rallume mon téléphone que j'avais mis en mode avion pendant la transaction. Le signal de réception d'un message retentit, aussitôt suivi d'un autre. Avec un soupir et peu d'illusions sur l'expéditeur, je regarde ce que Nicholas a trouvé de nouveau pour tenter de me pourrir mon anniversaire.

[Mia, quand daigneras-tu me répondre ?
Je vois que ton orgueil t'empêche toujours autant d'être libre et disponible
pour ce qui pourrait être bon pour toi. Ton attitude fermée est contre-productive.
Quand nous voyons-nous pour parler de tout ça et de la façon dont tu te conduis ?]

L'anniversaire, il a oublié et c'est tant mieux, mais son culot me coupe le souffle.

[Tu ferais mieux de sortir de ta haine et de ta colère...

Regarde ce que tu as reçu au lieu d'essayer de me rendre responsable de tes malheurs, c'est le meilleur chemin vers la paix et vers une vie plus heureuse avec toi-même et les autres. Nic]

Au secours !!! Ce type est un malade mental grave...

J'en suis estomaquée : alors qu'il n'est même pas capable de se conduire honnêtement avec moi, Nicholas joue le prédicateur et me fait la morale ? Il n'a pas l'impression de renverser un peu les rôles ? Mais là où il se met le doigt dans l'œil c'est que, justement, je fais ce qui est bon pour moi. Et que seul mon orgueil et les regards de mes copines braqués sur moi m'empêchent de ne pas lui envoyer en express une ribambelle aéroportée d'insultes, combinée à un missile nucléaire pour le réduire instantanément en poussière.

Ni une ni deux, je décroche mon téléphone.

– Salut Nicholas.

– Oh Mia, enfin tu deviens raisonnable et tu comprends où est ton intérêt, commence-t-il d'une voix douce.

Je ne lui laisse pas le temps de continuer.

– Tes boniments, tu te les gardes. Maintenant tu m'écoutes et tu te tais. Tu m'envoies encore un SMS, un mail ou une carte de Saint-Valentin, je te fais poursuivre pour harcèlement.

Ma mauvaise foi me fait rire toute seule.

– Tu te pointes chez moi, à mon bureau, ou n'importe où ailleurs, j'appelle les flics. Je n'ai pas l'intention de te revoir, ni par haine ni par colère, mais tout simplement parce que c'est inutile. Notre relation est terminée depuis longtemps.

Galvanisée par les hochements de tête approbateurs de Kim et Ivy, je poursuis d'une voix claire.

– Et pour l'argent que tu me dois, tu verras ça avec mes avocats.

Au bout du téléphone, il tente d'intervenir.

– Je te souhaite une bonne journée. Au revoir.

Quand je raccroche, un immense sentiment de soulagement m'envahit, comme une libération. J'aurais dû faire ça depuis longtemps. Mais je n'avais pas la force, j'avais peur de je ne sais quoi, qu'il me menace, qu'il m'entourloupe, qu'il m'embrouille, qu'il me culpabilise, me poursuive indéfiniment et que, jouant sur ma peur, mon malaise, et finalement ma solitude pour gérer le problème, il ne me rembourse pas.

Mais à présent, après cette mise au point, chaque chose semble revenue à sa place. Tout ce qui me restait de ressentiment s'est envolé et ne reste qu'un problème juridique et comptable que des gens dont c'est le métier vont régler. Mais Nicholas avait raison sur un point : la colère qui perdurait en moi maintenait un lien entre lui et moi. Et celui-ci vient de se rompre définitivement.

À partir de cet instant, Nicholas et sa réapparition n'ont plus aucune emprise sur moi.

– Bravo Mia, tu l'as défoncé ! dit Ivy.

– Un type comme ça ne comprend que la force, soupire Kim. Maintenant il va te foutre la paix.

– Il a intérêt parce que désormais c'est à la justice qu'il va avoir affaire. Et je ne pense pas qu'il va pouvoir leur faire le coup de la colère qui les aveugle pour obtenir des délais de paiement !

– Mais tu as un avocat ? demande Ivy en plissant le nez.

– Je vais demander à quelqu'un qui en connaît, dis-je avec une petite moue.

Admiratives, mes amies opinent : elles savent comme moi combien demander à quelqu'un a toujours été assimilé dans ma philosophie de vie à sentiment de dépendance et perte d'autonomie. Mais les temps ont changé depuis que j'ai 25 ans.

– Exit Nicholas, reformule autrement Kim.

Quand Neil redescend, je me tourne vers lui, comme un tournesol vers le soleil.

L'amour te rend poète ! rigole ma conscience.

Je souris à Neil. Son regard glisse sur le téléphone encore serré dans ma main.

– Tout va comme tu veux ?

– Très bien, mais je vais avoir besoin de toi.

Sans me retourner, j'entends mes amies pouffer à cause du « mais » et je devine les yeux levés au ciel de Kim et le sourire amusé d'Ivy.

Il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le fait d'aller bien et celui d'avoir besoin d'aide, renchérit ma conscience.

– Je viens d'avoir Nicholas au téléphone. Tout est clair pour moi, mais il y a des choses que je ne peux pas régler seule.

Neil lève un sourcil.

– Je voudrais faire appel à cette boîte d'avocats pas trop chers dont tu m'as parlé.

– Quand tu veux, dit Neil en sortant son portable.

– Oh, ce n'est pas à la minute, dis-je en passant mon bras sous le sien pour avancer vers la terrasse.

– Donc pour le moment, les tueurs à gage, on attend un peu ?

– À voir selon la façon dont les choses évoluent... dis-je en apercevant Alison se figer sur son transat.

Soutenant son regard hostile, je reste sereine, solidement accrochée au bras de Neil et repoussant mon envie de la narguer d'une grimace.

J'ai passé l'âge, non ?

Les premiers invités commencent à arriver : les voisins, parmi lesquels je reconnais le médecin qui a soigné Kim le jour de l'accident, Chloe la future boss d'Alec, au bras d'un homme qu'elle présente comme son mari, puis Charlie en costume de lin crème et accompagné d'une brune avenante.

– Michelle, ma compagne de voyage et d'infortune dans les transports aériens ; Mia, qui travaille avec moi, dit-il pour nous présenter l'une à l'autre.

Amusée, j'écoute la brune parler de yoga, mais mon regard suit Neil qui discute avec des copains de James, avant de se diriger vers un homme en polo qu'il salue chaleureusement.

– Mais tu connais tout le monde en Floride ? lui demandé-je en le retrouvant près du bar où il vient chercher des cocktails pour les nouveaux arrivants.

Il sourit en posant un rapide baiser sur mes lèvres.

– C'est le maire, on a fait connaissance quand je suis allé chercher les sacs de sable l'autre jour. Il est très investi dans les jardins partagés. Viens, je te présente.

Impressionnée, je suis son pas félin, en me répétant que ce type est un animal incroyablement relationnel... Tandis que je discute avec le maire, passionné de jardinage et qui se trouve connaître ma grand-mère depuis une histoire de collecteur d'eaux usées me dit-il – ce qui me fait sourire –, une main se pose sur mon épaule.

– Mia, je peux te parler ?

C'est Henry. Un peu raide dans son costume trois-pièces, il se tient face à moi, l'air bizarre, une main cachée derrière son dos. À côté de lui, James, tout aussi élégant et compassé, affiche un air sérieux qui m'inquiète un peu. Ivy se rapproche, ainsi que Kim. Quant à Neil, il se place naturellement à côté de moi. Ainsi encadrée, je me sens tout de suite rassurée, même si au fond je sais que je n'ai rien à craindre de nos hôtes.

Mais je me méfie de moi ces derniers temps...

– Je crois que le dessous de mon oreiller est le théâtre d'une folle et incroyable histoire d'amour, dit Henry.

De loin, Charlie me sourit, Stephen s'avance vers nous au bras de Gillian. Alison effectue un

demi-tour sur ses talons, l'air intriguée.

– Je vais finir par croire que tu es follement amoureuse... de moi ! poursuit Henry.

Sous mon regard médusé, il sort alors sa main de derrière son dos et agite en l'air une chaîne au bout de laquelle pend un médaillon en forme de cœur que je reconnais immédiatement.

– Ceci t'appartient, n'est-ce pas ? demande-t-il doucement.

Je suis si bouleversée que je ne peux qu'acquiescer en silence. Ivy secoue la tête, affirmant qu'elle n'y est cette fois pour rien. Kim sourit et Neil me serre la main très fort. Quand Henry me tend mon pendentif, j'essaie de ne pas fondre en larmes. Le contact du métal frais dans ma paume déclenche instantanément des frissons, une vague d'images émouvantes et un attendrissement général de tout mon être.

– En fait, j'arrange un peu l'histoire en ma faveur, plaisante Henry, je l'ai trouvé près du lit, à moitié caché sous le tapis.

Après l'avoir remercié d'une voix étranglée, je tente d'accrocher le pendentif autour de mon cou, mais mes doigts tremblent tellement que je n'arrive à rien.

– Bon, il me faut un verre pour me remettre de toutes ces émotions, dit Henry aussitôt suivi de James.

Comme pour nous laisser seuls, tous s'éloignent. Plongeant ses yeux bleus dans les miens, Neil m'observe un moment.

– Je suis tellement contente, dis-je.

Il hoche la tête avec un air étrange.

– Je comprends. Mais laisse-moi faire.

Passant derrière moi, il attache le fermoir sur ma nuque puis ses doigts se posent sur mes épaules dans un geste caressant très doux.

– Il faut que je te dise quelque chose à propos de ce collier.

Ses doigts se contractent sur mes épaules.

– Tu n'es pas obligée, murmure-t-il.

– Non. Mais je voudrais que tu saches pourquoi j'y tiens.

Car, à sa réaction, je viens de comprendre qu'il croit sans doute que ce pendentif est lié à Nicholas et que je m'y accroche encore, incapable de rompre avec une vieille histoire mal digérée. Après l'histoire de la carte, ce n'est pas le moment de laisser un autre malentendu s'installer.

– Il vient de mes parents. Ma grand-mère m’a dit qu’ils l’avaient acheté le jour où ma mère a su qu’elle était enceinte. Ils n’avaient pas un sou, mais mon père est allé acheter ce cœur chez un antiquaire où ils l’avaient admiré ensemble. Je le porte depuis ma naissance. Alors quand je l’ai perdu... tu ne peux pas savoir ce que j’ai ressenti. J’étais si triste, un peu comme si je les avais perdus une deuxième fois, murmuré-je.

M’entourant affectueusement de ses bras, Neil me serre contre lui. Fermant les yeux, je sens son souffle sur mes cheveux. Puis lentement je me retourne pour lui faire face.

– Regarde, dis-je en m’écartant de son corps.

Sous ses yeux attentifs, j’enfonce le discret mécanisme qui permet d’ouvrir le cœur en or et de voir ce qui est gravé à l’intérieur : « À Mia, avec tout notre amour pour toujours. »

À part ma grand-mère, personne ne connaît l’existence de cette dédicace. Je ne l’ai jamais montrée, même pas à mes amies. C’était trop sensible, trop intime, trop douloureux et je craignais de fondre en larmes, d’être ridicule et surtout de me montrer vulnérable et faible. Tout ce que je ne voulais pas. Toute cette compassion ou cette gentillesse que je prenais pour de la pitié pour mon statut d’orpheline et que je n’ai jamais voulu qu’on m’accorde.

Mais aujourd’hui, sous le regard confiant de Neil, je comprends que je n’ai plus besoin d’être super Mia en permanence.

Et pour la première fois de ma vie, je suis capable d’ouvrir mon cœur.

Au propre comme au figuré...

L’émotion me serre la gorge. Neil ne dit rien, mais ses yeux sont remplis de tant de bonté, de compréhension et de générosité que j’en frémis.

– Je suis là, dit-il ensuite en me prenant à nouveau dans ses bras. Et pour toujours, si tu veux.

Il parle si bas que je me demande si je n’ai pas rêvé cette deuxième partie de phrase. Mais il me suffit de regarder ses yeux à nouveau pour y lire quelque chose dont j’ignore tout, que j’ai toujours voulu garder à distance.

Et qui ressemble fort à de l’amour.

Je pose la tête sur son épaule et je reste un long moment immobile, à savourer le calme et la douceur qui se répandent en moi. Est-ce que c’est ça être aimée et aimer en retour ?

Quand je relève le visage, je souris en apercevant tous les cœurs qui grouillent autour de nous, en guirlandes, bouquets et décorations diverses, comme autant de répliques colorées de mon pendentif dans l’univers.

– Je suis complètement dans la tendance du jour, dis-je en indiquant du menton tous les signes de Saint-Valentin.

Neil me sourit.

– Quand j’étais petite, après la mort de mes parents, je croyais que tout ce qui se passait à la Saint-Valentin venait d’eux.

Il lève un sourcil.

– Tous ces cœurs, ces ballons rouges, ces témoignages dégoulinants d’amour, je pensais que c’était un message qu’ils m’envoyaient de l’au-delà ou de je ne sais où, un moyen joyeux de me dire qu’ils pensaient à moi.

Ma voix devient plus faible.

– Je me disais que c’était leur façon de me souhaiter un bon anniversaire. Et de me dire qu’ils m’aimaient.

Neil me fixe, un sourire affectueux sur les lèvres. J’apprécie son silence, que j’entends comme du respect.

– Mais je ne l’ai jamais dit à personne. On m’aurait pris pour une barrée qui croit aux esprits, aux énergies bizarres, aux feux follets... et aux chakras ! ris-je.

Neil me serre contre lui puis m’embrasse tendrement en murmurant :

– Je n’ai rien contre les chakras, bien au contraire.

Grandma arrive au moment où je redescends de l’étage, après avoir enfilé la robe offerte par Neil et Anish pour la soirée. Quand elle me regarde avancer vers elle, ses yeux brillent.

– Tu es superbe, dit-elle en m’embrassant.

Son parfum citronné m’envahit, rempli d’affection et de souvenirs. Et quand elle me serre affectueusement contre son corps en répétant, « 25 ans, quelle étape », je sais qu’elle pense, elle aussi, à mes parents et à toutes ces années que nous avons franchies ensemble, seules et solidaires malgré notre chagrin. Je m’écarte pour saluer Bob qui l’accompagne.

– C’est fou ce que tu ressembles à ta mère ce soir, dit ma grand-mère.

Alors fièrement, je passe mon bras sous le sien pour l’emmener sur la terrasse. Bob ferme la marche en clopinant sur son déambulateur. Neil leur apporte des coupes de champagne tandis que Kim et Ivy se précipitent pour saluer Grandma, que mes amies ont toujours adorée. Alison lui tend

une main dédaigneuse tandis que Max, qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps, marmonne :

– Bonjour l'ambiance maison de retraite !

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que Neil, Alec, Stephen et Anish sont à côté de lui et le soulèvent de son transat, par le col, les jambes et les bras.

– Maintenant, ça suffit, chuchote Anish, tu nous pompes l'air depuis plusieurs jours, on t'a supporté, mais là on en a marre. Alors tu t'excuses et tu te tais. Et si tu l'ouvres encore une fois, on te balance à la flotte avec ton putain de téléphone.

Suspendu en l'air, Max semble terrorisé. Ses doigts sont agrippés à son portable, comme si c'était un objet magique qui pouvait le sauver. Il cherche des yeux sa sœur qui lui tourne le dos, faisant mine de ne rien voir, très occupée à discuter avec le maire.

– Bonjour la solidarité familiale... glissé-je à l'oreille de Kim, hilare.

– Qu'est-ce qui se passe ? nous demande James.

– Je crois qu'ils répètent pour la chorégraphie ! réponds-je.

Ma grand-mère fronce les sourcils. Mais nous oublions vite Max quand Gillian arrive de chez elle avec un plat rempli de délicieuses petites verrines. Revêtue de sa robe à fleurs, elle semble très gaie, ce qui se confirme quand je l'entends confier à Neil que, grâce à la tablette qu'il lui a donnée, elle a « skypé » son ancien amoureux et que ce dernier n'a pas changé. Neil m'adresse un clin d'œil complice.

– La technologie a du bon, parfois !

Après un festin composé d'alligator, de crevettes marinées, de mais grillé et épicé, de beignets de légumes et de milliers de petites choses délicieuses à picorer, la musique retentit. Quand Neil me prend par la main pour ouvrir le concours de danse, je lui glisse, un peu inquiète :

– Mais on n'a pas vraiment répété !

Il hausse les épaules.

– Travailler en équipe, c'est aussi savoir improviser !

Ce que nous faisons sous les applaudissements, empruntant au swing, lindy hop, charleston, à la salsa et même à la valse, mais surtout attentifs l'un à l'autre jusqu'à ce que nos corps se mettent à dialoguer ensemble, s'épousant presque dans le rythme de la musique.

Quand nous sommes déclarés vainqueurs à l'unanimité sauf deux abstentions, Neil m'embrasse. Je me sens défaillir, mais heureusement, à cet instant, un énorme gâteau en forme de cœur apparaît. Il est posé sur la brouette de James poussée par Anish qui a confié la gestion de la platine à vinyle à Stephen, absolument ravi. Debout à côté de ce dernier, Gillian lui passe les disques en les

commentant un à un.

Soudain, les lumières s'éteignent, la chanson de Kim et Alec retentit et, sous nos yeux stupéfaits, le gâteau s'ouvre : Alec en sort à demi nu, vêtu d'un caleçon rouge en forme de cœur scintillant et le torse transpercé d'une énorme flèche de Cupidon, le tout projetant en l'air des plumes qui virevoltent sous l'effet d'une soufflerie placée dans le gâteau.

– On dirait un char de carnaval !

D'abord stupéfaits par le kitsch grandiose de la mise en scène, nous éclatons de rire. Et voyant l'air réjoui d'Henry et Anish, je devine qui s'est occupé de la réalisation technique et des effets spéciaux !

– Je vous rappelle que j'ai bossé à Hollywood pour un réalisateur de péplums, dit James sur le ton de la confiance.

Après avoir jeté des plumes tout autour de lui, Alec s'extrait de sa carapace de cœur pour aller vers Kim. Il s'agenouille devant elle, un projecteur soudain braqué sur lui.

– Kim ici présente, veux-tu être la femme de ma vie ? La seule, l'unique, *the one and only*, celle sans qui je ne sais pas vivre ?

Le regard chaviré, mon amie sourit. Elle serre ses mains sur sa poitrine et vacille presque sur ses talons. Ivy et moi nous avançons chacune d'un côté, prêtes à la soutenir.

– Oui, murmure Kim.

– Oh, gémit Ivy, c'est si attendrissant !

Je suis très émue moi aussi, surtout quand je pense à l'arrivée de Kim ici sur cette même terrasse il y a à peine quelques jours. Rien n'était gagné et tout était même très mal barré. Mais c'était il y a si longtemps, il me semble. Et il s'est passé tant de choses depuis...

Et quand j'aperçois Anish passer son bras autour de la taille d'Ivy en murmurant à son oreille, je me dis que ce n'est pas fini.

Je ne me trompe pas beaucoup car les lumières à nouveau se tamisent et le silence se fait. Je cherche mes amies du regard, sentant bien que quelque chose va arriver qui pourrait ne pas me plaire. Avec un air complice, elles finissent par sortir de la cuisine, portant un immense key lime pie où vingt-cinq bougies clignotent et illuminent leurs visages ravis. Quand elles le posent sur la table, la musique cesse d'un coup et tous se mettent à chanter :

– *Happy birthday to you Mia, happy birthday...*

Les voix claires et puissantes, le crépitement des bougies et les reflets des étoiles sur la surface de la piscine donnent à ce moment une atmosphère presque sacrée. Hyper émue, je ne sais plus où me

mettre. Mes jambes tremblent tant mon cœur explose dans ma poitrine. Pour ne pas m'écrouler, je m'accroche au regard de Grandma où je lis fierté, amour et solide assurance.

Mais quand Neil passe son bras autour de mon épaule, j'ai l'impression de me dissocier en milliards de petites particules lumineuses et amoureuses.

– Joyeux anniversaire, Mia, chuchote-t-il de sa voix enchanteresse.

Comme dans un rêve, je souffle ensuite mes bougies. Tout le monde applaudit, puis m'entoure pour m'embrasser et me souhaiter tout plein de bonheur et de réussite dans mes projets.

Mais honnêtement, que pourrais-je souhaiter de mieux que l'instant présent ?

Tandis que Grandma découpe son gâteau et que Bob lui sert d'assistant pour répartir les assiettes, Neil me donne cérémonieusement un joli paquet rose. Je souris en me demandant quand il a eu le temps de faire ça aussi, entre aller à la brocante, acheter une maison, monter une société et préparer la soirée... Mais je ne cherche plus à comprendre, ce mec est incroyable, et je sens qu'il va falloir que je m'habitue.

Quand je défais le ruban pour ouvrir la boîte, Neil ne me quitte pas des yeux. S'il ne lui crève pas les tympans, mon cri de joie semble le rassurer.

– Mais comment savais-tu que j'en rêvais ? dis-je en découvrant une superbe bague en or ornée de diamants, tout droit venue de la marque Jewellery for soul, boutique de la Cinquième avenue devant laquelle je ne peux passer sans sueurs froides et pulsions de folies dont M^r Palmborg n'a même pas idée.

Dans son écrin violet caractéristique, brille une bague de la collection Om. Enchantée, je lis la petite notice qui accompagne le bijou :

« Om est le premier son de l'univers, l'écho de la création du cosmos, qui nous relie à tout ce qui existe en nous et autour de nous. Ce mantra nous ramène à tout ce qui est important pour nous. »

J'enfile lentement la bague, consciente que le symbole est fort : un anneau et un lien vital avec ce qui compte.

Et surtout celui qui compte ! intervient ma petite voix.

– Merci, c'est vraiment magnifique. Mais tu es dingue !

– Merci du compliment, sourit Neil. Mais tu as raison, je suis dingue... de toi.

Et cette fois, je n'ai pas rêvé ses mots parce qu'il prend bien soin d'articuler en me regardant droit dans les yeux.

Mon cœur bat à tout rompre, ma gorge est sèche et mes mains moites, j'ai peur de souffrir, de le

perdre, de ne pas lui plaire, mais je ne désire plus qu'une chose : l'entendre dire qu'il est dingue de moi.

Parce que moi aussi je suis folle de lui !

Il me regarde longtemps, attendant peut-être une réponse que je ne sais lui donner qu'en l'embrassant passionnément. Pour le moment...

Peut mieux faire ! me réprimande gentiment ma petite voix. *Mais on progresse.*

Un petit pas pour l'univers, mais un immense pas pour la femme que je suis.

– Tu ne nous en veux pas ? demandent Ivy et Kim un peu inquiètes quand nous nous retrouvons seules dans la cuisine à préparer des cafés.

– À mort ! ris-je. Mais je vous adore. Et pour la première fois de ma vie depuis longtemps, je suis sincèrement heureuse de fêter mon anniversaire.

– La présence de cette bague à ton doigt n'est sans doute pas étrangère à ce nouvel état d'esprit, intervient Alison, que nous n'avons pas entendue arriver à cause du ronronnement de la machine à café.

Je sursaute. Mais à ma grande surprise, Alison annonce en se laissant tomber sur une chaise :

– J'ai parlé avec la copine de ton boss, Michelle, et je vais vraiment me mettre au yoga.

Elle enlève ses sandales à talon une par une pour se masser les orteils.

– En fait, j'ai envie de changer de vie, dit-elle presque tristement. Rien ne va dans la mienne.

Kim, Ivy et moi nous regardons un peu gênées et étonnées de ces confidences. Est-ce qu'elle a trop bu ?

– Mais, dit-elle en se relevant, vous ne trouvez pas que le maire est sacrément beau gosse ?

Et renfilant ses sandales, elle se dirige d'un pas chaloupé vers la terrasse.

– Bref moment de lucidité, mais sa vraie nature reprend le dessus, sourit Kim. En tout cas, chapeau, cette fille s'assume !

– Pourquoi, t'en connais qui n'assument pas dans cette maison ? éclaté-je de rire.

43. Un plan foireux

La douceur de l'été est arrivée depuis quelques jours à New York. Dans le jardin, les rosiers plantés par Grandma sont couverts de fleurs et l'air se remplit d'un agréable parfum de feu de bois et de barbecue. Par la fenêtre ouverte, la voix de Stephen me parvient.

– Inspirez, expirez avec le fond de la gorge, à l'expiration on contracte le bas de son ventre jusqu'au périnée, on appelle ça *mula bandha*.

Le son de sa voix se perd dans le rire de Nuola qui m'interpelle par la porte de la boutique.

– Mia, il va falloir que tu nous dégotes un nouveau stock de roses, tout le monde se les arrache... Même à cinquante dollars !

Je souris. La boutique tourne de plus en plus et de mieux en mieux, nous ouvrons trois jours par semaine. Depuis février, mon compte en banque se porte lui aussi bien mieux. Grâce à la vente, mais aussi grâce à l'avocat et aux saisies sur salaire qu'il a pu mettre en place, car Nicholas a commencé à rembourser, de mauvaise grâce, mais peu importe.

De fait, beaucoup de choses ont changé dans ma vie.

À commencer par M^r Palmborg qui est devenu aussi doux qu'une savonnette parfumée, surtout le jour où Neil m'a accompagnée à la banque. Et depuis que mon compte ne s'enfonce plus dans des abysses négatifs il est presque sympathique, même s'il refuse toujours d'augmenter ma ligne de crédit. « Nous avons l'habitude d'établir une relation de confiance avec nos clients », me répète-t-il à chaque fois.

Et visiblement chez lui, ça prend du temps.

Mais étant moi-même assez précautionneuse sur ce sujet, je ne peux l'en blâmer. Et si contrairement à ce qu'affirme Charlie, Palmborg n'est pas amoureux de moi, nous nous ressemblons sur un point : notre difficulté quasi génétique à accorder notre confiance.

Mais j'ai bon espoir pour lui : mon expérience prouve qu'on peut évoluer !

– Tu veux bien relire s'il te plaît au lieu de rêvasser ?

Je me tourne vers l'homme à la voix la plus mélodieuse du monde qui, assis à la table de la cuisine, est en train de finaliser sa réservation de billets.

– New York - Trivandrum. Je croyais qu'on devait aller à Thiruvananthapuram ?

– C'est la même chose, dit Neil.

– OK. Mais tu es sûr qu'on ne va pas se retrouver en Islande au lieu d'atterrir dans la capitale du Kérala ?

Neil tapote ma main avec assurance.

– Trois places. En première... me moqué-je en continuant à lire les détails du voyage sur l'écran.
– C'est pour Stephen, il a de très grandes jambes !

Sans croire un mot de ce prétexte, je lève les yeux au ciel.

– Fous-toi de moi...

– Comme si c'était mon genre. Mais j'ai pris des repas végétariens, dit Neil comme pour s'excuser de me faire voyager en classe luxueuse, ce qui sera, je l'avoue, la première fois de ma vie.

Mais depuis que j'ai eu 25 ans, on dirait que j'accumule les premières fois en tout. Ça doit être ça devenir vraiment adulte...

– Alors tu valides ?

– Oui, dis-je en posant un baiser sur ses lèvres.

– Et voilà, c'est parti ! dit Neil, l'air satisfait.

– Bon alors, je n'ai plus qu'à demander quatre semaines de vacances à Charlie pour... le mois prochain.

Neil me regarde d'un air de reproche amusé car il sait que mon patron a l'habitude de mes demandes de dernier moment. L'histoire récente prouve d'ailleurs que Charlie est plutôt conciliant du côté de mes absences, surtout quand il s'agit d'amour !

Et ce que je ne dirais à Neil pour rien au monde c'est que j'en ai déjà parlé à Charlie qui a éclaté de rire en me disant : « Formidable, tu vas rencontrer ta future belle-mère ! » Et que même si pour la forme j'ai maugréé, j'y avais pensé moi aussi à peu près en ces termes... Mais au fond, le plus important, c'est surtout que Neil va revoir sa mère après plusieurs années de communication inexistante entre eux.

– Je n'y serais jamais allé sans toi, dit alors Neil comme s'il devinait à quoi je pensais en cet instant.

– C'est surtout grâce à Stephen.

Car oui, c'est bien lui le grand frère instable, fragile et angoissé qui a insisté, tenu tête à son frère, et finalement réussi à imposer ce qui était devenu une idée fixe : rétablir le lien entre Neil et sa mère.

Une opération réconciliation...

Mais depuis un certain séjour du mois de février dernier, je sais que les réconciliations, même les plus improbables peuvent advenir, parce qu'elles résultent de volontés communes et surtout de celles des principaux intéressés.

Du côté de Neil, je suis maintenant certaine que c'est ce qu'il souhaite : car depuis qu'il a vu combien la résolution de Stephen était solide, il fait tout pour accompagner son frère et le soutenir dans son nouveau projet de vie. Mais il me semble qu'il le fait différemment, juste comme un frère, pas comme un père ou un tuteur, comme si Stephen, par sa nouvelle et ferme assurance, avait prouvé qu'il était capable de s'assumer seul.

Du côté de la mère de Neil, je ne sais pas trop à quoi m'attendre, mais je me dis que si M^{me} Robertson fait du yoga et cultive le bon équilibre de ses chakras depuis des années, elle devrait être sereine et de bonne composition. Au cas où, j'apporterai dans mes bagages quelques boîtes de Stressout...

Car je sais aussi que les séjours de réconciliation réservent des surprises en parallèle de leur objectif premier.

Alors qui sait, Stephen va peut-être trouver l'âme sœur au Kérala ?

Après avoir refermé l'ordinateur d'un geste satisfait, Neil se lève pour observer son frère par la fenêtre : debout dans le jardin, Stephen donne son premier vrai cours de yoga, entouré de voisins, amis, clients, bref des yogis de bonne volonté. Comme il le souhaitait, Stephen a quitté le centre où il travaillait pour venir se former à New York. Et après plusieurs mois de cours intensifs, pratiques, théoriques de physiologie et anatomie et d'étude des textes des maîtres spirituels, il vient d'obtenir haut la main les premiers certificats de la formation qui va lui permettre d'enseigner.

Et pour fêter ça, rien de tel que le jour du solstice d'été, point culminant du cycle annuel du soleil et symbole de changement !

– Hello tout le monde, dit Kim en poussant la porte.

Derrière elle arrivent en riant Alec, Ivy et Anish. Deux minutes plus tard, James et Henry garent leur moto devant la porte dans un vrombissement grave qui fait ressortir Anish sur le trottoir. Épatée, je regarde ensuite entrer les deux vieux messieurs tout harnachés de cuir, leurs casques à la main.

– Vous êtes venus à moto de Floride ? s'inquiète Alec.

– On a fait la route en quinze jours et on remonte vers le New Hampshire après.

– Nous aussi, dit Kim amusée, Alec va faire un reportage chez un écrivain qui habite près de Portsmouth.

– Et nous on va récupérer un plant de noisetier rose absolument unique chez un des nombreux correspondants de Katherine.

Je souris, heureuse que ma grand-mère, Henry et James partagent la même passion pour la nature. Henry est devenu un rédacteur très actif sur le blog de Troc en stock tandis que James y anime un tchat en direct chaque samedi matin.

À croire que dans le sang des Weiss-Ashner coule le goût du tchat !

– Comment va notre MissLovedoctor préférée ? demande James en embrassant Ivy.

Ivy acquiesce en se mordant les lèvres.

– Elle est hyper stressée par son nouveau job, chuchote Anish en se penchant à l'oreille d'Henry.

Kim et moi entraînons Ivy dans la cuisine. Depuis février, nous nous sommes parlé au moins quatre fois par semaine plus nos échanges de groupe Bestfriend sur Whats'app... Mais entre la nouvelle vie itinérante de Kim, le boulot tout frais d'Ivy et, pour moi, la boutique ouverte plus régulièrement et la gestion de l'agence à chaque fois que Charlie va à Tampa retrouver Michelle, nous ne nous sommes pas vues très souvent.

Plus nos mecs respectifs... mais je mets un point d'honneur à ce que ça n'entrave pas ma liberté à voir mes copines et à me lamenter chaque fois un peu plus parce que je perds mon autonomie, en faveur d'un sourire béat et du sentiment de devenir gaga dès que Neil apparaît dans mon champ de vision...

Mais de temps en temps, comme je ne suis pas infidèle à mes anciens principes, je me lâche un peu sur les hommes en général en lançant quelques piques sur celui qui me fait du bien en particulier !

– Alors ça fait comment de vivre dans trois cents mètres carrés avec terrasse sur Central Park ? demande Kim.

– C'est grand, mais on s'y fait très vite. Et puis, c'est juste à côté de mon boulot. Et ma mère adore Anish. Vous ne devinerez jamais ce qu'elle lui a offert quand elle est venue dîner chez lui la première fois ?

– Un dictionnaire médical ? Un répertoire de tous les services d'urgence de Manhattan ?

– Un appareil à décoder la quatrième dimension ?

– Non, une trousse à pharmacie de voyage avec tout en dose minimale !

– Trop bien, rit Kim.

– Et toi Mia, on dirait que la vie est belle ? dit-elle en voyant mon regard suivre Neil dans le jardin.

– Oui, dis-je laconiquement parce qu'il m'est impossible en cet instant de réduire en trois mots l'immensité de ce que je ressens. Je crois que je ferais plutôt une liste de trois cents pages...

Une fois le cours de Stephen achevé, nous nous retrouvons tous à trinquer autour de lui. Charlie arrive à ce moment-là, son sac de voyage à la main.

– Mon taxi m'attend devant la porte, mais je ne voulais pas partir sans avoir félicité le yogi du jour !

Et, ouvrant sa valise, il sort un sac plastique d'où il extrait avec précaution un magnifique collier de fleurs de lotus qu'il accroche au cou de Stephen.

– Il paraît que ça porte bonheur, chance et équilibre du yin, du yang et du big bang !

Comme je le regarde, un peu surprise, il me fait un clin d'œil :

– Pas évident à trouver à New York, mais ta grand-mère m'a aidé ! À propos, je déjeune avec elle demain, elle doit me donner sa recette du key lime pie. Je t'en ferai à mon retour !

Je soupire pour la forme, mais suis amusée par cet échange de bons procédés entre deux personnes de type nourricier exacerbé ! Une fois Charlie et les derniers voisins partis, je m'assieds dans l'herbe, tranquillement appuyée contre Neil. Quand le carillon de la porte de la boutique retentit, je me lève, faisant signe à Nuola que je m'en charge.

– Excuse-nous, on est en retard, dit Alison en s'engouffrant dans le magasin au risque de tout renverser avec son sac qui valse d'un côté à l'autre, emporté par le balancement de ses hanches.

Puis de son pas à la lassitude étudiée, entre à son tour Max.

– Salut !

Je note qu'il fait un effort en rangeant son téléphone dans sa poche pour me dire bonjour.

Comme quoi tout le monde peut changer...

– Mais tu habites au cul du monde ! soupire Alison.

Bon, pas tant que ça pour certains...

Tout en l'embrassant, je me demande pourquoi j'ai eu la bonne idée de les inviter.

Ça doit être dans mon karma...

Mais je n'ai pas le temps de m'interroger sur ma bonté d'âme ou sur la faute que j'ai pu commettre dans ma vie d'avant pour me coltiner ces deux-là volontairement, car la porte de la boutique s'ouvre. Les yeux de Max s'arrondissent, grands comme deux tasses à thé éblouies.

Lunettes de soleil sur le nez, Jack Lavie et sa nouvelle copine, l'actrice Miranda Wood, entrent...

Suivie de Max, impressionné, Alison recule vers l'intérieur de la maison pour donner l'alerte et, quelques secondes plus tard, Nuola me rejoint. De sa célèbre voix cassée, l'acteur lui explique qu'il vient chercher la statuette sur laquelle il a flashé.

Oups ! En même temps, ça fait des mois, on ne l'attendait plus !

– Elle a été vendue, dis-je, un peu embarrassée.

La mâchoire de Jack Lavie se contracte plusieurs fois. Puis, relevant ses lunettes noires, il me toise et balaie la boutique d'un regard lourd de reproches, avant de se saisir d'un chandelier en vermeil qu'il tourne et retourne entre ses doigts.

Se demande-t-il par où il va commencer avant de libérer sa frustration sur le contenu de la boutique ?

– Mais on part bientôt en Inde en chercher d’autres, dit alors Neil en apparaissant derrière moi. Et puis nous allons ouvrir un pop-up store en Floride, avec du mobilier design venu du monde entier, des objets ethniques et des produits vintage.

Surprise, je me retourne vers lui. Il arbore son sourire irrésistible.

– Ah oui ? dit l’actrice en lui décochant un sourire aussi ravageur que celui de Neil. Ça m’intéresse, j’ai justement une maison à meubler à South Beach.

– On est installés à Tampa, lui précise Neil.

– Pas de problème, on viendra en hélico, ça évite les embouteillages !

– Évidemment ! opiné-je sous le regard ironique de Neil, avec l’impression de ne pas avoir tous les éléments pour comprendre...

– OK, je vais prendre ça en attendant, dit l’acteur en me tendant le chandelier.

Et après avoir sorti cinq cent cinquante dollars sans sourciller, il ressort, son actrice d’un côté, et son chandelier emballé de l’autre. Sans voix, je donne un coup de coude à Neil.

– Oh putain ! réussis-je à articuler au bout d’un moment. Mais c’est quoi ce pop-up store ?

– Une idée... Et si on ouvrait une annexe d’Andrews & Sons Curiosités là-bas ? propose Neil d’un air innocent.

Et si ? Mais non alors ! Je le dévisage, interloquée : je viens à peine de me remettre à flot à Redhooks et il veut que je me lance dans une chaîne de magasins ?

Deux, relativise ma petite voix.

– James, Henry et ta grand-mère ont déjà prévu d’ouvrir une graineterie coopérative à Wales Park, mais tu pourrais lancer à côté ton concept store... Ça supposerait juste que tu ailles régulièrement en Floride... en avion...

Juste ?

Ça serait pas mal pour voir ma grand-mère, mais...

– Et toi aussi tu irais ?

Parce que je n’ai pas envie d’être séparée de lui.

– Est-ce que je t’ai déjà refusé ma main quand il s’agit de la broyer ? sourit Neil.

– Oh la vache ! intervient alors Nuola en revenant vers nous à grand pas, Miranda Wood vient de balancer un tweet : « Andrews & Sons Curiosités, la boutique la plus in de Brooklyn va ouvrir en Floride ! »

– Rester zen, rester zen, me répété-je en secouant la tête pour effacer cette sensation désagréable de perte de contrôle sur les événements.

– Mais si tu penses que c’est un plan foireux, reprend Neil en m’embrassant, on oublie !

Tous les plans « et si » d’Ivy et leurs conséquences jusqu’à ce jour défilent dans ma tête. Et surtout le dernier, complètement foireux à la base, mais qui, à partir du jour où j’ai cessé de lutter...

– Je crois que j’aime ça en fait, dis-je.

– Tant mieux parce que moi, c’est toi que j’aime, chuchote Neil.

Mon cœur fait un bond, se met à courir autour de mon corps, de la boutique, de Redhooks, de la Floride, puis il revient en faisant un crochet par mon cerveau.

– Je parlais des plans foireux.

– J’aimerais tous les plans foireux du monde avec toi.

– Ça nous a plutôt réussi jusqu’à maintenant, continué-je à raisonner sous son regard amusé.

– Qu’en penses-tu alors ?

Les yeux bleus de Neil sont fichés dans les miens, étincelants comme deux saphirs.

– Je ne pense plus : je t’aime.

Tu sais que penser et aimer, on peut faire les deux en même temps ! soupire ma petite voix.

FIN

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

Copyright

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2017

ISBN 9791025740309